

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

MANUEL
d'Histoire Ecclésiastique

TOME SECOND

Nous, soussignés, avons lu le *Manuel d'Histoire ecclésiastique* traduit de l'ouvrage hollandais du R. P. ALBERS, S. J., adapté par le R. P. Fr. René HEDDE, de notre Ordre.

Cette adaptation française d'un livre, d'ailleurs très apprécié, présente avec son caractère manifeste d'utilité et d'opportunité, des qualités nombreuses qui nous font approuver la publication.

Couvent de Rijkholt (Hollande), le 25 mars 1908.

Fr. Marie-Joseph BELON, O. P.
maître en théologie.

Fr. Edouard HUGON, O. P.
maître en théologie.

IMPRIMI PERMITTIMUS

Romæ, 2 junii 1908.

Fr. Hyacinthus-M^e CORMIER,
Mag. Gen. O. P.

Permis d'imprimer à Paris.

Paris, le 3 juillet 1908.

H. ODELIN,
v. g.

Maurice Sebastian Bohan, O.P.

MANUEL

d'Histoire Ecclésiastique

ADAPTATION DE LA SECONDE ÉDITION HOLLANDAISE

DU

R. P. Pierre ALBERS, S. J.

PAR

LE R. P. RENÉ HEDDE, O. P.

TOME SECOND

HUITIÈME MILLE

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

J. GABALDA, Éditeur

RUE BONAPARTE, 90

—
1920

DEUXIÈME ÉPOQUE

LE MOYEN ÂGE

(692-1517)

Suite

TROISIÈME PÉRIODE

DE LA MORT DE BONIFACE VIII A LA RÉFORME

(1303-1517)

CHAPITRE PREMIER

LES PAPES

§ 117. — Les premiers papes d'Avignon. — XV^e Concile œcuménique (1311). — Suppression des Templiers¹.

Cette période est marquée par la diminution de la puissance pontificale, par le séjour des papes à Avignon, par le grand schisme d'Occident, les pseudo-conciles, la décadence de la discipline ecclésiastique provoquant sans cesse des plans de réforme infructueux; à cela s'ajoutaient encore le déclin de la scolastique, l'apparition de la théorie conciliaire et les mœurs dépravées suscitées par la Renaissance païenne.

1^o Après la mort de Boniface VIII, un pape de l'ordre des Frères Prêcheurs, Nicolas Boccasino, **Benoît XI**² (1303-1304), fut élu par le conclave à l'unanimité. Il montait sur le trône en des circonstances difficiles. Le souci principal de son pontificat fut de rétablir la paix avec la France. Il y arriva par sa bonté et sa finesse naturelles

1. BALUZE, *Vitae paparum Avenionensium*, 2 vol., Paris, 1693. — ANDRÉ, *Histoire de la papauté à Avignon*, 1888 (2^e éd.). — PASTOR, *Histoire des Papes*, trad. fr. par FURCY RAYNAUD, Paris, 1888-1898, t. I. — HEFELE, *Histoire des conciles*, t. VI (2^e édit. allemande). — SCHOTTMÜLLER, *Untergang des Templerordens*, Berlin, 1887. — LAVOCAT, *Procès des frères et de l'ordre du Temple*, Paris, 1888. — GMELIN, *Schuld oder Unschuld des Templerordens*, Stuttgart, 1893. — CH. LANGLOIS, *Le procès des Templiers d'après des documents nouveaux*, *Revue des Deux-Mondes*, t. LIII, 1891. — Surtout FINKE, *Papsttum und Untergang des Templerordens. Reformationsgeschichtliche Forschungen*, t. IV-V, Munster, 1907. — Z. FUNKE, *Benedict XI*, Munster, 1891. — GRANDJEAN, *Le registre de Benoît XI*, Paris, 1883 ss. — MORTIER, *Histoire des Maîtres généraux O. P.*, t. II, Paris, 1908, p. 319-353 et 422-436.

sans rien sacrifier de la dignité du Saint-Siège. Après avoir excommunié nommément les auteurs de l'attentat sacrilège d'Anagni, Guillaume de Nogaret et Sciarra Colonna, il leva l'excommunication portée contre Philippe le Bel et les cardinaux Jacques et Pierre Colonna; puis, par la constitution *Quod olim*, atténua la bulle *Clericis laicos*, mais refusa de déclarer Boniface VIII hérétique et intrus. Benoît XI mourut le 7 juillet 1304¹; il est honoré comme Bienheureux.

2^o Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux, fut élu après un conclave de onze mois, et prit le nom de **Clément V**² (1305-1314). L'histoire racontée par Villani d'une entrevue avec Philippe le Bel à Saint-Jean-d'Angély et des conditions posées par ce dernier pour l'élection est une fable³. Clément V, invité par les cardinaux à se rendre à Rome, s'y refusa de peur de tomber sous l'influence des factions italiennes, notamment des Orsini et des Colonna; pendant quatre ans, il voyagea à travers la France, faisant de longs séjours à Bordeaux, à Poitiers et à Toulouse; puis il se fixa en 1309 à Avignon, ville qui appartenait au comté de Provence, mais qui était enclavée dans le Comtat Venaissin, depuis 1274 propriété du Saint-Siège⁴. Les motifs d'une aussi regrettable décision ne sont pas connus avec certitude. On croit qu'il faut l'attribuer aux troubles de l'Italie et surtout à l'influence de Philippe le Bel; mais il est certain que la confiance des peuples dans la Papauté diminua peu à peu : l'autorité des Pontifes en fut amoindrie, parce que leur administration, en raison de l'influence prépondérante du gouvernement français et du grand nombre des car-

1. Sur son prétendu empoisonnement, cf. HAURÉAU, *Bernard Déléicieux et l'inquisition albigoise*, Paris, 1877. — 2. *Regesta Clementis V*, édit. des Bénédictins, 2 fol. et append., Rome, 1885-1892. — BERCHON, *Histoire du pape Clément V*, Bordeaux, 1898. — H. HEMMER, art. *Clément V*, dans le *Dict. de Théol. cath.* — 3. Cf. BOUTARIC, *La France sous Philippe le Bel*, Paris, 1864; et *Rev. des quest. hist.*, t. X, p. 301 ss. — 4. Il ne semble pas cependant que Clément V ait eu l'intention de s'installer définitivement à Avignon; il n'y construisit pas de palais et se contenta d'un logemen. chez les frères prêcheurs.

dinaux de cette nation, devint bientôt presque française. Quoique l'influence du roi et de ses successeurs ait été fort exagérée et qu'au contraire les mérites réels des papes d'Avignon n'aient pas été, la plupart du temps, appréciés à leur juste valeur, il faut reconnaître cependant que la **captivité de Babylone** (1309-1377) entraîna bien des calamités dont les siècles suivants ont subi les désastreuses conséquences : l'impuissance humiliante de la Papauté et le grand schisme d'Occident.

Le 1^{er} février 1306, parut la bulle *Meruit*¹ dans laquelle Philippe reçut l'assurance que la Constitution *Unam sanctam* n'avait en rien diminué sa liberté et celle de son royaume; Clément V modifia aussi quelques bulles de Boniface VIII, surtout l'*Ausculda fili*, et retira même entièrement *Clericis laicos*²; le pape consentit encore à instruire le procès d'hérésie intenté contre Boniface VIII; dès 1307, il fit commencer l'enquête et trois ans après, il entendit les témoins, se réservant toutefois le jugement définitif. Le procès traîna en longueur; finalement le pape essaya de tout arranger sans condamner son prédécesseur : il déclara que le roi avait agi de bonne foi contre Boniface VIII et releva Guillaume de Nogaret de l'excommunication.

3^o Le grand fait du règne de Clément V est la **suppression des Templiers**. Depuis longtemps leurs richesses tentaient la cupidité de Philippe le Bel, et à vrai dire, leurs grands revenus (qui, d'après la valeur actuelle de l'argent, s'élevaient à 5 millions et demi pour la France seule) pouvaient délivrer le roi de ses embarras pécuniaires. De plus, la suppression de cet ordre devait être doublement agréable à Philippe, parce que les 15.000 chevaliers et la fortune des Templiers l'entravaient dans sa marche vers l'absolutisme.

Naturellement le roi gardait le secret sur les vrais motifs de sa conduite; et, se montrant ouvertement le pro-

1. Cap. 2 de privil. V, 7 in X vagg. Comm. — 2. Cap. un. de immun. Ecc. in Clem., III, 17.

tecteur de la vraie foi et de la vertu, il présentait contre l'ordre de graves accusations; ceci lui était d'autant plus facile, que déjà auparavant nombre de plaintes avaient été portées contre les Templiers. Pour ne pas mentionner les griefs des évêques, qui supportaient avec peine l'exemption de l'ordre, Innocent III avait vigoureusement admonesté les chevaliers à cause de leur mauvaise conduite (1207) et renouvelé son avertissement en 1213¹. Clément IV les avait même menacés de sévères châtimens² (1265). Le pape Nicolas IV pensait, en 1292, réunir l'ordre du Temple à celui de Saint-Jean; et ce plan avait été aussi adopté par Clément V; cependant le pontife n'ajoutait pas foi aux effroyables accusations dont Philippe le Bel écrasait les chevaliers. Tandis qu'on projetait sérieusement une croisade, le roi eut, en avril 1307, un entretien avec le pape, à Poitiers, et renouvela contre les Templiers les plaintes très graves d'immoralité, d'incrédulité, d'outrages au Christ et à la croix, de profanation des Sacrements, de superstition, etc. Le grand Maître Jacques de Molay, mandé à Poitiers, ne voulut pas rester sous de telles imputations et demanda au pape une enquête³ qui fut fixée à la fin d'août. Philippe le Bel se hâta de devancer l'enquête pontificale et, le 13 octobre, fit jeter en prison le grand Maître et tous les chevaliers; il mit tous leurs biens sous séquestre. Le Pape admonesta le roi (7 oct.) et suspendit les inquisiteurs (1^{er} décembre). A la demande d'accorder juridiction aux évêques et aux inquisiteurs pour procéder contre les Templiers, comme à celle de supprimer lui-même l'Ordre *via provisionis apostolicæ*, Clément V répondit par un refus. Cependant déjà auparavant, du 19 octobre au 24 novembre, les inquisiteurs de Paris avaient, en s'aidant du chevalet, examiné 140 chevaliers; 137 ayant reconnu avoir renié le Christ et craché sur la croix, Clément V fut impressionné de ces aveux et ordonna aux

1. P. L., CCXY, 1217. — Cf. POTTHAST, n. 3473 et 8996. — 2. RAYNALD, *an.* 4265, n. 75-76. — 3. BOUTARIC, *Rev. des quest. hist.*, 1871, p. 323 ss.

princes chrétiens d'emprisonner les autres membres (1307). L'année suivante fut fatale pour l'ordre : le 5 juillet (1308), les inquisiteurs reçurent de nouveau la juridiction ; dans le même mois, le pape déclinait un interrogatoire personnel du grand Maître ; le 12 août, il défendait sous peine d'excommunication de recevoir les Templiers et (le 30 décembre) de leur donner conseil ou assistance. En 1309, Clément V nomma une commission pontificale présidée par l'archevêque de Toulouse, chargée de l'examen ; quelques frères persistèrent dans leurs aveux, d'autres assurèrent que leurs aveux arrachés par la torture étaient contraires à la vérité. Malheureusement pour l'ordre l'archevêque de Sens, frère du ministre Enguerrand de Marigny, convoqua brusquement un concile de sa province et fit condamner comme relaps cinquante-quatre chevaliers qui avaient révoqué leurs aveux devant la commission pontificale ; ils furent brûlés publiquement le 12 mai 1310. Le 17 mars et le 25 août 1311, Clément V prescrivit l'emploi de la torture dans les autres pays, où les aveux étaient plus rares.

4^e Le résultat de cette enquête générale fut envoyé au **XV^e Concile œcuménique de Vienne** (1311-1312) ; de tous pays étaient accourus trois cents évêques et des délégués. La 1^{re} session eut lieu le 16 octobre 1311. Une députation du synode examina la cause des Templiers ; la 2^e session, le 12 avril 1312, donna la décision. On déclara tout d'abord que l'ordre *ne pouvait pas* être aboli par un jugement régulier ; néanmoins, on avait la conviction qu'un très grand nombre de ses membres étaient coupables d'hérésie et de crimes et que, par suite des enquêtes faites dans les différents pays, tout l'ordre, ayant perdu sa bonne réputation, devenait incapable de réaliser son but. En outre, après une prolongation du terme fixé, tous ses biens lui seraient enlevés. Pour toutes ces raisons, le pape supprima l'ordre du Temple, non par sentence définitive, mais par voie de provision et de règlement apostolique. Une bulle du 2 mai suivant adjugea les biens du Temple aux frères hospitaliers.

Sans la pression de Philippe le Bel, l'ordre des Templiers n'aurait probablement pas été aboli; mais personne ne pourra dire que, pour la suppression *per viam provisionis seu ordinationis Apostolicae*, le pape n'avait pas des raisons plus que suffisantes. Il ne semble pas qu'au temps du concile il ait pu agir ainsi par crainte d'une armée royale¹. L'ordre des Templiers une fois dissous, il restait encore à faire le procès des individus. Philippe le Bel fit brûler le grand Maître Jacques de Molay et le précepteur de Normandie Geoffroy de Charnay en mars 1314. Tous les deux rétractèrent leurs aveux avant de mourir. Mais il faut considérer comme une fable que le premier ait cité le roi avant l'année révolue et le pape avant 40 jours, à comparaître au tribunal de Dieu².

Le concile décida en outre une croisade qui pourtant n'eut pas lieu; Philippe le Bel eût voulu faire brûler le corps de Boniface VIII, comme hérétique, mais le concile maintint l'orthodoxie du pape, tout en admettant la bonne foi du roi. La proposition *quod anima rationalis seu intellectiva non sit forma corporis humani per se et essentialiter* fut condamnée³. Clément V mourut le 20 avril 1314.

§ 118. — Les Papes français. — Lutte avec Louis de Bavière⁴.

1° Le Saint-Siège resta vacant pendant deux ans, une

1. D'ACHERY, *Spicil.*, III, 65, ne parle pas d'une armée du roi, mais de *decens ac potens comitiva praelatorum nobilium et magnatum*. — 2. *Zeitschr. für k. Theol.*, 1880, p. 600 ss. — H. FINKE, *Papsttum und Untergang des Templerordens, Reformationsgeschichtliche Forschungen*, t. IV-V, Munster, 1907. — IGNATIUS VAN OS, *De abolitione ordinis templariorum*, Wurtzbourg, 1874. — 3. DENZINGER-BANNWART, *Enchiridion*, 10^e éd. (1908), p. 208-210. — 4. E. MÜLLER, *Der Kampf Ludwigs des Bayern mit der röm. Kurie*, Tübingue, 1879. — VERLAQUE, *Jean XXII, sa vie et ses œuvres*, Paris, 883. — PFLUG-HARTUNG, *Anhang, Gegner und Hilfsmittel Ludwigs des Bayern in seinem Kampf mit der Kurie* (*Zeitschr. f. Kirchengesch.*, 1901, p. 463 ss.). — COULON, *Lettres secrètes et curiales du pape Jean XXII relatives à la France*, Paris, 1900 ss. — MOLLAT, *Lettres communes du Pape Jean XXII*, Paris, 1901 ss. — E. ALBE, *Autour de Jean XXII. Hugues Gérard, évêque de Cahors*, Toulouse, 1903; — *Autour de Jean XXII. Le cardinal de Montfavès de Castelnaude Montratier*, Cahors, 1905.

partie des cardinaux voulant un pape qui résidât à Rome tandis que les autres en désiraient un qui restât en France. Le dernier parti triompha et choisit le cardinal Jacques d'Osa : **Jean XXII** (1316-1334), qui se fixa à Avignon. Il était originaire de Cahors, et regardé comme un homme d'expérience, de savoir et de vertu ; malheureusement il affermit bientôt sa résidence à Avignon par la nomination de sept cardinaux français. Le gouvernement du pape fut surtout entravé par Louis de Bavière et par les *Spirituels*.

2° L'Empereur Henri VII, couronné à Rome (1312) par un cardinal sur l'ordre de Clément V, et estimé par Dante comme le sauveur de la liberté italienne, n'était en réalité que le chef des Gibelins. Après sa mort survenue en 1313, une double élection partagea l'empire : **Louis de Bavière** à Aix-la-Chapelle et Frédéric d'Autriche à Rome reçurent la couronne royale ; tous deux s'adressèrent à Jean XXII qui sur ces entrefaites avait succédé à Clément V. Bien que le pape, tant qu'il n'y avait pas d'empereur, se chargeât du gouvernement de l'Italie, Louis, au mépris de l'ancien droit, envoya un représentant dans ce pays et soutint l'ennemi déclaré des papes, Galéas Visconti. Louis vainquit son rival Frédéric à Muhldorf (1322) ; alors le pape, sans refuser de reconnaître Louis, demanda cependant à ce prince de se désister du gouvernement, jusqu'à ce qu'une enquête eût été faite relativement à son élection et de se justifier dans le délai de trois mois, au sujet de son hostilité envers le souverain Pontife¹. Louis résista, déclarant injustes les mesures prises par le pape, porta plainte contre ce dernier et en appela à un concile œcuménique. Jean XXII excommunia l'empereur, le 23 mars 1324 ; et celui-ci, sous l'influence des Franciscains, **Spirituels** ou Fratricelles, promulgua l'*Appel de Sachsenhausen* et accusa le pape d'hérésie². Pendant les années 1325 et 1326, Louis,

1. MURATORI, *Scriptores*, XIII, 989 s. : GUALVANEUS DE LA FLAMMA, *De reb. gest. a vicecomitibus*. — 2. ERHLE, *Archiv f. Litt.-und Kirchengeschichte*, 1887, p. 540 ss.

ayant des difficultés avec Léopold d'Autriche, devint plus traitable ; mais après la mort de celui-ci, il marcha contre l'Italie, se fit couronner par Sciarra Colonna et institua comme antipape le franciscain Pierre Rainalducci de Corbario, qui tint cour princière et dissolue et couronna de nouveau Louis de Bavière. L'Italie prenant enfin le parti de Jean XXII, Louis se retira et l'antipape fit sa soumission au pontife légitime (1330). En janvier de cette même année, Frédéric d'Autriche mourut ; et en mai, Louis de Bavière commença des négociations avec le pape ; ce ne fut pourtant que trois ans plus tard qu'il se montra disposé à quitter la couronne impériale illégalement reçue. Pendant les pourparlers qui suivirent, le pape Jean XXII mourut dans sa 90^e année (4 décembre 1334).

3^e Dans ses luttes contre l'Église et le pape, Louis de Bavière fut soutenu par le parti fanatique des **Spirituels** ; ceux-ci, poussés par la haine du pontife qui avait réfuté et condamné leur doctrine insensée sur la pauvreté, se tournèrent du côté de son adversaire¹. Cette influence se montra surtout dans l'*Appel de Sachsenhausen* où ils accablèrent le pape de calomnies.

D'après eux, il agissait contre le Christ, les Apôtres et l'Évangile ; se montrait, par sa décision relative à la pauvreté, non seulement « un hérétique éhonté », mais encore « un sacrilège et un blasphémateur² ». De ce même parti étaient deux professeurs de l'Université de Paris : **Marsile de Padoue** et Jean de Jandun qui parurent en 1326 à la cour de Nuremberg ; ils avaient composé ensemble le funeste livre *Defensor Pacis*³ en faveur de Louis de Bavière ; ouvrage renfermant les propositions les plus audacieuses : « le pouvoir législatif et judiciaire de l'Église appartient au peuple dont le premier représentant est l'empereur ; du peuple, le pouvoir passe au clergé. Le Christ n'a institué aucun

1. I *De verb. signif.*, Extravag. Joan. XXII, tit. xiv. Constitutio Cum inter nonnullos. DENZINGER, 10 éd., p. 210 ss. — 2. BALUZE, *Vitae paparum Aven.*, II, 478 ss., surtout 494, 500, 502. — 3. Ed. GOLDAST, *Monarchia s. Imper. Rom.*, II, 154 ss., Francfort, 1668.

chef visible de son Église. Le pape peut être déposé par l'empereur; mais ce dernier, seulement par un Concile général. Tous les biens ecclésiastiques appartiennent à l'empereur ». Ce livre fut condamné en 1327¹. D'autres écrivirent encore en faveur de Louis de Bavière : Henri de Kelheim, provincial des Frères Mineurs, Engelbert d'Admont et surtout Guillaume Occam qui, après avoir violemment défendu les *Spirituels* et leur pauvreté, s'était par crainte de Jean XXII réfugié auprès de l'Empereur (1333). Occam attribuait à l'empereur un pouvoir presque illimité, et au contraire réduisait à néant la puissance des Souverains Pontifes qui, disait-il, n'ont aucun droit de couronner l'empereur et ne sont pas infaillibles, même soutenus par un Concile œcuménique².

Naturellement, il y eut aussi des défenseurs du pouvoir pontifical. Il faut signaler les Frères Prêcheurs, qui, en Allemagne et en Italie, combattirent avec courage l'ennemi de la papauté et eurent à subir son puissant courroux³. Il y eut aussi des défenseurs du droit chez les Frères Mineurs avec Alvaro Pelayo⁴ († après 1340) et chez les Ermites de saint Augustin avec Augustin Triomphe⁵ († 1344) et d'autres qui contestèrent l'indépendance de l'empereur à l'égard du Pape et qui, en soutenant le pouvoir de celui-ci, tombèrent parfois dans l'exagération opposée. Cette lutte fut aussi fatale au Pape qu'à l'empereur, parce que tous ces écrits diminuèrent l'autorité et la considération de l'un et de l'autre⁶.

4° Pour son opinion personnelle sur la *vision béatifique*, Jean XXII eut encore des difficultés particulièrement délicates⁷. Tandis que l'enseignement presque

1. DENZINGER, 10^e éd., p. 243. — 2. *Decisiones octo. qq. super potestate Sum. Pontificis*, Lyon, 1468. — *De jurisdictione Imperatoris in causis matrimonialibus. Dialogorum libri 7*, Paris, 1476. — 3. MORTIER, *Histoire des maîtres généraux O. P.*, t. III, Paris, 1907, p. 41-62. — 4. *De planctu Ecclesiae libri III*, Venise, 1560. — 5. *Summa de ecclesiastica potestate*, Rome, 1582. — 6. RIEZLER, *Die literar. Widersacher der Päpste zur Zeit Ludwigs des Bayern*, Leipzig, 1874. — 7. MORTIER, *Histoire des maîtres généraux O. P.*, t. III, p. 77-86.

général de l'Église était que l'âme complètement purifiée par le purgatoire jouit immédiatement de la vision béatifique, quelques auteurs pensaient que cette vision n'avait lieu qu'après la résurrection des corps et le jugement général. Jean XXII, avant son élection, avait soutenu dans un ouvrage l'opinion de ces derniers; il la prêcha encore, comme Pontife, du haut de la chaire le 1^{er} novembre 1331, puis le 15 décembre de la même année, en l'appuyant sur l'autorité de saint Augustin et des Écritures. Il y eut aussitôt des protestations de la part des Frères Prêcheurs¹; l'opposition gagna l'Université de Paris, dont 29 maîtres se réunirent sous la présidence de Pierre de la Palud, patriarche de Jérusalem, pour affirmer la thèse traditionnelle² et demander respectueusement au pape de la sanctionner de son autorité. Ému de ces manifestations, Jean XXII déclara avoir parlé dans ses sermons, non comme pape, mais comme un théologien qui veut éclaircir une question douteuse. Avant de mourir, le Pontife déclara rétracter ce qu'il aurait pu dire qui ne serait pas conforme à la croyance de l'Église³. Malgré cela, les *Spirituels* et Louis de Bavière demandèrent sa condamnation par un concile général⁴.

5^e Benoît XII (1334-1342) songea sérieusement à retourner à Rome, mais il abandonna son projet à cause des troubles qui y régnaient. Il jeta les fondements d'une résidence meilleure et commença le célèbre palais des papes à Avignon⁵ et fit appel pour le construire aux

1. Ils étaient en train de lutter pour le Pape contre Louis de Bavière. Ce dernier fut si émerveillé du courage de ces hommes osant soutenir contre les deux plus grandes puissances du monde les droits de la vérité, que, malgré sa haine contre eux, il ne put s'empêcher de les admirer et de dire publiquement : « Vraiment cet Ordre est bien l'Ordre de la Vérité ! » TACIO, *Chron. Ampliss.*, II, p. 118. — 2. DENIFLE, *Chartul. Univ. Paris.*, II, p. 429, n° 981. — 3. DENIFLE, *Chartul. Univ. Paris.*, II, p. 440, n° 987. — 4. Sur le trésor de Jean XXII, cf. EHRLE, *Archiv f. Lit.- und Kirchen-Gesch.*, V (1889), p. 159. Son revenu est estimé à trois quarts de million en florins d'or, tandis que VILLANI le porte à 18 millions, plus 7 millions d'objets précieux. — 5. Description par VIOLET-LE-DUC, *Dictionnaire de l'architecture*, t. VIII, 26-35.

meilleurs ouvriers d'Italie. Ce pape, zélé pour détruire les abus ecclésiastiques, renvoya dans leurs diocèses tous les clercs dont la présence à Avignon n'était pas suffisamment légitimée, il révoqua les commandes et les expectatives données sans raison suffisante et travailla d'une main vigoureuse à la réforme des moines¹. Par la Bulle *Benedictus Deus*² il termina la controverse relative à la vision béatifique et définit l'opinion conforme à la croyance générale de l'Église. Cependant, malgré sa douceur et son amour de la paix, il ne put se réconcilier avec Louis de Bavière dont les menées et les tracasseries troublèrent tout son Pontificat. Benoît XII mit fin, en grande partie, aux impôts extraordinaires (*Annates, Réserves*) établis par Jean XXII pour subvenir à la pénurie d'argent toujours plus grande. Le pape mourut le 25 avril 1342.

6° Au conclave suivant, un Français, l'archevêque de Rouen, monta sur le trône de saint Pierre. **Clément VI** prit aussitôt parti contre les villes de Flandre révoltées contre le roi de France leur suzerain; intervenant entre ce dernier et le roi d'Angleterre « comme personne privée, à titre d'ami des deux souverains », il fit consentir aux deux rois, pour trois ans, la trêve de Malestroit (19 janvier 1343). Plus tard, il s'efforça de prévenir la rupture de la trêve, et au lendemain de la défaite de Crécy (13 août 1346) il s'efforça de modérer le vainqueur. Il lutta avec énergie contre Louis de Bavière et l'amena à se soumettre³. Les princes allemands fatigués de cette lutte finirent par abandonner celui qu'ils avaient trop longtemps soutenu et choisirent pour empereur **Charles IV**, petit-fils de Henri VII (1346). L'année suivante mourut le malheureux Louis de Bavière (1347).

Peu de temps après, les *Spirituels* se soumirent, et Occam semble aussi avoir été relevé de l'excommunica-

1. DENIFLE, *Chartul. Univ. Paris.*, II, n. 992, 1002, 1006, 1015, 1019, 1053, 1058. — 2. MANSI, XXV, 985 s. — RAYNALD, an. 1334, n. 8 s. — X. LE BACHELET, art. *Benoît XII, Constitution Benedictus Deus*, dans le *Dict. de Théol. cath.* — 3. *Constitution Prolixa retro*, RAYNALD, an. 1343, n. 42 s.

tion, avant de mourir. Sous Clément VI, éclata à Rome la révolution soulevée par Nicolas Rienzi ¹. Ses efforts pour provoquer l'unité de l'Italie sous un empereur italien trouvèrent accès facile dans le peuple à cause des brillants souvenirs de l'antiquité; il gouverna comme tribun jusqu'en 1347, mais il abusa de son pouvoir et fut chassé par les nobles fatigués de son joug. C'est à cette époque que sévit en Europe la peste noire ². La terreur causée par ce terrible fléau suscita les processions des flagellants. Ceux-ci tombèrent dans toutes sortes d'excès et furent condamnés par le pape. Pendant toutes ces calamités, Clément VI montra autant d'énergie et de courage que d'amour paternel; ce fut un excellent pape, mais il ternit la gloire de son règne par sa prodigalité et l'augmentation des impôts ecclésiastiques. L'achat d'Avignon, fait par lui à la reine Jeanne pour 80.000 florins d'or, fixa encore plus les papes en France. Clément VI mourut en 1352.

7° **Innocent VI** (1352-1362) suivit une marche différente : il abolit une foule de *commendes* et se montra sévère contre ceux qui possédaient plus d'un bénéfice (*cumulus beneficiorum*). Afin d'apporter la paix à Rome et dans l'État ecclésiastique, il envoya en Italie avec une armée le célèbre cardinal Albornoze ³ qui institua sénateur de Rome l'ancien tribun Nicolas Rienzi. Mais celui-ci opprima les Romains et fut mis à mort; alors Albornoze institua un nouveau sénateur; il reçut à Rome Charles IV qui, le 5 avril 1355, fut couronné par le Cardinal d'Ostie. En peu de temps, Albornoze conquiert la Campanie, Spolète, le Patrimoine, Ravenne, les Marches d'Ancône et la Romagne et prépara ainsi le retour des papes. La désunion survint entre Innocent VI et Charles IV lorsque celui-ci par la *Bulle d'or* ⁴ fit dé-

1. FILIPPINI, *Cola di Rienzi e la curia Avignone*, Studi stor., 1901 (X). — Cf. RODOCANACHI, *Les institutions communales de Rome sous la Papauté*, Paris, 1901. — 2. HÖNIGER, *Der Schwarze Tod in Deutschland*, Berlin, 1882. — 3. WURM, *Der Kardinal Albornoze*, Paderborn, 1892. — 4. O. HARNACK, *Das Kurfürstencollegium bis zur Mitte des XIV Jahrhunderts*, Giessen, 1893.

pendre de la majorité des voix la validité de l'élection des empereurs allemands; cependant cette dissension ne dura pas longtemps. Le meilleur Pape d'Avignon mourut le 12 septembre 1362.

8° Au nom de l'excellent **Urbain V** (1362-1370) se rattache le fait consolant qu'après 60 ans les portes de Rome purent s'ouvrir de nouveau devant le Vicaire du Christ (16 octobre 1367). Pétrarque et sainte Brigitte¹ avaient exprimé à plusieurs reprises le désir général de la chrétienté; Charles IV insistant aussi pour le retour vint en 1365 à Avignon avec une brillante escorte. Le 30 avril 1367, Urbain quitta le séjour de l'exil et fut reçu le 16 octobre à Rome, avec une joie inouïe. La Ville éternelle revenait à la vie; Charles IV, Jeanne, reine de Naples, le roi de Chypre et l'empereur grec, Jean V Paléologue, y vinrent visiter le Pape. L'empereur abjura le schisme et demanda du secours contre les Turcs, mais il dut se contenter de belles promesses qu'on ne parvint pas à exécuter. Les troubles d'Italie, la révolte de Pérouse et la conduite de Barnabé Visconti découragèrent Urbain V; le mal du pays, la pression des cardinaux français, ses compatriotes, l'attirèrent de nouveau vers Avignon; sainte Brigitte lui prédit qu'il y mourrait bientôt, mais rien ne l'arrêta; le 24 septembre 1370, il rentra à Avignon où il mourut le 19 décembre suivant. Urbain V, mort en odeur de sainteté, est honoré comme Bienheureux. Il fut très zélé pour la cause de la Terre Sainte, et combattit vigoureusement la corruption des mœurs, la simonie, la négligence à tenir les synodes ainsi que les abus de la curie².

9° La grande majorité des cardinaux français choisit encore un pape de leur nation, **Grégoire XI** (1370-1378). La situation de l'Italie était défavorable. Milan et Florence poussaient à la révolte les États Pontificaux, depuis longtemps déjà mécontents de leurs administrateurs

1. *Acta SS. Boll.*, t. IV, Oct., p. 368 ss. — *Krogh-Tønning, Die H. Brigitta von Schweden*, Kempten, 1907. — 2. *MAGNAN, Histoire d'Urbain V et de son siècle*, 2^e édit., Paris, 1863.

étrangers. En 1376, Grégoire XI frappa Florence d'interdit et envoya une armée de Bretons en Italie. Alors vint à Avignon une pauvre tertiaire dominicaine, la célèbre **Sainte Catherine de Sienne** ¹. Elle avait été choisie par les Florentins pour plaider leur cause auprès du vicaire de Jésus-Christ. La jeune sainte accepta la difficile mission et négocia en même temps la cause, plus importante encore, qui préoccupait toute la chrétienté. Elle n'eut pas de repos avant d'avoir conclu la paix et ramené le pape dans la Ville Éternelle. Honorablement reçue à la cour d'Avignon, la sainte parla d'une manière si judicieuse, si franche et si énergique au pape et à son entourage, que personne ne put lui résister. Les craintes, la maladie, ses parents, les cardinaux, le roi lui-même, tout conspirait à retenir le Pape en France, cependant il se mit en route sur la parole de la sainte et fit, le 17 janvier 1377, son entrée dans Rome. La *captivité de Babylone* était finie; toutefois Rome était encore agitée, Florence conservait une attitude hostile et bientôt toute l'Italie fut en révolte ouverte. Un congrès de paix tenu à Sarzane fut interrompu par la mort du pontife, 27 mars 1378.

§ 119. — Le grand Schisme d'Occident (1378-1418) ².

1° Peu de jours avant sa mort, Grégoire XI publia une ordonnance pour hâter la prochaine **élection d'un Pape**. Sur vingt-trois cardinaux, seize étaient présents

1. A. CAPECELATRO, *Storia di S. Caterina da Siena e del Papato del suo tempo*, Florence, 1858. — CLOTTÉ DE FLAVIGNY, *Sainte Catherine de Sienne*, Paris, 1895. — *Vie de sainte Catherine de Sienne*, par le B^e RAYMOND DE CAPOUE, éd. E. CARTIER, Paris, 1853. — Cf. MORTIER, *Histoire des maîtres généraux O. P.*, t. III, p. 454-490. — 2. SOUCHON, *Die Papstwahlen in der Zeit des grossen Schismas*, 2 vol., Brunswick, 1898-1899. — SALEMBIER, *Le grand schisme d'Occident*, Paris, 1900. — NOEL VALOIS, *La France et le grand schisme d'Occident*, 4 vol., Paris, 1896-1902; *Le grand schisme en Allemagne de 1378 à 1380*, Rome, 1893. — PASTOR, *Histoire des Papes depuis la fin du moyen âge*, trad. FURCY RAYNAUD, Paris, 1888. — HEFELE, *Histoire des Conciles*, 2^e édit., t. VI-VII.

à Rome et entrèrent au Conclave, le 7 avril 1378. Bien qu'il existât trois partis, un rapprochement avait eu lieu, avant le Conclave, entre les Français et les Italiens, de plus quelques cardinaux du parti Limousin étaient disposés à se joindre à l'alliance des deux partis rivaux; de telle sorte que neuf ou dix voix sur les seize se réunirent sur Barthélemy Prignano, archevêque de Bari. Le 7 avril, le sénateur et les chefs des quartiers (*caporioni*) de Rome demandèrent un Pape romain ou tout au moins un italien; les cardinaux répondirent qu'ils choisiraient selon leur devoir. Le lendemain, il y eut du tumulte, et l'évêque de Marseille, gardien du Conclave, s'écria aux cardinaux réunis dans la chapelle : « Hâtez-vous d'élire un romain ou un italien; car au dehors, nous jugeons mieux du péril. » Un ou plusieurs candidats étaient italiens, les cardinaux résolurent de céder; deux ou trois le firent à contre-cœur et tous choisirent Prignano. Il est sûr qu'à quelques exceptions près, ils *voulaient* le choisir. Avant de calmer la foule, les cardinaux attendaient d'abord l'acceptation de Prignano mandé en toute hâte au Vatican et voulaient alors faire une élection décisive. Entre temps, ils mirent leurs biens en sûreté contre le pillage habituel en pareil cas. Après le repas, tous confirmèrent à la chapelle leur élection antérieure; tandis que le peuple, las d'attendre et énervé par des nouvelles contradictoires, envahissait le Vatican. Au milieu de l'extrême confusion, le vieux cardinal romain Tébaldeschi fut intronisé, malgré sa continuelle résistance : « Je ne suis pas pape, s'écriait-il, je ne veux pas l'être, l'archevêque de Bari est élu ! » Le 9 avril, douze cardinaux se réunirent dans la chapelle du Vatican, personne ne pensait à une nouvelle élection; peu après, on procéda à la cérémonie de l'intronisation. Tous reconnurent solennellement Prignano comme leur élu. Celui-ci accepta le choix qu'on avait fait de lui. Revêtu des ornements pontificaux, il reçut les « adorations » de ses électeurs. Pendant ce temps le cardinal Pierre de Vergne prononçait devant le peuple assemblé la formule con-

sacrée qui annonce la grande joie de la nomination d'un nouveau pape. Le 10 avril et les jours suivants eurent lieu les solennités habituelles : des indulgences furent octroyées, les excommunications lancées contre les ennemis de l'Eglise; et à Pâques, le couronnement. De longs mois s'écoulèrent pendant lesquels les cardinaux, même ceux du parti Limousin, se montrèrent respectueux et soumis. Leur unique soin ayant été de donner à l'Eglise un pape légitime, on n'entendit aucune parole d'inquiétude, aucune discussion, aucune préoccupation touchant l'avenir de l'Eglise¹.

2° Le nouveau Pape prit le nom d'**Urbain VI**² (1378-1389). A côté des qualités brillantes de l'esprit et du cœur, il y avait en lui un très funeste défaut : une vivacité fougueuse et inconsidérée, qui souvent dépassait les bornes de la prudence. Une réforme, surtout dans les hautes sphères, était d'urgente nécessité; sainte Catherine de Sienne pressa le Pontife de l'entreprendre, tout en l'exhortant à la douceur³. Urbain VI montra de l'énergie, mais non la possession de soi si nécessaire : il prodigua aux cardinaux les épithètes les plus dures, les traitant de « parjures », de « fous », de « ribauds ». En conséquence, la situation fut de plus en plus tendue, et la rupture arriva lorsque le Pape menaça d'augmenter le nombre des italiens dans le Sacré-Colège. Dans un présomptueux manifeste du 9 août 1378, treize cardinaux prononcèrent, à Anagni, l'invalidité de l'élection⁴; et, encouragés par le roi de France, Charles V, ils choisirent, à Fondi, le 20 septembre, Robert de Genève qui fut le Pape **Clément VII** (1378-1394). Ce malheureux événement fut la faute des cardi-

1. Cf. l'excellente argumentation de L. SALEMBIER, *Le grand schisme d'Occident*, p. 35-44, qui utilise avec bonheur le manuscrit de S. VINCENT FERNIER, *De moderno Ecclesiae Scismate*, Bibl. nat., n° 1470. — 2. Les données fournies par NOEL VALOIS (*op. cit.*) et par GAYET (*Le grand Schisme d'Occident. Ses Origines*, 2 vol., Paris, 1899) rendent indubitable la légitimité de son élection. — 3. *Lettere di S. Caterina da Siena*, IV, p. 62 ss., éd. NIC. TOMMASEO. — Cf. MORTIER, *Hist. des maîtres généraux O. P.*, t. III, p. 474. — 4. BALUZE, *Vitas*, etc., I, 487.

naux qui préférèrent leurs passions et leurs propres intérêts au bien et à la prospérité de l'Église. Urbain VI en avait fourni l'occasion par son imprudence à l'égard des cardinaux et des princes.

3° Alors commença un **Schisme**¹ et une lutte acharnée de 39 ans (1378-1417). Après avoir échoué en attaquant Rome, Clément VII se fixa à Avignon. Bientôt la chrétienté tout entière se partagea en deux obédiences dont la politique, pour ou contre la France, était à peu près la cause. Du côté de Clément VII étaient la France, la Basse-Italie, l'Écosse et l'Espagne; du côté d'Urbain VI : l'Angleterre, la majeure partie de l'Allemagne, la Hongrie, la Pologne, le Danemark, la Suède et la Norvège, l'Italie centrale et la Haute-Italie. Non seulement les nations furent divisées par le schisme, mais encore les diocèses, les ordres religieux et les monastères. Les deux obédiences avaient leurs défenseurs sincères; de part et d'autre il y eut de grands saints : auprès d'Urbain VI, sainte Catherine de Sienne, sainte Catherine de Suède, le bienheureux Pierre d'Aragon et Gérard de Groot; auprès de Clément VII : saint Vincent Ferrier², le bienheureux Pierre de Luxembourg et sainte Colette³. Avignon avait, aussi bien que Rome, son collège de cardinaux. Urbain VI délaissé par tous les cardinaux en nomma 29 à la fois de toutes les nations, et de son côté, Clément VII en ajouta 9 aux auteurs du schisme. De même que les cardinaux, les théologiens de chaque obédience travaillaient pour leur pape; un grand nombre d'écrits, pour et contre, furent publiés⁴; les principaux avaient pour auteurs : Henri de Langenstein, Conrad de Gelnhausen, Pierre d'Ailly, Philippe de Maizières, Thierry de Niem, Jean de Monson, saint Vincent Ferrier, Jean Dominici, etc. On tenait aussi dans chaque obédience des synodes particuliers, tous dans le but de

1. Sur la portée qu'il faut donner à ce mot, cf. SALEMBIER, *l. c.*, p. 50, n. 2 et p. 186 ss. — 2. FAGES, *Histoire de saint Vincent Ferrier*, 2 vol., Paris, 1893. — 3. DOUILLET, *Sainte Colette, sa vie, ses œuvres, son culte et son influence*, Paris, 1884. — 4. Cf. SALEMBIER, *l. c.*, p. 88-96.

rétablir l'unité de l'Église. Le 15 octobre 1389, mourut Urbain VI qui eut pour successeur **Boniface IX** (1389-1404) dont le caractère formait un saisissant contraste avec le sien. Urbain VI était détesté, au point que les cardinaux de son obédience eux-mêmes se déclaraient contre lui; Boniface IX fut bientôt très aimé; Urbain par sa dureté impitoyable éloignait¹, tandis que Boniface attirait; il eut bientôt reconquis dans les sympathies des peuples et des rois le terrain perdu par son prédécesseur.

4° Au milieu de la confusion des idées, se développa la **théorie conciliaire** qui eut très probablement pour père Guillaume Occam. On se demandait tout d'abord si le Pape était nécessaire. Le Christ avait-il bâti son Église sur Pierre? Un tel fondement n'était-il pas trop chancelant? L'évêque reçoit sa juridiction du Christ et non du pape. Le pape de Rome est nommé le chef de l'Église, parce qu'il en est le premier serviteur. La subordination de l'Église au pape est toute fortuite, car seule l'Église entière est infaillible, et non le pape, qui plus d'une fois a erré; c'est pourquoi, dans les questions de foi, le pape est soumis au concile général représentant l'Église entière. Suivant d'Ailly, les évêques représentent l'Église entière; d'après Gerson, les prêtres ont aussi voix au concile. Ce dernier système fut mis en pratique au concile de Constance; le concile de Bâle et quelques théologiens allèrent encore plus loin. Cependant à cette époque de confusion et de schisme, le principal dogme fut la *théorie conciliaire* : la supériorité du concile œcuménique sur le pape. Armé de cette erreur, on travailla à l'extirpation du schisme.

5° Clément VII mourut en septembre 1394. Contre la volonté du roi et de l'Université de Paris, les cardinaux choisirent de suite un nouveau pape, Pierre de Luna, qui se nomma **Benoît XIII** (1394-1417). Il avait, comme tous les cardinaux, promis dans le conclave et avant l'élection, de faire tout son possible, voire même de déposer

1. Sur la révolte et le sort des cardinaux, cf. ERLER, *Dietrich von Nieheim*, Leipzig, 1887, p. 63 ss.

la tiare pontificale, pour l'unité de l'Eglise. Une fois élu, Benoît XIII n'en fit rien ; de telle sorte que pendant les années suivantes une grande discorde s'éleva entre Paris et Avignon ; elle eut pour conséquence la **soustraction** à son obédience de la France, de la Castille et de la Navarre. La seconde année du règne de Benoît XIII, Charles VI, roi de France, et l'Université de Paris formèrent le plan d'amener les deux papes à déposer leur dignité. L'Angleterre, la Castille et l'empereur des Romains, Wenceslas, partagèrent le projet : la France devait au besoin forcer Benoît XIII à abdiquer ; Richard II et Wenceslas devaient user de leur influence auprès de Boniface IX ; ce dernier tenait à ses droits et ne fut pas importuné, car Richard et Wenceslas perdirent leur couronne. Benoît XIII, assiégé dans sa résidence, fut contraint de promettre, en 1399, de se retirer si son adversaire en faisait autant. En 1403, l'obédience d'Avignon était reconstituée. Boniface IX mourut en 1404. On élut pour lui succéder **Innocent VII** (1404-1406) qui eut beaucoup à souffrir des troubles de Rome et du schisme des empereurs en Allemagne. A Innocent VII succéda bientôt **Grégoire XII** (1406-1417). Celui-ci promit en conclave de travailler à l'unité de l'Eglise et d'abdiquer s'il était nécessaire ; alors Benoît XIII lui proposa une entrevue (1417) ; néanmoins comme on ne put s'entendre, même après deux ans de pourparlers, sur l'endroit de la réunion, la rencontre n'eut pas lieu¹. De part et d'autre, il n'y avait pas de réelle volonté ; et l'humeur changeante de Grégoire XII était fort pénible pour ses cardinaux, aussi lorsque, malgré sa promesse, il augmenta le nombre de ceux-ci, sept des plus anciens lui refusèrent obéissance. Au même moment, les princes et les cardinaux avaient changé de dispositions à l'égard du pape français ; ses cardinaux se réunirent aux sept cardinaux romains retirés à Livourne, pour s'entendre et travailler à l'unité de l'Eglise.

1. MEISTER, *Hist. Jahrb. d. Görresgesellschaft.*, 1893, p. 320 ss. — EBRLE *Zeitschr. f. Kath. Theol.*, 1889, p. 387 ss.

§ 120. — Conciles de Pise et de Constance ¹.

1° Dès 1381, Pierre d'Ailly avait indiqué les **trois voies** par lesquelles on pouvait reconstituer l'unité de l'Église : l'entente (*via compromissi*), l'abdication (*via cessionis*); enfin le concile général (*via synodi generalis*). La première voie n'avait pas été tentée, la seconde avait échoué (1394-1409); restait encore la troisième, indiquée tout d'abord en 1380-1394 et qu'il s'agissait d'employer ². Les cardinaux réunis à Livourne décidèrent l'ouverture d'un concile général à Pise, le 25 mars 1409. Bien que le pape eût seul le droit de convoquer un concile général et qu'il ne pût être déposé de son pontificat que pour cause d'hérésie, on alla de l'avant. Les théologiens de Paris justifièrent cette marche illégale ³, tandis que d'autres, et surtout les réguliers, s'y opposèrent ⁴.

2° Au jour fixé, s'ouvrit le **concile de Pise** (1409). Aux réunions les plus nombreuses, il y eut 24 cardinaux (14 de Grégoire XII et 10 de Benoît XIII), 80 évêques, 102 procureurs d'évêques absents, un très grand nombre d'ecclésiastiques et 300 docteurs. Le doyen d'âge des cardinaux, Guy de Maillesec, présida. Après de nombreuses discussions, le concile, dans sa VIII^e et sa IX^e session, se déclara légalement réuni. Dans les cinq séances qui suivirent, on examina les « méfaits » des deux papes rivaux qui, dans la XV^e session, furent déposés comme *fauteurs de schisme et hérétiques*; la XVI^e promit de prendre des mesures pour *la réforme de la tête et des membres*;

1. HEFELÉ, *Histoire des conciles*, t. VI, p. 922 ss.; t. VIII. — SALEMBIER, *Le grand schisme d'Occident*, Paris, 1902, p. 251 ss. — NOËL VALOIS, *La France et le grand schisme d'Occident*, t. IV, Paris, 1902. — STUHR, *Die Organisation und Geschäftsordnung des Pisaner und Constanzer Concils*, Schwerin, 1891. — FUNK, *Martin V und das Concil von Constanz*, *Kirchengesch. Abh.*, I, Paderborn, 1897, p. 489 ss. — 2. Cf. SALEMBIER, *Le grand schisme*, p. 131; et art. Ailly (d') Pierre, dans le *Dict. de Théol. cath.* — 3. GERSON, *De unitate Ecclesiae*. — PIERRE D'AILLY, *Comment. Script. Sacrae*, etc. — 4. RAYNALD, *Annales*, an. 1395, n. 13; 1409, surtout n. 74-79.

la XVII^e déterminâ que, cette fois, « par commission du concile général » les cardinaux éliraient un pape. Après la XIX^e session, s'ouvrit le conclave d'où sortit l'archevêque de Milan, Pierre Philargi, qui prit le nom d'**Alexandre V** (1409-1410). Il présida la XX^e et la XXIII^e session et publia une foule de décrets qui avaient en vue tout d'abord la sanction des irrégularités de l'élection, puis l'abolition des abus, et promettaient enfin une réforme par un concile qui aurait lieu trois ans plus tard ¹.

3^e Naturellement ce **concile illégal** ne produisit ni l'unité de l'Eglise ni la réforme désirée : il y avait maintenant **trois papes** dans l'Eglise de Dieu. Grégoire XII, comme Benoît XIII, s'opposa au *Conciliabule de Pise* ²; tous deux convoquèrent à leur tour des conciles à Aquilée et à Perpignan et gardèrent leurs obédiences respectives; Benoît XIII : l'Espagne, l'Ecosse, la Corse, la Sardaigne, etc.; Grégoire XII : l'Italie, l'Allemagne, la Suède, la Norvège, etc., tandis que la plus grande partie de la chrétienté tenait pour Alexandre V. Quoique ce dernier espérât supplanter bientôt ses rivaux, on commençait à douter de la légitimité du concile et de la validité de l'élection pontificale; les docteurs de Paris eux-mêmes, Pierre d'Ailly, Nicolas de Clémangis et Théodoric de Vrie étaient opposés au concile; la défense de Gerson, plus mystique que convaincante, ne fut pas accueillie. Au contraire, on comprenait très bien que Grégoire XII était, ou n'était pas, le pape légitime; s'il était légitime, alors un concile sans chef ne pouvait le déposer; s'il était illégitime, les cardinaux l'étaient donc aussi et ne pouvaient procéder à une nouvelle élection. Déposer Grégoire XII comme hérétique, ainsi que l'avait fait le concile, était certainement injuste et illégal.

4^e Tandis que Grégoire XII fuyait, devant les Vénitiens, à Gaète, Louis II d'Anjou ouvrait à Alexandre V le chemin de Rome, où ce dernier fut reconnu pour Pape,

mais il mourut dès le 3 mai 1410. Le 17 du même mois, le conclave élut pour lui succéder le cardinal Balthazar Cossa, qui s'appela **Jean XXIII** (1410-1415); ce pontife très mondain était, comme cardinal, nommé par Grégoire XII « fils de perdition et enfant de colère » ¹. Le roi de Naples, Ladislas, était d'abord hostile à Jean XXIII, mais, gagné par celui-ci, il abandonna Grégoire XII qui, sur des navires vénitiens, s'enfuit de Gaète en Dalmatie, puis à Césena, enfin à Rimini où il trouva un protecteur dans son ami Charles Malatesta (1412). Le synode promis par le concile de Pise était déjà convoqué à Rome le 1^{er} avril 1412, mais l'attitude du roi Ladislas fit ajourner la réunion, à cause du petit nombre de personnes présentes; même après un changement dans les dispositions du roi, l'assemblée des prélats était peu considérable, c'est pourquoi après la condamnation de quelques écrits de Wiclef, le concile fut ajourné une seconde fois. Sur ces entrefaites, Ladislas s'était de nouveau séparé de Jean XXIII et marchait contre Rome; le pape s'enfuit et trouva comme protecteur dans la haute Italie l'empereur des Romains Sigismond (1410-1437); celui-ci, toujours convaincu que seul un concile œcuménique rétablirait l'unité de l'Église, fit admettre à Jean XXIII, dans les pourparlers d'octobre-décembre 1413, que le 1^{er} novembre 1414 le concile désiré s'ouvrirait à Constance. On assure que Jean XXIII regretta bientôt la convocation de cette assemblée. Il fit à contre-cœur ses préparatifs pour le voyage.

5° Le **XVI^e concile général de Constance** (1414-1418), qui rendait à l'Église l'unité si ardemment désirée, compta dans ses réunions les plus nombreuses, 33 cardinaux, près de 200 évêques, un très grand nombre d'ecclésiastiques et 300 docteurs. L'empereur Sigismond et beaucoup de princes allemands y assistèrent aussi. Le 14 octobre Jean XXIII fit son entrée; la première session eut lieu le 16 novembre. Le concile se

1. *Vir in temporalibus magnus, in spiritualibus nullus*, SAINT ANTONIN, *Summa historialis*, p. III, tit. 22, c. 6.

proposa surtout trois buts : la réforme de l'Église dans sa tête et dans ses membres (*in capite et in membris*), la condamnation de l'hérésie des Hussites et par-dessus tout l'unité de l'Église.

6° Au commencement du concile on pensait, et probablement sous l'influence de Jean XXIII, que **la fin du schisme** aurait lieu par la déposition de Grégoire XII et de Benoît XIII; mais bientôt Jean XXIII dut, à son grand désappointement, reconnaître que le synode prenait une autre voie et, dès janvier 1415, pensait à la démission des trois papes; lui-même caressait néanmoins toujours l'espoir que le grand nombre de ses évêques et de ses prélats italiens dominerait le concile, mais il se vit encore déçu dans cette attente. Les Allemands réussirent à faire accepter que non seulement les évêques présents, mais aussi les procureurs des absents, les abbés, les chapitres, les universités, les docteurs, et même les ambassadeurs des princes voteraient. Le pouvoir de Jean XXIII était brisé par là même; et son influence fut encore amoindrie quand le concile décida que le vote aurait lieu non *par tête*, mais *par nation*. L'Allemagne, la France, l'Italie, l'Angleterre, et plus tard aussi l'Espagne, se réunirent chacune séparément; chaque nation avait une seule voix, et la majorité des voix décidait. Le 22 janvier 1415, Grégoire XII, le premier, chargea son légat, Jean Dominici, cardinal archevêque de Raguse, de déclarer son intention d'abdiquer à condition que Pierre de Luna et Balthazar Cossa le feraient également et que ce dernier n'assisterait pas à l'annonce de son abdication. Jean XXIII n'avait pas le courage de faire un acte si généreux; cependant lorsque fut présentée au concile une accusation juridique remplie des charges les plus graves, il affirma qu'il abdiquerait si les deux autres le faisaient aussi. Toutefois il n'était pas encore rassuré. Quelques jours plus tard, trompant la vigilance de Sigismond qui faisait

garder les portes de la ville, il s'enfuit, déguisé en palefrenier, vers Schaffhouse, pour gagner Avignon. Par cette manière d'agir, Jean XXIII s'aliéna la confiance de tous; il croyait forcer ainsi le concile à se dissoudre, mais il se trompait; l'assemblée se remit bientôt de sa première émotion. Pour donner à ses travaux futurs un fondement dogmatique, et prévenir les mesures que prendrait Jean XXIII, le concile publia dans sa IV^e et sa V^e session, par les soins de Zabarella, Pierre d'Ailly et Gerson, les célèbres *décrets de Constance*. Ils contenaient ceci : le concile de Constance, légalement assemblé dans le Saint-Esprit, est un concile œcuménique et représente l'Église militante; il tient son pouvoir directement de Dieu; tous les fidèles, y compris le pape, sont tenus de lui obéir en ce qui concerne la foi, l'extinction du schisme ainsi que la réforme de l'Église dans sa tête et ses membres. Le pape ne peut ni dissoudre, ni ajourner, ni transférer ailleurs le concile, sans le consentement de celui-ci¹. Les cardinaux n'approuvèrent pas ces décrets et déclarèrent que l'Église romaine est au-dessus de toute l'Église et par conséquent au-dessus du concile général. Entre temps Jean XXIII avait été fait prisonnier. De la IX^e à la XII^e session, on examina les 72 accusations portées contre lui et on conclut en publiant sa déposition, parce qu'il était reconnu simoniaque, dissipateur des biens ecclésiastiques et d'une conduite scandaleuse. Jean resta encore quatre ans en prison et fut remis en liberté par Louis de Bavière, moyennant la forte rançon de 30.000 florins d'or. Il vécut encore assez longtemps pour reconnaître Martin V comme vrai pape. Il en reçut le titre de cardinal évêque de Tusculum avec le premier rang dans le Sacré-Colège. Il mourut à Florence, où l'on voit encore son tombeau (1419).

7^e Dans la XIV^e session (4 juillet 1415), le pape légi-

1. V. D. HARDT, *Magnum oecumenicum Constantiense concilium*, 6 vol., Francfort et Leipzig, 1692-1700, t. II, p. 288 ss. — MANSI, t. XXVII, 31.

time, Grégoire XII, fit déclarer son abdication par Charles Malatesta et le cardinal Jean Dominici, ajoutant avec dignité que, si jusqu'alors il n'avait pas reconnu le concile comme légal, mais simplement comme réuni par Sigismond, désormais cependant il lui donnait le droit de concile général. L'assemblée, à son tour, admit tout ce que Grégoire avait décrété pour son obédience d'après les prescriptions ecclésiastiques et le reçut lui-même dans le collège des cardinaux avec le titre d'évêque de Porto; il mourut en 1417. Restait maintenant Benoît XIII (Pierre de Luna). Il s'obstina dans sa résistance, quoique Sigismond eût fait en personne le voyage de Perpignan, puis lui eût envoyé des ambassadeurs pour le presser d'abdiquer. Les efforts de l'empereur ne furent pas inutiles, car, sur ses instances, la Castille, l'Aragon, la Navarre et l'Écosse quittèrent l'obédience de Benoît XIII¹, auquel il ne restait plus que son château-fort de Péniscola, au nord de Valence. Et pourtant, d'après lui, toute l'Église de Dieu était à Péniscola, comme autrefois toute l'humanité dans l'arche de Noé! Cependant, à Constance, le concile, dans sa session XXXVII^e, le déposa comme parjure, hérétique notoire et incorrigible. Le son des cloches et le *Te Deum* témoignèrent la joie causée par cet événement qui préparait la voie à l'élection d'un pape légitime. Après la XL^e session les cardinaux entrèrent en conclave avec trente représentants des nations, et dès le troisième jour, 11 novembre 1417, le cardinal Othon Colonna fut unanimement élu pape; en l'honneur du saint fêté ce jour-là, il prit le nom de **Martin V**² (1417-1431). La joie du rétablissement de l'unité de l'Église fut inexprimable³.

1. A partir de ce moment, la nation d'Espagne se trouva représentée au concile. — SAINT VINCENT FERRIER, si longtemps et de si bonne foi attaché à Benoît XIII, reconnut son erreur, travailla à en détacher l'Aragon, la Navarre, la Castille, les comtés d'Armagnac et de Foix, proclama lui-même à Perpignan, bien qu'à contre-cœur, la soustraction d'obédience, et lut en chaire la déclaration hostile et ferme du roi d'Aragon. Cf. FAGES, *Hist. de S. Vincent Ferrer*, t. II, p. 118 et 141. — 2. FROMME, *Die Wahl Martins V*, *Röm. Quartalschrift*, 1896. — 3. V. D. HARDT, IV, 1483, *Tanta*

8° Relativement à la **Réforme de la tête et des membres**, si longtemps attendu, la XLIII^e session annonça (le 21 mars 1418) sept décrets généraux et le pape signa un concordat avec chacune des nations. Dans les décrets étaient annulées les exemptions introduites pendant le schisme; le pape fit la remise des revenus des bénéfices vacants; les anciennes peines portées contre la simonie furent renouvelées, les titulaires des bénéfices obligés de recevoir les ordres et d'observer la résidence; l'imposition des dîmes fut limitée et le port de l'habit ecclésiastique rendu obligatoire. Dans les concordats, conclus pour cinq ans, c'est-à-dire jusqu'au prochain concile, les indulgences furent restreintes, les annates, les réserves, les commendes, etc., réglées, le nombre des cardinaux fixé à vingt-quatre; néanmoins Martin V réserva aussi ses droits ¹.

Le concile condamna les hérésies de Wiclef et de Huss ². La doctrine régicide du frère Mineur Jean Petit et du dominicain Jean de Falkenberg fut condamnée dans une assemblée particulière.

9° Le concile de Constance est le **XVI^e Concile œcumenique** depuis la XLII^e jusqu'à la XLV^e session, parce que, à partir de ce moment, Martin V présida. Les déterminations antérieures ne furent approuvées ni en général, ni en particulier. Quoique le pape eût déclaré dans la XLV^e et dernière session qu'il approuvait tout ce que le concile avait décidé *in materiis fidei conciliariter... et non aliter, nec alio ullo modo*; cependant ces paroles atteignaient principalement l'exigence des Polonais qui voulaient la condamnation de Falkenberg au sujet duquel les seules nations allemande et française, et non une session générale (*conciliariter*), s'étaient prononcées. Quand le pape, dans sa bulle contre les Hussites, demande un serment de la part des suspects, tous

omnium laetitia, ut praegaudio loqui vix homines possent. — 1. MILTENBERGER, *Neuordnung der päpst. Kammer*, Röm. Quartalschrift, 1896. — 2. Cf. ci-dessous, § 123 et DENZINGER, 10^e éd., p. 218 ss. — SALEMBIER, l. c., p. 323-350.

les fidèles doivent croire ce que le synode a décidé *in favorem fidei et salutem animarum*¹. On peut donc voir là une approbation du jugement porté contre l'enseignement des Hussites et des Wiclefites. Le 22 juillet 1446, Eugène IV appela le concile de Constance le XVI^e œcuménique *absque tamen praejudicio juris, dignitatis et praeeminentiae sedis Apostolicae*.

§ 121. — XVII^e Concile œcuménique de Bâle-Ferrare-Florence. — Schisme de Félix V².

1^o Quoique Sigismond et les Français eussent mis tout en œuvre pour fixer le pape dans leur pays, Martin V se dirigea vers l'Italie. Il fut retenu deux ans à Florence³, à cause des troubles qui désolaient les États de l'Église. A la suite de quelques pourparlers avec la reine Jeanne de Naples qui occupait Rome et Bénévent, le pape put enfin, le 20 sept. 1420, faire son entrée dans la ville éternelle. La capitale du monde était devenue une ruine. Martin V mit vigoureusement la main à l'entreprise de reconstruction. Il nomma une commission présidée par les deux cardinaux Jourdain Orsini et Guillaume Fillastre pour décider les grands travaux qu'il fallait entreprendre⁴. Il favorisa les arts, et fortifia l'État pontifical. Il fit beaucoup pour élever le niveau de la vie ecclésiastique. Le pape n'était pas favorable à la dangereuse résolution prise à Constance de tenir tous les dix ans un concile œcuménique, innovation qui menaçait la constitution monarchique de l'Église; cependant il ne voulait pas s'opposer ouvertement au mouvement conciliaire

1. DENZINGER, 40^e éd., p. 224 ss. — 2. PASTOR, *Histoire des papes depuis la fin du moyen âge*, trad. fr. FURCY RAYNAUD, 2^e édit., Paris, 1901. — HEFELE, *Histoire des Conciles*, t. VII-VIII. — VANUTELLI, *Il concilio di Firenze*, Rome, 1899. — BIRK, *Nicolaus von Cusa in Basel*, *Hist. Jahrb. der Görresgesellschaft*, 1892, p. 770 ss. — *Concilium Basiliense, Studien und Quellen zur Geschichte des Concils von Basel*, t. I-IV, Bâle, 1895-1903. — 3. Il demeurait à Santa Maria Novella. — 4. Cf. JEAN GUIRAUD, *L'Église romaine et les origines de la Renaissance*, 3^e édit., Paris, 1904, p. 89-115.

d'alors et convoqua en 1423 un concile général à Pavie; qui, jugé trop peu nombreux, fut assigné à Bâle et ajourné jusqu'en 1430. Pendant ces sept années, on fit peu de choses pour la réforme si nécessaire mais qui rencontrait tant d'obstacles¹. Vers la fin de sa vie, le pape fut contraint de convoquer un concile général; il nomma donc à contre-cœur, au commencement de février 1431, le cardinal Cesarini, comme légat au concile de Bâle; mais Martin V ne put voir les tendances anti-ecclésiastiques de l'assemblée, parce qu'il mourut le même mois. Il fut nommé « le bonheur de son temps » *temporum suorum felicitas*; cet éloge n'est point immérité.

2° **Eugène IV** (1431-1447) lui succéda; il avait dû, comme les autres cardinaux, signer pendant le conclave, une *capitulation* pour le pape futur, par réaction contre Martin V²; le jour du couronnement, le cardinal Cesarini fut de nouveau confirmé légat contre les Hussites et pour le **concile de Bâle**³. A peine la première session, très peu nombreuse, fut-elle tenue que le Pape, sur des renseignements inexacts et par crainte de la puissance des conciles, publia, le 18 décembre, une bulle pour dissoudre le concile, et, après un an et demi, le transférer à Bologne⁴. Tous les membres de l'assemblée : trois évêques, quelques abbés, et beaucoup de docteurs, quittèrent la salle pendant la lecture de la bulle, et, le 21 janvier 1432, annoncèrent par une circulaire à tous les fidèles que, avec l'assistance du Saint-Esprit, le concile allait continuer. Le pouvoir séculier protégea cette assemblée en révolte, et la victoire des Hussites à la bataille de Tauss donna une nouvelle force à ceux qui

1. La tentative de Martin V, *Constitutio de Cardinalibus, protonotariis, abbreviatoribus, etc.*, resta en grande partie lettre morte. — 2. La première capitulation de ce genre date du conclave 1332. Elle réduisait la papauté à une situation purement honorifique, tandis que les cardinaux se réservaient en toutes choses toutes les bénéfices, laissant au pape toutes les charges. Innocent XII (1692) devait interdire de recourir à de pareils procédés. — 3. Cf. A. BAUDRILLART, art. *Bâle (Concile de)*, dans le *Dict. de Théol. cath.* — 4. MANSI, t. XXIX, c. 564 ss. — PASTOR la qualifie de *mala-dresse insigne*, t. I, p. 299.

déclaraient le concile nécessaire à la pacification de la chrétienté. Le légat Cesarini essaya vainement d'amener le pape à révoquer la bulle, montrant avec une admirable clairvoyance que si la réforme n'était pas faite par l'Église romaine elle-même, elle serait faite contre elle, et peut-être bientôt. D'un autre côté, les efforts révolutionnaires du concile furent soutenus par le savant Nicolas de Cusa, alors curé à Coblenz, dans son ouvrage *De Concordantia Catholica*. L'assemblée augmenta peu à peu; dans sa II^e session (15 février 1432), elle renouvela les décrets de Constance sur l'autorité suprême du concile œcuménique; exigea, en menaçant d'un procès, la présence personnelle du pape et des cardinaux et remit les votes décisifs du concile entre les mains des nombreux docteurs et du clergé inférieur, puisque sur 500 ou 600 membres, se trouvaient à peine 20 évêques. Les représentations pacifiques d'Eugène IV furent rejetées. Par l'entremise de Sigismond qui, le 31 mai 1433, fut couronné empereur de Rome, le pontife céda enfin par crainte d'un nouveau schisme et retira sa bulle (15 décembre 1433)¹. Le concile se déclara satisfait, mais il n'admit les légats du pape qu'après leur avoir fait accepter *propriis nominibus*² les décrets de Constance renouvelés; décrets confirmés de nouveau dans la XVIII^e session.

3^o Alors parurent en grand nombre des **décrets réformateurs** : peines contre le concubinage des clercs, restriction de l'interdit, défense des appels répétés dans les procès, réorganisation du bréviaire, abolition des fêtes bouffonnes, interdiction des foires et des comédies dans les lieux saints. La puissance de la théorie conciliaire parut surtout lorsqu'on détermina la réforme de la curie; on fit des prescriptions au sujet de l'élection pontificale, de la nomination des cardinaux et de l'administration des États de l'Église. Tandis que le pape,

1. MANSI, t. XXIX, c. 78-79 : « *Dudum Sacrum* » etc. — 2. On en conclut que ce n'était pas au nom du pape.

chassé de Rome en révolution, vivait d'aumônes à Florence, le concile interdit toutes les annates et n'accorda rien à la place. Il prescrivit encore que désormais le pape nouvellement élu ferait le serment d'observer les décrets relatifs à la foi, édictés par les conciles généraux, surtout ceux de Bâle et de Constance, et de se conformer à la prescription relative à la convocation des conciles généraux. Le pape ne devait pas avoir plus de 24 cardinaux et ne pouvait nommer aucun de ses neveux sans l'assentiment de la majorité du Sacré-Collège. Le concile s'occupa aussi de pourparlers au sujet de l'Union des Grecs mais on ne put s'accorder sur le lieu où les Grecs pourraient se réunir au concile; la minorité demanda, comme les Byzantins, une ville d'Italie; le pape profita de l'occasion pour mettre fin au danger de nouveau schisme que le concile de Bâle faisait courir à la chrétienté. Dans la bulle *Doctoris Gentium*, il montrait la stérilité des séances et défendait aux membres de continuer leurs délibérations dans la ville de Bâle, puis il convoquait un nouveau concile à Ferrare, une des villes acceptées par les Grecs (18 septembre 1437). Le légat Cesarini, Nicolas de Cusa et un grand nombre d'autres membres de l'assemblée obéirent au Pape.

4^e Le cardinal Louis Aleman, archevêque d'Arles ¹, 25 évêques et 17 abbés appuyés secrètement par la France et l'Allemagne firent opposition et entrèrent dans la voie du schisme (février 1438). Un procès fut intenté contre le pape, puis le Concile déclara de foi catholique les trois propositions suivantes : 1^o Un concile général est au-dessus du pape; 2^o le pape ne peut ni transférer, ni ajourner, ni dissoudre un concile général; 3^o quiconque contredit obstinément ces deux vérités doit être tenu pour hérétique. En conséquence le pseudo-concile, qui avait déjà prononcé la suspension contre Eugène IV, le 24 janvier

1. C'est à cette époque que l'assemblée des évêques réunis à Bourges (mai-juin 1438) adoptait vingt-trois décrets de Bâle, et la Pragmatique sanction, promulguée par Charles VII à la demande de l'assemblée (7 juillet 1438), les transformait en lois de l'État.

1438, vota sa déposition comme hérétique obstiné, le 25 juin 1439. Un conclave formé d'un cardinal et de onze évêques élut, le 5 novembre 1439, l'ambitieux duc Amédée de Savoie, comme antipape. Bien que sainte Colette l'eût conjuré, par les plaies du Sauveur, de refuser cette dignité, il accepta l'élection et prit le nom de **Félix V**. En dehors de la Suisse et de la Savoie, l'antipape eut très peu d'adhérents. La dernière session eut lieu en 1443. Quelques obstinés demeurèrent à Bâle jusqu'en 1448, alors ils furent chassés et s'en allèrent à Lausanne, résidence de Félix V, qui abdiqua l'année suivante.

5° Pendant la déplorable comédie de Bâle se réunissait le **concile œcuménique de Ferrare-Florence** (1438-1445). Déjà auparavant, les Grecs, poussés par la crainte des Turcs, avaient recherché l'union avec l'Occident; des pourparlers à Constance n'avaient pas réussi. En 1430, Thessalonique était tombée au pouvoir des infidèles, et Constantinople se trouvait en péril, alors Jean Paléologue, plein d'angoisse, implora le rétablissement de l'union et proposa un concile; le pape désigna Ferrare. L'ouverture de l'assemblée eut lieu le 8 janvier 1438, le cardinal Albergati présida, et, aux sessions qui suivirent, ce fut Eugène IV. Il vint successivement 150 évêques d'Occident; d'Orient arrivèrent l'empereur avec une suite nombreuse, le patriarche de Constantinople, Marc d'Éphèse, Bessarion de Nicée² et d'autres évêques. Naturellement, on traita longtemps des anciens griefs des Grecs; la consécration avec du pain non fermenté, le purgatoire, la primauté romaine et surtout la procession du Saint-Esprit. Cesarini, Traversari et les dominicains André de Rhodes et Jean de Montenero eurent la plus grande part dans les discussions, et du côté des Grecs, Bessarion se distingua.

1. Cf. S. VAILHÉ, art. *Constantinople (Église de)*, dans le *Dict. de Théol. cath.*, col. 1400 ss. — 2. Cf. A. PALMIERI, art. *Bessarion (cardinal)*, dans le *Dict. de Théol. cath.* — PASTOR, I, 331 ss.

Pour différentes raisons¹, après la XVI^e session le concile se transporta à Florence où l'on parla encore six mois; l'assemblée fut souvent sur le point d'échouer à cause de l'obstination des Grecs, mais la politique les contraignit de céder. Enfin le 5 juillet 1439, l'Union fut conclue. Cet acte fameux signé par presque tous les assistants², confesse la procession du Saint-Esprit, du Père et du Fils, comme d'un seul principe (*tanquam ab uno principio*); la convenance du mot *Filioque* placé dans le symbole, le droit d'user aussi bien du pain azyme que du pain fermenté pour le saint Sacrifice de la messe; la doctrine de l'Église romaine sur le Purgatoire. Après les conciles de Pise, de Constance et de Bâle, la confession de la primauté des papes sur toute l'Église est importante à noter : « *Item definimus, sanctam Apostolicam sedem, et Romanum Pontificem, in universum orbem tenere primatum, et ipsum Pontificem Romanum successorem esse beati Petri principis apostolorum, et verum Christi vicarium, totiusque Ecclesiae caput et omnium Christianorum Patrem ac doctorem existere; et ipsi in beato Petro pascendi, regendi ac gubernandi universalem Ecclesiam a Domino nostro Jesu Christo plenam potestatem traditam esse*³. »

A Florence fut encore conclue l'union avec les **Arméniens**, dans l'automne de 1439⁴; avec les Jacobites, en février 1442⁵; plus tard à Rome avec quelques autres Églises d'Orient⁶. L'union des Grecs avec l'Église ne dura pas longtemps, mais du moins dans le monde entier l'autorité suprême du pape, condamnée à Bâle, fut reconnue, confessée avec conviction dans un concile général. Il va de soi que l'autorité du pape, naguère si contestée, recevait par là même, un nouvel éclat.

1. La peste n'était qu'un prétexte. Il y eut des motifs pécuniaires, Florence ayant offert de subvenir aux frais du concile. — 2. *Bullarium Rom.*, éd. Turin, V, 39-42. — DENZINGER, 10^e éd., p. 225 ss. — 3. DENZINGER, 10^e éd., p. 235. — 4. *Decretum pro Armenis*, DENZINGER, p. 237 ss. — Cf. L. PETIT, art. *Arménie, Histoire religieuse*, dans le *Dict. de Théol. cath.*, col. 4904 ss. — 5. *Ex Decreto pro Jacobitis*, DENZINGER, p. 243 ss. — 6. DENZINGER, p. 249.

On voit, par ce qui précède, que les 25 premières sessions de Bâle peuvent être regardées comme œcuméniques, en tant qu'elles n'attaquent pas les droits du Saint-Siège; à la XXV^e session, s'ajouta le concile de Ferrare-Florence, de sorte que les trois assemblées formèrent ensemble le XVII^e concile général ¹.

6° Après dix ans d'exil, Eugène IV revint, le 28 septembre 1443, à Rome; il travailla avec beaucoup de zèle à restaurer cette ville qui, en son absence, n'était plus qu'une « caverne de voleurs ² ». Il mérite encore plus d'éloges pour sa croisade contre les **Turcs**. Il guida et encouragea des héros tels que Jean Hunyade, le roi Wladislas de Hongrie et Scanderbeg; par malheur de si grands efforts devaient aboutir à la totale défaite des armées chrétiennes à Varna (10 novembre 1444). Eugène IV travailla également à conclure avec les princes chrétiens des concordats suivis de fortunes diverses.

Lorsque le pape eut rompu complètement avec le concile de Bâle, l'Allemagne et la France ne suivirent ni le *Conciliabule* révolté, ni le pontife Eugène IV; elles restèrent neutres, attitude peu louable.

Charles VII, voyant les deux conciles plus ou moins réduits à l'impuissance, eut alors l'idée malheureuse de faire, à lui seul, la réforme de l'Église. Il accueillit favorablement une ambassade du concile de Bâle, qui venait prier d'appliquer à son royaume les décrets déjà rendus. A l'assemblée de Bourges, il les adopta en principe, après les avoir fait discuter par les représentants du concile et les légats du pape. Le 7 juillet 1438, paraissait la **Pragmatique Sanction de Bourges** ³, longue ordonnance, élaborée par le conseil du roi. On y déclarait applicables à la France 23 canons du concile de

1. HEFELE, I, 62-66. — 2. J. GUIRAUD, *L'Église romaine et les origines de la Renaissance*, Paris, 1904, p. 117 ss. — 3. NOËL VALOIS, *Histoire de la Pragmatique Sanction de Bourges sous Charles VII*, Paris, 1906. — Du MESNE DE BEAUCOURT *Charles VII et la pacification de l'Église. Revue des quest. hist.*, 1898 (t. LIII), 390 ss. — P. SCHMITZ, *Zur Vorgeschichte des Konkordates von Bourges (1438)*, Munster, 1902.

Bâle, spécialement tous ceux qui limitaient le pouvoir pontifical : le concile œcuménique est rendu obligatoire tous les dix ans, il est supérieur au pape ; le pouvoir de ce dernier est réduit au minimum relativement à la collation des bénéfices ; les annates, les réserves, les expectatives sont supprimées ; les évêques devront toujours être élus par les chapitres, et les abbés par les monastères ; le roi pourra recommander certains candidats aux électeurs « par des sollicitations bénignes et bienveillantes ».

Cette loi exerça une funeste influence sur l'Eglise de France ; c'est le premier exposé officiel de la doctrine gallicane. Les papes ne l'acceptèrent jamais et travaillèrent avec persévérance à en obtenir l'abrogation. Ce fut pour légitimer la pragmatique aux yeux des hésitants que l'on exhiba la prétendue *Pragmatique de saint Louis*, rendue en 1268 pour instituer les élections épiscopales et interdire les impôts extraordinaires perçus sur les églises de France par les collecteurs pontificaux. C'est une pièce certainement fausse, fabriquée dans l'entourage de Charles VII et destinée à couvrir du nom respecté de saint Louis les mesures critiquées par le pape. Pendant trois siècles, les Gallicans s'en firent une arme contre le Saint-Siège.

7° En Allemagne, la diète de Francfort, en 1438, se déclara neutre ; celle de Mayence en 1439 alla plus loin, et préalablement se prononça pour les décrets de Bâle, adoptant même celui de la supériorité du concile général sur le pape. Heureusement ces déclarations préalables ne furent pas adoptées comme loi. Ce fut surtout grâce à Æneas Sylvius Piccolomini ¹ (plus tard Pie II), qui gagna d'abord Gaspard Schlick, puis l'empereur Frédéric III à la cause du pape. Ce dernier, se sentant assez fort, prononça la déposition des archevêques de Cologne et de Trèves qui adhéraient au pseudo-concile de Bâle. Ce fait provoqua en Allemagne une recrudescence d'hostilité contre le pape et assurément Bâle aurait eu le des-

1. Cf. PASTOR, *Histoire des Papes*, I, 332 ss.

sus, si l'habileté d'Æneas Sylvius n'eût sauvé le pontife. Il jeta la désunion dans le collège des électeurs qui en majorité se groupèrent alors, autour de Frédéric III, en faveur du pape. Ce revirement amena ce qu'on nomma le **Concordat des princes** (février 1447) par lequel fut anéantie l'influence du concile de Bâle sur l'Allemagne.

Dans ce même mois mourut Eugène IV. Exempt de népotisme, de mœurs irréprochables, il mérita le titre de Père des pauvres. Il voulut trop embrasser et ne garda pas de mesure dans ses entreprises. Son successeur confirma les concordats déjà cités et fit avec Frédéric III, 17 février 1448, le **Concordat de Vienne** qui confirme dans les points principaux celui que Martin V avait signé à Constance ¹.

§ 122. — Les papes de la Renaissance jusqu'à Léon X. XVIII^e concile œcuménique ².

1^o Le 8 mars 1447, le conclave élut comme pape Thomas Parentucci, **Nicolas V** (1447-1455), qui constata bientôt que l'empereur des Grecs, ne recevant plus aucun secours de l'Occident, abandonnait l'unité de l'Église (1448). L'union fut renouvelée, encore une fois, par le dernier des Constantin, mais elle fut détruite pour toujours par la chute de Constantinople (1453). En Occident au contraire, le schisme était réellement fini, parce que l'antipape Félix V ayant abdiqué une dignité illégalement reçue, le concile de Bâle, réuni à Lausanne dans son obédience, avait, le 16 avril 1439, choisi pour lui

1. Cf. ci-dessus, § 120, n^o 8. — Z. PASTOR, *Histoire des papes depuis la fin du moyen âge*, trad. FURGY RAYNAUD, 2^e éd., Paris, 1902, t. II ss. — HEFFELE, *Histoire des Conciles*, t. VIII. — SÆGMÜLLER, *Die Papstwahlen und die Staaten von 1447-1555*, Tubingue, 1890. — CALMETTE, *L'élection du pape Nicolas V*, *Mélanges d'arch. et d'hist.*, 1903, p. 419 ss. — SCHNITZER, *Zur Gesch. Alexanders VI* (*Hist. Jahrb.*, 1900, p. 1 ss.) — GOYAU, *Le Vatican*, Paris, 1898, *La Renaissance du XV^e siècle*, p. 467 ss.

succéder ce même Thomas Parentuccelli, Nicolas V. Dans la session suivante (25 avril) le concile se termina.

Le mot de *Concile*, qui jusqu'alors avait exercé une certaine fascination sur les esprits, perdit peu à peu sa puissance. Si quelques grands hommes, tels que le chartreux Jacques de Jüterbogk, attendaient encore le salut de la convocation régulière des conciles; d'autres, comme Geiler de Kaysersberg, Jean de Torquemada, Rodrigue Sanche d'Arevalo, Dominique Capranica, saint Jean Capistran et Pierre du Mont, tenaient pour l'autorité suprême du pape. En raison de ses excellentes qualités personnelles, et du choix d'hommes illustres pour les plus hautes dignités, Nicolas V gagna toujours plus en considération. En Italie, il rétablit l'ordre et la tranquillité et fit tout son possible pour donner la paix à la Pologne, la Hongrie, la Bosnie, la Croatie et l'île de Chypre, mais il ne réussit pas partout dans la même mesure; les discordes se prolongèrent en Bohême. En 1450, il publia un jubilé qui attira une multitude de pèlerins. Une réforme générale devait marcher de pair. Le cardinal d'Estouteville fut nommé légat pour la France, et Nicolas de Cusa pour l'Allemagne; ce dernier surtout travailla fructueusement¹. Le 9 mars 1452, Frédéric III reçut des mains du pape la couronne impériale; c'était le dernier couronnement fait à Rome. Nicolas V fut illustre comme protecteur de la science et des arts; la bibliothèque Vaticane lui doit son existence². Les efforts du pontife contre les Turcs n'eurent aucun résultat; il mourut en 1455. On l'a nommé la lumière de l'Église et du siècle.

2° Son successeur fut un Espagnol de la famille des Borgia, qui prit le nom de **Calixte III** (1455-1458). Son élévation lui avait été prédite par saint Vincent Ferrier³; l'un de ses premiers actes fut d'inscrire l'illustre Thaumaturge au catalogue des saints.

1. SCHARPFF, *Der kardinal Nic. v. Cusa als Reformator*, Tübingue, 1871.

— 2. DE ROSSI, *De origine, historia, indicibus scripti et bibliothecae sedis Apostolicae*, Rome, 1886. — EHRLICH, *Hist. Biblioth. RR. PP.*, I, Rome, 1870.

— J. GUIRAUD, *L'Eglise Romaine et les origines de la Renaissance*, 3^e édit., Paris, 1904, p. 217 ss. — 3. PASTOR, *Hist. des Papes*, t. II, p. 307.

Ce fut sous son pontificat qu'eut lieu le procès de réhabilitation de **Jeanne d'Arc**¹ (1412-1431). Ce n'est pas ici le lieu de rappeler comment l'héroïque jeune fille de Domrémy, après avoir délivré Orléans, dirigé la glorieuse campagne de la Loire, vaincu Talbot à Patay, repris Troyes, Châlons, Reims, fait sacrer dans la basilique de Reims le roi de France Charles VII (1429), avait été prise par les Bourguignons, vendue aux Anglais et, sur l'instigation de ces derniers, jugée à Rouen par le tribunal irrégulièrement institué et présidé par Cauchon, évêque de Beauvais. Avec la complicité du vice-inquisiteur Le Maître, terrifié par certaines menaces, et de l'Université de Paris, alors au pouvoir des Anglais, Jeanne d'Arc avait été condamnée comme hérétique, opiniâtre et relapse, livrée au bras séculier et brûlée en place publique (1431). Sa mort avait d'ailleurs été, pour ses partisans, le signal de nouveaux succès. Charles VII, après avoir refoulé les envahisseurs de son royaume et s'être emparé de Rouen (1450), tint à faire réviser un procès, qui était en grande partie dirigé contre lui. Il nomma à cet effet Guillaume Bouillé, qui convoqua et entendit tous les témoins subsistants du premier procès. Mais cette enquête purement civile ne pouvait aboutir. Le cardinal d'Estouteville, envoyé par Nicolas V pour régler les difficultés pendantes avec la France (1452), put au moins s'entendre avec le roi sur l'opportunité du procès de révision. Jean Bréhal², inquisiteur général de France, commença son enquête officielle; avec une énergie et un courage inlassables. En 1454, la mère et les frères de Jeanne d'Arc adressaient au Saint-Siège

1. WALLON, *Jeanne d'Arc*, Paris, 1860. — PETIT DE JULLEVILLE, *Jeanne d'Arc*, Paris, 1900. — AYROLLES, *La vraie Jeanne d'Arc*, 3 vol., Paris, 1893 ss. — QUICHERAT, *Procès de Condamnation et de réhabilitation de Jeanne d'Arc*, 5 vol., Paris, 1844-1849. — MARIUS SÉPET, *Jeanne d'Arc*, 3^e éd., Tours, 1891. — U. CHEVALIER, *L'abjuration de Jeanne d'Arc au cimetière de Saint-Ouen et l'authenticité de sa formule*, Paris, 1902. — P. H. DUNAND, *Histoire complète de Jeanne d'Arc*, 3 vol., Paris, 1899; — *Études critiques sur l'histoire de Jeanne d'Arc*, Paris, 1904 ss. — 2. M.-J. BELON et F. BALME, *Jean Bréhal grand inquisiteur de France et la réhabilitation de Jeanne d'Arc*, Paris,

une supplique en vue d'obtenir la révision du procès de Rouen. L'affaire était désormais dégagée de toute compromission politique. Calixte III, dès son avènement, donna droit à la requête et confia l'instruction à l'archevêque de Reims, Jean Juvénal des Ursins, à l'évêque de Paris, Guillaume Chartier et à celui de Coutances, Richard Olivier, assistés de l'un des deux inquisiteurs du royaume; ce fut Jean Bréhal qui fut ainsi chargé de poursuivre l'œuvre délicate qu'il avait commencée. Le 7 juillet 1456, le tribunal prononça solennellement la sentence de réhabilitation¹, cassant le procès antérieur, entaché de dol, calomnie, iniquité, contradiction et erreur manifeste. Jean Bréhal fut chargé d'informer Calixte III du parfait accomplissement de son mandat. Le pape se réjouit de l'honneur qui en revenait au siège apostolique, perpétuel gardien de la vérité et de la justice, défenseur de l'innocence et de la faiblesse opprimée.

La préoccupation dominante de son règne fut la lutte contre les Turcs. Tandis que tous les princes s'occupaient de leurs propres intérêts, le pape employa toutes ses forces à la délivrance de l'Europe menacée; déjà, en mai 1455, il publiait dans ce but une bulle; un an plus tard, il lançait sur mer une flotte. Seule, la Hongrie donna de l'appui au pape, et remporta sous Hunyade et les légats pontificaux Carvajal et saint Jean Capistran d'éclatants succès à Belgrade (1456). La mort de ce dernier et celle d'Hunyade arrivée peu après enlevèrent tout espoir de vaincre désormais. En Allemagne dominait une disposition hostile au pape; la France ne comprit pas non plus les efforts de Calixte III; la Sorbonne s'opposa aux dîmes imposées pour la guerre contre les Turcs et en appela à un concile général contre le pape. Pendant que l'Occident oubliait son devoir, Scanderbeg, à la tête de ses Albanais, combattait en Orient avec succès contre les Turcs; et la flotte papale remportait aussi une brillante victoire à Mételin (1457); mais Venise, amie des Turcs,

1. La traduction française dans BELON et BALME, *op. laud.*, p. 157-162.

entravait tout. Calixte III mourut le 6 août 1458. Il mérita de grandes louanges, mais son funeste népotisme assura la domination des Borgia.

3° Calixte III avait eu des vues plus étendues que ses contemporains, on put le reconnaître sous son illustre successeur, Æneas Sylvius Piccolomini¹, **Pie II** (1458-1464), qui continua la guerre contre les Turcs avec toute la puissance de son génie. Le 13 octobre (1458), il publia la magnifique bulle *Vocavit nos Pius*² dans laquelle il appelait tous les princes à se réunir en congrès à Mantoue. Son courage ne faiblit pas, quoique cette réunion ne pût commencer qu'en septembre 1459; les harangues du pape, surtout celle qu'il adressa aux représentants de France, sont de vrais chefs-d'œuvre³. On décida une guerre de trois ans contre les Turcs. On taxa les clercs du dixième de leurs revenus, les fidèles d'un trentième, les Juifs d'un vingtième. Malheureusement il y avait entre les deux familles d'Anjou et d'Aragon une lutte violente pour la royauté de Naples. La France et l'Allemagne essayaient de se soustraire à l'autorité pontificale : la première menaçait d'un concile œcuménique; en Allemagne, les ruses de Diether d'Isembourg et de Grégoire de Heimbourg firent complètement échouer l'ambassade de Bessarion⁴. La Bohême était toujours en proie aux séditions des Hussites; si les efforts continuels du pape pour la conversion et la réunion de ce pays échouèrent, on peut surtout l'attribuer à l'obstination et à l'opposition du roi Podiebrad.

Pie II s'occupa beaucoup des projets de réforme de l'Église et fut appuyé surtout par Nicolas de Cusa et Domenico de Domenichi⁵. A cause du péril qui menaçait de la part des Turcs et de l'agitation régnant en Europe,

1. WEISS, *Piccolomini als Papst Pius II*, Graz, 1897. — 2. *Epistole Ence Silvii*, éd. Nuremberg, 1496, 390 ss. — RAYNALD, ad an. 1458. — 3. *Epistole*, I. c., ép. 411. — *Spicilegium* d'ACHERY, III, p. 803-811. — Cf. PASTOR, II, 73 ss., la harangue prononcée au congrès. — 4. MENZEL, *Diether von Isenburg*, Erlangen, 1868. — PASTOR, II, p. 89, 148 ss. — 5. PASTOR, II, 236ss

l'exécution des plans ne put avoir lieu. Le 26 avril 1463, parut, écrite de la main de Pie II, la fameuse bulle de rétractation dans laquelle il déplorait ses anciennes erreurs et surtout ses rapports avec le concile de Bâle : « *Aeneam rejicite, Pium recipite* ¹ ! » Le pape rétracta aussi son trop libre *Tractatus de duobus amantibus* ². En cette même année, la politique se montra en Europe plus favorable à sa lutte contre l'Islam, et Pie II reprit de nouveaux pourparlers avec les princes ; le 18 juin 1464, il se mit lui-même à la tête d'une armée, mais il mourut à Ancône le 15 août suivant. Ce fut un des plus grands papes du xv^e siècle.

4^e Son successeur, **Paul II** (1464-1471), s'attira la haine des humanistes, par la réforme du collège des *Abréviateurs*. Platina écrivit un pamphlet qui lui valut la prison et la torture. Peu après, on découvrit une conspiration de l'Académie romaine dont le chef et l'organisateur était Pomponius Laetus, disciple de Valla ; beaucoup de personnes furent châtiées, et les humanistes s'en vengèrent par des calomnies ³. Paul II continua la guerre contre les Turcs et appela les princes au secours de Scanderbeg (1466) qui vint à Rome où lui fut faite une brillante réception. Le pontife s'opposa au césaropapisme de Venise, de Florence et de la France ; après la chute de Négrepont (1470), il décida une nouvelle expédition contre les Osmanlis ; mais, comme il attendait l'aide de Ouzoun-Hassan, prince des Turcomans, Paul II mourut inopinément le 26 juillet 1471. Ce fut un homme juste et saint, ami de la paix ; l'œuvre principale de son règne fut surtout d'avoir fortifié l'autorité papale dans les États pontificaux.

5^e Le cardinal François della Rovere, auparavant général des Franciscains, fut élu sous le nom de **Sixte IV** (1471-1484). Il dirigea lui aussi tous les efforts

1. Imprimée avec le *Commentarius de Concilio Basiliensi*, Helmstadt, 1700. La meilleure édition est celle de FEA. *Pius II*, Rome, 1823, p. 148-164. — 2. *Epistole*, l. c., ép. 114. — La rétractation, ép. 409. — 3. Cf. la *Vita Pauli II* de PLATINA.

de son zèle contre l'ennemi des chrétiens : cinq légats et une bulle¹ convoquèrent à la lutte ; mais les princes demeurèrent insensibles, et la flotte italienne resta impuissante, à cause de la défaite d'Ouzoun-Hassan à Terdschan (1473). Julien della Rovere, plus heureux, soumit les provinces de l'Ombrie au pouvoir du Saint-Siège. Les querelles du pape avec Laurent de Médicis eurent des suites déplorables : les Pazzi et Jérôme Riario formèrent une conspiration, avec l'assentiment de Sixte IV ; ce dernier pourtant n'avait en vue qu'une révolte sans effusion de sang ; mais les conjurés cherchaient à faire mourir Laurent ; l'entreprise échoua, et le cruel Médicis se vengea sur les innocents. Le pontife l'excommunia² ; et la conséquence fut non seulement une guerre avec la Toscane, mais encore l'inimitié de Venise ; même dans l'État pontifical, les Colonna et les Savelli étaient opposés au pape. Entre temps, Louis XI, roi de France, menaçait d'un concile général. L'attaque de Rhodes et l'envahissement d'Otrante (1480) par les Turcs mirent fin à ces démêlés. Sixte IV était l'âme du mouvement contre l'ennemi commun dont la force fut brisée par la mort de Mahomet II (1481). Tandis que la discorde surgissait dans l'armée des Turcs, Otrante, par la valeur de la flotte italienne, tomba entre les mains des chrétiens. Le prince Djem († 1495), qui avait dû céder devant son frère Bajazet, s'enfuit à Rhodes (1482) et devint pour les princes d'Occident une arme puissante contre les Turcs³. En 1483, Sixte IV lança un interdit contre Venise qui, ayant été d'abord l'alliée du Saint-Siège contre Ferrare et Naples, continuait la guerre, même après conclusion de la paix ; les Colonna et les Savelli révoltés contre le pape furent punis ; il en fut de même pour l'archevêque de Granéa, André de Zamomètic, qui résistait en appelant la réunion d'un concile à Bâle. Cette tentative échoua, bien que le susdit prélat se fût allié à

1. RAYNALD, ad an. 1471, n. 72. — 2. RAYNALD, ad an. 1478, n. 4. — 3. Son empoisonnement est une fable.

tous les ennemis du pontife : Louis XI, Florence et Naples. A la bataille de Campo-Morto, le pape triompha de tous ses ennemis (1482).

Sixte IV ne fut pas seulement un savant, mais un protecteur de la science et des arts. Il ouvrit la bibliothèque Vaticane¹, embellit Rome et construisit la chapelle Sixtine. Il favorisa beaucoup le culte de Marie Immaculée et le Rosaire, et se montra très libéral envers les Dominicains², les Carmes³, et surtout les Franciscains⁴ (bulle *Mare magnum*) auxquels il accorda des privilèges très étendus; il protégea aussi les autres ordres. Le 1^{er} novembre 1478, il permit d'établir l'inquisition en Espagne. Une bulle de réforme déjà conçue et rédigée ne fut pas publiée. On doit regretter la manière de faire de Sixte IV dans la nomination des cardinaux : non seulement il agit souvent par népotisme, mais il ne tint pas compte des qualités morales des candidats (Riario, Orsini, Colonna, Sclafenatus et Savelli) qui provoquèrent plus tard l'élection d'un Alexandre VI.

6° Dans le conclave suivant, le choix tomba sur le cardinal Gibo qui prit le nom d'**Innocent VIII** (1484-1492). Il n'est plus guère possible de mettre en doute que l'élection fût entachée de simonie, par suite des menées de Julien della Rovere⁵. Le nouvel élu avait, dans sa jeunesse⁶, mené une vie peu morale; une fois pape, il eut encore l'impudeur de célébrer solennellement le mariage de ses deux enfants⁷; il eut néanmoins en vue la paix, la justice, la prospérité de l'Église et de la ville éternelle. Il fut contraint de prendre part à la guerre entre Ferrand de Naples et ses barons; ce qui provo-

1. Cf. PAUL FABRE, *La bibliothèque Vaticane*, dans *Le Vatican*, p. 672 ss. — 2. *Bullar. Rom.*, éd. Turin, V, p. 224 s. — 3. *Bullar. Carmelit.*, Rome, 1715, p. 319 s. — 4. *Bull. Rom.*, V, p. 217 ss. — 5. SÆGMÜLLER, *Die Papst-wahlen und die Staaten von 1417-1555*, Tubingue, 1880. — PASTOR, V, p. 232 ss. — 6. Avant son ordination, PASTOR, V, 236. — 7. « Primus pontificum filios filiasque palam ostentavit, primus eorum apertas fecit nuptias, primus domesticos hymeneos celebravit. Ulinam ut exemplo prius caruit, ita postea imitatore caruisset ». GILLES DE VITERBE, *Hist. XX secul.*, fol. 315; cf. PASTOR, V, 264, n. 4.

qua du premier et de Mathias Corvin la menace d'un concile général; le pape conclut une paix inattendue et avantageuse pour lui. Le congrès de Rome (1490) contre les Turcs n'aboutit pas, quoique le Pape eût des chances favorables, par suite de la présence du prince Djem. La politique et l'activité d'Innocent VIII dans le gouvernement ecclésiastique ont été calomniées; sa bulle *Summi desiderantes* du 5 décembre 1484, ne portant aucun caractère dogmatique, ne fut nullement cause des poursuites contre les sorciers¹. Néanmoins il fit peu de chose contre les abus ecclésiastiques. Un fait caractéristique est que l'on découvrit, en 1489, une association de fonctionnaires pontificaux qui publiaient de fausses bulles². Innocent VIII mourut le 25 juillet 1492³.

7° Par une élection simoniaque, le cardinal Rodrigue Borgia parvint au trône pontifical, sous le nom d'**Alexandre VI** (1492-1503). Son nom jette une ombre sur les annales de la papauté, mais il faut dire tout de suite que sa mémoire a encore été noircie par les calomnies qui ont fondu sur lui et sur sa famille. Il faut ranger au nombre des calomnies : qu'il ait eu des relations coupables avec sa fille Lucrèce, qu'il ait tué le prince Djem, qu'il ait fait peindre une Madone sous les traits de Julie Farnèse et lui-même agenouillé devant elle, qu'il soit mort du poison qu'il avait préparé pour un cardinal dont il voulait se débarrasser; que son fils César ait été fratricide. Toutefois, il reste encore trop de scandales qui ternissent sa mémoire et, jusqu'à la fin, il se laissa dominer par le démon de la volupté⁴. Au commencement de son pontificat, l'appréciation générale n'était pas

1. Bull. Rom., III, p. 291. — *Hist. Jahrb.*, VII, 326. — 2. PASTOR, V, p. 340 ss. — 3. BURCHARD, JOAN. ARGENT., *Diarium, sive rerum urban. Commentarii* (1483-1506), éd. L. THUASNE, 3 vol., Paris, 1883-1885. — C. V. HÖFLER, *Don Rodrigo de Borja und seine Söhne*, Vienne, 1889. — J. PAQUIER, art. *Alexandre VI* dans le *Dict. de Théol. cath.* — 4. Il avait eu six enfants avant son élection : de Vanozza de Cataneis, César, Juan, Josré et Lucrèce; d'une autre, Pedro Luis et Girolama. Plus tard, il eut encore deux fils, Juan vers 1497 et Rodrigo en 1503. — HERGENRÖTHER, *Regest. Leonis X* fasc. VI-VII, n° 16494. — PASTOR, V, 352 ss.

défavorable ; il paraissait réunir toutes les qualités d'un excellent prince temporel ; il possédait de la dextérité dans le maniement des affaires, de l'éloquence, de la dignité dans son extérieur et une certaine gaieté de caractère. Il semblait tout d'abord s'être mis sérieusement à l'œuvre, mais ses enfants et ses proches étant venus à Rome, il s'occupa dès lors presque uniquement de l'élévation de sa famille. Son fils Jean, promu à la dignité de duc de Gandie par le roi d'Espagne, possédait également le duché de Bénévent érigé tout exprès pour lui. Le trop fameux César (1475-1507) était destiné d'abord à l'état ecclésiastique et reçut le chapeau rouge en 1493 ; cependant il fut dispensé, en 1498, du sous-diaconat, épousa une princesse française, devint duc de Valence et gouverneur de la Romagne. César était naturellement habile dans le métier des armes, mais très cruel ; il abusa de sa puissante influence sur le pape ; ne reculant devant aucun forfait pour établir le royaume de l'Italie centrale, il fit mourir son beau-frère Alphonse de Bisceglia. Poursuivi violemment par la haine générale, il s'enfuit en Espagne (1503), où il trouva bientôt la mort. Joffré Borgia épousa une fille naturelle du roi de Naples qui lui apporta en dot la principauté de Squillace et le comté de Coriata. La fille de prédilection d'Alexandre VI était Lucrèce qui, sans être tout à fait irréprochable, fut cependant trop calomniée ; comme duchesse de Ferrare, elle se montra un modèle de vertus domestiques. Le 14 juin 1497, on trouva Jean, duc de Gandie, honteusement mis à mort ¹. Le pape fortement ému par cet événement prit alors les plus louables résolutions pour la réforme de l'Église et de sa propre vie. Une commission fut nommée, une bulle préparée et une réforme complète élaborée ². Ce zèle ne dura pas longtemps, et la bulle ne fut jamais publiée ; néanmoins Peraudi, légat pontifical, opéra

1. Victime de la vengeance des Orsini ou de Jean Sforza. — 2. PASTOR, V, 490 ss.

beaucoup de bien en Allemagne. Alexandre VI favorisa la vie religieuse, approuva plusieurs ordres nouveaux, les soutint contre leurs oppresseurs. Il défendit la liberté de l'Église et maintint avec zèle la pureté de la foi. Il envoya des missionnaires dans les contrées nouvellement découvertes et employa l'influence du Saint-Siège à maintenir la paix entre le Portugal et l'Espagne qui se disputaient les riches possessions du nouveau monde. Le 3 et le 4 mai 1493, il signa trois brefs dont le premier donnait à l'Espagne les pays que Christophe Colomb avait découverts et découvrirait à l'avenir ; le second déterminait les privilèges ; le troisième traçait la délimitation exacte des sphères d'influence des deux pays : la ligne descendait du pôle nord au pôle sud, et passait à cent lieues d'Espagne à l'ouest des Açores ; toutes les terres situées à l'ouest de cette ligne appartenaient à l'Espagne, et la partie est au Portugal¹. Au traité de Tordesillos en 1494, la ligne fut reportée à deux cent soixante-dix lieues plus à l'ouest. Alexandre VI mourut de la malaria, le 18 août 1503.

8° Le pieux et maladif Cardinal Piccolomini fut élu pour lui succéder ; on n'avait pu s'accorder sur le choix d'un autre. Il prit, en souvenir de son oncle, le nom de **Pie III** (1503). Il n'eut pas le temps de mettre à exécution ses excellents projets de réforme, car il ne régna que 26 jours et mourut regretté de tous les gens de bien.

9° Le conclave suivant fut l'un des plus courts de l'histoire : à la presque unanimité, le choix tomba sur le cardinal Julien della Rovere qui se nomma **Jules II** (1503-1513). Ce fut l'un des caractères les plus originaux, les plus forts et les plus élevés de la Renaissance, si riche en grands hommes. En tant que chef de l'Église et prince temporel, le pape se trouvait aux prises avec les plus grandes difficultés : les Espagnols solidement établis à Naples et en Sicile menaçaient au sud ; les Français en-

1. Bull. Rom., V, 361-364. — RAYNALD, ad an. 1493, n° 18 s. — EHRLE, *Stimmen a. Maria Laach*, 1894.

valissaient au nord; Venise dérobaît au Saint-Siège tantôt une ville, tantôt une autre. Jules II eut pour but principal le rétablissement des États pontificaux; en premier lieu, César Borgia fut réduit à l'impuissance; ensuite le pape, ému des rapines continuelles de Venise qui venait encore de prendre Faenza et Rimini, réclama, par une lettre du 10 janvier 1504, la restitution de ce qu'on lui avait pris ¹. Le Doge ne tenant pas compte de cette réclamation, Jules II chercha appui auprès de Louis XII et de Maximilien; un premier traité fut conclu à Blois (22 septembre 1504) qui n'amena pas grand résultat, mais inspira aux Vénitiens une crainte salutaire; profitant de leur neutralité, il marcha à la tête de ses troupes et conquît Pérouse et Bologne; puis eut lieu la Ligue de Cambrai (22 mars 1509) formée contre Venise. Le pape lança l'excommunication majeure ² (27 avril 1504) et força Venise à restituer la Romagne. Pour la sauver de la ruine, et pour chasser de l'Italie les étrangers, le pape conclut la paix (15 février 1510); c'était entrer en conflit avec ses anciens auxiliaires, Louis XII et Maximilien ³, dont il redoutait déjà la trop grande influence en Italie. Il avait sur ses adversaires l'avantage d'une prompte décision. Il noua une alliance avec les Suisses, par l'intermédiaire du cardinal Schinner, évêque de Sitten, et, aidé des Vénitiens, il jeta hors de l'Italie les troupes étrangères; les princes en appelèrent alors à un concile futur que plusieurs cardinaux mécontents convoquèrent à Pise, le 16 mai 1511.

Pour déjouer cette réunion, Jules II rassembla le **XVIII^e concile œcuménique**, V^e de Latran (1512-1517). Contre la France, il conclut la *Sainte Ligue* avec l'Espagne, Venise et (plus tard) l'Angleterre (4 octobre 1511). Pendant que le pontife était atteint d'une grave maladie, Maximilien I^{er} chercha à ceindre lui-même

1. RAYNALD, ad an. 1504, n. 1. — PASTOR, V, 233 ss. — 2. G. DALLA SANCTA, *Le Appellazioni della Repubblica di Venezia delle scomuniche di Sisto IV e Julio II*, Venise, 1899. — 3. ALOYS SCHULTE, *Kaiser Maximilian als Kandidat für den päpstlichen Stuhl*, Leipzig, 1906.

la tiare³; mais contre toute attente, Jules II revint bientôt à la santé. Il put alors constater que les troupes de la Sainte Ligue étaient vaincues à Ravenne (11 avril 1512), ce qui pourtant ne diminua pas son courage, car le vaillant général français Gaston de Foix était mort, et les Suisses promettaient de délivrer le pontife. Le 5 mai s'ouvrit le concile annoncé; dans la II^e session, la fausse doctrine de la supériorité du concile général sur le pape fut vigoureusement combattue par le général des frères prêcheurs, Thomas de Vio, dit Cajetan, et condamnée par le concile¹. Entre la II^e et la III^e session, les troupes françaises furent chassées d'Italie par les Suisses, et cette victoire fut célébrée à Rome avec une joie exubérante. Jules II vécut encore pendant les trois sessions suivantes et mourut le 20 février 1513. Ce fut un grand souverain et un puissant général; comme pontife, il se montra dévoué aux intérêts de l'Église et pieux. Il est célèbre aussi comme protecteur des arts; c'est grâce à sa protection éclairée que Raphaël et Michel-Ange ont pu léguer leurs chefs-d'œuvre à la postérité.

10° A Jules II succéda le cardinal Jean de Médicis, **Léon X**² (1513-1521), qui n'avait que 37 ans; il se trouva en présence de grandes difficultés, et dès le commencement de son règne, travailla non sans succès à les résoudre. Avec Louis XII eut lieu un accord par lequel le roi retirait son appui au pseudo-synode de Pise-Milan.

Peu après cependant, son successeur François I^{er} envahissait de nouveau l'Italie et battait les Suisses à Marignan; il eut le tact de ne pas abuser de sa victoire et eut avec Léon X une entrevue à Bologne où les principes d'un concordat furent adoptés. L'année suivante paraissait une bulle pontificale à laquelle fut annexée une ordonnance royale; c'est l'ensemble de ces deux documents qui constitue le **Concordat de 1516**. La pragmatique sanction de Bourges est déclarée abolie. On

1. P. MANDONNET, art. *Cajetan*, dans le *Dict. de Théol. cath.*, col. 1319.
— 2. HERGENRÖTHER, *Leonis X Regesta*, Fribourg, 1884 ss. — 6 fasc. jusqu'à 1514.

règle la collation des évêchés, des abbayes et des bénéfices inférieurs. L'élection par les chapitres donnant lieu à des abus est dévolue au roi qui devra, dans les six mois de la vacance d'un évêché ou d'une abbaye, présenter au pape un candidat remplissant les conditions canoniques ordinaires; le pape confère l'institution canonique, s'il juge que le candidat possède les conditions; dans le cas contraire, le roi doit en présenter un autre dans les trois mois, sinon le pape y pourvoira lui-même. Pour les bénéfices inférieurs, la collation appartenait selon le cas au pape, au roi, à l'évêque, à un abbé de monastère, ou même à un patron laïque. Le pape consentait à supprimer les *expectatives* (promesse faite par lui à un clerc de lui accorder un bénéfice non encore vacant); il promettait de restreindre les *mandats* apostoliques (ordre donné par lui au collateur ordinaire d'un bénéfice de pourvoir de ce bénéfice un clerc déterminé). Ce concordat avait le grand avantage de régler d'une façon régulière les rapports des deux pouvoirs. Il avait l'inconvénient d'accorder au roi un pouvoir exorbitant, en lui donnant la collation des évêchés et des abbayes. Le concordat, pour devenir loi du royaume, avait besoin d'être enregistré par le Parlement de Paris. Celui-ci opposa une vive résistance. Il fallut un lit de justice pour obtenir l'enregistrement (22 mars 1518). Devant l'opposition du parlement, qui continuait à juger, malgré tout, suivant les principes de la pragmatique de Bourges, le roi dès 1527 évoqua à son conseil, dont il était sûr, toutes les affaires concernant le concordat.

Le 27 avril 1513, s'assemblait la VI^e session du concile œcuménique, suivie de six autres : la doctrine de la mortalité de l'âme fut condamnée, la Bulle *Unam sanctam* de Boniface VIII confirmée, l'autorité du pape déclarée au-dessus de celle du concile et enfin des décrets de réforme publiés; mais, n'atteignant pas le mal, ils demeurèrent lettre morte. D'ailleurs l'esprit du gouvernement pontifical n'était pas favorable à une sérieuse réforme, on peut le nommer plutôt séculier qu'ecclésiastique. Le règne

de Léon X a été porté aux nues par les poètes et les humanistes; glorifié par les plus grands artistes, le pontife a eu l'honneur de donner son nom à son siècle; cependant la prépondérance de l'esprit mondain, la négligence de la vie ecclésiastique mériteraient une sévère condamnation et furent fatales au Saint-Siège et à l'Église entière. Tandis qu'à Rome, on découvrait parmi les cardinaux une conspiration contre la vie du pape (Petrucci, Sauli et Riario), commençait en Allemagne la tragédie terrible de la pseudo-réforme ¹.

1. PASTOR, *Leo X*, Fribourg-en-Brisgau, 1906. — ANDRÉ PÉRATÉ, *L'Œuvre de Jules II et de Léon X*, dans *Le Vatican* de G. GOYAU, Paris, 1895, p. 582 ss.

CHAPITRE II

OPPOSITIONS HÉRÉTIQUES ET MOUVEMENTS RÉFORMATEURS

§ 123. — Jean Wiclef, Jean Huss et Jérôme de Prague ¹.

1° Le schisme d'Occident et la théorie conciliaire avaient diminué l'influence de la papauté : il fallait à celle-ci un temps considérable et des efforts ininterrompus pour rétablir partout l'unité et répondre en même temps aux attaques dont elle continuait d'être l'objet. La doctrine des Vaudois, celle de Marsile de Padoue et des *Apocalyptiques* continuait, au moins par ses principes généraux, à miner lentement les esprits. Il en résulta peu à peu un conglomerat d'hérésies diverses, que Wiclef et Huss surtout se mirent à prêcher et qu'avec l'aide de nombreux disciples, ils défendirent avec vigueur.

2° **Wiclef** était né en 1324 dans un village du Yorkshire. Il étudia la philosophie et la théologie à l'université d'Oxford, dont, en 1360, il soutint les prétentions contre les ordres mendiants. Bientôt il était du nombre de ceux qui avaient en vue la réforme de l'Église, mais

1. HEFELE, *Histoire des Conciles*, t. VI-VII. — PASTOR, *Histoire des Papes depuis la fin du moyen âge*, trad. FURCY REYNAUD, 2^e éd., Paris, 1901. — WATTIER, *John Wicleff, sa vie, ses œuvres et sa doctrine*, Paris, 1886. — LECHER, *Johann von Wiclef und die Vorgeschichte der Reform*, Leipzig, 1873. — LOSERTH, *Hus und Wiclef*, Prague, 1884. — F. A. GASQUET, *The old english Bible and other Essays*, Londres, 1897. — CAPES, *The English church in the 14 and 15 centuries*, Londres, 1900.

qui cependant travaillaient au bouleversement de l'ordre dans l'Église et la société. En 1365, il intervint contre le pape pour défendre Édouard III, qui s'obstinait à refuser à Urbain V l'arriéré du tribut que l'Angleterre devait comme fief au Saint-Siège depuis Jean Sans-Terre. Il exposa dès lors au grand jour sa thèse préférée, que le pouvoir civil peut enlever au clergé les possessions temporelles, pour cause d'abus. Car le droit de propriété, d'après lui, est fondé sur la grâce, et il est permis d'enlever ses biens au pécheur qui doit perdre tout ce qu'il tient de Dieu. Cette confiscation est la peine de sa faute¹.

Wiclef devint ensuite chapelain du roi et obtint en 1372 une chaire de théologie. Deux ans après, nous le retrouvons à Bruges où il fait partie de l'ambassade anglaise, discutant avec les envoyés de Grégoire XI la question de la cession des bénéfices anglais à des Anglais, et où il mérita, à cause de sa science et de la pureté de sa vie, les plus grands éloges du Pape. Il retourna à Oxford, mais dès son retour, il s'en prit violemment, tant dans ses sermons que dans ses leçons, aux impôts levés par le pape, aux biens temporels de l'Église, aux ordres mendiants et au clergé, auquel il donna pour exemple ses « pauvres prêtres » qui formèrent plus tard la secte des *Lollards*. Il fut cité en 1377 devant le tribunal de l'évêque de Londres, mais trouva un puissant défenseur dans la personne du duc de Lancastre. Celui-ci ne put néanmoins empêcher que douze des thèses de Wiclef fussent envoyées à Rome. Mais Wiclef ne s'en troubla pas, continua de défendre ses thèses, nia même la Transsubstantiation. Sa situation devint dangereuse, le jour où l'ancien évêque de Londres, Guillaume de Courtenay, monta sur le siège primatial de Cantorbéry. Guillaume convoqua, le 17 mai 1382, un concile provincial qui se tint à Londres, soumit à l'examen deux séries de thèses défendues par Wiclef, et en obtint le

1. J. TRÉSAL, *Les origines du schisme anglican*, Paris, 1908, p. 6.

rejet à l'unanimité¹. Ce fut l'occasion d'une violente lutte à l'université d'Oxford où les uns se déclarèrent pour, les autres contre le concile. En novembre 1382, le primat tint donc à Oxford même un second concile, qui rejeta, tout comme le premier, les doctrines de Wiclef et de ses adhérents². Wiclef se retira dans sa cure de Lutterworth, prêcha souvent, composa son ouvrage principal, le *Triologue*, sorte d'entretien entre la *vérité*, le *mensonge* et la *prudence*, et où, comme de juste, la doctrine de Wiclef remporte la victoire. Wiclef mourut bientôt après à Lutterworth, le 31 décembre 1384.

3° Les hérésies de Wiclef forment la transition entre les erreurs anciennes et celles de la réforme. Elles ont comme fondement le panthéisme et la prédestination nécessitante. D'après Wiclef, tout est Dieu; tout, même les œuvres de Dieu, ont une existence nécessaire. Par suite, il y a une prédestination aussi bien à la damnation qu'à la gloire. Seuls les membres de l'Église sont prédestinés à la gloire. C'est pourquoi il n'est permis ni d'excommunier ni de canoniser, sans une révélation formelle de Dieu. L'Église doit être ramenée à la simplicité des premiers jours. Dans l'état de péché, le pouvoir religieux et civil est dépourvu de toute juridiction. La transsubstantiation est quelque chose d'impossible et une invention du diable; la Bible est l'unique source de la foi³. L'Église romaine est la synagogue de satan, le pape est l'antéchrist et l'abomination de la désolation⁴.

4° Ces doctrines furent encore répandues après la mort de Wiclef, par ses disciples, qui constituèrent la **secte des Lollards**. Ils se trouvaient surtout dans les diocèses de Londres, Lincoln, Worcester et Salisbury,

1. MANSI, t. XXVI, 697 ss. — HEFELE, t. VI, p. 810 ss. — MORTIER, *Histoire des Maîtres généraux O. P.*, Paris, 1906, III, 630. — 2. HEFELE, t. VI, p. 287 ss. — 3. Les traductions de la Sainte Écriture éditées par Forschall et Madsen, et connues sous le nom de Bible-Wicleff, sont en fait les traductions catholiques de nos pères d'avant la Réforme. GASQUET, *op. cit.*, p. 151, 153. — 4. *Triologus cum supplemento Trialogi*, éd. LECHLER, Oxford, 1869. — DENZINGER, 10^e éd., p. 224 ss.

ils ne rencontrèrent d'abord que de faibles oppositions. Mais en 1395 ils affichèrent aux portes de Westminster et de Saint-Paul des placards diffamatoires contre le clergé. Le pape se plaignit au roi qui réunit un concile où dix-huit articles tirés du *Triologue* furent condamnés. Henri IV déploya une plus grande sévérité et fit brûler les plus remuants. De son côté, le concile de Constance ordonna de jeter au feu les écrits de Wiclef et condamna sa doctrine en quarante-cinq articles (1415). Les efforts combinés du pape et du roi avaient brisé les forces des Lollards; les doctrines de Wiclef allaient subir une longue éclipse sur le sol d'Angleterre.

5° Par suite du mariage de Richard II avec Anne de Bohême (1382), les relations entre la Bohême et l'Angleterre étaient devenues très fréquentes. Oxford était le rendez-vous d'étudiants de Bohême; Prague, celui d'étudiants anglais. C'est de cette manière que les doctrines de Wiclef se firent un chemin en Bohême où elles trouvèrent un terrain propice. Ce ne fut pas cependant la seule cause du **mouvement hussite**. En Bohême régnait déjà une fausse mystique qui poussait un grand nombre vers les *frères apostoliques* et les *Apocalyptiques*. Des fanatiques avaient surgi, pour annoncer la venue de l'antéchrist. De plus, après la fondation de l'université à Prague (1348), les idées françaises sur la nécessité de la réforme du clergé avaient passé en Bohême et avaient pénétré dans le peuple. Une autre cause de troubles, et non la moindre, était encore la querelle des Tchèques (réalistes) avec les Saxons, les Bavares et les Polonais (nominalistes). Enfin une cause de grands maux fut surtout la conduite imprudente de Jean Milicz de Kremsier († 1374) qui attaqua les abus dans le clergé, s'emporta contre l'étude des sciences, et emprunta aux *Spirituels* leurs idées sur le règne de l'antéchrist. Lui-même, comme aussi son disciple Matthias de Jannow, furent soupçonnés d'hérésie. Il n'est pas étonnant, après tout cela, qu'il régnât en Bohême une très forte agitation dans les esprits.

6° Le fameux **Jean Huss** se plaça à la tête du mouvement. Il était né vers 1369 à Husinecz, devint professeur à Prague en 1398, recteur de l'Université en 1402 et peu après confesseur de la reine Sophie. D'une conduite irréprochable, il ne put cependant se soustraire à l'influence néfaste des doctrines de Wiclef, et, comme il était prédicateur dans la chapelle dite de *Bethleem*, il trouva ainsi l'occasion de répandre ses idées parmi le peuple. Dès 1407, des soupçons d'hérésie pesèrent sur Jean Huss. L'année suivante, l'université de Prague condamna les quarante-cinq propositions de Wiclef. Huss ne se rallia à cette sentence que par contrainte et en apparence, et déclara dans un sermon « qu'il accepterait volontiers d'occuper dans le ciel une petite place avec Wiclef ». La prédication lui fut interdite; il se recruta néanmoins de nombreux adhérents parmi les Tchèques de l'université. Lorsqu'en 1408 le roi Wenceslas abandonna l'obédience romaine pour passer à celle de Pise, les Tchèques le suivirent tout de suite tandis que les Allemands restèrent fidèles à Rome. Par un décret du 18 janvier 1409, Wenceslas accorda dans l'université trois voix à la nation tchèque contre une voix laissée aux Allemands. Bientôt après les étudiants saxons, bavarois et polonais quittèrent la ville et fondèrent l'université de Leipzig (1409).

7° Huss avait maintenant le champ libre; il continua ses prédications audacieuses et fut puissamment aidé dans cette œuvre néfaste par son fanatique ami **Jérôme de Prague**. Huss croyait avoir trouvé dans la protection de Wenceslas et de son épouse la reine Sophie un abri suffisamment sûr contre les accusations envoyées à Rome contre lui. Cela n'empêcha pas qu'en 1411 il fût frappé de l'excommunication et que la ville de Prague fût mise sous interdit. Huss, en appelant alors à un concile général et au Christ, poursuivit sa propagande avec rage. En 1412, il publia des écrits pleins d'invectives au sujet des indulgences et de la bulle prescrivant la croisade contre Ladislas de Naples; seul Jé-

rôme de Prague le surpassait en fanatisme¹. Cependant l'interdit était strictement observé par le clergé de Prague; ce qui souleva bientôt les catholiques contre Huss et les siens. Celui-ci dut donc, selon le désir du roi, quitter la ville; il se retira dans des châteaux (Kozihradek et Krakowec) appartenant à ses amis et y composa une série d'ouvrages, dont le principal est intitulé *Tractatus de Ecclesia*². Sur ces entrefaites l'archevêque Conrad de Vechta tint un grand concile à Prague en février 1413. La faculté de théologie exigea la condamnation des erreurs hussites; mais le roi Wenceslas soutint de son influence les défenseurs de Huss, de sorte que le concile ne put aboutir et que le danger devint plus menaçant de jour en jour.

8° En conséquence Wenceslas et le roi Sigismond donnèrent à Huss le conseil de se présenter devant le concile de Constance et promirent de le faire escorter durant tout le voyage. Après quelques hésitations, Huss se montra prêt à partir; le 3 novembre 1414, il se trouvait à Constance. Jean XXIII le releva provisoirement de l'excommunication et de l'interdit, mais lui défendit de dire la sainte messe et de prêcher. Huss ne tint pas compte de cette défense et fut interné au couvent des dominicains. Le procès poursuivit sa marche et recueillit une série de 58 propositions, toutes tirées des œuvres de Huss, surtout de son *Tractatus de Ecclesia*. De ces 58 thèses, le concile en condamna 30. En voici les principales : L'Église est uniquement composée des prédestinés (1). Les prédestinés à la damnation n'appartiennent pas à l'Église (3). Pierre n'était pas le chef de la sainte Église catholique (7). La dignité papale est émanée du pouvoir impérial (9). Sans une révélation particulière personne ne peut raisonnablement dire de lui-même ou d'un

1. *Questio de indulgentiis; Contra bullam Papae*, JOANNIS HUS et HIERONYMI PRAGENSIS, *Hist. et Monumenta*, 2 vol., Nuremberg, 1858; Francfort, 1718, t. I, 121 s., 184 s. Une nouvelle édition paraît à Prague (par les soins de FLAISHANS et KOMINKOVA), 1905 ss. Deux volumes ont été publiés. — 2. *Monumenta*, etc., I, 196-233.

autre qu'il est le chef d'une Église déterminée (10). Tout acte commis en état de péché mortel est mauvais ; tout acte commis en état de grâce est bon (16). Un prêtre a le devoir de prêcher, lors même qu'il est excommunié (18). Par ses censures (excommunication, suspension, interdit), le clergé prépare les voies à l'antéchrist (19). Quand le pape est mauvais, surtout quand il est prédestiné à l'enfer, il n'est pas le chef de l'Église militante (20). Avant l'avènement de la papauté, l'Église était sagement gouvernée par les apôtres et les prêtres fidèles du Seigneur (29). En état de péché mortel, personne n'est prince temporel, personne n'est prélat ni évêque (30)¹.

De telles doctrines furent rejetées avec raison par le concile de Constance : elles menaçaient non seulement la vie de l'Église entière, mais encore l'ordre civil. Jean Huss fut de plus condamné comme hérétique, dégradé, livré au bras séculier à cause de son obstination et conduit au bûcher (6 juillet 1415). Il y monta hardiment. Son ami et son disciple le plus fervent, Jérôme de Prague, qui d'abord avait retracté ses erreurs, mais appela dans la suite cette rétractation le plus grand péché de sa vie, subit également la peine du bûcher. Le sauf-conduit, dont on a tant abusé², avait seulement pour but d'assurer la tranquillité de Huss pendant son voyage, mais n'allait nullement à l'encontre de la sentence que prononcerait le concile. Huss avait déclaré lui-même : « Si je suis trouvé coupable d'erreur et d'hérésie, je suis prêt à mourir comme semeur d'erreurs et comme hérétique. » Une décision du concile, d'après laquelle on ne serait pas tenu aux promesses faites à un hérétique (*nul-lam fidem haeretico esse servandam*) n'existe pas. Le document qui en a accredité l'existence n'est qu'un projet élaboré par un membre du concile et repoussé par

1. MANSI, XXVII, p. 754 s. — V. D. HARDT, *Magnum concil. Const.*, IV, 408-412. — DENZINGER, 9^e éd., 180 ss. — 2. Texte et critique dans HEFELE, VII, 218 ss. — 2. HEFELE, VII, 227 ss.

l'assemblée; on ne le trouve que dans un seul manuscrit et sans aucune indication de date¹.

9° L'exécution de Huss et de Jérôme de Prague n'entraîna point la disparition de l'hérésie. Au contraire, leur constance, leurs paroles mystiques, leur mort courageuse exaltèrent la confiance de leurs partisans, et la lutte devint encore plus violente. Huss avait recommandé quelque temps avant sa mort² l'usage du calice pour la communion des laïques. Au début, on ne fit usage du calice qu'à Prague seulement, et l'on justifia cette manière d'agir par le vi^e chapitre de saint Jean (v. 54-57); mais bientôt l'usage devint général parmi les Hussites, appelés à cause de cela, **Utraquistes**. Le roi Wenceslas, beaucoup trop condescendant pour l'hérésie dans les commencements, n'eut plus à la fin aucune autorité sur les révoltés, qui trouvèrent un chef très habile dans la personne de Jean Ziska. Ils se construisirent sur le mont Hardstein une forteresse qu'ils appelèrent Tabor, poursuivirent et massacrèrent prêtres et religieux, organisèrent la fameuse procession du calice (30 juillet 1419), prirent d'assaut l'hôtel de ville de Prague et précipitèrent par les fenêtres sept membres du conseil. Le roi Wenceslas en mourut de peur, le 16 août 1419. Cependant, Martin V avait publié, le 22 février 1418, la bulle *Inter cunctas*³ et ordonné un examen minutieux d'après 39 questions posées par lui⁴. Le cardinal Jean Dominici fut envoyé en Bohême. Le roi Sigismond, successeur de Wenceslas, avait pris les inquisiteurs sous sa protection; mais il fut battu par les révoltés à plusieurs reprises.

Déjà depuis 1419 la division avait éclaté dans les rangs des Hussites. Les Utraquistes modérés avaient

— 1. HEFELE, VII, 248 ss. — A. BAUDRILLART, art. *Constance (Concile de)*, dans le *Dict. de Théol. cath.* — 2. *Epistolae quaedam piissimae et eruditissimae Johannis Hus, quae satis declarant Papistarum pietates esse Satanae furias. Addita est D. Martini Lutheri praefatio. Witembergae ex officina Joannis Luft, 1537, epist. 6 Domino Hauulikom.* — Cf. G. BAREILLE, art. *Calixtins*, dans le *Dict. de Théol. cath.* — 3. MANSI, XXVII, 1204 ss. — HARDT, IV, 1518 ss.] — HEFELE, VII, 345 ss. — 4. DENZINGER, 9^e éd., p. 153 ss.

leur siège à Prague; les Taborites, plus fanatiques, au Tabor. À la mort de Ziska, la scission devint plus grande encore. Un troisième parti surgit, celui des Horebites, ainsi appelés d'après le nom de leur centre de résidence le mont Horeb; puis un quatrième parti : les *Orphelins*; parce que la perte de Ziska était pour eux irréparable. La lutte continua. Sigismond lui aussi était impuissant contre les hérétiques; ceux-ci, quoique divisés entre eux, s'opposaient d'un commun accord à l'ennemi commun. Après la malheureuse expédition de 1413, on acquit la conviction qu'il n'y avait pas avantage à user de force et de violence, et l'on eut recours à un autre moyen. Sigismond mit les insurgés en rapport avec le concile de Bâle (1433). Après de vaines négociations dans cette ville, des légats, venus du concile sous la conduite de l'évêque de Coutances, arrivèrent à Prague et réussirent à établir la paix, connue sous le nom de **Compactata de Prague** (1433) : — *a*) en Bohême et en Moravie il sera permis de donner la communion sous les deux espèces, mais à la condition d'instruire soigneusement les fidèles du fait que le Christ est tout entier sous les seules espèces du pain; — *b*) les péchés mortels publics seront punis d'après les lois divines et ecclésiastiques, mais uniquement par l'autorité légitime; — *c*) la parole de Dieu peut être librement prêchée par ceux qui ont reçu pour cela une mission de l'Église; — *d*) l'Église peut licitement posséder des biens meubles et immeubles, les faire administrer par des ecclésiastiques. On ne peut usurper ses biens sans sacrilège ¹.

Les Utraquistes modérés étaient satisfaits; ils conclurent avec les catholiques un pacte en vue de rétablir l'ordre et infligèrent aux Taborites une écrasante défaite à Lipan près de Prague (1434). Le pacte d'Iglau fut conclu; les *Compactata* y reçurent force de loi (1436). Cependant beaucoup de Taborites refusèrent toute

1. A. BAUDRILLART, art. *Bâle (Concile de)*, dans le *Dict. de Théol. cath.*

adhésion et reparurent plus tard dans l'association des Frères Bohêmes et Moraves¹ (1457).

La paix ne fut que de courte durée, même entre Catholiques et Utraquistes. Ces derniers avaient reçu les *Compactata* d'un synode révolté; ils jouirent bien des privilèges que les *Compactata* leur accordaient, mais ne remplirent aucunement les conditions qu'ils stipulaient. En plus, Rokycana, jadis le chef des Utraquistes et actuellement archevêque de Prague, trahissait de nouveau des tendances utraquistes sans que Georges Podiebrad, roi de Bohême depuis 1458, y fît opposition. Sous ses yeux Rokycana favorisa l'usage du calice (1459). Podiebrad, il est vrai, s'éleva contre cette pratique en 1461, mais il n'avait alors d'autre intention que de disposer le pape en sa faveur, pour obtenir la couronne d'Allemagne. L'année suivante il envoya à Pie II une ambassade, chargée de présenter au pape ses hommages, mais demanda en même temps la confirmation des *Compactata*, qui aurait passé aux yeux des Bohêmes comme une approbation de leur hérésie. Le pape s'y refusa et suspendit les *Compactata* (31 mars 1462). En conséquence Podiebrad passa dès le mois d'août dans les rangs des Utraquistes; le courageux légat Faustin protesta vivement contre cette conduite. Paul II excommunia le roi; celui-ci lutta encore quelques années en faveur de l'hérésie et mourut en même temps que Rokycana en 1471. Sous le roi Ladislas fut conclue la paix de Kuttenberg (1485); elle concéda aux deux partis des droits égaux. Pendant la Réforme, les Utraquistes rigides passèrent au Luthéranisme².

§ 124. — Autres erreurs².

1° La secte du libre esprit était toujours vivante.

1. GINDELY, *Geschichte der Bömischen Brüder*, Prague, 1857. —
2. PASTOR, *Histoire des Papes*, t. I-IV. — HEFELE, *Histoire des Conciles*, t. VI-VIII. — W. MOLL, *Kerkgeschiedenis van Nederland voor der Hervorming*, II, 3, Utrecht, 1869. — F. ROCQUAIN, *De la Cour de Rome et l'esprit do-*

Vers 1370, l'empereur Charles IV, pressé par Grégoire XI, en fit purger les provinces ecclésiastiques de Magdebourg et de Brême. Un grand nombre d'hérétiques prirent la fuite vers les bords du Rhin, vers le Brabant et la Hollande, d'où ils furent expulsés de nouveau en 1373. Gérard de Groote amena devant le tribunal ecclésiastique d'Utrecht un certain Bartholomé, ermite de Saint-Augustin, imbu de ces fausses doctrines. Bartholomé avait prêché à Kampen, Zwolle et Woudrichem, que l'homme arrive par la grâce à être ce que Dieu est par nature; que la vie d'un homme parfait doit se baser sur le néant (*super puro nihilo*); que l'homme, alors que Dieu voulait parfois qu'il tombât dans le péché, ne devait pas s'en troubler; qu'il fallait mépriser la pénitence, la confession et la satisfaction ¹.

2° Au XIII^e siècle on avait organisé à la suite de la peste et de la famine des **processions de flagellants**. Ces manifestations se renouvelèrent au XIV^e siècle. Vers 1350 la peste noire conduisit des victimes au tombeau par centaines de milliers ². Partout régnait la misère la plus profonde. La peur et l'effroi poussaient les peuples dans toute l'Europe, mais surtout en Allemagne, à une pénitence singulière. Deux fois le jour, des foules immenses quittaient la ville, et allaient, conformément à un cérémonial déterminé, se flageller en pleine campagne. Leur folie mystique ne s'en tint pas là; ils y ajoutèrent des erreurs théologiques et le mépris de l'ordre hiérarchique : l'effusion volontaire du sang pouvait seule causer le salut; le baptême du sang était nécessaire; la hiérarchie ecclésiastique avait perdu son pouvoir; l'Eucharistie fut déclarée invalide. Souvent aussi la colère des flagellants se dirigeait contre les

la Réforme avant Luthér, Paris, 1897. — 1. Acquoy, *Gerardi M. Epistolae*, Amsterdam, 1847, p. 24 ss. — 2. La mortalité en France atteignit peut-être la moitié de la population. Les chroniqueurs ont laissé quelques chiffres effrayants. Il mourut en Allemagne 124.000 religieux; en Italie, 30.000 Frères mineurs, cf. MORTIER, *Histoire des maîtres généraux P.*, O. Paris, 1907, t. III, p. 238.

Juifs accusés d'avoir empoisonné les fontaines. On en fit périr des milliers. A Mayence seule, dit-on, on en tua douze mille ¹. En Hollande, les flagellants étaient nombreux et ils excitaient la vénération populaire. C'est dans les vêtements dont ils s'étaient servis qu'on enveloppait les morts, ou bien l'on déposait dans le cercueil le chapeau ou la canne d'un flagellant. En 1355, l'évêque Jean d'Arkel dut lutter contre ces pratiques. Clément VI avait déjà condamné les flagellants en 1349 ². Le mal cependant n'en fut pas déraciné pour cela, il régnait encore à Maëstricht en 1400 ³. Le concile de Constance dut le proscrire de nouveau.

3° La paix était à peine rétablie, qu'un autre phénomène, plus singulier encore, se produisit. A la suite des souffrances dont la peste et d'autres malheurs avaient accablé les habitants des pays du Rhin et des Pays-Bas, la **fureur de la danse** se déclara parmi le peuple ⁴, surtout à Aix-la-Chapelle, Cologne, Gulick, plus tard également dans la Gueldre, en Limbourg, à Liège et en Flandre. Un grand nombre d'hommes et de femmes, appartenant pour la plupart à la classe inférieure, se réunissaient dans les rues et les places publiques, mais de préférence dans les églises, et dansaient en criant le mot *frisch* (sain) ou en chantant : « Seigneur saint Jean, ainsi, ainsi, sains et joyeux, seigneur saint Jean » ; ils s'embrassaient et dansaient jusqu'à ce qu'ils tombassent épuisés, au point de paraître mourir d'accablement. Ils allaient aussi, ornés de fleurs, de sanctuaire en sanctuaire. L'aversion contre le clergé était générale parmi eux. Des visions suivirent, accompagnées de convulsions. A Maëstricht, où les troubles étaient grands, et dans le pays de Liège, les ecclésiastiques eurent recours aux exorcismes. Il est difficile de soupçonner ces malheureux d'hérésie.

4° La question est tout autre pour ce qui concerne

1. RAYNALD, VI, p. 477. — 2. *Batavia sacra*, I, p. 195. — HARZHEIM, *Concilia Germ.*, IV, p. 354 s., 527 s. — 3. FISEN, *Hist. Eccles. Leod.*, p. 437. — 4. *Die Tanzwuth*, Berlin, 1832.

Jean de Wesel¹ (Richrat) ainsi appelé d'après la ville de ce nom (Oberwesel?). Il avait été étudiant et professeur à Erfurt. En 1450, au moment du jubilé de Nicolas V, il entra en lutte contre les indulgences et dénia au pape le pouvoir de concéder la rémission de peines temporelles². Après avoir été prédicateur à Worms, il devint curé de la cathédrale de Mayence, où le tribunal ecclésiastique le condamna à la prison perpétuelle. Après le procès il se rétracta par ces paroles : « Je me sou mets à l'Eglise et aux sentences des docteurs, et je demande grâce. » Il vécut encore deux ans et mourut au couvent des ermites de Saint-Augustin. Il avait enseigné les doctrines suivantes : Le magistère éternel est constitué par la Sainte Écriture, que le Christ seul peut expliquer. De toute éternité Dieu a inscrit ses élus au livre de vie; le nom de personne ne peut y être ajouté ou rayé; ni excommunication, ni hiérarchie, ni indulgence n'y changeront quoi que ce soit. Le corps du Christ peut être présent dans l'Eucharistie sans que la substance du pain soit changée. Le Christ ne veut pas de fêtes, de jeûnes, ni d'autres prières que le *Pater noster*. Il disait : « Je méprise le pape, l'Eglise et les conciles, mais je loue le Christ, notre Seigneur. »

5° **Jean Pupper van Goch**³ naquit au commencement du xv^e siècle et étudia probablement quelque temps chez les Frères de la vie commune. Il fut peut-être supérieur de la maison des frères à Harderwijk. Vers 1460 il fonda le couvent de femmes, Thabor, à Malines et en fut le directeur jusqu'à sa mort (1475). Son ouvrage principal est le *Liber de libertate christiana*⁴. C'est à tort qu'il a été appelé réformateur avant la réforme. On ne peut pas prouver davantage qu'il ne

1. CLEMEN, *Deutsche Zeitschrift f. Geschw.*, 1897, II, 143 ss., 344 ss. — PAULUS, *Zeitschr. f. K. Théol.*, 1900, p. 614 ss. — 2. JOANNES DE VESALIA, *Adv. indulgentias disputatio*; WALCH, *Mon. med. aevi*, Göttingue, 1757, II, 1. — 3. CLEMEN, *Johann Pupper von Goch*, Leipzig, 1896. — 4. Ed. GRAPHEUS, Anvers, 1521. — Autres ouvrages chez WALCH, *Mon.*, I, 4; II, 1.

reconnaissait d'autre source de foi que l'Ecriture ¹. Sa doctrine sur la justification est celle du moyen âge. Mais il fit erreur en refusant à l'évêque un rang supérieur à celui du prêtre, en l'appelant le premier de ses égaux (*primus inter pares*), en ne reconnaissant pas aux vœux de religion une force obligatoire, en niant que l'état religieux puisse être déduit des Saintes Écritures.

6° C'est également à tort qu'on a appelé **Jean Wessel Gansfort** ² réformateur avant la réforme. Ses amis l'appelaient la *lumière du monde*, ses ennemis le maître en contradictions (*magister contradictionum*). Né vers l'an 1420 à Groningue, il fit ses études à Cologne, Louvain, Paris, Rome, Bâle, Heidelberg et Aduard. Ses écrits ont généralement un caractère ascétique. Le principal est *Wesselii Farrago*, pour lequel Luther écrivit beaucoup plus tard une préface ³. Wessel s'exprimait souvent en termes impropres, il défendit aussi les idées schismatiques de Bâle et de Constance, mais il n'était pas vraiment hérétique. Il s'insurgea contre les abus de son temps; beaucoup de thèses qui passent sous son nom ne peuvent lui être attribuées avec certitude ou n'ont pas reçu une explication vraie. Dès 1528, Jean Faber avait remarqué que Wessel différait de Luther en 31 points. Il enseigna le libre arbitre de la volonté humaine, la doctrine de la justification telle que l'enseignait l'Église; il admit les sept sacrements, le purgatoire et le culte de la Vierge Marie. Wessel mourut à Groningue en 1489.

7° Nous pouvons encore mentionner **Nicolas Russ** de Rostock qui, dans son livre *De triplici funiculo* ⁴, attaqua non seulement la vie monastique, mais encore

1. Cette accusation serait démentie par les passages suivants : « *Sensus literae conformis... non est pro vero tenendus, si determinationi Ecclesiae obviare manifeste reperitur. Nam Ecclesiae auctoritas est maxima auctoritas... si non crederem Ecclesiae non crederem Evangelio.* — *Liber de libertate christi*, I, 4. — Cf. CLEMEN, p. 231 s. — 2. MUURLING, *Commentatio historico-theol. de Wesselii Gansfortii cum vita tum meritis*, Utrecht, 1831. — Monographie par FRIEDRICH, Ratisbonne, 1862. — 3. *Opera*, éd. Groningue, 1614. — 4. Ed. NERGER, Rostock, 1886.

la hiérarchie, les indulgences et le culte des saints; et **Jean Bohm de Niclashaussen**, homme très fanatique, qui fit des sermons révolutionnaires contre le clergé et fut condamné à mort (1476) par l'évêque de Wurtzbourg. Également dans les Pays-Bas vécut vers 1450 **Epo de Haarlem**, humble tailleur, brûlant du zèle de l'apostolat. Nicolas de Naarden, prêtre et maître ès arts, devint avec beaucoup d'autres son disciple et son ami. Cités devant le tribunal de l'inquisition à Utrecht, ils rétractèrent tous deux leurs erreurs, par crainte de la mort. Ils enseignaient que le sang du Christ n'est d'aucune valeur; que l'hostie consacrée n'est que du pain bénit et que les messes pour les défunts ne soulagent en aucune manière les âmes du purgatoire. Epo mourut l'année même de la peste. Nicolas paraît avoir été fidèle aux promesses faites par lui devant l'inquisiteur.

8° **Herman de Ryswijk**¹ est également un hérétique hollandais. On ne connaît rien de sa vie avant la date de son emprisonnement. Son hérésie nous montre qu'il avait reçu une bonne instruction. Il fut incarcéré, en 1502, par Jean van Ommaten, prieur des Dominicains d'Utrecht, et avoua ses erreurs, d'où il résulte que Herman avait complètement rompu avec le christianisme. D'après lui le monde existe de toute éternité, le récit de la création est une invention de « l'insensé Moïse »; il n'y a ni ciel ni enfer; l'âme meurt avec le corps; Aristote et Averroès se sont rapprochés le plus près de la vérité; le Christ était un « fou », un « rêveur naïf » qui a corrompu le monde entier; le christianisme est un mensonge, aussi bien le Nouveau que l'Ancien Testament. Herman se rétracta après avoir entendu prononcer une sentence de mort contre lui et fut condamné à la prison perpétuelle. Il sut cependant s'échapper, écrivit plusieurs livres hérétiques et fut fait

1. *Catalogus hereticorum omnium pene, qui ad hec usque tempora passim literarum monumentis proditi sunt, quem fr. Bernardus Lutzemburgus, artium et sacrarum literarum prof. ordinis praedicatorii quinque libris scripsit*, 3^e éd. Cologne, 1526. — Cf. MOLL, II, p. 104 ss.

de nouveau prisonnier en 1512. L'inquisiteur Jacques van Hoogstraten, dominicain, d'accord avec Jacques Ruysch, doyen de La Haye, le livra au bras séculier. Le 13 décembre 1512, la cour déclara que l'hérésiarque « serait placé dans un feu et brûlé jusqu'à ce qu'il ne restât de lui que cendre et poussière, et que ses biens seraient confisqués ». Rien ne nous est connu des écrits de Herman, qui passèrent au feu avec lui.

Un troisième hollandais **Jean d'Alkmar**, qui professait au sujet des biens ecclésiastiques des erreurs hussites, fut cité devant le concile de Constance et y rétracta son erreur.

§ 125. — L'Église et les Juifs. — L'inquisition espagnole ¹.

1° Les **Juifs** étaient généralement regardés comme les ennemis et les calomniateurs du christianisme et des chrétiens, mais plus encore détestés et redoutés comme des usuriers malhonnêtes. De ce fait suivirent bientôt des attaques violentes et parfois excessives contre les Juifs, dont saint Bernard se fit le protecteur. De fortes sorties se renouvelèrent contre eux plus tard, notamment en France en 1320, à Francfort en 1347. La crédulité populaire les accusait d'empoisonner les puits, de répandre à dessein la contagion de la peste, d'assassiner les enfants de chrétiens et de faire usage de sang chrétien. Il y eut de terribles représailles; en Espagne, en Allemagne surtout, où la peste avait fait d'horribles hécatombes, les Juifs périrent par milliers. A Mayence seule, dit-on, on en tua douze mille². Clément VI tenta d'arrêter ces

1. EUBEL, *Zu dem Verhalten des Pöpste gegen die Juden*; Röm. Quartalschr., 1900, p. 29 ss. — JANSSEN, *L'Allemagne et la Réforme*, trad. fr. E. PARIS, Paris, 1899, t. I. — HEFELE, *Der Kardinal Ximenes*, 2^e éd., Tubingue, 1884. — LEA, *The Moriskos of Spain, their conversion and expulsion*, Philadelphie, 1901. — J. RODRIGO, *Hist. verdadera de la Inquisition*, 2 vol., Valence, 1901. — PASTOR, *Histoire des papes*, trad. fr. FURCY RAYNAUD, Paris, 1901, t. IV. — VACANDARD, *L'Inquisition*, Paris, 1906. — 2. RAYNALD, VI, p. 477.

férociétés inutiles. Deux bulles successives interdirent aux chrétiens de faire tort aux Juifs, attendu qu'ils sont innocents du crime qu'on leur impute (26 sept. 1348). Les Juifs accoururent à Avignon, dans le Comtat-Venaissin, où, sous la protection du pape, ils eurent la vie sauve. Plus tard encore, le pape Paul II aussi exigea justice en faveur des Juifs. Martin V défendit en 1421 de baptiser les enfants juifs contre le gré de leurs parents. Cependant l'accroissement prodigieux de leurs richesses, leurs usures éhontées qui criaient vengeance au ciel rallumèrent sans cesse la haine contre les Juifs. Pendant le xv^e siècle ils furent chassés, en Allemagne, de presque toutes les villes.

Il n'était pas rare que la persécution contre les Juifs fût accompagnée d'un zèle imprudent pour obtenir leur conversion. Ce fut surtout le cas en Espagne où bien souvent il leur fallait choisir entre le baptême et la mort. Bientôt il y eut un grand nombre de faux convertis, appelés **Marranos**. Il va de soi que ces Juifs déguisés étaient plus dangereux que les autres. Ils réussirent non seulement à pénétrer dans les hauts emplois civils, mais à s'emparer même des dignités ecclésiastiques, sans en excepter la dignité épiscopale, et mirent ainsi dans ce pays le christianisme en danger.

2° C'est contre ces judéo-chrétiens et d'autres apostats que fut érigée l'**Inquisition espagnole**. Sixte IV accorda le permis d'ériger par une bulle du 1^{er} novembre 1478. On essaya d'abord des moyens plus doux, comme la prédication, etc. ; ce fut en vain. En conséquence Ferdinand et Isabelle instituèrent deux dominicains et un prêtre séculier comme inquisiteurs dans le diocèse de Séville. Les judéo-chrétiens qui persévérèrent dans leur obstination furent livrés au bras séculier et brûlés. Des abus ne tardèrent pas à se glisser dans la façon de procéder ; cela ressort d'une bulle pontificale, du 29 janvier 1482, où le pape recommande la douceur dans la procédure et la nécessité de délibérer d'un commun accord avec les évêques, et où il s'oppose à la nomination d'in-

quisiteurs dans les autres parties du royaume. Pour éviter des retards dans la procédure judiciaire, Sixte IV institua, vraisemblablement à la demande de Ferdinand et d'Isabelle, l'archevêque de Séville comme juge de suprême instance (25 mai 1483). Mais cette mesure eut comme conséquence de soustraire l'excessive sévérité des Espagnols à l'influence modératrice de Rome. Aussi, dès le 2 août 1483, le pape fit entendre des plaintes contre la dureté impardonnable de l'inquisition et prit les mesures suivantes : 1° les jugements rendus sur appel à Rome auront force de chose jugée en Espagne ; 2° les pénitents honteux seront absous à huis clos ; 3° les accusés, une fois absous, ne pourront plus être inquiétés par les inquisiteurs. Enfin, il exigea en termes formels qu'on ne mettrait point la main sur les possessions des convertis. Ces ordonnances excitèrent le plus vif mécontentement du gouvernement espagnol ; peu après, celui-ci obtint la nomination d'un grand inquisiteur espagnol : **Thomas de Torquemada**, prieur des Dominicains de Santa-Cruz, fut désigné pour cet office (1483). Le grand inquisiteur avait la direction de toute l'inquisition ; il pouvait agir par délégation et juger en suprême instance ceux qui en appelaient à lui. Sixte IV étendit la juridiction qu'il avait déjà sur la Castille et le Léon aux provinces d'Aragon, de Valence et de Catalogne (17 octobre 1483). Le grand inquisiteur et les conseillers qu'il avait à ses côtés étaient nommés par le roi. Mais la concession du pouvoir juridique qu'exigeait l'inquisition dépendait de Rome. Le grand inquisiteur le recevait par bref pontifical et le communiquait à son tour à ses conseillers. L'inquisition espagnole était par suite une institution mixte où prédominait cependant le caractère ecclésiastique¹. C'est ce qui est prouvé également par le fait qu'on livrait les condamnés au bras séculier, ce qui serait inexplicable dans le cas d'une ins-

1. PASTOR, *Histoire des papes*, trad. FURCY RAYNAUD, t. IV, p. 373. — 2. D. MAISTRE (*Lettre à un gentilhomme russe sur l'Inquisition espagnole*, Lyon, 1837) prétend à tort que l'Inquisition espagnole était une institution purement politique.

titution purement civile. La fin principale de l'inquisition ne fut obtenue qu'à moitié. La grande sévérité que l'on déployait exaspéra naturellement les opiniâtres *Marraños*, qui, pour se venger, assassinèrent l'inquisiteur Pierre Arbues ¹ (1485). Bientôt même une conspiration se formait entre Juifs et Sarrasins; mais à la première nouvelle de cette odieuse trahison, les Juifs eurent à choisir entre la conversion ou l'exil. Environ 160.000 Juifs prirent ce dernier parti et se fixèrent en Portugal, d'où ils furent expulsés de nouveau dès 1496. Un peu plus tard les Maures vaincus par les rois d'Espagne eurent aussi à quitter la Péninsule, à moins de se convertir; mais ces mesures d'ordre politique étaient étrangères à l'inquisition. Toutefois par ce fait le nombre des faux chrétiens s'accrut également parmi eux; un nouveau champ d'action était ouvert à l'inquisition.

Quoique l'inquisition espagnole fût à maintes reprises blâmée par les papes et que sa sévérité donnât souvent lieu à des plaintes, elle était cependant beaucoup plus douce que tous les autres tribunaux de l'époque. Un haineux parti pris ² a faussement exposé son action et exagéré de beaucoup le nombre des condamnés. Les *autodafés* étaient certainement beaucoup moins terribles que les représentations passionnées qu'on en a faites plus tard. Il va de soi que seuls les chrétiens ou chrétiens apparents, et nullement les Juifs ou les Maures, étaient soumis au jugement ³.

§ 126. — Lumière et ombre. Tendances réformatrices ⁴.

1° S'il est vrai que l'autorité ecclésiastique déclinait et

1. *Civiltà Catt.*, Sér. VI, t. XI (1867), p. 273, 385. — 2. LLORENTE, *Histoire critique de l'Inquisition d'Espagne*, 4 vol., Paris 1817. — 3. H. C. LEA, *A History of the Inquisition of Spain*, 4 vol., New-York, 1906. — 4. PASTOR, *Histoire des papes*, t. I-VI. — HEFELE, *Histoire des conciles*, t. VI-VIII. — G. GRUPP, *Kulturgeschichte des Mittelalters*, 2 vol., Stuttgart, 1894-95. — V. DER HARDT, *Magnum oecum. Constantiense concilium*, 6 vol., Francfort et Leipzig, 1672-1700. — *Tüb. Quartalschr.*, t. L, p. 68 ss. — *Hist. Jahrb. d. Görresgesellschaft*, t. XIX, p. 29 ss., 447 ss.

que la discipline religieuse s'affaiblissait, la dernière période du moyen âge eut cependant encore des **côtés lumineux** qui durent réjouir les cœurs des croyants¹. La foi était toujours très vive et se traduisait par des œuvres éminemment chrétiennes. La vie du peuple était saine. Dans la large conception qu'on se faisait de la vie chrétienne, il y avait place pour le sentiment et la franche gaieté, que l'on rencontrait dans tous les rangs de la société. Le crime était attaqué publiquement, le vice blâmé avec grande franchise même chez les personnes les plus haut placées. L'instruction religieuse était donnée avec zèle. Nombreux étaient les prédicateurs de la pénitence, qui répandaient parmi le peuple leurs doctrines salutaires par la parole et même par les livres. Les travailleurs aussi bien que les riches marchands se réunissaient en corporations ou *gildes*; celles-ci, animées de l'esprit chrétien, favorisaient, en même temps que le bien-être, le sentiment religieux des citoyens. La bienfaisance ne fut peut-être jamais si étendue qu'alors. Toutes sortes d'institutions charitables surgirent². Cette période est surtout caractérisée par un grand nombre d'hommes très fervents, des bienheureux et des saints des deux sexes, non seulement dans le clergé et les couvents, mais aussi parmi les laïques³, par l'héroïsme et le sacrifice, le soin des malades et l'amour de la patrie. La France produisit en même temps saint Roch († 1327) et Jeanne d'Arc († 1431)⁴! Ces saints n'entraînaient pas seulement par leur exemple à l'imitation de leur vertu; ils montraient en outre par leurs actes que l'Eglise, même dans les temps les plus difficiles, possède des héros dans son sein, et qu'elle est

1. JANSSEN, *L'Allemagne et la Réforme*, t. I, passim. — PASTOR, *Histoire des Papes*, trad. fr., t. V, Introduction, p. 1-223. — 2. RATZINGER, *Geschichte der kirchl. Armenpflege*, 2^e éd., Frib.-en-Br., 1884. — BLAISE, *Des monts-de-piété et des banques de prêt sur gage*, 2 vol., Paris, 1856. — HOLZAPFEL, *Die Anfänge der montes pietatis*, Munich, 1903. — CLAUDIO JANNET, *Le crédit populaire et les banques en Italie, du XV^e au XVIII^e siècle*, Paris, 1885. — 3. Voir une liste de 88 saints ou bienheureux correspondant à cette époque, PASTOR, t. V, p. 87 ss. — 4. V. plus haut, § 122, n. 2.

seule le vrai chemin qui conduit à l'héroïsme de la vertu et monte à la patrie céleste.

2° Tous ces avantages ne parviennent pas cependant à dissiper les **fortes ombres** qui se projettent sur le tableau de la société d'alors. D'abord l'autorité spirituelle était descendue fort bas. Cette décadence était une suite naturelle du schisme d'Occident, de la théorie conciliaire et des abus qui régnaient alors parmi le clergé. Le plus grand mal était la violation du célibat ecclésiastique; par là, les prêtres perdaient leur autorité et étaient livrés au mépris des fidèles¹. La chasse faite aux bénéfices, la négligence apportée au devoir de la résidence, l'absence de discipline dans certains ordres religieux n'entraînaient pas moins de conséquences désastreuses. Il faut y ajouter les funestes suites causées par le luxe effréné d'une grande partie des hauts dignitaires ecclésiastiques, alors que le clergé inférieur vivait bien souvent dans une poignante misère². L'état de la société n'était pas meilleur. Souvent le pouvoir civil ne se montra pas capable de punir les crimes publics conformément à leur gravité. Le droit du plus fort s'affichait effrontément, les seigneurs transformaient leurs châteaux en repaires de brigands; des troupes d'hommes promenaient le fer et le feu dans les campagnes. L'usure était à l'ordre du jour; elle régnait surtout dans le monde juif, ce qui entraînait parfois des persécutions sanglantes. La débauche dépassait toutes les bornes, renouvelant même l'ancien vice national des Grecs; en Italie puis en France la funeste contagion se répandit rapidement³. Ces vices étaient encore augmentés par un luxe exorbitant, par l'indécence dans le vêtement chez l'un et l'autre sexe, et par un grand nombre de mariages clandestins.

1. Voir les doléances à ce sujet d'un concile de Sens ou de Paris (1429). — MANSI, t. XXVIII, p. 1107. — Au sujet du triste état des choses en France, cf. H. DENIFLE, *La désolation des églises, monastères, hôpitaux en France, vers le milieu du XV^e siècle*, 2 vol., Maçon, 1897 ss. — 2. Pour l'Allemagne, cf. JANSSEN-PASTOR, t. I. — 3. PASTOR, *Hist. des papes*, t. V, p. 130 ss. — 4. DENIFLE et CHATELAIN, *Le procès de Jeanne d'Arc et l'Université de Paris. Mém. de la soc. de l'hist. de Paris*, XXIV (1898), p. 1 ss.

tins. Par contre les secours que la sainte Église fournit contre les sollicitations du mal, comme la célébration du dimanche, l'emploi des sacrements, le jeûne, etc., étaient négligés par un très grand nombre. Un grand mal répandu dans le peuple était encore la pratique de la superstition, la croyance aux sorcières, les supercheries des astrologues, des alchimistes, des devins, etc. Les rois et les princes eux-mêmes y prêtaient la main, c'est ainsi que les Templiers soumis à la question durent répondre au grief de sorcellerie, et que Jeanne d'Arc fut condamnée par l'université de Paris, comme sorcière. Le mal était si profondément enraciné que l'idée de chercher une explication naturelle aux faits ne venait même pas à l'esprit ¹.

3^e Pour remédier à cette lamentable situation, les **tentatives de réforme** ² ne pouvaient tarder de surgir. Il faut signaler en premier lieu de nombreux **conciles réformateurs**. Déjà celui de Vienne (1311-1312) promulgua des décrets salutaires ³. De vives discussions furent provoquées par la querelle entre séculiers et réguliers; le zèle et les privilèges de ces derniers étaient pour les premiers une cause continuelle de jalousie. Le concile de Pise (1409) n'eut aucun résultat; il contrecarra même l'unité de l'Église aussi bien que la réforme du chef et des membres; il faut en voir la cause dans son esprit révolutionnaire, qui s'explique, à son tour, par les difficultés du moment. A Constance (1414-1418) furent publiés des concordats et des décrets réformateurs; mais la courte durée des premiers (5 ans) et l'exécution restreinte des derniers prouvent combien cette action réformatrice était inefficace ⁴. Après un temps de profondes misères comme celles qu'on avait traversées, la force nécessaire pour une réforme radicale faisait encore défaut. D'ailleurs on se méprit sur les moyens à employer. Le décret *Frequens* ⁵ qui prescrivit un concile général tous les dix ans

1. Pendant la Réforme le mal devait empirer encore. Voir plus loin. —

2. Cf. IMBART DE LA TOUR, *Le mouvement réformiste dans le catholicisme avant Luther. Le Correspondant*, 10 juil. et 1908. — 3. HEFELE, I, 47 ss.

4. HEFELE, VII, 332 ss., 351 ss. — 5. MANSI, XXVII, p. 1159 ss.

affaiblissait le pouvoir des papes, qui, pour ce motif, ne le mirent guère à exécution. Rien ne fut non plus réalisé à Pavie-Sienne (1423-1424). Le décret de réforme donné par Martin V (1425) n'eut pas assez de suite. On ne pouvait sûrement rien attendre du concile de Bâle (1431-1437); bientôt il s'insurgea contre Rome. Dans la suite, ce concile transféré à Ferrare-Florence (1437-1439) s'occupa de l'union des Grecs et des autres Églises d'Orient. En 1512 Jules II convoqua le V^e concile de Latran (1512-1517), mais il mourut la même année. Léon X n'était pas l'homme capable d'introduire une réforme sérieuse. Quelques décrets virent bien le jour, mais ils restèrent, pour la plupart, lettre morte. Sur la fin du concile, la pseudo-réforme avait commencé en Allemagne et fit, hélas! plus d'impression sur les esprits que la réforme véritable.

4^e Le bien ne vint pas seulement des conciles tant généraux que particuliers, il vint encore des **réformateurs particuliers**, qui, animés du véritable esprit de l'Église, travaillèrent, par la parole et par la plume, à l'amendement du chef et des membres. En Hollande, il faut en signaler plusieurs à cause du grand succès de leurs travaux. **Gérard de Groote** (1340-1383) est célèbre par ses fondations prospères et ses prédications qui portèrent de grands fruits pour la réforme du clergé et du peuple ¹. **Florent Radewyns** (1350-1400) était un homme d'action; il réalisa les plans de De Groote et fit survivre leur commun esprit de réforme dans les œuvres entreprises par les *Frères de la vie commune* et la *Congrégation de Windesheim*. **Thomas à Kempis** exerça par ses œuvres immortelles, et surtout par l'*Imitation de Jésus-Christ* qui lui est généralement attribuée, une grande influence non seulement sur son temps mais encore sur tous les siècles suivants ². Un réformateur et un prédicateur célèbre fut le fameux **Jean Brugman**

1. GRUBE, *Gerhard Groot und seine Stiftungen*, Cologne, 1883. — DELPRAT, *De broederschap von Geert Groote*, 2^e éd., Arnhem, 1856. — 2. Éd. POHL, Frib.-en-Br., 1902 ss. Quatre parties parues.

(† 1473). **Denys le Chartreux** († 1471) est un des plus grands réformateurs du xv^e siècle. Pendant sa tournée de réforme avec le cardinal Nicolas de Cusa, il fit un bien immense; de sa cellule à Ruremonde il étendit à toute l'Europe son influence salutaire par une correspondance très étendue, et une longue série d'ouvrages.

5° En Allemagne, se trouvait au premier plan, tout d'abord le cardinal **Nicolas de Cusa** († 1464) dont nous avons déjà parlé; au milieu des troubles et des ténèbres, il apparut comme un ange de lumière et de paix. Il avait l'œil ouvert sur les défauts de son temps et travaillait pour le bien avec vigueur, surtout pendant sa grande tournée de réforme¹. Une intention pure guidait vers le même but **Conrad de Gelnhausen** († 1390) : *Epistola concordiae, Tractatus de congregando concilio tempore schismatis*²; **Henri de Langenstein** († 1397) : *Epistola pacis, Epistola consilii pacis*³; **Thierry de Niem** († 1418), évêque de Verdun, puis de Cambrai, défenseur intrépide, parfois même incisif, de la réforme à opérer dans le chef et les membres (*Nexus unionis, De schismate*)⁴; **Felix Hemmerlin** († 1464) qui avait de bonnes intentions, mais dont l'action était souvent trop brusque (*Contra validos mendicantes; Contra Beghardos et Beghinas*)⁵; **Jacques de Jüterbogk** († 1465), frère en religion de Denys le Chartreux et animé du même esprit, quoique partisan de la théorie conciliaire comme beaucoup d'autres de son temps, était un très zélé réformateur dans le bon sens (*Avisamentum ad papam pro reformatione Ecclesiae, De negligentia praelatorum libellus, De septem Ecclesiae statibus in Apocalypsi descriptis, De auctoritate Ecclesiae ejusque reformatione opusculum*); **Jean Busch** († 1481), né à Zwolle et plus tard chanoine

1. *Hist. Jahrb.*, I, 393 ss.; VIII, 629 ss. — 2. Chez MARTÈNE, *Thesaurus*, II, p. 1200 ss. — 3. HARTWIG, *Leben und Schriften Heinrichs von Langenstein*, Marbourg, 1868. — 4. W. MULDER, *Dietrich von Nieheim*, Amsterdam-Louvain, 1907. — 5. Les traités *De modis et De difficultate reformationis* ne sont pas de Niem. — 6. FIALA, *Beiträge zur Vaterländischen Geschichtsforschung, vornehmlich aus der nordwestlichen Schweiz*, I, Solothurn, 1890.

à Windesheim, devint prieur à Hildesheim, et commença sa grande action comme réformateur des couvents d'Allemagne (*inclytus reformator*) ; peu de temps avant sa mort, il retourna à Windesheim (*Liber de reformatione monasteriorum*)¹ ; **Geiler de Kaisersberg** († 1510), orateur fameux et prédicateur à la cathédrale de Strasbourg, attaqua dans des sermons d'allure très franche les principaux défauts de son époque et laissa pour l'édification et l'instruction des générations postérieures une grande collection de prêches².

6° En Espagne le célèbre cardinal **Ximenès** († 1517), franciscain, archevêque de Tolède, administrateur de la Castille, puis régent de ce royaume après la mort de la reine Isabelle, favorisa de tout son pouvoir la réforme du clergé et des moines. Son édition polyglotte de la Bible, parue à Alcalá, exerça une grande influence sur les études. Une nouvelle édition d'Aristote fut arrêtée par sa mort. A l'aide d'écrits mystiques, il s'efforçait de prévenir la lecture de livres dangereux³.

Il faut encore mentionner ici le dominicain **saint Vincent Ferrier**⁴ ; né à Valence en 1350, maître du Sacré-Palais à Avignon, sous Benoît XIII, il servit ce pape avec dévouement jusqu'à ce qu'il eût reconnu que l'obstiné pontife sacrifiait les intérêts de la chrétienté à son ambition personnelle. Alors il l'abandonna et contribua ainsi puissamment à la cessation du schisme. Pendant les vingt dernières années de sa vie, il parcourut l'Espagne, la France, la Suisse, les Flandres, une partie de l'Italie et vint mourir en Bretagne, à Vannes (1419). Il allait de province en province, marchant autant que possible à pied, prêchant partout la pénitence et le jugement dernier. Son succès fut prodigieux ; des multitudes immenses accouraient pour l'entendre. Il se donnait pour

1. Édition GRUBE, Halle, 1887. — 2. Édition de LORENZI, 4 tomes, Trèves, 1881-1883. — DACHEUX, *Un réformateur catholique à la fin du XV^e siècle*, Paris, 1876. — 3. HEFELE, *Der Kardinal Ximenes und die Hirschlichen Zustände Spaniens*, 2^e édit., Arnheim, 1852; 3^e édit. fr., Paris, 1869. — 4. FAGES, *Histoire de saint Vincent Ferrier*, nouv. édit., 2 vol., Paris, 1901.

l'ange de l'Apocalypse et le prouvait par les miracles les plus éclatants. C'est ainsi qu'en ces temps malheureux, Dieu permettait des moyens exceptionnels pour combattre des maux en dehors de toute mesure.

7° En France se distingua **Guillaume Durand** († 1328) qui écrivit, à ce qu'il paraît, sur l'ordre de Clément V, un livre intitulé : *De modo celebrandi concilii et corruptelis in Ecclesia reformandis*¹. Le célèbre **Pierre d'Ailly** († 1420), successivement chancelier de Paris, évêque du Puy, ensuite de Cambrai, travailla avec persévérance à l'extinction du schisme et fut un des réformateurs les plus zélés et les plus influents aux conciles de Pise et de Constance (*Canones reformationis Ecclesiae in concilio Constantiensi, Capita agendorum in concilio generali Constantiensi*²). Surtout **Jean Gerson** († 1429), chancelier de l'Université de Paris, resta jusqu'à sa mort l'âme des mouvements réformateurs de son temps. Il menait une vie sévère d'ascète et conquit un si grand renom que l'*Imitation de Jésus-Christ* lui fut longtemps attribuée. Ses écrits à caractère réformateur sont nombreux (*De simonia, De emendatione Ecclesiastica, De statibus Ecclesiasticis*, etc.)³. **Nicolas de Clémangis** († 1434), recteur de l'université de Paris et ensuite secrétaire de Benoît XIII à Avignon, travailla à améliorer la situation de l'Église, surtout par ses nombreux écrits (*De studio theologico, De praesulibus simoniacis, De novis festivitatibus non instituendis, De corrupto Ecclesiae statu, Disputatio habita per scriptum super materia concilii generalis cum quodam scholastico Parisiensi*)⁴.

8° En Italie l'action de **Jérôme Savonarole** (1452-1498)⁵ marque la réaction la plus puissante de l'esprit

1. Éd. Paris, 1545 et 1674. — HEFELE, VI, 461 ss. — 2. HARDT, I, p. 409 ss. et 506 ss. — L. SALEMBIER, art. Ailly (d') Pierre, dans le *Dict. de Théol. cath.* — 3. Éd. DUPIN, 5 vol., Paris, 1706. — SCHWAB, *Johannes Gerson*, Wurtzbourg, 1858. — 4. Édition Leyde, 1593, avec une biographie. — 5. PASTOR, *Histoire des Papes*, t. V, 179-196; VI, 1-50; — *Contribution à l'histoire de Savonarole*, Paris, 1898. — P. VILLARI, *Storia di Girol. Savonarola e dei suoi Tempi*, Florence, 1859-1861, trad. fr. par GRUYER, 2 vol., Paris, 1874. — BAYONNE, *Étude*

chrétien contre la décadence des mœurs et l'esprit païen de la Renaissance. Les résultats s'annonçaient splendides; mais la politique d'Alexandre VI et le manque de souplesse et de mesure du grand prédicateur aboutirent à une catastrophe qui, en supprimant le réformateur, amoindrit considérablement les résultats de son œuvre, sans cependant les détruire. Il prêcha d'abord un certain temps à Florence (1482-1483) sans un grand concours de peuple. A partir de 1490 il infligea de rudes coups aux vices des Florentins et fit un bien immense. Mais l'audacieux prêcheur eut le malheur de se lancer dans la politique, ce qui lui fit d'irréconciliables ennemis; il se déclara pour l'alliance française, invoquant le secours de l'envahisseur Charles VIII (le nouveau Cyrus) contre Alexandre VI; il menaça le pape d'un concile général qui déposerait le pontife prévaricateur. Le pape lui interdit la prédication dans les brefs du 25 juillet et du 8 septembre 1495; malgré cela le tribun reparut en chaire le 11, le 15 et le 26 octobre. Cependant ayant reçu un troisième bref daté du 16 octobre, il s'abstint de prêcher jusqu'à ce qu'il en eût obtenu la permission par l'intermédiaire du cardinal Caraffa. Il prêcha le carême suivant sur l'ordre de la Seigneurie de Florence, mais avec de telles violences de langage contre le pape et les abus de Rome qu'il s'aliéna le général des Dominicains et le cardinal Caraffa son protecteur. Un bref du 7 novembre 1496 n'ayant pas eu de résultat fut suivi de l'excommunication, le 12 mai 1497. Le moine frappé répondit le 19 juin par son « Epître à tous les chrétiens... contre l'excommunication subrepticement obtenue contre lui », mais s'abstint quelque temps des fonctions ecclésiastiques; plus tard, soutenu par l'autorité civile, Savonarole brava l'excommunication, célébra à Noël trois fois la sainte messe, monta de nouveau en chaire en 1498, demandant à Dieu de le précipiter en enfer s'il demandait jamais l'ab-

sur Jérôme Savonarole, d'après de nouveaux documents, Paris, 1879. — PAOLO LUOTTO, *Il vero Savonarola e il Savonarola di L. Pastor*, Florence, 1897. SAVONAROLE, *Œuvres spirituelles choisies*, éd. BAYONNE, 3 vol., Paris, 1879.

solution d'une excommunication dont il ne reconnaissait pas la validité. Alexandre menaça Florence de l'interdit. La Seigneurie effrayée défendit à Savonarole de prêcher; le prédicateur céda et mit tout en œuvre pour réunir un concile général contre le pape qu'il déclarait illégitime à cause de son élection simoniaque et de son incrédule (1498). Bientôt les Franciscains s'opposèrent à lui et, pour décider de la divinité de sa mission, le provoquèrent à un jugement de Dieu. Savonarole accepta la proposition et prépara ainsi sa chute. Au jour fixé (7 avril 1498) le jugement de Dieu n'eut pas lieu par suite d'une querelle au sujet du cérémonial à suivre; Savonarole tomba en disgrâce auprès du peuple désillusionné. Le lendemain il aggrava sa situation en prêchant encore malgré la défense de la Seigneurie; celle-ci alors l'emprisonna, le soumit à la torture¹ et le fit mourir au gibet avec Fra Domenico da Pescia et Fra Silvestro Maruffi, dans les visions duquel il avait toujours mis sa confiance; le corps de Savonarole fut ensuite livré aux flammes et ses cendres jetées dans l'Arno. Telle fut la fin de ce moine, homme d'un grand génie; son rôle a provoqué d'ardentes discussions, on ne peut du moins mettre en doute ni son éloquence, ni l'intégrité de ses mœurs, ni ses bonnes intentions, ni son zèle ardent pour la cause de l'Église. Son agitation politique fut la cause principale de sa ruine. D'autre part ses écrits examinés sous Paul III, Jules III, Paul IV ont été déclarés exempts de toute erreur doctrinale. Sa mémoire a rencontré un grand nombre d'admirateurs; parmi ceux qui l'ont eu en vénération et en très haute estime, il faut mentionner sainte Catherine de Ricci, saint Philippe de Néri et Benoît XIV.

1. « Arrachés par la torture, défigurés en outre par l'interpolation ou la suppression de mots ou de phrases, les aveux de Savonarole ne prouvent rien. Par conséquent, jamais on ne saura dans quelle mesure il a mérité la sentence capitale prononcée contre lui. » PASTOR, *Histoire des Papes*, IV, 43. — J. SCHNITZER, *Quellen und Forschungen zur Gesch. Savonarolas*, 3 fasc. parus. Munich, 1902, 1904; *Savonarola im Lichte der neuesten Literatur*, Hist.-pol. Bl., 1898.

CHAPITRE III

L'ORGANISATION ECCLÉSIASTIQUE. SÉCULIERS ET RÉGULIERS.

§ 127. — Le Siège Apostolique¹.

1° A la suite de leur résidence à Avignon et du grand schisme d'Occident, les papes commencèrent à étendre leur **juridiction** à des matières sur lesquelles ils ne l'avaient pas fait valoir autrefois. La victoire que remporta Léon X sur la théorie conciliaire au V^e concile de Latran, et qu'il proclamait en ces termes : « *Romanum pontificem, tanquam super omnia concilia auctoritatem habentem, conciliorum indicendorum, transferendorum ac dissolvendorum plenum jus et potestatem habere* » (sess. XI), ne peut nullement être considérée comme une conquête opérée par les papes de leur supériorité sur les conciles. Ce pouvoir, les papes l'ont toujours eu et ne peuvent jamais l'abdiquer. Et, s'il est vrai de dire que bon nombre de savants et saints personnages du xiv^e et xv^e siècle n'ont pas reconnu au pape ce pouvoir suprême, l'erreur cependant ne fut point générale. Elle s'explique d'ailleurs, même chez ces hommes éminents, par les difficultés presque insurmontables qu'amenait le schisme et par le caractère tout particulier que prit le concile de Constance.

1. PHILLIPS, *Kirchenrecht*, t. III. — BANGEN, *Die römische Curie*, Munster, 1854. — FR. X. WERNS, *Jus decretalium*, t. II : *Jus constitutionis Ecclesiae Catholicae*, Rome, 1889. — PASTOR, *Histoire des Papes*, trad. fr. FURCY RAYNAUD, Paris, 1901. — HINSCHIUS, *Kirchenrecht*, t. I.

2° Les **métropolitains** avaient eu jadis le droit de confirmer et de consacrer leur suffragants; après les compilations authentiques faites des décrétales, à partir du xiv^e siècle et pendant la durée de leur résidence à Avignon, les papes se réservèrent de nouveau l'exercice de ce droit. Le concile de Trente enleva aux métropolitains davantage encore et réduisit leurs pouvoirs aux limites qu'ils ont aujourd'hui.

3° Le changement le plus marquant que fit le Saint-Siège, c'est la multiplication de **réserves papales**. Théoriquement, les papes pouvaient, comme vicaires du Christ, réclamer le droit de conférer tous les bénéfices (*plenaria dispositio*). Le décret de Clément IV (1265) passe ordinairement pour la première décision relative aux réserves; il y est dit que le pape se réservait les offices ecclésiastiques vacants « près du Saint-Siège » et agissait ainsi conformément à une coutume ancienne¹. Les papes du xiv^e siècle, Boniface VIII, Jean XXII et Benoît XII continuèrent dans la même voie, donnèrent du décret de Clément IV des explications plus précises et en étendirent la portée. C'est ainsi que les papes se réservèrent la nomination des patriarches, des archevêques et des évêques, de même la nomination aux offices inférieurs, devenus vacants, soit que les titulaires fussent morts dans la résidence du pape, ou en un endroit qui n'en était éloigné que de deux journées de marche, soit qu'ils fussent démis ou changés, ou qu'ils dussent renoncer à un office par suite de la possession de plusieurs bénéfices (*cumulus beneficiorum*); les papes se réservèrent encore tous les bénéfices des cardinaux et des officiers de la curie, enfin les bénéfices dont l'occupation s'était faite à la suite d'une élection contraire au droit canonique. Ces cas de réserves furent insérés dans le règlement de la chancellerie et obtinrent ainsi force de prescriptions légales². De plus, les papes jouissaient

1. *Licet Ecclesiarum*, l. VI, III, 4. 2. Ce décret fut confirmé par Clément V et Clément VI. — 2. *De reg. Cancellar.*, chez FERRARIS, *Prompta* 5.

du *droit de dévolution*, d'après lequel la collation des bénéfices majeurs ou autres appartenait au Saint-Siège, dès que l'archevêque ou l'évêque avait laissé passer le temps fixé pour leur occupation, ou y avait procédé d'une manière invalide. Il n'était pas rare que le siège apostolique se réservât la collation d'un bénéfice dans un cas déterminé (*provision*) ou donnât droit d'accepter, dès qu'il serait vacant, un bénéfice encore occupé (*expectative*). Ces réserves papales eurent de très heureux résultats. De cette manière il était permis de récompenser la fidélité et le mérite de certains hommes; il était en même temps facile d'affaiblir l'influence qu'exerçait le pouvoir temporel sur la collation des bénéfices. Il faut cependant regretter que l'on conférât trop souvent à des clercs italiens des bénéfices situés dans des contrées étrangères, dont la langue leur était inconnue; il arrivait aussi qu'une seule personne occupait simultanément plusieurs bénéfices (*cumul des bénéfices*) ou du moins adjoignait à la possession définitive d'un bénéfice l'administration provisoire d'un autre (*commend*).

4° En temps de pénurie d'argent, surtout pendant le séjour à Avignon et le schisme d'Occident, les réserves permirent d'augmenter avantageusement les **revenus du Saint-Siège**¹. Il était en effet d'usage depuis les temps les plus reculés que celui qui recevait un bénéfice fît un don volontaire. Ces dons furent appelés *servitia* et fixés au milieu du XIII^e siècle à une somme déterminée. Celui-là seul qui recevait du pape un évêché ou une abbaye (*beneficia consistorialia*) avait l'obligation de les fournir. Ces *servitia* furent divisés en *servitia communia*, destinés pour une moitié à la Chambre apostolique, pour l'autre au Sacré-Collège, et en *servitia minuta* que l'on donnait aux employés de la curie. Ils s'appelaient

bibl., au mot *Beneficium*. — HINSCHIUS, III, 123 ss. — *Regulae cancellariae Apostolicae*, éd. OTTENTHAL, Inspruck, 1888. — 1. KÖNIG, *Die Päpstliche Kammer unter Clemens V und Joannes XXII*, Vienne, 1894. — GOTTLÖB, *Aus der Camera Apost. der XV Jahrh.*, Paderborn, 1894. — CH. SAMARAN et G. MOLLAT, *La fiscalité pontificale en France au XIV^e siècle*, Paris, 1905.

encore *annates* parce que leur taux était fixé d'après les revenus annuels du bénéfice. Boniface IX introduisit les annates également pour le cas des bénéfices mineurs à conférer par le pape, et réclama la moitié des revenus de la première année (*annatae Bonifatianae*). Plusieurs papes mirent aussi la main sur les revenus des bénéfices vacants (*fructus medii temporis*), d'un côté pour augmenter dans des temps critiques les revenus du Saint-Siège, d'un autre côté pour hâter l'occupation de ces bénéfices. Clément V en ordonna ainsi, relativement aux bénéfices anglais, pour une durée de trois ans. Jean XXII réclama la moitié des revenus de la première année de tous les bénéfices vacants. Cet impôt disparut peu à peu après le concile de Constance. De temps en temps, aux jours de besoin, les papes demandaient aussi la *dixième* partie des revenus ecclésiastiques.

5° Des **plaintes** continuelles s'élevèrent contre les réserves aussi bien que contre les impôts prélevés par le pape, dès le commencement du xve siècle¹. A défaut de courage pour s'amender soi-même, on croyait favoriser la réforme universellement réclamée du chef et des membres, en élevant la voix contre les abus de la curie. Tout un siècle durant, les Allemands réitérèrent les *Gravamina nationis germanicae* tandis que les Français invoquaient les libertés de l'Eglise gallicane. En somme ce n'était que des attaques dirigées contre les réserves et les impôts, auxquels continuèrent de s'opposer surtout les princes, la noblesse et les évêques qui pour la plupart se recrutaient dans ses rangs. On en vint ainsi aux **concordats** de Vienne (1448) avec l'Allemagne, de Bologne (1516) avec la France, par lesquels les réserves et les impôts furent limités. Le premier stipule que le pape pouvait nommer en Allemagne : 1° aux bénéfices qui deviendront vacants « près du Saint-Siège » ; 2° aux évêchés et dans les couvents d'hommes

1. Prenez comme exemple NIC. DE CLEMANGIS, *De corrupto Ecclesiae statu*, éd. Leyde, p. 4-28. — MAYER, chez FREHER, *Script. rer. Germ.*, éd. STRUVE, II, 686. — HEFELE, t. VII-VIII.

qui possèdent l'exemption, en cas d'élection non canonique, ou si l'élection n'est pas communiquée en temps voulu, ou s'il existe une raison sérieuse pour ne pas confirmer l'élu; 3° aux bénéfices supérieurs (*dignitates*) des chapitres de cathédrales et des collégiales, et à tout autre bénéfice des mêmes chapitres dans le courant des mois impairs (*alternativa mensium*); 4° le pape pouvait recevoir les *servitia* de tous les évêchés et couvents d'hommes exempts, les annates des autres bénéfices, quand les revenus annuels s'élevaient au moins à 24 florins de la Chambre apostolique.

En France on convint que ce serait 1° au roi de nommer à tous les évêchés, couvents et prieurés, qui jouissaient jadis du droit de faire canoniquement les élections; 2° au pape, à confirmer la nomination et à nommer à tous les bénéfices qui étaient vacants « près du Saint-Siège » (*apud sedem apostolicam vacantia*); à lui encore de se réserver un certain nombre de *provisions* relativement aux chapitres des cathédrales et des collégiales, mais point d'*expectatives*¹. En France le concordat, malgré l'opposition du Parlement, apaisa généralement les esprits. Il n'en fut pas de même en Allemagne, où les *Gravamina nationis germanicae* continuèrent de se répéter; les plaintes contre l'oppression romaine aigriront les esprits et les préparèrent à la pseudo-réforme.

6° Cet accroissement des impôts et des *servitia* réclamés par le Saint-Siège était devenu d'ailleurs une nécessité. Il y avait en effet un énorme surcroît de dépense causé par le séjour à Avignon et le schisme, mais surtout par le développement progressif de la **curie romaine**. A mesure que la puissance et l'influence des papes s'élargissaient, leurs relations augmentèrent avec le monde entier, et par suite aussi le personnel de leur

1. Le texte se trouve chez Nussi, *Conventiones*, p. 13 ss. — Cf. G. RENARD, art. *Concordats* (*Étude d'ensemble*), dans le *Dict. de Théol. cath.*, col. 733 ss. — A. BAUDRILLART, *Quatre cents ans de concordat*, Paris, 1905.

cour devait se multiplier. La *rota romana*¹ occupe la première place elle constitue le tribunal suprême du pape pour les causes civiles. L'organisation définitive date de Jean XXII et de Martin V; Sixte IV fixa le nombre des auditeurs à douze. L'institution la plus ancienne était la chancellerie apostolique²; l'envoi des lettres apostoliques lui était confié : l'envoi des bulles *avec* et celui des brefs *sans* l'avis des cardinaux. Un vice-chancelier en avait la direction; il avait à sa disposition six notaires et un grand nombre d'*abbreviatores* et *scriptores*. La Daterie fut érigée au xv^e siècle; une partie des travaux de la précédente institution lui fut confiée. Son personnel se composait d'un dataire et d'un certain nombre de référendaires, qui procuraient des faveurs et donnaient satisfaction aux demandes pour le for externe. Les absolutions et les dispenses *in foro externo et interno* relevaient de la **Pénitencerie**. Le premier pénitencier connu est **saint Raymond de Pennafort**. Sous Clément V (commencement du xiv^e siècle) l'institution avait déjà pris un développement considérable : à la tête se trouvait un grand pénitencier avec plusieurs pénitenciers. Les finances papales étaient administrées par la Chambre apostolique; c'était déjà une vieille institution; mais ce fut Eugène IV qui lui donna la forme définitive; il plaça sous la direction du camérier sept autres officiers subalternes; les officiers qui portaient un nom spécial étaient le trésorier et l'auditeur de la Chambre³.

Le nombre des **cardinaux** était à cette époque plus faible qu'auparavant; au xv^e siècle, à la suite des décisions du concile de Constance, il descendit même jusqu'à vingt-quatre.

1. SÆGMÜLLER, *Tüb. Quartalschrift*, 1895, p. 97 ss. — 2. H. BRESLAU, *Handbuch der Urkundenlehre*, Leipzig, 1889, I, 216 ss. — GEORGES GOYAU, *Le Gouvernement central de l'Église*, dans *Le Vatican, les papes et la civilisation*, Paris, 1895, p. 324 ss. — 3. MARKGRAF, *Die römische Kurie*, Breslau, 1875.

§ 128. — Les évêques et autres ecclésiastiques¹.

1° Durant cette période l'autorité et l'influence des évêques baissèrent de plus en plus. Plusieurs causes y contribuèrent. En premier lieu, la mainmise opérée par la noblesse sur toutes les dignités épiscopales. Cette cause eut surtout en Allemagne des conséquences très funestes². Les fils des princes et des seigneurs, qu'ils fussent dignes ou non, occupaient presque tous les sièges. Non seulement il en résultait un grand mécontentement, mais de plus l'esprit mondain de l'épiscopat s'accrut davantage : les évêques devinrent oublieux de leurs devoirs, ne pensèrent plus qu'à briller et à s'enrichir, et consacrèrent plus de soin au gouvernement temporel de leurs biens qu'au maintien de la discipline ecclésiastique.

La puissante influence des princes dans la nomination aux évêchés fut une seconde cause de cette triste situation. C'est un fait avéré que dans leurs choix les souverains peu édifiants de ces temps-là portaient beaucoup plus d'attention à la puissance et au crédit qu'au talent et à la sainteté de leurs candidats. Il y eut même des évêques commendataires.

La troisième cause de ce triste état de choses se rapporte aux tendances antipapales des évêques, qui ne comprirent pas que leur influence devait baisser en même temps que l'autorité des papes. Au même but devaient aboutir les tentatives de transporter les institutions démocratiques dans la hiérarchie ecclésiastique, tentatives qui se manifestèrent à Pise, Constance et Bâle ; des doc-

1. *Reformatorium vitae clericorum*, éd. Bâle, 1894. — ÉCRITS RÉFORMATEURS de GERSON, NICOLAS DE CLÉMENTIS, DENYS LE CHARTREUX : *De vita et regimine praesulum*, *De vita canonicorum*, *de vita curatorum*. — *Tübinger Quartalschr.*, t. L, p. 68 ss. — *Hist. Jahrb. der Görresgesellschaft*, t. XIX, p. 29 ss., 447 ss. — HEFELE, *Histoire des Conciles*, t. VI-VIII. — 2. JANSSEN, *Geschichte des d. Volkes*, 17-18 éd., p. 688 ss.

teurs, des membres du clergé inférieur et même des laïques y parlèrent sur un ton si hautain que les plus fâcheuses conséquences devaient s'ensuivre, contraires à la soumission due aux supérieurs hiérarchiques. Cependant il y avait à tout cela, si l'on excepte l'esprit mondain des prélats qui s'aggravait toujours, des circonstances atténuantes : les difficultés presque insurmontables dans lesquelles se trouvait l'Église à cette époque imposent à l'historien le devoir de l'indulgence. Le mal d'ailleurs n'était pas universel. Un grand nombre d'évêques saints et énergiques gouvernèrent dans l'Église de 1300 à 1500. Il faut citer Jean d'Arkel (1364), Jean Dominiçi, archevêque de Raguse, saint Antonin à Florence, et Laurent Justiniani à Venise. La France et l'Espagne pouvaient également nommer plus d'un évêque éminent. Des conciles eurent lieu bien souvent et ne demeurèrent pas sans bons résultats.

2° Il y avait peut-être plus d'abus encore au sein des **chapitres**. Ils étaient devenus le refuge ordinaire des fils cadets de la noblesse et en recevaient beaucoup qui n'avaient aucune vocation pour l'état ecclésiastique. Il est inutile de souligner quelle néfaste influence de semblables dispositions devaient exercer sur leur conduite. La grande plaie du temps était le concubinage¹, d'où résultaient tout naturellement l'indifférence, le manque de zèle et la négligence des sacrements. Le droit des évêques à la nomination des chanoines devint très limité; le chapitre par suite comblait lui-même les vides et choisissait lui-même ses dignitaires. En France, en Allemagne et en Angleterre s'introduisit dès le XIII^e siècle le *jus primariarum precum*, c'est-à-dire que le roi et les autres princes du royaume exerçaient le droit de présentation à la première place devenue vacante après leur couronnement dans les chapitres du royaume. Droit regrettable, car; le plus souvent, les princes ne tenaient malheureusement pas compte de

1. HEFELE, t. VII, p. 393 s. — GERSON, *Opp.*, II, 617.

la vertu et des qualités du candidat. Ils présentaient plus d'une fois des personnes incapables de s'acquitter des devoirs rattachés au bénéfice : des enfants, des sujets qui n'avaient pas reçu d'ordination, ou bien des titulaires d'un ou de plusieurs autres bénéfices. Les papes et les conciles s'efforcèrent bien d'arrêter les abus ; mais l'effort avorta¹. Le cumul des bénéfices et les commendes continuèrent à subsister. Déjà Jean XXII avait dispensé les cardinaux et les fils de princes des ordonnances faites par lui pour corriger les abus² ; il est certain que ce constant exemple devait avoir une influence très nuisible sur les clercs inférieurs, surtout sur les chanoines.

3° Les chapitres et les couvents avaient parfois le **droit de patronat** sur plusieurs paroisses, et il faut dire que celles-ci avaient en général tout lieu d'être contentes de la manière dont elles étaient traitées. C'était au contraire un malheur pour les paroisses, de même que pour les curés, quand le titulaire du droit, considérant l'Église et ses revenus comme des propriétés, procédait par arbitraire, sans s'inquiéter aucunement de l'évêque pour nommer à une place vacante. La vie du curé était alors très dure. Dans certains pays, comme en Angleterre, beaucoup d'églises étaient si pauvres, qu'aucun ecclésiastique ne se présentait pour la desservir ; et l'on préférait vivre à l'aide des seuls honoraires de messe. En Scandinavie, les plaintes portaient sur la simonie, dont les patrons se rendaient coupables en donnant des desservants aux paroisses³ ; en Autriche, les patrons opprimaient les curés⁴. C'est surtout au xiv^e siècle que les conciles s'élevèrent avec beaucoup d'énergie contre les nombreux abus que commettaient les patrons⁵.

4° La **formation des ecclésiastiques** différait beaucoup de celle des temps passés. Une bonne partie du clergé étudiait aux universités, qui se développèrent et

1. HEFELE, t. VI, 445, 462, 554, 555, 605, 647, 688 ; VIII, 455, 293, 373, 469, 732. — 2. *Extr.* JOANNIS XXII, cap. un. *De praebeendis*. — 3. HEFELE, VIII, 203. — 4. HEFELE, VII, 294. — 5. HEFELE, t. VI, passim.

se multiplièrent beaucoup au xv^e siècle. Déjà en 1322 le concile de Valladolid prescrivait que, sur dix chanoines d'églises cathédrales et collégiales, un au moins devrait aller faire ses études dans une université (*studium generale*), et les y poursuivre jusqu'à ce qu'il fût solidement instruit. Pendant ce temps il continuerait à jouir de son bénéfice. Le concile de Tolède en 1339 fit la même ordonnance. Le concile de Lavaux (1368) voulait qu'il y eût toujours deux membres du chapitre à l'université. Celui de Magdebourg (vers 1390) alla plus loin encore : le chapitre métropolitain devait envoyer à l'université trois étudiants (pour la théologie, le droit canon et le droit civil); les églises et les couvents dépendants de l'évêque, deux étudiants (pour la théologie et le droit canon ou le droit civil); les autres couvents et églises collégiales, au moins un étudiant (pour la théologie ou le droit canon). Un curé nommé pouvait se faire remplacer et passer au moins sept ans dans les études d'une université¹. C'est ainsi que le nombre des ecclésiastiques sérieusement instruits s'accrut beaucoup au xv^e siècle. Des grades académiques furent bientôt exigés pour l'obtention de certaines dignités dans les chapitres et les paroisses importantes². Cependant la plus grande partie du clergé faisait encore ses études dans des écoles de chapitres et de couvents, ou dans les autres qui les avaient remplacées. Il n'y avait pas d'ordonnance à ce sujet avant le concile de Trente; il suffisait d'un examen, et l'on ne demandait pas à quelle école le candidat avait acquis les connaissances nécessaires³. Certains chapitres n'admettaient personne qui n'eût fait deux ans d'études à l'université. Les desservants de campagnes et les curés, qui avaient les moyens de le faire, devaient s'appliquer trois ans à la théologie ou au droit canon. Ainsi l'ordonna le concile de Magdebourg

1. HEFELE, VII, 536, 564, 625, 837. Cap. *Cum ex eo*, 34, *De elect.*, in 6^e. —
2. JANSSEN-PASTOR, 17^e-18^e éd., I, 403-406, 481; II, 212 : Luther exagère quand il écrit : « Personne ne pouvait être prédicateur ou curé, sans avoir été reçu maître ou docteur dans quelque université. » — 3. Cependant voyez le concile de Sabina (1494). HEFELE, VIII, 366.

en 1390¹. On était moins exigeant pour les clercs qui restaient dans les rangs inférieurs ; de même les exigences n'étaient pas les mêmes partout.

§ 129. — Les Réguliers².

1° Tandis que certains ordres anciens allaient déclinant pendant cette période, de nombreuses fondations nouvelles virent le jour et secondèrent la réforme et la correction des mœurs, tout en utilisant leurs forces sur d'autres terrains. En Hollande, l'on vit surgir les fondations de **Gérard de Groote**³. Né à Deventer en 1340, il étudia d'abord à l'école collégiale de sa ville natale, ensuite à Paris, Prague, Cologne et Avignon. Pourvu de nombreux bénéfices, il menait une vie très mondaine. En 1374, il rencontra à Utrecht Henri van Calkar, prieur de la chartreuse Munnikhuizen près d'Arnhem et fut ramené par lui à la piété. Il passa ainsi trois ans à Deventer et plus de deux ans à Munnikhuizen, dans l'ascétisme et la pénitence, et fonda ensuite, en 1379, la maison de maître Gérard ou les **Sœurs de la vie commune**. Elles ne portaient pas d'habit spécial, ne faisaient pas de vœux, et n'étaient obligées qu'à garder l'obéissance et la chasteté. Celle qui manquait à ces obligations était renvoyée ; après renvoi ou sortie volontaire, personne ne pouvait être admis de nouveau. Tous les ans, le jour de saint Grégoire (12 mars), se faisait l'élection de la supérieure (appelée *meistersche*) ; cette élection était confirmée par les échevins de la ville. Point de dot à remettre à l'entrée. Chaque sœur qui en avait les forces devait vivre du

1. HEFELE, VI, 837. — 2. HELYOT, *Histoire des ordres monastiques, religieux et militaires*, etc., 8 t. en 4 vol., Paris, 1714-1719. — MAX HEIMBUCHER, *Die Orden und Congregationen*, 2 vol., 2^e éd., Paderborn, 1907. — HENRION, *Histoire des ordres religieux*, Bruxelles, 1838. — G. GIUCCI, *Iconografia storica degli ordini religiosi e cavallereschi*, Rome, 1844. — HOLSTENIUS-BROCKIE, *Codex regularum*, etc., 6 t. en 3 vol., Augsbourg, 1739. — 3. THOMAS A KEMPIS, *Vitae Gerardi M.*, éd. SOMALIUS, Anvers, 1607. — GRUBE, *Gerhard Groot und seine Stiftungen*, Cologne, 1883.

travail de ses mains. La fondation se développa et s'étendit à tout le pays. Dans la première moitié du xv^e siècle elle comptait 90 maisons. Plus tard bon nombre de maisons prirent la règle de Saint-François ou celle des chanoinesses de Saint-Augustin. Quelques-unes manquèrent de fidélité à la discipline et finirent par s'éteindre lentement. Le plus grand nombre périt dans les tourmentes de la Réforme.

2^o De 1380 à 1383, De Groote, diacre depuis 1379, exerça l'office de la prédication dans le diocèse d'Utrecht et fit un bien immense. Dans l'intervalle de ses voyages, séjournant à Deventer, il attira à lui les élèves de l'école du chapitre et leur fit copier des livres. A Deventer arriva aussi vers le même temps **Florent Radewyns**, chanoine de Saint-Pierre à Utrecht; il avait jadis conquis le grade de maître ès-arts, à l'université de Prague. De Groote décida Radewyns à renoncer à sa riche prébende d'Utrecht, à devenir vicaire de Deventer et à se joindre aux jeunes copistes de l'école. Un jour, 1381 ou 1382, Radewyns s'adressa à De Groote en ces termes : « Cher maître, quel mal y aurait-il à ce que moi et ces écoliers de bonne volonté nous mettions en commun l'argent à dépenser chaque semaine et vivions ensemble de cette somme? » De Groote acquiesça après quelques hésitations. Les jeunes élèves s'en allèrent habiter ensemble et vivre en commun. Telle fut l'origine des **Frères de la vie commune**¹. Sur les conseils et sous la direction de De Groote, Florent Radewyns, institué premier supérieur, projeta une règle. Ses disciples ne feraient pas de vœu, mais feraient la déclaration de vouloir persévérer à obéir et à gagner leur pain en travaillant et en écrivant. La congrégation se composait de prêtres et de clercs : ceux-ci portaient un

1. G. DE BONNET-MAURY, *De opere scholastica fratrum vitae communis in Neerlandia*, Paris, 1889. — SCHULZE, *Zur Gesch. der Brüder des gemeins. Lebens*, *Zeitschr. f. Kirchengesch.*, 1890, p. 577 ss. — MÖBIUS, *Beiträge zur Charakteristik der Brüder der gem. Lebens*, Leipzig, 1888. — HÖNIC, *Die Brüder des gem. Lebens und ihre Zeit*, Gutersloh, 1894.

habit de laine grise à capuchon. En 1384 une deuxième maison, destinée aux Frères, fut achetée à Zwolle ¹, peu avant la mort de De Groote. Les Frères de la vie commune ont eu une grande influence par leurs nombreux convicts, dans lesquels ils avaient institué des répétiteurs. Ils n'ont possédé d'écoles propres qu'à Utrecht, Liège et Bois-le-Duc. Peu après, ces congrégations sans vœux devinrent l'objet d'attaques violentes. Le plus ardent à combattre les Frères fut le dominicain Matthieu Grabow, il amena même l'affaire devant le concile de Constance, soutenant que l'on ne peut réellement et méritoirement pratiquer les conseils évangéliques de la pauvreté, de la chasteté et de l'obéissance que dans le sein des ordres religieux (*verae religiones*). D'Ailly et Gerson défendirent avec énergie les Frères de la vie commune, assimilant leur vie à la vie parfaite des premiers chrétiens de Jérusalem. Grabow se rétracta purement et simplement ². Après avoir travaillé beaucoup en Hollande, en Belgique et en Allemagne, les Frères succombèrent sous les coups de la réforme.

3° Dans le but de défendre les deux congrégations, De Groote avait conçu le plan de fonder un couvent de chanoines réguliers, et ordonna à ses disciples, ou tout au moins leur proposa, de mettre cette idée à exécution ³. En 1387 commença donc la construction du célèbre couvent de Windesheim ⁴, qui fut habité dès le 17 octobre de la même année, jour de la fondation de la **Congrégation de Windesheim**, vu qu'à cette date les six premiers membres prononcèrent leurs vœux de religion comme chanoines réguliers de l'ordre de Saint-

1. M. SHOENGEN, *Die Schule von Zwolle*, I, *Van den Anfängen bis zum Ausreten der Humanismus*, Frib.-en-Br., 1898. — 2. Voir l'accusation de Grabow et les réponses de Pierre d'Ailly et de Gerson, chez V. DE HARDT, *Concil. Constantiense*, III, 407 ss. — MANSI, XXVIII, 386 ss. — A. BAUDRILLART, art. *Constance (Concile de)*, dans le *Dict. de Théolog. cath.*, col. 1219. — 3. La tradition de l'Agnietenberg est ici conforme avec celle de Windesheim, — Cf. THOMAS A KEMPIS, *Vita Gerardi M.*, c. xv et JEAN BUSCH, *Chron. Windes.*, éd. GRUBE, p. 263-264. — 4. Monographie par AQUOY, Utrecht, 1873-80.

Augustin. Leur vie régulière était sévère; ils passaient leur temps à réciter l'office choral, à travailler des mains et surtout à copier des livres; cette dernière occupation remplaça de plus en plus tout autre travail. Ils vivaient sous une clôture très stricte; leur habit était celui des chanoines réguliers. La congrégation se composait de prêtres et de laïques. Aux débuts les novices de Windesheim se recrutèrent tous dans la maison des Frères de Deventer. Mais plus tard d'autres se joignirent à eux, parfois des couvents entiers. En tout l'on compte 86 couvents d'hommes et 16 couvents de femmes, soumis à la règle de Windesheim. L'influence qu'ils exercèrent pour le bien fut grande; elle s'explique par leurs tendances ascétiques sévères et le travail littéraire qu'ils accomplirent dans cet esprit.

4° Parmi les chanoines de Windesheim, plusieurs sont remarquables à cause de leurs écrits, mystiques et autres : Henri Mande (*Liber de tribus statibus hominis conversi*); Gerlach Peters (*Breviloquium* et *Soliloquium*); Thomas a Kempis (*Imitatio Christi*¹, etc., etc.); Frédéric van Heilo (*Contra pluralitatem confessorum et de regimine sororum, De officiis rectoris*)²; Jean Busch (*Chron. Windesemense* et *Reformatio monasteriorum*); enfin Guillaume Vornken (*Epistola de prima institutione monasterii de Windesem*).

Parmi les Frères de la vie commune, il faut citer : Gérard Zerbold de Zutphen (*De reformatione virium animae, De spiritualibus exercitiis sive ascensionibus*, etc.); Thierry van Herxen (*De innocentia servanda, De moriendi desiderio, Nobilia dicta, Speculum juvenum*, etc.); Hermann Rheid à Neuwerk, le prieur Silvestre de Rebdorf. On compte de grands réformateurs de la vie religieuse : pour l'Allemagne, Jean Busch de Windesheim; pour la Frise et la Westphalie, Henri Loder; pour la France, Jean Mauburnus. Tous les trois appartenaient à la congrégation de Windesheim.

1. Éd. W. M. J. POHL, Fribourg, 1902 ss. — 2. Éd. GRUBE, Halle, 1887.

5° Pendant les terribles épidémies de peste au xiv^e siècle, se formèrent plusieurs associations qui s'adonnèrent aux soins des malades et se chargèrent d'ensevelir les victimes du fléau. Elles devinrent nombreuses surtout depuis le jour où Clément VI (1348) avait attaché des indulgences à cette œuvre de charité. Un certain Tobie érigea à cette époque, sur les bords du Rhin, une association de ce genre qui continua à subsister même après la cessation de la peste. Les membres s'étaient donné le nom de *Pauvres Frères* et furent appelés plus tard *Frères cellites*, ou encore *Alexiens* (du nom de saint Alexis, leur patron). Ils se répandirent bientôt dans d'autres pays, même dans les Pays-Bas, où on les appela *Lollards* par suite de leur manière de chanter dans les cérémonies funèbres. Au commencement, ils vivaient en commun, mais sans vœux; plus tard ils prirent la règle du tiers-ordre de Saint-François et enfin la règle de Saint Augustin. Ils portaient un habit noir, tunique capuce et scapulaire; de plus, aux enterrements, un manteau noir. Ils s'établirent à Leyde (1421), à Amsterdam en 1440, et dans plusieurs autres villes des Pays-Bas. Ils s'éteignirent presque complètement à la suite de la révolution française.

Presque vers le même temps l'on vit apparaître l'association des *Sœurs cellites* qui devinrent très nombreuses dans les Pays-Bas. Leurs statuts, en grande partie les mêmes que ceux du tiers-ordre de Saint-François, reçurent en 1457 l'approbation de David de Bourgogne, évêque d'Utrecht. On les appelait aussi, à cause de leur habit, *Sœurs noires*. Elles existent encore de nos jours en Allemagne et en Belgique¹.

6° En 1360, le bienheureux Jean Colombini² fonda les *Jésuates*. Ce nom leur vient de la salutation : « Loué soit Jésus-Christ. » Ils suivaient la règle de Saint-Augustin, portaient un manteau blanc, un bonnet de la même cou-

1. HEIMBUCHER, I, 480 s. — 2. F. Pösl, *Leben des sel. Johannes Colombini*, Ratisbonne, 1846. — C^{tesse} DE RAMBUTEAU, *Le bienheureux Colombini*, Paris, 1898.

leur et une chaussure en bois à leurs pieds nus. Leur occupation principale était le soin des malades. Ils étaient d'abord tous laïques ; Paul V leur permit en 1606 de recevoir les ordres. Ils acquirent des richesses et tombèrent dans de graves abus qui décidèrent Clément IX à les supprimer en 1668. Ils avaient jadis rendu de grands services en Italie et dans le midi de la France.

7° Dans le courant du xiv^e et xv^e siècle furent fondées quatre congrégations suivant la règle de Saint-Augustin, appelées du nom de leur patron, **Hiéronymites** :

a) Les Hiéronymites *espagnols* fondés par Pedro Fernando Pecha († 1402) furent approuvés par Grégoire XI. Ils eurent plus tard un grand nombre de couvents célèbres : *Saint-Isidore* à Séville, celui de *Yuste* où mourut Charles-Quint et l'*Escorial* construit par Philippe II. Tous ces couvents furent supprimés en 1835. Seul l'*Escorial* a survécu. La vie des Hiéronymites était sévère ; ils consacraient leur temps à l'office du chœur, aux travaux des missions, à la science, etc. Une branche féminine, se fonda en 1375.

b) Les Hiéronymites *italiens* eurent comme fondateur le B^r Pierre de Pise († 1435). Pierre mena une vie d'ermite et eut de nombreux disciples (1317). Sa congrégation eut toujours son siège à Montebello. Elle se répandit par toute l'Italie. Au xvii^e siècle seulement deux couvents en Tyrol et en Bavière s'y rattachèrent. Les maisons de Rome et de Viterbe subsistent encore aujourd'hui.

c) La troisième congrégation vit également le jour en Italie et fut fondée par Charles de Montegranelli († 1417) ; elle compta en ses plus beaux jours quarante couvents, mais fut réunie à la précédente par Clément IX.

e) La quatrième congrégation ne fut qu'une réforme des Hiéronymites d'Espagne. Elle dut son existence à Lopez d'Olmedo († 1433) et pénétra jusqu'en Italie. Tandis que les sept maisons d'Espagne s'unirent en 1595 avec la congrégation primitive, les dix-sept maisons italiennes préférèrent demeurer indépendantes.

8° **Sainte Brigitte** de Suède († 1373) fonda l'ordre qui porte son nom ou qui s'appelle encore l'*ordre du Saint-Sauveur*. En 1344, elle bâtit un couvent à Wadstene en Suède, où sa fille, sainte Catherine de Suède († 1381) mit à exécution ce qui avait été déterminé par sa mère : dans le premier couvent habitaient les sœurs, et dans un autre, séparé du premier par l'église, treize prêtres, quatre diacres et huit frères lais. Les treize prêtres représentaient les apôtres et saint Paul ; les sœurs et les frères, les soixante-douze disciples de Notre-Seigneur. L'abbesse avait la direction générale des deux couvents. La fondation comprenait donc des couvents doubles, de même que l'ordre de Fontevault et celui de Saint-Gilbert († 1189) de Sempingham en Angleterre. Les statuts de l'ordre furent approuvés par Urbain V (1370) et Urbain VI (1379) ; tous deux y apportèrent des changements notables. La règle n'était point nouvelle, mais plutôt un développement de la règle de Saint-Augustin¹. L'habit des femmes aussi bien que celui des hommes était de couleur grise. Sur leur voile noir les sœurs avaient une couronne brodée en blanc et autour de celle-ci cinq étoiles, en l'honneur de la couronne d'épines et des cinq plaies ; les prêtres avaient au côté gauche une croix rouge portant au centre une hostie ; les diacres un cercle en blanc et au dedans une flamme rouge et quatre langues en souvenir des quatre grands docteurs de l'église latine ; les frères lais, une croix blanche avec cinq taches rouges en mémoire des plaies du Christ. Les Brigittines se répandirent surtout dans le Nord, plus tard en Flandre, en Prusse, en Pologne, et en Russie, puis en Italie, en France et en Allemagne. Il y a encore en tout douze couvents de sœurs.

9° Les **Minimes** ou *Fratres Minimi* eurent comme père saint François de Paule († 1507), saint d'une réputation telle que Louis XI voulut le voir avant de mourir.

1. *Acta SS. Boll.*, t. IV oct., p. 419-422. — C^{tesse} DE FLAVIGNY, *Sainte Brigitte*, Paris, 1892.

Leur règle était très sévère; leur nom symbolise leur humilité; ils furent approuvés par Sixte IV († 1484). A son apogée, l'ordre comptait quatre cent cinquante maisons. Les Minimes furent appelés aussi *Paulani*, en France *Bonshommes*, en Espagne *Pères de la Victoire*¹.

10° Louis XII, ayant succédé à son cousin Charles VIII sur le trône de France (1498), fit annuler son union avec sainte Jeanne de Valois qui se retira à Bourges et fonda l'**ordre de l'Annonciade** en 1501. Alexandre VI et Léon X en approuvèrent les statuts. L'ordre s'accrut jusqu'à posséder quarante maisons en France, dans les Pays-Bas, en Lorraine et en Belgique, où il existe encore de nos jours. La règle, qui est très stricte, comprend dix chapitres et traite des dix vertus de la sainte Vierge. L'habit multicolore rappelle plusieurs vertus, la corde avec ses dix nœuds fait penser aux dix vertus de la sainte Vierge; les trois bouts de l'extrémité, à la flagellation. Ces Annonciades de sainte Jeanne² n'ont rien de commun avec les Annonciades italiennes (Turchine) fondées à Gênes en 1604 par la bienheureuse Marie Victoire Fornari († 1617).

11° Sur les bords du Rhin supérieur et en Alsace vivaient au xiv^e siècle un certain nombre de pieux laïques, appelés **Amis de Dieu**, pratiquant la vie chrétienne dans toute l'intimité du cœur. Bon nombre de couvents de sœurs menaient la même vie, surtout Engelthal, Wiler en Wurtemberg et quelques autres en Suisse. De même que les Béguines et les Béghards, ils furent soupçonnés d'hérésie. L'*ami de Dieu de l'Oberland*, jadis si fameux dans l'histoire, n'a jamais existé et n'est qu'un personnage fictif imaginé par Rulman Merswin ou quelqu'un de son entourage. Rulman était banquier à Strasbourg; il s'était attaché au groupe des Amis de Dieu³.

1. Cf. PASTOR, *Histoire des Papes*, VI, 53. — 2. HÉBRARD, *Histoire de sainte Jeanne de France, duchesse d'Orléans et de Berry*, Paris, 1890. — 3. DENIFLE, *Hist. Pol. Bl.*, t. LXXV, 17 ss., 93 ss., 234 ss., 340 ss. — *Zeitschr. f. deutsche Altert.*, années 1876, 1880, 1881; *Taulers Bekehrung*, Munich, 1877. — RIEDEL, *Der Gottesfreund vom Oberland*, Innsbruck, 1905.

12° A cette époque, où ces congrégations et bien d'autres encore s'implantèrent dans l'Eglise, les **anciens ordres** poursuivaient pour la plupart une sérieuse réforme de leurs propres membres. A l'exception des Chartreux, qui avaient gardé l'observance primitive¹, presque tous s'étaient relâchés de leur ferveur première. En plus d'un couvent la pauvreté était grandement en souffrance. Ici et là le bien commun avait même été divisé entre les moines et les sœurs. La règle était transgressée avec une regrettable légèreté, et les prescriptions des chapitres étaient complètement négligées. L'esprit mondain, la sensualité au sens le plus grave du mot, la désobéissance et l'ignorance avaient pris possession des cloîtres. C'est pourquoi l'on entendait partout et sans cesse des plaintes relativement à la ruine de l'observance régulière. Sans doute, les cris d'alarme qu'on poussait de tous côtés étaient exagérés; mais même n'eussent-ils été vrais qu'à demi, la corruption qui y donnait lieu devait être profondément triste².

13° Un mouvement vers le bien ne tarda pas cependant à se dessiner dans le courant du xiv^e et du xv^e siècle. En 1336 Benoît XII, après mûr examen fait avec six savants abbés de l'ordre bénédictin, publia la bulle *Summi Magistri*, prescrivit aux **Bénédictins** la tenue de chapitres et divisa tout l'ordre en trente-six provinces. Déjà en 1312 saint Bernard Tolomeo avait fondé la congrégation réformée des **Olivétains**³. Elle fut suivie en 1412 par celle de sainte **Justine** à Padoue, à laquelle se joignit aussi le Mont-Cassin. Elle comptait à son apogée deux cents couvents. C'est sur son modèle que se forma

1. J. BUSCH, *Reform. mon.*, lib. III, c. xxxv, éd. GRUBE, p. 721 s. : « *Carthusia omnis a prima sua institutione in regulari observantia permansit propter tria, videlicet solitudinem, silentium et visitationem.* » — 2. JEAN BUSCH, *Cronic. Windes.*, lib. I, cap. III, 59; lib. II, cap. II; *Libri de reformatione*, passim. — TRITHEMIUS, *Liber lugubris de statu et ruina monastici ordinis*, Mayence, 1495. — SUMMENHART, *Super decem defectibus virorum monastic.*, Tub., 1492. — NICOL. DE CLÉMANÇIS, *De corrupto Ecclesiae statu*, cap. 21-23, éd. Leyde, 1593, p. 19 ss. — Voir aussi la description du mal par Ruysbroeck, chez MOLL, *Johannes Brugman*, I, 103. ss. — 3. M. MARÉCHAU, *Vie du B. Bernard Tolomei*, Paris, 1888.

en Espagne la grande congrégation de **Valladolid**. Jean de Minden (1433) fonda en Allemagne la célèbre congrégation de **Bursfeld**, qui compta plus tard cent trente-six couvents d'hommes et quarante-deux monastères de femmes. Il faut citer encore dans le midi de l'Allemagne la réforme de **Melk** (1426) qui laissait aux couvents leur indépendance mutuelle.

14° Les **Chanoines de Saint-Augustin** trouvèrent une réforme très sérieuse de leur ordre dans la congrégation de Windesheim. Elle compte parmi les plus fameuses du xv^e siècle.

15° Les **Carmes** s'étaient divisés pendant le schisme, en *Conventuels* et *Observants*. En 1431, à la demande d'un chapitre général, la règle devenue trop austère pour la majorité des sujets fut adoucie par Eugène IV. Le breton Thomas de Connecte s'efforça de rétablir l'observance. Il y eut d'autres tentatives de réformes locales. La première prit naissance au couvent des Bois près de Florence, s'étendit graduellement en Italie et constitua la congrégation de **Mantoue** (1425), qui compta au xvi^e siècle plus de cinquante monastères. Le 26^e général Jean Soreth († 1471) se montra aussi très zélé pour l'œuvre de la réforme. Les congrégations des **Missions des Indes**, du Mont des Oliviers (couvent près de Gênes) et d'Albi (comprenant Paris, Rouen, Meaux) comptèrent peu de membres. Il était réservé au xvi^e siècle d'opérer une réforme complète.

16° Les **Ermites de Saint-Augustin** tentèrent également une vie nouvelle. Les principales congrégations de cet ordre furent celle d'**Illiceto**, dans le voisinage de Sienne, fondée en 1385 par le général Ptolémée de Venise qui réunit douze couvents; la congrégation de **Carbonnière**, dans le royaume de Naples, formée sur la fin du xiv^e siècle avec quatorze couvents; celle de **Pérouse**, fondée par le général Augustin de Rome (1419), qui compta onze couvents; la congrégation **lombarde** avec cinquante-six couvents parmi lesquels celui de Notre-Dame de Brou, diocèse de Belley; celle de

Gênes (1473), qui en eut vingt-cinq; de **Zampani** avec quarante. La congrégation **allemande** (1423) devint très florissante, mais, à l'apparition de Luther, elle tomba rapidement.

17° L'ordre des **Franciscains** fut lui aussi fortement ébranlé par le schisme et la peste noire. La décadence qui suivit donna lieu à l'existence de la branche des **Observantins** (1368), qui reconnaissent comme leur fondateur Paul de Foligno. Des hommes éminents firent tous leurs efforts pour étendre cette réforme, par exemple saint Bernardin de Sienne¹, saint Jean Capistran, saint Jacques de la Marche et Albert de Sarthiano. Elle s'étendit à travers toute l'Europe. Jean Brugman tâcha d'introduire les Observantins dans les Pays-Bas. Bon nombre de couvents acceptèrent la réforme, celui de Gouda en premier lieu, vers 1440². Les **Conventuels** réformèrent aussi leur genre de vie, surtout en France et en Allemagne (*Observantes de communitate*), mais leur œuvre ne fut appelée qu'une demi-réforme. Sixte IV et Jules II tentèrent de réunir les *Observants* et les *Conventuels*, ce fut d'ailleurs en vain. Le dernier pape ordonna donc que ces deux branches principales continueraient à subsister séparément; mais les congrégations plus petites, formées dans le cours du xv^e siècle, devaient se rattacher à l'une de ces branches.

18° Le schisme qui déchirait l'Église sépara de même en deux parties l'ordre des **Frères prêcheurs**: mais dès 1418 l'union se fit sous Martin V. Le même pape permit à quelques maisons de l'ordre de posséder des biens immobiliers et certains revenus (1425), permission que Sixte IV étendit en 1475 et 1477 à l'ordre entier. Ce fut le bienheureux **Raymond de Capoue**³ († 1399) qui opéra la réforme dans l'obédience dont il était le maître général, il y arriva peu à peu en choisissant dans chaque province un ou deux couvents d'observance. Le chapitre

1. THUREAU-DANGIN, *Saint Bernardin de Sienne*, Paris, 1896. — 2. MOLL, *J. Brugman*, I, 122 ss. — 3. H.-M. CORMIER, *Il beato Raimundo de Capua*, Rome, 1900.

général de Vienne (1388) lui donna pleins pouvoirs. Le 1^{er} novembre 1390, il publiait son décret de réforme¹, officiellement confirmé par Boniface IX le 9 janvier 1391, sur l'avis conforme du cardinal Philippe d'Alençon, et de nouveau par les bulles du 1^{er} décembre 1393 et du 9 avril 1397. Il fut puissamment secondé dans cette tâche par **Conrad de Prusse**, nommé son vicaire pour l'Allemagne, qui établit l'observance régulière à Colmar (1391), Nuremberg (1396), Utrecht (1397), etc. En Italie, le groupe des disciples de sainte Catherine de Sienne, surtout Barthélemy de Sienne et Th. Antoine Caffarini l'aidèrent de leur influence. Le plus puissant ouvrier de la réforme fut le bienheureux **Jean Dominici**², qui rétablit l'observance primitive dans un grand nombre de couvents : Venise (1390), Chioggia en Lombardie (1392), Cittad-di-Castello (1393), Lucques, Orvieto, Fabriano, Bolzano, Bologne, Forli (bienheureux Marcellin Amanni), Fiesole (1406), etc. La Congrégation de Lombardie fut formée au commencement du xv^e siècle, celle de Toscane avant 1447, celle de Saint-Marc de Florence en 1493, illustrée par un grand nombre de saints, saint Antonin, Fra Angelico, Laurent de Ripafracta. Il y eut aussi une réforme hollandaise qui atteignit certains couvents en Belgique, dans le nord de la France et en Saxe.

La réforme fit aussi sentir ses heureux fruits chez les sœurs de l'ordre; de nouveaux couvents se fondèrent dans la stricte observance et donnèrent des saintes à l'Église, comme le monastère de Saint-Dominique à Pise, dirigé par la bienheureuse Marie Mancini († 1431) et la bienheureuse Claire Gambacorta († 1419), du *Corpus Christi* à Venise, de la *Mère de Dieu* à Strasbourg, de *Sainte-Brigitte* à Schönensteinbach (diocèse de Bâle), *Sainte-Catherine* à Nuremberg, *Saint-Sixte* à Rome (1398).

19° Il faut signaler comme source de bien des maux

1. MORTIER, *Hist. des maîtres généraux*, O. P., Paris, 1907, III, 523. —

2. RÜSLER, *Jo. Dominici*, O. P., Frib.-en-Brisg., 1893.

au moyen âge les **dissensions entre le clergé et les ordres mendiants**. Ceux-ci avaient reçu, à cause des grands services rendus à l'Église et à la papauté, nombre de privilèges. Les froissements furent occasionnés surtout par le privilège accordé par Martin IV qui permettait aux mendiants de prêcher et de confesser sans aucun contrôle des évêques et des curés¹. C'est pourquoi Boniface VIII limita ce privilège, exorbitant à bien des yeux², mais le dominicain Benoît XI le rétablit dans son intégrité³. De nouvelles plaintes se firent entendre au concile de Vienne, si bien que Clément V cassa la bulle de Benoît XI et remit en vigueur celle de Boniface VIII en sanctionnant les mesures suivantes : a) les mendiants peuvent librement prêcher sans permission particulière dans leurs propres églises et sur les places publiques, excepté aux heures où l'on prêche à l'église paroissiale ; b) ils ne peuvent prêcher dans les églises paroissiales que lorsqu'ils sont invités par les curés ; c) il ne leur est pas permis d'entendre les confessions sans la permission de l'ordinaire du lieu ; d) si ce dernier refuse cette permission à certaines personnes, celles-ci obéiront ; si, de parti pris, il la refuse à tous, le pape se réserve de la donner lui-même ; e) dans leurs églises ils peuvent donner la sépulture à tous ceux qui le désirent, à condition de payer à la paroisse le quart ou portion canonique de tous les bénéfices qu'ils auront perçus à ce sujet. f) Il leur est interdit sous peine d'excommunication d'administrer le sacrement d'Extrême-Onction et de porter le saint viatique, sans la permission des curés.

Ces ordonnances visèrent tout d'abord les Dominicains et les Franciscains, plus tard aussi les Carmes et les Au-

1. Les religieux devaient toutefois rappeler à leurs pénitents l'obligation qui leur incombait, selon le IV^e concile de Latran, de se confesser une fois l'an à leur propre pasteur. — 2. Bulle *Super Cathedram* ; *Extrav. com.*, cap. 2 de *Sep.*, III, 6. — Cf. MORTIER, *Hist. des maîtres généraux O. P.*, II, p. 363 ss. — 3. Bulle *Inter Cunctas*, *ibid.*, cap. I De *priv.*, V, 7. — Cf. MORTIER, II, 423.

gustins. Mais la paix ne fut pas complètement rétablie. En 1321 Jean de Pouilly enseigna à Paris que, toute juridiction venant de Dieu, le pape n'a pas le pouvoir de modifier cette juridiction ; seul le propre curé peut absoudre ses paroissiens, aucun privilège du pape ne peut accorder aux réguliers de confesser valablement. Jean XXII condamna cette théorie ¹, après une discussion solennelle dans laquelle les droits des réguliers et du Saint-Siège furent brillamment soutenus par Hervé de Nédellec et Pierre de la Palud. En 1351 Clément VI se fit le protecteur des mendiants contre les évêques. Alexandre V les défendit en 1409 contre les docteurs de Paris. D'autre part le concile de Constance supprima bon nombre des privilèges accordés aux religieux ; le concile de Bâle eut bientôt des dispositions hostiles à leur égard. De leur côté certains mendiants enseignaient qu'ils pouvaient entendre les confessions en tout lieu et que les fidèles pouvaient tout aussi bien entendre la messe chez eux que dans les églises de paroisse. Le parti contraire ne garda pas le silence. Peu de temps après, Eugène IV et Calixte III durent prendre de nouveau la défense des mendiants, le premier contre l'Irlandais Philippe Norreys, le second contre l'université de Paris. Sixte IV poussa certes fort loin les privilèges des ordres mendiants (bulle *Mare magnum*) ; il dispensa les Dominicains et les Franciscains de la *quarta funeralium* et leur donna le pouvoir d'absoudre des cas réservés à l'évêque (1474 et 1479). Les luttes continuèrent, surtout à Paris. Elles devinrent même plus ardentes, le jour où le franciscain Jean Angelus appela imprudemment les Franciscains des « propres prêtres et vrais curés » ². Jean Lallier (1484) lui opposa ses thèses qui allèrent même à l'encontre de l'institution divine de l'Église et du pouvoir pontifical. Le V^e concile de Latran examina l'affaire. Certains évêques soumirent des plaintes au nombre de

1. Bulle *Vas electionis*, Bull. O. P., II, 152. — Cf P. FERET, *La Faculté de Théologie de Paris*, Paris, 1896, III, 229 ss. — 2. Voir encore d'autres thèses dans HERGENRÖTHER-KIRSCH, II, 1015, note 1.

quatre-vingts et exigèrent la suppression des bulles de Sixte IV (*Mare magnum*). Dans la X^e session, une bulle fut promulguée relativement à la juridiction des évêques et à l'exemption. Les évêques auraient désiré en plus l'approbation du pape au sujet d'une ligue de défense de leurs droits contre les religieux exempts. Les cardinaux retinrent le pape Léon X. Dans la XI^e session (19 décembre 1516) parut une constitution dont le contenu était le suivant : obligation pour les réguliers d'assister aux processions instituées par l'évêque; de proclamer les censures épiscopales, si l'évêque leur en manifeste le désir; de ne pas sonner les cloches le samedi saint avant qu'on ait sonné à la cathédrale ou à l'église principale du lieu; de se soumettre dans les églises paroissiales desservies par eux, à la visite épiscopale, pour tout ce qui concerne l'administration des sacrements aux laïques, l'examen en vue de l'approbation et des ordinations; il fut décidé que les réguliers ne pourraient absoudre celui que l'évêque aurait frappé d'une censure; ni bénir un mariage, ni administrer le viatique ou l'Extrême-Onction sans permission du curé, à moins que celui-ci n'opposât un refus sans motif suffisant; qu'ils devaient s'adresser à leur propre évêque pour recevoir les ordinations et demander la consécration de leurs églises¹. La plupart des difficultés soulevées par les évêques disparurent ainsi. Tout le monde, dit le maître de cérémonies du pape, Paris de Grassis, n'avait pas exigé les mêmes choses. « Il est certain que beaucoup d'exigences n'avaient pas pour seul motif des intentions pures et dictées par l'esprit de l'Église². » Cependant, tout le monde avait lieu de se réjouir, puisque, comme écrit Raynald, « *ingentes illae lites compositae sunt* ».

1. La bulle chez RAYNALD, ad an. 1516, n. 27-38. — 2. HERGENRÖTHER-KIRSCH, II, p. 1016.

CHAPITRE IV

LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

§ 130. — La Scolastique ¹.

1° La doctrine proposée par la **Scolastique** resta la même aux derniers siècles du moyen âge, comme à son apogée. Une juste conception du monde, les vrais principes, la pure théologie de l'Église furent maintenus. Et cependant il y a lieu de signaler à cette époque une certaine décadence de la scolastique. Elle ne sut pas se maintenir au niveau de ses illustres représentants du XIII^e siècle. La profondeur des idées et la solidité de la discussion furent souvent remplacées aux XIV^e et XV^e siècles par d'innombrables arguties et de vaines subtilités. Des objections et des réponses se multiplièrent à perte de vue comme pour le seul plaisir de la discussion. On vint à sacrifier le fond pour la forme, la dialectique remplaça toutes les autres sciences. La langue elle-même, qui jusqu'ici avait été un instrument très précis de l'expression de la pensée, garda toute sa raideur tout en perdant sa correction, et se laissa envahir par les barbarismes.

Les deux grands systèmes de la scolastique, le **Tho-**

1. DE WULF, *Histoire de la philosophie médiévale*, 2^e édit., Paris, 1907. — WERNER, *Geschichte der Scholastik des späteren Mittelalters*, 5 vol., Vienne, 1881-1887. — KLEUTGEN, *Die Theologie der Vorzeit*, 3 vol., Munster, 1833 ss. ; — *Die Philosophie der Vorzeit*, 2 vol., 2^e édit., Inspruck, 1878. — STÖKL, *Geschichte der Philosophie des Mittelalters*, 3 vol., Munster-Mayence, 1861-1866. — KAUFMANN, *Geschichte der deutschen Universitäten*, 2 vol., Stuttgart, 1888-1896. — DENIFLE, *Les Universités françaises au moyen âge*, Paris, 1892.

misme et le **Scotisme**, étaient fortement opposés l'un à l'autre et furent principalement défendus, le premier par les Dominicains, le second par les Franciscains. Tandis que les Thomistes soutenaient un réalisme modéré auquel les Scotistes opposaient leur *formalisme*, le *nominalisme* qui avait succombé au grand siècle de la scolastique revint à la vie au ^{xiv}^e, surtout dans l'université de Paris. Le système eut ses précurseurs. Ce fut d'abord le franciscain **Pierre Aureolus** († 1321), plus tard archevêque d'Aix; par son *Commentarius in Sententias* et ses *Quodlibeta* il s'acquit le nom de *doctor facundus*¹. Ce fut ensuite le dominicain Guillaume **Durand de Saint-Pourçain** († 1332), professeur à Paris, puis successivement Maître du Sacré-Palais sous Clément V, évêque de Limoges, du Puy et de Meaux. Il fut appelé le *doctor resolutissimus*, pour l'audace avec laquelle il savait donner sur les questions les plus difficiles des réponses très sujettes à caution. Son ouvrage *Commentarius in libros sententiarum* manifeste ses tendances nominalistes². Le vrai fondateur de l'école nominaliste est **Guillaume Occam** († 1347), disciple de Duns Scot, professeur à Paris et enfin théologien à la cour de Louis de Bavière. Ses disciples le vénéchèrent comme le *venerabilis inceptor et singularis doctor*, quelques-uns même comme *invincibilis*. Les universaux n'étaient pour lui que des fictions de l'esprit, les idées seulement des signes des choses extérieures. Il combattit avec une grande violence Scot aussi bien que saint Thomas, et construisit un système propre³. Trois écoles étaient donc en présence : le *réalisme* (Thomistes), le *formalisme* (Scotistes) et le *nominalisme* (Occamistes). Ces systèmes exercèrent une grande influence non seulement sur la philosophie, mais aussi sur la théologie. La lutte éclata sur toute la ligne; elle fit dépenser inutilement de grandes forces et fut la cause principale de la décadence des études scolastiques.

1. Éd. Rome, 1596-1603, 2 in-fol. — 2. Éd. Anvers, 1566. — 3. Éd. Lyon, 1493.

2° Parmi les **Occamistes** il faut mentionner deux dominicains : **Armand de Beauvoir** († 1340), maître du Sacré-Palais, et **Robert Holcoth** († 1349), professeur à l'université d'Oxford, dont quelques thèses furent rejetées par l'université de Paris; mais le plus célèbre est **Jean Buridan**, qui écrivit des Commentaires sur Aristote, combattit la doctrine du libre arbitre, et s'efforça de répandre, en qualité de recteur de la Sorbonne, les enseignements d'Occam. Le nominalisme fut encore défendu par **Thomas de Bradwardin** († 1349), appelé *doctor profundus*. Il fut chancelier d'Oxford et archevêque de Cantorbéry et écrivit le *Liber de causa Dei*. Le pieux docteur fit erreur en appelant Dieu la cause du mal : *Deus aliquo modo vult peccata, ut peccata sunt*. **Pierre d'Ailly** († 1425), déjà cité comme réformateur, ne mérite certainement pas le nom d'« Aigle de France » (*aquila Franciae*). Sa doctrine est trop peu solide et il fit une trop grande part à l'astrologie¹. Il publia un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels des *Quaestiones super libros* (1, 2, 4) *sententiarum*, un traité *De anima*, mais surtout des œuvres bibliques et ascétiques ou ayant trait à la réforme. **Marsile d'Inghem** († 1396), recteur de l'université de Paris et plus tard jusqu'à neuf fois recteur de celle de Heidelberg, ne suivit son maître Occam qu'en partie et vécut très saintement. Il laissa des commentaires sur les *Livres des Sentences* et des *Quaestiones in libros de generatione et corruptione*². **Gabriel Biel** († 1495) a été appelé le dernier scolastique. Il fut certainement un des meilleurs professeurs de son école; il est clair et net et témoigne envers l'Eglise des sentiments bien plus dévoués que beaucoup d'autres. Il rédigea un *Collectorium ex Gul. Occam in libros Sententiarum*³.

1. DENIFEE, Introd. ad t. III *Chart. Univ. Par.*, p. xix. — Dans son traité *Concordia astronomiae cum historica veritate*, c. LX, Pierre d'Ailly prédit la Révolution française qu'il fixe à la date précise de 1789, cf. L. SALEMBIER, art. *Ailly (d') Pierre*, dans le *Dict. de Théol. cath.*, col. 644. — 2. Strasbourg, 1501, 1504. — 3. Éd. Tubingue, 1502, 3 in-fol.

3° Parmi les principaux **Scotistes**, on cite **François de Mayronis** († 1325), appelé *magister abstractionum* ou encore *doctor acutus*. Il adopta les principaux enseignements de Scot; mais il y ajouta des opinions très curieuses sur le rapport de Dieu avec le péché et sur les mérites du Christ et des saints. Son grand ouvrage est le Commentaire *in quatuor libros Sententiarum*. **Jean de Bassolès** († 1347) qui, pour la clarté de son exposition, mérita d'être appelé *doctor ordinatissimus*, fut placé par Scot lui-même au-dessus de tous ses autres disciples (*Commentaria in libros Sententiarum*). **Pierre de Aquila** avait le surnom de *doctor sufficiens*. Son principal ouvrage *Scotellus* est un excellent *Compendium* de Scot¹. Après lui, cette école demeura stérile pendant quelque temps. Vers la fin du xv^e siècle elle compta de nouveau des hommes de grand renom : Guillaume de Vorilong († 1464), Nicolas d'Orbelles († après 1465), Étienne Brulefer († 1499), Paul Scriptoris († 1505), Nicolas de Nysse († 1509), Antoine Trombeta († 1518), etc.

4° Il y eut de grands hommes surtout parmi les **Thomistes** : le dominicain **Pierre de la Palud** († 1342) était docteur à Paris et plus tard patriarche de Jérusalem. Il fut une gloire de son ordre et de son temps. Ses commentaires *in libros Sententiarum* sont très appréciés. Le thomisme eut un très puissant défenseur dans la personne de **Jean Capréolus** († 1432) appelé le « prince des Thomistes » et l'*anima divi Thomae*. Son meilleur ouvrage porte le titre *Libri defensionum*². Le cardinal **Jean de Torquemada** († 1468), *Ecclesiae universae splendidissimum lumen et columen*, écrivit une longue série d'ouvrages sur différentes matières théologiques (*Summa de Ecclesia, Flos theologiae, Quodlibetica*, etc.). **Hervé de Nédellec** († 1323) fut le premier à prendre la défense de saint Thomas contre Scot, Henri de Gand

1. Éd. Venise, 1600. — 2. Éd. Venise, 1483, 1514, 1519. Une nouvelle édition a paru à Tours par les soins de PABAN et PÈGUES, 6 vol., 1900 ss.

et Durand. Il enseigna à Paris, puis fut maître général de son ordre; il compte parmi les grands théologiens de son temps. Il a laissé de nombreux ouvrages, parmi lesquels un commentaire *in libros Sententiarum*¹.

5° Quoique les écoles que nous venons de citer comptassent le plus de disciples, quatre autres écoles sont cependant dignes d'être mentionnées. Les Servites reconnurent pour maître Henri de Gand². Les Augustins s'en tinrent à **Gilles de Rome** ou de Colonna († 1316), disciple de saint Thomas pendant treize années, général de son ordre et probablement le rédacteur de la célèbre bulle *Unam Sanctam*. Il écrivit : *De anima, Quaestiones metaphysicales, De esse et essentia*, etc.³. Il faut citer aussi les deux généraux des Augustins **Thomas de Strasbourg** († 1357) qui laissa une *Lectura in libros Sententiarum*⁴ et Grégoire de Rimini († 1358), le *doctor authenticus*, qui écrivit un livre portant le même titre⁵, ainsi que d'autres ouvrages. L'ordre des Carmes avait **Jean Bacon** († 1346), *doctor resolutus*, dont les œuvres (*In libros Sententiarum, Quodlibeta*, etc.) furent vivement recommandées à tout l'ordre par le chapitre général; la recommandation n'eut cependant pas grand succès, pour la raison que saint Thomas dominait dans leurs écoles. Ils eurent ensuite **François Bacon** († 1372), *doctor sublimis*, et **Jean Ballester** († 1384). Une quatrième école fut fondée par **Raymond Lulle** († 1315), franciscain mis à mort par les Musulmans qu'il avait voulu convertir. Il professait les opinions les plus singulières qui excitèrent de violentes attaques⁶; il eut néanmoins de nombreux admirateurs qui lui décernèrent le titre de *doctor illuminatus* (*Ars generalis, Ars brevis*⁷ etc.). Son école subsista en Espagne jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.

1. Venise, 1503. — Cf. ECHARD, *Scriptores O. P.*, I, 535. — MORTIER, *Hist. des maîtres généraux O. P.*, II, 532 ss. — 2. Voir plus haut § 115, n° 15. — 3. Édition de Rome, 1533, qui contient 20 ouvrages. — 4. Strasbourg, 1490. — 5. Paris, 1482. — 6. NICOLAS EYMERIC, *Dialogu contra Lullistas, Directorium Inquisitionum*. — 7. Éd. Lyon, 1517.

6° Le célèbre cardinal **Nicolas de Cusa** († 1464) essaya une méthode toute nouvelle. Ce qui fait la grande différence entre lui et les scolastiques, c'est l'emploi constant qu'il fait de la géométrie et des mathématiques. Il fit même des mathématiques le fondement de tout son système. Presque partout il fait appel à la géométrie pour projeter sa clarté et sa précision sur ses thèses métaphysiques. On peut admirer l'ingéniosité qu'il déploie dans sa tentative de fournir une nouvelle explication spéculative de la doctrine chrétienne, mais il faut reconnaître que sa philosophie est entachée d'opinions qui sentent le panthéisme; elle est comme l'anneau qui relie le panthéisme du moyen âge à celui des temps nouveaux. Représentant des temps troublés pendant lesquels il a vécu, son système incohérent n'a jamais formé d'école proprement dite. Le point de vue auquel s'est placé le docte cardinal est clairement marqué dans ses deux ouvrages principaux : *De docta ignorantia* et *Apologia doctae ignorantiae*. Avec lui commence l'aversion contre la scolastique. Une autre œuvre célèbre de Cusa est celle qu'il intitula *De catholica concordantia* et où il exagéra les droits des conciles¹.

§ 131. — La Mystique ².

1° Dans la période précédente la mystique avait été intimement unie à la scolastique; mais au commencement du xiv^e siècle elle s'en détacha de plus en plus jusqu'au point de former bientôt une science indépendante et d'occuper même parfois une position hostile vis-à-vis de la

1. Éd. Bâle, 1556, 3 in-fol. — 2. SCHMIDT, *Essai sur les mystiques du XIV^e siècle*, Strasbourg, 1836. — PRÉGER, *Geschichte der deutschen Mystik im Mittelalter*, 3 vol., Leipzig, 1874-1893. — AUGER, *Etude sur les mystiques des Pays-Bas au moyen âge*, Bruxelles, 1892. — GREITH, *Die deutsche Mystik im Predigerorden*, Frib.-en-Br., 1861. — HURTER, *Nomenclator litterarius*, t. IV, Inspruck, 1899. — DENIFLE, *Das Geistl. Leben. Eine Blumenlese aus den deutschen Mystikern*, Graz, 1873.

scolastique. C'est surtout aux jours de la décadence, alors que la scolastique se perdait en des subtilités raffinées, que la mystique suivit des voies propres, et que, privée des lumières de la scolastique, elle finit par confiner parfois à un vague panthéisme. Ce fut surtout le cas chez Eckhardt, le premier des *Mystiques allemands*, appelés de ce nom parce qu'ils écrivirent principalement dans la langue du pays.

2° Maître **Eckhardt**, O. P. († 1327)¹, né à Hochleim près de Gotha, prit ses grades à Saint-Jacques de Paris, fut le premier provincial de Saxe, puis visiteur de Bohême et redevint de nouveau professeur à Paris, Strasbourg et Cologne. Eckhardt, trop hardi dans ses conceptions et trop subtil dans ses formules, ne sut pas se garder de toute erreur dans les matières délicates qu'il professa. Exagérant l'union de l'âme avec Dieu, il en fit une sorte d'absorption. L'archevêque de Cologne censura vingt-huit de ses propositions, et le pape Jean XXII confirma la condamnation², déclarant dix-sept propositions entachées d'hérésie, et onze autres malsonnantes et suspectes (1329). Dans sa bulle, le pape ajoutait d'ailleurs, pour l'honneur du Maître qui venait de mourir, qu'avant de paraître devant Dieu il avait soumis au jugement du Saint-Siège ses écrits et ses enseignements et qu'il avait réprouvé par avance tout ce que le Saint-Siège réprouverait lui-même. Eckhardt a écrit un grand nombre d'ouvrages (Exégèse, Sermons et Traités) et se montra très versé dans la scolastique³. La cause de ses erreurs fut une conception panthéiste. Il ne tira pas lui-même les funestes conséquences des principes qu'il avait posés mais les *Bégards* et les autres hérétiques se chargèrent de le faire pour lui.

1. Éd. PFEIFFER, Leipzig, 1857. — ECHARD, *Scriptores O. P.*, I, 507 ss. — MORTIER, *Histoire des Maîtres généraux O. P.*, III, 63 ss. — A. JUNDT, *Essai sur le mysticisme spéculatif de Maître Eckhard*, Strasbourg, 1871; — *Histoire du Panthéisme populaire au moyen âge*, Paris, 1875. — 2. DENZINGER, 40^e édit., p. 214 ss. — 3. PFEIFFER, *Deutsche Mystiker*, Leipzig, 1857, t. II. — JOSTES, *Meister Eckhart und seine Jünger*, Frib.-en-Br., 1893.

D'autre part, sa piété est profonde et simple à la fois, son style toujours plein d'onction est très beau, clair et précis. Il est considéré comme le père de la mystique et de la spéculation allemandes.

Jean Tauler († 1361), le *docteur illuminé*, entra chez les Prêcheurs en 1305 et fut l'élève d'Eckhardt à Cologne. Exilé à Bâle, il prit une part très active aux enseignements et au zèle mystique des *Amis de Dieu*¹ (B. Venturino de Bergame, Merswin, Egnolf, Marguerite et Christine Ebner, etc.) ; plus tard il prêcha devant une foule d'auditeurs à Strasbourg et à Cologne. Nous ne possédons de lui que des *Sermons*². Sa doctrine fut attaquée par Eck et d'autres, mais Denys le Chartreux, Blossius, etc., s'en firent les défenseurs. Très célèbre parmi les mystiques est le pieux **Henri Suso** († 1366). Entré à treize ans chez les Prêcheurs au couvent de Constance, il fut envoyé, son noviciat terminé, au *Studium generale* de Cologne, où il fut, lui aussi, disciple d'Eckhardt. Dans son premier ouvrage, le *Livre de la Vérité*, qu'il écrivit contre les *Béghards* et les *Frères du libre esprit*, il corrigea les thèses et les expressions de son maître. Plus tard il fit paraître le *Livre de la Sagesse*, le *Livre de la Vie*, des *Lettres* et des *Sermons*³. Le premier de ces ouvrages, écrit d'abord en allemand, ensuite traduit en latin, avec des additions, sous le nom d'*Horologium sapientiae*, par Suso lui-même, est le plus connu de tous et est traduit en presque toutes les langues. Suso est très simple et plein d'onction ; sa prose est la plus belle de l'époque.

L'auteur inconnu du livre intitulé **Théologie allemande** vivait aux *xiv^e* et *xv^e* siècles à Francfort et poursuivant jusqu'au bout les idées d'Eckhardt les conduisit

1. A. JUNDT, *Les Amis de Dieu au XIV^e siècle*, Paris, 1879. — MORTIER, l. c., t. 1, 250 ss. — 2. Éd. Cologne, 1548, in-fol. Une édition critique est en préparation. — ECHARD, I, 679. — 3. Éd. DIEPENBROCK, Ratisbonne, 1829, 1837. Bien meilleure est l'édition inachevée de DENIFLE, Munich, 1880. — CARTIER, *Œuvres du B. Henri Suso*, Paris, 1856. — G. THIRIOT, *Œuvres mystiques du B. Henri Suso*, trad. fr., Paris, 1899. — Cf. ECHARD, I, 655 ss.

aux conclusions les plus extravagantes. Il enseigna que Dieu avait créé par nécessité et que les choses de ce monde n'ont pas une essence propre. La lumière naturelle qui éclaire l'homme, c'est l'esprit malin ; la lumière de la grâce est bonne ; c'est ainsi que l'amour naturel est mauvais ; et l'amour surnaturel, bon. L'obéissance, c'est l'anéantissement de sa propre volonté, du moi. La créature ne devrait pas vouloir. La charité parfaite, c'est cette union avec Dieu, dans laquelle l'homme devient Dieu et Dieu devient homme. Parvenu à ce degré, l'homme est élevé au-dessus de la loi, du précepte et de la raison. Luther a publié cet ouvrage en 1518 et l'a comblé de ses éloges ¹.

3° Le premier mystique des Pays-Bas fut **Jean Ruysbroeck** ² († 1381). Il fut jusqu'à l'âge de 56 ans prêtre séculier et vicaire à l'église de Sainte-Gudule à Bruxelles, puis entra en 1348 au couvent des chanoines réguliers de Saint-Augustin à Groenendael près Bruxelles. Il y fut élu bientôt prieur et occupa cette charge jusqu'à sa mort. La renommée de ses vertus et de sa piété s'étant répandue au loin, une foule de personnes vinrent pour le voir et lui parler, parmi elles on compte même Tauler et Gérard de Groote. Il nous a laissé un bon nombre d'ouvrages, par exemple : *L'ornement des noces spirituelles* ; *Le traité de la foi chrétienne*, *Des douze vertus* ³. Gerson a combattu avec vigueur ce qu'il y avait dans ses œuvres de tendances au panthéisme ⁴. Ses livres, quoique parfois équivoques et réclamant une bonne et juste interprétation, étaient fort estimés par Thomas à Kempis, Denys le Chartreux et Lessius. L'auteur est souvent appelé *le docteur extatique*.

Denys le Chartreux († 1471) naquit à Rickel non loin de Saint-Trond (1402), conquist d'abord à Cologne le

1. Édition PFEIFFER, 3^e tirage, Gütersloh, 1875. — 2. *Analecta Boll.*, t. IV. — AUGER, *De doctrina et meritis Joannis von Ruysbroeck*, Louvain, 1892 ; *Étude sur les mystiques des Pays-Bas au moyen âge*, Louvain, 1892. — *Œuvres choisies*, trad. par ERNEST HELLO. — 3. Ses œuvres écrites en flamand furent traduites en latin, notamment par Gérard de Groote, son disciple, et par Surius. — 4. GERSON. *Opp.*, I, 59 ss.

grade de maître ès-arts et entra en 1423 à la chartreuse Bethléem de Ruremonde. Denys s'appliqua à la vie mystique et mérita généralement d'être appelé le docteur extatique; en même temps il s'adonna tellement aux études qu'il est devenu un des auteurs les plus féconds que l'on connaisse à travers les siècles. Outre ses ouvrages de philosophie et de théologie¹, dans lesquels il s'attache à reproduire fidèlement la doctrine de saint Thomas, il nous reste encore cinquante écrits environ, ascétiques et mystiques². Ses considérations paraîtront parfois au critique un peu recherchées, mais l'âme pieuse les trouvera pleines d'onction. Ses livres : *De oratione*, *De meditatione*, *De contemplatione*, *De fonte lucis*, *De donis Spiritus Sancti*, sont ce qu'il a écrit de plus beau; de même ses Commentaires sur le Pseudo-Denys, Jean Cassien et Jean Climaque³. **Thomas a Kempis**, l'auteur de l'opuscule ascétique le plus connu : *l'Imitation de Jésus-Christ*⁴, écrivit encore d'autres ouvrages : *Orationes et Meditationes de Vita Christi*, *Soliloquium animae*, *De elevatione mentis*, *Hortulus rosarum*, *Vallis liliorum*, *Meditatio de Incarnatione Christi*, *Sermones ad novitios*, etc., etc.⁵. Parmi les mystiques des Pays-Bas est également remarquable **Lydwine de Schiedam**, la célèbre souffrante. Elle naquit en 1380, mena une très sainte vie merveilleusement extatique et mourut en 1433⁶.

1. *Compendium philosophicum et theologicum*, *Summa fidei catholicae*, *Dialogion de fide catholica*, etc. — 2. *Doctoris Exstatici*, *Patris Dionysii Cartusiani* Opp. Omnia, Montreuil, 1896 ss. En cours de publication. — 3. MOUGEL, *Denys le Chartreux*, Montreuil-sur-Mer, 1896. — MONTAGNANI, *Un eminente Scolastico troppo dimenticato*, Montreuil-sur-Mer, 1898. — 4. K. HIRSCH, *Prolegomena zu einer neuen Ausgabe der Imitatio Christi*, 3 vol., Berlin, 1873-1894. — SPITZEN, *Les hollandismes de l'Imitation de Jésus-Christ*, Utrecht, 1884; *Nouvelle défense de Thomas a Kempis*, Utrecht, 1884. — V. BECKER, *L'auteur de l'Imitation et les documents néerlandais*, La Haye, 1883. — FUNK, *Der Verfasser der Nachfolge Christi*, *Abh. u. Unters.*, II, 408 ss. — 5. La meilleure édition est celle de POHL, Frib.-en-Br., 1902 ss. Ont paru t. 2, 3, 5, 6. — 6. THOMAS A KEMPIS, *Vita Lidewigis*, éd. POHL, t. VI. — Vie par BRUGMAN et JEAN GERLACH, *Acta SS. Boll.*, t. II Apr., p. 270 ss. — HUYSMANS, *Sainte Lydwine de Schiedam*, 15. édit., Paris, 1903.

4° Les autres pays eurent aussi des mystiques fameux. Un des plus grands fut **Jean Gerson** († 1429) qui suivit les leçons de Pierre d'Ailly dans la Faculté des Arts, étudia la théologie à partir de 1381 et devint chancelier de l'Université en 1395. Il est nettement scolastique dans sa philosophie et se rattache pour sa mystique à saint Bonaventure. Le point de vue auquel il se place est clairement marqué dans ses principaux ouvrages : *Considerationes de theologia mystica* et *Tractatus de elucidatione scholastica mysticae theologiae* ¹. Gerson s'efforça de combattre toute tendance panthéiste et mérita le beau titre de *doctor christianissimus*. **Angèle de Foligno** († 1309) nous a enrichis de sa *Theologia crucis* ². **Sainte Catherine de Sienne** († 1380) est célèbre tant à cause de son action merveilleuse sur son temps, que par ses magnifiques écrits (*Lettres, Dialogues, Révélations*) ³. **Catherine de Bologne** († 1463) a également consigné par écrit ses *Révélations* ⁴. **Catherine de Gênes** († 1510) s'appliqua au soin des malades et mit par écrit des traités et des dialogues mystiques ⁵. Les *Révélations* de **Sainte Brigitte** († 1373) sont très connues; on a beaucoup discuté (aux conciles de Florence et de Bâle) ⁶ et beaucoup écrit ⁷ à leur sujet, surtout à l'occasion de la canonisation de sainte Brigitte. Une approbation formelle de la part du Saint-Siège ne leur fut jamais donnée.

§ 132. — Théologie morale, Droit canon, Études bibliques ⁸.

1° Autrefois la **théologie morale** était ordinaire.

1. Éd. Lyon, p. 361 ss. — 2. Acta SS., t. I Jan., 186-234. — 3. CAPECELATRO, *Histoire de sainte Catherine de Sienne*, trad. fr., Paris, 1865. — CIESSE DE FLAVIGNY, *Sainte Catherine de Sienne*, Paris, 1895. — 4. Éd. Bologne, 1536. — MARCUS, *Das Leben der H. Kath. v. Bol.*, Ratisbonne, 1868. — 5. FLICHE, *Sainte Catherine de Gênes*, Paris, 1880. — 6. MANSI, t. XXX, 698-814. — 7. GERSON, *De probatione spirituum*, Opp., I, 37-43. — 8. HURTER, *Nomenclator literarius*, t. IV (1109-1563), Innsbruck, 1899. — SCHULTE, *Geschichte der Quellen und Litteratur des kan. Rechtes von Gratian bis zur Gegenwart*, t. I-III, Stuttgart, 1875-1880. — SCHMITZ, *Die Bussbücher und Bussdisciplin*

ment traitée avec la dogmatique et le droit canon, puis résumée, en vue de la pratique, dans les *cânones poenitentiales*; mais à cette époque elle commence à se distinguer de plus en plus comme science particulière. Ce qui le prouve, c'est le grand nombre des *Summae casuum* parues dès lors. Ces ouvrages étaient le plus souvent composés d'après l'ordre alphabétique et présentaient la matière sous forme casuistique. La somme la plus usitée était celle d'un frère mineur d'Asti, appelé ordinairement **Astesanus** d'après son lieu de naissance ou de résidence. Cédant aux instances du cardinal Théodore Gaëtan, il écrivit vers 1317 la *Summa Astesana* ¹ où il fit preuve de grande érudition.

La *Summa Pisana* ² est l'œuvre du dominicain **Barthélemy de Pise** († 1347). L'auteur y a suivi la *Summa Confessorum* de Jean de Fribourg (xiii^e siècle). Le frère mineur **Ange Carletus** († 1495) composa la fameuse Somme intitulée d'après son nom *Summa Angelica* ³. Peu à peu suivirent des manuels à l'usage des confesseurs (*Confessionalia*, *Interrogatoria*). Un très bon *Manuale confessorum* fut celui de **Jean Nider** O. P. († 1348). Il a eu pour le moins douze éditions au xv^e siècle. Le *Modus Confitendi* d'**André d'Escobar** († vers 1430) était plus répandu encore. Mais la Somme de théologie morale de **saint Antonin de Florence** († 1450) surpassa bientôt en célébrité toutes les autres. C'est le premier ouvrage qui comprend d'une manière systématique toute la théologie morale ⁴.

2^o Pour le **droit canon**, outre les gloses déjà mentionnées sur les livres de droit ecclésiastique, nous voyons s'introduire de plus en plus la forme casuistique.

der Kirche, Mayence, 1883 ss.; — *Die Bussbücher und das kanonische Bussverfahren*, Dusseldorf, 1898, p. 720 ss. — VIGOUROUX, *Dictionnaire de la Bible*, articles : *Versions françaises, allemandes, espagnoles*, etc.; et *Travaux des dominicains, franciscains*, etc. — WALTHER, *Die deutsche Bibelübersetzung des Mittelalters*, Brunswick, 1889. — 1. Éd. Rome, 1728, 1730, 2 in-fol. — 2. Éd. Paris, 1470. — 3. Elle eut 31 éditions et fut brûlée par Luther. Lyon, 1513. — 4. Nombreuses éditions, Vérone, 1740, 4 in-fol. — Cf. P. MANDONNET, art. *Antonin (saint)*, dans le *Dict. de Théol. cath.*

surtout en Italie. Le canoniste **Jean Andreae** († 1348) était très savant et très versé dans la littérature; on l'appelait *fons et tuba juris, rabbi doctorum*. Il professait le droit à Bologne et écrivit, outre plusieurs gloses, la *Summa de sponsalibus et matrimonio*, *Summa de consanguinitate*, etc.¹. **Nicolas Eymeric** (vers 1393), de l'ordre des Prêcheurs, a laissé le *Directorium inquisitorum*². Parmi les plus grands canonistes du moyen âge il faut certainement ranger **Nicolas Tedeschi** († 1443) surnommé *Panormitanus*. Il était professeur de droit canon à Catane, à Sienne, à Parme puis à Bologne et écrivit des commentaires et des *Consilia*, le *Thesaurus*³, etc. Après lui et son prédécesseur Jean Andreae, la science du droit ne progressa plus pendant quelque temps : on se contenta de mettre à profit les œuvres de ces maîtres. Nous pouvons encore citer cependant les cardinaux **Zabarella** († 1417) qui laissa des *Commentaires*, *Consilia* et *Repetitiones*; **Jean de Torquemada** (1468) pour ses *Commentarii in decretum Gratiani*, *De potestate Papae*. **Henri Odendorp** († 1400), appelé *decretorum doctor*, écrivit *Repetitio Capituli « Omnis utriusque sexus »*. A cette époque, viennent s'ajouter aux collections de droit déjà existantes les règles dites *Regulae Cancellariae*⁴. Elles déterminent la marche à suivre dans les affaires de la chancellerie apostolique et furent fixées par Jean XXII et ses successeurs jusqu'à Martin V. Ce dernier pape et ses successeurs les employèrent régulièrement. Les *Decisiones Rotae Romanae* étaient aussi regardées comme un recueil de lois ecclésiastiques ou plutôt comme une interprétation authentique de ces lois⁵. Peu à peu, il y eut différentes monographies sur des points particuliers de droit canon qui passa en partie aux mains des laïques.

3° De notables progrès furent réalisés à cette époque

1. Venise, 1581, in-fol.; Nuremberg, 1477, in-fol. — 2. Barcelone, 1503; Venise, 1607. — 3. *Opp. Omnia*, Venise, 1617, 9 tomes. — 4. Ed. OTTENTHAL, Inspruck, 1888. — 5. Elles furent fréquemment éditées. Entre autres éditions, celles de Cologne, 1581; Venise, 1624.

dans les **Études bibliques**, comme branche indépendante, surtout pour ce qui concerne le sens littéral. Grâce à l'emploi des écrits grecs et arabes, l'Occident se familiarisa de plus en plus avec les langues orientales. En outre il fut ordonné par Clément V, au concile général de Vienne (1311), que des chaires d'hébreu, d'arabe et de chaldéen seraient érigées à la résidence des papes et aux universités de Paris, d'Oxford, de Bologne et de Salamanque; et que chacune de ces universités aurait à nommer deux professeurs de valeur¹. Cette mesure eut d'heureux effets. L'étude des langues orientales prit un grand essor au xv^e siècle, non seulement en Allemagne, où **Reuchlin** (*glossarium* et *grammatica*) et **Pierre Niger** s'illustrèrent dans ce genre de travaux, mais aussi en Italie et en Espagne. Le grec était étudié partout au temps de la Renaissance. Grâce à la connaissance de ces langues on put arriver à corriger le texte que de nombreuses copies successives avaient altéré. Les plus grands efforts qu'on fit dans ce but aboutirent à la confection de la **Biblia polyglotta complutensis** (1514-1517) du cardinal Ximènes, qui chargea de ce travail monumental Demetrius Ducas, Ferd. Nonnius, Stunica, de Vergara, Alphonse de Zamora et autres savants.

Les études de Reuchlin sur l'Ancien Testament suivirent peu après, de même que l'édition grecque du Nouveau Testament par Érasme. Les efforts faits en vue d'une interprétation littérale du texte constituent un second résultat de la connaissance des langues. Dans cet ordre, **Nicolas de Lyre** († 1340) a rendu d'appréciables services. Il naquit en Normandie, entra fort jeune dans l'ordre des Franciscains et devint professeur à Paris. Son ouvrage principal est intitulé *Postilla*; c'est un commentaire sur toute la Bible où il a expliqué brièvement et clairement le sens littéral, et ne s'est permis que très rarement des digressions mystiques. La recherche du sens littéral à cette époque donne à l'ouvrage sa grande

¹. Cap. I, Clem. (8, 1).

valeur : aussi l'auteur devint bientôt connu comme *doctor planus, utilis*. La *Postilla* fut plus tard d'un usage très fréquent¹. L'ancien rabbin Salomon Levi, qui prit plus tard pour nom **Paul de Burgos** (1345) et devint évêque de cette ville, ajouta avec bonnes intentions des *Additiones* à la Postille de Nicolas de Lyre, qu'il compléta et corrigea. Mais il eut à subir pour cela de très violentes attaques de la part de Matthias Döh-ring O. M. († 1469) dans le *Defensorium Nicolai Lyrani*, intitulé aussi par son auteur *Correctorium Corruptorii*, mais se distinguant par la grossièreté de la forme plutôt que par sa valeur scientifique. Le commentateur de la Bible le plus célèbre de ce temps est bien **Alphonse Tostat** († 1452), surnommé *Abulensis*. Son ouvrage principal est un *Commentarius in Libros historicos V. T. et In Evangelium St. Matthaei*, que l'on peut encore aujourd'hui employer avec fruit. Ses œuvres complètes comprennent 24 in-folios². Les explications de la Bible visent le sens littéral, sont généralement très longues, mais toujours judicieuses et éclairées. Il fut suivi du travailleur infatigable **Denys le Chartreux** († 1471) qui habitait le couvent de Ruremonde. Celui-ci écrivit des *Commentaires* sur toute la Bible. Les meilleurs de ces commentaires sont ceux des *Psaumes*, de *Job*, des *Livres de la Sagesse*, des *Prophètes*, des *Évangiles* et des *Épîtres de saint Paul*. Ceux qu'il écrivit sur les livres historiques ont une valeur moindre³.

A côté de ces hommes éminents, d'autres encore se sont distingués par leurs études bibliques; Gilles Colonna ou de Rome († 1316); **Pierre Auréolus** († 1322), dont le *Breviarium Bibliorum* fut encore réimprimé récemment; **Ludolphe de Saxe** ou le Chartreux († 1335) qui resta vingt-cinq ou trente ans dans l'ordre des Frères prêcheurs, puis, désireux d'une vie plus exclu-

1. D'où ce proverbe de l'époque : *Nisi Lyra lyrasset, totus mundus delyrasset*; et aussi : *Si Lyra non lyrasset, Lutherus non saltasset*. Voir cependant CORNELY, Introduction, n. 249; Anvers, 1634. — 2. Venise, 1615.

— 3. Éd. Montreuil-sur-Mer, 1896 ss.

sivement contemplative, se fit chartreux à Strasbourg; c'est là qu'il composa ses admirables commentaires sur les saints Évangiles (*Vita Domini nostri Jesu Christi*); Jacob Perez († 1491) qui écrivit des commentaires sur le *Cantique des Cantiques*¹. Des *Postilles* nous furent données par Nicolas de Gorram O. P. († 1375), Henri de Hessen († 1427), Nicolas de Dinkelbühl († 1433) et Thomas Hasselbach. **Jean Gerson** († 1429) a bien mérité des sciences bibliques dans ses *Propositiones de Sensu litterali Scripturae et de Causis errantium*. En 1511 parut à Venise l'édition critique de la Vulgate par le dominicain **Albert Castellani**. Les éditions de la Vulgate furent d'ailleurs très nombreuses. On sait que les Livres saints furent les premiers à bénéficier de l'invention récente de l'imprimerie. Les premières éditions ne portent point de date, et par conséquent peuvent être objet de discussions. De 1460 à 1517, on compte en Allemagne vingt et une Bibles complètes, en Italie trente-six Bibles complètes, sans compter les parties séparées publiées trente-cinq fois; en France, il y eut neuf éditions antérieures à l'an 1500; une seule en Espagne. Ces chiffres montrent combien la Bible était lue.

Déjà auparavant, mais surtout à cette époque, apparurent les **traductions de la Bible** en langue vulgaire. La lecture de la Bible devint plus générale, surtout après l'invention de l'imprimerie. Aux passages obscurs on ajouta parfois les explications de Nicolas de Lyre. En Allemagne, la première traduction de la Bible est due à Jean Rellach, dominicain du diocèse de Constance (peu après 1450), c'est elle qui eut les honneurs de l'impression après la découverte de l'imprimerie.

En Espagne la première édition de toute la Bible en dialecte valencien parut à Valence en 1478 par les soins du dominicain Jaime Borrell.

Il y eut en France de très bonne heure un grand nombre de versions en toute espèce de dialectes. D'abord paru-

1. Éd. Paris, 1865, 1870. — Cf. ECHARD, *Scriptores O. P.*, I, p. 568.

rent des traductions isolées et fragmentaires : Psautier, Cantiques, Livres des Rois, Évangiles, Épîtres, Apocalypse. Des gloses étaient parfois introduites dans le texte sacré. La première Bible complète en français, dite *Bible de saint Louis*, fut composée entre les années 1226 et 1239. Puis parut la *Bible historiale*, traduction libre de l'*Historia scolastica* de Pierre Comestor, faite par le chanoine Guyart Desmoulins; elle parut à la fin du XIII^e siècle, et, complétée plus tard, elle eut une vogue immense au moyen âge. Puis parurent successivement la Bible anglo-normande, la Bible du roi Jean le Bon, la Bible de Charles V (traduction par Raoul de Presles). La première impression française fut faite en 1478 par les deux augustins Julien Macho et Pierre Farget, aux frais d'un riche Lyonnais Barthélemy Buyer; elle se bornait au Nouveau Testament. La première édition complète est de 1487, elle est appelée Bible de Jean de Rély du nom de l'éditeur, ou Bible de Charles VIII auquel elle fut dédiée. Depuis ce temps les éditions se succédèrent rapidement en France comme dans les autres pays. La Bible était connue dans tous les pays chrétiens au moment où parut la Réforme; personne ne saurait attribuer sérieusement à Luther l'honneur d'avoir ramené la Bible à la lumière du grand jour, cette fable est réfutée depuis longtemps.

§ 133. — L'Église et la Renaissance littéraire¹.

1° C'est un fait certain que les études classiques n'ont jamais été complètement négligées. Les écrits du moyen âge, de même que le grand nombre des manuscrits dans

1. JEAN GUIRAUD, *L'Église Romaine et les origines de la Renaissance*, 3^e éd., Paris, 1904. — BURCKHARDT, *Die Kultur der Renaissance in Italien*, 7^e éd., Leipzig, 1899. — PASTOR, *Histoire des Papes*, trad. FERCY RAYNAUD, t. I, Introduction. — GEIGER, *Renaissance und Humanismus in Italien und Deutschland*, Berlin, 1882. — J. JANSSEN, *L'Allemagne et la Réforme*, trad. E. PARIS, t. I-II. — BAUMGARTNER, *Geschichte der Weltliteratur*, t. IV, Frib.-en-Br., 1900.

lesquels furent conservées les œuvres des anciens, le prouvent à l'évidence. Les Pères de l'Eglise et, dans une certaine mesure, les auteurs chrétiens des siècles suivants sont redevables aux classiques de la forme littéraire de leurs écrits. Un grand nombre développaient leurs talents par la lecture des anciens et vquaient ensuite eux-mêmes aux lettres. Pour le prouver il suffit de citer les noms d'Alcuin, Radboud d'Utrecht, Roswitha, Abélard, Jean de Salisbury. Mais l'étude des anciens prit alors un plus grand essor surtout dans l'Italie du xiv^e siècle. Plusieurs causes y contribuèrent. D'abord la réaction contre la période qui venait de se clôturer. La scolastique avait démesurément écarté les classiques. Le texte des auteurs anciens se trouvait dans un état lamentable; le texte grec n'était connu que par des traductions. Il était difficile de trouver quelqu'un qui possédât une connaissance suffisante du grec. Impossible d'autre part de reconnaître dans le latin des scolastiques la langue que parlaient Cicéron et Tite-Live. Une réaction se produisit naturellement et fut favorisée par le contact qu'on prit avec les Grecs lors des tentatives faites en vue de l'union et plus tard au moment de la chute de Constantinople. Bon nombre d'ecclésiastiques s'éprirent d'enthousiasme pour la Renaissance. Des évêques et surtout des cardinaux avaient leurs hommes de lettres, qu'ils protégeaient et encourageaient par de riches subventions. Le siège apostolique a encore contribué le plus à la Renaissance des lettres anciennes. A Avignon déjà la littérature était en faveur, et le « premier des humanistes » Pétrarque y fut comblé de bénéfices. Martin V et Eugène IV, mais surtout Nicolas V, Sixte IV et Léon X ont favorisé de tout leur pouvoir la renaissance et les humanistes. Ce mouvement littéraire reçut une poussée nouvelle et vigoureuse par l'invention de l'imprimerie; grâce à celle-ci, il se propagea avec rapidité et put atteindre jusqu'aux rangs de la bourgeoisie.

2^o Aussi longtemps qu'on étudiait l'antiquité païenne tout en conservant les principes chrétiens, il pouvait

être question d'une **renaissance chrétienne**, qui se trouvait d'accord avec l'Église. Car, de même que le monde ancien ne peut être clairement compris que si on le regarde des hauteurs du christianisme, ainsi la foi catholique, la liturgie et la morale, mises en comparaison et en opposition avec le paganisme classique, apparaissent plus vraies et excitent davantage l'admiration. A ce point de vue, l'étude des classiques, dirigée et facilitée par les cardinaux et les papes, pouvait favoriser considérablement les intérêts de l'Église. C'est pourquoi l'Église s'est approprié la science et l'art des anciens; elle a rejeté les superstitions et les pratiques immorales païennes, mais elle n'a jamais combattu la civilisation gréco-romaine. Aussi longtemps que les humanistes, suivant en cela l'exemple de saint Paul et des Pères de l'Église, s'attachèrent à l'ancienne méthode ecclésiastique et se servirent de la civilisation ancienne comme d'un *moyen* pour réaliser des vues chrétiennes, la science et l'art nouveaux furent utiles à l'Église.

Mais bientôt l'étude des classiques fut envisagée comme *fin*, destinée, au sens de plusieurs, à être mise au même rang que le christianisme ou même à sa place. Ce fut là la **renaissance païenne**. Elle fut singulièrement favorisée par les circonstances mêmes de l'époque. Il y avait partout un grand relâchement de la vie ecclésiastique; dès le xiv^e siècle il s'était manifesté par le déclin de l'autorité papale, l'esprit mondain du clergé, la décadence de la philosophie et de la théologie scolastiques et le grand désarroi qui régnait dans la vie politique et sociale. Les éléments dangereux que contient, à n'en pas douter, la littérature ancienne, furent ainsi mis à la disposition d'une société à l'esprit malade et surexcité. Les résultats ne pouvaient être que mauvais. On s'enflamma d'un enthousiasme exagéré et malsain pour l'idéal classique, identifié en fin de compte avec le paganisme lui-même. Ceux qui prenaient part à ce mouvement n'avaient qu'un but : faire régner dans les idées et les mœurs l'esprit païen, et d'autre part

rejeter le christianisme comme institution dégénérée.

3^e Heureusement l'**Italie** ne comptait que relativement peu de vrais représentants de la **Renaissance païenne**. Et même ceux-ci demeurèrent, extérieurement du moins, en union avec l'Église. Un bon nombre étaient employés à la curie romaine, alors que dans leurs satires et pasquinades ils jetaient le ridicule non pas tant sur les institutions ecclésiastiques et les dogmes que sur l'état des choses et les personnes. Ce n'étaient pas de fières natures d'hérétiques, mais des têtes légères à l'esprit superficiel, qui vivaient dans la débauche et se moquaient de toute aspiration vers une vie supérieure. Aussi l'on ne trouve parmi eux ni grands caractères, ni initiateurs de génie. Au seuil de cette renaissance se trouva **Jean Boccace** (1313-1375) dont les œuvres sont généralement entachées d'un sensualisme païen, mais ne sont pas directement hostiles à l'Église. Bien que dans les *Nouvelles* de son fameux *Décameron* il accable de ses railleries surtout les clercs et les moines, Boccace ne fut cependant point incroyant, ni l'adversaire de l'Église. Parvenu à un âge plus avancé, il s'occupa des études classiques sérieuses, condamna ses légèretés premières et mourut en paix avec l'Église¹. Le plus célèbre des humanistes est bien **Poggio Bracciolini** († 1459). Il a sauvé de l'oubli Quintilien, Lucrèce, Silvius Italicus, Ammien Marcellin, probablement aussi les premiers livres de Tacite, et a traduit Lucien, Diodore de Sicile et Xénophon. Il faut cependant reconnaître en lui un amour violent de la jouissance, une cupidité sans borne, un orgueil démesuré. Le vieux paganisme lui tenait tellement à cœur qu'il aurait volontiers livré tous les trésors du dogme pour avoir un nouveau discours de Cicéron. Il composa un volume de *Facéties* qui sont d'une immoralité repoussante et qu'il eut le cynisme de présenter au public

1. KÖRTING, *Boccacios Leben und Werke*, Leipzig, 1880. — Son principal ouvrage latin, *Genealogia Deorum*, Venise, 1517.

comme un gracieux divertissement. Cela ne l'empêcha pas d'ailleurs de déclamer avec force contre les mœurs du clergé¹. Le plus effronté restaurateur du paganisme fut **Laurent Valla** († 1457). Son livre *De Voluptate* vanta la volupté comme le bien suprême. La virginité, il l'appela la plus grande misère. Un peu plus tard il osa combattre les vœux de religion (*De professione religiosorum*). A la fin, il se rendit à Rome, rétracta ses erreurs et mourut secrétaire du pape et chanoine du Latran². **Antoine Beccadelli** († 1471), dit le Panormite, était surtout célèbre par son *Hermaphrodite*, collection d'épigrammes honteusement cyniques. L'ouvrage fut publiquement brûlé et l'auteur excommunié³. **Pomponius Letus et Platina** (1481) furent soupçonnés, avec toute leur académie, d'hérésie et de conspiration contre le pape. Paul II les traita avec sévérité, ce qui les conduisit à résipiscence. Le premier put reprendre à Rome ses leçons sous Sixte IV, le second mourut étant bibliothécaire du Vatican. Le plus fécond de tous en productions littéraires fut **François Filelfe** († 1481). Il écrivit *Carmina, Epigrammata* (*De jocis et seriis*) et une épopée sur la maison de Sforza. La vanité qui était commune aux humanistes atteignit en lui l'incroyable. Il se disait le génie de son temps; la terre se mouvait autour de lui, parce qu'il parlait le grec et écrivait en bon latin⁴. Les humanistes s'appelaient volontiers du nom de *poètes*, mais un petit nombre d'entre eux seulement possédaient des talents poétiques. De même que leur prose, leur poésie se réduisait souvent à des phrases ampoulées mais vides de sens, à une imitation servile des auteurs anciens, à une flagornerie honteuse et une sensualité qui inspirait le dégoût.

1. *Opera*, Bâle, 1538. — *Historia populi Florentini*, MURATORI, *Scriptores*, t. III. — Cf. J. GUIRAUD, *L'Église Romaine et les origines de la Renaissance*, p. 98-102 et 152-158. — 2. L. VALLA, *Opera*, Bâle, 1540. — Cf. J. GUIRAUD, *op. cit.*, 158-162. 228-229. — 3. A. BECCATELIUS, *Epistolae et Orationes*, Venise, 1563. — 4. De ses œuvres poétiques, seules ont été éditées les satires : *Satyrarum decades*, Venise, 1502. — Cf. J. GUIRAUD, *op. cit.*, p. 236-240 et passim.

4° Parmi les précurseurs de la **Renaissance chrétienne**, il faut citer le **Dante** ¹ (1265-1321). Quoiqu'il ait acquis sa gloire immortelle surtout par sa *Divine Comédie*, où il déploie toutes les richesses de la poésie et tous les trésors de la théologie pour décrire les mystères de l'enfer, du purgatoire et du ciel, grande fut aussi son influence par ses œuvres latines : *De vulgari eloquentia*, *De monarchia*, *Epistolae*, *Eglogae*, *Quaestio de aqua et terra*. Vivant à une époque de transition, et dominant de toute la hauteur de son génie les deux courants en conflit, il peut être dit le dernier des scolastiques médiévaux en même temps que le premier des humanistes chrétiens. Ce dernier titre est ordinairement attribué à **François Pétrarque** (1302-1374). L'an 1337, il reçut solennellement à Rome, au capitol, la couronne de poète, et déposa ses lauriers sur le tombeau de saint Pierre. Sa pensée touchant les classiques nous est révélée dans une de ses lettres à un jeune religieux ². Pétrarque, dans sa jeunesse, affichait une vanité digne des païens antiques et mena une vie assez licencieuse ; mais ses convictions demeurèrent cependant toujours profondément chrétiennes. Il lisait et vénérât saint Augustin ; il le prit pour modèle lorsqu'il écrivit son *Secretum* ou *De contemptum mundi*. Sous la même inspiration il écrivit ses deux livres *De vita solitaria* où il célèbre sa solitude de Vaucluse si favorable à la contemplation de la nature et de Dieu ; *De otio religioso*, où il félicite les chartreux de Montrieux de leurs austérités et fait l'éloge de la vie monastique ; *De sapientia*, où il s'applique à démontrer que seule la foi est la vraie sagesse ; plus tard les *Triumphs*, où il montre la chasteté victorieuse de l'amour humain. Ses quatre recueils de Lettres qui constituent l'œuvre la plus importante de prose latine fournissent une preuve manifeste de son idéal chrétien. Ses sonnets sur Laure de Noves qui sont restés

1. KRAUS, *Dante, Sein Leben und sein Werk, sein Verhältniss zur Kunst und Politik*, Berlin, 1897. — 2. BAUGARTNER, *op. cit.*, p. 476.

célèbres sont d'une conception élevée et pure. Pétrarque n'a jamais reçu les ordres majeurs¹. Le religieux auquel nous faisons allusion plus haut, **Louis Marsigli** († 1394), le disciple et l'ami de Pétrarque, fonda une sorte d'académie dans le couvent des Augustins de *San Spirito* à Florence. Un bon nombre de gens de lettres s'y enrôlèrent. Mais l'humanisme prit de plus grands développements encore à Florence sous les Médicis, au xv^e siècle. Un de ses humanistes les plus illustres fut **Manetti** († 1459), homme très pieux, imbu d'un esprit foncièrement chrétien, l'ami d'Eugène IV et de Nicolas V. Il avait une connaissance rare du latin, du grec et de l'hébreu. Nicolas utilisa son talent en lui faisant traduire la Bible; le travail parut en trois colonnes : la première donnait la version nouvelle d'après l'hébreu, la seconde le texte des Septante et la troisième celui de la Vulgate. Le texte grec du Nouveau Testament fut également traduit par ses soins². Son maître **Ambroise Traversari** († 1459), camaldule, nommé en 1431 par Eugène IV général de son ordre, joua un rôle important au concile de Bâle; il fit preuve de sa grande érudition dans les négociations avec les Grecs à Ferrare et à Florence, et par sa traduction des écrits de saint Jean Chrysostome, saint Grégoire de Nazianze, de saint Basile, des conciles grecs, etc. Il écrivait un très bon latin³. **Lionardo Bruni** († 1444), dit l'Arétin, d'abord précepteur chez les Médicis, puis secrétaire apostolique, enfin chancelier à Florence, mena une vie très chrétienne. Ses ouvrages sont écrits en latin classique et en grec⁴. **Marsile Ficin** († 1499) est célèbre pour son culte exagéré à l'égard de Platon, il a écrit un excellent ouvrage sur l'immortalité de l'âme et une apologie bien ordonnée du christianisme. Le bibliothécaire très actif **Jean Tortelli** († 1466), l'archevêque **Nicolas Pe-**

1. *Opera omnia*, Bâle, 1554. — P. DE NOLHAC, *Pétrarque et l'humanisme*, Paris, 1902. — J. GUIRAUD, *l. c.*, p. 39-76. — 2. J. GUIRAUD, *l. c.*, p. 246-249. — 3. J. GUIRAUD, *l. c.*, p. 136-143. — 4. *Hist. fab. populi libri XII*, chez MURATORI, t. XIX. — *Περὶ πολιτείας Φλωρεντινῶν*, éd. HASPER, Leipzig, 1861.

rotti († 1480) qui a écrit en latin et en grec, le fameux latiniste **Maffeo Vegio** († 1458), biographe de Bernardin de Sienne, etc., étaient des hommes de foi et généralement très pieux. Deux humanistes sont sortis des rangs des savants pour monter sur le siège pontifical : **Thomas Parentucelli** qui prit le nom de Nicolas V († 1455) et fut un des plus grands Mécènes qui aient jamais existé¹ ; **Aénéas Silvius Piccolomini** qui s'appela Pie II († 1464) et qui fut sans aucun doute un des hommes les plus savants et les mieux formés dans la culture classique de son époque. Même étant pape, alors qu'il s'attachait assidûment à réaliser ses projets de croisade, il continuait à préparer un important ouvrage de géographie. — Dans les autres parties de l'Italie, l'humanisme ne signifiait pas non plus apostasie de la foi chrétienne, opposition à l'Église et à la vie religieuse. Des hommes comme **Antoine Loschi** († 1450) à Milan, Vérone et Naples, **Victorin De Feltre** († 1446) à Mantoue, **Guarino** († 1460) à Ferrare et bien d'autres témoignent du contraire.

D'ailleurs des consciences profondément chrétiennes réagirent aussi énergiquement contre l'esprit païen de la Renaissance. Florence, la ville par excellence de l'humanisme et de l'art, fut le théâtre des deux épisodes les plus marquants de cette lutte. La *Lucula noctis*² du célèbre prédicateur dominicain **Jean Dominici**, adressée à Colluccio Salutati, chancelier de la république et chef de l'humanisme de son temps³, est le manifeste le plus complet et le plus original qui ait été écrit en faveur de l'esprit chrétien contre les excès de la culture païenne. A la fin du siècle, **Jérôme Savonarole** se fit le porte-parole éloquent des mêmes doctrines et fut assez puissant pour entraîner à sa suite des lettrés comme Pic de la Mirandole, Policien, Marsile Ficin, et des artistes

1. J. GUIRAUD, l. c., ch. viii et ix. — 2. B. Iohannis Dominici, Cardinalis S. Sixti, *Lucula Noctis*, Texte latin du xv^e siècle, précédé d'une introduction, édité et annoté par R. COULON, O. P., Paris, 1908. — 3. F. NOVATI, *Epistolario di Colluccio Salutati*, 4 vol., Rome, 1891.

comme Fra Bartolomeo, Le Pérugin, Botticelli, Michel-Ange, etc.¹.

5° Les papes et la cour pontificale ont favorisé la Renaissance. Réciproquement, la renaissance a exercé son influence sur la curie. Les lettres classiques et l'art de la Renaissance y ont atteint leur apogée. Mais au bien l'humanisme mêlait souvent du mal. Il y avait là deux courants qui se rapprochaient très près l'un de l'autre. D'un côté, une poussée irrésistible vers le paganisme, orgueil de l'esprit, corruption des mœurs; d'autre part, esprit de foi, charité, détachement. Alors même que la renaissance chrétienne dominait à la cour du pape, la renaissance païenne sut cependant y pénétrer. L'indigne Poggio fut pendant cinquante ans secrétaire de sept papes; Léonard l'Arétin et Valla appartenrent au collège des secrétaires apostoliques, Filelfe jouit de l'amitié de Nicolas V, et Beccadelli séjourna à la cour en qualité d'ambassadeur de Naples. Déjà sous Sixte IV l'esprit de la renaissance païenne avait séduit bon nombre de cardinaux. Que l'on songe aux folles dépenses et à la vie déréglée des Rodrigue Borgia, Ascagne Sforza, Jean de la Balue, Julien della Rovere, Sanseverino et Orsini. Plus tard, on se trouve en présence de César Borgia, Petrucci, Bandinelli, Sauli, Raphaël Riario, Soderini, Castellesi, Bibbiena et Pietro Bembo. Tous ces personnages étaient dominés par l'esprit mondain de la Renaissance, qui monta même sur le trône pontifical avec Alexandre VI et Léon X.

6° Les premiers germes de l'humanisme furent importés en **Allemagne** par le poète Pétrarque, qui séjourna, en 1356, en qualité d'envoyé à Prague et sut amener le chancelier de l'empereur à étudier les classiques. Plus tard, Poggio et aussi Vergerio passèrent en Allemagne. Aénéas Silvius entra même en 1442 à la chan-

1. V. MARCHESE, *Memori dei più insigni pittori, scultori e architetti domenicani*, Bologne, 1878, t. I, p. 488 ss. — G. GRUYER, *Les illustrations des écrits de Jérôme Savonarole publiés en Italie au XV^e siècle et les portraits de Savonarole sur l'art*, Paris, 1879.

cellerie de Frédéric III, où il trouva bientôt des disciples, parmi lesquels l'opiniâtre Grégoire de Heimbarg, qui avait reçu une formation humaniste. Le plus célèbre d'entre eux fut le cardinal **Nicolas de Cusa** († 1464), ancien élève de Deventer, dont la vaste intelligence embrassa toutes les sciences, mais qui les fit servir à la gloire de Dieu et au service des âmes ¹. C'est du même esprit qu'est née l'école des **vieux humanistes**, dont les principaux avaient étudié à Zwolle ². Le véritable fondateur de l'école était **Rodolphe Agricola** (1442-1485), né à Baslo près de Groningue. Il fit ses études à Zwolle et acquit une si parfaite connaissance du latin, qu'il mérita d'être appelé un *secund Virgile*; il fut admiré même en Italie, où il fit un séjour de quelques années. Par suite du zèle qu'il déploya en faveur des classiques, il a été pour l'Allemagne ce que Pétrarque fut pour l'Italie; mais il surpassa de beaucoup Pétrarque par sa piété et la pureté de ses mœurs. Agricola fut enterré à Heidelberg, revêtu de l'habit franciscain ³. Son élève **Alexandre Hegius** († 1498), originaire de Westphalie, fréquenta l'école des Frères de la vie commune à Zwolle, et devint recteur à Wezel en 1469, à Emmeric en 1474, à Deventer en 1475. Erasme l'a appelé le restaurateur de la langue latine et Murellius a fait l'éloge de sa connaissance du grec. A un grand savoir il alliait une piété profonde. Dans les dernières années de sa vie, il fit le voyage de Sponheim, dans le but de visiter la bibliothèque de Trithème, et raconta à son retour à ses deux mille deux cents élèves de Deventer, combien la réalité avait surpassé son attente ⁴. **Rodolphe Lange** († 1519), également élève de Zwolle, devint le premier poète latin d'Allemagne et opéra par les élèves qu'il formait à Munster la réforme des écoles de Westphalie. Son ami **Maurice de Spiegelberg** († 1485) fit comme lui son

1. TRITHEMIUS, *De vera studiorum ratione*, 2 fol. — 2. SCHOENGEN, *Die Schule von Zwolle*, 1^{re} partie, Fribourg, 1898. — 3. R. AGRICOLA, *Opera*, Cologne, 1539. — TRESLING, *Vita et merita Rud. Agricolae*, Groningue, 1830. — 4. A. A. HEGIUS, *Opera*, Deventer, 1503.

éducation à Zwolle, continua ses études en Italie et, devenu prévôt à Emmeric, réforma le gymnase de cette ville. Dans le même sens ont travaillé **Louis Dringenberg**, professeur à Schlettstadt en 1450; de même le célèbre Ruremondois **Jean Murellius** († 1517) formé à Deventer par Hegius. Il écrivit vingt-cinq livres classiques, dont on s'est servi longtemps en Hollande et en Allemagne, édita un grand nombre d'auteurs anciens et soutint que la fin dernière des études ne pouvait être autre que la connaissance et la glorification de Dieu. Pendant de longues années, il occupa la charge de directeur à Munster et appela en 1512 l'humaniste Jean Caesarius en cette ville¹. Lui-même accepta d'être recteur de l'école d'Alkmar, où il dirigeait neuf cents élèves répartis en huit classes. Un incendie détruisit sa maison et ses livres; réduit ainsi à la misère, Murellius reprit le chemin de Deventer et se distingua là aussi par ses connaissances et ses capacités pédagogiques. **Ortuin Gratius** (1448-1535), né à Hollwijck, d'une famille respectable de Deventer, n'a nullement mérité les moqueries dont il fut l'objet dans les *Epistolae obscurorum virorum*. Il professa avec éclat à Deventer et à Cologne. Il faut citer encore **Trithème** (1516), le savant abbé de Sponheim; **Conrad Peutinger** qui travailla à l'édition de la carte de voyages de Marc-Aurèle, appelée d'après lui *Tabula Peutingeriana*; **Heynlin von Stein** († 1496), l'âme de l'université de Bâle; **Sébastien Brant**, l'auteur du *Narrenschiff*; avec **Jacques Wimpheling**, ils s'appliquèrent surtout aux lettres anciennes et à l'histoire.

7^o Les *vieux humanistes* d'Allemagne et des Pays-Bas étaient des tenants de la renaissance chrétienne. Bien qu'ils aient affectionné les classiques et lu avec avidité leurs œuvres, ils conservèrent des mœurs pures, ils avaient le respect de la théologie, et tenaient à passer pour des fils soumis de l'Eglise. Comme Hegius, ils jugeaient

1. D. REICHLING, *Johannes Murellius, Sein Leben und seine Werke*, Frib.-en-Br., 1880.

que toute science serait pernicieuse, s'il fallait l'acquérir aux dépens de la piété. Mais les **jeunes humanistes** se montrèrent hostiles à l'Église, rejetèrent sa doctrine et ses coutumes, raillèrent la morale chrétienne dans leurs écrits et surtout par leur vie scandaleuse. Il y avait eu depuis longtemps déjà des signes d'une révolte prochaine en Allemagne, surtout en Saxe et en Thuringe. Une grande foule accourut à Erfurt autour du chanoine **Conrad Mutianus Rufus** (1471-1526). Il avait reçu sa formation à Deventer; ce qui ne l'empêcha point d'être libre-penseur et de s'attaquer non seulement aux abus, mais à l'Église elle-même et de mettre toute perfection dans la culture humaniste. Le poète principal d'Erfurt était **Eobanus Hessus** (1488-1540). En 1515 il écrivait encore des *Lettres aux Vierges*, mais bientôt après il chanta la gloire de Luther et de Van Sickingen. Un promoteur humoriste du mouvement nouveau, **Crotus Rubeanus** (1480-1551), était fréquemment en rapport avec les humanistes d'Erfurt; il fut stigmatisé par Luther comme Épicurien, et se détourna plus tard du réformateur.

Ulric de Hutten (1488-1523) fut le plus fort soutien de l'humanisme antireligieux. Placé par ses parents à l'école du couvent de Fulda, il parvint à se soustraire à la discipline sévère qui lui était imposée, et conserva toujours depuis lors une haine ardente contre les moines. Il erra longtemps comme étudiant, se livrant à des désordres dont il ressentit toute sa vie les suites honteuses. Il affichait volontiers un zélé patriotisme, qui ne consistait d'ailleurs qu'en attaques incessantes contre les Français, les Italiens et surtout contre le pape. Hutten excellait dans la forme littéraire. De tous ses écrits, aucun ne fit plus d'impression que ses *Epistolae obscurorum virorum*, qu'il édita avec le concours de Crotus Rubeanus pendant les querelles reuchliniques. Un juif converti, Pfefferkorn, s'était dépensé à Cologne pour la conversion de ses anciens coreligionnaires; il recourut à l'empereur Maximilien pour obtenir la destruction des livres talmudiques. Ce dernier voulut d'abord consulter les universités de

Mayence, de Cologne, d'Erfurt et d'Heidelberg, l'inquisiteur Hoogstraeten, le prêtre Victor de Carben et Jean Reuchlin. Tous, sauf à l'université de Heidelberg, furent d'avis qu'il fallait retirer ces livres de la circulation; Reuchlin prit la défense des écrits talmudiques et attaqua Pfefferkorn. Dans l'ardeur de la lutte il en vint à faire des déclarations peu conformes à l'enseignement de l'Eglise. En 1512, son ouvrage intitulé *Augenspiegel* fut condamné par l'Inquisition. Reuchlin en appela à Rome et se rendit en cette ville pour se défendre. Sur ces entrefaites ses amis ouvrirent une lutte furieuse contre les théologiens de Cologne, Reuchlin lui-même avait déjà publié des lettres pour se défendre¹. Cela ne suffisait pas à ses amis. Erasme donna une nouvelle édition de son *Encomium Moriae* (1515); Hutten et Crotus Rubeanus inventèrent une collection de lettres, adressées à Ortuin Gratius, le représentant de l'humanisme des théologiens de Cologne. Ce sont les fameuses **Epistolae obscurorum virorum**². Cette pasquinade fit un grand tapage. Les *Lamentationes obscurorum virorum* de Gratius furent absolument impuissantes à le dominer. Il est vrai que la révolte de Luther fit bientôt oublier la querelle, mais l'université de Cologne ne se remit plus jamais du coup qu'elle avait subi de la part des humanistes d'Erfurt. Les esprits sérieux se détournèrent des révolutionnaires, qui combattirent bientôt avec Luther l'Eglise et la civilisation chrétienne.

Depuis longtemps déjà **Désiré Erasme** (1536) désillusionné avait quitté les révoltés dont il avait d'abord espéré un renouveau de vie chrétienne. Erasme appartenait par son éducation première à la pieuse école de Deventer, mais ne tarda pas à éprouver dans son cœur une lutte violente entre les sollicitations du monde et ses

1. *Clarorum virorum epistolae latinae, graecae et hebraicae variis temporibus missae ad J. Reuchlin, Phorcensem.* — 2. *Epistolae obscurorum virorum ad venerabilem virum Magistrum Ortuinum Gratium Daventriensem, Coloniae Agrippinae bonas litteras docentem variis in locis et temporibus missae et in volumen coactae.* Venise était marqué comme lieu d'impression, mais l'ouvrage a été probablement imprimé à Hagena u.

aspirations religieuses, entre la culture humaniste et un désir de plus haute perfection. La paix, il ne l'a jamais trouvée. Malheureux au couvent d'abord, mécontent ensuite dans le monde, il se mit à poursuivre avec passion la vaine gloire; devint l'oracle de l'Europe, mais ne connut jamais l'équilibre d'un grand caractère. Par les facultés de son esprit et ses connaissances, par l'estime et l'influence dont il a joui, Erasme aurait pu devenir un illustre champion de l'Eglise, mais il déserta la lutte; il se moqua d'abord des ecclésiastiques et des religieux fidèles à leur état et poursuivit ensuite avec plus de sarcasmes encore les moines avides de mariage qui prétendaient prêcher le *pur Evangile*. Ses premiers écrits étaient pieux. Dans son *Enchiridion militis christiani*, il attaqua d'abord ceux qui tenaient le parti de l'Eglise. Pour distraire Thomas Morus pendant sa maladie, il écrivit l'*Encomium Moriae seu Laus stultitiae*, livre qui faisait les délices de Léon X, mais qui causa un mal immense, surtout après que Gérard Listrius (1515) y eut joint ses commentaires. Erasme fit la guerre à Hutten (*Spongia Erasmi adversus aspergines Hutteni*, 1524) et, cette même année, il combattit également Luther (*De libero arbitrio diatribe*). Il eut la douleur de constater que lui-même et son humanisme tombaient presque dans l'oubli par suite des troubles occasionnés par la révolution religieuse. Il continua cependant toujours d'écrire. Il édita son plus célèbre ouvrage, les *Colloquia*, et en outre un grand nombre de classiques, des Pères de l'Eglise et des traductions. Il était et demeura humaniste. Aucune de ses œuvres ne laisse soupçonner dans quelle effervescence le monde se trouvait alors. Son influence avait déjà considérablement baissé. A Louvain il fonda avec l'aide d'autres humanistes le *Collegium Trilingue* et y compta parmi ses amis Paludanus, Gaverius, Barlaudus, Barsalus, Ceratinus et Goclenius. En Hollande il était lié avec Jean Secundus. Erasme dut encore voir ¹ comment en **Angleterre** l'humanisme

1. ERASME, *Opp. omnia emend. et auctiora*, Leyde, 1702-1706, 41 tomes. — *Desiderius Erasmus of Rotterdam*, by E. EMERTON, Londres, 1893.

qu'il avait si longtemps favorisé fut étouffé sous le schisme. Plusieurs grands hommes, la plupart ecclésiastiques, s'y étaient illustrés dans l'étude des lettres : tels, Robert Fleming, William Grocyn, Thomas Linacre; surtout le chancelier **Thomas More** (*Utopia*, 1516), qui écrivit des satires avec un goût très fin et sut être à la fois sérieux et humoriste ¹; également le cardinal **Jean Fisher**, qui ne fut pas seulement un défenseur de l'Eglise, mais encore un ami des sciences et des lettres ². Ces deux derniers, vaillants défenseurs de l'unité de l'Eglise contre le schisme de Henri VIII, sacrifièrent noblement leur vie († 1535) et ont été proclamés bienheureux par Léon XIII (1886).

1. BRIDGETT, *Life and Writings of sir Thomas More*. Londres, 1892. — THOMAS MORUS, *Opera omnia*. Francfort et Leipzig, 1689. — Cf. J. TRÉSAL, *Les Origines du Schisme anglican (1509-1571)*, Paris, 1908, p. 18 ss. et 138 ss. — 2. A. ZIMMERMANN, *Die Universitäten Englands im XVI Jahrh., Ergänzh. St. u. M. L.*, 1889.

CHAPITRE V

VIE ECCLÉSIASTIQUE ET ART RELIGIEUX.

§ 134. — La vie ecclésiastique ¹.

1° Le **baptême** conféré par immersion resta à peu près exclusivement en usage au ^{xiii}^e siècle. Le procédé par aspersion fit bien un pas en avant au ^{xiv}^e, mais ne devint nullement général, car les témoignages de ce temps relatant l'ancien système sont plus nombreux que ceux qui mentionnent le nouveau. Cependant ce dernier s'était tellement répandu au ^{xv}^e siècle, que les Grecs s'en plaignirent à Florence. Nous trouvons l'immersion encore signalée au synode de Passau (1470), à Wurtzbourg (1482), à Besançon (1571). Souvent l'une ou l'autre manière était employée selon la forme du baptistère existant. Dans les *Agenda* protestants et dans le *Book of common prayer*, on a encore prescrit l'immersion, qui demeura le plus longtemps en usage dans l'Eglise ambrosienne.

2° La **Communion** ² sous une seule espèce était déjà

1. FUNK, *Die Entstehung der heutigen Taufform* (Abhand. und Untersuch., Paderborn, 1897, I, 478 ss.). — HOFFMANN, *Geschichte der Laiencommunion*, Spire, 1891. — PAULUS, *Die Reue in den deutschen Reichsschriften des ausgehenden Mittelalters* (Zeitschr. f. Kath. Theol., 1904, p. 1 ss.). — FRÉDÉRICQ, *La question des indulgences dans les Pays-Bas au commencement du XVI^e siècle*, Extr. du Bull. de l'Acad. de Belgique, Bruxelles, 1899. — ZANOTTO, *Storia della predicazione nei secoli della letteratura italiana*, Modène, 1899. — GASQUET, *Religious instruction in England during the XIV and XV century*, Dublin Review, 1994. — 2. FUNK, *Der Kommunionritus*, Abh. und Unters., I, 293 ss.

distribuée aux siècles précédents en dehors de la messe. Même la pratique de la donner pendant la messe devint à peu près générale dans la seconde moitié du XIII^e siècle, et au XIV^e l'emploi du calice trouvait à peine un défenseur. Cet usage se propagea par crainte de répandre le précieux sang et pour combattre l'opinion qui s'accréditait ici et là que le Christ n'est pas présent tout entier sous une seule espèce. Quelques restes de l'ancienne pratique demeurèrent encore longtemps. Durand rapporte ¹ que l'usage existait en certains endroits d'ajouter du vin au reste du précieux sang et de faire boire ce mélange aux fidèles après la communion. La seule réaction à signaler durant cette période eut lieu dans le soulèvement des Hussites. En général on mettait peu d'ardeur à s'approcher de la sainte Table. Cependant un changement s'opéra sous l'action des auteurs mystiques et des fondations de Gérard de Groote. A Windesheim et dans les nombreuses maisons qui en dépendaient, les frères communiaient à peu près tous les quinze jours ². Les *Frères* et les *Sœurs de la vie commune*, l'exemple et la prédication de saint Vincent Ferrier ³ et surtout l'*Imitation de Jésus-Christ* (livre IV) ont contribué dans une bonne mesure à favoriser la communion fréquente. Dans les instituts religieux la célébration de la sainte Messe était grandement encouragée. De nombreux synodes travaillèrent dans le même sens. En Espagne il fut prescrit aux prêtres de célébrer au moins trois ou quatre fois par an ⁴. A Arranda en 1473, on détermina que tous les évêques diraient la messe au moins trois fois, et tous les prêtres quatre fois par an. Il fallut par ailleurs, au XVI^e siècle, défendre de célébrer plus d'une seule messe par jour ⁵. L'assistance aux saints mystères laissait moins à désirer. On fréquentait même beaucoup l'église les jours de la semaine. La loi prescrivant l'assistance à la messe dans l'église paroiss-

1. *Rationale divin. Offic.*, V, 42 s. — 2. *Chron. Wind.*, éd. GRUBE, p. 637.
— 3. Cf. FAGES, *Hist. de S. Vincent Ferrier*, 2 vol., Paris, 1901, t. II, p. 468.
— 4. Tarragone (1317), can. 6; Tolède (1324), can. 7. — 5. HEFELE, VIII, 748.

siale¹ demeurait toujours en vigueur, mais commençait cependant à tomber en désuétude. Ce ne fut qu'en 1517 que Léon X déclara que les fidèles satisfaisaient au précepte en entendant la messe dans les églises des Mendiants². La méditation de la passion du Sauveur était regardée comme la meilleure pratique durant la sainte Messe. Mais l'exagération s'en mêla, car on fit parfois un péché de la lecture de prières³. On n'était guère difficile sur les questions de convenances au moyen âge. Il y avait lieu de se plaindre du manque de tenue à l'église. Le prêtre donnait souvent sur ce point le mauvais exemple en tenant durant les saints mystères des conversations inutiles avec les laïques. On amenait des chiens, des chats, des faucons; les hommes restaient d'ordinaire la tête couverte. Ce qui montre l'excessif manque d'égard à l'endroit des choses saintes ce sont les parodies de la messe, comme la *Missa de potatoribus*, la *Missa satyrica in honorem Bacchi*, la *Missa potatorum et lusorum*. Ces appellations seules sont faites pour nous choquer⁴.

3° La **pénitence publique** existait encore au XIII^e siècle⁵. Elle déclinait cependant, pour disparaître peu à peu aux XV^e et XVI^e siècles. On remarque, dans différents synodes qui ont suivi le concile de Trente⁶, des efforts pour la faire revivre, mais sans résultat durable.

Les **indulgences** plénières, par contre, se multipliaient⁷. Le pape en accordait à ceux qui soutenaient de leurs ressources la guerre contre les Turcs, comme souvent aussi à ceux qui contribuaient à la construction des églises. Les conditions essentielles requises étaient l'état de grâce et une aumône selon les moyens; pour les pauvres, l'aumône était remplacée par une autre bonne

1. Cf. Cap. 2 *De par. et al. par.* (3, 24). — 2. Bref : *Intelleximus*, Bull. Rom., t. III, 3, p. 462. — 3. Ainsi J. MAUBURNUS, dans son *Rosetum exercitiorum spiritualium*. — 4. A. FRANZ, *Die Messe im deutschen Mittelalter*. Frib.-en-Br., 1902. — 5. *Summa Theol.*, Suppl., q. 28, art. 3. — 6. Sess. XXIV, cap. 8 *De ref.* — 7. N. PAULUS, *Hist. Jahrb.*, XVI, 37. — *Der Katholik*, 1899, I, 484 ss. — *Zeitschr. f. Kath. Theol.*, XXIII, 48 ss., 423 ss., 743 ss.

œuvre. Les papes désignaient d'ordinaire l'indulgence en l'appelant « une rémission entière de tous les péchés » (*plenissimam omnium peccatorum veniam*); ils signifiaient par là que le pardon des péchés et des peines éternelles était accordé par la confession; la rémission des peines temporelles à endurer ici-bas ou plus tard au purgatoire, par l'indulgence. Telle est la doctrine de l'Eglise. Toute autre explication serait erronée.

Au sujet des **indulgences pour les défunts**, la question était loin d'être aussi précise dans la pensée de plusieurs ¹. Certains doutaient qu'une indulgence pût être appliquée aux âmes qui ne sont plus sous la juridiction de l'Eglise, tandis que plusieurs autres affirmaient hardiment que les indulgences profitent aux morts d'une façon infaillible et complète, ils ajoutaient parfois que l'état de grâce n'était pas requis pour gagner ces indulgences. A l'encontre de ces doutes ou exagérations, les principaux scolastiques ² enseignèrent généralement qu'on peut gagner des indulgences pour les défunts. Les papes avaient accordé déjà depuis longtemps de semblables indulgences et élevé beaucoup d'autels au rang d'*autels privilégiés*. On ne manqua cependant jamais de déclarer expressément que les indulgences pour les défunts étaient appliquées par mode de *suffrage*.

4^o Les **jours de fêtes** ³ allaient toujours en se développant. La fête de la Très Sainte Trinité célébrée en beaucoup d'endroits, non pourtant à Rome, fut étendue à l'Eglise entière par Jean XXII en 1334; la Visitation de la sainte Vierge, instituée durant le schisme par Urbain VII et Boniface IX, mais non encore universellement adoptée, fut rendue obligatoire partout en 1475 par Sixte IV et enrichie d'une octave ⁴. Sous ce même pape

1. N. PAULUS, *Hist. Jahrb.*, XXI, 645 ss.; *Zeitschr. f. Kath. Theol.*, XXIV, 1 ss., 249 ss. — 2. S. RAYMOND DE PENNAFORT, *Summa de poenitentia et matrimonio*, etc., Rome, 1603, p. 407. — ALBERT LE GRAND, *Comm. in IV Sent.*, d. 20, a. 48, q. 3. *Opp.*, XXIX, Paris, 1894. — S. THOMAS, *Summa Theol.*, *Supplem.*, q. 74, a. 10. — 3. KELLNER, *Heortologie*, Frib.-en-Br., 1901. — 4. RAYNALD, *ad an. 1475*, n. 34.

et à l'occasion de l'office qu'il approuva, une discussion très vive s'alluma au sujet de la doctrine de l'*Immaculée Conception*¹ de la sainte Vierge. En 1483 parut une bulle condamnant tous ceux qui déclaraient coupables d'hérésie les fidèles croyant à l'Immaculée Conception ou célébrant cette fête. Cela prouve que la fête était loin d'être générale, mais cette décision du pape en augmenta la diffusion. En 1371 la fête de la *Présentation de la sainte Vierge* fut importée de l'Orient en Occident et se répandit rapidement en ces contrées. Sixte IV en accorda l'office au bréviaire romain *pro aliquibus locis*; Sixte-Quint l'imposa pour toute l'Église.

Quoique saint Joseph soit loué comme « juste » dans la sainte Écriture, sa fête ne fut cependant introduite que très tard. Son nom se rencontre pour la première fois dans un calendrier copte, un peu plus tard dans un synaxaire du ix^e siècle; on le rencontre encore dans quelques martyrologes du x^e siècle, entre autres dans celui de Fulda. Il fut néanmoins honoré d'un culte privé (saint Bernard, sainte Gertrude, sainte Brigitte, saint Vincent Ferrier etc.); Gerson travailla beaucoup à propager son culte, même au concile de Constance, il composa un office en l'honneur de la *Desponsatio*. Enfin Sixte IV introduisit dans le bréviaire romain (19 mars) la fête de saint Joseph, au titre de fête simple; en 1522, le dominicain Isidore Isolani, dédiant au pape Adrien VI sa *Somme des dons de saint Joseph*, le suppliait de rendre sa fête universelle; en 1621 elle devint fête d'obligation.

5° L'**Ave Maria**², c'est-à-dire la salutation angélique suivie des paroles de sainte Élisabeth, était déjà d'un usage universel au xiii^e siècle; en 1266, les Dominicains le prescrivirent dans l'office des frères convers,

1. MORTIER, *Hist. des Maîtres Généraux O. P.*, t. III, Paris, 1907, p. 617 ss. Saint Antonin déclare que liberté entière est laissée aux fidèles pour cette croyance (Pars I Summae, tit. VIII, c. II). — 2. ESSER, *Hist. Jahrb.*, 1884, p. 88 ss.; *Le saint Rosaire de la très sainte Vierge*, trad. AMÉDÉE CURE, Paris, 1894. — U. BERLIÈRE, art. *Angélique (salutation)*, dans le *Dict. de Théol. cath.*

pour remplacer certains *Pater* prescrits en 1228. Au xv^e siècle seulement, on y ajouta le nom de Jésus et, au siècle suivant, la prière « Sainte Marie ». Depuis un temps immémorial on comptait les *Pater noster* sur une corde avec des nœuds ou avec des grains, il en fut de même plus tard pour les *Ave*. Le **Rosaire**¹ proprement dit est cependant d'une date beaucoup plus récente. La tradition commune, confirmée par le témoignage catégorique de nombreux papes, en rattache l'institution à saint Dominique. Cependant il faut reconnaître qu'aucune mention explicite n'est faite de cette précieuse dévotion avant la seconde moitié du xv^e siècle. Même dans l'ordre dominicain, où l'on traite si souvent du culte de la sainte Vierge, on ne trouve aucune pièce officielle sur le Rosaire avant 1487. La première bulle papale mentionnant cette dévotion est de l'année 1478. Ce fut Alexandre VI (1495) qui rattacha officiellement le rosaire à saint Dominique et chargea ses fils de le propager dans toute la chrétienté. La question de l'origine du Rosaire est difficile à résoudre. Les mystères à méditer pendant la récitation des *Ave* furent longtemps laissés au choix des fidèles, leur détermination actuelle serait l'œuvre de Dominique Prutenus († 1461), chartreux de Trèves. Ce qui est hors de doute, c'est que la rapide diffusion du Rosaire et de ses confréries fut l'œuvre du Dominicain breton Alain de la Roche² († 1475) et des Frères Prêcheurs pendant les trente dernières années du xv^e siècle. Les faveurs répétées accordées par l'Église romaine à cette forme de dévotion et de prière en ont fait la plus populaire et la plus universelle du catholicisme.

L'**Angelus**³ doit son origine à la coutume de sonner le couvre-feu le soir, coutume d'origine purement civile

1. THURSTON, *Our Popular Devotions*, II, *The Rosary* (*The Month*, Londres, Oct. 1909, Avril 1901). — HOLZAPFEL, *Sankt Dominikus und der Rosenkranz*, Munich, 1903. — 2. ECHARD, *Scriptores Ord. Praed.*, t. I, p. 849. — 3. ESSER, *Die ersten Spuren von Betrachtungen beim Rosenkranz*, *Der Katholik*, 1897. — U. BERLIÈRE, art. *Angelus*, dans le *Dict. de Théol. cath.* — *Zeitschrift f. K. Theol.*, 1901, p. 348. — *Hist. Jahrb.*, 1902, p. 22, 247, 735.

qu'on rencontre dès le XIII^e siècle, mais qui devint plus générale au siècle suivant. Souvent une indulgence était concédée par l'évêque à ceux qui, à ce signal, récitaient un ou plusieurs *Ave* (dans le Tyrol déjà en 1233). Au commencement du XIV^e siècle on trouve également signalée la sonnerie du matin. Étaient requis pour gagner l'indulgence un ou plusieurs *Ave*, un *Pater*, cinq *Pater* en l'honneur des plaies de Notre-Seigneur, sept *Ave* en souvenir des sept joies de la sainte Vierge, etc. A la fin du XIV^e siècle s'introduisit l'usage de sonner à midi. En 1472, Louis XI étendit cette pratique à tout son royaume et demanda de prier à cette heure pour la paix. En récitant à ce moment des *Pater* et des *Ave*, parfois un psaume, on pouvait également gagner une indulgence. L'Angelus dans sa forme actuelle ne s'introduisit qu'au XVI^e siècle; au XVII^e, il se propagea ainsi dans tous les pays.

Le **Chemin de la Croix**¹ remonte à Jérusalem au temps des croisades. De bonne heure déjà les pèlerins aimaient à suivre le chemin que le Christ avait parcouru en allant au Calvaire; ils s'arrêtaient avec dévotion aux endroits où la tradition localisait les principaux événements de cette voie douloureuse; ces endroits furent donc appelés *stations*. Les fidèles d'Occident tâchèrent de refaire en esprit ce chemin de la croix et pour cela ils se servaient d'une série de tableaux représentant les diverses stations. On ne connaît aucun chemin de la croix, dans le sens actuel du mot, antérieur au XV^e siècle; le premier connu fut probablement érigé par le dominicain Alvares († 1420), à son retour d'un pèlerinage en Terre sainte. Le nombre et la détermination des stations étaient laissés à la fantaisie locale, qui ne les conformait guère à celles de Jérusalem. Adam Kraft (1490) en comptait 8; souvent il y en avait 7, d'autres fois, 12, 15, 17, même 34. La série actuelle date du XVI^e siècle,

1. H. THURSTON, *The stations of the Cross. An account of their history and devotional purpose*, Londres, 1906. Adaptation française par A. BOURNION, Paris, 1907.

et prend son origine dans un livre de piété du carme Jean Pascha de Louvain. Les frères mineurs finirent par l'adopter à Jérusalem. Au xvii^e siècle, aucune conformité n'existait encore au sujet du nombre, de l'ordre et des sujets des stations. Innocent XI attacha des indulgences aux quatorze stations (1686).

Il faut encore signaler la **Messe d'or**¹, c'est-à-dire une messe de la sainte Vierge chantée très solennellement le mercredi des quatre-temps de l'Avent. On attribuait à cette messe une grande puissance, de là le nom de messe d'or, ce qui voulait dire messe précieuse, puissante, merveilleuse. L'affluence des fidèles y était très considérable.

6^e La **prédication**² était loin d'être négligée à la fin du moyen âge, on prêchait au contraire beaucoup et en langue vulgaire. Nous connaissons des prédicateurs célèbres de ce temps : Saint Vincent Ferrier³, le plus extraordinaire de tous, Jean Dominici, saint Bernardin de Sienne⁴, saint Jean Capistran, Gerson, Geiler de Kaisersberg, les mystiques, tels que Gérard de Groote, Tauler, Henri Suso, Thomas à Kempis, Denys le Chartreux et d'autres.

Les fondations de messes avec sermon étaient nombreuses. Une foule de recueils de sermons et d'homélies furent publiés : *Sermones de Tempore*, *Sermones de Sanctis*, *Sermones dominicales*, *Sermones festivales*, *Sermones quadragesimales*, *Sermones adventuales*, *Sermones Mariales*. Il parut également un nombre considérable de manuels pour homélies. Le plus répandu était le *Manuale Clericorum* d'Ulrich Surgant. En général la prédication de ce temps était très saisissante

1. A. FRANZ, *Die Messe im d. Mittelalter*, Frib.-en-Br., 1902, p. 282-286, où se trouve une Messe du xv^e siècle. — 2. *Tüb. Quartalschr.*, 1861-62. — *Hist. Jahrb.*, 1882-83. — JANSSEN, *L'Allemagne et la Réforme*, trad. E. PARIS, Paris, 1889. — PASTOR, *Hist. des Papes*, t. VI. — ALBERT, *Gesch. der Predigt in D. bis Luther*, Gütersloh, 1892-93. — 3. FAGES, *Histoire de saint Vincent Ferrier*, 2 vol., nouv. édit., Paris, 1901. — 4. P. THUREAU-DANGIN, *Saint Bernardin de Sienne*, Paris, 1896. — F. VERNET, art. *Bernardin de Sienne (saint)*, dans le *Dict. de Théol. cath.*

quelquefois un peu triviale et souvent très libre dans l'exposition des péchés les plus fréquents. A en juger par les *Specula exemplorum*, on racontait au peuple les exemples et les histoires merveilleuses les plus incroyables; plus tard, les auteurs classiques servirent plus que l'Écriture à étayer les thèses de ces prédicateurs à formation humaniste. Cependant la plupart du temps les sermons étaient bien adaptés à l'auditoire, traitaient les vérités dogmatiques, la vraie conversion, la confiance dans les mérites de Jésus-Christ. La chaire retentissait aussi parfois des questions subtiles des scolastiques de la décadence. Il a été conservé des recueils de discours pour les funérailles et le mariage (*conciones funebres et nuptiales*). Les sermons sur la Passion tenaient une place importante. Ils duraient quelquefois, surtout le vendredi saint, cinq ou six heures. Les descriptions parfois un peu trop dramatiques qu'on s'y permettait ne semblent pas avoir choqué les auditeurs de ce temps.

7° On travaillait avec beaucoup d'ardeur à l'**instruction du peuple**¹. C'est ce que nous révèlent les conciles² et surtout le grand nombre de catéchismes et autres livres religieux à l'usage des simples fidèles. En Espagne parut en 1330 l'ouvrage très en vogue *Manipulus pastorum* du dominicain de Monte Rotherio. Le premier chapitre du synode de Lavaux (1368) contenait un catéchisme pratique. En Allemagne on avait celui du franciscain Christian de Honeff et plusieurs autres, tels que Denys le Chartreux (*De vita curatorum*) ainsi qu'un grand nombre de livres pour la confession. En Italie, ils s'étaient tellement multipliés que Savonarole pouvait les comparer à une mer incommensurable.

8° Les **cantiques** aidaient beaucoup à l'instruction du peuple, ils étaient plus répandus que de nos jours. Au xv^e siècle surtout on en possédait un grand nombre

1. FALK, *Die Druckkunst im Dienste der Kirche*, Cologne, 1879; *Die Deutschen Sterbebüchlein*, Cologne, 1890. — 2. Valladolid, en 1322, can. 2; Lavaux, en 1368; Prague, en 1381; Suderköping, en 1441; Eichstädt, en 1447; Angers, en 1448; Bâle, en 1503, etc.

de recueils; en Allemagne seule, de 1470 à 1520, on en vit paraître près d'une centaine. C'étaient des assemblages d'hymnes, de chants liturgiques, de séquences, de psaumes pénitentiels, mais aussi d'un grand nombre de cantiques originaux.

Le **drame spirituel**¹ était très recherché et exécuté même dans des églises de villages. Le personnel des exécutants était parfois très nombreux, au moins au ^{xv}^e siècle; et il fallait souvent plusieurs jours pour une seule pièce. L'effet en était très heureux dans le peuple. Quelquefois il est vrai on s'y permettait des satires contre le clergé, mais on n'y entendait pourtant rien d'hostile à l'égard de l'Église, même lorsque ce genre de théâtre devint plus profane. Le clergé travailla à l'éloigner peu à peu de l'intérieur des églises. Il existait encore en bien des endroits au ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècle.

§ 135. — L'Art chrétien².

1^o Pendant la période que nous étudions, le gothique domine encore généralement l'**art architectural**³ (voyez § 116). Mais les artistes des contrées méridionales n'ont jamais bien pénétré le vrai sens du gothique, ils se sont toujours appliqués de préférence à la partie décorative. Le plan des églises gothiques d'Italie s'éloigne à peine de celui des anciennes basiliques. Nous en avons comme preuves l'église de Saint-François à Pistoie et l'église du même saint à Crémone. On peut encore signaler à ce sujet la cathédrale de Florence de 1296 transformée en 1357; l'église de Saint-François à As-

1. PETIT DE JULLEVILLE, *Histoire de la littérature française*. — 2. RIO, *De l'art chrétien*, 4 vol., 1874. — J. GUIRAUD, *L'Église Romaine et les origines de la Renaissance*, 3^e éd., Paris, 1906. — A. DE CAUMONT, *Abécédairé ou Rudiment d'Archéologie*, Paris, 1858. — REUSSENS, *Archéologie chrétienne*, 3 vol., 2^e éd., Louvain, 1883-1886. — ADOLF FÄH, *Grundriss der Geschichte der bilden den Künste*, Frib.-en-Br., 1897. — P. W. VON KEPPLER, *Aus Kunst und Leben, Neue Folge*, Frib.-en-Br., 1906. — 3. Cf. C. ENLART, *Manuel d'Archéologie française*, I, *Architecture religieuse*, Paris, 1902, p. 611 ss.

sise du ^{xiii}^e siècle; les cathédrales de Sienne (1259) et d'Orviété (1290); le *Campo santo* de Pise et *Santa Maria Novella* à Florence (1258-1350). Les principales églises du style gothique de la dernière période sont la cathédrale de Milan (1386) et *Saint-Pétrone* de Bologne.

Les mêmes remarques s'appliquent au gothique espagnol. Parmi les plus beaux monuments il faut citer la cathédrale de Burgos avec façade et coupole dans le style de la décadence, celles de Tolède (^{xiii}^e siècle), de Léon (^{xiii}^e siècle), de Barcelone (^{xiv}^e siècle). Au même style appartiennent la cathédrale de Séville et la tour penchée de Saragosse.

2^e Sous l'influence de l'humanisme, les maîtres italiens se tournèrent bientôt vers l'ancien style roman, qui ne fut pas copié, mais transformé et adapté, et devint un nouveau style, appelé le style de la **Renaissance**. Ses traits caractéristiques sont : la voûte arrondie et la coupole; le retour de la ligne verticale à l'horizontale, de l'idéalisme au réalisme; l'effet cherché par l'imposant de la masse; l'ancien travail de maçonnerie au lieu des ouvrages sculptés; enfin de grands espaces très éclairés avec de larges pans de murs, que le peintre et le sculpteur orneront et qui produiront le principal effet esthétique de la construction. Le berceau et le centre de l'art nouveau fut Florence, où **Brunellesco** (1377-1446) dressa en 1420 le plan de la coupole de la cathédrale et fit valoir la nouvelle méthode dans la basilique de *Saint-Laurent*. A ce créateur du style renaissance appartiennent encore la sacristie du *San Spirito*, la belle *cappella Pazzi* de *Santa Croce*. Il eut comme successeur **Alberti** ¹ (1402-1472), l'architecte de la façade de *Maria Novella* de Florence. Antonio († 1534) et Giuliano († 1416) da Sangallo furent également des maîtres illustres. A Milan la coupole de *Santa Maria delle Grazie* fut bâtie par le célèbre **Bramante** († 1514), qui commença

1. J. GUIRAUD, *L'Église Romaine et les origines de la Renaissance*, Paris, 1904, 3^e éd., p. 191 ss. et 207 ss.

en 1506 Saint-Pierre de Rome ¹, l'œuvre la plus puissante de la renaissance, à laquelle ont encore travaillé Fra Giocondo, Péruzzi, Raphaël, Michel-Ange et d'autres.

3° La **sculpture** déclina beaucoup au xiv^e siècle, sauf en Italie. Le dessin il est vrai ainsi que l'exécution gardaient toujours un certain caractère de noblesse et de beauté, mais dans la recherche de l'idéal on aboutissait à l'affectation et au conventionnel. Un réalisme de bon aloi s'éveilla en Allemagne dans les dernières années du xv^e siècle. A Nuremberg trois maîtres étaient célèbres : **Veit Stoss** († 1533) ; **Adam Kraft** († 1507), auteur du célèbre tabernacle, et **Pierre Vischer** († 1529) auquel on est redevable du tombeau de saint Sébald et des statues du mausolée de Maximilien I à Inspruck. A Wurtzbourg travaillait Tilman Riemenschneider († 1531) et à Ulm **Jörg Syrlin** († vers 1474). Dans le Tyrol s'illustra **Michel Pacher** († 1481), dont l'œuvre principale est l'autel de *saint Wolfgang*. Cependant nulle part la sculpture ne se développa comme en Italie. Depuis longtemps en honneur, elle s'achemina vers son apogée avec **André Pisano** († 1349), qui exécuta une des portes du baptistère de Florence ; avec **Orcagna** († 1368), l'auteur du tabernacle d'*Or San Michele*. Il faut signaler aussi le remarquable tombeau de *saint Augustin* à Pavie (1362). Introduite par un grand artiste, la première renaissance compte parmi ses principaux représentants à Florence **Ghiberti** († 1455) à qui reviennent les fameuses portes du baptistère : la beauté des figures tempère son réalisme. Plus passionné est Donatello († 1466) dont le ciseau sculpta le *saint Georges* de la façade du *Bargello* à Florence et les bas-reliefs de *saint Antoine* à Padoue. Bien connus sont encore Luca († 1482) et André (1528) **della Robbia** à cause de leurs belles terres cuites ; **Verrochio** († 1488) ; Quercia († 1448) de Sienne ; Leopardi († 1522) de Venise, et une série d'artistes qui employèrent leur talent à la *Certosa di Pavia*. **André San-**

1. MORTIER, *Saint-Pierre de Rome*, Tours, 1900.

sovino († 1529) révèle déjà dans ses œuvres la haute Renaissance.

4° La **peinture** prit aussi une nouvelle vie au xiv^e siècle. Nombre de tableaux d'autel virent le jour en Allemagne, surtout des *tempera* sur fond d'or. L'école flamande atteignit une plus haute perfection au xv^e siècle. Les frères Hubert († 1426) et Jean (1440) **van Eyck** (Gand et Bruges) ouvrirent une nouvelle voie en perfectionnant le procédé de la peinture à l'huile. Leur œuvre la plus importante fut l'*Adoration de l'Agneau* destiné à un autel de Gand. Dans l'école brabançonne se firent remarquer des artistes pleins de feu et riches en production, tels que Rogier van der Weyden († 1464) et **Thierry Bouts** († 1475), Hollandais, connu par ses magnifiques paysages formant le fond de ses tableaux d'autel. **Hans Memling** († 1494) unissait les qualités de différentes écoles dans son *Autel de saint Jean*, sa *Châsse sainte Ursule*, les *Allégresses de Marie*, etc. Il faut encore mentionner Pierre Christ (xv^e siècle); Gérard David, né vers 1450; **Quentin Metsys**, né à Louvain vers 1460; Engelbrecht-sen, né à Leyde en 1460; Lucas de Leyde, né en 1494; Jean Mostaert de Haarlem, né en 1474; Jean Joest, etc. L'influence des écoles flamande et brabançonne fut grande en Allemagne, ainsi qu'on le voit chez Hans et Guillaume **Pleydenwurff** et **Michel Wolgemut**. **Martin Schongauer** de Colmar (*Madonna im Rosenhaag*, *Repos pendant la fuite en Égypte*) eut des imitateurs même en dehors de l'Allemagne. **Zeitblom** se distingua par son genre simple et son beau coloris; **Hans Holbein**, l'ancien, par la majesté de ses compositions et par l'éclat de lumière (*Autel Saint-Sébastien* et *Marie au Temple* à Munich). L'école de Cologne se fit apprécier pour ses œuvres pleines de douceur et de grâces charmantes. Son meilleur représentant était **Étienne Lochner**, à qui on attribue le premier chef-d'œuvre de la peinture en Allemagne : l'*Adoration des mages* de la cathédrale de Cologne.

Tout différent fut le développement de la peinture

en Italie. Ici on s'attachait surtout à la beauté de la forme et à l'expression. Au début on composait presque exclusivement des fresques. Sous le pinceau de Cimabue, de Duccio et de **Giotto** ce genre de peinture perdit la raideur et le conventionnel de l'école Byzantine. A l'école de Giotto fut formé **Taddeo Gaddi** († 1366) qui peignit la vie de la sainte Vierge dans l'église de *Santa Croce*, à Florence.

Orcagna († 1368) fut plus indépendant dans son travail, il composa le *Jugement dernier* et la *Gloire céleste* dans l'église de *Santa Maria Novella*. A Sienne florissait Simone de Martino († 1344), ainsi que son frère Donato et son gendre Lippo Memmi († 1346). Plus vigoureux est le pinceau des frères Pierre et Ambroise Lorenzetti. Le départ des papes pour Avignon fut une cause de mort pour Rome. Un peu plus tard vint **Fra Angelico** ¹ (1387-1455) qui fit revivre l'idéal du moyen âge. L'art chrétien atteignit avec lui son apogée. Personne n'a peint des figures aussi pleines d'expression et de sentiment. On lui doit un grand nombre de tableaux, outre les fresques dont il ornait son couvent de *San Marco* de Florence, la cathédrale d'Orviété, le Vatican²; il fit passer l'art à une nouvelle période, la première Renaissance. Il ne fut pas seul de son ordre à s'illustrer dans cet art : il faut citer Fra Filipponi, qui peignit les fresques de *Sainte-Marie* de la Minerve à Rome, et le célèbre Fra Bartolomeo della Porta (1517)³. Avec eux les sujets demeurèrent encore religieux en grande partie. La technique resta la même jusqu'en 1473, alors que la peinture à l'huile gagnait de plus en plus de terrain. Innombrables furent alors les maîtres de talent. Le premier de la nouvelle tendance est Tommaso Guidi, dit **Ma-**

1. HENRY CÔCHIN, *Le Bienheureux Fra Giovanni Angelico de Fiesole* (1387-1455), 3^e éd., Paris, 1906. — 2. JEAN GUIRAUD, *L'Église Romaine et les origines de la Renaissance*, 3^e éd., p. 123 et 200-202. — 3. V. MARCHESE, *Memorie dei più insigni Pittori, Scultori, Architetti Domenicani*, 2 vol., 4^e éd., Bologne, 1878-79.

saccio (1401-1443). Plus brillant est **Filippo Lippi** († 1469) qui le premier, dans ses madones, a peint l'intimité de la vie domestique; de même son disciple **Botticelli** († 1510) produisit beaucoup de portraits. Il fut suivi par **Filippino Lippi** († 1504). Celui-ci orna à Rome *Santa Maria della Minerva*. Son meilleur travail est la vision de saint Bernard. **Ghirlandajo** († 1494) réunit sous son pinceau les qualités de ses prédécesseurs, il se signala par la belle ordonnance de ses compositions et par la beauté de ses perspectives. Il est l'auteur de la *Vocation des Apôtres* dans la chapelle Sixtine, etc. Artiste plein de force, penseur profond, **Lucca Signorelli** († 1523) travailla à orner un grand nombre d'autels.

Le **Pérugin** appartenait à l'école ombrienne; de même que Ghirlandajo à Florence, celui-ci profita de tous les perfectionnements de ceux qui l'ont précédé à Pérouse. Sa meilleure fresque est le *Christ en croix* de *Santa Maria Maddalena de Pazzi*; la *Mise au tombeau* est également un splendide tableau qui se trouve au musée Pitti à Florence. Il fut le maître de Raphaël. **Pinturicchio** avait beaucoup de ressemblance avec lui, les appartements Borgia de Rome récemment restaurés sont bien connus. À Padoue travaillait **Mantegna** († 1506); à Bologne, **Francia** († 1517); Gentile († 1507) et Jean († 1516) **Bellini** faisaient la gloire de l'école vénitienne. Le premier se distinguait par son réalisme de bon aloi et par ses effets d'éclairage, le second par la perfection de son dessin et par la beauté de son coloris.

5° Durant le séjour des papes à Avignon et le schisme, la **musique religieuse** ne subit pas de déclin. La chapelle papale était restée à Rome; à Avignon le chant fut surtout exécuté par des Belges, qui chantaient le plus souvent en contre-point, mais qui introduisirent aussi une musique moins en harmonie avec la dignité du sanctuaire. Ces artistes accompagnèrent le pape à Rome, où l'on vit désormais des Belges diriger la chapelle papale. Parmi eux se ren-

contrent quelques bons maîtres, par exemple **G. Dufay** († 1432), du Hainaut. Cependant un caractère mondain prédomina bientôt dans la musique d'église à Rome. Dans le sud de l'Allemagne et les Pays-Bas cet art devint plus florissant à la fin du **xv^e** siècle. **Gilles Binchois** († milieu du **xv^e** siècle) un peu plus tôt déjà s'était illustré comme compositeur à la cour de Philippe le Bon. D'autres se rendirent célèbres dans la suite, tels que **Jean Okeghem** de Flandre († 1513), **Jacques Obrecht** († 1505), maître de chapelle à Utrecht et ensuite à Anvers, **Josquin des Pré** († 1521) qui jouissait d'un grand renom auprès de toutes les cours et ne fut égalé pour rendre le texte que par Orlando Lasso, **Pierre de la Rue** (**xv^e** siècle), **Antoine Brumel** (**xv^e** siècle), **Loiset Compère** († 1518) et quelques autres ¹.

1. A. W. AMBROS, *Geschichte der Musik*, Breslau, 186

TROISIÈME ÉPOQUE
LES TEMPS MODERNES
(1517 à nos jours)

PREMIÈRE PÉRIODE
DE L'APPARITION DE LUTHER A LA RÉVOLUTION FRANÇAISE
(1517-1789)

CHAPITRE PREMIER

LA RÉFORME EN ALLEMAGNE.

§ 136. — Luther et la dispute sur les indulgences ¹.

Cette période s'ouvre avec la pseudo-réforme. Une grande partie des peuples du nord de l'Europe se séparent de l'Église et combattent leur Mère. Dans l'Église elle-même s'opère une vraie réforme, l'Église se fortifie et se raffermi dans son intérieur. A l'extérieur elle se répand dans des missions florissantes. Les États se soustraient peu à peu à l'obéissance et à l'influence de l'Église, ils s'acheminent insensiblement vers la séparation de l'Église et de l'État.

1° La vraie réforme du chef et des membres avait été

1. *Œuvres complètes* de LUTHER : éd. WALCH, 24 vol., Halle, 1740-1750 ; éd. PLOCHMANN et IRMISCHER, 67 vol., Erlangen, 1826-1857 ; éd. KNAAKE-KAWERAU, Weimar, 1883 ss. — *Lettres* : éd. DE WETTE, 5 vol., Berlin, 1825-1828. — *Propos de table*, éd. BINDSEIL, 3 vol., Berlin, 1863-1866 ; éd. PRÉGER Leipzig, 1888. — *Cantiques spirituels*, éd. WACKERNAGEL, Stuttgart, 1836 ss. — MELANCHTON, *Historia de vita et actis M. Lutheri*, Wittenberg, 1546. — J. COCHLÉE, *Commentaria de actis et scriptis M. Lutheri Saxonis*, Mayence, 1549. — EVERS, *M. Luther*, 6 vol., Mayence, 1883-1891. — KÖSTLIN, *M. Luther*, 3 vol., Elberfeld, 1883. — H. DENIFLE, *Luther und Lutherium in der ersten Entwicklung*, 2^e éd., Mayence, 1904. — LAEMMER, *Monumenta Vaticana historiam eccles. sec. XVI illustrantia*, Fribourg, 1861 ; — *Analecta Romana*, Schaffhouse, 1861. — BALAN, *Monumenta Reformationis Lutheranae ex tabulis s. sedis secretis (1521-1525)*, Ratisbonne, 1883-1884 ; — *Monumenta seculi XVI historiam illustrantia*, Inspruk, 1885. — DÖLLINGER, *La Réforme, son développement intérieur et les résultats qu'elle a produits au sein de la société luthérienne*, trad. fr. PERROT, 3 vol., Paris, 1848. — JANSSEN, *L'Allemagne et la Réforme*, trad. fr. E. PARIS, 6 vol., Paris, 1888-1902. — BAUDRILLART, *L'Église Catholique, la Renaissance, le Protestantisme* Paris, 1904. — L. CRISTIANI, *Luther et le luthéranisme*, Paris, 1908.

sans cesse différée pendant plus d'un siècle, elle avait rencontré au sein même de l'Église maintes oppositions ; une révolution violente éclata au commencement du xvi^e siècle ; elle eut ses origines en Allemagne et se propagea dans tous les pays du Nord. Le principal organisateur de la révolution était **Martin Luther** (1483-1546). Il naquit à Eisleben de parents pauvres et passa sa jeunesse dans des conditions fort rudes ; il fit ses classes de latin à Magdebourg et à Eisenach, et, à partir de 1501, étudia la philosophie et le droit à l'université d'Erfurt. Luther avait conquis le grade de maître ès arts quand il entra en 1505 dans l'ordre des Ermites de Saint-Augustin, à Erfurt. En 1508, il fut nommé professeur de philosophie à Wittenberg par le provincial Jean de Staupitz¹ et obtint en 1512 le titre de docteur en théologie. L'année précédente Luther avait visité Rome². Il y avait remarqué beaucoup de choses édifiantes. Celles qui l'édifièrent moins ne peuvent avoir été la cause de ses doutes, vu qu'il a affirmé plus tard : « J'aurais été disposé à tuer tous ceux qui auraient refusé, ne fût-ce que par une parole, d'obéir au pape. » Depuis 1512 jusqu'à sa lutte contre les indulgences, Luther donna des leçons sur les Épîtres de saint Paul, les Psaumes, les ouvrages de saint Augustin, et s'adonna de plus avec grand succès à la prédication.

2^o Dans le trouble de ses occupations et distractions de Wittenberg, Luther était loin de progresser dans la vie intérieure. Il passait presque toute sa journée à écrire des lettres. Il trouvait rarement le temps de réciter son bréviaire et de dire la sainte Messe. Pour comble de malheur, il vivait dans un couvent où la discipline était relâchée, où la prière et l'esprit religieux n'existaient plus. Néanmoins, pendant ses années de professorat (1509) Luther, d'après son propre témoignage, se sentait encore heureux³. Des inquiétudes de conscience, il n'en

1. N. PAULUS, *Hist. Jahrb. der Görresgesellschaft*, 1891, p. 309 ss. —

2. N. PAULUS, *ibidem*, 1891, 68 ss. ; 1901, 110 ss. ; 1903, 72 ss. — KAWERAU, *Von Luthers Romfahrt*, Halle, 1901. — 3. GRISAR, *Luthers Selbstzeugnis*

avait aucune. C'est en l'année 1515 que Luther s'engage pour la première fois dans le chemin de l'erreur¹. L'observance de la loi divine, la résistance aux passions mauvaises lui coûtent de grands efforts et suscitent des luttes violentes. Malheureusement le précepte divin : « Tu ne désireras pas » (*Non concupisces*), qui se rapporte au penchant de la chair contraire à l'esprit et à la loi, fut appliqué par lui au penchant au mal. Comme au cours de la lutte, ce penchant ou plutôt la forte concupiscence de Luther, loin de s'apaiser, ne faisait qu'augmenter toujours, Luther le crut invincible, et il déclara impraticable le précepte : « Tu ne désireras point. » Son penchant à la colère, à la haine, à l'impureté le plaçait en transgression continuelle de la loi. « Que fera l'homme, où ira-t-il, poussé qu'il est par une loi impraticable ? » Et Luther en vint à conclure : personne ne peut observer la loi ; toute notre justice est péché².

De cette erreur : la concupiscence est invincible ; Dieu a commandé l'impossible ; nous ne pouvons pas observer la loi, ni les commandements de Dieu, toute notre activité, toutes nos œuvres sont mauvaises, Luther passa naturellement à cette autre : la concupiscence est le péché originel. Animé de telles dispositions, il commenta en 1515-1516 l'*Épître aux Romains*. Dans ses commentaires il fit preuve d'orgueil, d'une fausse notion de la vraie contrition, de désespoir. La prière humble, nécessaire pour se maintenir dans le bon chemin, lui était inconnue. C'est aussi pourquoi Luther, faute d'une *justice intérieure* qui lui paraissait impossible, se mit à la recherche d'une *justice extérieure*. Au lieu de reconnaître la nécessité de la contrition et du bon propos, il en appela au Christ : « Voici, c'est lui qui a satisfait, lui qui est juste ; c'est lui qui est ma défense ; c'est lui qui est mort pour moi. » Et il ajoute : « Quand il a fait siens mes péchés,

über seine Klosterzeit, Lit. Beil. zur Köln. Volkszeitung, 1903, n. 44, 45, 46; 1904, n. 1, 3. — 1. JUNDT, Le développement de la pensée religieuse de Luther jusqu'en 1517, Paris, 1906. — 2. Œuvres de Luther, éd. WEIMAR, I, 105, 30-31, 35; IV, 68, 75.

je ne les ai plus, mais j'en suis délivré. Quand il fait que sa justice est mienne, alors je suis juste par la même justice qu'il a lui-même. » L'homme lui-même est toujours infirme, toujours dans l'état de péché, mais la justice du Christ couvre le péché de l'infirme¹. Bientôt Luther rejeta le libre arbitre (*Liberum arbitrium est mortuum*). La foi de l'homme est par suite l'œuvre de Dieu seul : « La foi est l'œuvre principale de Dieu. Il l'opère en nous, sans notre concours. » La foi est de plus, d'après Luther, la justification formelle². La robe nuptiale, c'est la foi sans les œuvres. Pour se sauver il ne faut rien de plus que la foi³. Luther aboutit ainsi à la fausse et funeste doctrine de « la foi sans les œuvres », un des principaux dogmes de la réforme. Pour prouver tout son système Luther fit appel aux Épîtres de saint Paul qu'il interprétait faussement, et à la doctrine de saint Augustin, qu'il comprenait mal. Il appela son enseignement la *bonne nouvelle, le nouvel Évangile*, que l'Église avait perdu de bonne heure déjà et qui maintenant, grâce à lui, venait d'être retrouvé. Maudit était quiconque ne croyait pas en Luther. Naturellement une telle théologie devait stigmatiser l'Église entière, son organisation, ses sacrements, son culte et sa vie, du nom de corruption de l'*Église Évangélique primitive*. D'après Luther, « il n'y a pas dans la doctrine catholique de lettre si petite, dans l'Église d'œuvre si insignifiante, qu'elle ne répudie et ne blasphème le Christ et ne viole la foi en sa Personne ».

Luther se trouvait donc, dès 1516, en dehors de l'Église, par ses opinions relativement à la concupiscence, au péché originel, au libre arbitre, à la grâce, à la justification. En septembre de la même année, il présida à

1. « Christi justitia eos tégit, et eis imputatur. » — 2. « Fides jam est gratia justificans. Fides est formalis justitia, propter quam justificamur. » — 3. « Fides est haec vestis qua induimus justitiam Christi coram Deo. Alii dicunt, esse charitatem, non fidem. Hos sinimus ambulare suo sensu, et dicimus : si possunt hanc vestem (charitatem) asserre, bene concordabimus nos. Sed ipsi nasciunt, hoc esse impossibile... Justitia Christi nos ornat, non opera nostra. »

l'université une discussion et y fit défendre cette thèse : « *Homo, quando facit quod in se est, peccat, cum nec velle aut cogitare ex se possit* ». En août 1517 Luther rédigea pour un candidat au grade de docteur vingt-neuf thèses, dont la quatrième exprime presque la même doctrine; la cinquième nie le libre arbitre : la volonté n'est pas libre, mais enchaînée. Dans ses sermons du carême de cette année, il s'éleva déjà contre les indulgences : Le Christ est *satisfaction*, « il n'est pas nécessaire d'aller à Rome, Jérusalem et Compostelle ». Dès lors Luther fut reconnu comme hérétique. Il ne tarda pas à entrer publiquement en lutte contre l'Église.

3° La dispute au sujet des **indulgences** ne fut absolument pas la cause de cette révolte contre l'Église et le pape; elle en fut tout au plus l'occasion¹. Le pape Jules II avait commencé de bâtir à Rome la nouvelle église Saint-Pierre. A sa mort (1513), une grande partie des travaux demeuraient inachevés. Il était clair que les chrétiens du monde entier allaient contribuer à achever la basilique qui contenait les restes du Prince des Apôtres. A cet effet, des indulgences avaient été publiées en 1506; Léon X les renouvela en 1514². Comme conditions pour les gagner, le pape avait fixé la confession et la communion, le jeûne au jour qui précédait la confession, la visite de sept églises ou de sept autels et une contribution pour l'achèvement de Saint-Pierre, proportionnée à la fortune de chacun. Albert de Brandebourg archevêque de Mayence avait été nommé commissaire pour les provinces ecclésiastiques de Mayence et de Brandebourg; il recevait la moitié de la somme recueillie³. Il confia le soin de prêcher l'indulgence dans la partie orientale de sa province au dominicain

1. Luther écrivit à Eck, qui se plaignait des troubles qui s'étaient faits, qu'Eck n'en était pas la cause, mais que l'enfant avait un tout autre père. *Lettres*, DE WETTE-SEIDEMANN, VI, 18. — 2. Cette indulgence, et surtout les abus dans la prédication de l'indulgence, reçurent le blâme d'un très grand nombre de personnes ecclésiastiques. Voyez PASTOR, *Geschichte der Päpste*, IV, p. 228 ss. — 3. *Hist. vol. Bl.*, t. CXVIII (1896), p. 73 ss., 106 ss.

Jean Tetzel¹, orateur populaire célèbre. Celui-ci y prêcha avec succès, également en Saxe, en dernier lieu à Jüterbogk, près de Wittenberg. Les humanistes excitèrent Luther à faire opposition; aussi, le dernier jour d'octobre, il afficha à la porte de l'église ses **quatre-vingt-quinze thèses** sur les indulgences. Une partie de ces thèses contient les considérations très confuses de Luther sur la rémission des péchés; une autre partie s'attaque à la manière dont sont prêchées les indulgences : Maudit, celui qui prêche contre l'indulgence (71); mais béni, celui qui part en guerre contre l'insolence des prédicateurs (72). La quatrième thèse a sa place toute marquée dans le système de Luther : La peine du péché consiste dans la haine de soi (parce que tout ce que fait l'homme est péché); et comme cette peine est purement intérieure et constitue la vraie pénitence, elle ne peut être remise par le pape. Le pape ne peut remettre que les peines, qu'il a lui-même infligées (5). Cette rémission n'est autre chose qu'une déclaration que Dieu a pardonné les peines (6). Les indulgences n'ont aucun rapport avec les âmes du purgatoire (8-29). Par une vraie contrition, tout chrétien obtient, sans indulgence, la pleine rémission (36). Tout chrétien, vivant ou défunt, a, sans les indulgences, une part à toutes les bonnes œuvres du Christ et de l'Église (37). Le trésor, dans lequel se puisent les indulgences, ne consiste pas dans les mérites du Christ et des Saints; car ces mérites ont leurs effets sans les concessions du pape (58). D'autre part Luther concéda que la rémission accordée par le pape, en témoignage de la rémission faite par Dieu, n'était pas à mépriser² (38).

1. N. PAULUS, *Hist. Jahrb. d. Görresges.*, 1898, p. 37 ss. — Mais surtout : *Die deutschen Domini kaner im Kampf gegen Luther*, Fribourg, 1899. Johann Tetzel, der Ablassprediger, Mayence, 1899. — 2. *Opp. Omnia Rev. P. D. M. L., quae vir Dei ab anno MDXVII, etc. edidit*, t. IV, Iéna, 1564-70, I, fol. 4 ss. *Amore et studio elucidandae veritatis haec suscripta disputabuntur Wittenbergae, praesidente R. P. Martino Luthero artium et s. Theologiae magistro ejusdem ibidem lectore ordinario. Quare petit, ut qui non possunt verbis praesentes vobiscum disputare, agant id litteris*

4° Ces thèses se répandirent rapidement par toute l'Allemagne et trouvèrent bon accueil surtout chez les humanistes et la jeune génération imbue de leurs faux principes. Aussitôt Tetzel conçut le dessein d'accepter le défi, et conquit d'abord le grade de docteur à Francfort-sur-l'Oder. Comme matière à la discussion publique préparatoire à sa promotion (20 janv. 1518), il afficha 106 *antithèses*¹ sur les indulgences². Ces thèses sont nettes et claires, et révèlent chez leur auteur le jugement expérimenté d'un bon théologien qui avait remarqué tout de suite qu'il ne s'agissait plus d'une simple discussion d'école, mais d'une révolte contre les principes de la pénitence et la doctrine des indulgences³. Cependant ces antithèses furent livrées au feu par les étudiants de Wittenberg; et Luther lui-même les combattit du haut de sa chaire. Il répéta les mêmes erreurs, en ajouta d'autres encore, et traita son adversaire avec mépris. Tetzel à son tour montra que la doctrine de Luther était la même que celle de Wiclef et de Huss, et soutint ensuite en cinquante thèses l'infailibilité de l'Église catholique (avril 1518).

Pour se tirer d'embarras, Luther prétendit avoir reçu de Dieu même tout ce qu'on lui contestait et s'intitula l'apôtre de la *plus pure théologie*. En la même année, Jean Eck, chanoine théologal d'Eichstätt, écrivit, sur l'instance de son évêque, des *Obelisci*⁴, notant ainsi quelques thèses de Luther; celui-ci riposta fiévreusement par ses *Asterisci* et fut appuyé par Carlostadt. Le professeur de Cologne, Jacques Hoogstraeten dominicain⁵, écrivit aussi contre Luther, mais sans plus de succès. En avril 1518 une dispute publique eut lieu au couvent des Augustins de Heidelberg⁶; Luther y fit soutenir que la

absentes. — 1. *Opp. omnia LUTHERI*, éd. Iéna, I, 5 ss. — 2. Wimpina, professeur de Tetzel à Francfort, avait aidé Tetzel dans la rédaction de ses antithèses. Cf. PAULUS. *Hist. Jahrb.*, 1893, p. 31 ss. — 3. *Der Katholik*, 1860, I, 644-682; II, 160 ss. — 4. Éd. Iéna, I, 31 ss. avec les *Asterisci*. — WIEDEMANN, *Dr Johannes Eck*, Ratisbonne, 1865. — 5. *Der Katholik*, 1897, II, 160 ss.; 1902, II, 22 ss. — 6. BAUER, *Die Heidelberger Disputation*, *Zeitschr. für Kirchengesch.*, 1901, p. 233 et 299.

nature de l'homme est complètement corrompue par le péché d'Adam et qu'il n'y a plus en lui de libre arbitre. Beaucoup de ses anciens amis se retirèrent¹; mais parmi les jeunes le nombre de ses disciples s'accrut.

5° Ce dernier fait décida Luther à provoquer également en Saxe une discussion publique. Carlostadt² y prendrait la défense de Luther contre Eck. Celui-ci refusa d'abord, mais pressé par Luther, il finit par céder et stipula que la dispute aurait lieu à **Leipzig** (1519)³. Sur ces entrefaites il fit répandre douze thèses sur les indulgences et le pouvoir du pape; elles mirent Luther dans une telle colère qu'il publia des antithèses et voulut à tout prix prendre lui-même part au débat; il réussit à l'obtenir grâce à l'appui du duc Georges de Saxe. La dispute eut lieu du 27 juin au 16 juillet, contrairement à la volonté des évêques de Mersebourg et Brandebourg, en présence de Georges de Saxe. Eck fit subir à Luther et à Carlostadt une défaite éclatante. Les universités de Paris, d'Heidelberg, de Cologne et de Louvain, après avoir pris connaissance des actes, se prononcèrent contre Luther, et celui-ci reconnut lui-même que la dispute avait été fort mal conduite et que Carlostadt avait recueilli de la honte au lieu d'honneur (*quia est infelicissimus disputator, horridi et hebetis ingenii*); Eck, au contraire, reçut de Mélanchton⁴ et de Scheurl les plus grands éloges pour sa « dextérité, son esprit, sa science, sa courtoisie et sa loyauté ». Toutefois Luther ne se soumit point; il appela la dispute de Leipzig une perte de temps et prit plaisir à voir ses amis déverser leur colère contre Eck⁵. Georges de Saxe se détourna

1. « *Peregrina illis videbatur theologia* ». — 2. L. LOEVENBRUCK, art. Carlostadt, dans le Dict. de Théol. cath. — BARGE, A. B. von Carlstadt, 2 vol., Leipzig, 1908. — 3. « *Eccius noster a me tentatus Augustae, ut cum Carlstadtio nostro Lipsiae congregaretur pro componenda contentione, tandem obsecutus est* ». LUTHER, chez DE WETTE, I, 216. — SEITZ, Der authentische Text der Leipziger Disputation, Berlin, 1903. — 4. ELLINGER, Philipp Melanchthon, Ein Lebensbild, Berlin, 1902. — 5. Opp. Corpus Reformat., éd. BRETSCHNEIDER et BINDSEIL, Halle et Brunswick, 1834-1860, 28 tomes. — 6. Eccius dedolatus de WILLIBALD PIRKHMEIER.

de Luther qui trouva dans la suite un vigoureux adversaire dans la personne du savant Jérôme Emser¹.

§ 137. — Luther contre le pape et l'empereur².

1° L'archevêque de Mayence ayant fait connaître à Rome les nouvelles doctrines répandues par Luther, Léon X chargea Gabriel della Volta, général intérimaire des Augustins, d'imposer silence à l'orgueilleux professeur de Wittenberg. C'était là une lourde charge. Un peu après, Luther envoya à Rome ses *Resolutiones* sur l'efficacité des indulgences et refusa de se rétracter. En même temps il fit un sermon sur l'excommunication; à son avis celle-ci ne pouvait exclure personne de la communion invisible avec l'Eglise. Sur ces entrefaites s'engagea à Rome le procès contre Luther, et le maître du sacré palais, Silvestre Prierias, donna une courte réfutation de sa doctrine³. Luther reçut l'ordre de venir à Rome dans les soixante jours pour se disculper, il répondit par un refus; en même temps il écrivit à Frédéric de Saxe et même à l'empereur Maximilien I^{er} pour obtenir d'être jugé en Allemagne. Les 12, 13 et 14 octobre 1518, Luther comparut à Augsbourg devant le cardinal Cajétan⁴; il refusa avec opiniâtreté de rétracter ses erreurs, mais promit seulement de garder le silence, si d'autre part ses adversaires en faisaient autant. Peu de jours après, il s'enfuit d'Augsbourg faisant appel « du pape mal informé au pape mieux informé »⁵. Le 9 novembre 1518 Léon X publia

1. Éd. Iéna, I, 348 ss. — ENDERS, *Luther und Emser, Ihre Streitschriften aus dem Jahre 1521*, 2 vol., Halle, 1889-1891. — 2. PASTOR, *Geschichte der Päpste*, t. IV, Frib.-en-Br., 1906. — K. MÜLLER, *Zeitschrift f. Kirchengeschichte*, XXIV, p. 46 ss. — KALKOFF, *ibidem*, XXV, 90-147, 273-290, 399-459, 503-603; — *Forschungen zu Luthers römischem Prozess*, Rome, 1905. — SCHULTE, *Quellen und Forschungen*, t. VI. — JANSSEN, *L'Allemagne et la Réforme*, t. II. — 3. R. P. *Fratris Silvestri Prieratis... in praesumptuosas M. Lutheri conclusiones de potestate papae dialogus* (1518). — LUTHER, éd. Iéna, I, fol. 15 ss. — *Hist. Jahrb.*, 1893, p. 49 s. — 4. Sur le rôle de Cajétan en cette délicate affaire, cf. P. MANDONNET, art. *Cajétan*, dans le *Dict. de Théol. cath.*, col. 1317 s. — 5. KALKOFF, *Forschungen zu*

une constitution où il exposa la doctrine sur les indulgences et en fit répandre un grand nombre d'exemplaires dans toute l'Allemagne.

L'impression causée par cette importante pièce fut peu sensible, d'abord parce que le peuple avait pris en suspicion les indulgences et ensuite parce que Luther, avant l'apparition de la bulle, en avait déjà appelé à un concile général, appel auquel des milliers de voix avaient applaudi. Peu de temps après, le camérier du pape, Charles de Miltitz, vint en Allemagne. Mais comme on devait s'y attendre, les négociations de ce courtisan au caractère superficiel et léger échouèrent devant l'obstination de Luther.

2° Invité par Léon X, Eck entreprit, le 18 janvier 1520, le voyage de Rome; par suite on hâta la marche du procès contre Luther. Pendant qu'on délibérait à Rome, Luther écrivit son opuscule *De captivitate babylonica Ecclesiae* ¹ dans lequel il attaquait la doctrine des sacrements et en réduisait le nombre à trois. En même temps parut l'écrit *De libertate christiana* qui reprenait un grand nombre des erreurs précédentes. Miltitz porta à Rome ces livres achevés vers octobre 1520, accompagnés d'une lettre de Luther. Le Saint-Siège avait déjà attendu très longtemps, trop peut-être. Enfin parut, le 15 juin 1520, la célèbre bulle **Exsurge Domine**. L'exorde est solennel : le secours du Seigneur est invoqué contre la fureur des renards qui dévastaient la vigne, contre le sanglier de la forêt qui la détruisait. Ensuite le Pape énumérait et condamnait quarante et une thèses relatives aux points suivants : *le libre arbitre, le péché originel, les sacrements en général, la foi, la grâce, le péché, la contrition, la confession, les bonnes œuvres, les indulgences, le purgatoire, la communion, la primauté, l'excommunication et l'autorité des conciles généraux*. Luther devait les rétracter dans les soixante jours, sinon il subi-

Luthers römischen Prozess, Rome, 1903. — *Acta R. P. D. M. Lutheri apud D. Leg. Thom. Cajetanum*, éd. Iéna, fol. 185-202. — 1. Ed. Iéna, II, fol. 239^a-286^a.

rait la peine des hérétiques notoires et obstinés ¹.

3^o Léon X confia la charge de publier et d'exécuter la bulle à Jérôme Aleandre ² et à Jean Eck, deux hommes non moins fidèles au Saint-Siège que célèbres par leurs talents. Cependant le choix d'Eck, connu comme le grand adversaire de Luther, n'était pas très prudent. Il ne tarda pas à connaître quelles grandes difficultés l'attendaient. A Leipzig et à Wittenberg, des étudiants arrachèrent la bulle du lieu où elle était affichée. Eck fut menacé personnellement. Les universités de Vienne et d'Ingolstadt ne montrèrent aucun empressement à le seconder. Beaucoup d'évêques firent des difficultés au sujet de la publication de la bulle. On ne semblait pas avoir conscience du danger. Luther affecta d'abord d'avoir des doutes sur l'authenticité de la bulle et s'emporta contre Eck accusé de l'avoir lui-même composée. Mais peu après il déversa tout son fiel sur le pape et écrivit un violent pamphlet *Contre la bulle de l'Antéchrist* ³. Le 10 décembre 1520, il organisa un cortège à Wittenberg et brûla la bulle en disant : « Puisque tu as contristé le Saint du Seigneur, que pour cela le feu te dévore et te consume. » Luther ne pouvait signifier plus nettement sa rupture définitive avec l'Eglise. Les soixante jours étaient écoulés le 20 novembre. Ce ne fut que le 3 janvier que l'excommunication fut prononcée contre Luther et ses partisans, par la bulle *Decet Romanum pontificem* ⁴. Luther seul était nommément cité; le pape se réservait d'absoudre Luther, Hutten, Pirkheimer et Spengler. Les deux derniers se soumirent tandis que Hutten s'obstinait, faisait grand fracas contre Rome et s'efforçait d'enrôler tout le monde dans une guerre de religion ⁵.

4^o Le jeune empereur Charles-Quint avait le devoir

1. TH. HARNACK, *Luthers Theologie mit besonderer Beziehung auf seine Versöhnungs und Erlösungslehre*, Erlangen, 1862-86. — Bull. Rom., éd. Turin, V, p. 748 ss. — RAYNALD, ad an. 1520, n. 51 ss. — DENZINGER, p. 237. ss — 2. PASQUIER, *Jérôme Aleandre*, Paris, 1900. — 3. *Adversus execrabilem Antichristi bullam*, éd. Iéna, II, 286^b-292. — 4. Bull. Rom., éd. Turin, V, 761-62. — 5. Dr M. *Luthers Freundschaft mit Ulrich v. Hutten, Der Katholik*, 1890, II, p. 325 ss.

d'arrêter de semblables tentatives. Il reçut avec beaucoup d'égards, à Anvers, le légat du Pape, Jérôme Aleandre, et se déclara prêt à donner sa vie pour la défense de l'Église; il fit mettre la bulle à exécution et brûler les livres hérétiques. Après son couronnement à Aix-la-Chapelle, Charles tint une diète à Worms (1521).

Frédéric de Saxe employa tous les moyens possibles pour décider l'empereur à recevoir Luther lui-même à Worms et à ne le condamner qu'après l'avoir entendu. Charles-Quint y consentit enfin; toutefois, Aleandro lui fit aussitôt remarquer que Luther, condamné comme hérétique par une bulle pontificale, ne pouvait être absous à Worms par un tribunal inférieur; l'empereur, se rendant à ces justes observations, retira son consentement antérieur et permit seulement que Luther, s'il était décidé à se rétracter, pût être conduit à proximité de Worms. Sur ces entrefaites, Érasme, poussé par Frédéric de Saxe, s'efforçait de démontrer la fausseté de la bulle pontificale et accusa le légat Aleandro de l'avoir inventée; mais le légat donna à Cologne la réplique à Érasme et le convainquit d'indigne hypocrisie. A la diète, les avis étaient partagés. Tandis que l'empereur, comme protecteur de l'Église, était d'avis qu'il fallait exécuter la bulle et mettre Luther au ban de l'empire, ses conseillers et la plupart des princes électeurs tentèrent d'obtenir que Luther fût entendu avant d'être condamné. Craignant de s'aliéner les États de l'Empire, dès la première diète à laquelle il prenait part, Charles consentit enfin et signa, le 6 mars 1521, le sauf-conduit pour Luther, mais ordonna en même temps de saisir ses écrits. Le 16 avril, on vit paraître **Luther à Worms**¹. La première audience se fit le jour suivant devant l'empereur et la diète. Quand on lui demanda s'il avait écrit les livres placés sous ses yeux, il les reconnut pour ses ouvrages; mais quand il dut se rétracter, il de-

1. *Acta Lutheri in comitiis Wormat.* éd. POLICORIUS, Vittenberg, 1546. — HAUSRATH, *Aleander und Luther auf dem Reichstag zu Worms*, Berlin, 1897.

manda du temps pour réfléchir; on lui accorda jusqu'au jour suivant. Le 18 avril, il défendit sa doctrine, s'insurgea dans un discours véhément contre les tyrans de l'Église et refusa de reconnaître ses erreurs. A Cochlée qui lui demanda : « Votre doctrine vous a-t-elle été révélée? » Luther répondit après quelques hésitations : « Elle m'a été révélée¹. » Charles-Quint exprima ensuite son regret de ne pas avoir agi plus tôt contre Luther et déclara vouloir risquer sa couronne et sa vie pour le maintien de la religion et l'extirpation de l'hérésie. Le 26 mai, l'empereur signa l'*Édit de Worms*, qui dans les termes les plus sévères mettait l'hérésiarque au ban de l'empire et ordonnait de brûler ses écrits; ce qui fut exécuté à Worms, le 26 mai. Sauf dans les Pays-Bas, sur le territoire des Habsbourg et de quelques princes ecclésiastiques, on exécuta l'édit fort mal. Luther lui-même fut soustrait, par la complicité de son prince, au ban de l'empire. « Je me laisse enfermer et me cacher, écrivait Luther de Francfort; je ne sais encore où. Il faut se taire et souffrir encore quelque temps. » Peu après, Frédéric de Saxe envoya des cavaliers à la poursuite de Luther; ils feignirent de le surprendre et le conduisirent à la Wartbourg. Le bruit fut répandu aussitôt qu'il venait de subir un traitement fort cruel et que son cadavre avait été trouvé dans un ravin. En réalité Luther se trouvait en sûreté dans son « exil de Patmos », se dissimulant sous le nom de chevalier Georges².

§ 138. — Les auxiliaires de Luther. Ses écrits. La diète de Nuremberg³.

1° Pendant qu'on délibérait toujours à Rome, la défec-

1. Que Luther aurait dit : « Ici je me trouve, je ne puis pas autrement, Dieu me soit en aide. Ainsi soit-il », est une fable. — GRUNER (*Forsch. z. deutsch. Gesch.*, 1886, p. 141 ss.) admet seulement : « Dieu me soit en aide, ainsi soit-il. » — 2. FÖRSTER, *Luthers Wartburgjahr.*, Halle, 1895. — *Theol. Stud. u. Krit.*, 1897, p. 274 ss. — 3. JANSSEN, t. II, p. 498-623 — SCHADE, *Satiren und Pasquillen aus der Reformationszeit*, Hanovre, 1856 ss., t. I-III. —

tion de Luther achevait de se déclarer. Le mouvement prit une direction toute nouvelle le jour où il fit alliance avec les humanistes ennemis de l'Eglise et la noblesse révolutionnaire. Les humanistes avaient grandi dans la lutte et étaient non moins habiles par la parole que par la plume. Conformément à leur conduite antérieure envers Reuchlin, ils mirent encore tous leurs talents à la disposition de Luther de sorte que la lutte, purement théologique dans les débuts, prit peu à peu un tout autre caractère. A la tête de ces lutteurs se trouvait Ulric de Hutten¹. Ce révolutionnaire avait d'abord envisagé la lutte avec dédain, la croyant une vaine querelle de moines. Mais après la dispute de Leipzig il vit de quelle utilité pouvait lui être un tel moine; et les intérêts de Luther furent dorénavant les siens² (1520). Le dialogue *Vadiscus* ou *Trinité romaine* est plein de colère et de haine contre Rome. Les papistes lui paraissent des « vers gigantesques altérés de sang ». « Si l'Allemagne n'est pas assez puissante, dit-il, qu'alors le Turc achève de tirer vengeance sur Rome. Là se trouve la vaste grange du monde, où sont rassemblées toutes les provisions. Au milieu réside le charançon insatiable. Les Allemands ne prendront-ils pas les armes et ne commenceront-ils pas l'attaque par le feu et le glaive³ ? »

2° Dès 1519, Hutten s'était attaché à **Frantz de Sickingen**³ († 1523) : « Nos plans, écrivait-il, ne s'exécuteront pas sans qu'il en coûte du sang et des vies humaines ». Après avoir lancé ses pamphlets contre le pape et les prêtres, qu'il appelait des « bandits » et des « troupes de brigands », il espérait que son hôte se mettrait à la tête de 100.000 hommes. En 1522, on croyait être

Thesaurus libellorum (300) *hist. reform. illustrantium*, Leipzig, 1870. — JORG, *Deutschland in der Revolutionsperiode* (1522-1526), Frib.-en-Br., 1834. — REDLICH, *Der Reichstag von Nürnberg*, 1522, Leipzig, 1822. — 1. STRAUSS, *Ulrich von Hutten*, 3 vol., Leipzig, 1838-1860. — 2. WERCKSHAGEN, *Luther und Hutten, Eine hist. Studie über das Verhältnis Luthers zum Humanismus in den Jahren 1518-1520*, Wittenberg, 1888. — 3. ULLMANN, *Franz von Sickingen*, Leipzig, 1872. — VOGT, *Die Vorgeschichte der Bauernkriege*, Halle, 1887. — *Der Katholik*, juillet 1877.

à la veille d'une « grande révolution générale ». Le 13 août de cette année se forma contre les princes une « Association fraternelle » de la noblesse rhénane. Frantz de Sickingen se plaça à sa tête. Il fallait enlever d'abord Trèves, pour mettre ensuite d'autant plus facilement la main sur la Hesse. Les débuts cependant ne furent nullement heureux. Trèves était assez forte pour soutenir le siège jusqu'à ce qu'une armée puissante du Palatinat, de la Hesse et du pays de Trèves eût mis en fuite le téméraire chevalier. Sickingen furieux se vengea sur les couvents et les églises. L'année suivante il dut reculer de nouveau devant l'armée des alliés, eut à subir un siège dans la forteresse de Landstuhl et mourut aussitôt après la capitulation. Le parti de la noblesse rhénane fut ensuite détruit ; leurs forteresses saccagées. Hutten s'enfuit en Suisse et expira bientôt dans l'île Ufnau sur le lac de Zurich.

3° Hutten était entouré d'un grand nombre d'humanistes¹ plus modérés que lui. La première place revient aux humanistes d'Erfurt. Mutianus, Justus Jonas et Eobanus Hessus saluèrent Luther comme un « nouvel Hercule », comme un « autre Paul ». Les humanistes d'Augsbourg, de Strasbourg, de Schlettstadt, de Bâle et de Zurich étaient prêts à tout souffrir pour Luther ; « ils l'adoraient, vénéraient ses écrits » et disposaient le peuple à la compassion et à la vénération pour le réformateur persécuté. Luther trouva son plus précieux auxiliaire en **Mélancton** (1497-1561), de son vrai nom Philippe Schwarzerd. Bien qu'il eût une formation exclusivement philologique, il passa pour le premier théologien du Luthéranisme. Il brillait par son style plus que par la clarté et la précision du raisonnement. Par son caractère il représentait l'élément doux et pacifique à côté de la rude et sauvage nature de Luther. Dès 1521, il

1. BAUDRILLART, *L'Église catholique, la Renaissance, le Protestantisme*, Paris, 1906. — EVERS, *Das Verhältniss Luthers zu den Humanisten*, Ros-tock, 1893. — ZWEYNERT, *Luthers Stellung zur Humanistischen Schule, und Wissenschaft*, Chemnitz, 1893.

composa les *Loci communes*¹, qui contiennent le système de la doctrine luthérienne, et que Luther estimait immortels et dignes d'être placés dans le canon de la sainte Ecriture. Jusqu'à sa mort Mélanchton resta fidèle à son maître et collabora avec lui à l'organisation intérieure du Luthéranisme. Aucun écrivain peut-être n'a contribué plus qu'**Érasme**² à ruiner en Allemagne le respect dû au Saint-Siège, à jeter le ridicule sur la Bible ; aucun n'a parlé avec tant d'irrévérence que lui des auteurs inspirés de l'Ancien et du Nouveau Testament. Toutefois Érasme se détourna de Luther, quand celui-ci rejeta le libre arbitre. Beaucoup d'autres d'un caractère plus élevé qu'Érasme reculèrent devant les terribles conséquences du mouvement luthérien et se séparèrent de l'hérésiarque et du révolutionnaire, qui appelait la raison une *bestia*. De ce nombre étaient Albert Dürer, Reuchlin, Jacques Wimpheling et Ulric Zasius.

4° Luther rencontra surtout secours et sympathie chez les **prêtres et moines** apostats. La plupart étaient sortis des convents des Augustins, qui se trouvèrent presque entièrement dépeuplés³. Ils détestaient l'Eglise avec non moins d'ardeur que Luther qui en retira de nombreux services mais qui éleva souvent de violentes protestations contre l'immoralité de leur conduite. Urbain Rhégius, le réformateur de Brunswick, avait appartenu à l'ordre bénédictin. Le fameux Bucer⁴ avait quitté l'ordre de Saint-Dominique et travailla beaucoup en faveur du nouvel Évangile, surtout à Strasbourg. Parmi les apostats de l'ordre franciscain se distinguèrent Myconius, Eberlin de Günzburg, Lambertus, le bras droit de Philippe de Hesse, et Étienne Kempen, qui réforma Hambourg. Capito, prévôt du chapitre de Saint-Thomas, prê-

1. PLATT, *Die Loci communes Philipp Melancthons*, 3^e éd. par KOLDE, Leipzig, 1900. — 2. *Opp. Omnia*, éd. Leyde, 1703-1706, 10 vol. — STAHELIN, *Erasmus Stellung zur Reformation*, Bâle, 1873. — KALKOFF, *Arch. für Ref. Gesch.*, 1, 1^{er} fasc., Berlin, 1903 — 3. N. PAULUS, *Der Augustiner-mönch J. Hoffmeister*, Frib.-en-Br., 1891. — HEFELE-HERGENRÖTHER, IX, 309. — 4. STERN M. Butzer, *Ein Lebensbild*, Strasbourg, 1891. — PAULUS, *Der Katholik*, 1891, II, 44 ss.

chait la nouvelle doctrine à Strasbourg. Deux évêques même devinrent apostats et se dépensèrent à répandre l'hérésie : Jean de Polenz, évêque de Samland, et Erhard de Queis, évêque de Pomésanie.

5° Quelques-uns des disciples de Luther firent tout de suite l'application de son principe relatif à l'interprétation de la Bible et en déduisirent des conclusions très funestes au nouvel Évangile et très mal accueillies par celui qui en était le prédicateur. A Zwickau, dans les États du prince-électeur de Saxe, en 1521, des ouvriers manœuvres, conduits par **Thomas Münzer**¹, s'attribuèrent le rôle de prophètes et s'efforcèrent de fonder un nouveau royaume de Dieu dans lequel il y aurait, sous Münzer comme chef, douze apôtres et soixante-douze disciples, pas d'autorité temporelle, pas de culte extérieur, et personne ne pourrait rien revendiquer comme sa propriété. Il va de soi que les magistrats se hâtèrent d'éloigner de pareils prophètes. Quelques-uns d'entre eux se rendirent à Wittenberg et voulurent y reprendre la vie menée à Zwickau. La ville fut d'abord purifiée du « papisme ». Carlostadt se joignit à eux et dirigea la fureur iconoclaste. Il supprima ensuite toutes les écoles, nomma des laïques comme prédicateurs du nouvel évangile et mit en quelques jours toute la ville dans le trouble révolutionnaire. Mélanchton ne savait plus que faire et communiqua la nouvelle de ces menées sauvages à Luther; celui-ci quitta aussitôt la Wartbourg, malgré les conseils de son prince, et se hâta d'arriver à Wittenberg (mars 1522). Huit jours durant, il prêcha contre les prophètes et fit constamment appel à l'Épître de saint Jacques pour prouver que la foi sans les œuvres ne sert à rien, qu'elle n'est pas même une ombre de foi, et réprimanda quiconque avait osé soutenir sans sa permission les doctrines qu'il attaquait². La force civile lui vint heu-

1. SEIDEMANN, *Thomas Münzer*, Dresde, 1842. — KÖNIG, *Thomas Münzer, und seine Genossen*, Leipzig, 1845. — Cf. *Hist. pol. Bl.*, VII, 236-236, 310-320. — 2. FISCHER, *Zu den Wittenberger Unruhen 1521-1522*. — F. von BEZOLD, *Luthers Rückkehr von der Wartburg*, *Zeitschrift für Kirchen-*

reusement en aide. Carlostadt eut à quitter la ville ; poursuivi partout par le puissant réformateur, il erra longtemps de tous côtés et finit par mourir à Bâle en 1541. Münzer continua ses prédications en Thuringe et fonda de nouveau un « royaume de Dieu » à Mulhouse ; il prit part à la guerre des Paysans, se convertit sincèrement et fut exécuté par la main du bourreau (1525).

6° Luther avait maintenant une claire vue des conséquences auxquelles aboutissaient ses principes, mais il s'en prit au démon qui voulait, prétendait-il, détruire son œuvre. Par ailleurs, il comprenait aussi qu'il devait aller de l'avant, s'il voulait rester à la tête du mouvement. C'est pourquoi il fit l'éloge des moines apostats de Wittenberg, qui avaient aboli la messe et détruit les autels ; et du prévôt de Kemberg, Bernardi qui, le premier, avait pris femme. Beaucoup, avec l'approbation de Luther, avaient suivi cet exemple, entre autres Carlostadt et le grand-maître de l'ordre Teutonique, Albert de Brandebourg. Bientôt Luther lui-même fit le pas décisif. Après avoir déposé, sur la fin de 1524, l'habit de son ordre, il épousa le 13 juin 1525 **Catherine de Bora**, religieuse apostate du couvent cistercien de Nimptschen. Il loua cet acte comme « pieux et saint » ; Mélanchton le disait « prématuré » et occasionné par des relations trop multipliées avec des religieuses infidèles¹. Luther, en annonçant son mariage, ajoutait la nouvelle qu'en Franconie 10.000, en Wurtemberg 6.000, en Souabe 11.000, en Alsace 20.000 paysans avaient péri. Ce qui faisait dire à Érasme que la tragédie luthérienne se terminait par une comédie².

7° Aux débuts de la réforme, les **écrits de Luther** eurent une influence plus grande que l'action de ses

gesch., XXIII (1902), 615 ss. ; (1900), 186 ss. — 1. *Der Katholik*, 1900, I, 388 : « *Opus Dei pium et sacrum... Os obstruxi infamantibus me cum Catharina Borana.* » — Cf. DE WETTE, III, 2-3. — 2. Lettre de Mélanchton à Camerarius au sujet du mariage de Luther, dans *Der Katholik*, 1900, I, 388 ss. — SIMON LEMNIUS, *Les noces de Luther ou la Monastropornomachie*, Paris, 1893. — THOMA, *Katharina von Bora*, Berlin, 1900.

amis et de ses partisans. Il prit Ulric de Hutten pour modèle. Il lui emprunta non seulement ses principes radicaux, mais bien souvent encore la forme de ses écrits. La protection de Schaumburg et de Sickingen le rendait audacieux. « Pour moi le sort en est jeté, écrivait-il à Spalatin, je méprise la colère aussi bien que la faveur des Romains ; pour toute l'éternité, je renonce à me réconcilier avec eux... Je condamnerai et je brûlerai publiquement tout le droit pontifical, cette hydre de Lerne de l'hérésie... Déjà j'écris un ouvrage en allemand où j'attaque le pape comme l'antéchrist, aussi violemment que possible¹ ». Au mois d'août 1520 ce livre fut répandu par milliers d'exemplaires ; il avait pour titre : *A la noblesse chrétienne de la nation allemande*². D'après Luther, Rome a élevé trois murs autour de l'Église : la distinction entre prêtres et laïques, le droit de l'Église à l'interprétation des Écritures et le droit des papes à la convocation des conciles généraux. Ces murs de paille et de papier doivent crouler. De plus, Luther exigeait l'établissement d'un primat allemand à Mayence, la suppression des fêtes chômées, des pèlerinages, des jours de jeûne, des peines spirituelles et du célibat. Les chapitres des cathédrales seraient la part des fils de la noblesse, les États de l'Église et la souveraineté de Naples tomberaient au pouvoir de l'empereur, que Luther voulait gagner à sa cause aussi bien que la noblesse. Il flattait le peuple par ses sorties violentes contre le capitalisme, le luxe et l'immoralité, et conquit ainsi des foules à la révolution religieuse. L'opposition contre Rome s'accrut de jour en jour. La réponse à l'*Epitoma responsionis*³ de Silvestre Prierias, parue un peu plus tôt (20 juin 1520), était animée du même esprit. Luther ajoutait à l'écrit de Prierias une *préface*, un *appendice* et des *notes marginales*. Il y annonçait que l'antéchrist avait son siège à Rome dans le temple de Dieu, que la curie romaine était la

1. DE WETTE, I, 466, 469, 475. — 2. Edition de BENRATH, Halle, 1884, avec notes. — Œuvres de LUTHER, Weimar, VI, 384 ss. — 3. Éd. Iéna, I, fol. 62^b, 69^a.

synagogue de Satan. Les Grecs et les Bohémiens sont heureux, disait-il, de ne pas être soumis à Rome. « Si nous punissons les voleurs par la corde, les brigands par le glaive, les hérétiques par le feu, pourquoi n'attaquons-nous pas avec toutes les armes à la fois ces docteurs du mal, ces cardinaux, ces papes, et toute la bande de la Sodome romaine, qui pervertit constamment l'Eglise de Dieu; lavons nos mains dans leur sang¹. »

8° Pendant l'année qu'il passa dans la Wartbourg, Luther tâcha de travailler par ses écrits à la formation intérieure de la secte. Entre autres ouvrages, il écrivit le *De abroganda missa privata*², où il encourage et instruit ses coreligionnaires qui avaient aboli la messe; le livre *De votis monasticis*³ qui condamnait les vœux de religion et fit sortir du cloître un grand nombre de religieux et de religieuses. C'est également à la Wartbourg que Luther commença son œuvre capitale la *Traduction allemande de la Bible*⁴. Il y acheva le Nouveau Testament qui parut en septembre 1522; l'Ancien Testament vit le jour par parties de 1523 à 1534. En cette année, Luther aidé par Mélanchton, Bugenhagen, Jonas, Aurogallas, Kreuziger et par quelques Juifs, publia toute la Bible⁵.

Cette œuvre n'était pas seulement importante pour la langue allemande, mais devint pour le protestantisme son plus puissant moyen de développement. La traduction n'est pas littérale, mais en bon allemand; le style est clair, noble, varié et animé. Elle fut cependant condamnée par l'Eglise, et à bon droit. Luther n'a souvent pas

1. Dans sa colère tapageuse, Luther écrivit : « *Et Romanensibus, Nimrothitis, Ismaelitis, Sanguisugis, Sybaritis, Sodomitis, Antichristis, orbem totum stolis verbis seducenibus, modus aliquis ponatur.* » Ibidem, 68^b.

— 2. Éd. Iéna, H, 441^a-468^a. — 3. Éd. Iéna, H, fol. 477^b-515^a. — 4. VIGOUROUX, Dictionnaire de la Bible, article Allemandes (versions), version de Luther, col. 370 ss. — RIEMER, Theol. Studien und Kritiken, 1884, p. 293-322.

— 5. Sous ce titre : *Biblia, d. i. de gantze heilige Schrift, Deutsch. Merth. Luth. Wittenberg M D XXXIV*. La traduction compta dix éditions du vivant de Luther; jusqu'en 1580, il y en eut 38, et même 72 du N. T.; les éditions postérieures sont innombrables.

compris le vrai sens, surtout dans les livres de Job, des Prophètes et les Épîtres. A en croire W. Grimm¹, sa connaissance de l'hébreu et même du grec doit avoir été défectueuse. Il y avait dans son ouvrage un grand nombre de fautes. Déjà Jérôme Emser les remarqua²; de même, mais beaucoup plus tard, Chr. C. J. de Bunsen³. Bien que la plupart ne détruisissent pas le texte, quelques-unes étaient en grave désaccord avec la doctrine catholique. Ainsi par exemple dans saint Paul (*Rom.*, III, 28) : *Arbitramur enim justificari hominem per fidem, sine operibus legis*, Luther glissa après *fidem* le mot *solam*. Il supportait mal l'Épître de saint Jacques, qu'il rejeta pour ce motif de son canon « comme une vraie épître de paille ».

9° Après s'être enfui de la Wartbourg, Luther reprit ses allures révolutionnaires et menaça les princes de la guerre civile « dont le glaive était suspendu sur leurs têtes ». En juin 1522, dans un écrit : *Contre le faux état spirituel des papes et des évêques*, il exhorta tous les vrais chrétiens à chasser les évêques « ces messagers et vicaires du démon ». Les enfants de Dieu et véritables chrétiens doivent anéantir le gouvernement épiscopal même au prix de leurs vies, de leurs biens et de leur honneur. « Il n'y aura pas d'autorité parmi les chrétiens », disait Luther dans son libelle : *De l'autorité temporelle* (1523). Il appelait les princes « les plus grands insensés et les plus méchants coquins qu'il y eût sur la terre », à la « domination desquels Dieu voulait mettre fin ».

10° Sur ces entrefaites Léon X était mort (1522), et eut pour successeur **Adrien VI** (1522-1523)⁴. Né à Utrecht

1. *Kurzgefasste Geschichte der lutherischen Bibelübersetzung*, Iéna¹ 1884, p. 35-36. — 2. *Auss was Grund und Ursach Luthers Dolmatschung dem gemeinen Mann billich verboten worden sey.*, Leipzig, 1533. — 3. F. NIPPOLD, *Chr. J. v. Bunsen*, Leipzig, 1874, t. III, p. 483. — 4. Tout d'abord et surtout PASTOR, *Gesch. der Päpste*, IV, II, p. 1457, Frib.-en-Br., 1907. — DOMARUS, *Die Quellen zur Gesch. des Papstes Hadrian VI* (*Hist. Jahrb. der Görresgesellschaft.*, 1895, p. 70 ss.); PIEPPER, *ibidem*, 777 ss. — C. V. HÖFLER, *Hadrian VI*, Vienne, 1880. — BURMANN, *Hadrianus VI*, Utrecht, 1727,

en 1459, le nouveau pape avait fait ses études à Louvain, y était devenu professeur, puis recteur; il avait été plus tard le précepteur de Charles-Quint, évêque de Tortosa, puis gouverneur en Espagne. Aucun pape ne fut animé de meilleures intentions. A la cour pontificale il fit régner la simplicité et une discipline sévère qui ne plaisait aucunement à bon nombre d'esprits frivoles. Le contraste avec les règnes d'Alexandre VI, de Jules II et de Léon X était trop fort pour les Romains. Ils taxèrent d'avarice son esprit d'économie, d'ignorance ses tendances religieuses à l'encontre des tendances humanistes de Léon X, enfin d'étroitesse d'esprit son désir de réforme. Adrien voyait avec raison dans le relâchement de la discipline ecclésiastique la cause de tous les maux. C'est pourquoi il insista sur la nécessité d'un concile général. Il envoya le légat Chiericati pour agir dans ce sens sur les États réunis à la **diète de Nuremberg**¹ (1522-1523). Le légat déclara que les péchés du clergé étaient la source de la guerre que subissait l'Église; il confessa les abus qui s'étaient introduits depuis un certain temps à la cour pontificale, promit une réforme et demanda qu'on prît des mesures contre les hérétiques. Mais malgré tout, le légat ne gagna pas la confiance des États. Bien que la plupart des princes fussent opposés à Luther, leurs efforts étaient rendus impuissants par leurs conseillers qui défendaient généralement la cause de l'hérétique. Il est vrai qu'à la diète il fut décrété que Luther et les siens garderaient le silence jusqu'au concile, que l'Évangile serait prêché conformément à l'interprétation de l'Église, que les moines apostats et ecclésiastiques mariés perdraient leurs libertés, privilèges et bénéfices et que l'autorité temporelle protégerait l'autorité spirituelle², mais au-

qui donne trois biographies écrites par des contemporains : PAULO GIOVIO, MORING et ORTIZ. — GACHARD, *Correspondance de Charles V et d'Adrien VI*, Bruxelles, 1859. — REUSENS, *Syntagma doctrinae theolog. Adriani VI*, Louvain, 1861; — *Anecdota de vita et scriptis Hadriani VI*, Louvain, 1872. — MARCHESI, *Papa Adriano VI*, Vérone, 1882. — 1. *Deutsche Reichstagsakten, Jüngere Reihe*, t. III, p. 483-483. — 2. Édité du 6 mars 1523.

cune de ces prescriptions ne fut observée. Même le gouvernement impérial, établi à Nuremberg depuis 1521, viola ces décisions et permit de les violer à quiconque le voulait. Surtout pour Luther il n'y avait plus aucune contrainte. Il écrivit des satires au sujet du culte rendu à saint Bruno de Meissen et engagea les chevaliers de l'ordre teutonique à se marier et à partager entre eux les biens ecclésiastiques. Le seul résultat qu'avait obtenu la diète, c'était d'avoir fait échouer les stipulations de Worms (1521) et d'avoir attiré l'attention sur les *Gravamina nationis Germanicae*¹. Depuis le concile de Bâle, on désignait sous ce nom les prétendues « oppressions de la nation germanique » causées par le Saint-Siège. En 1510, on les avait résumées en dix points et envoyées au pape Jules II. Le nombre de celles qu'on soumit à Worms (1521) était beaucoup plus grand ; à Nuremberg (1522-1523) on en comptait une centaine. Il y avait quelques-uns de ces *gravamina* seulement qui méritaient vraiment le nom d'abus ; beaucoup avaient été formulés sous l'influence de l'hérésie. Ils avaient rapport à l'application de l'excommunication, aux privilèges des ecclésiastiques, aux dispenses, à l'argent des indulgences, aux cas réservés, etc. On eut l'impudence de divulguer les *gravamina* avant de les avoir envoyés au pape. Celui-ci refusa de les accepter et voulut qu'on en traitât par voie diplomatique. On répondit par un autre refus et depuis lors les diètes postérieures revinrent constamment sur les *gravamina*.

11° On le fit notamment à la **diète de Nuremberg** (1524). Adrien VI était mort prématurément. Son successeur s'appela **Clément VII**². Il était de la famille des Médicis et cousin de Léon X. Comme son prédécesseur, il

1. Éd. GEBHARDT, Leipzig, 1895. — Cf. *Nuntiaturberichte*, éd. FRIEDENSBURG, Gotha, 1892, I, 2, p. 341 ss. — 2. BALAN, *Clemente VII e l'Italia de suoi tempi*, Milan, 1887 ; — *La politica de Clemente VII, fino al sacco di Roma*, Rome, 1884. — RANKE, *Die römischen Päpste*, 9^e éd., Leipzig, 1889, t. I, p. 82 ss. — EISEN, *Die Politik Clemens VII bis zur Schlacht von Pavia. Hist. Jahrb.*, 1885, p. 557 ss. ; 1886, p. 353 ss. — CLARETTA, *Carlo V et Clement VII*, Turin, 1893. — JANSSEN, *L'Allemagne et la Réforme*, trad. E. PARIS, t. III. — PASTOR, *Gesch. der Päpste*, IV, 2, p. 157 ss., Frib.-en-Br., 1907.

garda longtemps la neutralité dans le conflit entre Charles-Quint et François I^{er} et travailla à amener en Allemagne une solution satisfaisante. Il donna ordre à son envoyé Campeggio d'insister à Nuremberg sur l'exécution de l'édit de Worms. Si les princes étaient enclins à l'exécuter, les villes libres ne l'étaient pas; il en résulterait, prétendait-on, des troubles, des rébellions et des meurtres. A la fin, un édit fut rédigé, qui devait concilier les deux partis : Autant que possible on suivrait, conformément à l'ordre impérial, l'édit de Worms; on désirait un concile général, cependant en ce qui concerne les points de foi controversés, l'on n'attendrait pas les décisions du concile; mais une réunion, qu'on tiendrait à Spire le 11 novembre, délibérerait et déciderait. Naturellement cet édit ne satisfit personne. Tout d'abord le légat et ensuite le pape lui-même protestèrent contre la réunion de Spire qui voulait juger « les conciles généraux et les saints Pères ». Heureusement, la réunion n'eut pas lieu. Avant même que l'empereur (15 juillet 1524) eût interdit cette conférence, Campeggio avait obtenu (6 juillet) la convention de Ratisbonne, par laquelle l'archiduc Ferdinand, les ducs Guillaume et Louis de Bavière et douze évêques de l'Allemagne du sud s'obligeaient à maintenir strictement l'édit de Worms, à extirper les écrits hérétiques et à amener une réforme salutaire. A cet effet, ils publièrent la *Constitutio ad removendos abusos et ordinatio ad vitam cleri reformandam*¹.

Plus que tous les autres, Luther protestait contre les décisions de la diète de Nuremberg. Tout vibrant de colère, il les mit au jour en les accompagnant d'une *préface* et d'une *conclusion*, traitant l'empereur et les princes de menteurs, de bêtes fauves; engageant le peuple à ne pas combattre les Turcs, « vu qu'ils étaient dix fois plus sages et plus pieux » que les chrétiens, et demandant enfin que Dieu daignât dans sa miséricorde le délivrer de tels souverains. Il est impudent à un homme

1. DITTRICH, *Hist. Jahrb. der Görresgesellschaft*, t. V, 335 ss.; 382 ss.

qui tient pareil langage d'oser ensuite affirmer « qu'il n'excite point le peuple à se révolter contre l'autorité spirituelle et temporelle ».

§ 139. — La Guerre des Paysans¹.

1° La révolution religieuse battait son plein, et ni les diètes, ni les décrets ne pouvaient arrêter son cours. La nouvelle doctrine se répandait avec grande rapidité, et le mal, déjà grand parmi le clergé et le peuple, augmentait sans cesse. En Saxe l'ancienne foi reculait beaucoup. En Mecklembourg et en Poméranie la nouvelle jouissait de la protection des ducs. La Prusse fut préparée avec soin à se séculariser. Philippe de Hesse était déjà un ardent partisan de l'« Évangile ». Louis comte palatin faisait annoncer partout « la pure parole de Dieu », tandis que Louis des Deux-Ponts organisait le culte et l'enseignement conformément à la doctrine de Luther.

La foi nouvelle était surtout très prospère dans les villes de l'empire qui étaient en lutte avec leurs évêques et qui, dès lors, voyaient avec plaisir le clergé perdre toute son influence. Les nouveaux prédicants, à leur arrivée, étaient fêtés par un cortège triomphal, comme les messagers de la bonne nouvelle. Malheureusement ceux-ci, comme il était à prévoir, n'étaient pas toujours d'accord dans leurs opinions et scandalisaient souvent la communauté, à l'instar de Luther et de Carlostadt, par leurs vives querelles. Pour mettre une fin à ces disputes, les députés des villes se réunirent à Spire (juillet 1524) et décrétèrent que les prédicants de chaque ville discuteraient en présence du Conseil, qui déciderait ensuite *quel était le vrai Évangile*. Pour donner une base plus solide à cette

1. JANSSEN, *L'Allemagne et la Réforme*, trad. fr. E. PARIS, t. II, p. 417-616.
— SCHREIBER, *Der deutsche Bauernkrieg, Gleichzeitige Urkunden*, 3 vol., Frib., 1863 ss. — BAUMANN, *Akten zur Geschichte d. deutschen Bauernkrieges aus Oberschwaben*, Fribourg, 1881. — SCHRECKENBACH, *Luther und der Bauernkrieg*, Oldenburg, 1895.

résolution on en appela à l'autorité de Luther qui avait déjà, en 1523, donné à la communauté la faculté de juger de la doctrine et en même temps le pouvoir de nommer et de déposer les prédicateurs de la foi.

2° Avec la révolution religieuse marchait de pair une autre révolution, sur le terrain social. Les principes révolutionnaires de Wicief avaient été répandus en Bohême par Jean Huss et appliqués par ses disciples. Le pays autrefois si prospère tomba dans « l'abomination de la désolation »¹. Le mouvement hussite se fit également sentir en Allemagne. Non seulement l'Autriche et la Bavière, mais aussi la Franconie, la Saxe, la Silésie et même le territoire de l'ordre teutonique comptaient beaucoup de partisans de cette sauvage hérésie. En conséquence de ses principes, il y eut en Allemagne pendant le xv^e et au commencement du xvi^e siècle un grand nombre de soulèvements (1431, 1476, 1478, 1486, 1491-1492, 1493, 1502, 1513, 1514)². On peut les appeler les avant-coureurs de la grande révolution de 1525, et elles prouvent que, même sans l'apparition de Luther, le mécontentement général aurait abouti à une insurrection. Mais sa généralité et sa violence extrême doivent être attribuées à Luther et au désordre des idées religieuses. Au temps où le réformateur s'insurgea contre l'Eglise, l'Allemagne était dominée par une foule de maux : luxe, intempérance, dérèglements du peuple, usure, oppression des petits marchands par les grandes compagnies de commerce et les monopoles, dissensions entre les classes aisées et le prolétariat, entre seigneurs et paysans opprimés par ces derniers. Dans cette masse prête à faire explosion Luther jeta le brandon de la révolte. Le peuple réclama d'abord comme conséquence de l'« Évangile » l'année jubilaire de la loi mosaïque, qui éteignait toutes les dettes. D'autres conditions furent encore posées par la foule misérable dont la colère était encore attisée par les

1. Voir plus haut, § 123. — 2. Vogt, *Die Vorgesch. des Bauernkrieges*, Halle, 1887.

écrits révolutionnaires de Luther. La lie du peuple s'assembla, forçant les citoyens honorables à prendre part aux manifestations. Les prolétariats urbains, paysans et nobles, se donnèrent la main. Un petit nombre même des membres du clergé inférieur se joignit à eux. Le but qu'on poursuivait était la richesse et le plaisir; le « pur Évangile » servait de devise, appelée à justifier toute révolte et tout brigandage.

3° Comme programme du drame sauvage qui allait se dérouler, les insurgés rédigèrent *douze articles principaux*¹ qui contenaient autant de réclamations : ils prétendaient élire eux-mêmes leur curé; celui-ci devrait prêcher le pur Évangile sans aucune addition humaine; ils voulaient la suppression des dîmes du bétail; la chasse, la pêche, la coupe du bois devaient être libres; toute terre que les ecclésiastiques ou les laïques n'avaient pas acquise par un achat, devait revenir à la commune². Tout cela était conçu très vaguement de telle sorte qu'on pût au nom de « la parole divine » et du droit divin exiger tout ce que l'on voudrait. On avait de même rédigé *dix articles* en vue de la réforme de l'Église et de l'État : ils demandaient une république que nous appellerions démocratico-socialiste, avec un empereur sans autorité à la tête. L'insurrection prit aussitôt le caractère d'une guerre de religion; l'Évangile devait être mis en pratique, les moines et les ecclésiastiques qui refuseraient d'apostasier seraient mis à mort; les couvents et les églises seraient réduits en cendres. Pour justifier toutes ces revendications, on en appela naturellement à Luther qui avait prêché et écrit tout cela avec la plus grande véhémence.

4° La révolte prit son origine en Souabe (23 juin 1524) et s'étendit bientôt à tous les pays allemands. Münzer et plusieurs autres en avaient pris la direction. En Wurtem-

1. On ne peut dire avec certitude qui fut le rédacteur de ces articles. Cf. JANSSEN-PASTOR, II, p. 473, note 1. — 2. GÖTZE, *Die 12 Artikel der Bauern von 1525*, *Hist. Vierteljahrschr.*, Leipzig, 1901, p. 1 ss.; 1902, p. 1 ss.; 1904 p. 53 ss. — *Hist. Zeitschr.*, 1903, p. 1 ss.

berg le duc Ulric en était le chef. Il espérait, avec l'aide des paysans, reconquérir son duché. De là le mouvement se dirigea sur l'Allgau, le Tyrol, l'Alsace, la Thuringe et les pays du Mein. La Bavière seule, où le pouvoir civil se montra énergique, demeura paisible. Il était naturel que beaucoup tinssent Luther pour le chef de la sédition. Celui-ci cependant comprit les grands dommages que le pur Évangile aurait à subir de la révolution et écrivit au printemps de 1525 une *Exhortation à la paix au sujet des douze articles des paysans en Souabe*¹. Il se déchargeait lui-même, et l'Évangile avec lui, de toute responsabilité², et prétendait que ses ennemis « les prophètes du meurtre » avaient porté le peuple à se révolter. Puis il s'élevait contre les princes, « les évêques aveuglés », « les prêtres et les moines insensés », qui avaient mérité la révolte par leur opposition au « saint Évangile », par les impôts immodérés, par le luxe et l'orgueil. Un tel langage enflammait toujours plus vivement les passions des paysans. De quelle utilité pouvaient être, après cela, les ordres que leur intimait Luther d'obéir néanmoins à des supérieurs indignes, de défendre une cause juste par des moyens légitimes, et non par le pillage et l'assassinat ? Les paysans plus conséquents que les théoriciens allaient se mettre à dévaster l'Allemagne entière. On n'avait pas encore vu jusqu'alors de désastre comparable à celui qu'opérait « l'armée évangélique », conduite par le barbare Georges Metzler et le cruel Gotz de Berlichingen. Ils laissaient sur leur passage cadavres, ruines fumantes, misères affreuses. Près de 1.000 forteresses, châteaux, chapitres et couvents furent saccagés et brûlés ; des abominations impossibles à décrire avaient été commises³.

5° Sur ces entrefaites les princes avaient pris les armes. Philippe de Hesse s'allia avec le duc Georges de

1. JANSSEN-PASTOR, II, 519. — 2. P. SCHRECKENBACH, *Luther und der Bauernkrieg*, Oldenburg, 1895. — JANSSEN-PASTOR, note 2, p. 519-521. — 3. CARDAUNS, *Die Lehre vom Widerstandsrecht des Volkes gegen die rechtmässige Obrigkeit im Luthertum und Calvinismus des XVI Jahrhunderts*, Bonn, 1903.

Saxe, le duc Henri de Brunswick et quelques princes moins importants. Le 15 mai 1525, ils infligèrent aux paysans une défaite près de Frankenhauseu et les battirent partout ailleurs. Les vaincus devinrent l'objet de traitements inhumains. Plus de 150.000 paysans furent tués, près de 50.000 quittèrent le pays et perdirent leurs biens. De rechef Luther saisit la plume et écrivit : *Contre les bandes des paysans pillards et assassins*. Comme brigands et malfaiteurs, sans foi et sans serment, menteurs et désobéissants, les insurgés ont, d'après lui, mérité la mort du corps et de l'âme. Tout le monde a le droit de se constituer leur juge et leur bourreau. Un prince pouvait maintenant mériter le ciel par l'effusion du sang plus facilement que par la prière. C'était l'heure de la colère et du glaive, non plus de la miséricorde : perce, frappe, étrangle, qui peut. C'est pourquoi, bien des années après, Luther avait raison de confesser : « Moi, Martin Luther, j'ai, par approbation et ordre, frappé à mort tous les paysans. Tout leur sang pèse sur ma conscience, mais j'en rends responsable Dieu notre Seigneur, qui m'a ordonné de parler de la sorte ».

Longtemps après la victoire achevée, le glaive faisait encore son œuvre ; à la tristesse causée par la perte irréparable de la fortune et des biens, à la pauvreté, à la misère et à la faim, s'ajoutait encore la terreur d'une mort violente. Il n'était pas rare de voir des veuves et des orphelins dépouillés des trois quarts de leurs biens et livrés au désespoir. — C'est pourquoi tous les cœurs droits frémissaient d'indignation et d'horreur quand, le 1^{er} janvier 1526, Luther publia ses *Souhais de nouvel an* contre le pape, les évêques et les moines. Comme la sanguinaire Jézabel, l'Église devait être foulée aux pieds dans la boue des rues, car le réformateur ne trouvait sur la terre rien d'aussi abominable qu'elle. Il invitait ses amis à « écrire, à faire des poésies, à rimer, à chanter et à peindre » pour détruire la « noble race des idoles », pour l'écraser et la réduire en cendres. Déjà auparavant Mélanchton avait prêché le pouvoir illimité de l'autorité temporelle contre

les paysans¹. Avec plus de violence encore, Bucer reconnu aux princes temporels le même pouvoir et leur assigna même la surveillance de la religion. La « parole de Dieu » devait subir des changements par suite des opinions des princes, si bien que le peuple, à l'issue de cette révolution, restait, dans l'ordre spirituel comme dans l'ordre temporel, soumis à cette tyrannie dont il avait espéré se délivrer.

§ 140. — L'organisation des églises nationales. Les Diètes².

1^o Depuis 1520, Luther s'était efforcé de saper les bases de l'Eglise; il finit par rejeter toute autorité ecclésiastique. Il avait convoqué l'empereur, les rois et les princes à une sanglante guerre religieuse contre les papes et les cardinaux, « ces docteurs du mal ». En 1523, la guerre était déclarée aux évêques allemands. Sur l'ordre qu'il en reçut de Luther, Frantz de Sickingen avait le devoir de les attaquer et de les anéantir. Mais l'entreprise échoua. La puissance de la noblesse en fut brisée, celle des princes de l'empire augmenta. Un peu plus tard la révolution populaire à caractère semi-religieux et semi-politique fut de même étouffée. Et cette autre victoire augmenta encore la puissance des princes de l'empire. Luther qui les avait appelés d'abord « les plus grands insensés et les plus méchants bandits de la terre » prêchait maintenant, d'accord avec Mélanchton, leur puissance illimitée.

Ayant donné d'abord à la communauté tout droit et tout pouvoir sur la doctrine et le culte de l'Eglise, il voyait maintenant l'impossibilité d'établir sur un tel fondement une Eglise et une organisation ecclésiastique. Dès

1. JANSSEN-PASTOR, II, 620 ss. — *Corpus Reform.*, XX, 641-662. —
2. JANSSEN, *L'Allemagne et la Réforme*, t. III. — RICHTER, *Die evangelischen Kirchenordnungen des 16. Jahrh.*, 2 vol., Weimar, 1846. — PASTOR, *Die Kirchlichen Reunionsbestrebungen während der Reg. Karls V*, Frib.-en-Br., 1879. — BAUMGARTEN, *Geschichte Karls V*, 3 vol., Stuttgart, 1885 ss.

1525, il se plaignait de ce fait qu'en Allemagne il y avait autant d'organisations religieuses que de têtes : l'un ne voulait pas du baptême ; un autre, du saint Sacrement ; ici, l'on place un monde intermédiaire entre celui d'aujourd'hui et le jugement dernier ; là, on enseigne que le Christ n'est pas Dieu, etc. Il n'y a pas de tête si sottise qui ne rêve avoir reçu les inspirations du Saint-Esprit¹. Parallèlement à cette anarchie en matière de foi, on constatait le déclin des écoles et des fondations charitables, la ruine des instituteurs et des prédicateurs. Un état de barbarie générale ne pouvait manquer de se produire parmi le peuple.

2° Dans ces conjonctures, les chefs de la nouvelle doctrine appelèrent à leur secours le pouvoir séculier et mirent leur Église au service de l'Etat. Ainsi commencèrent les **églises nationales** de la réforme². Les princes, les villes impériales et les magistrats accepteraient non seulement le gouvernement des communautés et des biens ecclésiastiques, mais placeraient encore la doctrine de la foi sous l'arbitraire de leur bon plaisir souverain, sans dépendre eux-mêmes d'aucun pouvoir spirituel. Cette nouvelle doctrine comprenant le pouvoir illimité sur les sujets et l'assujettissement de l'Église à l'Etat, jointe à l'espérance d'accaparer les riches biens de l'Église, attira un grand nombre de princes au *pur Évangile*. Aussitôt après la défaite des paysans, plusieurs grands de l'empire se rallièrent à la réforme : le grand-maître de l'ordre teutonique, Albert de Brandebourg, le prince électeur Jean de Saxe, le landgrave Philippe de Hesse, les margraves Georges et Casimir de Brandebourg-Culmbach, les ducs Philippe, Othon, Ernest et François de Brunswick-Lüneburg, le prince Wolfgang de Anhalt et le duc Henri de Mecklembourg. Chaque année, de nouvelles villes impériales passèrent à la ré-

1. DE WETTE, III, 61. *Lettre aux fidèles d'Anvers*. — 2. WOLTERS DORF, *Zur Geschichte und Verfassung der evangelischen Landes-Kirche*, Greifswald, 1891, — RIEKER, *Die rechtliche Stellung der evangelischen Kirche Deutschlands in ihrer gesch. Entwicklung bis zur Gegenwart*, Leipzig, 1893.

forme. Elles aussi se soustrayaient à l'autorité des évêques, refusaient les impôts, mettaient la main sur les biens ecclésiastiques et transmettaient aux magistrats civils la juridiction spirituelle des évêques. Tous ces princes et toutes ces villes s'arrogeaient le droit non seulement de gouverner l'Église de leur territoire, mais encore et surtout de modifier à leur gré la doctrine. Chacun devrait penser et croire comme le seigneur du pays. C'est en cela que consistait le prétendu *jus reformandi* : *Cujus regio, ejus et religio*. Luther cédait ainsi, dans son drame religieux, le rôle principal aux princes, et depuis 1525, passait davantage à l'arrière-plan. Lui qui autrefois avait mené si grand tapage et lancé tant d'injures contre la « tyrannie de Rome », il avait constitué maintenant autant de papes, autant de tyrans et de despotes qu'il y avait de princes dans l'empire¹. Ceux-ci firent tout de suite usage de leurs prétendus droits, et, pendant que l'empereur était entièrement absorbé par les affaires d'Italie (1525-1529), ils introduisirent par la force le pur Évangile, supprimèrent les couvents et les chapitres, mirent partout des prédicants à la place des clercs catholiques, ne laissant à ces derniers et à leur troupeau d'autre choix que l'apostasie ou l'exil.

3° En mars 1526, Charles-Quint adressa une lettre aux archevêques de Cologne et de Brême, aux évêques de Munster, de Minden, et à dix autres; aux princes de la maison de Wittelsbach, à Joachim de Brandebourg, aux ducs de Brunswick et de Lünebourg, aux ducs de Poméranie, Mecklembourg et Juliers-Clèves-Berg. Il leur exprima la reconnaissance pour leur fidélité à la foi et promit de se mettre bientôt en rapport avec eux pour délibérer sur les mesures à prendre contre les maux qui affligeaient l'Allemagne. De tels plans n'allaient guère aux princes nouvellement convertis. Philippe de Hesse et

1. Mélanchton soupirait : « *Video enim qualem simus habituri Ecclesiam, dissoluta πολιτεία ecclesiastica. Video postea multo intolerabiliorum futuram tyrannidem, quam antea umquam fuit.* » *Corp. Ref.*, p. 334; cf. 341 et 360.

le prince électeur de Saxe s'efforcèrent de contrarier ces desseins par la formation d'une alliance et gagnèrent à leurs vues Philippe de Brunswick-Grubenhagen, Ernest et François de Brunswick-Lünebourg, Henri de Mecklembourg, Wolfgang de Anhalt, le comte Albert de Mansfeld et la ville de Magdebourg : tous jurèrent, à la **diète de Spire**, de se lever unanimement en faveur de l'*Évangile*. Les délibérations commencèrent le 25 juin 1526. Grands furent les dissentiments au sujet des propositions de l'empereur. Les députés des villes et quelques princes s'élevèrent contre la sainte Messe, la vie monastique et les anciens usages ; remirent en question les *gravamina nationis Germanicae* et défendirent le pur Évangile. Une dispute menaçait de faire échouer l'accord. Enfin on parvint à décider que rien ne serait changé par rapport à la religion, qu'un concile général aurait lieu dans un an ou un an et demi. En attendant et pour se conformer à l'édit de Worms, chacun gouvernerait ses sujets de telle façon qu'il pût « se justifier devant Dieu et devant l'empereur ». La diète ne fournit donc aucun *fondement juridique*, mais seulement le *point de départ* du développement des Églises d'État ; car les États de l'empire, partisans de la nouvelle doctrine, ne pouvaient en aucune manière justifier leur conduite devant Dieu et devant l'empereur.

4° **Philippe de Hesse**, le premier, interpréta la diète en ce sens, qu'il avait tout droit de fonder une Église nationale. Son synode de Homberg (octobre 1526) ordonna la suppression des fêtes et des pèlerinages, l'enlèvement des reliques et des images, en vue d'éviter une « abominable idolâtrie ». En beaucoup d'églises, les iconoclastes accomplirent leur œuvre. Les biens d'Église furent confisqués et le culte catholique fut aboli. Celui qui ne voulait pas se faire à cet ordre nouveau devait prendre le chemin de l'exil ¹. Un pamphlet destiné à en-

1. CONRAD, *Die Reformationsordnung für die Gemeinden Hessens von 1526 nach Inhalt und Quellen*, Halle, 1897.

traîner les catholiques au pur Évangile loua le landgrave Philippe comme « un instrument de Dieu » et un « nouveau Josias ». Celui-ci cependant vivait toujours dans l'adultère et songeait en 1526 à prendre, outre son épouse, une seconde femme. Il pratiquait si mal l'« Évangile » que dans l'espace de quinze ans, il ne participa à la cène qu'une seule fois. Le peuple, au dire du fondateur de l'Église de Hesse, François Lambert¹, ne se conduisait guère mieux.

L'électorat de **Saxe** était retombé en une véritable barbarie; Luther et Mélanchton se plaignirent amèrement auprès du prince de la décadence de la religion et des mœurs. Le prince nomma enfin des visiteurs, théologiens et laïques. Les premiers devaient organiser l'église nationale; les autres, examiner l'état des biens ecclésiastiques. Mélanchton esquaissa l'instruction des prédicants, que Luther approuva et compléta en ajoutant qu'on devait recommander la communion sous les deux espèces et faire des sorties violentes contre la papauté, comme s'il s'agissait d'attaquer le « démon et son royaume ». Toutes les messes ne furent pas abolies; on conserva une messe allemande par égard pour la simplicité du peuple².

Le duché de **Brunswick**³ fut réformé par le duc Ernest, fidèle partisan de Luther. Le comte Enno de **Frise orientale** fit dérober les objets précieux des églises et en conserva le plus grand nombre pour lui: il en fit autant des biens des couvents, de sorte qu'un tiers de toutes les propriétés se trouva réuni entre ses mains. Le duc Frédéric de **Liegnitz** et **Brieg** introduisit l'« Évangile » en 1527. Il interdit le culte romain et publia une ordonnance pour fixer l'administration des

1. STIEVE, *De Fr. Lamberto Avenionensi*, Breslau, 1867. — RUFFET, *Biographie de Fr. Lambert*, Paris, 1873. — 2. BURKHARDT, *Geschichte der Sächsischen Kirchen und Schulvisitationen von 1524-1545*, Leipzig, 1879. — 3. WREDE, *Die Einführung der Reformation im Lüneburgischen durch Herzog Ernst den Bekenner*, Göttingue, 1887.

sacrements. Celui qui restait fidèle à la vieille foi pouvait sortir du pays avec fortune et biens¹.

Albert de Brandebourg de **Prusse**², ancien grand-maître de l'ordre teutonique, fut celui qui traita les catholiques avec le plus de cruauté. Arraché par Osiandre des « ténèbres de la papauté », pressé par Luther de rejeter « la méchante et sottie règle de son ordre », de prendre une femme et de changer la Prusse en un duché héréditaire, il se mit à la tâche avec ardeur. Il était sécondé dans son œuvre par les évêques de Samland et de Poméranie. Ce dernier élaborait en 1525 un programme de réforme pour son diocèse. Il ne restait plus que deux sacrements ; toutes les traditions ecclésiastiques disparurent ; toutes les fêtes, à l'exception de Pâques, Pentecôte et Noël, étaient supprimées. La hiérarchie continua de subsister. Albert lui-même écrivit à Luther qu'il était prêt à réformer l'ordre teutonique suivant sa proposition. La Prusse fut sécularisée en 1525. Les évêques susdits mirent leurs évêchés sous la juridiction d'Albert qui envoya sur-le-champ un édit à tous les prédicants, les engageant à prêcher « dans toute leur pureté l'Évangile et la doctrine du Christ ». On ne supporta dans le pays d'autres ministres que les évangéliques ; les églises furent pillées, les biens ecclésiastiques confisqués. Albert se permit toute violence à l'égard des catholiques. La Prusse devint en outre le théâtre des plus ardentes disputes théologiques. La noblesse appauvrie jeta le peuple de la campagne dans un lourd esclavage³.

La même cruauté caractérisait l'introduction de la nouvelle organisation ecclésiastique dans **les villes libres de l'empire**, où la doctrine nouvelle avait étouffé depuis longtemps le sens religieux. Des violences furent constamment commises à l'égard des prêtres et des reli-

1. SOFFNER, *Geschichte der Reformation in Schlesien*, Breslau, 1886. — 2. JOACHIM, *Die Politik des letzten Hochmeisters in Preussen*, Alb. von Brandenburg, Leipzig, 1892-1895. — 3. KOLBERG, *Die Einführung der Ref. in Preussen*. *Der Katholik* (1897), année 72, t. I.

gieux à Straalsond, Bransberg, Brunswick et Wismer.

Dans la première ville, on foula aux pieds les hosties consacrées, après avoir pillé l'église. A Hambourg, se renouvelèrent les scènes iconoclastes¹. A Francfort-sur-Mein on surprit la procession, de commun accord avec le conseil de la ville. Les ornements d'église furent vendus publiquement. Nuremberg fut la proie de prédicants débauchés et sans honneur. En fait de corruption morale, les païens étaient surpassés; car sous prétexte de l'Évangile, on ne cherchait que gloire, richesses et plaisirs. Il ne pouvait plus être question de sacrements. Les classes inférieures ne demandaient à « l'Évangile » que la communauté de biens et de femmes.

5° Partout, d'ailleurs, comme à Nuremberg, la nouvelle doctrine favorisait la **décadence de la discipline et des mœurs**. « Je vis dans la tristesse et les plaintes, écrivait François Lambert, théologien à la cour de Hesse, car ils sont rares ceux qui font bon usage de la libre prédication de l'Évangile. La charité est remplacée par la calomnie, le mensonge et la jalousie. Nous avons démoli, mais qu'avons-nous reconstruit à la place²? » Suivant Luther, les paroisses étaient désolées. Personne ne donnait rien, personne ne payait rien. Il y avait peu ou pas de revenus ecclésiastiques. L'homme ordinaire comptait pour rien le prédicant ou le pasteur. La visite de Saxe (1527-1529) ne révéla pas beaucoup de bien. Le prédicant de Lucka avait trois femmes; un autre avait de deux sœurs six enfants. Les paysans ne voulaient pas entendre parler de religion; ils refusaient d'apprendre le *Pater* parce qu'ils le trouvaient trop long. En un certain village trois personnes seulement se rendirent au prêche; dans un autre, la bière de Pentecôte fut déposée à l'église; ailleurs on voulait lapider le prédicant. Mélanchton écrivait à Justus Jonas qu'on méprisait les prédicants comme la « balayure et l'ordure des rues ». Le peuple devint si

1. SILLEM, *Die Einführung der Ref. in Hamburg*, Halle, 1886. — 2. DÖBLINGER, *Die Reformation*, II, 18-19.

effronté, si cruel et si sauvage, qu'on aurait pu croire que l'« Évangile » était prêché pour donner aux méchants la licence du vice. Aux environs de Wittenberg on ne recevait déjà plus la cène; mais la cruche de bière circulait de bouche en bouche pendant les exercices religieux. Les plaintes de Luther sont lamentables : « La noblesse fait du prédicant un cuisinier, un commissionnaire, un facteur; on lui enlève ses intérêts et revenus, dont il doit vivre avec sa femme et ses enfants, et tous néanmoins sont bons Évangéliques..... Partout la misère et le scandale sont si grands que je n'aime plus à monter en chaire..... Il n'y a plus de droit, partout règne l'arbitraire. Les paysans forcent le prédicant à garder les vaches et les porcs..... Sous l'Évangile, chacun veut faire ce qu'il veut..... Nos Évangéliques, disait-il en 1529, deviennent sept fois pires qu'ils n'ont été jadis. Car, après que nous avons appris l'Évangile, nous mentons, nous trompons, mangeons et buvons et commettons toutes sortes de vices. Alors qu'un seul démon a été chassé dehors, sept autres ont fait leur entrée, comme on peut le voir chez les princes, les nobles, les bourgeois et les paysans. » « Paysans, citoyens et nobles sont, malgré la lumière de l'Évangile, plus remplis de vanité et d'orgueil, même dix fois plus mauvais qu'ils n'ont été sous la papauté. » Le prédicant Thomas Aderpul nous donne les mêmes détails sur Mecklembourg. Albert de Brandebourg se plaignait de n'avoir plus un seul sujet fidèle et préférerait le rôle de pâtre à celui de duc. Le prédicateur de sa cour Funk fit connaître dans un rapport de visite que les prédicants étaient forcés de garder les troupeaux comme des paysans, que les églises et les cures tombaient en ruine, vu que les communes s'en désintéressaient absolument. « Partout où l'on tournait ses regards, au nord et au midi, on était témoin d'une vie sauvage, cruelle et athée. » Dieu, tel est le souhait formulé par Pirkheimer, Dieu daigne préserver tous les braves gens, la campagne et ses habitants d'une telle doctrine; car là où

elle entre, la paix, le repos et l'union ont fini¹. »

6° Charles-Quint était entré en conflit avec le pape Clément VII, qui, pour sauver la Lombardie envahie par l'empereur, s'était rapproché de François I^{er} après la bataille de Pavie et était entré dans une « ligue sainte » avec la France, Milan et Venise. L'empereur s'en vengea terriblement par l'horrible sac de Rome (6 mai 1527) et en imposant au pontife une demi-captivité de sept mois au château Saint-Ange. Tout cela empêchait Charles-Quint de faire valoir son influence en Allemagne. Après que la paix eut été conclue avec le pape, on réunit une **diète à Spire** (1529) à l'effet d'adoucir l'effrayante misère qui régnait partout². Elle était présidée par le roi Ferdinand. A l'ouverture (15 mars) on donna lecture des propositions de l'empereur : un concile général sera bientôt réuni ; aucun chef d'état ne peut, sous peine d'exil, rien entreprendre contre la vieille foi. On a abusé des intentions de la précédente diète de Spire (1526) qui laissait à chacun liberté de gouverner de façon à pouvoir se justifier devant Dieu et l'empereur. C'est pourquoi l'empereur abolit cet article. — Un tel langage devait naturellement causer un vif mécontentement dans les rangs des luthériens. Ils eurent encore moins lieu d'être satisfaits des conclusions de la diète. Car, bien que celle-ci permît aux Luthériens de conserver jusqu'au prochain concile la nouvelle religion, leur culte et la forme de gouvernement, et ne demandât pour les catholiques que la liberté religieuse, les princes et les villes hérétiques y firent opposition. Et quoique Mélanchton déclarât que les articles de la diète leur étaient plus favorables que ceux de 1526, les princes luthériens élevèrent des protestations le 19 avril et reçurent, à cause de cela, le nom de **Protestants**³. Mélanchton appela cette opposition

1. ROBELOT, *De l'influence de la réforme de Luther sur la croyance religieuse*, Paris, 1823. — Cf. JANSSEN, t. VIII. — 2. JUNG, *Geschichte des Reichstags zu Speier im Jahre 1529*, Strasbourg et Leipzig, 1830. — 3. TITTMANN, *Die Protestation der ev. Stände im Jahre 1529*, Leipzig, 1829.

« un fait terrible ». Quatorze villes cependant, parmi lesquelles plusieurs étaient partisans de Zwingle, se rallièrent aux protestations des princes. Des négociations ultérieures furent impuissantes à rétablir l'union. Au contraire, avant la séparation des délégués de Spire (22 avril 1529), la Hesse, l'électorat de Saxe conclurent encore avec Ulm, Strasbourg et Nuremberg une alliance secrète pour défendre la « parole de Dieu ». Le schisme de la nation allemande était consommé.

A la nouvelle de cet événement, Mélanchton fut pris d'une frayeur telle qu'il crut « endurer tous les tourments de l'enfer ». Luther aussi détestait l'alliance, d'abord parce qu'elle devait provoquer le parti adverse à se défendre, mais surtout parce qu'elle admettait également tous les Zwingliens.

7°. Depuis longtemps déjà, Luther était en dispute avec ces derniers au sujet du saint Sacrement de l'autel. C'est pourquoi il persuada au prince électeur de Saxe de ne pas se rattacher aux Zwingliens allemands et suisses. Cependant Philippe de Hesse, considérant la doctrine de l'Eucharistie comme une controverse entre savants, voulait une association générale protestante contre les « papistes et leur œuvre infâme », et convoqua Luthériens et Zwingliens à une **conférence religieuse à Marbourg** (octobre 1529)¹. Déjà auparavant Luther avait chassé Carlostadt, qui considérait la célébration de la cène comme un simple souvenir de la mort du Seigneur et donnait comme argument que le Christ, en prononçant les paroles : *Hoc est corpus meum*, s'était montré lui-même du geste. Zwingle avait repris cette doctrine, disant que *hoc est* voulait dire : *ceci signifie*. Mais Luther maintint toujours la présence réelle du Christ dans le saint Sacrement, parce que le texte l'y forçait. Quand il s'agissait d'expliquer cette présence de Notre-Seigneur il recourait à la

1. BRIEGER, *Die Torgauer Artikel*, Leipzig, 1890. — SCHMITT, *Das Religionsgespräch zu Marburg*, Marbourg, 1846.

doctrine de *l'impanation* et de *l'ubiquité*. Luther et Mélanchton déclinèrent d'abord l'invitation de venir à Marbourg. Luther en effet ne pouvait pas espérer convertir Zwingle à ses idées. « Jamais encore, écrit-il, l'inventeur d'une fausse doctrine ne s'est converti. Le Christ lui-même n'a pu gagner les grands-prêtres, mais seulement leurs disciples. » Les Zwingliens étaient d'autant plus pressés d'accepter la proposition. Il va de soi que ni Luther ni Zwingle ne rendirent les armes à Marbourg. La conférence religieuse manquait son but; bien plus, l'exaspération et l'opposition des partis ne firent qu'augmenter. Pour sa part, Philippe de Hesse devint zwinglien et conclut une alliance avec les Suisses. Il avait en vue le rétablissement d'Ulric de Wurtemberg et la formation d'un *empire évangélique*. Cet empire serait fondé grâce au concours de Venise, de la France et des Turcs.

8° Tandis que les États allemands tenaient à Spire une diète si désastreuse pour l'Allemagne, le sultan quittait Constantinople, conquérait la Hongrie et venait mettre le siège devant Vienne, qui se défendit néanmoins avec courage. Victorieux en Italie, Charles-Quint fit route vers l'Allemagne. A Plaisance il vit venir devant lui les envoyés des États protestants qui voulaient se justifier; mais l'accueil qui leur fut fait manqua de cordialité. Le 21 janvier 1530, l'empereur invita les États à une **diète à Augsbourg**, qui devait s'ouvrir le 8 avril¹. Tout ce qui pouvait froisser les protestants avait été omis dans la lettre de convocation; celle-ci appelait seulement l'attention sur le danger présenté par les Turcs et la nécessité de la paix. Sur ces entrefaites, Philippe de Hesse et ses alliés préparaient la guerre contre l'empereur. Il espérait le secours de la France et de Venise et la conquête de Vienne par les Turcs. Cet espoir fut trompé. Charles n'arriva à Augs-

1. BRIEGER, *Zur Geschichte des Augsburger Reichstages*, Leipzig, 1903.
— SCHORNDAM, *Zeitschr. f. Kirchengesch.* 1905, p. 142 ss.

bourg que le 15 juin et assista le jour suivant avec beaucoup de pompe à la procession du très saint Sacrement. Le 20 juin eut lieu l'ouverture de la diète. L'empereur voulait délibérer d'abord sur les renforts à envoyer contre les Turcs, ensuite sur les moyens aptes à terminer les querelles. Mais les protestants ne voulant faire aucune concession pour combattre l'ennemi héréditaire des chrétiens, sans avoir d'abord reçu pour leur hérésie les privilèges les plus étendus, l'ordre du jour fut renversé. Aussitôt les protestants s'efforcèrent de prouver qu'ils ne s'étaient absolument pas séparés de l'Église, qu'ils étaient seulement revenus à la vraie notion qu'en avaient les apôtres et les saints Pères. A cet effet, on présenta le 25 juin à l'empereur un écrit, composé par Mélanchton et approuvé par Luther ; il fut intitulé **Confession d'Augsbourg** (*Confessio Augustana*) et fut considéré plus tard comme un symbole de foi. La première partie contient en vingt et un articles la doctrine protestante, la seconde renferme en sept chapitres les abus et les institutions humaines qu'il y avait dans l'Église. De ce nombre, on avait placé la communion sous une seule espèce, la loi du célibat, l'obligation de la confession, la loi du jeûne et de l'abstinence, les vœux de religion et la juridiction épiscopale¹. Eck, Cochlée, Dietenberger et Wimpina apprêtèrent sur-le-champ une réfutation de la *Confession*² (*Confutatio Augustana*), qui ne reçut l'approbation des États catholiques qu'après avoir été remise cinq fois sur le métier. Mélanchton y opposa son *Apologie de la Confession d'Augsbourg*, où les points controversés étaient aussi habilement voilés que dans la Confession elle-même³. L'empereur et les États catholiques voulaient franche-

1. ZÖCKLER, *Die Augsburger Confession, hist. und exeget. untersucht*, Francfort, 1870. — KOLDE, *Die Augsburger Confession*, Gotha, 1896. — 2. FICKER, *Die Confutatio August.*, etc., Leipzig, 1892. — 3. La primauté romaine n'y est pas mentionnée ; l'autorité des conciles et des Pères y est encore reconnue ; dans la doctrine de la justification de la foi, le mot *sola* a disparu ; dans la messe, était-il dit, on n'avait pas apporté de grands changements, — on avait cependant éliminé le canon !

ment la paix et s'efforçaient de pousser les négociations plus loin, quand Philippe de Hesse quitta furtivement la diète. Les séances ultérieures n'aboutirent à aucun résultat¹. Il n'y avait pas à songer à obtenir des concessions. On nia l'autorité enseignante de l'Église, le sacrifice et le sacerdoce éternel, qui sont basés sur l'influence mystérieuse et salutaire que le Christ exerce dans l'Église. Luther avait de loin une grande influence sur les délibérations et était très mécontent de Mélanchton, jugé trop conciliant en matière de juridiction épiscopale et stigmatisé pour cela comme traître par un grand nombre. Quant aux demandes de l'empereur qui voulait la tolérance de la religion catholique et des couvents, elles ne furent pas acceptées; Luther déclara ne vouloir faire aucune concession, n'eût-elle que la largeur de la main, alors même que toute l'Allemagne dût périr. La tentative de conciliation avait échoué : la division de l'empire était, au contraire, devenue plus nette et plus grande. Les États catholiques firent alliance avec l'empereur, pour se défendre en cas de besoin contre les villes et les princes protestants. On verra bientôt que cette mesure de prudence n'était pas superflue.

§ 141. — Le Protestantisme sous les auspices de la Ligue de Smalkalde jusqu'en 1546. Mort de Luther².

1° Les princes protestants rejetèrent les conclusions de la diète et se mirent ainsi publiquement en opposition avec l'empereur. Le prince électeur de Saxe et quel-

1. Les Zwingliens présentèrent encore à la diète une confession qui est connue sous le titre de *Confessio Tetrapolitana* et qui fut lue et réfutée publiquement par les catholiques. — PÄTZOLD, *Die Confutation des Vierstädtebekentnisses*, Leipzig, 1900. — 2. JANSSEN, *L'Allemagne et la Réforme*, t. III. — WINCKELMANN, *Der Schmalkaldische Bund, 1530-1532, und der Nürnberger Religionsfriede*, Strasbourg, 1892. — HASENCLEVER, *Die Politik der Schmalkaldener vor Ausbruch des Schmalkaldener Krieges*, Berlin, 1901. — PASTOR, *Die kirchlichen Reunionsbestrebungen zur Zeit Karls V*, Frib.-en-Br., 1879; *Hist. Jahrb. der Görresgesellschaft*, 1880.

ques autres ne pouvaient se résoudre tout d'abord à entrer violemment en lutte « contre leur seigneur » ; mais ils se laissèrent entraîner par leurs conseillers ; Luther surtout les lança dans la guerre civile. « Les papistes n'ont pour eux ni droit divin, ni droit humain », écrivait-il dans l'*Avertissement à mes chers Allemands au sujet des conclusions d'Augsbourg*. « Ils agissent contre le droit divin et humain comme des malfaiteurs et des assassins. » Le pape, d'après lui, était la cause du carnage qui allait se faire en Allemagne. Ce serait l'honneur et la gloire de Luther d'être toujours « plein de méchantes paroles, d'injures et de blasphèmes contre les papistes » ; car « il ne savait prier sans blasphémer en même temps ». C'est sous une telle influence que le prince électeur Jean de Saxe convoqua, en fin de décembre 1530, une réunion préparatoire à Smalkalde.

Le 27 février de l'année suivante, fut conclue pour une durée de six ans la **ligue de Smalkalde** ¹ ; elle était formée par la Saxe électorale, la Hesse, Brunswick-Lünebourg, Anhalt, Mansfeld et onze villes, parmi lesquelles Strasbourg, Ulm, Constance, Lübeck, Magdebourg et Brême. Il était convenu que chaque membre de la ligue défendrait les autres comme son propre territoire en cas d'attaque pour la cause de la « parole de Dieu » ou de ses conséquences. En avril et mai, la France et l'Angleterre promirent de « protéger la liberté allemande » contre l'empereur ; le Danemark se joignit aussi à la ligue. Les ducs de Bavière eux-mêmes, jaloux de Ferdinand qui venait d'être élu roi de Rome, ne rougirent pas de se liguier avec les Luthériens contre la maison d'Autriche. Au surplus, la ligue fondait ses espérances sur le sultan et son vassal Zapolya. L'Allemagne tombait de plus en plus profondément.

2° À la nouvelle que le sultan voulait conquérir l'Autriche et l'Allemagne à l'aide d'une puissante armée, Charles-Quint ouvrit, le 17 avril 1532, une **diète à Ra-**

1. STÖY, *Erste Bündnisbestrebungen evangelischer Stände*, Iéna, 1838.

tisbonne ¹. Les États promirent du secours ; ceux de Smalkalde, à la condition seulement de rétablir d'abord la paix en Allemagne. Réduit de la sorte à l'extrémité, l'empereur céda : d'un côté il avait affaire aux Turcs ; de l'autre aux Luthériens, qui non seulement refuseraient de lui prêter main-forte, mais qui menaçaient même, au cours de la guerre contre les Turcs, de prendre les armes contre lui.

Le 22 juin 1532 eut donc lieu la **paix religieuse de Nuremberg**. Jusqu'au prochain concile il y aurait la paix entre catholiques et luthériens ; tous les procès « pour affaires concernant la foi » seraient suspendus.

Cette paix ne fut qu'apparente et dura peu. La Bavière travaillait constamment contre le roi de Rome, s'efforçait de détruire avec l'appui des luthériens la *ligue de Souabe* (1488-1533) et d'enlever le Wurtemberg à Ferdinand.

3° En 1534, le duc Ulric fut remis en possession du **Wurtemberg** et commença dès son rétablissement à protestantiser le pays (traité de Cadan, 1534). C'est avec violence qu'Ulric arracha au peuple la foi catholique, supprima les couvents, chassa les moines et les religieuses et fit venir à leur place des prédicants de la nouvelle religion. L'*ordre divino-chrétien* d'Ulric débuta par la spoliation des églises. « La confiscation des biens ecclésiastiques, disait-il, est le devoir de ma charge et de ma conscience. » En aucun pays protestant les biens ecclésiastiques ne furent traités avec autant de mépris du droit qu'en Wurtemberg. Le prédicant Myconius craignait que la colère divine ne se déchainât contre Ulric qui, nouveau Balthazar, avait osé violer le trésor du temple. Tous les ostensoirs en or et en argent, les croix, les calices, etc., furent enlevés. Le peuple forcé d'accepter « l'Évangile » jeta par-dessus bord toute religion et toute moralité. D'après Myconius les prédicants et leurs femmes étaient la cause principale de la dégénérescence

1. SCHLECHT, *Ein abenteuerlicher Reunionsversuch in den Jahren 1531-1532*, Röm. Quartalschr., 1893, p. 333 ss. — FICKER, *Zeitschr. f. Kirchengesch.*, XII (1891), p. 383 ss.

qui se manifestait surtout par les blasphèmes, l'ivrognerie et la débauche.

4° Une autre rupture de la paix fut causée par la fondation du royaume des **Anabaptistes de Munster**¹ (1534-1535) placé sous la protection de Philippe de Hesse. Malgré la persécution dont ils étaient l'objet, ces hérétiques dangereux et fanatiques étaient devenus très nombreux. Après avoir été rebaptisé, Melchior Hoffmann tenta de fonder à Strasbourg un « royaume de Sion » ; mais il fut mis en prison. De là, il écrivit aux Rebaptisants de Hollande, qu'il avait visités en 1532 : « Saints bien aimés de Dieu et membres dévoués du Christ, relevez vos têtes, vos cœurs, vos yeux et vos oreilles, car la délivrance est proche... Quand le royaume de Babylone et de Sodome aura pris fin, alors Joseph et Salomon régneront de nouveau dans la puissance de Dieu². » La fondation du royaume de Sion, qui venait d'échouer à Strasbourg, allait mieux réussir à Munster. Cette ville était encore catholique en 1529, mais dès lors le chapelain Bernard Rothmann³ se mit à prêcher la nouvelle doctrine. Pendant la semaine sainte de 1534, la populace se jeta sur l'église de Saint-Maurice et y détruisit toutes les images. Peu à peu Rothmann gagna de nombreux partisans. Parmi les principaux se rangeait le marchand drapier Bernard Knipperdolling. A la mort de l'évêque Eric, en 1532, la révolution éclata en plein dans les villes de la Westphalie. A Munster toutes les églises furent prises par les prédicants ; le gouvernement des villes tomba aussi aux mains des hérétiques. Dans une réunion des gildes, Knipperdolling fit accepter le choix de trente-six hommes, chargés d'introduire le « nouvel Évangile ». A la nomination du nouvel évêque, François de Waldeck,

1. CORNELIUS, *Geschichte der Wiedertäufer*, Munster, 1833 ; — *Gesch. des Münsterischen Aufruhrs*, 2 vol., Leipzig, 1833-1860. — HERMANN DE KERSSENBRUCH, *Anabaptistici furoris Monasterium inclitum Westphaliae metropolim evertentis hist. narratio*, éd. DETMER (*Geschichtsquellen des Bist. Münster*), Munster, 1901. — 2. F. O. ZUR LINDEN, *Melchior Hoffmann, ein Prophet der Wiedertäufer*, Haarlem, 1886. — 3. DETMER et KRUMBHOLTZ, *Zwei Schriften des M. Wiedertäufers B. Rothmann*, Dortmund, 1904.

un traité fut conclu grâce à l'intervention de Philippe de Hesse. Les hérétiques reçurent les six églises, mais devaient laisser la paix à l'évêque, au chapitre et aux collèges ecclésiastiques.

En 1533, un grand nombre de partisans de Melchior Hoffmann étant venus à Münster de la Hollande et de la Frise, Rothmann passa à la secte des Anabaptistes. Parmi les Hollandais se distinguait surtout un tailleur, Jean de Leyde¹, qui trouva beaucoup d'adhérents. En janvier 1534, le prophète d'Amsterdam, Jean Mathys, fut appelé dans la ville. Le gouvernement était aux mains de Knipperdolling et de Kippenbroik; ils voulaient fonder le temple de Salomon dans la *sainte Sion*. Tandis que tous les bons citoyens quittaient la ville, les Anabaptistes affluèrent de toutes parts. La communauté de biens fut établie sous la direction de Jean Mathys. Celui-ci succomba bientôt dans une sortie contre l'armée de l'évêque, et Jean de Leyde devint « un prophète plus grand encore ». Le gouvernement de la ville fut remis à douze vieillards; la Bible devait être suivie en tout point, la polygamie remise en pratique. Tandis que Rothmann se contentait de quatre femmes, Jean de Leyde en prit seize. Jeunes et vieux se mettaient à prophétiser. En septembre 1534 Jean de Leyde fut proclamé « roi de la nouvelle Sion ». Il choisit comme reine la veuve de Jean Mathys (Divora). La nouvelle Sion conquerrait le monde; seul, Philippe de Hesse pourrait conserver son territoire. Des apôtres furent envoyés dans toutes les directions; ils trouvèrent partout des frères « prêts à la révolte, » surtout dans les Pays-Bas. En Hollande, dans la Frise occidentale, l'Over-ijssel et le Brabant, les grandes villes étaient des foyers de l'hérésie. Elle faisait des partisans nombreux, attirés surtout par l'idée de la communauté des biens. Après Munster, Amsterdam devint leur capitale, et en 1534 la ville fut presque con-

1. PHILIPPI, *Der sogenannte Artikelbrief des Münsterschen Wiederläufer-Königs J. V. Leyden*, *Zeitsch. f. Kirchengesch.*, t. X (1888), 146 ss.

quise par les Anabaptistes. A la suite d'un écrit de Rothmann, *La Vengeance* (1534), des complots révolutionnaires s'ourdirent à Amsterdam, qui d'un coup envoya trente navires armés; de même à Deventer, à Leyde, et dans le pays de Groningue. Quatre armées devaient partir pour Münster.

Sur ces entrefaites, une famine terrible se déclara dans le « royaume de Sion » ainsi assiégé; la misère monta au comble par suite du régime de terreur de Jean de Leyde. Dans la nuit du 24 et 25 juin 1535, la ville tomba par surprise au pouvoir de l'évêque. Jean de Leyde, le roi de Sion, son lieutenant Knipperdolling et Krechting, chancelier du roi, durent subir les peines les plus cruelles. Ils furent torturés avec des tenailles ardentes, furent mis à mort avec un poignard rougi au feu, et leurs corps demeurèrent suspendus dans des cages en fer à la tour de l'église Saint-Lambert. Munster avait suffisamment joui des bienfaits de la foi nouvelle et demeura dans la suite toujours fidèle à la foi ancienne, même lorsque le vainqueur des Anabaptistes, l'évêque François de Waldeck, voulut un peu plus tard introduire la doctrine luthérienne.

5° Lubeck tomba aussi, en 1533, sous la domination des Anabaptistes. Jurgen Wullenweber opprima les catholiques et projeta même, de concert avec Oldendorf et Marc Meyer, de soumettre tout le Nord à Lubeck et de répandre l'Évangile de tout son pouvoir. La ville se mit en relation avec Munster. Mais bientôt Christian de Ilolstein partit pour Lubeck et y mit fin au règne de Wullenweber et des siens (1535).

6° La ligue de Smalkalde, de jour en jour plus forte, tint en décembre 1535 une réunion à Smalkalde; la confédération y fut prolongée pour une durée de dix ans, et des résolutions furent prises contre la paix de Nuremberg. En 1536, Francfort-sur-Mein commença à opprimer les catholiques; à Augsbourg, l'Évangile fut importé en 1537. La ligue déclina la proposition d'un concile général et fit tous ses efforts pour

concilier entre eux les Luthériens et les Zwingliens au sujet de la doctrine sur la sainte Eucharistie et gagner ainsi les derniers. On y arriva par la *Concordia de Wittenberg* (1535) rédigée de telle façon que chacun des deux partis pouvait l'expliquer en faveur de ses opinions. Luther lui-même lui donna son approbation et concéda enfin que *l'élévation* serait aussi supprimée dans la messe luthérienne. Fort de cette concession, l'on continua la **propagande protestante**, malgré la *ligue des États catholiques de Nuremberg* (1539). Après la mort de Georges de Saxe (1539), son frère Henri, qui appartenait à la ligue de Smalkalde, prit en main les rênes du gouvernement. Aussitôt l'oppression des catholiques commença en même temps que la suppression « des horreurs et de l'idolâtrie papistes ». Les théologiens de Wittenberg conseillaient beaucoup la force et la violence, et Luther reprocha au gouvernement de n'avoir pas chassé aussitôt cinq cents curés, papistes enragés. L'université de Leipzig dut devenir luthérienne. Le pillage des églises et des couvents suivit naturellement. « Les courtisans se conduisirent comme des corbeaux rapaces ¹. » Vers la même date **l'électorat de Brandebourg** passa à l'église protestante. Un de ses plus ardents admirateurs fut Matthias de Jagow, évêque de Brandebourg, qui n'hésita pas à violer ses anciens serments. C'est en 1540 que le prince électeur Joachim fit proclamer la nouvelle organisation ecclésiastique. En vue de la tranquillité et de la paix du peuple, on garda la plupart des cérémonies et des usages de l'ancienne Église. Luther n'approuva pas cette conduite, mais laissa faire; il écrivit aux prédicants : si le prince électeur ne se contente pas d'une chape, mettez-lui-en trois. Les catholiques ne furent plus tolérés. Les biens ecclésiastiques devinrent la propriété du prince et de la noblesse ². En 1540

1. LEO, *Gesch. der Reformation in Leipzig und Dresden*, Leipzig, 1834.
 — 2. H. v. MÜHLER, *Gesch. der ev. Kirchenverf. in der Mark Brandenburg*, Weimar, 1846.

aussi on amena par la force **Riga** à apostasier. Dans la maison de Brandebourg, Albert, archevêque de Mayence, était seul resté catholique, du moins extérieurement. Magdebourg et Halberstadt obtinrent de lui à prix d'argent la liberté de devenir luthériennes. D'autres villes n'eurent pas à payer leur apostasie. Halle, sa résidence, passa impunément à la réforme. Sans aucun zèle pour la foi, il surpassa tous les princes par son luxe et sa dissipation, au point d'accumuler dettes sur dettes.

7^o Malgré cette extension constante de la nouvelle doctrine, Charles-Quint comptait toujours sur la persuasion pour ramener les partis à l'union. Les protestants avaient déjà écarté un concile général (1537) et rédigé les *articles de Smalkalde*¹, le deuxième symbole des Luthériens; mais Charles ne désespérait pas encore. Lorsque les protestants demandèrent eux-mêmes des **conférences religieuses**, il s'empessa de les permettre sans penser le moins du monde qu'elles pussent être contraires aux principes catholiques. La première conférence s'ouvrit à Haguenau (1540); elle se continua à Worms et se termina enfin à la diète de Ratisbonne (1541)². Dans le cabinet de l'empereur, on jugea les affaires religieuses beaucoup trop humainement; on y discuta de la doctrine de la foi comme on traite de la politique. La conférence commença le 27 avril. Aux théologiens catholiques Eck, Pflug et Gropper, les protestants opposèrent Mélanchton, Bucer et Nidda. Sur certains points : la doctrine de la foi, la justification, les bonnes œuvres et le baptême, on se rapprocha de très près; mais les différends restaient grands touchant l'Église, le pape, les conciles, l'Eucharistie et la confession. Le 29 juin 1541, l'empereur signa les conclusions de la diète et les articles votés, le soi-disant **Interim de Ratisbonne**. Les deux partis devaient

1. KOLBE, *Zur Gesch. der Smalk. Artikel*, Theol. Stud. u. Krit., 1894, p. 137 ss. — PFENDER, *Les articles de Smalkalde*, 1537, Paris, 1899. —
2. *Zur Gesch. des Wormser Konvents 1541*. Zeitschr. f. Kirchengesch., XX (1901), 112 ss.

s'en tenir à ces articles jusqu'à un concile général ou national où jusqu'à une diète, observer la *paix de Nuremberg* et laisser les couvents tranquilles. L'empereur, par une déclaration du 29 juillet, concéda cependant que les princes protestants pouvaient réformer ou supprimer les couvents situés sur leur territoire. — Luther repoussa l'*Interim* et ne voulut aucune concession; ce fut heureux pour les catholiques; ils furent ainsi délivrés eux-mêmes de l'*Interim* qui était à moitié luthérien¹.

Si la conduite de l'empereur à la diète ne fut pas habile et fit perdre confiance en son gouvernement, le traité secret avec Philippe de Hesse témoignait plus encore d'une grande imprudence. Celui-ci était bigame depuis le 14 mars 1540; il avait contracté son **second mariage** avec la permission de Luther et de Mélanchton : « Ce que la loi mosaïque avait permis au sujet du mariage, avaient répondu ceux-ci, ne peut pas être défendu par l'Évangile. » Toutefois le mariage devait rester secret pour éviter le scandale. Il devint néanmoins public. Le landgrave ne put être amené, malgré les instances réitérées de Luther, à nier ouvertement le fait. Il craignait l'empereur et les peines contre la polygamie. Philippe fut donc très heureux de pouvoir promettre par traité secret de favoriser partout la cause de l'empereur et d'être assuré en retour de « la bienveillance et de l'amitié toute particulière » de Charles-Quint. Le landgrave ne voulut cependant rien observer et trouva pour cela des raisons suffisantes dans le pacte lui-même, vu qu'il promettait obéissance en tout « excepté en matière religieuse, et par rapport à la ligue de Smalkalde et autres unions entre les princes de la confession d'Augsbourg ». Une telle clause pouvait fournir à Philippe, à tout instant, un prétexte pour entrer publiquement en conflit².

8° L'*Interim* et les diètes de Spire et de Nuremberg

1. VETTER, *Die Religionsverhandlungen auf dem Reichstag zu Regensburg 1541*, Iéna, 1889. — 2. ROCKWELL, *Die Doppelhe des Landgrafen Ph. von Hessen*, Marbourg, 1904.

(1542) n'empêchèrent aucunement la propagande protestante; elle conquiert d'abord les diocèses de **Naumbourg-Zeitz** et de **Meissen**, ensuite le duché de **Brunswick-Wolfenbüttel**¹. Après que Henri, contre qui Luther avait dirigé un pamphlet intitulé : *Contre Arlequin*, eut été chassé de son territoire par la ligue de Smalkalde, l'introduction de l'Évangile y fut commencée avec une fureur iconoclaste. On pillait tous les trésors, on exhuma les morts de leurs tombes, on dispersa les saintes Hosties. Luther lui-même se plaignit de la rapacité et du pillage des vainqueurs². Ceux-ci établirent une nouvelle organisation religieuse; les « abus séduisants et idolâtres » prirent fin, et des « prédicants chrétiens » entreprirent leur œuvre. Mais la religion recula : « Les églises sont vides, les auberges regorgent; les classes inférieures suivent l'exemple des grands; il n'y a de limite ni à l'intempérance ni à la débauche. » C'est en vain que le tribunal impérial essaya de s'opposer à tant de brutalité, son autorité fut méprisée. La **diète de Nuremberg** (1543) fut également impuissante. La ligue de Smalkalde acquit même à la diète des forces nouvelles. François de Waldeck, évêque de Munster, s'y fit agréger; le comte palatin Otto Henri du Palatinat-Neubourg le suivit; la ville de Hildesheim passa également à la ligue; Hermann de Wied³, archevêque de **Cologne**, espérait avoir le même « bonheur ». Depuis longtemps déjà, il favorisait la doctrine nouvelle, et d'après le bruit qui courait, il n'avait plus dit la sainte messe depuis dix ans. Il ne comprenait pas le latin, mais « comme habile chasseur » sa renommée était grande. En 1543 on fit de grands efforts pour gagner Cologne au protestantisme. Bucer et Mélanchton avaient déjà préparé la réforme, quand tout d'un coup l'archevêque dut se démettre de son

1. HOFFMANN, *Naumburg im Zeitalter der Reform*, Leipzig, 1901 (*Leipz. Studien*). — 2. Il prêta cependant à la conquête le caractère miraculeux : *Summa, Deus est in hac re totus factus, seu, ut dicitur, Fac totum. « Recte scribis miracula Dei esse. »* — 3. VARRENTRAPPE, *Hermann von Wied und sein Reformversuch in Köln*, Leipzig, 1878.

siège. Son Zwinglianisme fut cause que Luther et la ligue de Smalkalde ne lui prêtèrent aucun appui. Au même temps le duc Guillaume de **Juliers-Clèves** désirait entrer dans la ligue et y fut aidé par son beau-frère, le prince électeur de Saxe. Celui-ci envoya même des troupes au secours du duc contre l'empereur, qui parvint néanmoins avec trente-cinq mille hommes à soumettre le duché de Juliers-Clèves¹, à y maintenir la foi catholique et à tenir tête aux princes luthériens, dont l'union et la mutuelle confiance s'étaient beaucoup relâchées. Leur attitude à l'égard des catholiques et de l'empereur devint cependant, comme le prouvent les diètes de Spire (1544) et de Worms (1545), plus hostile de jour en jour.

9° Dans les **derniers jours de la vie de Luther**, parut un libelle qui contribua beaucoup à envenimer la situation. Lûther en était l'auteur ; il lui donna pour titre : « *Contre la Papauté fondée à Rome par le démon* », et, fort de l'approbation du prince électeur, il convoquait ainsi le peuple à une guerre de religion. Jamais le réformateur n'avait montré tant de fureur contre Rome, le pape et les catholiques. « Luther est devenu fou ou est possédé du diable », disait un contemporain. Luther aurait voulu encore écrire davantage contre la « pernicieuse papauté », mais il était torturé de la cruelle maladie de la pierre. Sur la fin de sa vie, l'hérésiarque ployait sous le poids de peines et de tourments sans nom. Malgré le rapide progrès de ses doctrines, il se plaignait amèrement de la corruption toujours grandissante. « Nous vivons à Sodome et à Babylone, écrivait-il, la situation empire de jour en jour. » Il préférerait errer constamment et mendier son pain que de passer ses derniers jours à Wittenberg dans l'amertume et le chagrin. Le doute, les angoisses, les remords de conscience étaient pour lui des tentations, des suggestions du démon. Les inspirations même de la raison venaient, d'après lui, du

1. D^r R. SCHOLTEN, *Zur Gesch. der Stadt Cleve aus archivalischen Quellen*, Clèves, 1908. — 2. A. DE BOOR, *Beiträge zur Gesch. des Speierer Reichstages 1544*, Strasbourg, 1878.

diable; la foi devait subjuguier cette « fiancée du diable ». En janvier 1546, Luther entreprit un voyage à Eisleben pour mettre fin à une querelle entre les comtes de Mansfeld. A Halle il fut aigri à la vue des moines qui portaient encore leur habit. Monté en chaire, il exigea qu'on chassât « cette race de coquins » hors des murs de la ville. Un peu plus loin les Juifs excitèrent sa colère. Il voulut faire un prêche à Eisleben contre la papauté et une « exhortation contre les Juifs » quand la mort le surprit, le 18 février 1546¹.

10° A sa mort, Luther léguait à la réforme la **doctrine** suivante : — *a*) Dans son état originel, l'homme n'avait que des dons naturels. La concupiscence mauvaise, qui appartient à l'essence de l'homme, constitue le péché originel. — *b*) Le péché originel entraîna la perte de la liberté. — *c*) La justification n'est pas intérieure; ce n'est qu'une imputation extérieure des mérites du Christ, qui se fait par la foi, c'est-à-dire la confiance dans les mérites du Christ; cette foi seule est nécessaire au salut, les bonnes œuvres n'y font absolument rien. — *d*) Le purgatoire, les indulgences et la différence entre péchés mortels et péchés véniels n'existent pas. — *e*) Il n'y a que deux sacrements (le baptême et la communion), qui ne donnent cependant pas la grâce, mais sont un simple signe de la justification ou de la foi. — *f*) Dans le sacrement de l'autel, le Christ n'est réellement présent dans et avec le pain, qu'au moment de la communion. — *g*) L'unique source de la foi est la Bible, qui est comprise et porte à la foi par une inspiration intérieure de Dieu. — *h*) C'est pourquoi il n'y a pas de magistère, pas de sacerdoce, pas de hiérarchie dans l'Église. — *i*) Celle-ci est aussi invisible que la foi dans le cœur des hommes,

1. D'après le docteur RATZEBERGER, Luther écrivit le soir avant sa mort, sur le mur : « *Pestis eram vivus, moriens ero mors tua, papa* ». — Le suicide de Luther n'est qu'une fable, cf. PAULUS, *Luthers's Lebensende und der Eislebener Apotheke Johann Landau*, Mayence, 1896; — *Luthers's Lebensende*, Frib.-en-Br., 1898. — Voir aussi JANSSEN-PASTOR, t. III, p. 599, note 4.

qui se réunissent cependant pour entendre le pur Évangile et recevoir les sacrements.

Il ne faudrait pas croire que tous les Luthériens gardèrent intacte la doctrine de Luther. Déjà en 1535 Mélanchton déclarait les bonnes œuvres nécessaires au salut; quelque chose de semblable fut enseigné par l'*Interim* d'Augsbourg et celui de Leipzig. De son côté Nicolas Amsdorf pensait que les bonnes œuvres étaient même pernicieuses pour le salut. Ces points de doctrine et d'autres encore défendus par Luther soulevèrent de graves disputes.

§ 142. — La paix religieuse d'Augsbourg (1555). — Luites religieuses jusqu'au traité de Westphalie (1648)¹.

1° Depuis longtemps la guerre menaçait entre l'empereur et les membres de la ligue de Smalkalde. Elle éclata enfin après la mort de Luther, en l'été de 1546². Les hostilités furent ouvertes par le chef des alliés, Sébastien Schärtlin, qui, au mois de juillet, prit d'assaut la ville de Füssen et voulut marcher ensuite sur Trente, pour y disperser le concile. L'empereur quitta Ratisbonne au mois d'août et parvint à soumettre tout le midi de l'Allemagne sans même rencontrer d'opposition. Le 24 avril de l'année suivante, il infligea aux alliés une écrasante défaite près de **Mühlberg**³. Malheureusement

1. JANSSEN, *L'Allemagne et la réforme*, trad. E. PARIS, t. III-V. — PASTOR, *Die kirchlichen Reunionsbestrebungen während der Reg. Karls V*, Frib.-en-Br., 1879, p. 345-478. — WOLF, *Der Augsburger Religionsfriede*, Stuttgart, 1890. — BRANDI, *Der Augsburger Religionsfriede vom 25 Sept. 1555*, Munich, 1896. — RITTER, *Deutsche Geschichte im Zeitalter der Gegenreformation und des dreissigjährigen Krieges*, 2 vol., Stuttgart, 1887. — ONNO KLOPP, *Der dreissigjährige Krieg bis zum Tode Gustav Adolfs 1632*, 3 vol., Paderborn, 1891 ss. — FREYTAG, *Le peuple allemand à l'époque de la guerre de Trente ans*, trad. fr. MERCIER, Paris, 1901. — DE MEAUX, *La Réforme et la politique en Europe jusqu'à la paix de Westphalie*, Paris, 1889. — 2. LE MANG, *Die Darstellung des Schmalkaldischen Krieges in den Denkwürdigkeiten Kaiser Karls V*, Leipzig, 1890. — JAHN, *Geschichte des Smalk. Krieges*, Leipzig, 1887. — 3. TURBA, *Verhaftung und Gefangennahme des Landgrafen Philipp* (Arch. f. Oesterr. Gesch., 1896, p. 199 ss.).

Charles-Quint ne sut pas profiter de la victoire remportée et du désordre qui régnait parmi les princes protestants. Trompé par ses conseillers, il rompit le pacte avec le pape, qui avait interdit à bon droit que l'empereur ne prît, de sa propre autorité, aucune décision aux dépens de l'Église en matière de religion. Il s'ensuivit entre le pape et l'empereur une lutte, qui devint fatale à l'Allemagne et compromit les résultats du concile de Trente. A la diète d'Augsbourg, Charles déclara nul le transfert du concile à Bologne. Il ferait lui-même tout ce qui était en son pouvoir pour arranger les affaires ecclésiastiques. Mais le pape, bravant toute crainte humaine, répondit à l'envoyé impérial que le Christ avait dit non à César mais à saint Pierre : « Sur cette pierre je bâtirai mon Église. » Le chemin où s'était engagé l'empereur mena de rechef l'Allemagne aux pernicieux *Interim*. Jules Pflug, évêque de Naumburg, Michel Helding, évêque auxiliaire de Mayence, et Agricola, prêchant de la cour de Joachim de Brandebourg, furent désignés pour rédiger l'**Interim d'Augsbourg** (1548). Sans s'inquiéter de ce qui avait déjà été déterminé par le concile de Trente au sujet de la justification, ils allèrent de l'avant et se rapprochèrent de la doctrine de Luther. De même par rapport à la sainte Messe, leur enseignement manquait de justesse et de netteté. En outre, ils permettaient la communion sous les deux espèces et l'abolition du célibat. Une telle manœuvre devait satisfaire catholiques et protestants ; pour attirer plus facilement ces derniers, le prince électeur protestant Joachim de Brandebourg la présenterait à l'empereur. L'*Interim* fut promulgué le 15 mai, remède infailible, croyait l'empereur, pour ramener les protestants dans le sein de l'Église. Charles se trompait étrangement. Les États catholiques s'étaient finalement résignés à accepter l'édit, vu qu'on leur certifiait « qu'il ne les visait point ». Parmi les protestants, quelques-uns lui firent bon accueil, Maurice de Saxe le transforma en l'*Interim de Leipzig* ; presque tous les prédicants au contraire se prirent d'une violente colère et proclamèrent que l'*Interim* introduisait à

nouveau « l'exécrable et maudite papauté ». Aussi l'*Interim*, comme il était à prévoir, manqua son but. Le désordre s'accrut de jour en jour, l'empereur ayant contre lui les catholiques aussi bien que les protestants. A l'égard de ces derniers, Charles prit même dans quelques villes des mesures de rigueur. Ces violences n'aboutirent d'ailleurs à rien, et ne firent qu'augmenter l'opposition¹.

2° Pendant que l'empereur se fatiguait à formuler ses funestes décrets pour le maintien de la religion, les princes tramaient une nouvelle conspiration contre lui et cherchaient de l'appui surtout en France auprès de Henri II. On en voulait même à la vie de Charles-Quint. Après lui, tous les évêques, les prêtres et les princes ecclésiastiques de l'empire passeraient au fil de l'épée. Le 5 octobre 1551, les protestants conclurent un traité avec la France et prirent comme devise la « liberté allemande » et « l'Évangile ». La guerre éclata en 1552. Pendant que Henri II occupait la Lorraine avec 35.000 hommes, et que le sultan, son allié, passait en Hongrie le long du Danube, une lutte s'ouvrit en Allemagne si cruelle et si atroce qu'on n'en avait jamais vu de semblable. L'empereur, voulant être plus près de Trente, s'était rendu à Inspruck, ne prévoyant ni l'infidélité de Maurice de Saxe ni même aucun soulèvement. Jusqu'au dernier moment Maurice avait caché sa trahison, et il aurait certainement surpris l'empereur à Inspruck si une rébellion n'eût éclaté dans son armée. Charles dut misérablement prendre la fuite au delà du Brenner². A Passau, un armistice fut conclu en 1552. Sur ces entrefaites Albert de Brandebourg-Culmbach envahit le territoire des princes électeurs ecclésiastiques. Ce ne fut bientôt que pillage, incendie et meurtres. La situation en Allemagne tant au point de vue religieux que temporel était misérable. Le pays était réputé plus mauvais

1. CHALIBÆUS, *Die Durchführung des Leipziger Interims*, Leipzig, 1905.

— 2. SCHÖNHERR, *Der Einfall des Kurfürsten von Sachsen in Tirol*, Inspruck, 1868.

que Sodome et Gomorrhe. Un retour au temps catholique était l'objet des plus ardents désirs. Mélanchton lui-même eut des plaintes si amères sur l'état de choses abominable qui s'était produit dans le régime de l'« Évangile » que Flacius d'Illyrie le traita de « réprouvé devenu papiste ».

3° A tout prix on voulait la paix. Les désirs des princes électeurs ecclésiastiques se reportèrent donc vers la diète déjà promise à Passau. Le 5 février 1555 s'ouvrit la **diète d'Augsbourg**¹. En même temps les principaux princes protestants se réunissaient à Naumbourg et décidèrent, pour eux comme pour leurs héritiers, de ne jamais s'écarter de la *Confession d'Augsbourg*. On peut juger du degré d'impudence auquel étaient alors arrivés les protestants par la proposition qu'ils soumièrent à la diète : les États ecclésiastiques en acceptant la *Confession* ne perdraient rien, ni chapitres, ni prélatures, ni bénéfices, ni revenus. — La proposition fut repoussée avec indignation (*reservatum ecclesiasticum*) à quoi les protestants répondirent par des menaces d'une guerre nouvelle. Fort intimidés, les États ecclésiastiques consentirent à toutes les autres exigences de leurs adversaires : ils renoncèrent à toute juridiction sur les protestants de leurs diocèses et aux biens ecclésiastiques qu'on leur avait enlevés. La décision de la diète, la soi-disant **paix religieuse**, fut enfin signée après beaucoup de discussions, le 25 septembre. La paix régnerait entre les catholiques et les tenants de la *Confession d'Augsbourg*. La possession des biens ecclésiastiques enlevés était assurée aux protestants. Chaque prince reçut le *jus reformandi*, c'est-à-dire pouvait obliger ses sujets à passer à sa foi ou bien à quitter le pays avec leurs biens et leurs droits². On semblait même ne pas juger

1. BEUTEL, *Über den Ursprung des Augsb. Interims*, Dresde, 1888. — WOLF, *Der Augsburger Religionsfriede*, Stuttgart, 1890. — *Hist. Zeitschrift*, 1905, p. 206 ss. — 2. HERGENRÖTHER, *Kath. Kirche und christl. Staat*, p. 718-721. — BONIN, *Die praktische Bedeutung des jus reformandi*, Stuttgart, 1902.

que cette dernière stipulation devait nécessairement aboutir au despotisme et à l'intolérance. Oppenheim changea en cent ans *dix fois* de confession, le Palatinat en quarante ans *quatre fois*. La paix religieuse d'Augsbourg devint pour le peuple la source de la plus horrible misère.

4° Une paix si funeste aux deux partis ne pouvait être qu'un armistice. Les catholiques étaient mécontents des pertes que l'Église avait subies tant au spirituel qu'au temporel ; les protestants acceptaient avec peine les limites que leur avait assignées la paix religieuse : notamment par suite du *reservatum ecclesiasticum*, que d'ailleurs ils n'observèrent aucunement. Un certain nombre de principautés ecclésiastiques et de chapitres furent peu à peu perdus pour l'Église, quand les prélats qui se trouvaient à leur tête passèrent au protestantisme : ainsi, après la paix religieuse de 1555, Brême et Magdebourg, Brandebourg, Havelberg, Halberstadt, Mersebourg, Naumbourg, Meissen, Schwerin, Kamin, Verden, Lübeck et Minden. Même Cologne¹ était en danger. En 1582, l'archevêque Gebhard Truchsess de Waldbourg passait au protestantisme et épousait la comtesse Agnès de Mansfeld. Dans les efforts qu'il fit pour réformer et séculariser la principauté ecclésiastique, il fut secondé par le comte palatin, Jean Casimir. Mais le pape démit Waldbourg et lui donna pour successeur Ernest de Bavière, qui, aidé de son frère Albert, chassa l'apostat de son archidiocèse. La diète de 1555 avait stipulé que les villes toléreraient également catholiques et protestants, les uns à côté des autres. Les faits démontrèrent bientôt comment l'on observait cette ordonnance. A Donauwörth², à Colmar, à Haguenau et Strasbourg, les églises furent pillées, et les prêtres chassés. De plus, quelques princes introduisirent le calvinisme, autre transgression commise contre la paix

1. LOSSEN, *Der kölnische Krieg*, 2 vol., Gotha-Munich, 1882-1897. — *Hist. Jarhb.*, X, 493 ss. — 2. STIEVE, *Der Kampf um Donauwörth*, Munich, 1873.

religieuse d'Augsbourg, qui permettait seulement le catholicisme et le luthéranisme. De bonne heure déjà en 1560, le prince électeur Frédéric III réduisit par la force le Palatinat au calvinisme. Le *Catéchisme de Heidelberg*, rédigé par Ursin et Olevien, devint la règle de foi. Guillaume IV de Hesse commença à calviniser son pays en 1604, mais ne réussit qu'à moitié. Un peu plus tard d'autres princes encore embrassèrent la confession calviniste (1610), tandis que Brême avait déjà suivi depuis quelque temps (1562) l'exemple du Palatinat. Le dernier qui se rallia à Calvin fut le prince électeur Jean Sigismond de Brandebourg (1613). Ici comme ailleurs, ces passages d'une confession à l'autre furent marqués par de violentes querelles entre théologiens luthériens et calvinistes, par des meurtres et des insurrections. A leur tour les catholiques se plaignaient que la paix religieuse ne fût observée nulle part; de leur côté les protestants faisaient valoir que, dans la désignation aux offices dans les villes catholiques et à la cour impériale, ils étaient partout mis au dernier rang. Bientôt l'exaspération ne connut plus de bornes. En 1580 se forma un parti révolutionnaire calviniste sous la conduite du prince électeur palatin. La France, constamment préoccupée de combattre l'hégémonie impériale, favorisait la désunion de l'Allemagne et s'efforçait de devenir la première puissance de l'Europe, par suite du déclin de l'autorité impériale et de l'affaiblissement de l'empire. Sous les auspices de Henri IV fut fondée en 1608 à Ahausen l'*Union évangélique*; celle-ci fut suivie en 1609 de la *Ligue des princes catholiques* à Munich. A la tête de la première se trouvait le prince Frédéric IV, électeur palatin; le chef de la seconde était Maximilien, duc de Bavière. Henri IV allait marcher au secours des Luthériens¹, lorsqu'il fut assassiné par Ravaillac (1610).

5° Après de longues années de tiraillements, la **guerre**

1. BAUDRILLART, *La politique de Henri IV en Allemagne*, Rev. des Quest. Hist., 1885. — RITTER, *Deutsche Gesch. im Zeitalter der Gegenreformation und des dreissigjährigen Krieges*, t. I-III, Stuttgart, 1889-1903.

de Trente ans éclata en Bohême (1618). Dans ce pays, les protestants étaient devenus très nombreux et la *Lettre de majesté* de Rodolphe II (1609) leur avait accordé la liberté religieuse partout, sauf dans le territoire des princes ecclésiastiques. Les protestants ne tinrent aucun compte de cette exception, mais construisirent des églises à Braunau et à Klostergrab. Celles-ci toutefois furent fermées à la suite des plaintes portées par l'archevêque de Prague et l'abbé de Braunau. A l'opposition des Bohêmes, l'empereur répondit par une lettre vigoureuse. Une insurrection eut lieu ; elle fut conduite par Matthias Turn, qui assaillit l'hôtel de ville de Prague, jeta les officiers impériaux par les fenêtres (*Défénestration de Prague*) et proclama l'électeur palatin Frédéric V, roi de Bohême (*Roi d'hiver*). Vienne aussi courait grand danger. Ferdinand II (1616-1637) conclut une alliance avec Maximilien de Bavière, passa dans la Haute-Autriche et la Bohême, où le comte de Tilly fit subir à l'ennemi une défaite décisive à la Montagne Blanche près de Prague (8 nov. 1620). « Le roi d'hiver » fut mis au ban de l'empire, et la religion catholique fut rétablie en Bohême. Après avoir soumis le Palatinat par les batailles de Wimpfen et de Höchst (1622), Maximilien reçut le Haut-Palatinat en même temps que la dignité de prince électeur¹.

La *guerre danoise* (1625-1629) aboutit également à une victoire pour l'empereur. Tilly battit Christian IV de Danemark près de Lutter am Barenberg (1626), tandis que Wallenstein infligeait une défaite à l'armée de Mansfeld près de Dessau. Ces victoires amenèrent la paix de Lubeck (1629) ; Ferdinand II, se croyant assez fort contre toute opposition, promulgua l'**édit de restitution**², 9 mars 1629, avec cette clause que la paix d'Augsbourg serait observée strictement et que par suite les calvinistes ne jouiraient pas de la liberté religieuse ; qu'en outre tous les biens ecclésiastiques, sécularisés de-

1. HURER, *Geschichte Oesterreichs*, V (1609-1648), Gotha, 1896. — 2. *Hist. Zeitschr.*, t. LXXVI (1896), p. 62 ss.

puis 1555, c'est-à-dire deux archidiocèses, douze diocèses, et un grand nombre d'abbayes et de couvents, seraient restitués aux catholiques. Cet édit était juste sans aucun doute ; était-il prudent de le promulguer, vu les circonstances ? il serait difficile de l'affirmer. En fait, l'intervention de la France, aidée par l'ambition de **Gustave Adolphe**¹ et l'exaspération des princes protestants, devait entraver bientôt l'œuvre de restitution.

Dans la *guerre suédoise* (1630-1635), Gustave Adolphe¹, conquérant avide de gloire, auréolé d'un zèle apparent pour les intérêts religieux, uni aux princes protestants, fort de l'appui et des subsides de la France, entra en lice contre l'empereur et la *Ligue catholique*. Après avoir pris d'assaut Magdebourg, Tilly, qui jusqu'alors n'avait connu aucune défaite, fut battu à Breitenfeld près Leipzig (1631) ; le vaillant général y fut blessé à mort et succomba bientôt (20 avril 1632). Enhardi par la victoire, le roi de Suède poursuivit sa marche, jusqu'à ce qu'il rencontrât Wallenstein dans la bataille de Lutzen, où il perdit la vie ; Pappenheim y trouva aussi la mort (6 nov. 1632). L'empereur ayant remporté une nouvelle victoire près de Nordlingen (1634), on conclut la paix de Prague (30 mai 1635) qui mit fin à l'édit de restitution. En Allemagne le désir de la paix était général ; la France, dirigée alors par la politique de Richelieu, continua la guerre.

La *guerre française* (1635-1648) acheva la désolation et la ruine de l'Allemagne. Les armées traversaient l'empire dans tous les sens. Elles y demeurèrent treize ans, commettant toutes sortes de violences, meurtres, pillages, incendies. Richelieu² († 1642) mit sur pied quatre armées qui furent lancées dans les Pays-Bas, sur le Rhin, en Italie et aux Pyrénées. Plus heureux que lui, Mazarin put voir la fin de cette terrible guerre qui se termina à l'avantage de la France grâce aux belles victoires de Condé à Rocroy (1643), à Nordlingen (1644), à Lens (1648)

1. GFRÖRER, *Gustav Adolf und seine Zeit*, 4^e éd., Stuttgart, 1863. —

2. HANOTAUX, *Hist. du card. de Richelieu*, Paris, 1896-1903.

et celles de Turenne à Lavingen et à Sommershausen (1647). En 1641 avaient commencé à Hambourg des négociations qui se poursuivirent à Münster et à Osnabrück (1645) jusqu'à ce qu'enfin fût conclue en 1648 la paix de Munster, généralement connue sous le nom de **Traité de Westphalie**. Les stipulations principales étaient les suivantes :

a) Comme *année normale* on prendrait 1624. Quiconque au 1^{er} janvier de cette année était en possession d'églises, d'écoles, de couvents et de biens leur appartenant, pouvait les garder. Le *reservatum ecclesiasticum* valait ainsi pour les deux confessions : les protestants conservèrent les biens de deux archidiocèses, de quatorze diocèses et de six abbayes ; les catholiques, de leur côté, restèrent en possession assurée de quatre archidiocèses, vingt diocèses, huit abbayes et des deux principautés des Chevaliers teutoniques et de l'ordre de Saint-Jean. — *b)* Le *jus reformandi* serait le même pour tous les États, les villes exceptées. Mais chacun pouvait demeurer dans la confession à laquelle il appartenait publiquement en 1624. Les mêmes décisions furent prises à l'égard des consistoires, des prédicants et des instituteurs (*annexa religionis*). — *c)* La paix religieuse d'Augsbourg qui n'avait eu jusqu'alors d'effet que pour les catholiques et les luthériens serait dorénavant applicable également aux Calvinistes. — *d)* Dans la cour suprême de l'empire, parmi les quatre présidents, deux seraient protestants et deux catholiques ; les membres au nombre de quarante-huit seraient moitié protestants, moitié catholiques. — *e)* Aux diètes serait admis le *jus eundi in partes* : c'est-à-dire que dans les matières religieuses, on ne prendrait pas les décisions à la majorité des voix, mais par accord à l'amiable entre les deux partis (le *Corpus Evangelicorum* et le *Corpus Catholicorum*).

Pendant cent trente ans l'Église catholique avait subi

1. JOH. GOTTR. VON MEIERN, *Acta pacis Westphalicae publica*, 6 vol., Hanovre, 1734-1736. Cf. surtout t. VI, p. 123 ss.

en Allemagne de graves portes, reconnues et confirmées officiellement par la paix de Munster. Le nonce du Pape, Fabio Chigi (plus tard Alexandre VII), protesta le 26 octobre 1648 contre toute décision contraire aux droits de l'Église catholique. Le même jour Innocent X signa la bulle *Zelo domus Dei* et déclara nuls et injustes les articles qui étaient contraires à l'Église. Le pape en faisant entendre ces protestations s'acquittait d'un grave devoir de sa charge. Lui en faire un reproche serait déraisonnable ¹. Cependant les princes avaient écarté par avance la possibilité d'une telle protestation : « *Contra hanc transactionem... nulla jura canonica... aut concordata cum Pontificibus... unquam allegentur* ². »

1. MENZEL, *Neuere Gesch. der Deutschen*, IV, p. 268. — 2. *Acta Pacis Westph. publ.*, VI, 128 ss., art. xvii, 3.

CHAPITRE II

LA RÉFORME DANS LES AUTRES PAYS DE L'EUROPE. SON DÉVELOPPEMENT INTÉRIEUR.

§ 143. — Zwingle et le Zwinglianisme en Suisse ¹.

1° Zwingle naquit en 1484 à Wildhaus dans le comté suisse de Toggenbourg. Après avoir achevé ses études à Berne, à Bâle et à Vienne, il fut nommé curé à Glaris, puis à Einsiedeln et devint plus tard curé principal à Zurich. Bien que sa vie morale, d'après son propre témoignage, ne fût point exempte de tache, il prêcha avec une vigueur extraordinaire contre la corruption du clergé et de l'Église, contre la vénération des saints, le sacerdoce et les vœux. De même que pour Luther, la publication des indulgences accordées par Léon X fut l'occasion qui le décida à prêcher publiquement ses erreurs. Quoiqu'il ne découvrit aucun abus chez les commissaires ², il prêcha néanmoins à Zurich contre les indulgences et y trouva un auditoire très sympathique (1519-1520). Sa révolte ouverte contre l'Église date de 1522, où il déclara nulle la loi du jeûne. Il commença aussitôt après à réclamer de concert avec

1. *Œuvres de Zwingle*, éd. SCHULER et SCHULTHESS, 8 vol., Zurich, 1828-1842; Suppl., 1861. — Nouv. éd. dans le *Corpus Reform.*, t. 88, par EGLI et FINSLER, t. I, Berlin, 1904. — STAEBELIN, *Zuldreich Zwingli. Sein Leben und Wirken*, 2 vol., Bâle, 1895-1897. — JACKSON, *Zuldreich Zwingli, The Reformer of German Switzerland*, Londres, 1901. — BACHOFEN, *Essai sur l'ecclésiologie de Zwingle*, Genève, 1890 (Thèse prot.). — JANSSEN, *L'Allemagne et la Réforme*, trad. fr. E. PARIS, t. III. — DE HALLER, *Hist. de la révol. relig. ou de la Réforme protestante dans la Suisse occidentale*, Paris, 1837. — 2. PAULUS, *Der Ablassprediger B. Sanson, Der Katholik*, 1899, II, 434 ss.

d'autres : la suppression de la loi du célibat, prêcha contre la tradition, les conciles, la primauté, et exigea la communion sous les deux espèces. Bientôt Zwingle contracta mariage et envoya à tous les ecclésiastiques son *Introduction à la doctrine nouvelle*. A son exemple, nombre d'ecclésiastiques prirent femme. Son parti grandissait de jour en jour.

2° La **doctrine**¹ que Zwingle présentait à ses disciples est caractérisée par son panthéisme et son fatalisme. La divinité est l'essence de toutes choses, celles-ci dérivent de Dieu par voie d'émanation. La créature n'est pas libre, mais se trouve être dans la main de Dieu ce que l'instrument est dans la main de l'artiste. Dieu est par suite la cause de tout, même du mal, du péché. Le péché est constitué par toute transgression de la loi, quoique l'homme, destitué de sa liberté, le fasse nécessairement. Dieu ne pèche point en forçant l'homme à pécher, parce que, pour Lui, il n'existe pas de loi. Tout le mal qui est en l'homme a pour germe l'amour-propre. Le péché originel c'est le penchant au mal, maladie de la nature, que n'enlève pas même le baptême. Puisque tout provient de Dieu, tout aussi retourne à Dieu. Zwingle rejetait toute l'organisation de l'Eglise et la remplaçait par une organisation démocratique. Le baptême n'était à ses yeux qu'un signe de l'admission dans l'Eglise, qui d'après lui ne comprend que les élus. La sainte Eucharistie n'est autre chose que du pain et du vin, la mémoire de notre union avec le Christ. Les exercices religieux consistaient dans le prêche et la distribution de la cène.

3° Les autres cantons allemands avaient d'abord repoussé la doctrine de Zwingle et envoyé une ambassade à Zurich pour conjurer le conseil de la ville de ne pas abandonner la vieille foi. Le conseil n'en tint aucun compte et établit en 1525 une église d'Etat d'après les

1. BAUR, *Zwignlis Theologie, ihr Werden und ihr System*, 2 vol., HALLE, 1885-1888.

enseignements du réformateur. La religion catholique fut abolie et tout ce qui pouvait la rappeler fut enlevé ou détruit. La ville de Zurich s'appropriâ les biens des chapitres et des couvents. Défense sévère fut portée contre tous ceux qui diraient ou entendraient la sainte Messe. L'hérésie se répandit bientôt dans les autres cantons. Berne accepta en 1528 le Zwinglianisme et donna même libre cours à de barbares violences iconoclastes. A Bâle, Œcolampade¹ se faisait le promoteur de la nouvelle doctrine ; il fut bientôt assisté par le violent iconoclaste et ardent prédicateur Guillaume Farel auquel se joignirent plus tard les professeurs Munster et Grynaeus². A peine avait-on obtenu par la force la libre pratique de l'hérésie (1527) que la réforme fut entreprise avec une vigueur telle qu'en 1529 l'ancienne doctrine était déjà violemment opprimée. La fureur iconoclaste était si grande qu'Érasme fut pris de colère et quitta la ville. Les mêmes violences se renouvelèrent à Mühlhausen (1528), à Appenzell, à Glaris et à Schaffhouse (1528). Au commencement de 1529, Vadianus³, bourgmestre de Saint-Gall, introduisit le Zwinglianisme et permit aux iconoclastes d'exercer leur fureur dans la magnifique église de l'abbaye. Comme on faisait remarquer que cette église n'appartenait pas à la ville, il fut répondu : « L'Évangile donne droit à tout ». Les cantons de Lucerne, Uri, Schwyz³, Unterwald, Zug, Soleure et Fribourg demeurèrent fidèles à la foi catholique.

4° Le fanatisme de Zwingle et de ses adhérents, qui s'efforçaient sans cesse de faire apostasier les catholiques, les injuriaient et les harcelaient, devait aboutir à une guerre. La conférence religieuse de Bade (1526) avait confirmé les catholiques, mais exaspéré les hérétiques. En 1527 les Zwingliens firent un pacte avec

1. HAGENBACH, *Joh. Œkolampadius und Myconius*, Elberfeld, 1859. —

2. CHENEVRIÈRE, *Farel, Froment, Viret, réformateurs*, Genève, 1835. —

3. ARBENZ, *Joachim Vadian im Kirchenstreite (1523-1531)*, Saint-Gall, 1905.

Constance, auquel se joignirent, l'année suivante, Bâle, Berne et d'autres cantons. De leur côté les catholiques songèrent à se défendre et conclurent avec l'archiduc Ferdinand d'Autriche une alliance offensive et défensive (1529). Mais on réussit provisoirement à Cappel à arranger les affaires à l'amiable (1529). Cette paix ne fut pas gardée longtemps par les habitants de Zurich. C'est par la force qu'ils tentèrent de protestantiser les lieux environnants : « l'idolâtrie ; les prêtres de Baal » devaient être exterminés. Zwingle contribuait le plus, par ses discours fanatiques, à soulever le conseil de Zurich contre les catholiques. Ceux-ci, ayant vainement appelé à leur secours l'empereur et l'archiduc Ferdinand, risquèrent enfin la lutte tout seuls, tant était grand leur désir de conserver la vraie foi. Le 11 octobre 1531, une bataille eut lieu à **Cappel** ; les Zwingliens y furent battus. Zwingle resta sur le champ de bataille avec sept autres prédicants¹. Luther vit dans le triomphe des catholiques une punition de Dieu. Bullinger² prit la succession de Zwingle ; Œcolampade, qui mourut bientôt après, fut remplacé par Myconius. En beaucoup d'endroits la vieille foi fut rétablie. Cependant Zurich, Bâle, Berne et Schaffhouse gardèrent l'hérésie. Bientôt les chefs du Zwinglianisme se mirent à rédiger aussi des confessions. En 1536, les efforts réunis de Bullinger, Myconius et Grynaeus produisirent la **Confessio Helvetica I**, appelée aussi *Basileensis posterior*, comprenant vingt-huit articles. La *Basileensis prior* avait été écrite auparavant (1532-1534) par Œcolampade et Myconius. La **Confessio Helvetica II**, œuvre de Bullinger (1564), fut traduite en français par Bèze et admise plus tard dans plusieurs pays³.

1. HIRVON, *Rev. des quest. hist.*, 1902 (LXXI), p. 465 ss. — 2. SCHULTHESS-RECHBERG, *Bullinger der Nachfolger Zwinglis*, Halle, 1904. — 3. NIEMEYER, *Collectio confessionum in ecclesia reform. publicatarum*, Leipzig, 1840.

§ 144. — Calvin et le Calvinisme en Suisse¹.

1° Presque dans le même temps où surgissaient le Luthéranisme et le Zwinglianisme, et auprès d'eux, l'on vit s'élever le Calvinisme, dont le siège principal fut à Genève et qui surpassa de beaucoup les premiers par la force de son organisation et de son influence. Le Luthéranisme ne fut guère professé en dehors de l'Allemagne et de la Scandinavie; le Zwinglianisme s'est confiné principalement en Suisse; mais le Calvinisme s'étendit bientôt par toute la Suisse française, le Palatinat, la France, les Pays-Bas, l'Angleterre, l'Ecosse, la Hongrie et la Transylvanie. **Calvin** (Jean Chauvin) naquit à Noyon en 1509. A douze ans il fut pourvu d'un petit bénéfice et reçut à cette occasion la tonsure. Deux ans plus tard il alla étudier à Paris d'abord, ensuite à Orléans et à Bourges. Successivement dans ces deux dernières villes il rencontra le professeur Melchior Volmar qui l'initia aux doctrines de Luther. Dès 1533, Calvin commença à les répandre. A cette époque, les novateurs enhardis par la protection de Marguerite de Valois et la récente politique de François I^{er}, ne craignaient pas de répandre leur doctrine en plein Paris. Le jour de la Toussaint, le recteur Cop prononça, en l'église des Mathurins, devant le corps universitaire, un discours sensationnel, composé par Calvin et qui se terminait par le passage fameux : « Hérétiques, séducteurs, imposteurs maudits, c'est ainsi que le monde et les méchants ont l'habitude

1. JOHANNIS CALVINI *Opera*, éd. BAUM, E. CUNITZ et E. REUSS (*Corp. reform.*, t. XXIX ss.), Brunswick, 1863-1900. — *Opera omnia Joh. Calvini*, 9 fol., Amsterdam, 1674. — HERMINJARD, *Correspondance des réformateurs dans les pays de langue française*, 9 vol., Paris, 1866-1897. — KAMPSCHULTE, *Johann Calvin, seine Kirche und sein Staat in Genf*, 2 vol., Leipzig, 1869-1899. — DOUMERGUE, *Jean Calvin, les hommes et les choses de son temps*, 3 vol. parus, Lausanne, 1900-1906. — CHOISY, *La théocratie à Genève*, Genève, 1897. — BAUDRILLART, art. *Calvin et Calvinisme*, dans le *Dict. de Théol. cath.* — BRUNETIÈRE, *L'Œuvre de Calvin*, dans *Discours de Combat*, t. II, Paris, 1907; — *Hist. de la litt. franç. classique*, t. I, p. I, Paris, 1904.

d'appeler ceux qui purement et sincèrement s'efforcent d'insinuer l'Évangile dans l'âme des fidèles, etc.¹. » Le scandale fut immense ; Cop s'enfuit à Bâle, Calvin quitta Paris. On lui prête cette parole significative : « Puisque je suis engagé, je poursuivrai tout outre. Toutefois, si j'avais à recommencer, je ne m'y engagerais jamais. » Il erra de province en province, trouvant partout des protections précieuses. Il écrivit à Orléans (1534) la préface de son premier ouvrage théologique *De psychopannychia*, dirigé contre les Anabaptistes. Dans la nuit du 18 octobre, des placards contre la messe ayant été affichés, François I^{er} résolut de sévir contre les novateurs, il le fit d'autant plus cruellement qu'il avait davantage à se faire pardonner. Calvin ne se sentant plus en sûreté prit le chemin de l'exil. A Strasbourg, puis à Bâle, il acheva d'écrire son œuvre principale, l'*Institution chrétienne*, parue d'abord en latin, avec une *Épître dédicatoire à François I^{er}*, pour réfuter les reproches adressés aux novateurs, montrer qu'ils sont les vrais interprètes de la doctrine de Jésus-Christ et inviter le roi à prendre en main la défense de la vérité. L'*Institution chrétienne* a été l'œuvre de toute la vie de Calvin ; il n'a pas cessé de la retravailler et de l'augmenter². La première édition (mars 1536) ne comptait que six chapitres ; la rédaction définitive (1559) en compte quatre-vingts, divisés en quatre livres : I. *De Cognitione Dei Rectoris* ; II. *De Cognitione Dei Redemptoris* ; III. *De modo percipiendae gratiae Christi* ; IV. *De externis mediis ad salutem*.

2° Calvin, quoique moins original que Luther et Zwingli, les surpasse l'un et l'autre par sa force de déduction logique et la clarté de son raisonnement. Sa doctrine³ a pour dogme fondamental la prédestina-

1. *Corpus reform.*, Correspondance de Calvin, n. 19 bis. — 2. LANSON, *L'institution chrétienne de Calvin*, Rev. hist., t. LIV (1894), p. 60 ss. — 3. LELIÈVRE, *La maîtrise de l'esprit. Essai critique sur le principe fondamental de la Théologie de Calvin*, Cahors, 1900. — GROSLAÛDE, *Exposition et critique de l'ecclésiologie de Calvin*, Genève, 1896.

tion et la réprobation absolue. Dieu excite l'homme et le pousse au péché; le péché est néanmoins librement commis parce que la contrainte n'est pas extérieure, mais seulement intérieure. Dieu crée une partie de l'humanité, et s'en sert comme d'un instrument pour faire le mal; cette nécessité ne doit cependant pas être confondue avec le fatalisme, mais attribuée à la volonté cachée de Dieu, qui est juste, bien que l'homme ne puisse le comprendre¹. Dans la doctrine de la justification Calvin ne s'éloignait pas beaucoup de Luther. La foi lui paraît comme un vase de terre, sans valeur par lui-même, mais dans lequel est offert à Dieu le Père Jésus-Christ, qui donne le salut aux hommes. Par rapport aux suites du péché originel, la doctrine de Calvin a varié; il proclame tantôt la destruction, tantôt la simple diminution de l'image de Dieu en l'homme. Les bonnes œuvres des païens sont d'après lui entachées de faute, celles des fidèles ne sont pas tout à fait pures. Calvin ne reconnaissait que deux sacrements. Les hommes qui tombent sous la réprobation ne sont purifiés qu'extérieurement par le baptême; ils ne reçoivent pas la grâce; la cène n'est autre chose que du pain et du vin. Calvin nie la transsubstantiation et même la présence réelle du Christ; il admet seulement une présence virtuelle, de sorte que les prédestinés reçoivent dans la cène, non pas le corps du Christ, mais seulement une vertu divine, qui émane du corps du Christ présent dans le ciel². Sur la doctrine de l'Église Calvin pensait comme Luther. L'Église est invisible et constituée par les prédestinés; elle est gouvernée par des prédicants, des anciens et des diacres qui tiennent leur office de la communauté. La seule source

1. • *Dicimus, aeterno et immutabili consilio Deum semel constituisse quos olim semel assumere vellet in salutem, quos rursum exitio devovere. Hoc consilium quoad electos in gratuita ejus misericordia fundatum esse asserimus, nullo humanae dignitatis aspectu: quos vero damnationi addicit, his justo quidem et irreprehensibili, sed incomprehensibili ipsius judicio vitae aditum praecludi.* • *Instit. Christ.*, lib. III, cap. xxi, n. 7, éd. Leyde, 1654, p. 329. — 2. *Institut. Christ.*, lib. IV, cap. xvii, n. 12.

de foi est la sainte Écriture, que chacun interprète selon l'inspiration intérieure du Saint-Esprit.

3^e En 1536, Calvin dut quitter Ferrare, après y avoir passé quelques mois sous la protection de la duchesse Renée¹, fille de Louis XII; après quelques hésitations il alla se fixer à Genève et y eut bientôt comme prédicateur et professeur de théologie une puissante influence. La ville venait de passer à la Réforme, un peu sous l'action de la prédication de Guillaume Farel, beaucoup pour échapper au joug du duc de Savoie et à celui du prince évêque. Cependant son **action** indépendante et **tyrannique** excita bientôt des haines contre Calvin, surtout après qu'il eut rejeté le Zwinglianisme², supprimé des fêtes, fait usage de pain fermenté. Il avait conçu le plan d'une réforme profonde et voulait réaliser un régime théocratique. Chassé avec Farel de la ville, il se rendit à Strasbourg où il épousa en 1540 Idelette de Bure. Cependant il n'oubliait pas de loin ses fidèles de Genève; comme le prouve sa lettre : *A mes bien-aimés frères en Notre-Seigneur qui sont les reliques de la dissipation de l'Église de Genève*, où il les exhorte à persévérer malgré les efforts des méchants. Ces derniers se rendirent impopulaires par leurs capitulations vis-à-vis des Bernois; les élections de 1540 amenèrent au pouvoir les amis de Calvin, qui obtinrent son rappel à force d'instances. Il posa ses conditions et obtint tant au temporel qu'au spirituel un pouvoir presque illimité. Il procéda aussitôt à la constitution de la nouvelle Église, il organisa la vie familiale, civile et religieuse d'après ses *Ordonnances ecclésiastiques de l'église de Genève*. On fonda le consistoire gardien des ordonnances et tribunal des mœurs composé de six pasteurs et de douze anciens; il s'assemblait chaque semaine pour juger les

1. RODOCANACHI, *Renée de France, duchesse de Ferrare*, Paris, 1896. —

2. Les *Articuli de regimine Ecclesiae* (1536) adoptés par les deux conseils; le *Catéchisme calviniste* (1537); la *Confession de la foi* qu'on devait jurer de garder sous peine d'exil, soulevèrent des difficultés; la *Sainte discipline de l'excommunication* provoqua l'expulsion de Calvin.

pêcheurs publics; il rendit des jugements fort sévères. Des lois furent édictées portant la peine de mort contre l'idolâtre, le blasphémateur, le fils qui frappe ou maudit son père, contre l'adultère et l'hérétique. La torture occupait une grande place dans la procédure. En peu de temps l'aspect de Genève était devenu morne et triste. Les jeux du théâtre, la danse et la musique étaient défendus. Les cabarets étaient remplacés par des casinos spirituels. Comme préparation à la cène Calvin exigea une sorte de confession. Ce régime tyrannique souleva des oppositions. Calvin traita ses adversaires (les libertins) avec une sévérité inexorable¹. Le fameux prédicateur Sébastien Castellio et le médecin Jérôme Bolsec furent envoyés en exil; le conseiller Ameaux expia son opposition dans la prison; Jacques Gruet fut exécuté; Gentilis, condamné à mort pour erreur contre la Trinité, dut pour sauver sa vie faire une abjuration solennelle; le médecin espagnol Michel Servet² mourut comme hérétique sur le bûcher. Un grand nombre furent punis de la prison pour avoir dansé à l'occasion de noces. Injurier ou menacer le dictateur était considéré comme un crime et sévèrement châtié. Une vraie terreur était exercée contre tous ceux qui ne voulaient point se convertir au calvinisme. De 1542 à 1546 on eut à signer cinquante-sept arrêts de mort³.

4^e En vue de répandre l'hérésie, Calvin fonda en 1558 à Genève son **académie**⁴, dans laquelle, outre la philosophie, le grec et l'hébreu, était surtout enseignée la théologie. L'affluence d'étudiants était si grande que le chiffre atteignit 200 dès la première année. Ils retour-

1. GALIFFE, *Quelques pages d'histoire exacte sur les procès intentés à Genève en 1547*, Genève, 1862; *Nouvelles pages d'histoire exacte*, Genève, 1863. — 2. CALVIN, *Déclaration pour maintenir la vraie foi... contre les erreurs détestables de Michel Servet Espagnol, où il est montré qu'il est licite de punir les hérétiques...* — Cf. PAULUS, *Hist. Pol. Blätter*, t. CXXXVI (1905), p. 161 ss. — 3. ROUQUETTE, *L'Inquisition protestante, Les victimes de Calvin*, Paris, 1906. — BOUVIER, *La question Michel Servet*, Paris, 1908. — 4. BORGEAUD, *Histoire de l'université de Genève, L'Académie de Calvin*, Genève, 1901. — J. A. GAUTIER, *Histoire de Genève jusqu'en 1608*, 8 vol., Genève, 1896 ss.

naient ensuite en France, en Allemagne, en Angleterre, en Écosse et dans les Pays-Bas, et se constituèrent défenseurs non seulement de sa doctrine religieuse, mais encore de ses principes politiques, qui conduisirent presque partout à l'insurrection et à l'opposition contre les pouvoirs établis. Aussi n'est-il pas étonnant que les autres pays aient songé à se protéger contre les attaques du foyer de l'hérésie. En 1560, Pie IV s'entendit avec le roi de France, le roi d'Espagne et le duc de Savoie pour abattre Genève. La rivalité des princes empêcha l'exécution de ce projet. Trois ans plus tard, nouveaux projets du duc de Savoie, aidé par les « libertins » exilés. Genève fut mise en état de défense, mais ne fut pas attaquée.

Calvin exerça la direction spirituelle des Églises réformées de France. En 1557, il félicite l'Église de Paris de ce qu'elle poursuit sa marche « au milieu des craintes et des assauts ». Il la console après l'arrestation de plusieurs de ses membres, fait intervenir pour eux auprès de Henri II les cantons suisses et les princes protestants d'Allemagne, fait remettre au roi une confession de foi destinée à réfuter les calomnies dont on accable les protestants de France. En 1559, il inspire à ses coreligionnaires de tenir leur premier synode national et adresse deux importantes épîtres aux *fidèles de France*.

Plus tard, s'il n'approuva pas formellement la conjuration d'Amboise (1560), il ne la blâma pas. Il soutint constamment les chefs du parti soulevé contre le gouvernement des Guises. Il était en correspondance avec Coligny. Il n'assista pas au colloque de Poissy (1561), le conseil de Genève ayant refusé de le laisser partir, mais il se fit représenter par Théodore de Bèze.

Calvin mourut le 27 mai 1564. Il avait montré, toute sa vie, une volonté énergique et une rare puissance de travail. Il fut désintéressé, simple, sobre et sévère dans sa vie privée; mais par ailleurs orgueilleux, colère et vindicatif. Il avait l'âme d'un sectaire, plus que celle d'un apôtre. Comme écrivain, il tient une place distin-

guée dans la littérature française; grâce à l'*Institution chrétienne*, notre langue, qui devait bientôt produire tant de chefs-d'œuvre, apprit à raisonner et à exprimer des idées générales.

Calvin eut pour successeur à Genève son plus fidèle disciple Théodore de Bèze, qui occupait déjà en 1558 une chaire à l'Académie. La douceur de son caractère lui gagna les cœurs; sa science attira beaucoup à Genève, où il défendit avec vigueur la doctrine et les opinions de son maître. Bèze mourut en 1605¹.

§ 145. — Le Calvinisme en France².

1° Le protestantisme pénétra d'abord en France par le canal d'écrits luthériens, et obtint la faveur de beaucoup de personnes très influentes. Sous l'évêque Guillaume Briçonnet, il y eut à Meaux, vers 1520, une communauté luthérienne qui fut initiée à la nouvelle doctrine par Le Fèvre d'Étaples, Farel et Le Clerc. En 1523 la Sorbonne trouva dans leurs Épîtres et Évangiles quarante-huit erreurs; quelques-uns furent punis, d'autres prirent la fuite. Plus tard Bucer et Mélanchton s'efforcèrent encore de faire valoir leur influence et de provoquer la Sorbonne à une discussion. Ils n'y réussirent point. Calvin n'eut pas plus de succès. En 1530 les Vaudois qui subsistaient en France dans les régions montagneuses du Dauphiné et de Provence s'unirent à ceux

1. CHOISY, *L'état chrétien calviniste à Genève au temps de Théodore de Bèze*, Genève, 1902. — FAJUS, *De vita et obitu Theodori Bezae*, Genève, 1606. — 2. SERRANI, *Comment. de statu religionis et reipublicae in regno Galliae*, 4 tomes, Genève, 1572 s. — THÉODORE DE BÈZE (?), *Histoire ecclésiastique des églises réformées au royaume de France* (jusqu'à 1563), Anvers, 1580. — COIGNET, *La Réforme française avant les guerres civiles (1512-1559)*, Paris, 1890. — IMBART DE LA TOUR, *Les Origines de la Réforme*, Paris, 1904. — G. DE FÉLICE, *Histoire des protestants de France*, 8^e éd., Toulouse, 1898. — HANOTAUX, *Histoire du cardinal de Richelieu*, 2 vol., Paris, 1896-1903. — RICHTER, *Die pädagogische Lit. in Frankreich während des XVI Jahrh.*, : *Die Katechismen*, Leipzig, 1904. — DE MEAUX, *Les luttes religieuses au XVI^e siècle*, Paris, 1879. — LUTTEROTH, *La Réformation en France pendant la première période*, Paris, 1859. — F. BUISSON, *Sébastien Castellion (1565-1563) Étude sur les origines du protestantisme libéral en France*. 2 vol., Paris, 1891.

de Suisse et d'Italie et, entrant en relation avec les protestants, se permirent bientôt toutes les violences. Bien que ce mouvement fût étouffé en 1544-1545 par l'énergique intervention du président du parlement d'Aix, d'Oppède, de nouveaux livres hérétiques pénétraient toujours dans le pays. Peu à peu les Luthériens eurent à céder devant les Calvinistes qui reçurent en France le nom de *Huguenots*¹. Dès l'abord, la secte n'atteignit pas de grands développements, parce que Henri II (1547-1559) continua la politique de son prédécesseur François I^{er}, qui consistait à favoriser les hérétiques à l'étranger, tout en les persécutant vigoureusement en France. L'inquisition redoubla d'ardeur. Les hérétiques purent cependant tenir en mai 1559 un concile à Paris, leur premier synode national, où furent établies une confession de foi calviniste (*Confessio gallicana*) et l'organisation ecclésiastique presbytérale de Suisse².

2^o A la mort de Henri II, le désir de reconquérir leurs anciens privilèges avait jeté dans la religion nouvelle beaucoup de nobles, surtout des familles besogneuses du Sud-Ouest; il y avait même plusieurs membres de la famille de Bourbon, par exemple, Antoine de Bourbon, roi de Navarre, sa femme, Jeanne d'Albret, son frère Louis de Condé; l'amiral de Coligny, son frère le cardinal Odet, Gaspard de Châtillon, etc. Ceux-ci étaient exaspérés de la sévérité du roi défunt, et jaloux de la puissance des Guises : le cardinal Charles de Lorraine, oncle de la reine Marie Stuart, et François duc de Guise célèbre par la défense de Metz (1553) contre Charles-Quint et par la prise de Calais (1558) sur les Anglais. Ils organisèrent une conspiration (1560) dont le prétexte était d'obtenir la liberté religieuse, mais dont le but secret était d'enlever le roi François II et d'arracher le gouvernement aux Guises. Le complot fut découvert et plusieurs moururent sur l'é-

1. On ne sait pas au juste d'où vient ce mot : *Eigenots* (conjurés), *Huguenot* (fantôme nocturne), *Duganau* (en provençal : une chouette).

— 2. PIDOUX, *La discipline ecclésiastique des églises réformées de France*, Lausanne, 1901.

chafaud ; on épargna cependant le chef, le prince de Condé. François de Guise reçut du parlement de Paris le titre de Conservateur de la Patrie. Bien que la puissance des Guises montât toujours, les édits portés contre les Calvinistes (12 mars et 7 mai 1569) demeurèrent sans effet par suite de la politique hésitante du nouveau chancelier Michel de l'Hospital et de l'influence de la reine-mère, Catherine de Médicis. Les Huguenots s'enhardirent, ils s'organisèrent dans plusieurs provinces et réclamèrent des états généraux, qui furent réunis à Orléans. C'est là que le prince de Condé tenta une nouvelle conspiration. Il était déjà fait prisonnier et condamné à mort, mais le chancelier de l'Hospital fit ajourner l'exécution. François II mourut (5 décembre 1560) et Charles IX (1560-1574) monta sur le trône ; il n'avait que dix ans et se trouvait sous la régence de sa mère, Catherine de Médicis, qui fit grâce à Condé, puis, s'efforçant des'attacher le parti calviniste aussi bien que le parti catholique, conserva les Guises dans leurs charges et nomma Antoine de Bourbon lieutenant général du royaume. Cette politique ondoyante devait amener les funestes guerres de religion. En septembre 1561, on crut ramener la paix en convoquant des docteurs catholiques et calvinistes à une conférence religieuse, le **Colloque de Poissy**¹, où Bèze et Laynez surtout prirent la parole. Ce dernier eut beau prémunir les esprits contre la promulgation de décrets dogmatiques, Catherine fit néanmoins rédiger un essai d'union que la Sorbonne rejeta comme hérétique. Le 17 janvier, la reine-mère donna une nouvelle preuve de sa sympathie pour les Huguenots, en promulguant l'édit de Saint-Germain, qui leur accorda la liberté de religion en dehors des villes. Cela ne suffisait pas encore aux hérétiques ; et ils se mirent à commettre toutes sortes de violences à l'égard des catholiques. Le 1 mars 1562 eut lieu le *massacre de Vassy* : les gens de l'escorte de François de Guise s'étaient pris de querelle avec des Huguenots qui chantaient des psaumes dans une

1. A. DE RUBLE, *Le colloque de Poissy*, Paris, 1889.

grange; le duc, accouru pour apaiser le tumulte, fut blessé d'un coup de pierre. Ses hommes se précipitèrent pour le défendre et tuèrent soixante Huguenots. Ce fut là l'origine de la **guerre civile** qui va suivre¹.

3° Le triumvirat des catholiques était composé par le duc François de Guise, le connétable de Montmorency et le maréchal de Saint-André; les principaux parmi les Huguenots étaient Condé, Châtillon, Croy, Rohan, La Rochefoucauld, Grammont, Soubise. En quelques semaines, Orléans, Rouen, Tours, Blois, Bourges, Grenoble et d'autres villes tombèrent aux mains des réformés. Le baron des Adrets se fit remarquer par sa cruauté après la prise de Montbrison et celle de Lyon. Une bataille eut lieu près de Toulouse, où les catholiques furent vainqueurs. Comme les Huguenots ne voulurent point se soumettre, l'édit de Saint-Germain fut révoqué, et la guerre continua jusqu'à ce que les rebelles subirent, en décembre 1562, près de Dreux une défaite décisive. Condé fut fait prisonnier, et Coligny se retrancha dans Orléans. Cependant Guise assiégeait cette ville et allait donner le dernier assaut, lorsqu'il fut blessé à mort par le calviniste Poltrot de Méré, et mourut en lui pardonnant (février 1563)². Catherine de Médicis était dès lors entièrement maîtresse du pouvoir; elle se hâta de mettre fin à cette **première guerre de religion** en signant avec Condé le traité d'Amboise (mars 1563). Les protestants obtenaient la liberté de leur culte dans les maisons et dans une ville par bailliage; Orléans fut rendue aux troupes royales et l'on reprit le Havre aux Anglais, qui l'avaient reçu du prince de Condé pendant les hostilités.

4° Le mécontentement de ce dernier et de Coligny alluma bientôt une **seconde guerre**. Charles IX venait d'atteindre sa majorité; il fit un voyage dans le Midi, espérant que sa présence imposerait la paix aux factions.

1. LACOMBE, *Les débuts des guerres de Religion. Catherine de Médicis, entre Guise et Condé*, Paris, 1899. — 2. DE RUBLE, *L'assassinat de François de Lorraine, duc de Guise*, Paris, 1898.

A Bayonne, il eut une entrevue avec sa sœur, femme de Philippe II, et le duc d'Albe, l'ardent champion de la foi catholique dans les Pays-Bas. On raconte que, dans cette entrevue, la ruine du parti calviniste fut arrêtée. En tout cas, les réformés prirent peur et préparèrent une insurrection générale. Le signal en fut donné par la *Michélade de Nîmes* (29 sept. 1567)¹; cent vingt catholiques furent massacrés, leurs cadavres furent jetés dans le puits de l'évêché. Les calvinistes entreprirent le siège de Paris. Les catholiques remportèrent une victoire près de Saint-Denis, mais le connétable de Montmorency, leur chef, resta parmi les morts (1567). Comme des troupes du Palatinat venaient au secours des Huguenots, la paix de Longjumeau fut conclue (mars 1568), qui confirmait de nouveau les conditions du traité de Saint-Germain. Cette paix ne dura que dix mois; on l'appela la *paix boiteuse* ou *malassise*, du nom des commissaires qui la signèrent, le boiteux Gontaut-Biron et le maître des requêtes Malassis. Les Huguenots ne s'en contentèrent pas, réclamèrent davantage, au grand mécontentement de Charles IX, qui rompit la paix et interdit de professer l'hérésie sous peine de mort.

5° Aussitôt la **troisième guerre** éclata. Les Calvinistes, secourus par le roi d'Angleterre, Guillaume d'Orange et Jeanne d'Albret, saisirent la Saintonge, l'Angoumois et le Poitou. Le duc d'Anjou marcha contre eux à la tête des catholiques²: la rencontre eut lieu près de Jarnac; les huguenots furent vaincus et perdirent leur chef, Condé (mars 1569). Ils retrouvèrent de vaillants capitaines dans les personnes de Coligny, des jeunes Henri de Béarn et Henri de Condé. Mais ils furent encore battus près de Moncontour (3 octobre 1569) et ne sauvèrent leur vie que grâce à leurs complices de la cour. En août 1570 eut lieu la paix de Saint-Germain-en-Laye qui augmenta

1. COMBES, *L'entrevue de Bayonne*, Paris, 1882. — ROUQUETTE, *L'inquisition protestante. Les Saint-Barthélemy calvinistes*, Paris, 1906. —

2. Pie V avait envoyé un secours de 1.500 cavaliers et de 4.500 fantassins, placés sous le commandement de Sforzia, comte de Santa-Fiore.

les avantages des huguenots. Outre le libre exercice de leur culte dans tout le royaume, Paris excepté, ils obtinrent accès aux emplois publics et quatre places de sûreté : La Rochelle, Montauban, Cognac et la Charité-sur-Loire. Catherine de Médicis avait réussi à attacher désormais Coligny au parti de la cour; elle avait accordé à Henri de Navarre la main de Marguerite de Valois, sœur du roi¹ (août 1572). L'influence des catholiques baissait, tandis que celle de Coligny grandissait toujours. Celui-ci tenta même d'exclure Catherine de Médicis du gouvernement et d'amener le roi à s'embarrasser dans une guerre en faveur des protestants contre la tyrannie du roi d'Espagne. Catherine voulut se défaire d'un importun rival; Henri de Guise songeait à venger la mort de son père. Le 22 août, Coligny sortant du Louvre fut blessé d'un coup d'arquebuse que lui tira Maurevel, homme du duc de Guise. Les Calvinistes furieux jurant de se venger sur la reine-mère, le duc de Guise, le duc d'Anjou, ces derniers, effrayés de ces menaces, se déterminèrent à tout oser. Ils gagnèrent à leurs desseins le chancelier de Birague et le maréchal de Retz et décidèrent, pour protéger leurs vies, d'immoler tous les réformés. Au dernier moment, on agit sur le faible Charles IX et on le décida au fameux massacre de la **Saint-Barthélemy**² (24 août 1572), qui fut l'effet d'une décision rapide et non comme on l'a longtemps prétendu un crime longuement mûri et préparé. Bon nombre de catholiques trouvèrent la mort avec les Huguenots. Le nombre des victimes ne peut être assigné, pas même approximativement. On l'évalue à près de 2.000 à Paris, à 6.000 ou 8.000 dans les provinces. Mais ces chiffres sont certainement exagérés. La principale victime fut Coligny³.

1. Pie V mourut le 1^{er} mai sans avoir accordé la dispense nécessaire; son successeur Grégoire XIII fut saisi de l'affaire et différa sa réponse. Le mariage fut bûni à Paris le 18 août, malgré les empêchements canoniques qui le rendaient nul, parce qu'il fut jugé nécessaire au salut et au repos du royaume. — 2. E. VACANDARD, *Les Pâpes et la Saint-Barthélemy* dans *Études de critique et d'histoire religieuse*, Paris, 1905. — 3. *Rev. des quest. hist.*, 1866 ss.; 1884, t. XXXV, p. 386 ss. — DE LA FERRIÈRE,

A la cour, le bruit se répandit que le massacre avait eu pour but de déjouer une conspiration contre le roi et sa famille. Grégoire XIII comme bien d'autres ajouta foi à ce bruit¹, il fit chanter aussitôt un *Te Deum*, et célébra une fête d'actions de grâces pour le salut de la famille royale et la conservation de la foi. On fit frapper une médaille en souvenir de la destruction des Huguenots, et Vasari fut chargé d'en reproduire les principales scènes dans une salle du Vatican. La joie était bien naturelle, et l'on ne saurait sans injustice reprocher au pape d'avoir été induit en erreur sur le véritable caractère de cet épouvantable assassinat.

6° Beaucoup de Huguenots avaient pris la fuite; d'autres étaient revenus à la foi ancienne. Un grand nombre cependant cherchèrent un abri à La Rochelle. Avec le siège de cette ville commence la **quatrième guerre** de religion (1573). Le duc d'Anjou, ayant été élu roi de Pologne (1573), mit trêve à la lutte et accorda aux Huguenots la liberté de leur culte; mais il revint en France à la mort de son frère Charles IX, lui succéda sous le nom de Henri III (1574-1589), et la guerre recommença. Guise défait le prince de Condé à Dormans près de Château-Thierry, il reçut lui-même au visage une blessure qui lui vaudra le surnom de *Balafré*. La paix de Beaulieu accorda aux Huguenots pleine liberté de culte partout, sauf à Paris; tous les droits civils; la légitimation à tous les enfants de prêtres et de religieux apostats; outre cela huit places de sûreté: Saumur, Niort, Cognac, Saint-Jean-d'Angely, La Rochelle, Montauban, La Charité et Mézières (1576). Les chefs recevaient d'importants gouvernements.

7° Ce surcroît de puissance accordé aux Huguenots eut

La Saint-Barthélemy, Paris, 1892. — ELKAN, *Die erste Publizistik der Bartholomäusnacht*, Heidelberg, 1905. — 1. « Sire, écrit-il à Charles IX le 22 septembre, Je rends grâce à Dieu de ce qu'il lui a plu de conserver et préserver Votre Majesté, celle de la Reine sa mère et de Messieurs ses frères, de l'abominable conspiration qu'ils avaient pourpensee. Je ne crois pas qu'il y ait histoire qui fasse mention d'une si cruelle et si mauvaise volonté. » — Cf. E. VACANDARD, l. c., p. 270.

pour heureux effet d'unir plus étroitement les catholiques, qui formèrent la **sainte Ligue**¹. Le duc Henri de Guise en était le chef; bientôt il trouva dans tout le royaume des milliers d'adhérents. Comme le roi ne pouvait songer à vaincre la puissance de la Ligue, il se mit à sa tête et fit révoquer tout de suite la liberté de culte concédée aux Huguenots (États généraux de Blois, 1576). La **cinquième guerre** de religion commença; elle se termina la même année par la paix de Poitiers (1577) qui accordait à peu près les mêmes avantages aux Calvinistes, sans les satisfaire complètement.

8° C'est pourquoi ils entreprirent en 1580 la **sixième guerre**. La paix de Fleix (26 nov.) leur fut extrêmement favorable. Henri de Navarre fut mis en possession du Quercy et de l'Agenois et fut même désigné pour la succession au trône (1584). Ce bruit aviva les alarmes dans toute la France. Henri de Guise se mit à la tête du mouvement d'opposition, désigna le cardinal de Bourbon comme héritier présomptif, conclut le traité de Joinville avec Philippe II d'Espagne, installa le *conseil des Seize* composé de bourgeois tirés des seize quartiers de Paris pour tenir Henri III en respect, et se mit à guerroyer contre les protestants. Son ascendant et sa popularité éclatèrent lors de son entrée à Paris, à la journée des barricades. Henri III dut quitter la capitale et songea à se défaire d'un sujet aussi puissant. Ce dernier ayant encore manifesté son prestige aux États généraux de Blois, fut lâchement assassiné, ainsi que son frère, le cardinal de Guise (1588). Ces meurtres perdirent Henri III; soixante-dix docteurs de Sorbonne le déclarèrent déchu du trône. Le duc de Mayenne, frère des deux victimes, fut reconnu comme lieutenant-général du royaume. Mais Henri III, s'alliant à son ancien rival, Henri de Navarre, marchait sur Paris lorsqu'il fut assassiné par le jeune moine jacobin, Jacques Clément, comme tyran de son peuple (1589).

1. H. DE L'ÉPINOIS, *La ligue et les papes*, Paris, 1886. — RICHARD, *La papauté et la ligue française*, Paris, 1901.

9° Avec lui disparaissait le dernier des Valois ; la couronne revenait à son plus proche parent, Henri de Navarre ; mais les ligueurs, maîtres de Paris et des deux tiers de la France, refusèrent de le reconnaître et proclamèrent sous le nom de Charles X, son oncle, le vieux cardinal de Bourbon. Cependant le jeune prétendant avait pour lui une rare bravoure ; à la tête d'une petite armée, il défist successivement à Arques (1589) et à Ivry (1590) ligueurs et Espagnols, puis vint mettre le siège devant Paris. La ville se défendit avec un admirable courage. Le roi fut bientôt convaincu que, tant qu'il resterait calviniste, jamais il ne pourrait se faire accepter par la nation. Son conseiller Sully l'engagea de se convertir au catholicisme. Henri IV se fit instruire des dogmes catholiques et fit une abjuration solennelle à Saint-Denis, le 25 juillet 1593¹. Rien ne prouve qu'il ait manqué en cela de sincérité. Il fut sacré à Chartres le 27 février 1594 et fit, le mois suivant, son entrée à Paris. La paix fut ainsi rétablie et la Ligue fut dissoute dès que le pape Clément VIII eut accordé l'absolution des censures jadis encourues par le nouveau roi. Un peu après la question religieuse fut réglée par l'**Édit de Nantes**² (13 avril 1598) : les Huguenots obtenaient la liberté du culte, l'accès à toutes les charges et à toutes les écoles ; une représentation dans les parlements de Grenoble et de Bordeaux ; la libre possession de leurs écoles et huit villes fortifiées, pour une durée de huit ans, à l'effet d'assurer leur sécurité. Les légères limites qui leur furent imposées étaient de peu d'importance. Le Parlement n'accepta d'enregistrer l'édit qu'après avoir opposé ses remontrances. Cette large liberté accordée aux Calvinistes, leur permit de se développer et de se fortifier beaucoup, surtout dans le Sud-Ouest du pays. Après que Henri IV fut tombé sous le fer de Ravallac (1610), la

1. *Études*, t. XCH (1902), 94 ss. ; t. CI (1904), 64 ss., 168 ss. — *Rev. des quest. hist.*, t. LXVIII (1900), 217 ss. — 2. FAUREY, *Henri IV et l'édit de Nantes*, Bordeaux, 1903. — BOULENGER, *Les protestants à Nîmes au temps de l'édit de Nantes*, Paris, 1903. — *Études*, t. XCVIII-XCIX (1904), 759 ss., 44 ss.

condition de la paix relative aux villes fortifiées fut encore une fois renouvelée. Cependant depuis 1621 le gouvernement fit de plus en plus l'expérience qu'il n'y avait pas moyen de vivre en paix avec les turbulents Huguenots. Ceux-ci comptaient alors 760 communautés, auxquelles appartenaient 400 membres de la noblesse; ils pouvaient mettre sur pied 25.000 hommes et possédaient 200 villes fortifiées. Le ministère de Luynes dut faire contre les protestants une expédition et la termina par la paix de Montpellier (1622) qui, tout en confirmant l'édit de Nantes, défendait aux réformés toute assemblée politique et ne leur laissait que deux places de sûreté. Richelieu (1624-1642) s'opposa avec force à leur arrogance. La Rochelle fut prise en 1628; on octroya aux Huguenots la paix d'Alais ou édit de Grâce qui leur maintenait la liberté de culte et l'égalité civile, mais reprenait leurs places de sûreté et les supprimait comme parti politique. Dès le commencement de son règne, Louis XIV (1643-1715) s'occupait de limiter et de supprimer l'édit de Nantes. Le monarque absolu n'hésita pas à recourir à l'emploi de la force. Les *dragonnades* et ses *missionnaires bottés* furent fortement désapprouvés par le pape¹ qui était justement d'avis qu'on ne pouvait ramener de force à l'Eglise les frères séparés. Enfin, le 18 octobre 1685, fut faite la **révocation de l'édit de Nantes**². Tout exercice public de culte était interdit aux Huguenots. Les ministres devaient se convertir ou quitter le royaume dans les quinze jours; il leur était accordé une pension qui dépassait d'un tiers leurs appointements annuels. Défense aux autres huguenots de quitter le pays, sous peine des galères; les enfants seront désormais baptisés et élevés dans la religion catholique. Malgré la défense royale, beaucoup quittèrent le royaume pour rester fidèles à leurs convictions religieuses. Leur nombre est difficile à éva-

1. RANKE, *Die Römischen Päpste*, 9^e édit., III, 448, note. — 2. DOUEN, *La révocation de l'édit de Nantes*, 3 vol., Paris, 1894. — *Rev. des quest. hist.*, t. XXIV (1878). — *Mémoires des évêques de France sur la conduite à tenir à l'égard des Réformés* (1698), publiés par JEAN LEMOINE (*Archives de l'hist. relig. de la France*), Paris, 1902.

luer. On a parlé de 48.700, de 70.000, ou même de 225.000 ou 230.000 émigrés. Des insurrections se produisirent dans quelques provinces, particulièrement le Dauphiné, le Vivarais et les Cévennes. Les Calvinistes se réunissaient, la nuit, loin de toute habitation, pour prier et délibérer en commun (assemblées du désert¹). Ces réunions amenèrent la guerre des Camisards². Cette guerre fut provoquée par Guillaume de Nassau, prince d'Orange, dès qu'il eut été appelé au trône d'Angleterre (1688). Les Camisards se soulevèrent d'abord à l'instigation de Claude Brousson († 1698), puis de Jean Cavalier († 1740). Le maréchal de Montrevel n'ayant pas réussi à les soumettre fut remplacé par le maréchal de Villars qui consentit à traiter avec Jean Cavalier ; ce dernier reçut un brevet de colonel, passa quelque temps au service du roi, puis au service de l'Angleterre. Les hostilités continuèrent en s'apaisant peu à peu jusqu'au traité d'Utrecht (1713), qui, délivrant la France de ses ennemis extérieurs, ôta tout espoir à ceux de l'intérieur.

La révocation de l'édit de Nantes fut généralement accueillie avec joie par les catholiques ; elle répondait bien au caractère et à la politique absolutiste de Louis XIV. Cherchant à obtenir la prépondérance en Europe, il avait besoin d'obtenir dans son royaume une entière unité d'action ; il crut ne pouvoir la réaliser qu'en prescrivant, fût-ce par la force, l'unité religieuse. L'expérience devait démontrer que la violence, à certaines époques surtout, est incapable de la procurer.

§ 146. — Apostasie de l'Angleterre³.

1° L'Angleterre fut poussée au schisme d'abord, et

1. DOUEN, *Les premiers pasteurs du désert*, 2 vol., Paris, 1879. — 2. DOM VAISSETE, *Histoire générale de Languedoc*, Toulouse, 1876, t. XIII. — F. VERNET, art. *Camisards*, dans *Dict. de Théol. cath.* — 3. J. TRÉSAIL, *Les Origines du schisme anglican (1509-1571)*, Paris, 1908. — DIXON, *History of the Church of England from the abolition of the Roman jurisdiction*, 6 vol., Londres, 1884-1902. — ALLIES, *History of the Church in England (1509-1603)*, 2 vol., Londres, 1893. — GAIRDNER, *The*

ensuite à l'hérésie par la funeste passion de **Henri VIII** (1509-1547). Monté sur le trône en 1509, il épousa, la même année, Catherine d'Aragon, veuve de son frère aîné Arthur, qui était mort tout de suite après son mariage. Le pape Jules II lui avait envoyé la dispense de l'empêchement d'affinité. Les premières années du mariage semblent avoir été heureuses. Attaché à la foi traditionnelle, le roi protégeait son royaume contre les infiltrations de la réforme naissante; il écrivit même contre Luther le livre *De septem Sacramentis*, qui lui mérita de la part de Léon X le beau titre de *Défenseur de la foi*.

2° Cependant le roi n'avait pas tardé à manquer publiquement à la fidélité conjugale. Il résolut de divorcer dès 1527. Il était alors très épris d'une jeune Irlandaise, Anne Boleyn, qui subordonnait ses faveurs à la condition d'un mariage officiel. Voulant en conséquence retrouver sa liberté, Henri prétextua que son mariage avec Catherine (d'après *Lév.*, xviii, 16; xx, 31 et *saint Marc*, vi, 16) n'était pas valide. Le cardinal Wolsey, son premier ministre, lui conseilla de s'adresser au pape pour lui demander d'annuler la bulle de son prédécesseur; en attendant, il s'efforça de gagner l'opinion des théologiens en sa faveur¹. Clément VII, auquel Henri soumit la cause, jugea d'abord les raisons alléguées insuffisantes et trouva inopportun de procéder à une enquête en Angleterre, mais il finit cependant par céder aux

English Church in the 16th century from the accession of Henry VIII to the death of Mary (New history of the English Church, t. IV), Londres, 1902. — HALL, *Henry VIII*, 2 vol., Londres, 1904. — SPILLMANN, *Die Englischen Märtyrer unter Heinrich VIII*, 2^e édit., Frib.-en-Br., 1900. — BEESLY, *Queen Elizabeth*, Londres, 1892. — CREIGHTON, *Queen Elizabeth*, nouv. éd., Londres, 1904. — SPILLMANN, *Die Englischen Märtyrer unter Elizabeth*, 2 vol., 1900-1908; — *Die Blutzeugen unter Jacob I, Karl I und dem Commonwealth (1603-1651)*, Frib.-en-Br., 1905; — *Die Blutzeugen aus den Tagen der Titus-Oates-Verschwörung*, Frib.-en-Br., 1901. — HUTHON, *The English Church from the accession of Charles I, etc.*, Londres, 1903. — 1. CREIGHTON, *Card. Wolsey*, Londres, 1888; with explan. notes by KETCHAM, New-York, 1903. — TAUNTON, *Thomas Wolsey, legate and reformer*, Londres, 1902.

instances du roi et remit l'affaire aux cardinaux Wolsey et Campeggio. On voulut gagner du temps dans l'espoir que la passion de Henri s'apaiserait. Catherine d'Aragon ayant trouvé un savant défenseur dans la personne de John Fisher, évêque de Rochester, et ayant pu se fournir une copie authentique du bref adressé à sa mère par Jules II, Henri craignait de perdre son procès lorsqu'il reçut de Thomas Cranmer, chapelain des Boleyn, le conseil de soumettre le différend aux universités. En France, les facultés de Sorbonne, Orléans, Angers, Bourges, Toulouse finirent, sur les instances de François I^{er}, par se déclarer favorables au divorce; Cambridge, Oxford, Padoue suivirent cet exemple¹. Wolsey n'était pas opposé au divorce du roi, mais, comme il faisait traîner les choses en longueur, il finit par avoir contre lui la famille d'Anne Boleyn, et tomba en disgrâce († 1530). Henri se plaignit durement de la longueur du procès, qui, sur la réclamation de la reine Catherine, avait été dévolu au pape; pour se venger, il se fit proclamer, par les chambres ecclésiastiques, chef suprême de l'Église et du clergé d'Angleterre; puis il supprima les annates² (1532). Bientôt il se mit à cohabiter avec Anne Boleyn, et comme celle-ci, sur le point de lui donner une fille (Élisabeth), reprochait au roi de l'avoir trompée en lui promettant la couronne, il se résolut à ne pas attendre davantage la réponse de Rome, et contracta mariage le 25 janvier 1533. Cranmer, protestant de cœur et marié secrètement avec une cousine d'Osiander, fut nommé archevêque de Cantorbéry; son premier acte fut de déclarer invalide le mariage de Henri avec Catherine. De son côté, le pape annula, dès le 11 juillet 1533, la procédure de l'archevêque de Cantorbéry, puis malgré l'intervention de Jean du Bellay évêque de Paris, se prononça, le 23 mars 1534, pour la validité du premier mariage.

1. J. TRÉSAL, *Les Origines du schisme anglican*, p. 64. — 2. Redevance que payaient au Saint-Siège, à l'occasion de leur nomination, ceux qui avaient été pourvus d'un bénéfice.

3° Depuis février 1531, Henri s'était arrogé la *suprématie dans les affaires spirituelles*. Le clergé, faible et tremblant; y avait consenti en ajoutant la clause : pour autant que la loi du Christ le permet (*Quantum per legem Christi licet*). Après son mariage le roi rompit définitivement avec le pape. Le 1^{er} juin 1533, il proclama Anne Boleyn reine d'Angleterre; en 1534, il promulgua l'**acte de suprématie**. Le schisme était ainsi consommé. A la fois pape et souverain, Henri s'octroya tous les droits du chef de l'Église. La lâcheté du clergé fut grande; il résista à peine. Le parlement non plus ne fit pas grande opposition. Ne pouvant exercer par lui-même sa nouvelle suprématie religieuse, le roi confia en 1535 la charge de vicaire général des affaires ecclésiastiques au laïque Thomas Cromwell¹ et lui donna la préséance sur tous les seigneurs temporels et ecclésiastiques. Thomas commença par suspendre toute juridiction spirituelle. Quiconque la réclamait devait prêter le *Serment de suprématie* et de plus, après la naissance d'Élisabeth, le *Serment de succession*. Le refus de reconnaître la suprématie de Henri était puni de mort. Bon nombre d'ecclésiastiques et de laïques moururent martyrs. Parmi les principales victimes il faut citer Thomas Morus² et le cardinal John Fisher³. Sur ces entrefaites les biens de l'Église furent confisqués, les couvents supprimés (1536-1540), leurs revenus dissipés⁴.

Henri ne changea pas les enseignements de l'Église. Il punissait même de mort la transgression du célibat. Dans les **six articles**, il admit : la transsubstantiation, la communion sous une seule espèce, la confession, les messes pour les défunts, les vœux et le célibat. Le rejet de ces articles était puni de la peine capitale. On vit

1. MERRIMAN, *Life and Letters of Th. Cromwell*, Oxford, 1902. — 2. BRIDGETT, *Life and writings of Sir Th. More*, Londres, 1891. — BRÉMOND, *Le B. Thomas More*, Paris, 1904. — 3. BRIDGETT, *Vie du B. Jean Fisher*, trad. de l'anglais par J. CARDON, Lille, 1890. — *Analecta Boll.*, 1891, p. 121; 1893, p. 97. — 4. GASQUET, *Henri VIII et les monastères anglais*, 2 vol., trad. de l'anglais par J. PHILIPPSON et du LAC, Paris, 1894.

alors cet étrange spectacle. Les catholiques étaient exécutés pour confesser la primauté du pape, et en même temps les calvinistes et les luthériens montaient comme hérétiques sur le bûcher. Thomas Cromwell lui-même, accusé des crimes d'hérésie et de haute trahison, fut exécuté en 1540. Mais ce fut sur les épouses successives de Henri que se manifesta le plus l'arbitraire royal. Anne Boleyn fut soupçonnée d'adultère et d'inceste et monta sur l'échafaud (19 mai 1536). Le même jour le roi épousa Jeanne Seymour qui mourut peu de jours après avoir mis au monde un enfant qui devait régner sous le nom d'Édouard VI (24 octobre 1537). Puis le roi obtint la main d'Anne de Clèves, fille du duc de Clèves : qui n'eut pas l'heur de lui plaire et fut renvoyée en Allemagne (1540). Il épousa ensuite la jeune nièce du duc de Norfolk, Catherine Howard, qui lui manqua de fidélité et périt par la main du bourreau (1542). Catherine Parr sut s'imposer à lui et se rendre si indispensable, que, même soupçonnée d'hérésie, elle resta sur le trône jusqu'à la mort du roi (27 janvier 1547) ¹.

4° Pendant le règne d'Édouard VI (1547-1553), l'hérésie vint se joindre au schisme. Comme le roi n'avait que dix ans, le comte Seymour, actif partisan de la réforme, exerça la régence avec le titre de duc de Somerset. Le conseiller le plus pernicieux était Thomas Cranmer, qui, dès lors, jeta le masque et introduisit publiquement la nouvelle doctrine. La loi des *six articles* fut rendue sans vigueur ; la communion sous les deux espèces devint obligatoire ; le choix des évêques fut laissé à la couronne et le célibat des prêtres fut supprimé. Deux luthériens chassés de Strasbourg, Bucer et Fagius, obtinrent une chaire de théologie à Cambridge ; Bernardin Ochino, capucin défroqué, et un moine italien connu sous le nom de Pierre Martyr furent chargés d'enseigner à Oxford. En 1549, Cranmer abolit

1. HUME, *The Wives of Henri VIII and the parts they played in History*, Londres, 1908.

l'ancienne liturgie et prescrivit le *Book of common prayer*¹. De lourdes pénalités étaient édictées contre les ministres du culte qui refuseraient de s'y conformer. Le troisième manquement était puni de la prison perpétuelle. Les révoltes et les oppositions furent réprimées par la force. En 1552, Cranmer écrivit de concert avec Ridley, évêque de Londres, une *Confession de foi en quarante-deux articles*, mélange hybride, qui, tout en étant principalement calviniste, contient également des points de doctrine luthérienne, zwinglienne et catholique². Outre cela, Cranmer désirait une réforme des lois ecclésiastiques; déjà des commissions, nommées à cet effet, avaient élaboré un projet qui devait être ratifié par le Parlement, quand la mort du jeune roi arrêta tout. Il n'avait que dix-huit ans (6 juillet 1553).

5^e Marie aussi bien qu'Elisabeth étant nées, au jugement de Cranmer, d'une union illégitime, Edouard avait désigné, sur le conseil de Warwick, duc de Northumberland, la belle-fille de celui-ci, **Jeanne Gray**, comme héritière du trône. Mais le parti de **Marie** (1553-1558)³ était puissant; à la tête d'une armée, elle marcha sur Londres, s'en empara sans coup férir et monta sur le trône. Son premier acte fut de délivrer les prisonniers politiques. Par contre le duc de Northumberland, ayant tenté contre elle une révolte, fut exécuté; il en fut de même, un peu plus tard, de Jeanne Gray et de son père le duc de Suffolk. La tâche de Marie était très lourde. Charles-Quint et son ministre le cardinal Granvelle lui conseillaient la modération; d'autres condamnaient toute tergiversation comme une faiblesse. La proclamation royale du 18 août 1553 témoignait de calme et de prudence et exhortait les Anglais à vivre dans la charité chrétienne. La cour perdit bientôt sa sévérité puritaine. Les évêques légitimes reprirent leurs sièges. Peu à peu les ministres

1. DANIEL, *Prayer-Book. Its history, language and contents*, 20^e éd., Londres, 1902. — 2. BURNET, *The History of the ref. of the Church of England*, Londres, 1679, t. II, 209 s. — 3. ZIMMERMANN, *Maria die Katholische*, Frib.-en-Br., 1890.

protestants furent remplacés par des vrais croyants ; les ecclésiastiques mariés, démis de leur charge. Après le mariage de la reine avec Philippe II d'Espagne, le cardinal Réginald Pole, dont la tête avait été mise au prix de 50.000 ducats par Henri VIII, revint dans son pays avec les pouvoirs de légat de Jules III ; il prononça l'absolution des censures, déclara que les acquéreurs de biens ecclésiastiques ne seraient pas inquiétés et réalisa la réconciliation de l'Angleterre avec Rome (déc. 1554). Aux débuts Marie était très condescendante pour les non-catholiques ; mais les différentes insurrections et conspirations (Wyat, Suffolk, etc.) la rendirent plus sévère, et la décidèrent à remettre en vigueur les pénalités édictées contre les hérétiques. On compta dans la suite 280 exécutions (Cranmer, Latimer, Ridley). Ellen n'aurait pas mérité le surnom de *Marie la Sanguinaire*. Sous Henri VIII, Edouard VI et Elisabeth, la persécution fut bien plus cruelle. Marie mourut trop tôt pour le bonheur de ses sujets et le triomphe de la foi romaine (novembre 1558).

6° Marie Stuart, l'héritière légitime de la couronne d'Angleterre, était mariée à François II de France, et venait dans le testament de Henri VIII après Elisabeth² (1558-1603) ; celle-ci était, de plus, soutenue par le parti protestant et monta, après la mort de sa sœur, sur le trône d'Angleterre³. Elisabeth se montra d'abord indifférente à l'égard des affaires religieuses. Elle avait été élevée dans le schisme ; sous Edouard, elle inclinait vers le luthéranisme ; elle était catholique sous le règne de Marie, se fit couronner selon le rite catholique et jura de défendre l'ancienne religion. Paul IV, à qui elle avait annoncé son avènement au trône, lui répondit qu'on pouvait lui disputer la couronne ; cependant, au cas où la décision lui serait remise, il serait aussi conciliant que le

1. ZIMMERMANN, *Kardinal Pole, sein Leben und seine Schriften*, Ratisbonne, 1893. — 2. DESTOMBES, *La persécution religieuse en Angleterre sous Elisabeth et les premiers Stuarts*, 3 vol., 2^e éd., Lille, 1886. — 3. *Rev. des quest. hist.*, t. LVIII (1895), p. 456 ss.

droit lui permettrait de l'être. Cette réponse dut blesser profondément la hautaine princesse; ce ne fut cependant pas la cause mais seulement l'occasion prochaine de son passage au protestantisme ¹. Bientôt Elisabeth se sentit assez puissante pour entreprendre la destruction du catholicisme. William Cecil lui prêta son aide. Le 25 janvier 1559, Elisabeth abolit toutes les lois de sa sœur Marie et rétablit celles d'Edouard VI. Elle rompit complètement avec le Saint-Siège, fit voter par le Parlement l'*Acte de suprématie*, puis l'*Acte d'uniformité* qui exigeait le serment de tout titulaire d'un bénéfice ecclésiastique sous peine de perdre charge et biens. Les ecclésiastiques, en trop petit nombre, qui demeurèrent inébranlables durent céder leur place à des ministres protestants. Le 17 décembre 1559 Mathieu Parker fut sacré *invalidement* archevêque de Cantorbéry; la hiérarchie de l'Eglise d'Angleterre allait ainsi être peu à peu anéantie ². La moitié de la nation restait catholique au fond du cœur; mais nulle part le gouvernement ne rencontra une opposition vigoureuse contre l'oppression sans cesse grandissante des consciences. En 1562 on exigea le serment de suprématie de tous les membres du parlement, des ecclésiastiques, des avocats et des professeurs, puis les 42 articles d'Edouard VI furent encore soumis à une révision et réduits à 39 ³. Ceux-ci constituèrent désormais le credo officiel de l'Eglise anglicane; ils rejetaient le culte des saints, la sainte messe, la transsubstantiation, les indulgences, le purgatoire et surtout la primauté du pape. Pie IV cependant ne perdit pas espoir, et même Pie V témoigna, aux débuts, beaucoup de patience. Mais quand des centaines de partisans de Marie Stuart

1. BRIDGETT, *The true story of the catholic hierarchy deposed by queen Elisabeth*, Londres, 1889. — 2. Bulle du 13 sept. 1896 : *Apostolicae curae*. — BOUDINHON, *Etude théologique sur les ordinations anglicanes*; — *De la validité des ordinations anglicanes*, Canoniste contemporain, 1895. — BRANDI, *La condanna delle ordinazioni Anglicane*, 2^e éd., Rome, 1897. — PHILIPPS, *The extinction of the ancient hierarchy*, Londres, 1905. — F. DALBUS, *Les Ordinations anglicanes*, 2^e édit., Paris, 1894. — J. TRÉSAL, l. c., p. 381 s. — 3. Cf. Les XXXIX Articles de Religion, J. TRÉSAL, *Les Origines du schisme anglican*, Appendice I.

eurent été condamnés à mort ¹ (1568-1570) et que la persécution devint toujours plus vive, le pape prononça, le 25 février 1570, l'excommunication contre la reine, délia ses sujets du serment de fidélité, condamna le *Book of common prayer* et le serment de suprématie². Le gentilhomme qui afficha la bulle à la porte du palais de l'évêque de Londres paya son courage de sa vie. L'effort tenté pour délivrer Marie Stuart échoua; il ne fit qu'augmenter encore davantage la colère de la reine. On était accusé de crime de haute trahison, pour nier ou mettre en doute son droit à la couronne, pour admettre une bulle ou un bref du pape; le refus d'assister aux exercices religieux de l'église d'État (*High Church*) entraînait de fortes amendes et la prison (1571). Plus tard on décréta la peine de mort pour le fait de donner l'absolution ou de dire la sainte messe, d'ordonner et même d'héberger les prêtres catholiques. Bientôt les prisons furent remplies, et les fidèles, privés de leurs pasteurs, devinrent la proie de l'erreur.

7° Cependant un grand nombre de catholiques persécutés s'étaient réfugiés sur le continent. William Allen, ancien principal du collège de Sainte-Marie d'Oxford, travailla à former des prêtres anglais dans la vraie foi. Au prix d'effrayantes difficultés et de frais énormes, il fonda un séminaire à Douai (1568); les hérétiques d'Angleterre ayant créé des obstacles à cette œuvre, le séminaire fut transféré à Reims. A Rome florissait depuis 1579 le collège anglais dont les élèves s'obligeaient à aller dépenser leur zèle apostolique en Angleterre. En 1580, deux prêtres de la compagnie de Jésus acceptèrent la mission dangereuse d'évangéliser l'Angleterre, parcoururent le pays dans tous les sens, répandant partout les consolations et les bénédictions du ciel. Persons y travailla nombre d'années. Edmond Campion³ publia le fameux opuscule *De-*

1. J. LESLAEUS, Ep. Roffensis, *De titulo et jure ser. princ. Mariae Scot. reg., quo regni Angliae successionem sibi juste vindicat*, Rhemis, 1581.

— 2. Bulle *Regnans Dei*, Bull. Rom., éd. Turin, VII, p. 810 ss. — HERGENROTHER, *Kath. Kirche und christl. St.*, p. 678 ss. — 3. W. VAN NIEUWENHOF,

*decem rationes*¹ et subit le martyre. Après lui, d'autres missionnaires donnèrent encore leur vie pour le salut de ce peuple : Alexandre Briant, Thomas Woodhouse, Jean Nelson, Thomas Cottam; le prêtre Cuthbert Maine et une foule d'autres. Élisabeth souilla encore sa vie par le meurtre de Marie Stuart. C'est en vain que Philippe II d'Espagne essaya de venger ce crime : l'invincible Armada fit naufrage dans la Manche, et la reine put continuer la sanglante persécution jusqu'à sa mort survenue le 4 avril 1603. Son indifférence religieuse, sa cruauté et le dérèglement de ses mœurs jettent une ombre sur sa mémoire, qui eût été glorieuse pour l'habileté de sa politique et l'essor qu'elle sut donner au commerce et à la marine de son royaume.

8° Avec Élisabeth s'éteignait la maison des Tudors; la couronne d'Angleterre passa par suite aux Stuarts. Le premier de cette maison qui monta sur le trône fut **Jacques I^{er}** (1603-1625), fils de l'infortunée Marie Stuart. Il avait reçu une éducation calviniste; néanmoins les catholiques nourrissaient l'espoir que la dure oppression dont ils souffraient s'adoucirait avec lui. Le contraire eut lieu. Dès 1604, les lois cruelles entrèrent en vigueur. Les missionnaires (surtout le P. Garnet) s'efforçaient vainement d'amener les catholiques à la patience et à la résignation. La situation désespérée poussa quelques-uns (Catesby, Percy, etc.) à la fameuse **conspiration des poudres** (5 nov. 1605)². Tous furent rendus responsables du crime d'un petit nombre. Les lois devinrent plus rigoureuses; un serment de fidélité fut imposé, qui fut condamné par Paul V. Jacques ne s'en prit pas seulement aux catholiques; pour fortifier l'anglicanisme, il poursuivit aussi les presbytériens et les puritains, qui émigrèrent en grand nombre et allèrent coloniser le Massa-

Edmond Cāmpion, Amsterdam, 1888. — 1. *Decem rationes propositae in causa fidei*, Anvers, 1631. — 2. MORRIS, *The condition of catholics under James I. Father Gerards narrative of the Gunpowder Plot*, Londres, 1871. — PRÜLF, *Stimm. a. M. L.*, t. LIV (1899), 41 ss., 142 ss., 286 ss.

chusetts. Une insurrection finit par éclater et se continua sous le règne suivant.

9° **Charles I^{er}** (1625-1649), grâce à l'influence de son épouse, Henriette de France, sœur de Louis XIII, n'était pas défavorable au catholicisme. Il soutint cependant les calvinistes français contre Richelieu et débarqua trois mille hommes dans l'île de Ré. Ayant échoué de ce côté, il eut toutes sortes de difficultés avec ses divers parlements; il crut apaiser l'opposition en livrant les catholiques au fanatisme des puritains, qui à la fin le poursuivirent lui-même comme papiste, le chassèrent d'une ville dans l'autre, le firent prisonnier en 1647 et le décapitèrent en 1649.

10° Sous la **république** (1649-1660), **Cromwell**, puritain fanatique, persécuta les catholiques¹, soit parce qu'ils avaient embrassé le parti du roi, soit par haine contre Rome. Les Irlandais s'étant soulevés, il en fit tuer un grand nombre, et déporter plus encore en Amérique.

Charles II (1660-1685), qui était très doux, tenta vainement d'améliorer le sort des persécutés. Le parlement lui imposa même le bill d'uniformité (1662), puis le **bill du test** (1673). Cette loi devait exclure les catholiques fidèles de tout emploi civil ou militaire, en prescrivant le serment de fidélité et la réception de la cène avant l'entrée en charge. Le duc d'York, frère du roi, dut se démettre de sa fonction de grand-amiral. La persécution contre les catholiques devint plus violente quand Titus Oates (1678) accusa faussement les catholiques, et notamment les Jésuites, de tramer une conspiration contre la vie du roi. Charles II eut beau traiter Oates de menteur; il n'eut pas le courage de parler ainsi devant le parlement, d'où furent bannis les lords catholiques. Après un superbe discours de Norfolk, ils quittèrent la salle. Six Jésuites et beaucoup d'autres moururent sur l'échafaud².

1. GARDINER, *Oliver Cromwell*, Londres, 1901. — FIRTH, *Oliver Cromwell and the rule of the Puritans in England*, Londres, 1900. — 2. DESTOMBES, *La persécution religieuse en Angleterre sous Élisabeth et les premiers*

Jacques II (1685-1688), frère du roi précédent, était catholique; il s'employa, avec plus d'ardeur que d'habileté, à faire disparaître le bill du test, ainsi que les autres lois persécutrices. Il crut calmer l'opinion en publiant une déclaration de tolérance (1687) en faveur des sectes dissidentes; mais il fut renversé du trône par son gendre **Guillaume III** d'Orange et dut aller chercher refuge au château de Saint-Germain. Le nouveau roi accorda la liberté de conscience, seuls les catholiques furent exclus et persécutés. Le *bill of rights* donna au serment de fidélité une forme définitive. La situation resta telle jusqu'à la guerre de l'indépendance des colonies américaines et à la Révolution française; alors survint quelque changement et les catholiques rentrèrent peu à peu dans leurs droits.

§ 147. — Le Calvinisme en Écosse¹.

1° Le luthéranisme fut prêché en Écosse dès les premières années du règne de Jacques V (1524-1542). Quelques prédicateurs de la nouvelle doctrine périrent par le feu, les autres durent s'enfuir. Comme le clergé de ce pays était ignorant et vivait généralement en concubinage, la semence hérétique levait malgré tout très rapidement. Les nouvelles doctrines eurent plein succès parmi la noblesse appauvrie, qui convoitait les biens ecclésiastiques des chapitres et des couvents. En 1546, David Beaton, archevêque d'Édimbourg, fut mis à mort par les protestants. A ce groupe d'insurgés, poursuivi par le comte d'Arran, régent du royaume pendant la minorité de Marie

Stuarts, 2^e éd., Paris, 1893, t. III. — DE COURSON, *La persécution des catholiques en Angleterre, un complot sous Charles II*, Paris, 1898. — 1. A. BELLESHEIM, *Geschichte der kath. Kirche in Schottland*, 2 vol., Mayence, 1883. — BROWN, *John Knox*, 2 vol., Londres, 1895. — COWAN, *John Knox (Heroes of the Reformation)*, Londres, 1905. — HURAUT, *J. Knox et ses relations avec les églises réformées du continent*, Cahors, 1902. — ZIMMERMANN, *Die vermeintlichen Segnungen der schottischen Reformation*, Francfort, 1895.

Stuart, appartenait le prédicant, qui fut plus tard réformateur d'Écosse, **John Knox**¹. Celui-ci, né en 1505, était depuis longtemps déjà un adversaire de la vieille Église, et s'était joint comme aumônier aux révolutionnaires protestants. Après deux ans de prison en France, il aborda en Angleterre et se rendit plus tard (1553) à Genève, où il fut admis dans l'intimité de Calvin. Pendant ce temps il demeurait en relation avec les rebelles d'Écosse. C'est surtout en 1557, alors que vivait encore la reine-mère, Marie de Guise, que l'action protestante s'implanta en Écosse.

2° Knox prêchait la révolution, ce qui décida les lords protestants à faire alliance contre les catholiques. L'occasion prochaine de la révolte fut la mort que subit sur le bûcher un prêtre apostat, Waltère Milne (1558). Sous menace de révolution, on réclamait la liberté du culte. Knox revint de Genève et entreprit une guerre de destruction contre les églises et les couvents. Ni objets sacrés, ni objets d'art n'échappèrent au pillage; même la magnifique cathédrale de Saint-André d'Édimbourg tomba sous les coups des dévastateurs. En 1559 un traité eut lieu, consacrant la liberté de religion. La guerre continua quand même. La vraie religion disparut en Écosse à la mort de la reine-mère, Marie de Guise (1560). Le parlement abolit le catholicisme; la juridiction du pape fut répudiée; l'assistance à la sainte Messe, la célébration du saint Sacrifice furent punies de l'exil et de la confiscation des biens; à la troisième récidive la peine de mort était infligée; les biens ecclésiastiques échurent à la noblesse en récompense de la victoire obtenue grâce à son concours. John Knox introduisit l'organisation presbytérienne et prescrivit une confession de foi calviniste (*Confessio Scotica*)².

3° En 1561 mourut François II de France. Sa jeune

1. MEZGER, *John Knox et ses rapports avec Calvin*, Montauban, 1905. — STALKER, *John Knox, His ideas and ideals*, New-York, 1905. — 2. *Collection of the confessions of faith in the Church of Scotland*, 2 vol., Édimbourg, 1719-1722. — AUGUSTI, *Corp. libr. symb.*, p. 143 ss.

veuve **Marie Stuart**¹ retourna en Écosse sur l'invitation des protestants aussi bien que des catholiques. Les hérétiques étaient remplis de l'espoir qu'elle embrasserait le calvinisme et avaient déjà fait dans ce but tous les préparatifs. Ils avaient détruit tout ce qui pouvait rappeler l'ancien culte. Mais Marie demeura ferme dans la foi romaine et son séjour devint un vrai martyre. Si elle assistait à la messe, sa vie était en danger; on menaçait de lapider son chapelain. Knox, déposant toute honte, se prit même à injurier la reine du haut de la chaire; la chapelle royale fut envahie et pillée. Bien que Marie fût très modérée, prudente dans son action, aimable et bonne, les Calvinistes blâmaient toutes ses œuvres, et la couvraient elle-même de mensonges et de calomnies². Voulant trouver un appui au milieu d'un si abominable entourage, Marie épousa son cousin Darnley, qui passait pour bon catholique (1564). L'union ne fut pas heureuse; Darnley était mécontent de ce que tout le gouvernement ne fût pas remis entre ses mains. Il tomba victime d'une conjuration, le 9 février 1567. La reine ordonna une enquête juridique qui demeura sans résultat, les juges étant eux-mêmes du nombre des coupables. Tandis que la voix populaire dénonçait le comte Bothwell comme le véritable meurtrier, Knox, par une indigne calomnie, accusa la reine du crime, la disant coupable d'adultère et de meurtre³. Bothwell en vint à enlever Marie Stuart de vive force, et il la retint long-

1. PHILIPPSON, *Hist. du règne de Marie Stuart*, 3 vol., Paris 1891. — KERVIN DE LETTENHOVE, *Marie Stuart et l'œuvre puritaine, Le procès, le supplice*, 2 vol., Paris, 1891. — LANG, *The mystery of Mary Stuart*, Londres, 1901. — COWAN, *Mary, queen of Scots, and who wrote the casket letters?* 2 vol., Londres, 1902. — CARDAUNS, *Der Sturz Maria Stuarts*, Cologne, 1883. — MAXWELL SCOTT, *The tragedy of Forthringay*, Londres, 1895. — HENDERSON, *Mary queen of Scots, Her environment and tragedy*, 2 vol., Londres, 1906. — 2: EN 1562 Pie IV lui envoya un consolateur dans la personne du père Nic. Flor. Goudanus s. j. (de Gouda). — POLLEN, *Papal negotiations with Mary, queen of Scots, during her reign in Scotland (1561-1567)*, Edimbourg, 1901. — 3. L'innocence de Marie par rapport au meurtre de Darnley ne peut plus, après les dernières enquêtes, être révoquée en doute. Les soi-disant *casket letters* sont certainement fausses.

temps prisonnière, jusqu'à ce que, vaincue par des moyens indignes, elle consentit à accorder sa main au meurtrier de son mari. Cette condescendance ne put arrêter l'insurrection qui obligea la malheureuse reine à abdiquer et à transmettre le pouvoir à son jeune fils **Jacques**. Son demi-frère le comte Murray s'était chargé de la régence. Echappée de sa prison, Marie perdit contre Murray la bataille de Longside et s'enfuit en Angleterre, auprès de sa sœur Elisabeth, où elle trouva, au lieu de secours, une captivité de dix-neuf ans, suivie de la mort sur l'échafaud (18 février 1587).

4° Après la fuite de Marie Stuart en Angleterre, le parlement proclama le protestantisme religion d'Etat. Murray et Lennox opprimèrent les catholiques avec violence (1568-1572). La persécution ne fut pas moins cruelle sous le régent Morton (1572-1578). Il y eut une accalmie, quand Jacques VI, qui avait reçu cependant une éducation calviniste, prit lui-même en main le pouvoir. Mais le roi ne put opposer une longue résistance au fanatisme des Calvinistes, et la persécution recommença. On déclara une lutte à mort au catholicisme et même à la religion anglicane, quoique le roi mît tout en œuvre pour introduire cette dernière (1584-1592). Les presbytériens obstinés ne reculèrent pas, même lorsque Jacques VI, devenu en 1603 roi d'Angleterre, nomma des évêques en Écosse, condamna plusieurs prédicants et voulut imposer sa volonté par la force.

Charles I, son successeur, se heurta aux mêmes résistances ; il eut même à réprimer une révolte, et ne put empêcher les presbytériens, réunis en ligue ou *covenant* (1638), de rejeter le système épiscopalien et de déclarer l'Église d'Écosse indépendante. Les presbytériens écos-sais parvinrent même à prédominer quelque temps en Angleterre, et proclamèrent roi Charles II, qui prit la fuite. Malgré toute oppression et toute persécution, les catholiques ne s'éteignirent pas en Écosse. A l'effet de former des prêtres catholiques, un collège fut fondé à Paris, en 1578 ; un autre à Pont-à-Mousson (1576), qui

fut transféré à Douai en 1612; un troisième fut établi à Rome (1600)¹.

§ 148. — Le martyre de l'Irlande².

1° L'archevêque de Dublin ayant été assassiné en 1534, **Henri VIII** choisit un successeur capable de le seconder dans l'exécution de ses desseins. Le parlement d'Irlande, composé surtout de colons anglais, décréta la séparation d'avec Rome; quelques évêques seulement, ceux qui avaient été nommés par Henri, consentirent à prêter le serment de suprématie; tous les autres demeurèrent fidèles avec le clergé et le peuple. En vain l'on confisqua (1536-1538) tous les biens des couvents; les moines prêchèrent tous avec rigueur contre la suprématie royale. Le peuple irlandais demeura aussi ferme sous le règne d'**Edouard**; en certains endroits seulement l'astuce et la violence réussirent à le faire reculer. Pendant le règne de **Marie Tudor**, les évêques de la cour furent expulsés d'Irlande. La tourmente recommença à l'avènement d'**Elisabeth**; celle-ci voulut établir l'église d'État, nomma des évêques anglicans et s'obstina à triompher par la violence de la fermeté des catholiques. Il y eut un grand nombre de martyrs. Une guerre religieuse acharnée éclata et se termina en 1603 par une paix funeste. Mais même sous l'oppression, les Irlandais demeurèrent fidèles à leur foi³. Dans la suite se déchaîna, en vue d'exterminer ce peuple, une fureur systématique telle que l'histoire n'en connaît

1. LANG, *A history of Scotland from the Roman occupation*, t. III (1625-1689), Londres, 1904. — BROWN, *History of Scotland*, t. II; *From the accession of Mary Stuart to the revolution of 1689*, Cambridge, 1902. — 2. A. BELLESHEIM, *Geschichte der kath. Kirche in Irland*, 3 vol., Mayence, 1890-1891. — DE BEAUMONT, *L'Irlande sociale, politique et religieuse*, 2 vol., 7^e éd., Paris, 1863. — MURPHY, *Our Martyrs. A record of those who suffered for the catholic faith under the penal laws in Ireland*, Dublin, 1896. — BOYLE, *The Irish College in Paris from 1578 to 1901*, Londres, 1901. — 3. BALL, *The reformed Church of Ireland (1537-1888)*, 2^e éd., Londres, 1891.

guère de semblable. Déjà sous Élisabeth 600.000 arpents de terre furent distribués à des colons anglais. Les Irlandais furent trompés dans les espérances qu'ils avaient mises en **Jacques I.** L'expropriation des terres s'accrut. En Ulster on prit d'abord 400.000 arpents; un peu plus tard 400.000 autres arpents étaient enlevés au centre de l'Irlande. L'industrie et le commerce étaient rendus si difficiles que l'Irlandais trouvait à peine le moyen de vivre. La persécution continua cependant. Le clergé fut expulsé; l'abstention des offices anglicans était punie, le serment de suprématie fut exigé même des laïques. **Charles I** accorda aux Irlandais la liberté religieuse et la sécurité de leurs biens. Mais le gouverneur du roi, Lord Strafford, n'en tint pour ainsi dire aucun compte; les ennemis du roi en firent encore moins, et dans la période 1625-1649 furent encore confisqués 2.500.000 arpents de terre. **Cromwell** abattit la résistance désespérée de l'Irlande¹. Il fit transporter les riches propriétaires à Connaught et donna leurs biens à des protestants. De cette manière près de 5.000.000 d'arpents furent enlevés aux Irlandais. De plus, la tête des évêques, des moines, des instituteurs catholiques était mise à prix. On fit aussi savoir aux différentes cours que l'Angleterre aimerait voir des enrôleurs entrer en Irlande; bientôt 34.000 Irlandais furent recrutés pour les armées de France, d'Espagne et de Pologne. Sous **Charles II** et **Guillaume III** d'Orange de nouvelles confiscations suivirent. La reine Anne enleva encore 1.000.000 d'arpents de terre cultivable, au point de ne laisser aux Irlandais catholiques dans tout leur pays que le onzième de leurs terres.

2° Le XVIII^e siècle leur réservait des vexations sans pareilles dans l'histoire. Les catholiques irlandais devaient entretenir eux-mêmes leur clergé et payer en plus les *jura stolae* à l'église d'Etat. Il leur était défendu d'avoir des églises, et ils devaient se contenter de chapelles sans

1. IRWIN, *A history of presbyterianism in the south and west of Ireland* Londres, 1890.

tour ni cloche. Un catholique ne pouvait pas être tuteur; il ne pouvait ouvrir une école, ni faire ses études à l'étranger. Il était déchu de presque tous ses droits : il ne pouvait être ni juge ni avocat, ni occuper de haut grade dans l'armée; il n'avait pas de droit civil dans les villes; il ne pouvait pas porter des armes; il était privé de voix active et passive dans toutes les élections. Si le fils aîné de la famille passait au protestantisme, il devenait héritier universel. Aucun catholique ne pouvait acheter ni recevoir des terres d'un protestant, ni même en louer pour plus de trente ans; si la production augmentait, le prix du bail montait aussitôt. Tout protestant pouvait porter plainte en justice contre la transgression de ces ordonnances; et si l'accusation était reconnue fondée, la propriété passait dans ses mains. Un marchand catholique devait verser des impôts particuliers et ne pouvait se fixer en ville que pour un temps limité. De tous les industriels et ouvriers, le tisserand seul avait le droit d'employer plus d'un apprenti. Tout protestant pouvait, au prix de cinq livres, prendre pour lui le cheval d'un catholique irlandais, alors même que l'animal valait davantage. — Sur la fin du XVIII^e siècle, l'exécution de ces lois devint moins stricte. On put louer des terres ou en hériter pour 999 ans, occuper des charges civiles et même ouvrir des écoles, avec la permission de l'évêque anglican¹. Pendant tous ces temps de misères et de persécutions, les Irlandais étaient demeurés fidèles à leur foi. Des prêtres leur furent envoyés des collèges irlandais établis à Rome, à Paris, à Lisbonne, à Valladolid, à Louvain, à Anvers, à Lille, à Tournai; la misère de l'Irlande grandissant toujours, ces collèges furent soutenus par le Saint-Siège.

1. BELLESHEIM, *Gesch. der kath. Kirche in Irland*, t. III, p. 127 ss.

§ 149. — La réforme dans les Pays-Bas¹.

1° Sous le règne de Charles-Quint, la situation des Pays-Bas était des plus florissantes. Anvers surpassait par ses richesses et son commerce toutes les villes du monde. Bruges était célèbre pour ses tissages de laines d'Espagne; Courtrai, Tournai et Lille pour leur commerce de drap; Bruxelles, pour le trafic de ses tapis. On peut en dire autant des villes du Nord, en particulier de Dordrecht, de Leyde et d'Utrecht. L'industrie et le commerce prospéraient non seulement dans les grandes villes, mais même dans les campagnes. Ces riches provinces comptaient jusqu'à 300 villes, 150 places de marchés et 6.000 communes importantes².

2° Comme c'est le cas un peu partout, le luxe et la corruption furent les conséquences de cette richesse. Déjà la vie sensuelle qu'on menait à la cour des ducs de Bourgogne exerça une funeste influence sur la noblesse, qui passait son temps en fêtes et réunions, aux jeux et autres plaisirs, aussi bien se trouva-t-elle peu à peu profondément endettée. Souvent les bourgeois des riches villes ne le cédaient guère à la noblesse pour la dépense et le luxe. La littérature du temps n'était pas sans contribuer largement au dévergondage des mœurs. La situation ecclésiastique n'était pas non plus très brillante dans la première moitié du xvi^e siècle. Une grande partie du clergé manquait de la formation nécessaire; l'oisiveté et l'immoralité en étaient souvent la suite. L'instruction religieuse était négligée, le dimanche n'était plus sanctifié. Quatre

1. GACHARD, *Correspondance de Philippe II sur les affaires des Pays-Bas*, Bruxelles, 1848 ss.; — *Papiers d'État du cardinal de Granvelle*, Paris, 1841-1842. — PIOT, *Correspondance du cardinal de Granvelle*, Bruxelles, 1878 ss. — GROEN VAN PRINSTERER, *Archives ou Correspondance inédite de la maison d'Orange-Nassau*, Bruxelles, 1835 ss. (2 séries); — F. J. L. KRÄMER, 3^e série, t. I, Leyde, 1907. — 2. GUICCIARDINI, *Descrizione di tutti i Paesi-Bassi*, Anvers, 1588.

évêques seulement avaient la surveillance de dix-sept provinces; issus pour la plupart de maisons nobles et princières, ils cherchaient leur puissance et leur considération personnelle plus encore que le salut de leurs ouailles. Aussi le peuple vivait-il dans l'irrégion et l'immoralité à ce point que Marie de Hongrie, qui avait gouverné comme régente ces contrées pendant trente-cinq ans, écrivait à Charles-Quint qu'elle ne voulait pas vivre plus longtemps chez un peuple qui n'avait plus de respect ni pour Dieu ni pour les hommes.

3^o Il faut chercher les premières et les plus anciennes traces du **protestantisme** néerlandais dans les sectes fanatiques des Anabaptistes. Le luthéranisme vint ensuite; peu après les Calvinistes, qui retournaient de Genève ou de France, se virent entourés par un grand nombre de disciples. Les derniers venus devaient s'avancer bientôt aux premiers rangs¹. Les édits sévères, publiés par Charles-Quint contre les hérétiques, avec le consentement des États généraux, eurent peu de résultat. Les nobles donnaient l'exemple à la foule et favorisaient la nouvelle doctrine; leur but, en amenant ces désordres, était de s'emparer des biens ecclésiastiques, pour couvrir leurs dettes, et rétablir leur antique fortune. La haute noblesse avait de plus l'intention de chasser les Espagnols et de prendre en ses propres mains le gouvernement du pays. Le chef de ce mouvement était Guillaume de Nassau, prince d'Orange. Il vivait dans la dissipation, avait beaucoup de dettes² et était indifférent en religion³. Il avait reçu une éducation luthérienne; néanmoins il vivait à Bruxelles en catholique et appelait encore en 1561 les prédicants des *séducteurs du peuple* et des *bandits*. En la même année il promit à Anne de Saxe qu'elle pourrait rester luthérienne, alors qu'il écrivait à

1. VELTENAAR, *Théodore de Bèze et ses relations avec les théologiens des Pays-Bas*, Kampen, 1904. — 2. JUSTE, *Hist. de la révolution des Pays-Bas sous Philippe II*, t. I, 231 s. — 3. NAMÈCHE, *Guillaume le Taciturne, prince d'Orange*, 2 vol., Louvain, 1830. — LACHERET, *L'évolution religieuse de Guillaume le Taciturne*, Cahors, 1904.

Philippe II que son épouse pratiquerait le catholicisme. Un peu plus tard Guillaume était d'erechef luthérien, puis devint calviniste, en vue de conquérir la Hollande. La religion lui servait uniquement de prétexte pour réaliser ses ambitieux desseins. En 1555 Charles-Quint remit le gouvernement des Pays-Bas à son fils Philippe II. Celui-ci, bien que prince sage et prudent, était trop espagnol de sang et d'éducation pour que ses sentiments pussent cadrer avec ceux de ses nouveaux sujets; ne se sentant pas chez lui en Hollande, il retourna bientôt en Espagne (1559). **Marguerite de Parme** eut la régence; Guillaume d'Orange avait espéré l'obtenir, et de dépit, il commença une opposition systématique contre le gouvernement.

4° En 1559 eut lieu l'érection des nouveaux évêchés ¹. Le mécontentement qui en fut la suite était injuste au plus haut degré; Guillaume cependant et ceux de son parti l'entretinrent à dessein. Le séjour de soldats espagnols dans le pays était un second grief: Philippe II les retira. Les nobles haïssaient le cardinal Granvelle et sa politique: le roi le démit de son poste de ministre (1564). Ils avaient maintenant les mains libres: Philippe les laissa faire. Cette conduite faible et hésitante inspira de l'audace aussi bien aux nobles qu'aux hérétiques. Ceux-ci augmentèrent de jour en jour. A beaucoup de conférences qui se tenaient hors les murs, les assistants étaient armés. A Bruges et à Anvers la polygamie était très répandue. Des agents anglais et huguenots excitaient à la révolte et s'alliaient avec Orange. A Genève, Bèze déclara que le jour de la révolution était arrivé (1564). Les édits sévères portés contre les hérétiques n'étaient plus exécutés depuis la démission de Granvelle et servaient uniquement à fournir un prétexte aux révolutionnaires pour soulever le peuple. Dans le même but on annonçait

1. Les trois archevêchés de Malines, Cambrai et Utrecht, quatorze évêchés. A. HAVENSICUS, *De erectione novorum in Belgio episcopatum, deque iis rebus, quæ ad nostram hanc usque ætatem in eo praeclare gestae sunt*, Cologne, 1609.

constamment que l'inquisition espagnole¹ allait être prochainement introduite, ce qui ne fut certainement jamais la pensée de Philippe II. Cependant comme le nombre des hérétiques, et par suite aussi l'inquiétude et les troubles augmentaient toujours, Philippe ordonna vers la fin de 1565 l'exécution sévère des édits. Les conseillers bien intentionnés du roi voulurent l'avertir des funestes conséquences que pourrait entraîner une telle sévérité; mais Orange conseillait de proclamer aussitôt les ordres royaux, disant à un de ses confidents, qu'on verrait bientôt un magnifique spectacle². Le but était atteint. Partout on protesta contre l'inquisition. L'agitation profonde du peuple fut encore excitée par des libelles violents. On craignit que l'inquisition espagnole ne vînt réellement faire son œuvre. La révolution était proche.

5° A l'occasion du mariage du prince Alexandre de Parme, fils de la gouvernante des Pays-Bas, une vingtaine de nobles se liguerent ensemble à Bruxelles : c'est le fameux **Compromis** (1565) qui porta bientôt trois cents signatures. Il s'élevait contre la sévérité des édits et surtout contre l'inquisition espagnole que la noblesse était décidée à entraver de toutes ses forces, tout en faisant respecter l'autorité royale et en empêchant que l'ordre ne fût troublé par qui que ce soit. Les membres promettaient de se défendre mutuellement contre tous et appelaient le secours de Dieu sur le compromis qui avait pour but « la gloire du nom de Dieu, le service du roi et le salut de tous les citoyens de l'État ». Sur l'invitation d'Orange, quatre cents noblesse réunirent le 5 avril 1566 à Bruxelles et présentèrent une **requête** à la gouvernante. Elle était prévenue contre l'exécution sévère

1. On répandit même peu après l'avis tant discuté de l'inquisition espagnole qui déclarait tous les Néerlandais dignes de mort, de même que la sentence de mort prononcée par Philippe II contre tous les Néerlandais. Mais ces deux pièces sont fausses et de pure invention, fabriquées pour soulever la Hollande contre l'Espagne. Cf. P. J. Blok, *Bijdragen voor Vaderlandsche Gesch.*, 1907, p. 241 ss. — 2. *Vita Viglii*, p. 43. — Cf. V. DER HAER, *De initiis tumultuum*, Louvain, 1640, 2^e édit., p. 298.

des édits qui leur paraissaient dangereux et pouvaient aboutir à la révolte. Si les grands ou les États n'avaient pas appelé l'attention de la gouvernante sur ce danger, eux, du moins, ne voulaient pas assumer la responsabilité d'une révolution et demandaient la suspension provisoire des édits et de l'inquisition. Entre temps on pouvait décider le roi à adoucir les édits. On raconte que Barlaymont aurait tranquilisé la gouvernante par ces mots : « Comment, Madame, peur de ces gueux ! » Les nobles qui s'appelèrent désormais « gueux » ne se contentèrent pas d'une promesse de modération dans l'exécution des édits. La défiance réciproque s'accrut. Les hérétiques devinrent plus audacieux, les édits étant comme supprimés. Bon nombre d'exilés revinrent ; à Anvers se réunit un synode calviniste, dirigé par Aldegonde ; parfois 20 ou 30.000 hommes affluaient au prêche qui avait lieu à l'extérieur de la ville. Les prédicants Guy de Bray, Pérégrin de la Grange, Jean Taffin, François du Jon, Pierre Dathenus, Gaspard van der Heyden, Hermann Moded excitaient le peuple. Tout le pays fut mis en émoi, surtout la Flandre, l'Artois et la Hollande. Il y eut des prêches publics jusque sous les portes de Bruxelles. Le 14 juillet il y eut à Saint-Trond une grande réunion de nobles, tous alliés entre eux, qui proclama provisoirement la liberté religieuse et décida de défendre cette liberté contre le gouvernement. Immédiatement après, le synode d'Anvers conçut le dessein de présenter à son tour une requête à la gouvernante. Douze ou quatorze cents des principaux Calvinistes de toutes les provinces, unis à la noblesse dans un cortège solennel, présenteraient l'acte à Marguerite.

6° Or voilà que tout d'un coup, mais non sans préparation, la **fureur iconoclaste** se déchaîna. Moded et d'autres prédicants fanatiques, assurés de la protection de la noblesse, enflammaient la rage des Calvinistes. Dès le mois de juillet le peuple armé se jeta sur les églises isolées aux alentours d'Ypres et de Courtrai, détruisant les images et pillant les tronc. Les violences s'étendirent

d'un village à l'autre. Dans toute la Flandre occidentale il n'y eut guère d'église qui ne fût dévastée. La rage iconoclaste n'était pas moins vive dans le nord. Le comte de Brederode ordonna d'enlever toutes les images et tous les autels des églises de Vianen. Le comte de Kuilenburg assistait en personne à la dévastation de l'église. A Leyde les iconoclastes étaient conduits par deux nobles qui portaient le signe distinctif des gueux. A Utrecht et à Audenarde on en appelait également aux nobles. A Bruxelles même, d'après des informations communiquées à la gouvernante par le Conseil, Louis de Nassau et deux autres nobles de la suite d'Orange excitaient le peuple à la violence iconoclaste. La dévastation d'Anvers fut la scène la plus triste. A Notre-Dame on brisa les autels, les images, l'orgue et les vitraux; les tableaux furent troués, les ornements sacrés déchirés, les ostensoirs et autres objets précieux enlevés. Ces horreurs se continuèrent pendant trois jours entiers; les prêtres, les religieuses et les moines furent maltraités. Dans la seule province des Flandres quatre cents églises tombèrent sous les coups des dévastateurs. Les œuvres d'art du moyen âge furent détruites pour la plupart. Presque nulle part l'autorité ne s'opposa à cette fureur. Bruges, Mons, Cambrai, Douai et Utrecht furent les seules villes qui échappèrent à la tourmente.

7° A la nouvelle de ces scènes épouvantables Philippe II fut accablé de douleur et pris de violente colère ¹. Granvelle lui conseillait la douceur et l'engageait de nouveau à visiter en personne les Pays-Bas. Le roi aurait dû s'y rendre bien plus tôt, il avait toujours remis la visite; à présent de grandes difficultés s'offraient sur sa route : la faiblesse de sa santé, l'opposition des Cortès de Castille et la situation de Don Carlos, qui avait attaqué le duc d'Albe et avait tenu un singulier discours aux Cortès ². Philippe ne vint pas, malgré les encouragements

1. GACHARD, *Fureur de Philippe II sur le pillage des églises, 1566, Analect. Belg.*, p. 234. — 2. M. BÜDINGER, *Don Carlos' Haft*, Vienne, 1891, p. 17, 88-89.

de Pie V. Sa venue dans les Pays-Bas aurait-elle rétabli la paix? Déjà en décembre 1566 les nobles s'étaient unis à Amsterdam et à Anvers, dans le but de se défendre même contre le roi. Ils comptaient sur l'aide des Suisses, des Anglais, des Huguenots, recevaient même une lettre très encourageante de l'entourage du sultan résolu à attaquer l'Espagne, étaient également en relation intime avec les conjurés de Grumbach près de Gotha. Cependant Philippe, songeant aux moyens d'infliger une punition exemplaire aux insurgés néerlandais, prêta l'oreille aux conseils du moine augustin Lorenzo de Villavicencio. Le **duc d'Albe**¹, au bras de fer, fut l'homme chargé par lui de venger les crimes et de rétablir la paix. Albe était un excellent soldat, mais les faits qui suivirent prouvent qu'il n'avait pas les qualités de l'homme d'Etat. En août 1567, Albe entra à Bruxelles avec une armée de 10.000 hommes et établit, le 5 septembre, le *Conseil des troubles*. Le pays fut frappé de terreur. Conscients de leur faute, des milliers s'exilèrent volontairement, beaucoup furent condamnés à l'exil et à la confiscation de leurs biens ou à la mort; parmi les derniers étaient les comtes d'Egmont et de Hornes (5 juin 1568)². Albe ne procéda pas avec modération, même après sa victoire et la dispersion de ses ennemis. Le roi avait attendu pour faire une amnistie générale jusqu'au mois de novembre 1569; Albe la recula encore jusqu'en juin 1570. C'était alors trop tard. Là-dessus survinrent des taxes fort impopulaires du 100^e, du 20^e et du 10^e. Non seulement les hérétiques, mais aussi les vrais croyants et les fidèles sujets opposèrent de la résistance et devinrent hostiles aux Espagnols. « Ce ne fut point le penchant à l'hérésie et à la révolte qui mit les armes entre les mains des Néerlandais, ce furent les durs traitements des Espa-

1. *Revue des Deux Mondes*, 1865, t. LVII, p. 387 ss. — *Public. de la Soc. du Limbourg*, t. XXIX, p. 96 ss. — 2. DE BAVAY, *Le procès du comte d'Egmont avec pièces justificatives*, Bruxelles, 1854. — *Relation des exécutions à Bruxelles les 1, 2 et 5 juin*, etc. *Bullet. comm. d'hist.*, 2^e série, t. IX, p. 175 ss.

gnols » (Granvelle). Les Calvinistes en vinrent à une exaspération extrême. Leur haine contre la foi que confessait leur ennemi mortel grandissait sans cesse. Terribles furent les excès auxquels se livrèrent les Gueux après la prise de Brielle (1^{er} avril 1572); ils maltraitèrent et mirent à mort les dix-neuf martyrs de Gorcum ¹. Dans la même année le prince d'Orange s'empara de Ruremonde où ses soldats s'adonnèrent au pillage et au meurtre, dévastèrent les églises et les couvents et égorgèrent les douze moines de la chartreuse ².

8° Bientôt Philippe s'aperçut que la sévérité du duc d'Albe était impuissante à rétablir l'ordre. En 1573 un nouveau gouverneur, **don Luis de Requesens**, arriva à Bruxelles. Il fut amèrement déçu dans son attente des effets de l'amnistie en juin 1574. Orange ne désarmait pas dans son opposition contre l'Espagne. De Requesens maintint avec un inébranlable courage la gloire des armes espagnoles, mais il fut vaincu par la mutinerie constante des troupes qui ne recevaient pas leur solde. A l'arrivée du courageux **don Juan d'Autriche** les raisons principales de l'insurrection n'existaient plus; l'opposition continua cependant toujours : « Orange sauva la Hollande », dit Groen ³. **Farnèse** sut gagner en 1579 les provinces du sud à son parti; la Belgique fut ainsi conservée à la vraie foi. Orange groupa les provinces du nord dans l'*Union d'Utrecht* (1579). Dès lors il ne fut plus question de tolérance. L'hérésie, bien qu'elle n'eût encore conquis qu'une faible minorité de la population, s'empara de presque toutes les églises. Une oppression constante, la violation de la paix

1. GUIL. ESTIUS, *Novorum in Hollandia constantissimorum Martyr. passionis historia, anno 1572 a Domino G. Estio Hesselio Gorcom. S. Theol. Lic. descripta, ac amico Coloniam transmissa*; — *Historiae Martyrum Gorcomiensium Libri quatuor*, Douai, 1603. — HUB. MEUFFELS, *Les martyrs de Gorcum*, 2^e éd., Paris, 1908. Le volume contient la bibliographie se rapportant à toute l'histoire de la réforme dans les Pays-Bas. — 2. HAVENSIIUS, *Historica relatio duodecim martyrum curthusianorum, qui Ruremundae in ducatu Geldriae anno 1572 agonem suum feliciter compleverunt*, Gand, 1608. — 3. *Archives*, t. VIII, p. XLIII. — NUYENS, *La Pacification de Gand, 1576*, *Revue générale*, juillet et août 1876.

religieuse, de nouvelles scènes iconoclastes et le pillage sous la conduite des généraux Hohenlohe, Sonoy et Jean de Nassau poussèrent le peuple catholique à une résistance désespérée. Mais le parti des *Désespérés* fut vaincu. Over-Yssel passa en 1580 aux Provinces-Unies; Groningue suivit beaucoup plus tard. En décembre 1581 l'exercice public de la religion catholique fut interdit. Orange, dont Philippe avait mis la tête à prix, fut assassiné en 1584 à Delft, par Balthasar Gérard.

9° Le **Calvinisme**, établi dans les Pays-Bas comme église réformée quelques années déjà avant 1566, avait dû céder aux débuts devant le luthéranisme et n'avait guère été favorisé par Guillaume d'Orange; à la mort de ce dernier, c'était l'église prédominante. En 1571 les Calvinistes tinrent bien encore leur synode national à Embden, mais dès l'année suivante un synode calviniste particulier se réunit à Hoorn. Peu à peu se formèrent en Hollande et en Zélande des communautés réformées, au point qu'on dut rechercher un plus grand nombre de prédicants. Ceux-ci étaient rétribués au moyen des riches propriétés et des biens de l'ancienne église, que l'État avait accaparés au printemps de 1573. En 1574 fut fondée l'université de Leyde, surtout dans le but de « former de savants et de dignes pasteurs ». Le second synode national tenu à Dordrecht témoigna des grands progrès qu'avait faits le calvinisme; il s'occupa déjà de la traduction de la Bible, de la mise en vers des psaumes, inculqua le maintien de la Confession et du catéchisme de Heidelberg et fut témoin de la séparation des communautés wallonnes et néerlandaises. En Gueldre ce fut Jean de Nassau qui organisa l'église calviniste et y tint le premier synode (1579). Dathenus commença l'organisation calviniste à Utrecht. Il eut beaucoup de peine à maintenir son église contre celle de Duifhuis, qui était appuyée par le gouvernement. En Frise l'église réformée ne parvint à dominer qu'en 1580; comme partout ailleurs les biens des catholiques furent confisqués. Le premier synode eut lieu

à Sneek. Louis de Nassau fonda en 1585 à Francker une université pour prédicants ¹.

De bonne heure déjà on avait remarqué parmi les Calvinistes des défenseurs d'idées plus sévères et d'autres qui se déclaraient pour des opinions plus larges. Aux premiers synodes les deux tendances s'accusèrent nettement; Oldenbarneveld voulut, en 1590, organiser l'église hollandaise de concert avec des prédicants modérés des deux partis, mais fut depuis considéré par le parti extrême comme le chef des « libertins ». On parvint cependant à s'entendre sur plusieurs points, mais la doctrine sévère de la prédestination ne fut point acceptée par les modérés. Parmi leurs chefs se distingua depuis 1588 Jacques Harmensz, dit **Arminius** ². En 1602 il fut nommé professeur à l'université de Leyde où le sévère **Gomar** occupait déjà la même charge. Celui-ci ne voyait qu'avec regret Arminius attaquer le système de Calvin et de Bèze et attirer l'attention sur ce qu'il trouvait de bon dans saint Thomas et même chez Suarez et Bellarmín. Cette liberté d'Arminius provoqua ailleurs encore des colères, vu que le parti extrême formait de beaucoup la majorité parmi les prédicants des sept provinces. Les synodes du nord et du sud de la Hollande adressèrent donc en 1605 aux états généraux une requête pour tenir un synode national. Le gouvernement nomma une commission d'enquête, suivie d'une lutte si ardente que les états généraux se montrèrent peu disposés à convoquer un synode national. La conférence du 2 août 1609 à la Haye, où Gomar et Arminius défendirent chacun leurs idées, n'apporta pas la paix. La lutte continua même après la mort d'Arminius (octobre 1609). Il y eut une avalanche de livres et de pamphlets. En 1610 les Arminiens se réunirent à Utrecht, et conçurent, sous la conduite d'Uytendogaert, le dessein de soumettre aux états de Hollande une « Remontrance » rédigée par leur chef de concert

1. TH. VAN 'OPPENRAAIJ, *La doctrine de la prédestination dans l'Église réformée des Pays-Bas*, Louvain, 1906. — 2. J. H. MARONIER, *Jacobus Arminius*, Amsterdam, 1905.

avec Oldenbarneveld. Cette pièce, d'après laquelle ils reçurent le nom de **Remontrants**, s'attaquait à la doctrine de la prédestination de Calvin et exposait celle des Arminiens (juin 1610). L'année suivante, les Gomaristes présentèrent une « Contre-Remontrance » par laquelle ils réfutaient avec vigueur la doctrine des Arminiens et qui leur valut le nom de **Contre-Remontrants**. La lutte entre les deux partis n'en devint que plus ardente, bientôt le pays tout entier en fut ébranlé. Les Contre-Remontrants avaient pour eux le plus grand nombre des prédicants, mais les Remontrants avaient l'appui de la majorité des États de Hollande, d'Utrecht et d'Overijssel, outre celui des gouvernements de la plupart des villes situées dans ces trois provinces et en Gueldre. Les conférences de 1611 à la Haye et de 1613 à Delft n'aboutirent à rien; il en fut de même de la résolution de janvier 1614, par laquelle les États imposaient le silence et la tolérance aux deux partis. Oldenbarneveld était pour le parti des Remontrants. Maurice d'Orange, resté longtemps indifférent, commença à incliner vers l'opinion des Contre-Remontrants, d'autant plus qu'il n'avait plus confiance en Oldenbarneveld dont il était devenu l'adversaire politique¹. En 1617 il se rangea publiquement du côté des Contre-Remontrants, tandis qu'Oldenbarneveld fit exécuter la même année la « Vive Résolution » par laquelle il interdisait un synode et menaçait de recourir à la force pour maintenir la tranquillité. Maurice obtint cependant ce qu'il désirait; les états généraux décidèrent de tenir un synode national en 1618. Le 13 novembre se réunit le **Synode de Dordrecht**² (1618-1619). Bogerman présida les cent quatre-vingts séances auxquelles assistèrent plus de six cents membres. Après de vaines disputes le synode obtint des états généraux, le 1^{er} janvier 1619, le droit de juger les Remontrants. Le 14 suivant, Bogerman expulsa tous

1. GROEN VAN PRINSTERER, *Maurice et Barneveldt*, Utrecht, 1875. — 2. *Acta Synodi nat. Dortr.*, Leyde, 1620. — *Acta et scripta synodalia Dortracena Ministrorum Remonstrantium*, Harder-Wijk, 1620.

ceux-ci de la salle, et le synode prononça leur condamnation. Près de deux cents furent destitués, quatre-vingts furent exilés. Environ quarante se rallièrent aux Gomaristes, quelques-uns aux catholiques. La doctrine de Dordrecht servirait seule désormais de direction aux esprits envahis par le doute. Le synode était à peine levé, qu'Oldenbarneveld, déjà en prison depuis le mois d'août 1618, entendit prononcer contre lui, le 12 mai 1619, la sentence de mort qui fut exécutée le jour suivant. Hugues de Groot, jeté également en prison, put s'évader.

10° Tandis que le Calvinisme extrême parvenait ainsi à se maintenir et se conduisait comme s'il avait seul droit d'exister dans les Pays-Bas, le **catholicisme** était encore confessé par plus des trois quarts de la population et conserva la majorité jusqu'en plein ^{xvii}^e siècle. En 1587 il était encore officiellement reconnu que la dixième partie des habitants n'appartenait pas à l'Église réformée. Les causes de ce recul constant sont connues. D'une part l'érection des sept nouveaux évêchés (1559) n'avait pas eu le temps de porter ses fruits, et d'autre part le choix des évêques n'était généralement pas heureux. En conséquence la triste situation du clergé continua. Leur vie scandaleuse fut pour plusieurs la cause de leur apostasie; ils entraînaient avec eux bien souvent toute la paroisse. Parmi les laïques, il y avait, surtout dans les villes, un grand nombre d'indifférents, imbus de l'esprit irréligieux de la renaissance païenne dont l'influence contribuait à affaiblir dans ce pays la simplicité de la foi. Mais une des causes principales pour lesquelles le chiffre des catholiques diminua presque constamment pendant la **république**, c'est l'**oppression** incessante sous laquelle gémissait le catholicisme. Une terrible persécution de l'Église commença. Et cependant il n'y avait aucun motif de concevoir des soupçons contre les catholiques; ceux-ci aussi bien que les réformés combattaient les Espagnols, et la *Pacification de Gand* (1576) assurait d'ailleurs que papistes et anti-papistes travailleraient d'un

commun accord contre l'ennemi commun¹. Plus tard des tracasseries aussi obstinées que mesquines poussèrent les catholiques au désespoir : ils ne pouvaient en effet faire la moindre protestation² sans qu'elle n'entraînât la publication de nouveaux édits. La cause de leur oppression était la haine implacable contre Rome. L'exercice du culte fut interdit. Les prêtres et ceux qui leur avaient prêté leurs maisons et leurs granges furent punis d'une forte amende³. Le clergé supérieur et les réguliers étrangers eurent à quitter le pays, et leurs biens furent généralement confisqués. L'Église souffrit surtout des lois portées au sujet de l'enseignement : plus d'organisation catholique pour l'instruction ; imprimeries et livres catholiques furent interdits. Sous des peines graves, il était interdit d'envoyer les enfants s'instruire à l'étranger. Les catholiques furent exclus des charges de l'État et de tout emploi, et considérés pendant deux siècles comme des êtres inférieurs et incapables. Bien d'autres édits sévères concernant les autres exercices du culte furent provoqués par la violence des ministres protestants, mais ils demeurèrent le plus souvent sans résultat. Cette modération des officiers publics coûtait ordinairement très cher aux catholiques. Il fallait s'abonner chez le bailli⁴ ; celui-ci permettait alors, en retour d'une somme déterminée, de transgresser impunément les édits. Si une commune était pauvre ou refusait d'acheter sa liberté à prix d'argent, elle était sûre que ses assemblées religieuses ne se passeraient pas sans trouble. On resta ainsi près de deux siècles en proie au despotisme du bailli. Toutes ces vexations eurent un

1. Les Calvinistes « montraient en ravageant les temples, en maltraitant les ecclésiastiques, en interdisant la messe, ne vouloir s'arrêter qu'à l'extirpation du papisme. La coalition croulait par sa base. La révolution, de nationale, était devenue populaire et religieuse ». GROEN VAN PRINSTERER, *Archives*, VI, Introd., xxix. — 2. « Si l'on ne peut se fier aux catholiques, c'est Réformés qu'en est la faute ». *L. c.*, p. 676 — 3. L'amende montait à 25, 30, 100, et même à 1.000 florins. — 4. Le bailli de Delft reçut en onze mois 1.300 florins. Souvent encore vinrent se joindre à cette somme les droits de recognition ; par suite des changements et de la mort des prêtres, ils pouvaient monter très haut.⁵

heureux résultat sur quelques-uns, les ardents, qui s'attachèrent toujours plus fort à la religion persécutée ; mais les tièdes renoncèrent à la foi pour se soustraire à la persécution. L'apostasie fut fréquente surtout dans les villes. Les couvents et les abbayes, qui avaient existé en si grand nombre dans le pays, n'étaient plus. Les derniers couvents de femmes furent supprimés à Utrecht en 1613, et leurs possessions sécularisées. En fait, l'Eglise des Pays-Bas était sans chef, un grand nombre de prêtres sans courage. En 1583 Sasbout Vosmeer accepta la charge de vicaire général et s'efforça de rassembler le troupeau dispersé. Vers la même date, un nonce apostolique fut institué à Cologne et reçut, le 22 décembre 1592, des pouvoirs très étendus sur les Pays-Bas. Il éleva Sasbout Vosmeer à la charge de vicaire apostolique, lui donnant juridiction « en Hollande, en Zélande et les autres contrées des Pays-Bas ayant renoncé sur l'instigation de Satan à la foi catholique et à l'obéissance envers le roi légitime » (3 juin 1592). En 1596, la nonciature de Cologne fut divisée en deux ; Bruxelles devint le siège d'une nonciature spécialement instituée pour la Hollande. Un premier pas fut fait pour le rétablissement de l'archevêché d'Utrecht, par la nomination de Vosmeer comme archevêque titulaire de Philippi ; ce titre serait changé en celui d'archevêque d'Utrecht, aussitôt que les archiducs voudraient le permettre. Le nouvel archevêque de Philippi résida à Cologne jusqu'à sa mort (1614). Philippe Rovenius lui succéda. Sous l'action de ces hommes, le catholicisme reprit vigueur ; on reconquit beaucoup de positions qui semblaient définitivement perdues. A ce résultat contribuèrent pour une grande part les religieux ; ils parcouraient comme missionnaires le pays, soutenaient au péril de leur vie la foi des catholiques, et établissaient peu à peu de nouvelles résidences. Il y eut beaucoup de travail accompli, par les prêtres séculiers ; aussi bien que par les religieux, bien que leur nombre fût relativement petit¹. Le zèle des catholiques

1. En 1616 la mission était desservie par près de 200 prêtres séculiers

commença à naître. Dans les premiers jours on entendait déjà parler d'une foule de neuf mille personnes qui s'étaient rendues à Bois-le-Duc ou à Anvers pour y être confirmées. Au XVII^e siècle, et plus tard, les Sœurs spirituelles rendirent d'énormes services, et devinrent si nombreuses que le synode des réformés et les gouvernements de certaines villes en conçurent des inquiétudes¹. Elles donnaient l'instruction religieuse aux enfants, et de plus engageaient le peuple à assister aux offices de l'Eglise, ornaient les oratoires et les autels et confectionnaient des nappes et des ornements. Comme il arrive souvent en toutes les affaires humaines, le zèle dégénéra parfois en rivalité; cela n'empêcha pas le fruit de tant de travaux et de souffrances communes, et la vraie foi fut malgré tout maintenue dans le pays.

§ 150. — Le Protestantisme dans le Nord, l'Est et le Sud de l'Europe².

1° En **Danemark**, Christian II (1513-1523), ayant voulu introduire le luthéranisme, fut déposé du trône (1523). Son successeur Frédéric I (1523-1533) eut plus de succès. Le grand prédicateur de l'hérésie fut **Jean Tausen**³, qui obtint en 1527 la liberté de religion et fit accepter en 1530 sa *Confessio Havnica*. Christian III (1533-1559) livra au protestantisme le pays tout entier, et **Bugenhagen**⁴ se chargea de l'organisation ecclé-

et 15 Jésuites (Arch. Archev. Utrecht, t. I, p. 309). En 1617 on compte environ 250 prêtres séculiers, 17 Jésuites et 7 Franciscains (*ibid.*, t. XVII, p. 462). — 1. Vers l'an 1650 le synode estimait le nombre de ses membres à 20.000; ce chiffre est certainement exagéré. — 2. SCHÄFER, *Gesch. von Dänemark*, t. IV-V, Gotha, 1893-1902. — KARUP, *Gesch. der Kath. Kirche in Dänemark*, Munster, 1863. — WEIDLING, *Schwedens Gesch. im Zeitalter der Reform.*, Gotha, 1882. — KRAUSE, *Die Reformation und die Gegenreformation im ehemaligen Königreich Polen*, Posen, 1905. — SZLAVIK, *Die Reformation in Ungarn*, Halle, 1884. — *Consulatio Lutheranismi. Danici anno 1530 conscripta a Nic. Stagefyr seu Herborneo*, O. F. M., éd. L. SCHMITT, Quaracchi, 1902. — 3. SCHMITT, *Joann Tausen, der dänische Luther*, Cologne, 1894. — 4. HERING, *J. Bugenhagen*, Halle, 1888.

siastique. Les catholiques perdirent tous leurs droits politiques, ils ne pouvaient remplir aucun emploi ni recevoir d'héritage. Un prêtre ne pouvait entrer dans le pays sans encourir la peine de mort. En même temps, Christian III introduisit le protestantisme en **Norvège**; déjà auparavant Olaf, archevêque de Drontheim, avait dû s'enfuir du pays à cause de son zèle pour l'hérésie. La persécution et l'extermination des catholiques suivit tout naturellement. L'**Islande** ¹, après avoir résisté longtemps à la nouvelle doctrine, passa au protestantisme, après le martyre de l'évêque Jean Arsen (1551).

2° En 1519 la **Suède** tenta de secouer le joug danois, mais elle fut châtiée par le massacre de Stockholm (1520). Un peu plus tard, lorsque Christian II fut expulsé du Danemark (1523), le peuple suédois choisit comme roi **Gustave Wasa** ². Celui-ci avait fait à Lübeck la connaissance du protestantisme et l'introduisit aussitôt. Les *États de Westeras* déclarèrent le luthéranisme la religion nationale. Toute opposition fut repoussée par la force. Les plus fameux prédicateurs furent les frères Olof et Laurent Peterson. On conserva, du moins provisoirement, la hiérarchie et une partie des cérémonies catholiques. Quand le successeur de Wasa, Eric XIV, voulut introduire en 1550 le calvinisme, il fut chassé du trône. Son frère Jean III (1568-1592) épousa une princesse polonaise catholique et travailla de tout son pouvoir à ramener le pays au catholicisme. Ses efforts ³ appuyés par le légat Antoine Possevin, S. J., échouèrent par la faute de son frère, Charles. Celui-ci contrecarra également les plans du roi Sigismond III de Pologne, et le renversa du trône de Suède (1604) à cause de son zèle en faveur de la foi catholique. Tout

1. BAUMGARTNER, *Stimm. a. M.-L.*, t. XXIX (1885), p. 295 ss. — 2. J. MARTIN, *Gust. Wasa et la Réforme en Suède*, Paris, 1906. — 3. H. BIAUDEN, *Le Saint-Siège et la Suède durant la seconde moitié du XVI^e siècle*, t. I (1570-1576), Paris, 1907. — THEINER, *Schweden und seine Stellung zum Heiligen Stuhl unter Johann III, Sigismond III und Karel IX*, 2 vol., Augsburg, 1838 's.

espoir de conversion s'évanouit. Le fils et successeur de Charles, Gustave-Adolphe (1611-1632), fut même appelé le héros et le défenseur du luthéranisme. Sa fille, Christine de Suède, renonça au trône et se convertit à la vraie Église¹.

3° Le royaume de **Pologne** fut de bonne heure envahi par des disciples de Luther. Mais Sigismond I (1501-1548) empêcha la diffusion des doctrines nouvelles. Sigismond II ne partagea guère son zèle, toutes les sectes eurent bientôt leurs communautés. Les Luthériens, les Calvinistes, les Zwingliens et les Sociniens s'unirent en 1570 (*Consensus Sandomiriensis*) et obtinrent en 1573 liberté de culte. Jean de Lasco² était le chef du mouvement hérétique. Un grand mérite pour la défense de la doctrine catholique revient au célèbre cardinal **Stanislas Hosius**³. Il bâtit un lycée à Braunsberg et en confia la direction aux Jésuites, qui ont beaucoup travaillé en Pologne. Toutefois, même lorsque le danger de succomber au protestantisme eut disparu, les luttes religieuses continuèrent toujours et devinrent une des causes principales de la ruine de ce noble pays.

4° En **Hongrie**⁴, ce furent des étudiants de Wittenberg qui propagèrent le luthéranisme. Aussitôt la noblesse, convoitant les biens ecclésiastiques, favorisa l'hérésie. Le plus grand prédicateur, **Mathieu Devay**, qui abandonna en 1543 le luthéranisme pour le calvinisme, réunit en 1545 un synode de vingt-neuf prédicants. La doctrine de Calvin parvint à dominer chaque jour davantage et trouva son expression dans la *Confession Hungarica*.

En 1561 les Jésuites vinrent à Tyrnau. Tout en ayant

1. FRIS, *Königin Christine von Schweden*, traduct. P. KLAIBER, Leipzig, 1899. — CLARETTA, *La regina Christina di Svezia in Italia*, Turin, 1892. — 2. PASCAL, *Jean de Lasco, évêque catholique, réformateur protestant*, Paris, 1894. — 3. EICHORN, *Der ermländsche Bischof und Cardinal Hosius*, 2 vol., Mayence, 1854. — 4. BOD, *Hist. Hung. ecclesiastica*, 3 vol., Leyde, 1888-1890.

d'abord beaucoup à souffrir des protestants, ils obtinrent de nombreux fruits de salut. En 1583 le célèbre converti **Pierre Pazmany** entra dans la Compagnie, et fut comme missionnaire, et plus tard comme primat et cardinal, l'appui du catholicisme en Hongrie¹. En 1606 les protestants obtinrent le libre exercice de leur culte. La **Transylvanie** embrassa aussi le calvinisme, et la diète de 1556 accorda la liberté à toute religion.

5° Dans les villes quelque peu considérables d'**Italie**, se trouva bientôt une foule d'hérétiques, que la crainte de l'inquisition obligea de se disperser. Pierre Vermigli (Martyr) alla vivre en Suisse, puis à Oxford et à Strasbourg et mourut à Zürich. Bernardino Ochino, franciscain d'abord, ensuite capucin, était un orateur distingué. Il apostasia, se maria à Genève et devint professeur à Oxford. Vergerio, jadis nonce du pape, mourut professeur à Tubingue (1565). Paolo Sarpi², servite, était très favorablement disposé à l'égard du protestantisme et fit à Venise beaucoup de tort au catholicisme. Son ami Antoine de Dominis, archevêque de Spalatro en 1602, n'était ni luthérien ni calviniste, mais il combattit l'Église, sa juridiction, la primauté romaine, la sainte Messe, etc.³. Un des hérétiques italiens les plus connus était **Giordano Bruno**⁴ († 1600). Né en 1540 à Nole, il entra dans l'ordre des Prêcheurs, qu'il quitta bientôt pour traîner une vie errante. Bruno défendit le panthéisme dans plusieurs écrits, accablant l'Église de ses outrages et menant une vie dissolue. Cité en 1600 à Rome devant le tribunal de l'Inquisition, il fut condamné et mourut sur le bûcher⁵.

Fauste Socin attira un grand nombre de disciples († 1604). Son oncle Lélo Socin († 1562) se trouvait en rela-

1. SCHWICKER, *Pater Pazmany, Kard.-Erzb. und Primas von Ungarn und seine Zeit*, Cologne, 1888. — 2. REIN, *Paolo Sarpi und die Protestanten*, Helsingfors, 1904. — 3. Voir son livre *De republica christiana*, libri quatuor, Londres, 1617. — 4. LOUIS, *Giordano Bruno, seine Weltanschauung und Lebensauffassung*, Berlin, 1900. — 5. Ses ouvrages ont été récemment édités par KUHLENBECK, Iéna, 1890 ss.

tion avec les protestants d'Allemagne et laissa des œuvres inédites, que l'auste reçut en héritage. Celui-ci développa les idées que contenaient ces écrits et en vint de la sorte à établir un protestantisme rationaliste. Il séjourna longtemps en Pologne et gagna presque tous les *Unitariens* à la secte des **Sociniens**. Il était d'accord avec Luther sur plusieurs points de doctrine, mais il alla plus loin que lui, niant la grâce et le péché originel, exagérant la puissance de la raison, déclarant l'Écriture presque inintelligible tout en la reconnaissant comme l'unique source de foi ¹. Plus tard les Sociniens rejetèrent tout ordre surnaturel et enseignèrent le pur rationalisme. La secte était nombreuse en Angleterre et en Hollande, où les communautés n'étaient cependant pas tolérées, en Suisse, en Prusse, dans le Palatinat et surtout en Transylvanie ².

6° Tous les efforts tendant à répandre le protestantisme parmi les **Greco schismatiques** échouèrent. Déjà Mélanchton avait, en 1559, envoyé la Confession d'Augsbourg au patriarche de Constantinople, mais sans recevoir de réponse. On attendit des temps meilleurs. Les professeurs de Tubingue, Crusius, Andreae, etc., reprirent ces tentatives auprès de Constantinople en 1573. Leur apostolat ne resta pas moins infructueux. Le patriarche Jérémie II réfuta même leurs thèses et demanda à ne plus être inquiété dans la suite. Les efforts des Calvinistes hollandais n'eurent pas plus de succès. Cyrille Lucaris ³, qui échangea en 1620 le siège patriarcal d'Alexandrie avec celui de Constantinople, prêta l'oreille à leurs avances et publia en 1631 une Confession de foi, où il professa, au sujet de la prédestination et du sacrement d'Eucharistie, la doctrine de Calvin, mais il expia cet acte téméraire. Le concile de Constantinople (1634) le condamna comme hérétique et le déposa de son siège.

1. LEGLER, *Fauste Socin*, Genève, 1886. — 2. Les œuvres de Lelio et Fauste Socin ont été éditées par OEDER, Francfort, 1739. — 3. PICHLER, *Cyrrill Luharis*, Munich, 1862. — S. VAHLÉ, art. *Constantinople (Église de)*, dans le *Dict. de Théol. cath.*, col. 1426 ss.

L'astucieux prélat, aidé par les ambassadeurs d'Angleterre et de Hollande, sut peu après reconquérir son siège, mais il n'eut plus la confiance de ses évêques. Démis de nouveau en 1638 et accusé de trahison, il subit par ordre du sultan Amurat IV une mort violente. Plusieurs conciles condamnèrent son hérésie, et dans le but de prévenir des mouvements hérétiques nouveaux, ils prescrivirent la confession orthodoxe de Pierre Mogilas, métropolite de Kiev et chef de l'Eglise russo-polonaise.

§ 151. — Causes de la prompte diffusion du Protestantisme¹.

L'histoire de la réforme nous montre avec évidence les causes qui ont favorisé le rapide progrès de l'hérésie. Ces causes se ramènent à trois : l'état de la société ecclésiastique, la doctrine hérétique et la manière dont elle fut prêchée au peuple.

a) La **situation** du monde d'alors était généralement très triste. Par suite de la décadence de la scolastique, du grand schisme, de la renaissance païenne, par suite de nombreux abus réels ou supposés, de vives oppositions s'étaient faites à la longue aussi bien entre le peuple et le clergé qu'entre les princes et Rome. Dans certains pays ces oppositions s'étaient même changées en haine, à cause des plaintes incessantes contre la curie romaine. Il en résulta un mécontentement général au sujet de l'état de choses existant, un désir de changement, surtout de liberté et d'indépendance dans les opinions et l'action ; avec cela, un grand orgueil, qui est toujours cause de corruption morale. Pour comble de

1. MARX, *Die Ursachen der schnellen Verbreitung der Reform.*, Mayence, 1834. — DÖLLINGER, *Die Reformation, ihre innere Entwicklung und ihre Wirkungen*, 3 vol., Ratisbonne, 1846 ss. — JANSSEN, *L'Allemagne et la Réforme*, t. I. — HERGENRÖTHER-KIRSCH, *Handbuch der allg. Kirchengesch.*, t. III, p. 172 ss. — BAUDRILLART, *L'Eglise catholique, la Renaissance, le Protestantisme*, Paris, 1904.

malheur, l'immoralité n'avait pas seulement entamé le peuple mais aussi le clergé, elle avait même conduit quelques ordres religieux aux bords de l'abîme. Le penchant aux plaisirs sensuels surtout en amena plus tard un très grand nombre à embrasser l'erreur. On y était porté d'autant plus facilement que les restes des hérésies d'autrefois renaissaient presque spontanément en beaucoup d'endroits et que l'ignorance du clergé était bien grande dans beaucoup de contrées des pays germaniques, et même en France et en Suisse.

b) Une telle société était sans aucun doute un champ tout préparé à recevoir la **doctrine** de la réforme. Le premier soin de Luther, de Calvin et de Zwingli fut de nourrir la haine contre la curie et de détacher de Rome le peuple avec son clergé et ses princes; de flatter ensuite les sens, en supprimant le jeûne et l'abstinence, la confession et les vœux de religion¹. De tels effets furent atteints au moyen de la doctrine de la justification par la foi seule, du libre examen, de la certitude du salut, de la prédestination, des inconvénients ou du moins de l'inutilité du célibat et des bonnes œuvres.

c) Dans la **manière d'introduire** cette doctrine, les réformateurs flattaient la noblesse et les princes par la convoitise des biens ecclésiastiques, des richesses des couvents et des abbayes². Le même appât servit presque partout à exciter les passions du peuple en suggérant le désir d'une situation meilleure. La vanité fut aussi exploitée : la communion était donnée sous les deux espèces, les exercices du culte se faisaient dans la langue du pays, et par-dessus tout le plus simple laïc était élevé au rang d'interprète de la Bible où il trouverait lui-même la doc-

1. « *Maxima horum pars visa est ea modo ex Evangelio pettisse, primum ut Antechristi Romani et Pseudoepiscoporum tyrannidem a se depellerent, deinde ut jugum qualiscumque disciplinae, poenitentiae, et religionis universae, quae in Papatu reliqua fuit, abjicerent, proque carnis suae arbitrio ac libidine instituerent agerentque omnia* ». MART. BUCER, *De regno Christi*, Bâle, 1557, p. 35 (DÖLLINGER, *Die Reform.*, II, p. 54). — 2. « *Nec pauci eorum qualemcumque Evangelii praedicationem eo tantum receperunt, ut in opes invaderent ecclesiasticas.* » Ibid.

trine du salut. Au surplus, les princes devinrent, surtout dans le luthéranisme, des papes (*Summepiscopi*) dans leur territoire, ce qui naturellement flattait leur ambition. Une des principales causes de la diffusion rapide de la réforme fut l'intervention des princes et des villes. De son propre mouvement le peuple n'a accepté la réforme nulle part. D'ordinaire, ceux qui apostasiaient tout d'abord étaient des aventuriers; encore étaient-ils peu nombreux et conduits par des moines ou des prêtres apostats. Le bon peuple dut à la fin céder partout à la force. C'est l'expulsion des prêtres, c'est l'interdiction du culte, c'est l'oppression et la mise au dernier rang de ceux qui demeuraient fidèles; tels sont les moyens violents qui ont détruit et extirpé le catholicisme presque partout où domine actuellement le protestantisme. Dans certains pays, pour abuser le peuple, on ne touchait point, tout d'abord, aux vieux usages romains. Les réformateurs eurent toujours le plus de succès là où le peuple était corrompu et indifférent en religion.

Il y a par suite une différence énorme entre la diffusion du catholicisme dans les premiers siècles de l'Église et la diffusion du protestantisme. Le premier obtint ses progrès par le sang de ses martyrs; le dernier, grâce surtout aux intérêts temporels et à la violence du pouvoir séculier. D'ailleurs les princes protestants ne laissèrent la liberté à personne (*Cujus regio, ejus et religio*): après avoir fait un choix dans les éléments des différentes hérésies, ils imposaient par la force ce mélange de doctrines¹.

§ 152. — Luittes intestines du Protestantisme².

1° En rejetant le magistère de l'Église et en déclarant

1. ONNO KLOPP, *Studien über Katholicismus und Protestantismus und Gewissensfreiheit in Deutschland*, Schaffhouse, 1857. — 2. DÜLLINGER, *Die Reformation, ihre innere Entwicklung und ihre Wirkungen*, 3 vol., Ratisbonne, 1846 ss. — JANSSEN, *L'Allemagne et la Réforme*, t. IV-V. — KAHNIS, *Der innere Gang des deutschen Protest.*, 3^e éd., 2 vol., Leipzig, 1874. —

la liberté d'examen, le protestantisme posa par le fait la cause des **controverse**s qui allaient suivre. Généralement l'unité régnait tant qu'il s'agissait de démolir, mais lorsqu'il fallait édifier, les sentiments humains, les divergences d'opinions des hérétiques se faisaient jour aussitôt. Une lutte implacable se déclara même entre les principaux théologiens protestants qui, aux débuts, étaient restés unis par leur haine commune contre Rome. Toute estime mutuelle avait disparu, parce que l'on s'attribuait réciproquement les intentions les plus mauvaises. La douceur chrétienne fit place à la persécution la plus vive; on eut recours à des lois sanglantes, à la prison et à la mort.

2° — a) La **controverse sacramentaire** avait éclaté de bonne heure entre Luther et Zwingli. — b) A la diète d'Augsbourg (1530) et aussi à l'*Interim* de Leipzig, Mélancthon avait fait plusieurs concessions aux catholiques. Lorsque des collègues luthériens lui reprochèrent cette conduite, il appela les points concédés des choses indifférentes ou *adiaphora*¹. Ce fut là la cause de la **controverse adiaphoriste**, violemment menée pendant de longues années avec profond acharnement, aussi bien du haut de la chaire que par la plume. — c) Agricola², ami et disciple de Luther, attaqua son propre maître et souleva la **controverse antinomiste**³, ce qu'il dut payer cher. D'après Luther, la loi ancienne excitait le pécheur à la crainte des jugements de Dieu; l'Évangile au contraire n'avait pas d'autre effet que de donner au cœur ainsi troublé courage et consolations. Agricola, de son côté, prétendait que la conversion avait son origine dans l'É-

TH. VAN OPPENRAAIJ, *La doctrine de la prédestination dans l'Église réformée des Pays-Bas depuis l'origine jusqu'au synode national de Dordrecht (1618-1619)*, Louvain, 1906. — ARNOLD, *Unparteyische Kirchen und Ketzerhistorie*, 2 vol., Francfort, 1699. — BOSSUET, *Histoire des variations*, 4 vol., Paris, 1689. — HARNACK, *Dogmengesch.*, 3^e éd., t. III, Tubingue, 1897. — SEEBERG, *Lehrb. der Dogmengesch.*, t. II, Erlangen, 1895. — 1. P. EBER, *Ein Stück Wittenberger Lebens, 1532-1569*, Ansbach, 1887. — 2. KAWEREAU, *J. Agricola*, Berlin, 1884. — 3. KAWEREAU, *Studien und Kritiken*, 1904, 4^{or} fasc.

vangile et son point de départ dans l'amour excité par la prédication de la passion et de la mort du Sauveur. Entraîné par sa véhémence, Luther ne comprit plus son ami d'autrefois, l'accusa injustement d'antinomisme, comme si Agricola supprimait la loi morale et donnait libre cours au péché. Agricola eut beau, par la suite, se rétracter complètement et s'humilier profondément devant Luther, il ne put regagner la faveur du chef de la réforme. — *d*) André Osiander¹, professeur à Nuremberg et Königsberg, regrettait les conséquences morales de la doctrine de Luther sur la justification. D'après lui la justice consistait dans l'habitation de Dieu dans l'âme, qui nous est méritée par le Christ et réalisée dans l'homme par la foi. D'où la **controverse osiandriste**² qui surpassa par sa véhémence toutes les autres. Mélanchton aussi bien que Flacius d'Illyrie accablèrent Osiander d'injures et de pamphlets et ne furent surpassés dans cette œuvre que par Joachim Mörlin, prédicant de Königsberg. Osiander, craignant pour sa vie, dut porter des armes même en chaire. Son défenseur, Funk, fut décapité comme osiandriste, et l'osiandriste fut condamné en 1567 par le *Corpus doctrinae Pruthenicum* de Chemnitz. — *e*) Luther avait rejeté la nécessité des bonnes œuvres. La corruption morale en fut la conséquence. Comme l'avaient déjà fait auparavant Mélanchton (1535), l'*Interim* d'Augsbourg et celui de Leipzig, Georges Major s'éleva contre cette doctrine et soutint que les bonnes œuvres étaient nécessaires. Amsdorf lui répliqua et ouvrit la **controverse majoriste** (1551). Il injuria Major, le traita d'antéchrist et alla jusqu'à proclamer les bonnes œuvres nuisibles au salut. Il trouva l'appui d'un grand nombre. Major dut prendre la fuite et n'obtint, malgré sa rétractation, aucun pardon de ses ennemis. Il mourut en 1574³. — *f*) La coopération de l'homme avec Dieu dans l'œuvre de la conversion avait été niée par Luther,

1. MÖLLER, Dr Andreas Osiander, Elberfeld, 1870. — 2. Cf. *Studien u. Kritiken*, 1844. — *Altpreuss. Monatsschr.*, 1902, p. 527 ss. — 3. SCHMIDT, *Justus Menius*, Gotha, 1867.

tout d'abord aussi par Mélanchton. Quand donc, en 1550, Jean Pfeffinger défendit la coopération de la volonté humaine (*synergismus*), il fut très vivement combattu par Amsdorf et Flacius d'Illyrie. La **controverse synergistique**¹ dura longtemps; les principaux théologiens luthériens y défendirent le pour et le contre, jusqu'à ce que le prince électeur Auguste de Saxe se fût déclaré en faveur du synergisme. — g) Pendant quelque temps plusieurs Luthériens de Saxe, ayant à leur tête Mélanchton, inclinèrent vers le **crypto-calvinisme**. La persécution qu'ils durent endurer après la mort de leur chef (1560) fut cruelle. Beaucoup furent exilés, d'autres furent jetés en prison. Les Luthériens demeurèrent vainqueurs par la force.

3° Le calme ne régnait pas davantage parmi les Calvinistes. L'opposition fut grande au sujet de la prédestination et de l'organisation ecclésiastique. La doctrine de la prédestination aboutit dans les Pays-Bas à la **controverse arminienne**². Les premiers membres de l'église réformée néerlandaise ne défendaient pas la prédestination absolue, dogme fondamental de la doctrine de Calvin. Au contraire leurs livres dogmatiques, qu'ils recevaient de la communauté calviniste de Londres, confessaient la prédestination conditionnelle, la répartition de la grâce aux hommes, la liberté de la volonté humaine sous l'action de la grâce et la possibilité de perdre la foi et la béatitude future. Cette doctrine modérée ne fut pas admise longtemps. Sous l'influence des prédicants sévères, qui avaient reçu leur formation à des universités de l'étranger, les synodes introduisirent la confession de foi néerlandaise et le catéchisme de Heidelberg qui proclamaient la prédestination absolue (1568). Cependant les prédicants les plus subtils ne s'inclinaient guère devant la décision du synode.

1. FISCHER, *Melanchthons Lehre von der Bekehrung. Eine Studie zur Entwicklung der Ansicht Melanchthons über Monergismus und Synergismus*, Tubingue, 1905. — 2. Cf. plus haut, § 149, n. 9. — Surtout D^r VAN OPPENRAAIJ, *op. cit.*, Louvain, 1906.

Tous ceux-ci, indépendamment l'un de l'autre, combattaient la prédestination absolue et préparèrent les voies à la violente querelle qu'allait commencer Arminius contre Gomar. A peine le premier avait-il reçu la charge de professeur de théologie (1603) que bientôt (1604) il entra en lutte avec ce dernier, son collègue à la même université ¹. Arminius défendait la prédestination conditionnelle : « *Tantum autem interest inter consequentem et antecedentem voluntatem, ut quibus singularibus personis vitam vult antecedente voluntate, illis ipsis mortem velit consequenti et delectetur in perditione illorum; vero non eodem modo antecedenti et consequenti voluntati obijciuntur, illi ut peccatores, huic ut contumaciter in peccato contra sapientiae invitationem perseverantes... Est enim praedestinatio singularis personae ad salutem et ad mortem voluntatis Dei consequentis, quae objectum considerat cum omnibus suis conditionibus et circumstantiis, quae secundum praecedens aliud decretum ordinatae sunt, ut salutem et mortem praecedant* ² ». Cette doctrine pouvait être mise d'accord avec la xx^e et liv^e question du catéchisme de Heidelberg; elle différait totalement du xvi^e article de la confession néerlandaise (*Confessio Belgica*). Gomar professait la prédestination absolue : « *Causa electionis, propria extrema prima, sive efficiens impulsiva est Dei gratia, hoc est mera gratuita dilectio... Causa impulsiva antecedens reprobationis a gratia et gloria ad justam damnationem est solum liberum Dei placitum* ³. » Le synode de Dordrecht rejeta la prédestination conditionnelle et établit, comme seule doctrine orthodoxe, la prédestination absolue au sens des *infralapsarii* ⁴, de sorte que le Christ est mort seulement pour les élus ⁵, ceux-ci sont

1. MARONIER, *Jacobus Arminius*, Amsterdam, 1903. — 2. *Examen Thesium D. Fr. Gomari*, p. 15 et 45 (éd. 1643). — 3. GOMAR, *Opp. Theol.*, III, p. 34, 346. — 4. C'est-à-dire *consequenter ad peccatum originale*. — 5. Cependant ces mots du catéchisme de Heidelberg (xxxviii^e réponse) que le Christ est mort pour les péchés du monde entier, ne furent point changés. On explique l'expression « le monde entier » ainsi : des hommes de chaque pays, de chaque race, de tout état et de tout temps.

poussés par une grâce irrésistible et ne peuvent pas perdre la foi. Cette doctrine, libre d'abord, fut désormais obligatoire. Le fatalisme avait triomphé, mais en même temps il avait pétrifié la théologie protestante des Pays-Bas. Cette situation persista encore au *xix^e* siècle et ne subit une réaction que de nos jours seulement.

Peu après, la controverse entre **Voétiens** et **Coccéjens** jeta le trouble dans l'église réformée néerlandaise. L'expérience ayant démontré que la Bible interprétée selon l'arbitraire d'un chacun ne pouvait devenir règle de foi, on en était arrivé peu à peu à une doctrine officielle définie. Jean Koch, de son nom latinisé Coccejus, de Brême, professeur à Francker (1636), puis à Leyde (1650), s'insurgea avec véhémence contre cet état de choses. Partant de ce que la Bible est la parole de Dieu, il en concluait que ce principe perdrait toute signification si la Bible était soumise à une doctrine officielle. Il s'en tint à la Bible seule et vint par l'étude qu'il en fit à établir sa théologie de l'alliance. Coccejus distingua une alliance de nature et une alliance de la grâce. La première, qu'il appela aussi l'alliance des œuvres, existait avant la chute d'Adam ; la dernière, qui a suivi cette chute, avait selon lui une triple existence : avant, sous, et après la loi. C'est contre une telle théologie que s'opposa le fameux Gisbert Voétius, professeur de la célèbre école d'Utrecht ; il trouva principalement un appui dans Essenius, son collègue à la même école, et dans Maresius, professeur à Groningue. Coccejus était défendu par son élève Momma. La controverse fut encore alimentée, le jour où Coccejus soutint que la sanctification du dimanche et l'abstention de toute œuvre servile n'ont d'autre base que le troisième commandement. Il fut dénoncé comme violateur du sabbat. La division trouva bientôt des adhérents parmi le peuple. Les *Voétiens* étaient graves et raides, les *Coccéjens* d'un extérieur plus joyeux. Les noms des professeurs servirent de devises aux partis, surtout le jour où la politique vint se mêler à la controverse. Dans la lutte entre les *États* et la maison d'Orange, les *Coccéjens*

prirent parti pour les premiers et furent souvent appelés à cause de cela *faction de Loevenstein*. La guerre dura plus de dix-huit ans. On en vint enfin à un arrangement pacifique : des prédicants appartenant aux deux partis seraient alternativement choisis. On jugeait donc comme une affaire d'importance secondaire le fait de faire prêcher tour à tour la vérité et l'erreur.

L'organisation ecclésiastique donna lieu surtout en **Angleterre** à de longues querelles, la *High Church* avec sa hiérarchie devait naturellement être mal vue des Calvinistes. On trouva aussi que la liturgie avait gardé trop de souvenirs papistes. Après une lutte violente à laquelle prirent part les **Latitudinaristes**, qui se rapprochaient de très près des Arminiens, l'Église d'Angleterre se divisa en **Episcopaliens** et **Presbytériens** ou Puritains. Un peu plus tard un troisième parti se forma, celui des soi-disant **Indépendants** ou *Brownistes* ainsi appelés du nom de leur chef Robert Brown. Le nom des deux premiers partis indique suffisamment le caractère de leur organisation; le dernier était tout démocratique, il rejetait même l'organisation presbytérienne et était gouverné par une assemblée de députés pris dans les différentes communautés ¹.

4° Il va de soi que les controverses dont nous venons de parler devaient aboutir à la formation de **Sectes**. Outre les sectes déjà nommées, il est nécessaire d'en citer encore quelques-unes dans la série immense qu'elles composaient. Aux trois associations principales Luthéranisme, Calvinisme et Anglicanisme vint se joindre bientôt la secte des **Antitrinitaires**, qui défendaient des propositions rationalistes et niaient la sainte Trinité. La plupart d'entre eux appartenaient aux pays méridionaux, Michel Servet, Gentile qui fut décapité à Berne en 1566. La secte n'eut son en-

1. MAKOWER, *Die Verfassung der Kirche von England*, Berlin, 1894. — DRYSDALE, *History of the Presbyterians in England*, Londres, 1899. — DOUGLAS CAMPBELL, *The Puritanism in Holland, England and America*, New-york, 1892. — FLETSCHER, *Hist. of Independents in England*, Londres, 1862.

tier développement que chez les **Sociniens**¹. Les Anabaptistes primitifs perdirent leur caractère barbare, furent réunis en secte par Menno Simons² d'après lequel ils s'appelèrent **Mennonites** (1536). Ils se distinguent des autres protestants en ce qu'ils rejettent la doctrine de la foi sans les œuvres, le baptême des enfants, la prédestination absolue, le serment, la guerre et le divorce; ils se distinguent également par leur doctrine de la conversion intérieure de l'homme et par le maintien de l'excommunication. Ce dernier point amena des disputes et des divisions. Ils eurent aussi de la peine à rester étrangers à la controverse arminienne, ce qui fut l'occasion de nouvelles scissions en matière de doctrine. Le siège principal des Mennonites est dans les Pays-Bas, bien qu'ils se soient également répandus ailleurs, surtout dans l'Amérique du Nord. Complètement différents sont les **Baptistes**, issus en 1608 des Indépendants d'Angleterre et devenus plus nombreux vers la fin du xvii^e siècle. Ils rebaptisent, et confessent la doctrine de la prédestination proposée par Calvin. Les « Baptistes du septième jour », appelés depuis la réforme les **Sabbataires**, parce qu'ils célèbrent le Sabbat, devinrent avec le temps très nombreux, surtout dans l'Amérique du Nord (cent trente communautés). Dans les Pays-Bas, Haarlem constitue la communauté la plus importante. Le **mysticisme** rejetait toute organisation ecclésiastique et se contentait d'une vie intérieure et pieuse. Le premier fondateur fut Gaspard Schwenkfeld; il s'éleva contre la doctrine de Luther sur la justification, le libre arbitre et la cène, qu'il appela un pur symbole. Le baptême, d'après lui, était inutile, le corps du Christ était une matière émanée de Dieu et déifiée lors de la Résurrection. Ces conceptions furent développées plus tard par Jacques Böhme († 1624) qui eut un grand nombre de disciples.

1. Voir plus haut, § 150, n° 5. — 2. H. SCHUN, *Historiae Menonitarum plenior deductio*, Amsterdam, 1729.

Les *enfants de la lumière*, appelés ordinairement **Quakers**¹ (trembleurs), ont pour père un cordonnier, J. G. Fox († 1691). De la lumière intérieure qui éclaire tout homme (*S. Jean*, 1, 9) découle d'après eux sous l'influence immédiate de l'Esprit-Saint, non seulement toute conversion et toute piété, mais aussi la connaissance de la foi, de sorte que la sainte Écriture n'est pas la première source de foi. Ils ne reconnaissent ni sacrements ni sacerdoce. Le péché originel, seulement endormi, est réveillé par le péché actuel. Les Quakers n'ont pas de ministres. Dans les réunions religieuses, la parole et la récitation de la prière reviennent à celui qui se sent intérieurement invité par une illumination soudaine. La communauté appelle cette illumination par des gémissements et des pleurs. Le genre de vie des Quakers est sombre et grave; ils évitent tout jeu et toute manifestation de joie; ils refusent la prestation du serment et le service militaire. Tous portent à peu près le même habit. Les Quakers eurent aux débuts à subir en Angleterre une rude persécution. Leur organisation fut seulement perfectionnée par Robert Barclay et William Penn. Ce dernier fonda l'état des Quakers qui prit le nom de Pennsylvanie, avec Philadelphie pour capitale (1682)².

5° Le **piétisme**³ est une réaction contre la corruption morale de l'hérésie. En Allemagne il eut pour promoteurs J. Arndt, Jean Gerhard, J. Val. Andreae, Jean Meyfart, etc. Les débuts de l'ascétisme piétiste dans les Pays-Bas remontent au xvii^e siècle. Les principaux promoteurs de ce mouvement furent les frères Teelink, Guillaume († 1629), qui tint des « exercices » en vue de la piété, et Ewald; ensuite, le professeur d'Utrecht Voétius († 1676) qui écrivit pour ses élèves des « Exercices pour la piété ». Jodocus de Lodenstein († 1677), connu comme prédicateur de pénitence, eut de nombreux disciples et tint constamment des réunions mystiques, auxquelles pre-

1. CROESII, *Historia Quaekeriana*, 3 vol., Amsterdam, 1693. — 2. WEINGARTEN, *Die Revolutionskirchen Englands*, Leipzig, 1868. — 3. ALBERT RITSCHL, *Gesch. des Pietismus*, Bonn, 1880.

nait également part Anne-Marie Schurmann. En même temps parurent sur la scène, enseignant et prêchant, Guillaume de Brakel et Jacques Koelman, qui trouvèrent dans un grand nombre de Néerlandais des auditeurs sympathiques. Le nombre des disciples que s'était acquis le prédicateur français Jean de Labadie, appelé en 1666 de Genève à Middelbourg et déposé bientôt comme fauteur de troubles, diminua peu après sa mort survenue à Altona (1674). En 1675 une partie des *Labadistes* se fixèrent à Wieuwerd en Frise et disparut peu à peu, surtout quand cessa la communauté des biens (1688). Les sectes mystiques des *Frères angéliques*, des *Hébreux* et des *Collégiants* à Rynsburg et dans quelques villes de Hollande n'eurent qu'une brève existence. Les « Hattemistes » ne survécurent pas longtemps à leur chef Pontien de Hattem.

Le véritable fondateur du piétisme fut l'Alsacien Phil. Jacques Spener († 1705). Il vécut quelque temps avec Labadie à Genève, mais était moins fanatique que lui. Successivement prêchant à Strasbourg, à Francfort, à Dresde, à Berlin, il y fonda de « petites églises dans l'église », tint devant un auditoire d'élite des conférences pieuses et expliqua la sainte Écriture (*Collegia pietatis*). Bientôt cependant les auditeurs alièrent au piétisme, le fanatisme, l'orgueil et une haine malade contre le monde. Le piétisme fut très vivement combattu surtout par les professeurs de Leipzig. Christian Thomasius s'en fit le défenseur; il ne put empêcher qu'on fermât à Leipzig le *Collegium Philobiblicum* des disciples de Spener.

6° Le comte L. de Zinzendorf († 1760) fut le fondateur des **Hernhutters**¹; il réunit en une seule communauté dans la petite ville de Herrnhut, en Silésie, les frères moraves et les protestants (1722). Depuis 1727, la colonie forma une association ecclésiastique particulière organisée par le fondateur, assisté par Fred. de Watteville

1. MÜLLER, *Zinzendorf als Erneuerer der Bruderkirche*, Leipzig, 1900.

et Spangenberg qui tous les deux adhéraient au piétisme. Ils divisaient les membres de la communauté d'après l'âge et la condition : enfants, célibataires, mariés, veufs. Chacun de ces groupes avait un surveillant spécial, chacun avait son métier et son travail. Le caractère principal des Hernhutters, c'est « l'attendrissement pour Jésus, pour sa passion, ses plaies et sa mort ». Ce seul point domine dans tous leurs écrits et cantiques. Ils conclurent une alliance avec le Sauveur en 1741. Pour les élections, les mariages et d'autres entreprises importantes, on s'enquérail de sa volonté par la voie du sort. C'est aussi le hasard qui déterminait le passage à lire dans la Bible. Une agape précédait la cène. Les Hernhutters se sont répandus en Allemagne et dans les autres pays de l'Europe, même en Afrique, en Amérique et en Asie. Toutes les communautés étaient soumises aux anciens de Herrnhut, tandis que chaque communauté était dirigée par une hiérarchie complète, évêque, prêtres, diacres, etc., mais ceux-ci dépendaient en tout de la communauté.

7° Les **Méthodistes**¹, fondés par John Wesley, étudiant d'Oxford (1729), constituent une secte analogue à celle des Hernhutters et qui fut même un certain temps unie à cette dernière. Wesley avait rassemblé quelques condisciples en vue de se livrer en commun à l'étude et aux exercices de piété. Bientôt ils firent la visite des pauvres et des malades, prirent part chaque semaine à la cène, lurent beaucoup la sainte Écriture, Tauler et Thomas à Kempis. Ils furent appelés Méthodistes par mépris, comme inventeurs d'une nouvelle règle de vie (*methodus vitae*), qu'ils observaient exactement. Avec John et Charles Wesley, Georges Whitefield eut parmi eux une grande part d'influence. Au commencement, ils restèrent fidèles aux trente-neuf articles de l'Eglise anglicane.

1. ATKINSON, *The beginnings of the Wesleyan movement in America*, Londres, 1896. — JACKSON, *Gesch. vom Anfang, Fortgang und gegenwärtigen Zustand der Methodisten*, trad. KUNTZE, Berlin, 1840.

Mais lorsqu'ils commencèrent à être mieux connus comme fanatiques, ils furent abandonnés par les ecclésiastiques anglicans. Wesley remplaça donc ces derniers dans leurs fonctions et consacra lui-même des prêtres. Des laïques prêchèrent la bonne nouvelle et attirèrent beaucoup de monde. Ils enseignaient que l'homme est subitement justifié par la foi, et que la sainteté première lui est rendue d'après un mode dont il se ressent même corporellement; quiconque a reçu cette faveur est digne du salut et n'est plus capable de pécher. Wesley et Whitefield prétendaient être immédiatement dirigés par le Saint-Esprit, et leurs prêches provoquaient chez leurs auditeurs des convulsions violentes, des supplications et des soupirs. Ils appelaient cela « l'irruption de la grâce ». Ces manières violentes amenèrent une séparation entre eux et les *Hernhutters* (1740). L'année suivante les *Méthodistes* eux-mêmes se divisèrent en *Wesleyens* et *Whitefieldiens*, et après la mort de Whitefield dans d'autres sectes plus petites (1770). Pour maintenir une discipline sévère, ils divisaient la communauté en classes, dont la direction était confiée à des laïques. La surveillance suprême était exercée par un synode réuni tous les ans ou tous les quatre ans. Les *Méthodistes* sont répandus surtout en Angleterre et en Amérique où leur nombre est évalué à 20 millions.

8° Les **Zwedenborgiens**¹, formant l'église de la « Nouvelle Jérusalem », ne sont pas aussi nombreux. Ils eurent comme fondateur Emmanuel de Zwedenborg. Il croyait avoir des visions et être appelé à l'intelligence intime de la sainte Écriture. Dans ses nombreux écrits², il proclame une théosophie rationaliste et mystique. La base de sa doctrine est luthérienne; et l'édifice, construit sur cette base, est aussi peu surnaturel que possible. Il nie même la résurrection de la chair.

1. TAFEL, *Swedenborg und seine Gegner*, Tubingue, 1841. — GÖRRES, *Swedenborg und sein Verhältniss zur Kirche*, Strassbourg, 1827. — 2. Surtout *Vera christiana religio*, Londres, 1771. — *De Caelo et inferno*, Londres, 1758.

Leurs exercices religieux consistent dans des prières, des chants et des lectures de la Bible. La cène est célébrée quatre fois l'an. Les Zwedenborgiens sont nombreux en Angleterre et dans l'Amérique du Nord, mais surtout en Suède.

CHAPITRE III

L'ÉGLISE CATHOLIQUE ET LA VÉRITABLE RÉFORME.

§ 153. — L'activité réformatrice des papes¹.

1° Pendant que les hérésies de Luther, Zwingle, Calvin et d'une quantité de sectes qui en dépendaient arrachaient à l'Église des provinces et des pays entiers, la réforme tant désirée de la tête et des membres commençait ailleurs. L'Église que l'on croyait aux portes de la mort ressuscita à une vie nouvelle; et ce qui, d'après ses ennemis, devait hâter sa ruine fut l'occasion d'une efflorescence admirable. La papauté, avant la réforme, déclinait très profondément, mais elle reprit une énergique conscience de sa dignité souveraine; les pontifes regagnèrent la considération et le pouvoir et devinrent le centre de la véritable réforme; ils s'entourèrent d'un groupe d'hommes remarquables, de vie sainte et de grands talents qui combattirent l'hérésie avec succès, détruisirent les abus, établirent et confirmèrent la réforme désirée.

2° Le pape **Adrien VI**² possédait les meilleures in-

1. A. VON REUMONT, *Gesch. der Stadt Rom*, t. III, Berlin, 1868-1870. — RANKE, *Die römischen Päpste in den letzten vier Jahrhunderten*, 3 vol., 10^e éd., Leipzig, 1900. — HEFELE-HERGENRÖTHER, *Histoire des Conciles*, t. IX. — GIACCONIUS, *Vitae et res gestae Pontificum Rom.*, éd. OLDOINI, t. III, Rome, 1677. — PALATIUS, *Gesta Pontif. Rom.*, t. IV, Venise, 1688. — SCHWANE, *Dogmengeschichte der neueren Zeit*, Frib.-en-Br., 1890. — PAULSEN, *Geschichte des gelehrten Unterrichts*, 2^e éd., t. II, Leipzig, 1896. — 2. Cf. ci-dessus § 138, n° 10. — PASTOR, *Geschichte der Päpste*, IV, 2, Frib.-en-Br., 1907, p. 1-167.

tentions, mais le temps lui manqua pour les réaliser. Il restreignit les indulgences. Économe et sévère, il s'attira par cette dernière qualité une foule d'ennemis qui se réjouirent à sa mort, parce qu'ils ne l'avaient pas connu. Le règne de **Clément VII**¹ fut trop malheureux pour entreprendre une réforme. Il s'aliéna l'empereur Charles-Quint, en s'alliant avec François I^{er}; il en fut terriblement puni. Deux fois, il fut attaqué dans Rome et jeté dans le fort Saint-Ange, la ville éternelle fut pillée (sac de Rome, 1527). Ses plans politiques échouèrent, et l'Italie ne put devenir indépendante. Pendant son pontificat, le protestantisme s'établit définitivement : l'Angleterre se sépara de l'Église, les Turcs gagnèrent du terrain, la Hongrie fut perdue. L'indécision, le défaut d'énergie du pape, sa politique opposée aux Habsbourg furent en grande partie la cause de ces maux. Ce ne fut que **Paul III** (1534-1549)² qui entra résolument dans la voie de la réforme. Il eut le grand talent de choisir des hommes capables et nomma cardinaux Gaspard Contarini, Jacques Sadolet, Réginald Pole, Jérôme Aleandro, Jean Pierre Caraffa, Marcel Cervini, Jean Morone, etc. Par quelques-uns de ceux-ci, unis à plusieurs autres, il fit organiser un projet de remarquables décisions réformatrices³ (1537). A l'exemple des universités de Louvain et de Paris, Paul III fit dresser l'*Index* des livres défendus⁴; il donna un nouveau règlement à l'Inquisition romaine (1542) et mit à la tête le zélé cardinal Caraffa. D'illustres fondateurs d'ordres reçurent de Paul III leur approbation (saint Ignace, saint Jérôme Émilien et sainte Angèle Mérici). Le pape, luttant avec une force gigantesque contre toutes sortes de difficultés, parvint à réunir le concile de Trente. Sous le court pontificat de **Jules III**⁵

1. Voir plus haut, § 138, n. 11 et PASTOR, t. IV, 2, Frib.-en-Br., 1907. — 2. QUIRINI, *Imago optimi pontificis expressa in gestis Pauli III*, Brescia, 1745. — CAPASSO, *La politica di papa Paolo III e l'Italia*, Camerino, 1901. — 3. *Consilium delectorum cardinalium et aliorum praelat. de emendanda Eccl.*, LE PLAT, *Monum. ad hist. concil. Trid.*, etc., II, 596 ss. — 4. HILGERS, *Der Index der verbotenen Bücher*, Frib.-en-Br., 1904. — 5. J. TRÉSAL, *Les origines du schisme anglican*, p. 287 ss. — ZIMMERMANN, *Maria die Katholische*, Frib.-en-Br., 1890.

(1550-1555) qui vit l'Angleterre revenir à l'Église et sous celui de **Marcel II** (1555) il y eut peu de sessions. Quoique **Paul IV** (1555-1559)¹ comptât soixante-dix-neuf ans lors de son élection, il se montra encore vigoureux d'esprit et de corps. Déjà, comme cardinal (Caraffa), il était de tous points l'âme de la vraie réforme et avait fondé l'ordre des Théatins. Une congrégation nombreuse fut constituée pour une réforme générale; dans chacune des trois sections travaillaient 8 cardinaux, 15 prélats et 50 docteurs. Le pape se montra très sévère à l'égard de l'hérésie². Sa grande sévérité et son aversion pour la maison de Habsbourg lui nuisirent beaucoup; l'une le conduisit à une politique dangereuse et l'autre lui aliéna les esprits. Il bannit de Rome, en 1559, ses perfides neveux : deux d'entre eux furent traduits en jugement après sa mort³. Son successeur, **Pie IV** (1559-1565), beaucoup plus doux, était ami des Habsbourg. Il termina heureusement le concile et érigea la *Congregatio interpretum Concilii Tridentini*, ou Congrégation du Concile, publia une édition améliorée de l'*Index* et promut au cardinalat son illustre neveu saint Charles Borromée. A Rome, il fonda un séminaire dont les Jésuites eurent la direction. La conjuration formée contre la vie du pape en 1565 paraît n'avoir pas eu d'autres causes que le fanatisme⁴.

3° Après la mort de Pie IV, la Providence donna successivement à l'Église trois grands papes : un saint qui reforma les mœurs, un savant qui communiqua aux études ecclésiastiques une magnifique efflorescence, enfin un habile administrateur qui donna à la Curie une organisation nouvelle. **Saint Pie V** (1566-1572)⁵, de l'ordre

1. BROMATO, *Storia di Paolo IV*, 2 vol., Ravenne, 1748. — JENKINS, *The story of the Caraffa, the Pontificate of Paul IV*, Londres, 1887. — BORALEVI, *I primi mesi del pontificato di Paolo IV*, Livourne, 1888. — 2. Constit. *Cum quorundam*, Bull. Rom., IV, 4, 322. Constit. *Cum ex apost. officio*, RAYNALD, an. 1559, n° 14. — 3. *Revue Bénédictine*, t. XXII (1905) et XXIV (1907), 224 ss. *La disgrâce et le procès des Caraffa d'après les monuments inédits*. — 4. *Hist. Jahrbuch*, t. VI (1885), p. 3 ss., p. 161 ss. — RANKE, I, 228-229. — 5. *Acta SS. Boll.*, t. I Mai, p. 616 ss. — FALLoux, *Histoire de saint Pie V*, 2 vol., Angers, 1846. — JOYAU, *Saint Pie V, pape du Rosaire*, Lyon, 1891. *Analecta Boll.*, 1888, p. 45 ss. — *Rev. des quest. hist.*, XXXI (1882), 551 ss.

des Frères prêcheurs, mena une vie simple et très austère, il édifiait tout le monde par sa piété. Il prit des mesures sévères contre l'immoralité, la violation du dimanche et les blasphèmes; il améliora les tribunaux et tint chaque dernier mercredi du mois une séance publique où chacun pouvait porter appel de la sentence des tribunaux inférieurs. Rome fut transformée. Pour l'enseignement du clergé, parut en 1566 le *Catéchisme romain*¹; en 1568, le Bréviaire romain fut amélioré. Tout autre bréviaire, non approuvé par le Saint-Siège, ou n'ayant pas deux cents ans d'antiquité, fut défendu. En 1570, le Missel romain fut révisé². La musique religieuse fut encouragée et Palestrina créé maître de la chapelle papale. La Bulle *In Coena Domini* qui, depuis 1364, était publiée chaque année le Jeudi saint et contenait les censures réservées au pape, fut renouvelée par saint Pie V, sous une forme plus décisive. Il excommunia Élisabeth, reine d'Angleterre, et la déclara déchue du trône³ (1570). Il fit beaucoup contre les Turcs, conclut une alliance avec l'Espagne et Venise et remit le commandement en chef de la guerre à Don Juan d'Autriche, qui remporta la célèbre victoire de Lépante (6 oct. 1571). Le pape mourut aussi saintement qu'il avait vécu, le 1^{er} mai 1572, et fut canonisé par Clément XI (1712).

Son successeur, **Grégoire XIII** (1572-1585)⁴, était un savant jurisconsulte : il mit tous ses soins à élever le niveau de l'enseignement ecclésiastique et la vraie science catholique. Il dota richement le Collège romain qui fut nommé, après lui, l'Université grégorienne; plus richement encore le Collège germanique⁵ fondé par saint Ignace,

1. Les trois dominicains Léonard de Marini, Egidio Foscari, Francesco Forerio, y ont particulièrement collaboré; la rédaction définitive est due au docte Poggiani, secrétaire de saint Charles Borromée. — 2. WEALE et MISSET, *Analecta liturgica*, 3 vol., Paris, 1888-1901. — D. BÄUMER, *Histoire du bréviaire*, trad. fr. par DOM BIRON, 2 vol., Paris, 1905. — BATIFFOL, *Histoire du Bréviaire romain*, Paris, 1886. — 3. TRÉSAL, *Les origines du schisme anglican*, Paris, 1908, p. 420. — 4. CIAPPI, *Compendio delle attioni e vita di Gregorio XIII*, Rome, 1591. — 5. STEINHUBER, *Gesch. des Colleg. Germ.-Hungaricum in Rom*, 2^e éd., Frib.-en-Br., 1906.

destiné à opérer tant de bien en Allemagne; le pape ajouta à ce dernier établissement le Collège hongrois. Des fondations semblables eurent lieu par sa sollicitude, pour les Anglais, les Irlandais, les Grecs, les Maronites et les Arméniens; grâce à lui encore, s'élevèrent au moins vingt-trois collèges et séminaires : Braunsberg, Dillingen, Fulda, Prague et Vienne. Sous son pontificat parut la révision du *Corpus juris* à laquelle il avait travaillé lui-même étant cardinal; puis le *Martyrologe romain* amélioré. Grégoire XIII mérita la reconnaissance de tous les peuples civilisés, en opérant dans le calendrier la réforme qui porte son nom. Le plan, ayant pour auteurs le docte et subtil Lélío, le dominicain Ignace Danti, Christophe Clavius, jésuite, et le cardinal Guillaume Sirlet, fut approuvé par toutes les cours catholiques; alors le pape publia le nouveau calendrier et, après le 4 octobre, fit compter de suite le 15 octobre 1582¹. Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, les protestants s'opposèrent à l'introduction du calendrier réformé; les Russes et les Grecs font de même encore aujourd'hui². Grégoire XIII institua des nonciatures fixes comme celle de Cologne³. Peu de temps avant sa mort, le pape reçut trois princes catholiques japonais; il mourut en 1585.

Sixte-Quint (1585-1590) de l'ordre des Franciscains était de très humble extraction, mais possédait le don naturel du gouvernement⁴. Il commença par purger les États pontificaux des voleurs et des bandits et donna à son pays une nouvelle forme de gouvernement; puis il fit beaucoup pour l'embellissement de Rome, érigea quatre obélisques et acheva la coupole de Saint-Pierre. À la base de l'obélisque de la place Saint-Pierre, il fit dessiner un gnomon par le célèbre astronome Ignace Danti,

1. *Constitutio Inter gravissimas*, 13 février 1582. — 2. F. KALTENBRUNNER, *Vorgesch. der Greg. Kalenderreform*, Vienne, 1876; *Die Polemik über die Greg. Kalenderreform*, Vienne, 1878. — 3. PIEPER, *Zur Entstehungsgesch. der ständigen Nuntiaturem*, Frib.-en-Br., 1894. — 4. A. V. HÜBNER, *Sixte-Quint*, 3 vol., Paris, 1870. — CUGNONI, *Memorie autografe di papa Sisto V* (Arch. della Soc. rom. di stor. patr., 1882).

évêque d'Alatri. Malgré la construction du célèbre aqueduc *Aqua felice*, de la *Via felice* et du *Borgo felice* et d'autres, encore, il déposait chaque année un million de ducats dans le château Saint-Ange. Son œuvre principale fut la nouvelle organisation de la Curie romaine : le nombre des cardinaux fut fixé à soixante-dix dont six cardinaux-évêques, cinquante cardinaux-prêtres et quatorze cardinaux-diacres. Le pape institua les congrégations des *Rites*, celle du *Consistoire* et celle des *Réguliers*, et régla les pouvoirs de la congrégation chargée d'interpréter les décrets du concile de Trente. Par rapport à la France, l'influence de Sixte-Quint était médiocre, cependant ni l'Espagne, ni la sainte Ligue ne purent lui enlever l'espoir de la conversion d'Henri IV¹. Il dut pourtant l'excommunier en 1585. Peu de temps avant la mort du pape, la nouvelle édition de la Vulgate, à laquelle lui-même avait participé, était entièrement imprimée, mais la publication n'eut pas lieu². Cet illustre pontife ne régna que cinq ans et mourut en 1590.

4° Les règnes suivants furent très courts : **Urbain VII** (1590) 17 jours; **Grégoire XIV** (1590-1591) dix mois et **Innocent IX** (1591) deux mois. Le 30 janvier 1592 **Clément VIII**³ (1592-1605) fut élu. Comme ses deux prédécesseurs, il était favorable au parti de la Ligue qui refusait de reconnaître un prince huguenot; cependant il se montra fort content, lorsque Henri IV entra dans le sein de l'Eglise en 1593; par une prudence bien légitime, il attendit deux ans pour lui donner l'absolution de ses censures, le 17 septembre 1595. Dès lors les meilleures relations ne cessèrent de régner entre le pape et le royal converti, malgré les inquiétudes causées par certains articles de l'Édit de Nantes. Clément VIII accorda la pourpre aux illustres savants Tolet, Bellarmin, Baronius, d'Os-

1. SEGRETAINE, *Sixte-Quint et Henri IV*, Paris, 1861. — DEGERT, *Le cardinal d'Ossat*, Paris, 1894. — 2. KAULEN, *Gesch. der Vulgata*, Mayence, 1868. — *Hist. pol. Blätter*, 1894, II, 31 ss. — 3. WADDING, *Vita Clementis VIII*, Rome, 1723. — H. DE L'ÉPINOIS, *La Ligue et les Papes*, p. 343-668, Paris, 1886. — J. DE LA SERVIÈRE, art. *Clément VIII*, dans le *Dict. de Théol. cath.*

sat, Duperron. Il institua la congrégation *De Auxiliis* et réforma le Bréviaire ¹; il canonisa saint Hyacinthe et saint Raymond de Pennafort O. P. Notre Vulgate actuelle est l'édition officielle publiée en 1592. Pendant le jubilé de l'an 1600, le pontife vit venir à Rome près de trois millions de pèlerins.

Léon XI (1605) régna seulement quelques jours. **Paul V** (1605-1621) ² de l'illustre famille des Borghèse dut lutter contre la république de Venise qui s'emparait des dîmes, des biens ecclésiastiques et violait le privilège du for; après plusieurs avertissements, le pape lança contre elle un interdit. L'obéissance au pontife fut défendue sous peine de mort; bientôt la plus grande partie du clergé se soumit au doge, excepté les Capucins, les Théatins, les Minimes et les Jésuites qui furent de suite chassés. Paolo Sarpi lutta pour la république, tandis que Bellarmín, Baronius et Fagnanus soutenaient le pape; les protestants fomentaient la haine contre Rome; Henri IV, roi de France, vint heureusement s'interposer entre les deux partis. En 1607, on s'était mis d'accord, mais les Jésuites ne devaient rentrer qu'en 1657 ³. Paul V travailla avec zèle à la réforme; les arts et les sciences trouvèrent en lui un puissant protecteur.

Grégoire XV (1621-1623) déploya une grande vigueur pendant son très court pontificat. En 1621, parurent les Bulles *Æterni Patris* et *Decet Romanum Pontificem* qui déterminèrent la forme de l'élection papale encore employée aujourd'hui. L'année suivante, le pape fonda la congrégation *De Propaganda fide* ⁴ et canonisa saint Ignace de Loyola, saint François Xavier et sainte Thérèse. Il se tourna particulièrement vers l'Allemagne, soutint l'empereur Ferdinand II et reçut en don une grande partie de la bibliothèque de Heidelberg (*Palatine*); en Angleterre et en France, il exerça aussi une heureuse influence et jouit de la confiance de tous les

1. *Zeitschr. für kath. Theol.*, 1884, p. 289 ss. — 2. BZOVIVS, *Vita Pauli V.*, Rome, 1625. — 3. GADALETA, *Paolo V e l'interdetto di Venezia*, P. I, Trani, 1900. — 4. O. MEYER, *Die Propaganda*, 2 vol., Göttingue, 1852.

princes catholiques, et fit ainsi beaucoup pour l'extension de la foi, « embrassant le monde entier dans son incommensurable activité¹ ». C'est lui qui érigea en métropole l'Église de Paris. **Urbain VIII** lui succéda² (1623-1644). Dans la triste période de la guerre de Trente ans; le pape se montra l'adversaire de la politique austro-espagnole, et partisan de la France, sans doute par crainte de la suprématie des Habsbourg. On a soutenu qu'il se déclara pour Gustave-Adolphe, c'est une fable³. Le pontife favorisa la congrégation de la Propagande et construisit pour elle un séminaire des missions (*Collegium Urbanum*); il fit réviser la bulle *In caena Domini* (1627) restée en vigueur dans ses points principaux jusqu'à la publication de la bulle *Apostolicae Sedis* (1869). Dans une suite de constitutions et de décrets⁴, Urbain VIII régla les détails du culte des Saints. Il accorda aux cardinaux le titre d'*Éminence*.

5° C'est à cette époque qu'eut lieu en grande partie le procès contre **Galilée**⁵. Le système du monde de Ptolémée, admis jusqu'alors par presque tous les savants, approuvé par les saints Pères et les scolastiques, fut généralement enseigné pendant le xvii^e siècle. Le système du chanoine Copernic parut non seulement une attaque contre les philosophes aristotéliens, mais ne trouva même pas grâce auprès des astronomes, tels que Tycho-Brahé, Alexandre Tassoni, Christophe Scheiner, Antoine Dauphin et Juste Lipse. En général les catholiques, aussi bien que les protestants, regardaient ce système comme inconciliable avec la Bible: Mélancton le rejetait avec vigueur, et Luther disait: « Ce fou de Copernic veut bouleverser

1. RANKE, *Dierömischen Päpste*, II, 327. — 2. HERGENRÖTHER, *Kath. Kirche und christl. Staat*, p. 741 ss. — 3. *Hist. pol. Bl.*, t. XCIV, p. 471. — *Hist. Jahrb.*, t. XVI (1895), p. 336 ss. — 4. Cf. les constitutions *Sanctissimus* (1625), *Postmodum vero* (1625), *Coelestis Jerusalem* (1634), *Sacrosancti* (1644); *Bull. Rom.*, V, 3, 318, 387; VI, 1, 412; VII, 2, 321. — 5. *Opere di G. GALILEI*, Florence, 1890-1904. — E. VACANDARD, *Études de critique et d'histoire religieuse*, Paris, 1905, p. 295-387. — SORTAIS, *Galilée et les congrég. romaines, Études*, t. C (1904), 48 ss. — SCHANZ, *Hist. Jahrb.*, 1883, p. 163 ss. — GRISAR, *Galileistudien*, Ratisbonne, 1882. — FUNK, *Abhandl. u. Unters.*, II (1899), 444 ss. — H. DE L'ÉPINOIS, *La question de Galilée*, Paris, 1878.

toute l'astronomie. Mais la sainte Écriture dit que Josué arrêta le soleil et non la terre. » On ne voulait pas, pour ce nouveau système, s'écarter du sens littéral de la Bible, déjà battu en brèche par les protestants. Au commencement du XVII^e siècle, se trouvait à Florence Galilée, philosophe mathématicien du grand-duc Cosme de Médicis ; il prit la défense du système de Copernic, et en parla dans ses *Lettres sur les taches du soleil* (1613), non comme d'une hypothèse, mais comme d'une réalité incontestable. D'après les astronomes contemporains, notamment le Père Secchi, les preuves qu'apportait Galilée à l'appui de son système n'étaient pas concluantes, et au contraire les oppositions faites à Galilée pouvaient alors ne pas manquer de force probante. On examina donc cette doctrine qui, le 25 mars 1616, fut rejetée par la congrégation de l'*Index* comme contraire à la Bible¹. Après avoir essayé vainement de faire abandonner à Galilée son système, la congrégation lui interdit de « l'enseigner ou de la défendre soit par paroles, soit par écrits » et il en fit la promesse. Un an après, le livre de Copernic *De revolutionibus coelestibus*² fut mis à l'*index* par un décret envoyé à toutes les universités ; et le système de Copernic y était appelé *falsa doctrina Pythagorica divinae omnino adversans*. Quelques années plus tard, l'enseignement de ce système fut laissé libre comme hypothèse. En 1632, Galilée ayant manqué à sa promesse

1. Les deux propositions : « Le soleil est le centre du monde, et par conséquent immobile de mouvement local » et « La terre n'est pas le centre du monde, ni immobile, mais se meut sur elle-même tout entière par un mouvement diurne » furent condamnées, la première comme « insensée et absurde en philosophie, et formellement hérétique en tant qu'elle contredit expressément de nombreux passages de la sainte Écriture, selon la propriété des mots et selon l'interprétation commune et le sens des saints Pères et des docteurs théologiens » ; la seconde, comme « au moins erronée dans la foi ». — 2. Livre dédié au pape Paul III, sur les instances du cardinal dominicain Schomberg, évêque de Capoue (1543). Pour éviter tout éclat, on avait déclaré dans la préface que la théorie suspecte était développée purement à titre d'hypothèse. Elle avait été enseignée un siècle auparavant par le célèbre Nicolas de Cusa, dans son livre *De docta ignorantia*, dédié en 1443 au cardinal Cesarini.

(*Dialogo*)¹ comparut devant le Saint-Office; il n'y fut pas soumis à la torture, mais il dut abjurer ses « erreurs » et fut condamné, comme suspect d'hérésie, à la prison, peine commuée en réclusion dans le palais de l'ambassadeur de Florence (villa Médicis). Là, Galilée put s'adonner à la science et entretenir un commerce épistolaire avec ses amis; il mourut en paix avec l'Église, dans sa villa d'Arcetri près de Florence (1642). Ni le décret de la congrégation de l'Index (1616), ni celui du Saint-Office (1633) n'appartiennent au magistère infaillible de l'Église; ils étaient seulement des décrets disciplinaires de congrégations, pourvus de l'approbation ordinaire du pape.

6° A Urbain VIII succéda **Innocent X** (1644-1655)² qui se rapprocha des Habsbourg. Bien que ce pape fit poursuivre les neveux de son prédécesseur, il se laissa dominer lui-même par son influente belle-sœur Donna Olympia Maidalchini, ce qui causa des querelles de famille. A cela près, Innocent X fut irréprochable, très actif, et protecteur des faibles et des persécutés : seul, il protesta contre les injustices du traité de Westphalie. Il eut pour successeur Fabio Chigi, **Alexandre VII** (1655-1667)³, qui avait suivi, comme nonce à Cologne, les négociations de la paix et avait protesté contre les clauses qu'Innocent X refusa de reconnaître. Il s'éleva plusieurs conflits entre le Saint-Siège et le roi de France, d'abord au sujet du cardinal de Retz que Louis XIV voulait poursuivre à cause de sa participation aux troubles de la Fronde, et que le pape voulait soustraire à la juridiction civile comme membre du sacré collège; ensuite à l'occasion d'une rixe entre les gens du duc de Créqui, ambassadeur du roi de France, et la garde corse au service du pape (1662). L'ambassadeur fut rappelé, le nonce fut renvoyé, Avignon et le comtat Venaissin furent saisis; le pape dut céder devant la force et subir la paix humiliante de Pise

1. Publié avec l'*Imprimatur* de RICCARDI, maître du sacré palais, et de CIAMPOLI, inquisiteur de Florence. — 2. CIAMPI, *Innocenzo X Pamfili e la sua corte*, Rome, 1878. — 3. HENNER, art. *Alexandre VII*, dans le *Dict. de Théol. cath.*

(1664), qui lui imposait, entre autres conditions, des excuses au roi et au duc, et l'érection d'une pyramide à Rome pour en perpétuer le souvenir. Le pontife fut ami des lettres et des sciences; il comptait à sa cour les célèbres savants Bona, Pallavicini, Holsten et Léon Allacci. Il accorda une rente viagère à la reine Christine de Suède¹ qui, après sa conversion à Inspruck, alla se fixer à Rome.

§ 154. — Le concile de Trente².

1° Pour diverses raisons, le **concile de Trente** (1545-1563) fut le plus important de tous les conciles œcuméniques, non seulement à cause de ses célèbres décisions dogmatiques, mais encore par ses décrets de radicale réforme qui aidèrent beaucoup les grands papes dans leur salutaire entreprise. Déjà en 1522-23 à la diète de Nuremberg, on exprimait le désir d'un concile général; mais Adrien VI mourut avant de pouvoir penser à la convocation; Clément VII ne voyait pas tout d'abord l'utilité d'un concile, craignant surtout de voir se reproduire les menées schismatiques de Pise, Constance et Bâle. A vrai dire, les hérétiques demandaient à Nuremberg un concile « libre », dans lequel les évêques seraient déliés de leur serment au pape et les laïques auraient voix; de plus, les protestants, ayant rejeté tous les conciles antérieurs, en appelaient uniquement à la sainte Écriture. Luther (1533) rejetait d'avance tous les futurs

1. SCHAUERTE, *Christina v. Schweden*, Frib.-en-Br., 1880. — 2. DRUFFEL-BRANDI, *Monumenta Tridentina*, I-V, Munich, 1884-1899. — *Concilium Trid. Diariorum, actorum, epistularum, tractatum nova collectio*, éd. SOCIETAS GOERRESIANA, t. I : *Diariorum pars prima*, éd. MERKLE; t. IV : *Actorum pars prima*, éd. EHSES, Frib.-en-Br., 1901-1904. Cf. *Hist. Jahrb.*, 1898, p. 749 ss; 1904, p. 485 ss. — *Rev. d'hist. ecclési.*, 1904, p. 755 ss. — HEFELE-HERGENRÖTHER, *Histoire des Conciles*, t. IX. — PAOLO SARPI, *Istoria del Concilio di Trento*, Londres, 1619; trad. fr. LE COURRAYER, Amsterdam, 1736-1751. Cf. *Hist. Jahrb.*, 1905-1906. — SFORZA PALLAVICINI, *Istoria del S. Concilio di Trento*, éd. ZACCARIA, 4 vol., Rome, 1833. — PRAT, *Hist. du Concile de Trente*, 3 vol., Bruxelles, 1854. — VERMEULEN, *Die Verlegung des Konzils von Trient*, Ratisbonne, 1890; *Das XIX allgemeine Konzil in Bologna*, Ratisbonne, 1892. — CARCERERI, *Storia esterna del concilio di Bologna*, Montevarchi, 1902.

conciles qui pourraient lui imposer leurs décisions. A la diète d'Augsbourg (1530), la demande d'un concile fut si pressante que Clément VII, changeant de sentiments, mit de suite la main à l'œuvre¹ mais sans succès, parce que le roi de France, par crainte de l'omnipotence impériale, fit échouer tous ses efforts; cette opposition fut plus violente encore lorsque la ligue de Smalkalde, devenant plus puissante, ne voulut plus de concile (1535). Malgré cela, Paul III, qui avait pris à cœur² la réunion d'un concile, le convoqua à Mantoue pour 1537; mais la guerre entre l'empereur et la France nécessita un délai. Après la paix de Crespy (1544), et en surmontant d'innombrables obstacles, le pontife parvint enfin à son but : le 13 décembre 1545, la 1^{re} session fut ouverte à Trente; le concile, deux fois obligé de se dissoudre, et à diverses reprises entravé par les difficultés politiques, se termina seulement le 4 décembre 1563.

2° Avant le **cours du concile**³, il fut décidé qu'on voterait non *par nation*, comme à Constance, mais *par tête* : les cardinaux, les évêques, les généraux d'ordres et les abbés eurent droit de vote; ces derniers n'avaient qu'une voix pour trois. Quoique les procureurs des évêques n'eussent pas droit de vote, Paul III fit une exception en faveur des Allemands, à cause de leur situation difficile (1545), privilège qui leur fut enlevé par Pie IV en 1562. La *liberté* de parler et de voter fut largement employée par les membres du concile, ainsi que le prouvent amplement les discussions et les votes⁴. Les sujets qu'on devait traiter furent décidés par les légats; les questions étaient d'abord soumises à une congrégation préparatoire de théologiens et de canonistes, puis à une assemblée générale. L'empereur, ayant en vue les besoins de l'Eglise d'Allemagne, proposait de commencer par la publication des décrets de réforme et de passer ensuite aux

1. PASTOR, *Geschichte der Päpste*, IV, 2, Frib.-en-Br., 1907, p. 394 ss., p. 582-584. — 2. *Röm. Quartalschr.*, 1901, p. 153 ss., p. 397 ss. — 3. FRIEDRICH, *Geschäftsordnung des Konzils von Trient*, Vienne, 1871. — 4. SEEBERG, *Zeitschr. für kirchl. Wissenschaft*, 1889.

décisions dogmatiques; le pape au contraire jugeait plus utile de fixer d'abord la doctrine de l'Église; il fut enfin convenu qu'à chaque session on traiterait aussi bien de la réforme que du dogme : de la première, *in capita*, et de l'autre, *in capita et canones*.

3° La durée du concile peut se partager en trois périodes. A la **première période** (1545-1547) il n'y eut d'abord que trente-trois membres, mais l'assemblée devint bientôt plus nombreuse; les trois premières sessions furent principalement employées à prendre les décisions citées plus haut; dans la IV^e (8 avril 1546) on jugea le nombre des membres suffisants pour aborder les déterminations importantes : l'ancien Canon de la sainte Écriture fut de nouveau confirmé; on déclara la tradition base de la foi, après la Bible; la Vulgate fut admise comme édition authentique, et le sentiment général des Pères reconnu comme guide dans l'interprétation des livres saints¹. La V^e session (17 juin 1546) détermina la doctrine sur le péché originel² et condamna quelques erreurs protestantes. La VI^e session (13 janvier 1547) compta soixante-quatre membres en plus des théologiens, et publia le célèbre décret de la justification. La VII^e session traita des sacrements en général, du baptême et de la confirmation (3 mars 1547). Aux principaux décrets de réforme des sept premières sessions appartiennent : celui des leçons d'Écriture sainte à donner dans les cathédrales et les collégiales; celui du ministère de la prédication, de la résidence des curés et évêques, des bénéfices et des abus parmi les ecclésiastiques³. Au commencement de mars, sévit une maladie contagieuse, ce qui fut l'occasion de mettre à exécution le projet caressé depuis longtemps de quitter Trente; à cette raison s'ajoutèrent la situation tendue entre le pape et l'empereur ainsi que le départ précipité de beaucoup

1. AIZOG, *Explicatio cathol. systematis de interpretatione lit. sacr.*, Munster, 1835. — 2. Le Concile réserva la question de la Conception de Marie, mais confirma les décisions de Sixte IV. — 3. MARCHESI, *La riforma del clero secondo il concilio di Trento, Ricerche stor.-crit.*, Turin, 1883.

d'évêques; on se transporta donc à Bologne où eut lieu la VIII^e session (le 11 mars 1547). Les prélats du parti impérial restèrent à Trente, parce que l'empereur, la peste ayant cessé, s'opposa au transfert du concile hors de ses États et défendit aux évêques de se rendre à Bologne; le pape au contraire les laissa libres. A Bologne, beaucoup de questions furent traitées par les congrégations préparatoires dont firent partie soixante ou soixante-dix théologiens de tous pays; par ailleurs eurent lieu à Bologne deux sessions, la IX^e et la X^e, dans lesquelles on résolut d'ajourner les décisions importantes. Les pourparlers entre le pape et l'empereur durèrent jusqu'en septembre 1549 et alors Paul III suspendit le concile.

La **seconde période** (1551-52) commença avec Jules III (1550-1555) qui réunit de nouveau le concile à Trente. Bien que la XI^e session (1^{er} mai 1551) dût, par suite du petit nombre des membres, ajourner ses délibérations et que la XII^e (1^{er} sept. 1551) fît remettre au 11 octobre la publication de ses décrets, on travailla avec zèle et il y eut beaucoup de consultations surtout par les théologiens du pape¹. La XIII^e session en fut le résultat (11 oct. 1551); on y publia le décret sur la sainte Eucharistie. La XIV^e (25 nov. 1551) donna les décrets relatifs à la Pénitence et à l'Extrême-Onction; la XV^e (25 janvier 1552) donna un sauf-conduit aux protestants qui voulaient venir au concile. Une nouvelle interruption suivit la XVI^e session (22 avril 1552) à cause de la trahison de Maurice de Saxe qui se révolta contre l'empereur, et envahit le Tyrol à la tête de son armée; le sursis ne devait durer que deux années, mais il se prolongea pendant dix ans. Les causes principales de ce retard furent la désunion des princes chrétiens, le peu d'influence du concile sur l'Allemagne et l'appréhension des catholiques au sujet des décrets de réforme. Marcel II régna peu de temps; Paul IV, étant opposé à l'empe-

1. *Disputationes Tridentinae*, éd. GRISAR, Innsbruck, 1886.

reur, ne pouvait sans la collaboration de celui-ci réunir le concile; Pie IV seulement put l'assembler de nouveau¹.

La **troisième période** (1562-1563) eut encore neuf sessions, la plupart très fructueuses : la XVII^e (18 janvier 1562) ouvrit le concile, la XVIII^e (25 février 1562) accorda un sauf-conduit aux protestants; à cause des difficultés avec les princes, la XIX^e (4 mai 1562) et la XX^e session (4 juin 1562) ne furent que des ajournements. La XXI^e session (16 juillet 1562) détermina la doctrine sur la sainte Communion; la XXII^e (17 sept. 1562) traita du saint sacrifice de la Messe et laissa au pape la décision relative à la communion sous les deux espèces.

Entre cette session et la suivante se place la fameuse discussion sur le rapport de l'épiscopat avec la primauté romaine : à savoir si l'évêque tient directement sa juridiction du pape ou du Christ lui-même. Les Italiens soutinrent la première opinion; les Espagnols, la seconde. Le Père Laynez prononça un remarquable discours et démontra que le pouvoir d'ordre vient immédiatement de Dieu pour tous les évêques; que le pouvoir de juridiction vient immédiatement de Dieu pour Pierre et ses successeurs, et aussi par mode de privilège pour les autres apôtres; par les évêques cependant il vient immédiatement du pontife romain, et médiatement de Dieu. Mais on ne put s'entendre et la question resta pendante². La XXIII^e session (15 juillet 1563) détermina la doctrine relative au sacrement de l'Ordre, mais éluda la difficulté mentionnée ci-dessus en définissant simplement que la hiérarchie est instituée « *divina ordinatione* »³. La doctrine sur le mariage fut fixée dans la XXIV^e session (11 nov. 1563) et l'on décida qu'aucun mariage ne serait valide s'il n'avait lieu en présence

1. Bulle *Ad Ecclesiae Regimen*; RAYNALD, *Annales*, 1560, n° 68 ss. —

2. GRISAR, *Zeitschr. für kath. Theol.*, 1884, p. 4583 ss. — 3. Sess. XXIII, can. vi. Y prirent part 4 cardinaux, 3 patriarches, 24 archevêques, 193 évêques, 3 abbés, 7 généraux d'ordres, en tout 235 membres.

du curé et de deux ou trois témoins¹. La XXV^e et dernière session (3 et 4 décembre 1563) fixa la doctrine sur le purgatoire, le culte des Saints et les indulgences. En outre des décrets déjà mentionnés, il y en eut plusieurs autres remarquables pour la réforme touchant les devoirs des évêques et autres prélats (XXIII^e, 2), l'érection des séminaires (XXIII^e, 18), la tenue des synodes diocésains et provinciaux (XXIV^e, 2); la visite des diocèses (XXI^e, 8); la suppression du cumul des bénéfices (XXIV^e, 17), des *provisions et expectatives* (XXIV^e, 19); les réguliers (XXV^e); le concours à établir pour la collation des cures (XXIV^e).

4^e Ce même 4 décembre 1563, les décisions du concile furent signées par les 252 membres; une grande œuvre était accomplie, Pie IV l'approuva d'abord en consistoire (30 décembre), puis par la bulle du 26 janvier 1564². Pour l'exécution des décrets de réforme, ce même pape institua la Congrégation du Concile (1564)³. Bientôt parurent, conformément aux désirs du concile : la *Professio fidei Tridentina*⁴; le Catéchisme romain, dit du concile de Trente (1566), l'*Index des livres prohibés*⁵ (1564), le Bréviaire amélioré (1568), le Missel (1570) et la Vulgate révisés (1590-1592). Les décrets furent bientôt reçus⁶ en Portugal, Italie et Pologne. Maximilien II et les princes catholiques allemands travaillèrent eux-mêmes à opérer une réforme salutaire : ainsi Albert V de Bavière défendit tout écrit contre le catholicisme et exigea des professeurs des écoles supérieures la *Professio fidei Tridentina*. D'autres princes firent de même dans leurs provinces et leurs duchés : Clèves-Juliers-Berg, Fulda, Wurtzbourg, Augsbourg, Westphalie, Paderborn, Salzbourg, Bamberg, Trèves. L'ar-

1. Caput I *Tametsi*. Cf. LEINZ, *Der Ehevorschrift des Konzils von Trient Ausdehnung und heutige Geltung*, Frib.-en-Br., 1888. — 2. Bulle *Benedictus Deus*. — 3. *Archiv f. kath. Kirchenrecht*, t. LXXX (1900), 3 ss. — PARAYRE, *La Congrégation du Concile*, Paris, 1897. — 4. DENZINGER, 10^e éd., p. 327 ss. — 5. HILGERS, *Der Index*, etc., Frib.-en-Br., 1904. — 6. Ils avaient besoin d'être reçus par les princes catholiques pour acquérir le caractère de lois d'État, applicables par les juridictions civiles.

chiduc Ferdinand arracha ses États au protestantisme et les ramena à leurs anciennes croyances.

Philippe II en Espagne, à Naples et dans les Pays-Bas, introduisit les décrets de Trente, mais avec cette clause « *en sauvegardant les droits de la couronne* ». De son côté la reine Catherine de Médicis, mal conseillée par le chancelier Michel de l'Hospital, refusa de publier les décrets longuement discutés au conseil de Fontainebleau (1564), se contentant, sur les instances de Pie IV, de promettre vaguement de faire exécuter le concile. Plus tard Henri III dut accepter de la Ligue, l'édit d'union (21 juillet 1587) qui lui imposait la réception du concile « sans préjudice toutefois des droits et autorité de Sa Majesté et des libertés de l'Église gallicane ». Mais en 1588, il profita de l'assassinat du duc de Guise pour éluder sa promesse en se retranchant derrière la décision du conseil de Fontainebleau, qui avait déclaré certains articles contraires à ses droits. En 1593, aux États de la Ligue, la réception pure et simple fut votée, et Mayenne publia les décrets du concile comme lois d'État. Cette promulgation fut empêchée de sortir son plein effet par l'avènement de Henri IV, dont tout le règne se passa en négociations avec le pape. Aux États généraux de 1614, le clergé demanda la publication et fut appuyé par la noblesse; mais le tiers état, par l'organe de son président, François Miron, répliqua que, pour les canons touchant la foi, la publication royale était inutile, et pour les décrets relatifs à la discipline, le clergé n'avait qu'à appliquer de lui-même les décrets qui le concernaient. C'était proclamer le principe de l'incompétence du pouvoir séculier en matière religieuse. En conséquence, le 7 juillet 1615, le clergé de France, réuni dans une de ses assemblées générales, publia lui-même le concile. Annonce officielle en fut faite au roi par François de Harlay, coadjuteur de Rouen.

Si les princes catholiques reçurent parfois le concile sans empressement, il faut ajouter que les évêques, surtout dans les synodes, et quelques personnages d'une

grande sainteté firent beaucoup pour l'exécution des décrets réformateurs. Parmi eux se distinguèrent saint Charles Borromée¹ qui fonda aussitôt un séminaire à Milan et forma le clergé et le peuple à une vie vraiment catholique; saint François de Sales qui opéra un grand bien dans le diocèse de Genève²; saint Vincent de Paul qui réveilla la charité et l'esprit de sacrifice dans la haute société française³. En Italie brillèrent l'évêque Jean Giberti de Vérone, saint Gaëtan, saint Ignace de Loyola et saint Philippe de Néri. La vie catholique en Espagne fut puissamment favorisée par Philippe II, par Barthélemy des Martyrs⁴, archevêque de Braga, et le vénérable Louis de Grenade, l'un et l'autre dominicains; saint Thomas de Villeneuve, saint Pierre d'Alcantara, saint Jean de Dieu, sainte Térèse et saint Jean de la Croix. Un des moyens les plus efficaces suscités par la Providence pour la vraie réforme catholique fut les nombreux ordres religieux et les congrégations.

§ 155. — La Société de Jésus⁵.

1° De toutes les nouvelles congrégations fondées à cette époque, la **Société de Jésus** est celle qui a con-

1. SYLVAIN, *Vie de S. Charles Borromée*, 3 vol., Lille, 1884. — F. VERNET, art. *Charles Borromée (saint)*, dans le *Dict. de Théol. cath.* — 2. HAMON, *Vie de S. François de Sales*, Paris, 1858. — *Œuvres*, éd. complète, Paris 1893 ss. — 3. E. DE BROGLIE, *Saint Vincent de Paul*, Paris, 1897. — 4. P. MANDONNET, art. *Barthélemy des Martyrs*, dans le *Dict. de Théol. cath.* — 5. *Historiae Societatis Jesu*, éd. N. ORLANDINI, FR. SACCHINO, JOS. JUVEN- TIUS, JUL. CORDARA, 8 tomes, Rome, 1615-1759. — BARTOLI, *Dell' Istoria della Compagnia di Giesù*, 4 vol., Rome, 1663-1677. — CRÉTINEAU-JOLY, *Hist. reli- gieuse, politique et littéraire de la Comp. de Jésus*, 5 vol., Paris, 1844 ss. — BUSS, *Die Gesellschaft Jesu*, Mayence, 1853. — DUHR, *Jesuitenfabeln, Ein Beitrag z. Kulturgesch.*, 4^e éd., Frib.-en-Br., 1904. — A. BROU, *Les Jésuites et la légende*, 2 vol., Paris, 1906-1907. — *Monumenta historica Soc. Jesu*, Madrid, 1894 ss. — *Cartas de S. Ignatio de Loyola*, 6 vol., Madrid, 1874-1889. — ASTRAIN, *Hist. de la Comp. de Jésus en la asistencia de Espana*, t. I : *S. Ignacio de Loyola*, Madrid, 1902. — DELBREL, *Les Jésuites et la pédagogie au XVI^e siècle*, Paris, 1894. — PACHTER-DUHR, *Mon. Germ. paedog.*, t. II, V, IX, XVI, Berlin, 1887-1894. — SOMMERVOGEL, *Bibl. des écrivains de la Comp. de Jésus*, 9 vol., Paris, 1890 ss. — HEIMBUCHER, *Orden und Kon- gregationen*, Paderborn, 1896-1897, t. II, p. 34 ss.

tribué le plus à la véritable réforme catholique. Elle fut instituée par **saint Ignace de Loyola**, né en 1491 d'une ancienne famille noble du Guipuzcoa en Espagne, qui, tout d'abord page à la cour de Ferdinand d'Aragon, et plus tard commandant l'armée de Charles-Quint, défendit vaillamment Pampelune contre les Français, en 1521. Ayant reçu au siège de cette ville deux blessures graves, il eut, pendant ce repos forcé, l'occasion de lire la Vie des Saints et se convertit entièrement; après avoir suspendu son épée dans le sanctuaire de Monserrat, il se retira à Manrèze, puis écrivit les *Exercices spirituels*¹, vécus pour ainsi dire par lui-même, et d'où sortit le concept de la compagnie. Ignace ne pouvant satisfaire son zèle par le pèlerinage de Terre Sainte, se livra à l'étude à Barcelone (1524) puis dans les universités d'Alcala et de Salamanque (1526-27); il prit la maîtrise à Paris en 1534 et rencontra parmi ses amis les *premiers compagnons* de son apostolat qu'il enflamma bientôt de son ardeur : Pierre Lefebvre (de la Savoie)²; François Xavier, navarrais, richement doué de corps et d'âme; Jacques Laynez³, espagnol de grand talent; Salmeron⁴, le futur exégète, de Tolède; Nicolas Bobadilla, professeur de Valladolid; Simon Rodriguez, portugais. Tous ensemble, le 15 août 1534, firent, dans l'église de Montmartre, vœu de chasteté, de pauvreté et s'engagèrent à soigner les chrétiens malades à Jérusalem, à travailler à la conversion des Turcs, en se mettant à la disposition du pape. La Terre Sainte n'étant pas encore accessible, Ignace, Lefebvre et Laynez partirent pour Rome en 1538, afin de soumettre à Paul III leur plan de société.

1. WATRIGANT, *Genèse des Exercices de S. Ignace de Loyola. Reproduction avec pièces et notes complémentaires*, Amiens, 1897. — *Exercitia Spiritualia S. P. Ignatii de Loyola cum versione literali ex autographo Hispanico notis illustrata juxta Rom. ed. sextam*, Rochampton, 1881. — DIERTINS, *Hist. exercit. spirit. S. P. Ignatii de Loyola*, Frib.-en-Br., 1896. — DEBUCHY, *Introduction à l'étude des exercices spirituels*, Enghien, 1906. — 2. BOERO, *Vita del P. Pietro Fabro*, Monza, 1874. — CORNELY, P. Faber, éd. SCHEID, Frib., 1900. — 3. BOERO, *Vie du Père J. Lainez*, Bruges, 1894. — 4. BOERO, *Vita del servo di Dio P. Alfonso Salmeron*, Florence, 1880.

2° Ce plan était la *Formula Instituti* dont le nom fut longtemps combattu; l'approbation du pape fut donnée le 27 septembre 1540¹; le 4 avril 1541, Ignace fut choisi pour général par ses premiers compagnons. François Xavier partit pour les Indes et le Japon où il convertit un grand nombre d'infidèles; Lefebvre travailla en Allemagne où il gagna Canisius; Laynez fonda un collège à Venise; Rodriguez érigea la florissante province de Portugal avec un collège à Coïmbre. La société fit de grands progrès en Espagne, surtout après avoir reçu saint François de Borgia, duc de Gandie; tous les membres du nouvel institut opérèrent un grand bien par les *Exercices spirituels*. Saint Ignace mourut le 31 juillet 1556, laissant treize provinces, cent collèges et autres maisons et plus de mille religieux. Jacques Laynez élu pour lui succéder comme deuxième général (1556-1565) réunit la première congrégation générale qui approuva les *Constitutions* de saint Ignace. Vint ensuite saint François de Borgia (1565-72) troisième général, qui fit beaucoup pour la compagnie. L'un des illustres supérieurs fut le P. Claude Aquaviva, italien (1580-1615), qui organisa les études² et l'institut dont toutes les lois sont contenues dans les bulles pontificales, les *Constitutions*, les *Déclarations de S. Ignace*, avec les Décrets des vingt-cinq congrégations générales, les Ordinations et Instructions des généraux³. La société ne dissimule pas ses règles et les *Monita secreta* ne sont qu'une invention haineuse de l'ex-jésuite Jérôme Zahorowsky, se vengeant de son expulsion⁴.

3° Le **but** de la compagnie est de travailler à sa sanctification personnelle et au salut des âmes par les mêmes moyens que les autres instituts analogues et particuliè-

1. Bull. Rom., t. IV, p. 183 ss. Const. *Regimini militantis Ecclesiae*. — *Instit. Soc. J.*, 3 vol., Florence, 1886-1891; t. I, p. 1 ss. — 2. *Ratio studiorum et Institutiones Scholasticorum S. J.*, éd. DUBR, Mon. germ. paed., Berlin, 1887-1894. — 3. *Institutum Soc. J.* 2 vol., Prague, 1787; 3 vol., Rome, 1869 ss.; Florence, 1892-1893. — 4. *Monita privata s. secreta S. J.*, Krakau, 1612. — BERNARD, *Les instructions secrètes des Jésuites*, Paris, 1903.

rement en se servant des « Exercices spirituels ». Il est vrai que le fondateur insiste surtout, dans les constitutions, sur le vœu d'obéissance¹ en employant certaines expressions qui frappent par leur énergie, et dont les ennemis de la société abusent pour prétendre que les Jésuites, par une obéissance aveugle et passive, deviennent entre les mains de leurs supérieurs des instruments dociles pour le mal comme pour le bien². La compagnie se livre aux missions, à la prédication, au soin et à la direction des âmes, à l'enseignement, aux études, embrassant toutes les sciences, la théologie, la morale, les langues, etc., etc., et dans toutes ces branches diverses, elle compte des hommes remarquables qui ont bien mérité de l'Église et de l'humanité. Quoique l'institut ait toujours été l'un des remparts de la foi catholique, il n'a cependant pas été fondé, comme on l'a dit, pour combattre l'hérésie protestante. Ainsi organisés, et avec le but indiqué ci-dessus, les Jésuites forment un ordre de *clercs réguliers* à vœux *simples* d'abord, après le noviciat; puis vient le scolasticat pendant lequel neuf ans sont consacrés aux études; le sacerdoce est suivi d'une dernière probation ou troisième an entièrement adonné aux exercices spirituels; les profès émettent les trois vœux *solennels* ordinaires et de plus un quatrième qui les met à la disposition du Saint-Siège. Les

1. « El sibi quisque persuadeat, quod qui sub obedientia vivunt, se ferri ac regi a divina providentia, per superiores suos, sinere debent, perinde ac si cadaver essent, quod quoquoersus ferri et quacumque ratione tractari se sinit : vel similiter atque senis baculus, qui ubicumque et quacumque in re velit eo uti, qui eum manu tenet, ei inservit. » *Constit.*, P. VI, cap. I, § 1, éd. Avignon, 1827. — 2. Dans les *Constitutions* (P. VI, cap. V), saint Ignace explique qu'elles n'obligent pas sous peine de péché et ajoute : « Visum est nobis in Domino, excepto expresso voto, que Societas Summo Pontifici, pro tempore existenti, tenetur, ac tribus aliis essentialibus Paupertatis, Castitatis et Obedientiae, nullas Constitutiones, Declarationes, vel ordinem ullum vivendi, posse *obligationem ad peccatum mortale vel veniale inducere*; nisi superior ea in nomine domini Nostræ Jesu Christi, vel in virtute obedientiae juberet. » Les mots *obligatio ad peccatum* signifient *obligation sous peine de péché*. Cette interprétation résulte du contexte, et s'explique par l'analogie avec les *Constitutions* des Frères-Prêcheurs, la *Somme Théologique* (S. THOMAS, 1^a II^{ae}, q. CLXXXVI, a. 9) et la règle du tiers-ordre de Saint-François (chap. 20).

collèges sont gouvernés par un *recteur*, les missions et les autres maisons par un *supérieur*, les provinces par des *provinciaux* et la société entière par un *général* nommé à vie. Ce premier supérieur est aidé dans son gouvernement par cinq assistants (d'Italie, d'Espagne, d'Allemagne, de France et d'Angleterre), choisis par la congrégation générale.

4° Dès le principe, la compagnie eut à lutter : d'abord au sujet de son nom, puis pour le manque des prières chorales ; l'attaque fut vive quoique contenue par les papes ; le danger s'accrut lorsque Paul IV introduisit la pratique de tenir le chœur et réduisit à trois ans la durée du généralat ; mesures abolies par ses successeurs. Rétabli par saint Pie V (1572), l'office choral fut ensuite supprimé¹ ; enfin Grégoire XIV mit un terme à toutes ces vicissitudes en confirmant les *Constitutions* telles que saint Ignace les avait écrites².

Afin d'interrompre la continuité, jugée dangereuse, du choix des généraux toujours espagnols, on élut après la mort de saint François de Borgia, Everard Mercurianus. Le mécontentement des Espagnols éclata sous le général Claude Aquaviva, italien ; ils voulaient des *procureurs* et un *commissaire général* pour leur pays, avec une autorité dépendante du général. Philippe II appuya ces prétentions, Sixte-Quint soutint le général ; enfin sous Paul V, l'institution primitive l'emporta³ (1606). A la mort du P. Aquaviva (1615) la société, en plein épanouissement, comptait 13.112 membres.

5° Les **vives attaques** dont l'institut fut l'objet redoublèrent avec la lutte de ses membres contre le protestantisme : en effet, dès 1540, Lefebvre⁴ passait en Allemagne où il travailla beaucoup, Bobadilla fit de même en Autriche ; des collèges se fondèrent à Vienne,

1. Const. *Ex Sedis Apostolicae*, 28 févr. 1573. — 2. Const. *Ecclesiae catholicae*, 28 juin 1591. — 3. Const. *Quantum religio*, 4 sept. 1606. — 4. DUHR, *Hist. Jahrb.*, 1897, p. 792 ss. ; — *Gesch. der Jesuiten i. d. Ländern deutscher Zunge*, Frib.-en-Br., 1907 ss.

Cologne, Trèves, Mayence, Cologne, etc. Canisius¹ fut l'apôtre de la Suisse et de l'Allemagne, où il opéra un bien immense par ses divers catéchismes qui eurent d'innombrables éditions², mais attirèrent aux Jésuites la haine des protestants. En France, les Gallicans, les Jansénistes et les Encyclopédistes se déclarèrent les ennemis de la Compagnie et l'attaquèrent vigoureusement. En Écosse et en Angleterre, les Jésuites payèrent de leur sang l'appui donné aux catholiques. En Hollande, ils combattirent avec tant d'énergie le calvinisme et le jansénisme avec leurs partisans que la haine de ceux-ci dure encore. Il en fut de même partout où dominaient les ennemis de la papauté, la libre-pensée se donna carrière et répandit de tous côtés, pendant le xvi^e, le xvii^e et le xviii^e siècle, des libelles injurieux remplis d'affreuses calomnies. D'après ces scandaleux écrits, on imputa aux Jésuites la conspiration des poudres (1606), le meurtre du prince d'Orange (1584), l'attentat contre Maurice d'Orange (1598), contre Henri IV roi de France (1595), la guerre de Trente ans, la révocation de l'édit de Nantes, etc.

Ranke, Paulsen et Naumann (Pilatus) ont résumé ainsi la vraie cause de cette haine contre la Société de Jésus : sous la vigoureuse attaque des Jésuites, le protestantisme ralentit sa course, le catholicisme reprit son énergie et se prépara au combat³.

§ 156. — Les autres ordres et congrégations⁴.

1^o Les ordres anciens avaient, pendant la tempête de la réforme, beaucoup souffert en divers lieux; les nouveaux, suscités par Dieu pour réveiller l'esprit ca-

1. B. P. Canisii *Epistulae et Acta*, éd. BRAUNSDERGER, Fribourg, 1896 ss. — 2. *Summa doctrinae Christianae*, 1^{re} éd. en 1554. — 3. PILATUS (D^r NAUMANN, prot.), *Der Jesuitismus*, Ratisbonne, 1903. — 4. HEIMBUCHER, *Orden und Kongregationen der kath. Kirche*, 2 vol. 2^e éd., Paderborn, 1907. — HÉLYOT, *Histoire des ordres religieux*, t. VII, p. 166 ss. — HENRION, *Histoire des ordres religieux*, Bruxelles, 1838, p. 139 ss.

tholique, travaillèrent avec une juvénile ardeur à la rénovation des peuples : ils eurent de grands mérites comme **guides du clergé** et **missionnaires du peuple**; tels furent :

a) Les **Théatins** fondés en 1524 par saint Gaëtan de Thiène¹ et Pierre Caraffa, le futur Paul IV; ce sont des clercs réguliers qui tirent leur nom de Théate, où leur fondateur Caraffa était évêque. Ils s'engagent par leurs vœux à mendier le moins possible à domicile, et à attendre les aumônes chez eux; ils se livrent à la prédication, entendent les confessions, etc. Cet ordre peut sembler « un séminaire d'évêques »; il s'accrut rapidement, surtout lorsque Pierre Caraffa fut monté sur le trône pontifical, et se répandit en Italie, en France, en Autriche et en Allemagne. Ursule Benincasa († 1618) institua la branche féminine². Actuellement, cet ordre compte dix maisons et à peu près cent membres.

b) Une des plus vigoureuses réformes franciscaines donna naissance à l'ordre des **Capucins**³ qui acquit même plus tard une situation indépendante. Les fondements en furent jetés par le bienheureux Matthieu de Bassi⁴ qui commença cette réforme avec la permission de Clément VII⁵ (1525-1528), les premiers couvents s'élevèrent à Monte-Melone. Tout d'abord, les maisons qui acceptèrent la nouvelle réforme furent placées sous le général des Conventuels qui, pendant plus d'un siècle, eut la suprême autorité. En 1529, se tint le premier chapitre général où Matthieu de Bassi, nommé *Vicaire général*, rédigea les constitutions qui, souvent révisées, furent approuvées par Urbain VIII. Elles reposent sur la règle de Saint-François selon l'interprétation de Nicolas III († 1280) et de Clément V (1314), avec exclusion de toutes

1. R. DE MAULDE LA CLAVIÈRE, *Saint Gaëtan*, Paris, 1902. — 2. J. B. BAGGATA, *Vita della Venerabile Ursula Benincasa*, Rome, 1696. — 3. BOVERIUS, *Annales ordinis Minorum S. Francisci qui Capucini nuncupantur*, 2 vol., Lyon, 1632 ss., avec diverses continuations. — TUCIO, *Bull. Ord. Cap.*, 7 vol., Rome, 1740. — 4. *Acta SS. Boll.*, t. I Aug., p. 138 ss. — 5. *Const. Religionis*; *Bull. Rom.*, IV, 1, 73.

les dispenses papales¹. On y insiste fortement sur la simplicité et la pauvreté de telle sorte que ni les couvents, ni l'ordre entier, ni les religieux en particulier ne peuvent posséder quoi que ce soit. Le capucin porte un long capuce, conserve la barbe, se distingue par la sévérité, la modestie et le genre de vie vraiment ascétique. Cette grande vertu a sauvé l'ordre au temps de ses rudes épreuves. Le fondateur et premier vicaire général, Matthieu de Bassi, abandonna son œuvre et revint à l'Observance en 1537; le cofondateur et second vicaire général, Louis de Fossombrone, perdit sa vocation; enfin le troisième vicaire général, Bernardin Ochino², embrassa le calvinisme en 1542, prit la défense de la polygamie et combattit la papauté; c'est pourquoi Paul III pensa supprimer l'ordre et lui défendit de prêcher. Après avoir passé par le creuset de l'épreuve, les capucins se répandirent ensuite très rapidement; un siècle à peine après leur fondation, ils comptaient 1.500 couvents et 50 provinces. Paul V, en 1619, retira l'ordre de la juridiction du général des Conventuels et en fit un Ordre séparé avec un général particulier; ces religieux établis pour le soin des âmes ont été fort utiles dans les missions en pays chrétiens comme chez les infidèles, dans la direction du tiers-ordre, et aussi dans le domaine intellectuel³. En 1894, l'ordre des Capucins comptait 8.183 membres.

Saint Antoine Marie Zaccaria⁴ († 1539) fonda avec Barthelemy Ferrari et Jacques Antoine Morigia un ordre de clercs réguliers nommés **Barnabites** ou *Paolani* (1530); leur but était l'amendement des mœurs par l'instruction et les missions⁵. Ils s'engageaient par vœu à ne

1. *Ordinationes et decisiones capit. general. Capucinatorum*, Rome, 1831.

— 2. K. BENRATH, *Bernardino Ochino von Siena*, 2^e éd., Brunswick, 1892. —

— 3. DIONYSIUS A GENUA, *Bibliotheca scriptorum ord. Min. S. Francisci Capucinatorum*, Gênes, 1680. — HURTER, *Nomenclator lit.*, t. I-II. — 4. DUBOIS, *Le bienheureux A. M. Zaccaria, fondateur des Barnabites*, Tournai, 1896. — *Lebensbeschreibung des hl. A. M. Zaccaria, Stifters der Barnabiten*, Fulda, 1900. — 5. *Constitutiones Clericorum regularium S. Pauli decollati*, Milan, 1617. — UNGARELLI, *Bibl. script. e congr. clor. reg. S. Pauli*, Rome, 1836.

briguer ni charge ni dignité. Approuvés par Clément VII (1533) et par Paul III (1535), les Barnabites se répandirent bientôt en Italie, en France, en Espagne, en Autriche et brillèrent par leur savoir et leur enseignement. Ils ont environ trente maisons actuellement.

c) Les **Oratoriens**¹ ont pour père saint Philippe de Néri² († 1595) qui, après avoir reçu le sacerdoce, fit partie d'une congrégation de prêtres séculiers vivant en commun sous le vocable de saint Jérôme. Il rassemblait souvent des prêtres et des clercs pour faire les exercices spirituels et prêcher; dans ces réunions il faisait représenter quelques épisodes de la sainte Écriture avec accompagnement de musique et donna ainsi naissance au genre musical intitulé *Oratorio*³ (Jean Animuccia et Palestrina). Bientôt on décida de commencer, sous la direction de saint Philippe, une vie en commun sanctifiée par la prière et le zèle apostolique : la congrégation de l'Oratoire se forma en 1564, s'établit fermement en 1575, fut approuvée en 1583 par Grégoire XIII; Paul V la confirma solennellement ainsi que ses constitutions (1612). On ne fait pas de vœux, chaque maison est indépendante des autres et gouvernée par un supérieur qui relève seulement de l'évêque. Saint Philippe fut longtemps général, mais, après lui, cette charge fut supprimée. L'Oratoire se répandit en Allemagne, en Autriche, plus tard en Angleterre, au Mexique, à Ceylan, etc. Les Oratoriens ont fait beaucoup de bien et donné un grand nombre d'hommes illustres et de savants (Baronius, Raynald, Morin, Gallandi, etc.).

L'Oratoire de France⁴ eut pour fondateur le cardinal

1. MARCIANO, *Memorie storiche della Congreg. dell' Oratorio*, 3 vol., Naples, 1693-1702. — 2. CAPECELATRO, *La vita di San Philippo Neri*, 2 vol., Naples, 1879. — D'ESTIENNE D'ORVES, *Saint Philippe de Néri*, Paris, 1900. — 3. HILGERS, *Der H. Philipp Neri, der Apostel Roms im 16 Jahrh., Stimm. a. M.-L.*, 1894. — 4. A. PERRAUD, *L'Oratoire de France au XVII^e et au XVIII^e siècle*, 2^e éd., Paris, 1866. — BATTEREL, *Documents pour servir à l'hist. rel. des XVII^e et XVIII^e siècles. Mémoires domestiques pour servir à l'histoire de l'Oratoire*, 4 vol., Paris, 1902-1906. — INGOLD, *Essai de bibliographie oratorienne*, Paris, 1880.

Pierre de Bérulle¹ († 1629) qui réunit en 1611 la première communauté de prêtres séculiers et obtint en 1613 l'approbation de Paul V. Les constitutions furent fixées sous le Père de Condren, premier successeur du fondateur. Contrairement à l'Oratoire italien, l'Oratoire français a un supérieur général qui réside à Paris. Il est regrettable que la renommée de cette institution ait été obscurcie par des tendances jansénistes. Le général Sainte-Marthe (1672-1696) ne dissimulait pas son inclination pour le jansénisme, le général suivant De la Tour (1696-1733) dirigea la lutte contre la bulle *Unigenitus*. Sous le général Lavalette (1734-1772) se réunit une congrégation générale de l'Oratoire qui accepta enfin la bulle, mais peu après plusieurs membres la rejetèrent. Cependant, l'Oratoire français a bien mérité sous le rapport des études ecclésiastiques. Au moment de sa plus grande prospérité, l'Oratoire italien avait à peu près 150 maisons, il en a aujourd'hui encore 50; l'Oratoire français en comptait 70 lors de sa première dispersion (1792); il fut restauré par le Père Gratry (1872), compta plusieurs hommes distingués (Perreyve, Perraud, etc.), mais fut de nouveau dissous en 1903.

d) Le besoin de missions populaires amena la fondation des **Lazaristes**² par saint Vincent de Paul³, qui obtint, huit ans après l'institution, l'approbation d'Urbain VIII (1632). Leur nom spécifique est *Prêtres de la Mission*; celui de Lazaristes leur fut donné généralement depuis 1632, parce qu'ils habitaient alors le collège Saint-Lazare à Paris. A la mort du fondateur (1660), la congrégation comptait 600 membres et travaillait non seulement en France, mais dans le reste de l'Europe et en Orient, avec beaucoup de fruit. Au XVIII^e siècle surtout, elle se développa très vite; elle tenait 53 grands séminaires lorsque

1. TABARAUD, *Hist. de Pierre de Bérulle*, Paris, 1817. — HOUSSAYE, *Vie du Cardinal de Bérulle*, 3 vol., 1872 ss. — 2. *Mémoires de la Congrégation de la Mission*, 9 vol., Paris, 1863. — 3. E. DE BROGLIE, *Saint Vincent de Paul*, Paris, 1897. — MAYNARD, *S. Vincent de Paul, sa vie, son temps, ses œuvres, son influence*, 4 vol., Paris, 1860.

la révolution vint la dissoudre; fondée de nouveau, elle comptait, vers 1900, près de 60 maisons en France et environ 130 à l'étranger. Les Lazaristes n'émettent pas de vœux solennels; ils n'ont pas la disposition libre de leurs revenus, mais ils gardent la possession de leurs biens. Par un quatrième vœu, ils s'engagent à consacrer toute leur vie aux missions populaires.

En 1642, Jean-Jacques Olier¹ († 1657), voulant mettre à exécution le décret du concile de Trente (sess. XXIII) relatif à la formation des candidats au sacerdoce, institua les **Sulpiciens**, ou congrégation de Saint-Sulpice, qui se vouent surtout à la direction des séminaires. Ils avaient depuis plus d'un siècle formé un grand nombre de prêtres, quand la révolution ferma leurs 15 séminaires; la congrégation fut de nouveau tolérée en 1816 et eut bientôt reconquis son ancienne célébrité. A la veille de la première dispersion, les Sulpiciens comptaient environ 200 membres menant la vie commune sans prononcer de vœux. Ils dirigent des séminaires en France, au Canada, et aux États-Unis, se dévouant uniquement au dur mais fructueux labeur de l'enseignement.

e) Une autre congrégation de prêtres séculiers est celle des Oblats de Saint-Ambroise, plus tard **Oblats de Saint-Charles Borromée**² du nom de leur fondateur (1578). Ils s'occupent particulièrement du soin des âmes. Cet institut, toujours peu nombreux, fut supprimé en 1844, mais rétabli quatre ans plus tard; quelques maisons se fondèrent dans la suite en Angleterre. Le vœu de pauvreté est seulement conseillé; celui de stabilité dans la congrégation est prescrit.

f) La plus considérable de toutes les congrégations est certainement celle du Très-Saint-Rédempteur, appelée ordinairement des **Rédemptoristes**³ et parfois (en Italie

1. FAILLON, *Vie de M. Olier*, 3 vol., 4^e éd., Paris, 1873. — LETOURNEAU, *La mission de J.-J. Olier et la fondation des grands séminaires en France*, Paris, 1906. — L. BERTRAND, *Bibliographie sulpicienne ou hist. littéraire de la Compagnie de Saint-Sulpice*, Paris, 1900. — 2. B. ROSSI, *De origine et progressu congregationis SS. Ambrosii et Caroli*, Milan, 1739. — 3. F. RATTE, *Der hl. Alphonsus und der Redemptoristen-Orden*, Luxembourg, 1887.

surtout) des Liguoriens du nom de leur fondateur, saint Alphonse Marie de Liguori ¹, né en 1696, d'une illustre famille napolitaine. Le saint, répondant à l'appel de Dieu, quitta le monde et le brillant avenir auquel il pouvait prétendre et se dévoua à l'apostolat des pauvres et des délaissés. En 1732, il forma, avec quelques pieux amis, une Congrégation pour les missions populaires, établie d'abord à Scala, puis à Ciorani (1735); l'institut ayant progressé malgré les obstacles, Alphonse, dirigé par Thomas Falcoja des *Pii operarii*, plus tard évêque de Castellamare, rédigea des statuts ² approuvés en 1749 par Benoît XIV, et fonda successivement Paganì, Caposèle et la maison de Girgenti en Sicile. Par ailleurs, le zélé missionnaire ne se bornait pas à la prédication, il composait aussi de pieux et savants ouvrages : les *Visites au Très Saint Sacrement* si connues, les *Gloires de Marie*, etc., et surtout la *Théologie morale*, le plus important de tous, qui lui attira une véritable persécution des Jansénistes, incapables de comprendre une doctrine si opposée à leur inflexible rigorisme. En 1762, Alphonse, qui déjà avait refusé plusieurs évêchés, dut sur l'ordre formel du pape accepter celui de Sainte-Agathe des Goths qu'il réforma et gouverna pendant treize ans avec fermeté, sagesse et bonté paternelle, sans perdre de vue la congrégation dont il restait le supérieur (Recteur-Majeur). Accablé par l'âge et les infirmités, il obtint à force d'instances la permission de se retirer à Paganì auprès des siens et continua d'écrire pour le bien des âmes divers ouvrages de piété. Bientôt commencèrent les épreuves et les persécutions qui devaient abreuver d'amertume la fin de sa vie : quand il fit demander au ministre Tanucci l'autorisation officielle pour fonder dans les provinces napolitaines, celui-ci refusa, prétextant l'identité de l'institut du Très-Saint-Rédempteur et de la Société de Jésus ;

1. Tannoja, *Mémoires*, 3 vol., Naples, 1793-1802. — BERTHE, *Vie de saint Alphonse de Liguori*, 2 vol., Paris, 1900. — CAPECELATRO, *Saint Alphonse de Liguori*, trad. fr. LE MONNIER, 2 vol., Bruges, 1898. — 2. Les Statuts des Rédemptoristes et leurs Constitutions ont été édités à Munich en 1863.

le saint n'eut pas de peine à prouver le contraire. Sous le ministre suivant, Sambuca, ami des congrégations religieuses, il obtint la permission désirée (1779). Malheureusement quelques Pères crurent avantageux de solliciter pour la congrégation et pour sa règle l'approbation royale ; le Père Majone, l'un des consultants, fut spécialement chargé de cette démarche, mais il trahit la confiance du vénéré fondateur en laissant faire par Sambuca des modifications importantes ; le Père Leggio agit plus mal encore et, par des subterfuges, réussit à dissimuler complètement le véritable état des choses. Le saint, malade et presque aveugle, ne put en juger que par le témoignage de ses consultants et surtout du Père Villani son confesseur, qui, dissimulant la vérité de peur d'accabler le vénérable vieillard, obtinrent ainsi l'adhésion demandée au *règlement* du ministre. De là, schisme dans la congrégation : les maisons des provinces napolitaines signèrent l'acceptation du *susdit règlement*, celles des Etats pontificaux refusèrent, et poussées par le Père Leggio qui fomentait la discorde, elles en appelèrent au pape contre leur fondateur et les religieux les plus anciens de l'institut. Le souverain pontife, prévenu par les révoltés qui voulaient un recteur-majeur pris dans leurs rangs, et d'autre part croyant voir dans le silence d'Alphonse une preuve de culpabilité, nomma supérieur le Père de Paule et sépara complètement les maisons napolitaines du reste de la congrégation. Le saint ne vit pas la fin de cette cruelle épreuve ; malgré tous ses efforts pour obtenir la réunion, elle n'eut lieu qu'après sa mort arrivée en 1787. Ce fut seulement en 1791 que Pie VI donna la permission tant désirée même par ceux qui avaient provoqué la séparation.

Saint Alphonse, canonisé par Grégoire XVI en 1839, fut déclaré *Docteur* de l'Eglise par Pie IX en 1871. Les vertus, les souffrances et les prières du saint fondateur ont porté leurs fruits pour sa Congrégation ; une magnifique efflorescence commença aussitôt après l'union de l'institut et se développa toujours davantage, surtout par

l'œuvre de saint Clément Marie Hoffbauer († 1820) et du Père Joseph-Constant Passerat. A la mort de saint Alphonse, la Congrégation n'avait que 10 maisons et 200 membres ; au XIX^e siècle, elle s'est étendue dans tout l'univers et compte actuellement 12 provinces et près de 3.000 membres. Les Rédemptoristes rendent de grands services non seulement par leurs missions populaires, mais aussi dans la science ecclésiastique ; un grand nombre d'entre eux s'efforcent de vulgariser les principes de théologie morale de leur fondateur. Aux trois vœux ordinaires, ces religieux en ajoutent un quatrième de persévérance qui les oblige à ne rechercher aucune dignité, charge ou bénéfice ; ils ne doivent en accepter que sur l'ordre formel du pape ou de leur général. Ce dernier est aidé dans son administration par six consultants élus par le chapitre général. Le général nomme les provinciaux, les recteurs, les maîtres des novices et doit, par lui-même ou par ses délégués, visiter tous les ans chaque maison.

En 1730, l'Institut des **Rédemptoristines** avait pris naissance à Scala et fut introduit par saint Alphonse à Sainte-Agathe (1766). Les sœurs ont 22 couvents, mènent la vie contemplative et font des vœux solennels¹.

g) Pour les missions, saint Paul de la Croix fonda en 1745 la congrégation des **Passionnistes**² qui devait particulièrement honorer les souffrances du Sauveur. La maison mère est à Rome (à SS. Jean et Paul) ; le développement n'a jamais été considérable ; aujourd'hui il y a 30 maisons et 8 provinces. La règle fut d'abord approuvée par Benoît XIV en 1746, plus tard, après diverses modifications et mitigations, par Clément XIV en 1769 et par Pie VI en 1785. Les Passionnistes portent des sandales ; et sur leur habit, au côté gauche de la poitrine, un cœur avec les instruments de la Passion et le nom de Jésus.

1. DUMORTIER, *Les premières Rédemptoristines*, Lille, 1884. — 2. MITTER-RUTZNER, *Der hl. Paul vom Kreuz*, Innsbruck, 1860. — PIUS A SPIRITU SANCTO, *The life of Saint Paul of the Cross, Founder of the Passionists*, Dublin, 1860. — LOUIS DE JÉSUS AG., *Saint Paul de la Croix*, 4^e éd., Paris, 1888.

2° Diverses institutions se vouèrent à la réforme et à l'amélioration de **l'enseignement de la jeunesse** :

a) Saint Jérôme Émilien¹ († 1537) fonda l'ordre des **Somasques**² composé de clercs réguliers. Dans le principe, ils avaient pour but unique l'entretien des orphelins, le service des pauvres et des malades, plus tard ils étendirent la sphère de leur activité à l'enseignement de la jeunesse. Approuvés par Paul III et élevés par saint Pie V (1568) au rang d'ordre religieux avec la règle de Saint-Augustin, ils se répandirent hors de l'Italie, en France, en Autriche, en Suisse. Ils ont actuellement encore vingt maisons, toutes en Italie.

b) En 1592, se forma en France, par l'entremise de César de Bus³ et de quelques-uns de ses amis, la congrégation des **Pères doctrinaires** (Prêtres séculiers de la Doctrine chrétienne) approuvée en 1597 par Clément VIII. Peu auparavant, Cuzani avait fondé en Italie (1586) une congrégation semblable; les deux furent réunies en 1747 par Benoît XIV, sous le nom de *Doctrinaires*, avec quatre provinces (Rome, Paris, Avignon, Toulouse) qui plus tard s'accrurent de deux autres (Naples et le Piémont). Le général résidait à Paris. La partie française fut détruite par la révolution; l'italienne subsiste encore, mais déchuée de son antique prospérité⁴.

c) Saint Jean-Baptiste de la Salle⁵ est le fondateur des **Frères des Écoles chrétiennes**⁶, approuvés par Benoît XIII en 1724. Après 1719, année de la mort du saint, l'institut se répandit hors de France; la révolution française le mit en danger, mais sans le supprimer complètement. Au bout de quelques années, les Frères

1. *Acta SS. Boll.*, t. II Febr., p. 217 ss. — HUBERT, *Der hl. Hieronymus Aemiliani*, Mayence, 1893. — 2. *Constitutiones Clericorum reg. congr. Somaschorum et doct. christ. in Gallia*, Venise, 1624. — 3. BEAUVAIS, *Vie du P. César de Bus*, Paris, 1645. — 4. *Constitutiones saecularium presbyt. doct. Christ.*, Rome, 1857. — 5. BLAIN, *La vie du vénérable serviteur de Dieu, J.-B. de la Salle*, Versailles, 1887. — GUIBERT, *Le B. Jean-Baptiste de la Salle*, Paris, 1900. — 6. *Annales de l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes (1679-1725)*, 2 vol., Paris, 1883. — A. DELAIRE, *Saint Jean-Baptiste de la Salle (1651-1719)*, 3^e édit., Paris, 1906.

comptaient 12.000 membres répartis en 1.300 maisons, formant la plus grande congrégation d'hommes; la maison mère était jusqu'en 1907 à Paris, rue Oudinot. Aux trois vœux simples ordinaires, les Frères ajoutent un quatrième, celui de donner l'enseignement gratuit; à la tête de l'Institut, est un supérieur général élu à vie et secondé par douze assistants. Chaque année, toutes les maisons sont visitées; tout l'enseignement est donné d'après une méthode spéciale, inventée par saint Jean-Baptiste de la Salle lui-même qui l'a notée dans son célèbre ouvrage *Conduite des Écoles chrétiennes*¹.

d) Les Clercs des Écoles pies ou **Piaristes**² furent institués à Rome par saint Joseph Calazans³ en 1597. C'était dans le principe une congrégation de prêtres séculiers; en 1617, elle fut reconnue comme congrégation régulière indépendante par Paul V, et même en 1621 comme ordre religieux avec les privilèges des ordres mendiants (*Regulares pauperes Matris Dei scholarum piorum*). D'Italie, cet ordre passa en Bohême, Allemagne et Hongrie (1634); malheureusement une tempête se déclina sur lui par la jalousie d'un des membres, Marius Sazzi; le général, saint Joseph Calazans, fut destitué, et une visite ordonnée. Quoique le visiteur se déclarât favorable au saint, l'ordre fut réduit à l'état de congrégation de prêtres séculiers. Néanmoins par la faveur d'Alexandre VII et de Clément IX, la congrégation reprit son ancien rang qu'elle conserve encore aujourd'hui. Cet ordre a bien mérité par les écoles populaires et possède encore quatre provinces, mais peu florissantes. Les Pères font les vœux ordinaires auxquels s'ajoute un quatrième, celui de se dévouer à l'instruction de la jeunesse « selon la teneur du bref de Paul V ».

e) Au premier rang des congrégations féminines de cette époque, se tient celle des **Ursulines**⁴. La fonda-

1. J.-B. DE LA SALLE, AVIGNON, 1720. — 2. SEYFERT, *Ordensregeln der Piaristen oder der Väter der frommen Schulen*, Halle, 1783-1784. — 3. HUBERT, *Der hl. Joseph Calasanza, Stifter der frommen Schulen*, Mayence, 1886, — 4. SAINT-FOIX, *Annales de l'ordre de Sainte-Ursule*, Clermont-Ferrand,

trice sainte Angèle Merici¹ forma en 1535 à Brescia une société religieuse avec pratique de la charité chrétienne par le service des malades et l'enseignement de la jeunesse, ainsi que pour la formation et sanctification personnelle; elle plaça son œuvre sous le patronage de sainte Ursule. Selon la règle, approuvée en 1544 par l'autorité pontificale, les sœurs vivaient, non en commun, mais chez leurs parents ou ailleurs; la pauvreté, la chasteté et l'obéissance leur étaient proposées comme conseils évangéliques; elles portaient un vêtement séculier, noir et modeste, avec un voile transparent. La supérieure générale élue à vie était aidée par les assistantes; la sainte appelait *colonnelles* les supérieures locales. Ces Ursulines se répandirent beaucoup en Italie surtout par l'influence de saint Charles Borromée. Peu après leur établissement en France, elles commencèrent à mener la vie commune, sur le conseil de César de Bus; une première maison s'éleva à l'Isle de Venise, puis à Aix, etc. De là, elles passèrent à Paris² en 1608 où les Jésuites leur rédigèrent des statuts, basés sur la règle de Saint-Augustin³. Avec la permission de Paul V, ces Ursulines émirent, le 13 juin 1612, les trois vœux solennels ordinaires et un quatrième de se livrer à « l'instruction des jeunes filles »; c'était le commencement de la congrégation de Paris qui compta plus tard 84 couvents; celle de Lyon (1610) en eut bientôt 100; celle de Toulouse (1615), 26; celle de Bordeaux, 89, etc. De France, les Ursulines régulières s'étendirent dans les Pays-Bas et en Allemagne; la première maison fut fondée en 1639 à Cologne. Dans son plus grand épanouissement, l'ordre avait 20 congrégations avec 15 ou 20.000 membres; les Ursulines non réunies en communauté étaient presque aussi nombreuses; elles vivaient

1858. — POSTEL, *Histoire de sainte Angèle Merici et de tout l'ordre des Ursulines*, 2 vol., Paris, 1878. — 1. *Gesch. der hl. Angela und des von ihr gestifteten Orden*, Inspruck, 1893. — 2. H. DE LEYMONT, *M^{me} de Sainte-Beuve et les Ursulines de Paris, 1562-1630*, Lyon, 1889. — 3. *Constitutions des religieuses de Sainte-Ursule de la congrégation de Paris*, Paris, 1640. — *Règlement des religieuses Ursulines de la congrégation de Paris*, Paris, 1676. — *Directoire des novices*, Paris, 1664.

principalement en Italie et en Suisse. Sous les coups de la révolution française, les communautés disparurent presque toutes. En 1805, se forma une nouvelle congrégation dite de Chavagne. Actuellement les Ursulines qui mènent la vie commune et celles qui vivent dans le monde sont en tout à peu près 4.500 avec 240 maisons.

f) L'ordre **de la Visitation** se forma en 1610 par l'entremise de saint François de Sales¹ et de sainte Jeanne Françoise Frémiot de Chantal². Tout d'abord simple congrégation destinée à la visite des malades pauvres, l'institut devint en 1618 un ordre astreint à la clôture et à la règle de Saint-Augustin, et appliqué à l'enseignement (1638-39). Grande fut l'activité de la sainte fondatrice, puisqu'à sa mort, l'ordre comptait 87 maisons, tandis qu'à la mort de saint François de Sales il n'y en avait encore que 13. Lors de leur plus grand développement, les Visitandines avaient 200 couvents; il y en a encore 120 aujourd'hui. Chaque maison est indépendante et se suffit à elle-même, quoique celle d'Annecy jouisse d'une considération particulière. Les couvents reçoivent de l'évêque « un père spirituel », qui est aussi conseiller et visiteur quand l'évêque ne peut remplir cette dernière fonction. La plus célèbre Visitandine est la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque³ qui entra au couvent de Paray-le-Monial en 1671, y mourut en 1690 et fut béatifiée en 1864.

g) Saint Pierre Fourier⁴ († 1636) avec l'aide d'Alix Le Clerc⁵ fonda à Poussy une congrégation pour l'enseignement : les **Chanoinesses de Notre-Dame**, qui fut approuvée par Paul V en 1615. L'institut se développa rapidement de sorte qu'en 1681, il comptait déjà près de 80 maisons; au commencement de la révolu-

¹ A. DE MARGERIE, *Saint François de Sales*, 5^e éd., Paris, 1904. — ² BOUGAUD, *Hist. de sainte Chantal et les origines de la Visitation*, 13^e éd., 2 vol., Paris, 1899. — ³ A. HAMON, *Vie de la bienheureuse Marguerite Marie d'après les manuscrits, etc.*, Paris, 1907. — ⁴ ROGIE, *Hist. du B. P. Fourier*, 3 vol., Verdun, 1887. — ⁵ DON VULLEMIN, *Saint Pierre Fourier*, Paris, 1897. — ⁶ Alice le Clerc dite en religion Mère Thérèse de Jésus, 2 vol., Liège, 1889.

tion il en comptait 90, avec 4.000 religieuses. Il y a maintenant encore en Europe 80 couvents et en Amérique 70. L'enseignement chrétien est grandement redevable à ces sœurs. Leur fondateur a été canonisé par Léon XIII¹.

3° Pour le **service des malades** :

a) Saint Camille de Lellis² institua en 1584 les **Camilliens**³ (*Clerici regulares ministrantes infirmis*) dont la société fut approuvée par Sixte-Quint en 1586 et élevée au rang d'ordre religieux (1591) par Grégoire XIV. Saint Camille fonda lui-même cinq provinces; après 1677, l'ordre s'étendit aussi en Portugal, en Espagne et en Amérique. Aujourd'hui ce développement a cessé pour faire place à la diminution; précédemment chassés d'Espagne, les Pères firent tous leurs efforts pour y rentrer, et réussirent il y a quelques années. Les 30 maisons d'Italie se soutiennent péniblement; en France il y en a 4 et en Hollande une.

b) Les **Filles de la Charité** ont pour père saint Vincent de Paul qui avec la vénérable Louise de Marillac, veuve Legras⁴, fonda vers 1620 une congrégation pour le soin des pauvres et des malades, et le saint écrivit lui-même pour les sœurs une règle approuvée par le Saint-Siège en 1668. Il y avait en 1721 déjà 300 maisons et en 1790, 500; actuellement en Europe, la congrégation compte 30.000 membres et est la plus universellement répandue. Le noviciat général (séminaire) est à Paris (rue du Bac) où réside la supérieure générale; les maisons en dépendent dans une certaine mesure, mais restent libres à l'égard les unes des autres. Dans plusieurs contrées quelques congrégations du même genre, moins nombreuses et portant un costume différent, reconnaissent aussi saint Vincent de Paul pour père. Toutes ces sœurs s'occupent des pauvres, des malades, de

1. PINGAUD, *Saint Pierre Fourier*, 4^e éd., Paris, 1902. — 2. ZIMMERMANN, *Der M. Camillus de Lellis*, Frib.-en-Br., 1887. — 3. SOLFI, *Comp. storico della rel. de Chierici Regolari Ministri degli infermi*, Mondovì, 1689. — 4. RICHEMONT, *Histoire de M^{me} Legras*, 4^e éd., Paris, 1894.

l'enseignement des enfants et généralement de toutes les œuvres charitables.

Ajoutons encore les **Sœurs de Charité de Saint-Borromée** qui, fondées à Nancy au xvii^e siècle, sont aujourd'hui très répandues surtout en Allemagne¹; les **Filles de la Sagesse** fondées par le bienheureux Grignon de Montfort du tiers-ordre de Saint-Dominique dans les premières années du xviii^e siècle à Poitiers, et dont la maison mère est à Saint-Laurent-sur-Sèvre; les sœurs de **Saint-Joseph** établies au xvii^e siècle par M^{sr} de Maupas, évêque du diocèse du Puy; les congrégations du même nom fondées à Cluny, à Belley, à Bordeaux, etc.; toutes avec un but analogue : l'instruction chrétienne, le soin des malades, des vieillards, etc., et même pour quelques-unes, les missions.

c) Pour le seul service des malades, furent fondés les **Frères de Saint-Jean de Dieu**², à Grenade en Espagne, vers 1540. Saint Pie V (1572) éleva la congrégation au rang d'ordre religieux, avec la règle des Augustins; Urbain VIII lui accorda les privilèges des ordres mendiants en 1624; elle s'est répandue dans toute l'Europe et possède actuellement 11 provinces avec 120 maisons. Le général réside à Rome (à Saint-Jean-Calybite) où on les appelle ordinairement *Benfratelli* (abréviation de *Fate bene fratelli*).

4^e Tandis que ces congrégations et d'autres encore travaillaient avec le plus grand zèle à la réforme et à l'amélioration des mœurs, les **anciens ordres** devaient lutter contre la triste influence des temps.

a) Au milieu du xvi^e siècle apparaissait, dans l'ordre du **Carmel**³, sainte Térèse⁴ qui fonda en 1563 à

1. HOHN, *Die barmh. Schwestern v. hl. K. Borr. (1652-1900)*, Trèves, 1900. — 2. SAGLIER, *Leben des hl. Joannes von Gott*, Ratisbonne, 1881. — *Acta SS. Boll.*, t. I Mart., 809 ss. — *Costituzioni dell' ordine del devoto Giovanni di Dio*, Rome, 1589. — 3. VAN DER MOERE, *Acta SS. Boll.*, t. VII, Oct., p. 409-790. — 4. H. JOLY, *Sainte Thérèse*, Paris, 1902. — GRAHAM, *Santa Teresa being some account of her life and times*, etc., 2 vol., Londres, 1894. — *Chroniques de l'ordre des Carmélites de la Réforme de sainte Thérèse depuis leur introduction en France*, Poitiers, 1887 ss. — *Œuvres*

Avila la première maison des Carmélites réformées, et plus tard beaucoup d'autres couvents s'établirent. Pour la réforme des maisons d'hommes, saint Jean de la Croix ¹ aida la sainte; et déjà en 1580 une province était fondée pour les couvents de cette réforme. Après la mort de sainte Térèse (1582), l'œuvre fut continuée par saint Jean de la Croix, si bien qu'en 1588 les Carmes déchaussés eurent un *vicaire général* spécial, et en 1593 un *général*. L'ordre compte aujourd'hui huit provinces, assez peu nombreuses; et de plus ailleurs divers prieurés et couvents. La réforme fut introduite en France par M^{me} Acarie et le Père de Bérulle.

b) A la seconde place viennent les **réformes des Bénédictins** ². Après que le concile de Trente, renouvelant le décret du IV^e concile de Latran, eut ordonné que les couvents exempts se réuniraient en congrégation dans l'intervalle d'un an et que plus tard on tiendrait tous les trois ans un chapitre général avec une visite soigneusement faite ³, il se produisit dans l'ordre bénédictin un mouvement puissant de rénovation. En 1564, surgit la *congrégation de Souabe* qui fut confirmée en 1603 par Clément VIII. A la fin du xvi^e siècle et au commencement du xvii^e, il se forma encore 14 autres congrégations ⁴. L'érection de la **congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hidulphe** près Verdun (1600) eut une grande importance. Clément VIII lui donna en 1604 une approbation et les privilèges de la congrégation du Mont-Cassin; bientôt 40 monastères s'y unirent; le fondateur Didier mourut en 1623; la congrégation conserva jusqu'à la révolution (1792) sa bonne réputation de savoir et de discipline monastique. Plus célèbre encore est la **congrégation de Saint-Maur** ⁵ dans laquelle entrè-

complètes de Sainte Térèse de Jésus. Trad. nouv. par les Carmélites du premier monastère de Paris. 2 vol. parus, Paris, 1907. — 1. LECHNER, *Der hl. J. v. Kreuz*, 3 vol., Ratisbonne, 1888 — 2. HEIMBUCHER, 2^e éd., t. I, Paderborn, 1907, p. 298 ss. — 3. Sess. XXV, cap. 8 *De Reform* — 4. Cf. *Revue Bénédictine*, t. X, XI, XII, XIII, XIV et XVI; et *Studien und Mitteil. aus dem Benedict. und Cisterc.-Orden*, t. VII, LX, X, XV, XXI, XXII, XXIII. — 5. CHAVIN DE MALAN, *Hist. de Dom Mabillon et de la congrégation de*

rent en 1618 un grand nombre de couvents bénédictins français; la première impulsion vint de l'abbé Didier déjà nommé; et dans son plus bel épanouissement, la congrégation compta 191 couvents dont aucun n'avait moins de 9 membres. La décadence fut amenée par le Gallicanisme et le Jansénisme qui pénétrèrent dans les cloîtres; la révolution française mit fin à la célèbre congrégation; le général et 41 de ses religieux moururent sur l'échafaud. La renommée des Bénédictins de Saint-Maur se perpétue dans les savants ouvrages d'hommes tels que Coustant, Montfaucon, Garnier, d'Achéry, Mabillon, etc. Une autre congrégation bénédictine, celle des **Méchitaristes**¹, parut en 1701 à Constantinople; elle prit le nom de son fondateur l'arménien Méchitar² († 1749) qui voulait remédier à la pénurie religieuse de son pays. La congrégation possède deux provinces : Venise et Vienne, avec 15 maisons et 152 membres. Les abbayes de Vienne et de San Lazzaro sont célèbres par l'étude de l'histoire et de la littérature arméniennes.

c) L'ordre des **Cisterciens** eut aussi sa réforme salutaire; elle fut entreprise par Jean de la Barrière († 1600) qui institua la congrégation des **Feuillants**³ dans son cloître de Notre-Dame des Feuillants (1580). Sixte V (1589) l'approuva et décida que les couvents qui s'y uniraient seraient indépendants de Cîteaux. Au xvii^e siècle, une seconde congrégation de Feuillants se forma en Italie, elle avait 43 maisons; celle de France, 31; pas une seule ne survécut à la révolution française et aux guerres de Napoléon I^{er} en Italie. Plus heureux furent les **Trappistes**⁴ qui prospèrent encore aujourd'hui; sous ce nom,

Saint-Maur, Paris, 1843. — BESSE, *Les fondateurs de la congrég. de Saint-Maur*, Rev. des sciences ecclés., 1902, II, 143 ss. — DE BROGLIE, *Mabillon et la société de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés (1664-1707)*, Paris, 1888. — BÄUMER, *Dom Mabillon und die Mauriner Kongregation*, Hist. Pol. Bl., t. 105-106. — 1. HENNEMANN, *Das Kloster der armen. Mönche auf S. Lazzaro*, Venedig, 1872-1881. — SCHERER, *Die Mechitaristen in Wien*, 3^e éd., Vienne, 1892. — 2. *Vita del servo di Dio Mechitar*, Venise, 1901. — 3. BASTY, *Vie de Jean de la Barrière*, Toulouse-Paris, 1885. — *Constitutiones Congr. B. M. Fuliensis*, Rome, 1595. — 4. *La Trappe, origine, esprit, organisation actuelle*, par un Trappiste de Sept-Fons, Paris, 1870.

on comprend les Cisterciens qui ont embrassé la réforme introduite à la Trappe (1664) par l'abbé de Rancé ¹. Leur genre de vie renouvelle l'observance primitive de Cîteaux qui consiste dans un silence absolu, l'abstinence, le travail des mains et la prière chorale. Innocent XI (1678) et Clément XI (1705) l'ont approuvé ². La réforme marcha très lentement; ce fut seulement après la révolution française que commença la période d'efflorescence. En Europe, il y a maintenant 44 monastères avec près de 2.500 religieux et 14 maisons dans les missions. Depuis 1892, toutes les congrégations sont réunies en un seul ordre avec un abbé général (*Ordo Cisterciensium reformatorum seu strictioris observantiae*) et vivent selon des constitutions révisées. L'abbé de Rancé (1689) avait dans sa réforme une branche féminine qui compte actuellement 900 sœurs.

§ 157. — Les missions étrangères ³.

1° Après la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb ⁴, le pape envoya immédiatement vers le nouveau monde le bénédictin Buil, avec le titre de vicaire apostolique. Son compagnon Perez de Marchena construisit à l'île Espagnole une première chapelle. Les Hieronymites et les Franciscains surtout travaillèrent aussi avec grand zèle, mais tout d'abord sans beaucoup de résultats (1502). En 1510, les Dominicains avaient à l'île Espagnole (Saint-Domingue) une mission qui fut,

1. DUBOIS, *Histoire de l'Abbé de Rancé et de sa réforme*, etc., 2 vol., Paris, 1869. — 2. *Règlements généraux de l'Abbaye de la Trappe*, 2 vol., Paris, 1701. — 3. HAHN, *Geschichte der kath. Missionen seit Christi Geburt bis auf unsere Zeit*, 5 vol., Cologne, 1857-1863. — HENRION, *Histoire générale des Missions catholiques*, 4 vol., Paris, 1846-1847. — MARSHAL, *Les Missions chrétiennes*, trad. fr. DE WAZIERS, 2 vol., Paris, 1863. — CIVEZZA, *Storia universale delle missioni francescane*, 9 vol., Florence, 1883-1896. — KARL STREIT, *Katholischer Missionsatlas, enthaltend die gesamten Missionsgebiete des Erdkreises*, Steyl, 1906. — PIOLET, *Les missions*, 6 vol., Paris, 1900 ss. — 4. GAFFAREL, *Histoire de la découverte de l'Amérique depuis les origines jusqu'à la mort de Christophe Colomb*, 2 vol., Paris, 1892. — TOURON, *Histoire générale de l'Amérique*, 14 vol., Paris, 1768.

l'année suivante, partagée en deux évêchés. Le plus sérieux obstacle à la conversion était la traite des esclaves et la cupidité des Européens; les missionnaires luttèrent avec énergie contre ces difficultés. On connaît sur ce point les dominicains Pierre de Cordoue et Antoine de Montesinos. Tandis qu'on laissait peu à peu les Indiens libres, on commençait à introduire des nègres; le célèbre évêque de Chiapa (Mexique) Barthélemi de Las Casas, dominicain ¹ (1474-1566), prit la défense des uns et des autres et mit tout en œuvre pour dompter la cruauté des conquérants; toutefois les conversions étaient peu nombreuses, car les Indiens haïssaient la religion des Espagnols leurs agresseurs.

En 1512, le Père Pierre de Cordoue fonda dans l'île de *Saint-Domingue* le premier couvent dominicain de Sainte-Croix qui devait être l'asile de tous les missionnaires de l'ordre arrivant d'Espagne, et surtout du couvent de Salamanque, où Christophe Colomb avait trouvé tant de noble dévouement ²; peu de temps après, le Père Pierre, accompagné du Père de Montesinos, fit le voyage d'Espagne, afin de plaider auprès du roi la cause des malheureux Indiens, puis il revint à son poste avec quatorze nouveaux apôtres parmi lesquels le Père Dominique de Betanzas qui devait évangéliser le Mexique. Tous travaillèrent de concert avec le Père Barthélemi de Las Casas qui, après cinq voyages en Espagne, avait été nommé officiellement *Protecteur Général des Indiens*, par brevet du cardinal Ximénès, alors régent, pendant la minorité de Charles-Quint. A leur retour, les Pères, obligés de relâcher au *Vénézuéla*, y prêchèrent la foi; et, passant ensuite dans l'île de *Porto-Rico*, convertirent un grand nombre de sauvages. Le Père

1. A. HELPS, *The life of Las Casas*, Londres, 1883. — C. GUTTENY, *Fray Bartolomé de Las Casas*, Madrid, 1878. — A. M. FAFIE, *Vida y escritos de Fray Bartolomé de Las Casas*, 9 vol., Madrid, 1879. — LAS CASAS, *Historia de las Indias*, 5 vol., Madrid, 1873. — AUG. ROZE, *Les Dominicains en Amérique*, Paris, 1878. — 2. MANDONNET, *Les Dominicains et la découverte de l'Amérique*, Paris, 1893.

de Cordoue et le Père Jean Garcès se rendirent à *Cumana* où leur mission commençait à prospérer, lorsqu'en 1514, un navire espagnol ayant, par trahison, capturé de nombreux Indiens, les naturels se vengèrent en égorgeant les deux religieux qui furent les premiers martyrs dominicains du nouveau monde. Six de leurs frères vinrent les remplacer et la moisson blanchissait déjà, quand une seconde traite d'esclaves, opérée par un commerçant espagnol, détruisit l'œuvre; presque tous les missionnaires furent massacrés par les Indiens; le Père Thomas Ortiz qui prêchait alors dans l'île de Cubagua, le Père Pierre de Cordoue, sauvé providentiellement, et leurs deux compagnons échappèrent seuls à la mort (1519). Fernand Cortez eut à peine conquis le **Mexique** que les rois d'Espagne y envoyèrent des missionnaires : les Pères de Saint-Domingue furent désignés et le Père Thomas Ortiz partit avec un groupe de religieux au nombre desquels étaient le Père Dominique de Betanzas et un neveu du célèbre Barthélemi de Las Casas. A Mexico, ils furent reçus par Cortez lui-même (23 juin 1526) et logés quelque temps chez les Pères Franciscains arrivés l'année précédente; mais bientôt la maladie vint décimer la mission dominicaine et le Père de Betanzas resta le chef des survivants; de nouveaux renforts venus d'Espagne l'aidèrent dans ses travaux et peu après plusieurs couvents et de nombreuses missions furent fondés. Le zélé missionnaire évangélisa aussi *Guatemala*, y construisit un couvent et une église; il avait fait de même à *Vera-Cruz*, *Puebla*, *Oaxaca*, etc. Quelques-uns de ses religieux s'étaient avancés au nord de Guatemala dans la *Tierra de Guerra* habitée par des tribus farouches qu'ils convertirent à la foi; le pays prit le nom de *Vera-Paz*, donné peu après à la ville capitale dont le premier évêque fut le Père Pierre de Angulo, l'un des missionnaires. Après lui (1562) cinq évêques dominicains occupèrent ce siège, plus tard réuni à celui de Guatemala. Plusieurs de ces premiers apôtres du Mexique gouvernè-

rent aussi d'importants diocèses : le Père Pierre de la Penna celui de Quito; Pierre de Feria celui de Chiapa illustré déjà par Barthélemi de Las Casas; et Bernard d'Albuquerque fut évêque de Guaxara. Le Père de Saavedra, prieur de Mexico, zélé missionnaire lui aussi, refusa successivement tous les évêchés que lui offrait Charles-Quint. Le premier martyr dominicain de ces régions fut le Père Antoine de Valdivieso, d'abord missionnaire à Nicaragua, puis nommé évêque de cette ville en 1544 par Paul III; en défendant son troupeau contre les oppresseurs, il s'attira la haine de deux gouverneurs espagnols qui le tuèrent à coups d'épée (1549). Les Dominicains de Mexico portèrent la foi en 1550 dans la *Floride*.

En 1525, vingt religieux amenés d'Espagne par l'expédition de Rodriguez de Bastidas débarquèrent à Saint-Domingue et peu après, ayant à leur tête le Père Thomas Ortiz, se dirigèrent avec les Espagnols au sud-est de l'île. La terre découverte fut nommée Sainte-Marthe; une ville du même nom s'y éleva rapidement vers 1530, le pape Clément VII l'érigea en évêché dont le premier titulaire fut le Père Ortiz. Quelques missionnaires, dominicains aussi, abordèrent à Carthagène fondée récemment par l'expédition de Pierre de Hérédia; le Père Thomas de Toro en fut nommé évêque et s'efforça de protéger les Indiens, mais, comme partout, la cruauté des conquérants avait toujours le dessus. Le saint prélat mourut en 1536, laissant à ses frères la tâche noble et charitable qu'il avait entreprise; l'un d'eux, le Père Jérôme de Loyasa, fut son successeur dans la conduite de Carthagène, il y arriva en 1537 avec une troupe nombreuse d'apôtres de différents ordres, la mission prospérait et l'évêque allait fonder un collège pour l'instruction de son clergé, quand le Saint-Siège le nomma archevêque de Lima en 1543; il y mourut en 1575.

Gonsalve de Quesada ayant avec lui deux Dominicains, aumôniers de sa petite escorte de soldats, atteignit en

1536 un immense plateau très peuplé situé au sud de Sainte-Marthe; s'enfonçant encore dans l'intérieur, il parvint jusqu'à *Bogota* où il entra triomphalement en avril 1637. Le Père Dominique de Las Casas évangélisa les Indiens et bâtit l'église et le couvent de Santa-Fé de Bogota; le Père Jean Mendès, accompagné d'un bon nombre de religieux venus de Sainte-Marthe, l'aida dans ses travaux et parcourut une grande partie de la contrée; les résidences se multiplièrent, et l'œuvre était en bonne voie quand **saint Louis Bertrand** ¹ débarqua au port de Carthagène en 1562. Il fut le saint François Xavier de la **Nouvelle Grenade**; même apostolat extraordinaire : don des langues et de prophétie, pouvoir sur les démons, sur les éléments, miracles de guérisons et de résurrections, prodiges de toutes sortes. Le Seigneur confirmait la parole de son serviteur dont la vie plus angélique qu'humaine était à elle seule une éloquente prédication, et ni les périls incessants, ni les persécutions ne purent arrêter l'intrépide missionnaire; plusieurs fois les barbares indigènes essayèrent de le tuer, mais les flèches, les massues, le poison même, par suite duquel il fut cinq jours à l'agonie, ne le découragèrent jamais dans ses laborieuses missions.

Après avoir converti beaucoup d'Indiens aux environs de Carthagène, il en gagna au moins 6.000 à *Panama*; et de là, s'avancant dans l'intérieur, il fonda une mission à *Tubara* non loin du Rio Maddalena, dans une contrée brûlante où abondaient les animaux féroces, les serpents venimeux, les moustiques, etc.; là encore, 10 à 15.000 conversions; puis vint le tour des *Caraïbes*, tribus féroces dispersées sur la côte peu éloignée de Sainte-Marthe, et dans les *Iles sous le Vent*. Cette mission fut la plus pénible de toutes, le saint échappa comme par miracle aux embûches des naturels et même des conquérants espagnols contre lesquels il défendait les malheureux sauvages,

1. WILBERFORCE, *Vie de saint Louis Bertrand*, trad. fr. FOLGHÉRA, Paris, 1898.

dont il convertit plusieurs milliers. Se dirigeant vers Turraco, il évangélisa Mompox avec grand succès; se rendit ensuite à l'*île Saint-Vincent* où par un éclatant miracle il gagna tout le peuple à Jésus-Christ; puis ayant converti également les sauvages de l'*île Saint-Thomas*, le saint revint à Carthagène. La volonté de Dieu le rappelant en Espagne en 1569, un de ses fidèles compagnons d'apostolat, le Père Louis Vero, continua la mission d'Epar et des contrées voisines. Saint Louis Bertrand avait amené à la foi chrétienne plus de 150.000 âmes. C'est ainsi que, dès la conquête du nouveau monde, les Dominicains, aidés le plus souvent par les Franciscains, soutinrent avec courage les droits de l'humanité, étendirent le règne de l'Evangile et, par leurs travaux et leur sang, ouvrirent la voie aux missionnaires qui allaient désormais partager leur apostolat.

2° Les missions parvinrent en effet à une magnifique efflorescence, lorsque de nouveaux ordres religieux travaillèrent avec les anciens. Ce que l'Eglise perdait en Europe par la pseudo-réforme protestante, elle le regagna avec surabondance dans les autres parties du monde. Parmi les congrégations du xvi^e siècle, les Jésuites surtout brillèrent comme missionnaires; les Capucins, les Lazaristes firent aussi beaucoup pour la conversion des sauvages. En 1622, Grégoire XV accorda aux missions un très grand bienfait par l'institution de la *Congrégation de la Propagande* qui reçut d'Urbain VIII, en 1627, un séminaire à Rome (*Collegium Urbanum*) et une imprimerie pour les missionnaires. A Paris, se forma en 1663 la *Société des Missions étrangères*¹ qui coopéra fortement à l'œuvre des missions et la féconda de son sang². Au xviii^e siècle encore à Paris, fut fondé le *séminaire du Saint-Esprit* (1703). Beaucoup d'autres collèges s'établirent encore; quoique moins importants, ils contri-

1. LAUNAY, *Histoire générale de la société des Missions étrangères*, 3 vol., Paris, 1895 ss. — 2 LAUNAY, *Les bienheureux de la société des Missions étrangères*, Paris, 1900. Environ quatre-vingts membres sont morts pour la foi.

buèrent avec zèle à répandre notre sainte foi chez les peuples païens¹.

En 1549 progressa sérieusement la mission de l'Amérique du Sud. Cette même année, les six premiers Jésuites, sous la conduite du Père Emmanuel de Nobrega, entrèrent au *Brésil*, se fixèrent à Bahia et convertirent une partie des sauvages. Deux ans plus tard un évêché fut érigé à Bahia et le premier titulaire fut le zélé Salina. Le Père Jos. Anchieta S. J. et les Pères Ant. Pireo, Lorenzana, Montoya et Diaz Tano eurent un fructueux apostolat²; le Père Azevedo et trente-neuf missionnaires moururent martyrs dans le voyage. En 1513, Nuñez de Balboa avait découvert l'isthme de Panama, et quelques années plus tard (1519) la ville du même nom était fondée; Pizarre et Almagro, compagnons, de l'explorateur s'avancèrent, avec quelques missionnaires dominicains venus de Saint-Domingue sous la conduite du Père Pedrazza, jusqu'à l'île de Gallo (1526) et de là au **Pérou** (1528). Ayant conquis une partie de ce riche territoire, Pizarre fit le voyage d'Espagne avec le Père Pedrazza, et tous deux revinrent au Pérou emmenant une nouvelle troupe apostolique dominicaine qui commença de suite l'œuvre de conversion et de civilisation des Indiens. La première église de la contrée fut élevée par les Pères en 1532 à Saint-Michel de *Piura*. En 1533, le Père Jean de Olias arriva de Saint-Domingue avec dix religieux du grand couvent de Sainte-Croix; une partie des missionnaires se répandirent dans les territoires voisins, les autres suivirent l'expédition de Pizarre et atteignirent *Cuzco* en 1533; le conquérant donna aux Dominicains le temple du soleil pour église et les dépendances pour couvent. Bientôt les atrocités des vainqueurs mirent tout à feu et à sang; les Pères se firent les défenseurs zélés des pauvres indigènes, en appelèrent à l'Espagne qui les soutint, mais, hélas! sans grand résultat. Par ailleurs, le Père de Valverde fut nommé premier évêque

1. *Missiones catholicae ritus latini descriptae*, Rome, 1886 ss. — 2. *Materiaes e archegas para a hist. e geogr. de Brasil*, t. I-II, Rio de Janeiro, 1886

du Pérou (1537); vingt religieux dominicains arrivèrent à *Lima* où Pizarre fondait une ville appelée d'abord Cité des Rois avec une magnifique église; celui-ci donna en 1539 aux Dominicains un vaste emplacement pour un couvent et une église et bientôt encore d'autres s'élevèrent à *Aréquipa*, *Traxillo*, *Huanuco*, *Chucuytu*, etc. Depuis cette époque jusqu'à 1550, malgré les guerres incessantes des deux conquérants rivaux, les conversions s'opéraient peu à peu; le Père Thomas de Saint-Martin, l'un des chefs de la mission du Pérou, fut chargé par la cour d'Espagne de régler les différends politiques entre Pizarre et Almagro, et peu après nommé premier évêque de la *Plata* (1552). Avant son départ, la célèbre université de Lima était fondée par ses soins. Les Dominicains avaient alors dix-huit couvents et une dizaine de missions moins importantes qui contribuèrent beaucoup à l'évangélisation du Pérou (Dominique de Saint-Thomas, Barthélemi Vargas, etc.). D'autre part, on connaît l'apostolat célèbre de saint Turibe, archevêque de Lima¹, qui dès 1582 réunissait un synode provincial avec six évêques suffragants. Dans cette même contrée florissait la première sainte du nouveau monde, Rose de Lima, tertiaire dominicaine († 1617) qui unit la pureté des anges au martyre volontaire de la pénitence. Vers la fin du xvi^e siècle les Jésuites ouvrirent des collèges à Cuzco et à Paz, les Franciscains travaillèrent aussi beaucoup; parmi eux brilla surtout saint François Solano († 1610).

En 1534, Belalcazar, lieutenant de Pizarre, entra dans le territoire de **Quito**. Le dominicain Alphonse de Montenegro, aumônier de l'expédition, fut le premier apôtre du pays; de là, il vint porter la foi à *Guayaquil* bâtie en 1535 par les conquérants. La mission de Quito fut toujours très éprouvée tant par le pillage des aventuriers que par les continuels tremblements de terre et les épidémies qui suivaient ordinairement ces catastrophes. Les couvents élevés par les Dominicains à

1. BÉRENGIER, *Vie de saint Turibe, archevêque de Lima*, Poitiers, 1872.

Cuença, Ambato, Ibarro, etc., furent plusieurs fois renversés et rebâtis, il en fut de même après les terribles éruptions volcaniques du Cotopaxi, du Tunguragua, etc. De l'autre côté de la Cordillère des Andes, à l'est de Quito, habitaient les *Jivaros*, tribus indiennes puissantes et féroces, soulevées contre les Espagnols qui, depuis près d'un siècle (1530), les tyrannisaient ; les Dominicains entreprirent la conquête apostolique de ce pays, vrai paradis terrestre situé entre les deux bras du fleuve Napo et nommé *Canelos* à cause des nombreux arbres à cannelle. Il fallait des missionnaires dévoués, prudents surtout, vu les habitudes de guerre continuelle des Jivaros ; les Pères furent à la hauteur de l'entreprise et bientôt la foi régna dans le pays où elle s'est maintenue jusqu'à nos jours. Le **Chili** fut conquis par Pierre de Valdivia qui fonda Santiago en 1541, Conception en 1550 et enfin Valdivia, mais la nation des Araucaniens se souleva, massacra un grand nombre d'Espagnols. En 1552, les Dominicains du Pérou furent appelés par Philippe II à la conversion du Chili : les Pères Gilles Gonzalès et Louis Chavez travaillèrent courageusement, ils fondèrent à la Conception, Villarica, Osorno et Valdivia des couvents qui furent les centres des diverses missions ; le Père Dominique Buirox, apôtre des féroces Promacanes, fut martyrisé à Duno en 1555 et le Père Diego Pezoa mourut à Valdivia dans d'atroces supplices infligés par les barbares dont il combattait les vices et les mauvaises mœurs. Le Père Réginald de Lizarraga eut aussi beaucoup à souffrir, il fut évêque de la Conception, puis en 1606 de l'Assomption au Paraguay et jusqu'à sa mort ne cessa de défendre les pauvres Indiens.

Les Jésuites entrèrent au Chili en 1593 et achevèrent la conversion des Araucaniens ; ils pénétrèrent aussi chez les tribus des Cordillères et comptèrent plusieurs martyrs, remplacés sans interruption dans leur apostolat par de nouveaux missionnaires. Ils établirent des collèges et des séminaires à Lima et à Mexico et firent

admirablement prospérer la vie ecclésiastique. En 1610 l'Amérique du Sud comptait déjà 5 archevêchés, 27 évêchés et 400 couvents. Dans la *Nouvelle Grenade* où saint Louis Bertrand, avait converti 15.000 Indiens. Le Père Sondoal, jésuite, baptisa en sept ans 3.000 nègres; entre tous réussissait dans ce dernier apostolat saint **Pierre Claver S. J.** († 1654) qui fut institué *Patron des missions nègres*¹. La *Guyane* reçut la foi des Capucins et des Jésuites (1643); la conquête des Hollandais entrava leurs progrès, le missionnaire le plus connu fut le P. Crevilly S. J. († 1718); les réductions du Kuru étaient célèbres; elles furent toutes détruites plus tard², par la persécution contre la société (1762). Les missions les plus remarquables appartiennent au *Paraguay*; ce pays reçut les premières semences de l'Évangile par le Père Louis Bolaños, franciscain; peu après vinrent les Jésuites. Leur général Aquaviva était pour les *réductions* : la première, nommée « de Lorette », fut fondée en 1609; peu à peu le nombre s'éleva jusqu'à 33, partiellement aussi dans l'Uruguay; les habitants atteignirent le nombre de 150.000, ils étaient immédiatement soumis à la couronne et gouvernés par les missionnaires. Jusqu'en 1764, 29 Jésuites moururent martyrs au Paraguay. Ce magnifique travail fut anéanti lorsque (1767) les missionnaires furent chassés par suite de la persécution contre la compagnie; de nouveaux missionnaires ne relevèrent pas l'œuvre³.

La *République Argentine* fut évangélisée par les Dominicains venus du Chili vers la fin du XVII^e siècle. Ils fondèrent des couvents à Buenos-Ayres, Cordoba, Tucuman et ont depuis cette époque continué leur fructueux apostolat et fondé plus tard La Rioja, Santiago del Estero, Paraguay, Santa-Fé, etc. En *Californie*⁴,

1. SOLÀ, *Vida de san Petro Claver*, Barcelone, 1888. — 2. *Mission de Cayenne et de la Guyane française*, Paris, 1887. — 3. CARDIEL, *Obra inédita. Declaracion de la Verdad*, Buenos Aires, 1900 (éd. HERNANDEZ, S. J.). — D. LAMBEL, *Le Paraguay*, Tours, 1878. — 4. CLINCH BRIAN, *Hist. of California and its missions*, 2 vol., San-Francisco, 1904.

la barbarie des habitants fut longtemps un obstacle ; en 1697 les Jésuites et d'autres missionnaires travaillèrent fructueusement, en 1717 il y avait 17 réductions ; après 1744, un village fut constitué chaque année.

Le **Canada**¹ reçut l'Évangile seulement en 1611 par le Père Massé ; mais les invasions anglaises (1613 et 1628) anéantirent tout ; l'œuvre des missions reprit avec la conquête française en 1632 et la conversion du pays coûta des flots de sang. Les célèbres missionnaires : le Père Jogues (1646), le Père Daniel (1648), le Père Brébeuf (1649) et le P. Lallemant (1649), tous jésuites, furent cruellement martyrisés et ce sang devint une semence de chrétiens ; les chrétientés prospérèrent surtout après 1670. L'importation de l'alcool fit beaucoup de mal, l'attitude hostile de l'Angleterre n'en fit pas moins, mais le coup le plus rude pour les missions fut la suppression de la compagnie en 1773. La *Louisiane* et les *îles du Mississipi* furent découvertes par le Père Marquette S. J. (1673), la mission commença en 1699 et dix-huit ans plus tard la Nouvelle-Orléans fut fondée (1717). Nombre de stations furent érigées par les Jésuites dont l'œuvre devint très difficile à cause de la guerre et de l'importation de l'eau-de-vie. Le *Maryland* et la *Pensylvannie* furent, dans les États-Unis si vastes à présent, les premiers à recevoir la vraie foi ; les Jésuites y arrivèrent en 1643 avec les colons anglais, mais la persécution anglaise ralentit leur travail. Quand les 13 provinces se déclarèrent indépendantes en 1783, elles comptaient à peine 25 ou 30.000 catholiques.

3° **Asie**². Dès 1291, le Père Nicolas de Pistoie revenant d'une ambassade à Tauris avec le Père Jean de Monte Corvino s'arrêta à Méliapour et prêcha la foi dans toute cette région. En 1323, le Père Jourdain Cathala de Sévérac y arriva de Tauris avec quatre Fran-

1. DE ROCHEMONTEIX, *Les Jésuites et la Nouvelle France au XVII^e siècle*, 3 vol., Paris, 1895. — 2. *Lettres édifiantes et curieuses écrites des Missions étrangères*, Lyon, 1819. *Mémoires des Indes*, t. VI-VIII. *Mémoires de la Chine*, t. IX-XIV.

ciscains; ceux-ci, bientôt martyrisés, furent remplacés par des religieux dominicains. Jean XXII nomma le Père Jean de Sévérac évêque de Coulam au Malabar; le prélat continua ses missions et mourut martyr à Saint-Thomé de Méliapour. Mais ce fut surtout à la suite des explorateurs espagnols et portugais que pénétrèrent les missionnaires. En 1503 arrivaient avec Alphonse Albuquerque les Pères Dominique de Sousa, Jean du Rosaire, Pierre d'Abreu et Antoine de Matta qui furent les premiers apôtres de Cochin, puis d'Ormuz en 1507, et de Goa en 1510. Cette ville devint en 1534 le siège d'un évêché qui s'étendait du cap de Bonne-Espérance jusqu'à la Chine et eut un séminaire en 1541; mais la mission prospéra surtout après l'arrivée de **saint François Xavier S. J.**¹ (1542). Après avoir travaillé quelques mois à l'amélioration des mœurs à Goa, il évangélisa les pêcheries et baptisa des villages entiers (1542-44) en si grand nombre que son bras refusait le service; à Travancore il construisit en peu de temps quarante-cinq chapelles (1544), puis il prêcha à Méliapour, Malacca, dans les Moluques, au cap Comorin, à Ceylan, etc., et convertit par sa parole et ses nombreux miracles des milliers de païens. Les Jésuites continuèrent l'apostolat des Indes : le Père Gaspard Berze² évangélisa Ormuz et vint ensuite à Goa. Plusieurs Jésuites fécondèrent la mission de leur sang (Criminale, Ribera, Mendès, et les bienheureux R. Aquaviva, Pacheco, et leurs compagnons). Dès 1557, Goa avait deux évêchés suffragants : Malacca et Kossija. Dans la province de Goa, les Jésuites avaient quinze maisons et deux cent quatre-vingts missionnaires. Les Franciscains et les Dominicains travaillèrent aussi avec zèle à la conversion de ces peuples.

Macao (1576), Craganore (1600) et Méliapour (1606) furent érigés en évêchés. Au Maduré, la mission fondée

1. CROS, *Vie de saint François Xavier*, 2 vol., Paris, 1900. — 2. W. v. NIEUWENHOFF, *Gaspar Berse*, Rotterdam, 1870.

par le Père de Nobili devint très prospère. Il essaya d'écarter, par le *système d'accommodement*, les difficultés produites par les *castes indiennes*¹. Il admit ces castes comme une institution sociale qu'un chrétien peut garder, évitant avec soin ce qui pouvait choquer les indigènes; mais tous les missionnaires ne s'accordèrent pas sur ce point. Bellarmin, le général Claude Aquaviva et surtout Grégoire XV lui donnèrent provisoirement raison (*Constitution Romanæ Sedis*); de Nobili travailla encore plusieurs années et convertit près de cent mille Brahmanes, laissant à sa mort, en 1656, neuf ouvrages en sanscrit classique et en tamoul. Plus tard, au sujet des *rites malabares* pour lesquels le Père de Nobili avait employé le *système d'accommodement*, il s'éleva une violente discussion qui décida Clément XI à envoyer de Tournon comme légat *a latere*. Le légat interdit les rites malabares, et sa sentence, dont les missionnaires avaient fait appel, fut confirmée par Clément XI (bulle *Ex illa die*, 1715) et par Benoît XIV². Cette lutte, les décisions prises et la conquête des Hollandais et des Anglais firent beaucoup de tort aux missions. Après de Nobili, le bienheureux Jean de Britto († 1693) opéra de nombreuses conversions³. La province des Jésuites au Malabar comptait déjà, en 1619, quatorze maisons avec cent cinquante missionnaires. Saint François Xavier prêcha aussi dans l'*Archipel Indien* Amboina, Ceram, etc. (1546-47). Ses successeurs étendirent le règne de la foi dans les îles voisines. Vers 1596 il y avait à Java et dans les îles de la Sonde trente à trente-cinq mille chrétiens. La mission progressa de plus en plus, mais elle fut anéantie lorsque les Calvinistes hollandais supplantèrent les Portugais; et après le bannissement des missionnaires, bon nombre de chrétiens furent transportés à Ceylan et à Malacca.

1. MÜLLERBAUER, *Gesch. der Kath. Missionen in Ost-indien*, Munich, 1831, p. 171 ss. — 2. CONS. *Omnium sollicitudinum*, 1744. — 3. GOURDIN, *Voyages et missions du Père A. de Rhodes en la Chine et autres royaumes de l'Orient*, Lille, 1884.

Le Japon¹ reçut la foi chrétienne dès 1530 par des missionnaires dominicains. Saint François Xavier eut la consolation de trouver des traces de cet apostolat quand il mit le pied en août 1549 sur le sol japonais à Kago-sima, et, malgré la violente opposition des bonzes, convertit des milliers de sectateurs de Confucius et de Bouddha, surtout dans les provinces d'Amanchuchi et de Bongo, même quelques princes embrassèrent la foi; le Père de Torres et les autres missionnaires continuèrent l'œuvre, et le Japon fut l'une des missions les plus florissantes. Dès 1579 on comptait cent cinquante mille chrétiens. Une ambassade de trois princes vint à Rome en 1585². On avait même l'espérance fondée que Nobunanga se convertirait, lorsqu'il fut détrôné par Taïcosama. Parmi les missionnaires se distinguèrent le Père de Torres († 1570), le Père Vilela († 1570) et le Père Valignani († 1600). Quand le 25 juillet 1587 la persécution commença, l'Eglise du Japon possédait près de trois cents églises et plus de deux cent mille chrétiens. A la suite du premier édit, il y eut un grand nombre de martyrs et soixante-dix églises furent détruites; après un intervalle de paix, une nouvelle tempête s'éleva; si la première persécution pouvait être attribuée à la crainte de la domination européenne et à la volupté de Taïcosama, la seconde eut pour cause l'imprudence de quelques missionnaires franciscains et la manière d'agir des marchands hollandais qui attisaient le feu; les célèbres martyrs japonais, vingt-trois Franciscains et trois Jésuites furent crucifiés à Nangazaki³. Plus sanglante encore fut la troisième persécution (1612-1622) qui fit des milliers de martyrs de la foi.

Parmi les principaux, il faut mentionner Pierre de

1. CRASSET, *Hist. de l'Eglise du Japon*, Paris, 1715. — CHARLEVOIX, *Hist. de l'établissement, des progrès et de la décadence du christianisme dans l'empire du Japon*, Rouen, 1715. — HAAS, *Gesch. des Christentums in Japan*, Berlin, 1902 ss. — Sur les miracles de S. François Xavier, cf. *Analecta Boll.*, 1897, p. 52 ss. — 2. BONCOMPAGNI-LUDOVISI, *Le prime due ambasciate dei Giapponesi in Roma (1584, 1615)*, Rome, 1904. — 3. RUMP, *Die japanischen Märtyrer*, Munster, 1862.

l'Assomption, franciscain; J. B. Tavora, jésuite; Alphonse Navarrete, dominicain, et Ferdinand de Saint-Joseph, augustin, décapités dans une île voisine d'Omusa avec trois chrétiens; le Père Zuniga, franciscain, et le Père Florès, dominicain, brûlés vifs à Nangazaki (août 1622). Le 10 septembre 1622 eut lieu le terrible martyre des dominicains François de Moralès, Alphonse de Meria, Ange Orsucci, Hyacinthe Orphanet, etc., des franciscains Pierre d'Avila, Richard de Sainte-Anne et trois autres frères; des jésuites Charles Spinola, Sébastien Kimura avec quatre novices, sans compter des tertiaires, des catéchistes et même des enfants (trente-trois brûlés vifs, d'autres décapités, en tout deux cent cinq martyrs).

Néanmoins le nombre des chrétiens croissait toujours et en 1625 ils étaient près de 600.000. Le 24 août 1624, le Père Vasquez, dominicain, les Pères Sotelo et Lessandra, franciscains, et le Père Michel Carvalho, jésuite, furent brûlés vifs à Faco; en 1634 les dominicains Th. de Saint-Hyacinthe et Jourdain de Saint-Étienne subirent l'horrible supplice de la fosse; le 27 septembre 1637, moururent après des tortures inouïes les quatre plus grands martyrs du Japon (d'après l'expression du Père Alexandre de Rhodes, S. J.), les dominicains Antoine Gonzalès, Guillaume Courtet, Michel de Ozarata, et Vincent de la Croix (japonais). En 1637 l'entrée du pays fut interdite à tous les étrangers; l'oppression des chrétiens fut telle à Arimo, qu'ils durent se barricader; mais, hélas! les Hollandais prêtèrent leurs canons aux Japonais pour bombarder les fidèles; c'est une honte pour les Hollandais protestants d'avoir aidé à dépister les chrétiens; pour avoir entrée au Japon, ils ne célébraient pas le dimanche et n'observaient aucun culte religieux sur leurs navires, évitant même de se servir du calendrier chrétien. Les Hollandais assistaient à la cérémonie du *Jesumi* (consistant à fouler aux pieds le Crucifix) imposée par les Japonais pour découvrir les chrétiens. Les commerçants hollandais ont-ils foulé aux pieds

la croix? Ceci n'est pas prouvé; mais il est certain qu'ils firent acte de présence; cependant en 1855-56, au moment du traité, ils demandèrent l'abolition de cette cérémonie sacrilège¹. Malgré l'extrême sévérité des lois, les chrétiens subsistèrent et ne furent pas exterminés. En 1856, il y en avait encore soixante-dix dans les prisons de Nangazaki; les lois de persécution ne furent abolies qu'en 1873. Saint François Xavier, ne pouvant pénétrer au Japon, s'efforça d'entrer en Chine, mais il mourut, le 2 décembre 1552, à l'île de Sancian, en vue du Céleste Empire.

Le premier apôtre de la **Chine**² avait été le dominicain Gaspard de la Croix, qui, abordé à Goa, puis passant au Cambodge, avait pénétré en Chine (1556); mais expulsé par les indigènes, il avait été évangéliser Ormuz. Le Père Matthieu Ricci³ S. J. fut plus heureux et réussit (1582) à pénétrer avec une ambassade; déguisé en lettré, il fit, malgré les dangers les plus incroyables, le voyage de Pékin et se présenta à la cour comme mathématicien et philosophe. Trois princes et un bon nombre de mandarins furent gagnés par lui à la religion et donnèrent un puissant appui à son travail de missionnaire; en 1605 il y avait à Pékin une congrégation de la sainte Vierge. A la mort du Père Ricci (1610), le Kiang-Nan comptait 30 églises; six ans plus tard, 300 répandues en 5 provinces. Parmi les missionnaires, il faut compter le savant Père Adam Schall⁴ qui par sa réputation de mathématicien contribua beaucoup à l'extension de la foi. Son successeur à la cour fut le Père Verbiest dont l'influence grandit

1. VAN HAREN, *Recherches hist. sur l'état de la religion chrét. au Japon relativement à la nation hollandaise*, Paris, 1778. — DE HÜBNER, *Promenade autour du monde*, 2 vol., Paris, 1888, t. II, p. 110 ss., p. 135. —

2. BARTOLI, *Della Cina*, 4 vol., Turin, 1825 ss. — T. M. GENTILI, *Memorie di un missionario domenicano nella Cina*, 3 vol., Rome, 1887. — ANDRÉ-MARIE, *Missions dominicaines dans l'Extrême-Orient*, 2 vol., Lyon-Paris, 1863. — LAUNAY, *Histoire des missions de la Chine*, Paris, 1903. — 3. CH. DE SAINTE-FOI, *Vie du R. P. Ricci, apôtre de la Chine*, Paris, 1839. —

4. DUBR, *Neue Dokumente zur Gesch. der P. Adam Schall*, *Zeitschr. f. Kath. Theol.*, 1901, p. 330 ss.

encore par l'invention d'une sorte de canon portatif pour combattre une révolte; la religion put ensuite s'étendre librement. En 1688, Alexandre VII érigea en évêchés Péking et Nanking comme suffragants de Goa.

Cependant, dès 1625, les Dominicains espagnols de la province des Philippines étaient venus évangéliser le pays. François de Capillas, François Diaz et d'autres furent décapités au Fo-Kien (1648). Les missionnaires dominicains et franciscains accusèrent les Jésuites de condescendance exagérée à l'égard des coutumes chinoises envers les défunts; d'où la célèbre discussion des **rites chinois**. Les pères Moralez et Diaz, n'ayant pu convaincre les Jésuites du danger idolâtrique des pratiques qu'ils toléraient, vinrent à Rome provoquer une condamnation qu'ils jugeaient nécessaire aux intérêts supérieurs de la religion. Innocent X prohiba les rites chinois¹ (1645). Les Jésuites provoquèrent une nouvelle étude de la question, qui aboutit à un décret de l'Inquisition, approuvé par Alexandre VII (1656). Le nouveau décret distinguait sagement certains rites purement civils qu'il autorisait et d'autres rites idolâtriques qu'il prohibait sévèrement. L'affaire fut encore mise en discussion un peu plus tard; mais le vicaire apostolique de Fo-Kien, Maigrot, des Missions étrangères, obtint du légat de Tournon une décision (1707) confirmant les condamnations précédentes, ratifiées par Clément XI (bulle *Ex illa die*, 1710). Enfin Benoît XIV condamna définitivement les rites orientaux par ses Constitutions de 1742 et 1744, qui font encore autorité en la matière, chaque missionnaire devant faire serment d'observer les condamnations avant de pouvoir exercer son ministère.

En 1722, des princes hostiles aux chrétiens parvinrent au trône; une terrible persécution sévit pendant dix ans; beaucoup de princes et de mandarins, aussi bien que les pauvres chrétiens, moururent avec joie pour Jésus-Christ. En 1746, les deux évêques domini-

1. BRUCKER, art. *Chinois (Rites)*, dans le *Dict. de Théol. cath.*

cains Pierre Sanz et François Serrano furent martyrisés avec plusieurs compagnons au Fo-Kien. La persécution avait atteint son but, car pendant un demi-siècle les fidèles furent privés de pasteurs.

La mission de **Ceylan** n'a pas été de longue durée; constituée en 1516, elle comprenait au bout de deux ans 12.000 chrétiens. En 1602, les Franciscains reçurent le secours des Jésuites qui comme eux convertirent un grand nombre de bouddhistes; plusieurs missionnaires furent martyrisés. Avec l'entrée des Hollandais dans le pays, l'agonie commença pour cette chrétienté; ils convertirent de force les insulaires au calvinisme (1656); mais ce ne fut que superficiellement¹. En 1796, Ceylan passa aux Anglais qui, dix ans plus tard, donnèrent la liberté du culte : le protestantisme recula devant les progrès du catholicisme.

Les **îles Philippines**², découvertes par Magellan en 1521 et passées en 1571 sous la domination de l'Espagne, reçurent presque aussitôt la bonne nouvelle de l'Évangile : le Père Dominique de Salazar, dominicain, premier archevêque de Manille, vint d'Espagne en 1577 avec une vingtaine de ses frères; trente-deux autres suivirent, envoyés comme à l'envi par les différentes provinces dominicaines espagnoles; déjà commençait cette émigration presque annuelle des missionnaires qui ne s'est jamais interrompue. De Manille, les Dominicains se répandirent dans les îles et les provinces voisines : la nouvelle Ségovie, Pangasinan, Zébu, etc.; leurs travaux furent immenses parmi ces tribus sauvages auxquelles ils apportèrent la foi, la civilisation et la paix, achetant même souvent au prix de leur vie ces admirables conquêtes : c'est ainsi qu'en 1625, le P. Alphonse Garcia et le Frère Onuphre subirent un épouvan-

1. MARSHALL, *Les missions chrétiennes*, t. I, p. 323 ss. — 2. BLAIR and ROBERTSON, *The Philippine Islands*, 1493-1898, t. I-III (1493-1605), Cleveland, 1902-1904. — *Analecta O. P.*, V, 1901, 157 ss., etc. — COLIN, *Labor evangelica de los obreros de la Compania de Jesus, en las Islas Filipinas*, nouv. éd., 3 vol., Barcelone, 1904.

table martyr à la Nouvelle-Ségovie; le Père de Sainte-Marie fut massacré en 1670; le Père Perez en 1684, etc. Depuis le Père Dominique de Salazar et le Père Michel de Benavidès, plusieurs Dominicains se succédèrent sur le siège de Manille érigé dès 1579; d'autres religieux du même ordre gouvernèrent Cacérés, la Nouvelle-Ségovie et Zébu, suffragants de la métropole (1595). A cette époque les Philippines comptaient 400.000 chrétiens. A Manille, les Dominicains fondèrent trois couvents, occupèrent des chaires à l'Université, dirigèrent un important collège; d'autres religieux, Augustins, Mineurs, Récollets, Jésuites, exercèrent aussi leur fructueux apostolat jusqu'à la conversion totale des 4.000.000 d'habitants. Jusqu'à ces dernières années, les îles Philippines offraient le seul exemple d'une colonisation accomplie et conservée avec un esprit véritablement chrétien; malheureusement la révolution a éclaté depuis, persécutant les religieux qui s'étaient faits les véritables instruments de la civilisation de ce pays ¹.

Afrique². — Les Franciscains prêchèrent au **Maroc** depuis le XIII^e siècle et plus tard Jean de Prado y versa son sang pour la foi. Le dominicain Constant Magni, apôtre de Ceuta, emmené captif au Maroc, y prêcha l'évangile et mourut d'épuisement en 1604. Le Père Joseph Moran, missionnaire dominicain dans la région d'Alger, fut fait prisonnier par les Maures, apostasia, se rétracta ensuite et mourut brûlé vif à Alger en 1643.

L'*Abyssinie* professait au moyen âge l'eutychianisme que ne put détruire le mahométisme. Des missionnaires dominicains, revenant de Palestine, s'étaient arrêtés dans ce pays. Le négus, appelé Prêtre-Jean, leur fit bon accueil. Ils fondèrent des missions et des couvents très prospères en 1316. Philippe de Scèwa, issu de race royale,

1. J. FERRANDO et J. FONSECA, *Historia de los Padres Dominicanos en las islas Filipinas y en sus misiones del Japon, China, Tung-kin y Formosa*, 6 vol., Madrid, 1870 — 2. LÉON DE BÉTHUNE, *Les missions catholiques d'Afrique*, Lille, 1889. — KÜLB, *Die Reisen der Missionare nach Africa vom 16 bis 18. Jahrh.*, Ratisbonne, 1861 ss.

entra dans l'ordre des Frères Prêcheurs et devint prieur du couvent de Plurimanos et inquisiteur. A ce dernier titre, il reprocha sa conduite adultère au souverain qui l'envoya en exil, puis, l'ayant fait revenir en feignant le pardon et le repentir, le fit mourir sous les fouets (1366). Deux siècles plus tard, quand, avec le secours des Portugais, le pays eut secoué le joug odieux des Musulmans, (Christophe de Gama) le patriarche Nugnez S. J. et le Père Oviedo arrivèrent (1555); il y eut beaucoup de travail, mais beaucoup de sang répandu. Le Père Paez vit germer la semence et reçut en 1589 l'abjuration du roi. En 1624, l'Église d'*Éthiopie* se déclara catholique et eut pour patriarche Mendez; mais le peuple se souleva et après la mort du roi Socinios (1632) les missionnaires furent chassés; quelques-uns subirent le martyre, sous Facilidas successeur de ce prince. En 1752, trois Franciscains réussirent à pénétrer; ils allaient se retirer, quand le roi Jason fit sa soumission au pape.

Les Français apportèrent la foi dans les *îles de l'Océan Indien*, en 1715; après la conquête des Anglais, les chrétiens restèrent fidèles (Port-Louis, dans l'île Maurice, les Seychelles, La Réunion). Les Lazaristes avaient, en 1648, des missions établies à *Madagascar*¹; de 1674, lorsque les Français en furent chassés, jusqu'en 1815, l'île fut privée de missionnaires. Sur les *côtes orientales* de l'Afrique (Zanzibar, Mombaze), les Franciscains et les Augustins avaient dans leurs missions, à la fin du xvii^e siècle, 1.200 catholiques; leur œuvre fut anéantie par l'invasion musulmane (xviii^e siècle). Saint François Xavier entra au *Mozambique* dès 1542; plus tard, le célèbre Père Gonzalès de Sylveira² († 1561) pénétra jusqu'au *Monomotapa* et au *Congo*; de 1554 à 1626, huit évêques s'y succédèrent; divers Jésuites travaillèrent au Mozambique et il y eut des résidences à *Quilimané*, *Tété*, *Senna*; dans le *Zambèze* aussi où Livingstone en trouva encore des vestiges. Les Dominicains travaillèrent

1. FROIDEVOIX, *Les Lazaristes à Madagascar au XVII^e siècle*, Paris, 1903. —

2. B. DE CIENFUEGOS, *Vida del P. Gonzales a Sylveira*, Madrid, 1614.

aussi dans ces contrées ; en 1632, les Pères Ignace de Saint-Thomas, Emmanuel Sardigua et Salvador du Rosaire convertirent l'empereur du Monomotapa, sa cour et une partie de son peuple. Michel, l'aîné des fils de l'empereur, entra même dans l'ordre. Le dernier missionnaire Père Thomas S. J. fut emprisonné au fort Saint-Julien (Pombal).

La *côte occidentale* de l'Afrique fut découverte en 1484. Le dominicain Jean de Pedrazza fut missionnaire, puis évêque des îles Canaries ; il mourut brûlé vif avec trois Franciscains ses compagnons. En 1540, le Père Dominique Mendès continua l'œuvre commencée, puis vint le célèbre Melchior Cano (évêque en 1560), qui joua un grand rôle au concile de Trente, ainsi que le Père Barthélemi di Carranza, son *socius*. En 1559, Paul Diaz de Novaes, ambassadeur portugais, vint à *Angola* avec quatre Jésuites ; on dut reculer devant la barbarie des habitants ; quatre ans plus tard, une deuxième expédition eut le même sort ; en 1596 pourtant, Angola fut érigé en évêché, les conversions furent nombreuses. En 1759, les Jésuites durent quitter la colonie par l'ordre du ministre Pombal et furent remplacés par les Capucins. La *Guinée* eut pour premier missionnaire le jésuite Ba-reira et devint en 1634 préfecture apostolique. Les Capucins évangélisèrent en 1636 la *Sénégalie*, en 1648 le *Benin* et descendirent à *Loango* en 1649¹, mais bientôt les Hollandais s'emparèrent des factoreries et détruisirent la mission. De nouveaux efforts pour rétablir l'œuvre, en 1667 et dans les années suivantes, ne purent aboutir ; ainsi les contrées de *Juba* et d'*Ardrah* (formant le *Dahomey* actuel) n'eurent pas de missionnaires jusqu'à ces derniers temps. En 1668, le Père Gonzalès François aborda à Sierra Leone avec sept autres Dominicains français ; il prêcha la vraie foi dans toute la région et dans le royaume voisin d'Issiny dont il convertit la plus grande partie : ce qui lui attira la haine des commerçants hollandais calvinistes ; il mourut empoisonné.

1. ROYART, *Histoire de Loango, Cacongo et autres royaumes d'Afrique*, Paris, 1776.

CHAPITRE IV

LA SCIENCE ET L'ART DANS L'ÉGLISE. VIE RELIGIEUSE ET MORALE.

§ 158. — Vie scientifique dans l'Église ¹.

1° La puissante sève vitale qui se répandit dans tout le corps de l'Église à la suite de la vraie réforme, ne se manifesta pas moins par le **développement de la science ecclésiastique**. De tous côtés ce mouvement fut puissamment secondé. La vie religieuse, longtemps languissante, se releva pleine de vigueur. Les anciens ordres se réveillèrent dans la pleine conviction des devoirs qui s'imposaient à leur activité. Parmi les récents, quelques-uns se mirent à la tête du mouvement scientifique. Le clergé séculier ne fut pas étranger à cette ardeur qui saisissait tous les esprits et animait toutes les bonnes volontés pour la défense de la vérité. On s'attaqua d'abord au protestantisme. Le concile de Trente avait établi les points de doctrine avec une grande clarté et une entière certitude. Cela donnait aux soldats de l'Église, non seulement courage et confiance, mais aussi une puissante

1. HURTER, *Nomenclator literarius theologiae catholicae*, t. I ss., 3^e éd. Inspruck, 1903 ss. — TURMEL, *Hist. de la théologie positive du concile de Trente au concile du Vatican*, Paris, 1906. — DEJOB, *De l'influence du concile de Trente sur la littérature et les beaux-arts chez les peuples catholiques*, Paris, 1884. — WERNER, *Gesch. der apologetischen und polemischen Literatur*, t. IV, Schaffhouse, 1868; — *Gesch. der katholischen Theologie in Deutschland*, 2^e éd., Munich, 1889. — FÉRET, *La faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres. Époque moderne*, 3 vol., Paris, 1901-1904. — HÉZARD, *Histoire du catéchisme depuis la naissance de l'Église, etc.*, Paris, 1900.

unité et une nette direction dans la lutte. Les vérités attaquées furent maintenues avec vigueur à l'encontre de l'hérésie, la science se développa au sein de l'Eglise dans une mesure inconnue au siècle précédent. Les protestants rejetaient l'autorité de la tradition et diminuaient celle de l'Écriture elle-même, en en modifiant arbitrairement le texte et en refusant d'admettre des livres entiers. Ce fut pour cette raison que la théologie du ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècle devint, à un haut degré, positive et polémique, bien qu'on cultivât également avec zèle et grand talent la théologie spéculative. Les différentes branches de la science sacrée furent différenciées d'une manière plus rigoureuse, traitées plus séparément qu'autrefois; ce qui pouvait entraîner certains dangers, mais permit un plus grand perfectionnement dans la méthode des études religieuses. Ce développement scientifique fut encore favorisé par les diverses questions débattues entre savants catholiques. A côté des écoles thomiste et scotiste, toujours en lutte sur le terrain théologique et philosophique, surgirent les discussions entre thomisme et molinisme, dans lesquelles la doctrine de la grâce et de la prédétermination était expliquée dans un sens très différent. Un peu plus tard vint la dispute sur des questions de morale entre probabilistes et anti-probabilistes. Tout ce travail de la pensée, toutes ces attaques et ces défenses forçaient d'approfondir bien des notions et révélaient nombre d'idées neuves. La forme nouvelle que revêtirent les écrits théologiques de cette époque dénote l'influence de l'humanisme. Le centre de cette nouvelle efflorescence théologique se trouvait surtout dans les contrées du Sud; ce ne fut que plus tard que le Nord fit sentir son influence.

2° Pour la **théologie spéculative**, une des premières places revient à **François Suarez** S. J. († 1616) pour l'étendue de son activité; il traita à peu près toutes les questions théologiques. Il montre dans ses ouvrages la subtilité de la pensée, qui lui permet d'épuiser les différentes faces d'une question, une grande clarté d'ex-

position et en plus une connaissance remarquable tant des auteurs scolastiques que des saints Pères¹. Ses commentaires sur saint Thomas et ses *Disputationes metaphysicae* sont demeurés célèbres. A côté de lui on doit citer le cardinal **Jean de Lugo S. J.** († 1660). Il possédait un esprit très pénétrant et très critique, était original et d'une conception profonde; aussi saint Alphonse l'appelait-il le premier d'entre les théologiens². Ses écrits sont très nombreux³. Toujours dans la société de Jésus, nommons **Louis Molina** (né en 1540), célèbre par son livre *De liberi arbitrii cum gratiae donis, divina praescientia, providentia, praedestinatione et reprobatione concordia*⁴; **Léonard Lessius** († 1623), professeur de Louvain et auteur bien connu, il écrivit entre autres ouvrages le livre *De perfectionibus et moribus divinis*⁵; Martinez Ripalda, connu par son grand ouvrage *De ente supernaturali*⁶; **Jacques Laynez S. J.** († 1565), connu pour ses travaux à Trente et ses *Disputationes Tridentinae*⁷ qui viennent d'être publiées; **Gabriel Vasquez** († 1604), penseur original, fécond et pénétrant⁸.

L'ordre des Frères Prêcheurs continuait de fournir à cette époque des théologiens éminents. Il faut citer en premier lieu Thomas de Vio, dit **Cajétan**⁹ († 1534), remarquable pour la profondeur de sa critique comme pour l'originalité de sa pensée. Les hautes charges qu'il exerça dans son ordre comme dans l'Eglise ne l'empêchèrent pas de publier de nombreux ouvrages philosophiques, théologiques et exégétiques. Son commentaire de la *Somme théologique* a eu l'honneur d'accompagner l'œuvre du *Docteur angélique* dans la dernière édition entreprise sur l'ordre de Léon XIII de même que le com-

1. *Opp. omnia*, Paris, 1836 ss. — *Opuscula sex inedita*, éd. MALOU, Bruxelles, 1839. — 2. *Theologia Moral.*, lib. III, n. 552. — 3. *Opp. omnia*, 8 in-4°, Paris, 1868. — 4. Lisbonne, 1588; Paris, 1877. — 5. Anvers, 1620, Frib.-en-Br., 1861; Paris, 1881. — 6. 4 in-fol., Paris, 1870 s. — 7. Éd. GRISAR, 2 vol., Inspruck, 1886. — 8. *Opp. omnia*, 10 in-fol., Lyon, 1631. — 9. QUÉTIF-ECHARD, *Scriptores O. P.*, Paris, 1719, t. II, p. 14. — A. TOURON, *Hist. des hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*, Paris, 1743, t. IV, p. 1 ss. — P. MANDONNET, art. *Cajétan*, dans le *Dict. de Théol. cath.*

mentaire de la *Summa contra gentes* de **Silvestre de Ferrare** († 1528), autre général des Dominicains. Dans sa réfutation des arguties scotistes, Cajétan tombe parfois dans une subtilité exagérée. **Melchior Cano**¹ († 1560), dominicain de Salamanque, théologien de Charles-Quint au concile de Trente, puis évêque des Canaries, est surtout célèbre pour son traité *De locis theologicis*, remarquable pour la forme littéraire et le sens critique, dans lequel il ouvre des voies nouvelles en établissant scientifiquement les bases de la science théologique et en ordonnant à cet effet des éléments jusque-là dispersés. Il eut comme collaborateurs au concile de Trente **Dominique Soto** († 1560) et **Pierre de Soto** († 1563) : le premier brilla surtout par ses écrits philosophiques, tandis que le second s'illustrait, à un moindre degré cependant, par ses travaux de théologie. Saint Thomas et Aristote trouvèrent des commentateurs très fidèles et très pénétrants en **Martin Ledesma**² († 1574); **Barthélemy de Médina**³ († 1581) qui attira, le premier, l'attention des théologiens sur l'importance de la probabilité en matière morale; **Dominique Bañez**⁴ († 1604), qui se signala dans la défense du thomisme contre Molina. Le principal fut **Jean de Saint-Thomas** († 1644) qui étudia la théologie à Louvain et qui durant trente ans y enseigna et publia des écrits. Son *Cursus theologicus*, commentaire de la Somme de saint Thomas, est justement célèbre⁵. Le chanoine **François Sylvius** († 1649), professeur à Douai, a laissé, entre autres œuvres, un Commentaire très clair et très fidèle de la *Somme théologique*. Il faut signaler encore le dominicain **Thomas de Lemos** († 1629), qui s'illustra dans la controverse *De Auxiliis* et qui

1. *Opp. omnia*, éd. CUCCHI, Rome, 1890. — F. CABALLERO, *Vida dell Ill. Melchior Cano*, Madrid, 1871. — QUÉTIF-ÉCHARD, *Scriptores O. P.*, t. II, p. 176 — P. MANDONNET, art. *Cano Melchior*, dans le *Dict. de Théol. cath.* — 2. *In 4 libros Sentent.*, Coïmbre, 1555, 1560. — 3. Commentaire d'une partie de la *Somme théologique*, Salamanque, 1577-1588. — 4. Venise, 1604 Douai, 1615. — 5. Lyon, 1643-1663; Paris, 1883, 10 vol. — *Cursus Philosophicus*, 4 vol., Paris, 1883.

écrivit la *Panoplia gratiae*; **Contenson** O. P. († 1674), pieux auteur de la *Theologia mentis et cordis*¹; **Gonet** O. P. († 1681) exposa la doctrine de l'ordre avec clarté et précision dans son *Clypeus theologiae thomisticae*²; **Billuart** O. P. († 1757) a donné une bonne théologie, à la fois spéculative et positive³.

3^o Dans la **théologie apologétique** le cardinal Robert **Bellarmin** S. J. († 1621) occupe assurément le premier rang⁴. A partir de 1576 professeur d'apologie au collège romain, il fit paraître ses célèbres *Disputationes de controversiis fidei*⁵, qui témoignent de beaucoup de pénétration et d'érudition et se distinguent par leur argumentation claire et par la profondeur de la discussion. Cet ouvrage eut l'honneur d'être souvent réimprimé et d'être attaqué par presque tous les théologiens protestants de renom. Bellarmin publia beaucoup d'autres ouvrages de valeur, entre autres son *Catéchisme* qui fut admis partout en Italie, et ses traités ascétiques⁶. Parmi les théologiens polémistes et historiens, il faut placer aussitôt après **Denys Petau**⁷ S. J. († 1652). Il fut de 1621 à 1644 professeur de théologie à Paris; il n'est pas seulement connu par son œuvre capitale : *De theol. dogmatibus*⁸, mais aussi par ses travaux sur la chronologie et l'histoire (*Doctrina temporum Uranologium, Rationarium temporum*) et surtout pour avoir étudié et édité les auteurs anciens (Synésius, Thémistius, Nicéphore, Épiphane, Julien l'Apostat). **Canisius** († 1597) travailla dans le même sens en Allemagne que Bellarmin en Italie. En plus de son célèbre Catéchisme⁹, qui avait déjà près de 400 éditions en

1. 2 vol., Lyon, 1688 s.; 4 vol., Paris, 1874. — Cf. R. COULON, art. *Contenson* (Guillaume de), dans le *Dict. de Théol. cath.* — 2. BORDEAUX, 1659; Paris, 1885. — 3. 19 vol., Liège, 1746-1751; éd. LEQUETTE, Arras, 1890. — Cf. P. MANDONNET, art. *Billuart* (Charles-René), dans le *Dict. de Théol. cath.* — 4. COUDERC, *Rob. Bellarmin*, 2 vol., Paris, 1893. — X. LE BACHELET, art. *Bellarmin*, dans le *Dict. de Théol. cath.* — 5. Éd. Paris, 1608; Cologne, 1619; Prague, 1721. — 6. *Opp. omnia*, éd. SIRMOND, Paris, 1630 ss. — 7. CHATELLAIN, *Vie du P. Den. Petavius*, Paris, 1884. — 8. Éd. Bar-le-Duc, 8 in-4°, 1864-1870. — 9. DE BACKER, I, 1046-67. — RIESS, *Petrus Canisius*, p. 109-125.

1686, il publia son grand ouvrage : *Commentariorum de verbi Dei corruptelis*, dont la première partie traite de saint Jean-Baptiste, la seconde *De Maria Virgine incomparabili et Dei genitrice*¹, ensuite les travaux de Cyrille d'Alexandrie, d'Hosius, de Léon le Grand et les lettres de saint Jérôme. Les jésuites Jacques Gretser² et Adam Tanner d'Insruck († 1632) étaient des auteurs savants et féconds; ce dernier écrivit, outre quelques bons ouvrages spéculatifs, une série de traités polémiques³. **Grégoire de Valentia** S. J. († 1603), d'un esprit pénétrant, professa durant vingt-trois années à Ingolstadt, et défendit le système moliniste dans la congrégation *De auxiliis*. Cet Espagnol se distingua par son génie, par sa clarté et par son style, au point de passer pour un des meilleurs écrivains de son temps. Son œuvre capitale *Commentarii theologici* fut réimprimé huit fois dans l'espace de vingt-huit ans⁴. Comme auteurs apologétiques on appréciait beaucoup Frédéric Staphilus († 1564) qui composa l'*Apologia de vero germanoque Sanctae Scripturae intellectu*⁵ et beaucoup d'autres ouvrages, tous écrits en allemand; Jean Nass († 1590) qui écrivit également en allemand mais d'une manière trop subtile; Lindanus⁶ († 1589), évêque de Ruremonde, qui se distingua par son érudition, sa dialectique et sa connaissance des Pères, auteur de *Panoplia Evangelica*; **Stanislas Hosius** († 1579) de Pologne, qui écrivit sur les questions discutées : la communion sous les deux espèces, le célibat et la primauté romaine. Son livre principal *Confessio catholicae fidei christianae* eut une grande vogue, il fut réimprimé trente-deux fois du vivant de l'auteur et traduit même en arabe⁷; **Thomas Stapleton** († 1595), un des meilleurs polémistes du xvi^e siècle, banni pour la

1. Paris, 1584. — 2. Opp. éd., Ratisbonne, 1734-41, 17 in-fol. — 3. Munich, 1599; Ingolstadt, 1604, 1613. — 4. Ingolstadt, 1591; Lyon, 1619. — 5. Cologne, 1561. — 6. WELTERS, *Public. de la Soc. hist. et arch. dans le duché de Limbourg*, Maëstricht, 1890, t. XXVII, 390. — 7. Opp. omnia, 2 vol., Cologne, 1884.

foi de l'Angleterre, sa patrie; il enseigna à Douai et à Louvain; il écrivit entre autres ouvrages : *Principiorum fidei doctrinalium demonstratio methodica*¹. En France le grand cardinal **J. D. Duperron** († 1618), célèbre surtout par ses controverses avec le calviniste Du Plessis-Mornay²; Nicolas **Coeffeteau**³ O. P. († 1623) écrivit surtout des ouvrages polémiques sur l'eucharistie, la hiérarchie et l'autorité pontificale; il fut avec Amyot un des deux grands maîtres de la langue française (Vaugelas). D'autres auteurs encore firent paraître de très bons manuels d'apologétique, tels que : François Costerus († 1619) : *Enchiridion controversiarum praecipuarum*⁴; Martin Bécán S. J. († 1624) : *Manuale controversiarum*⁵; Alphonse Pisanus S. J. († 1598) : *De questionibus fidei controversis*⁶ ou *Confutatio brevis*. Le Père Jacques Hoogstraeten O. P. († 1527) avait déjà réfuté, longtemps avant eux, un grand nombre des doctrines de Luther : *Disputationes catholicae adv. Lutheranos*⁷. Les Franciscains n'étaient pas restés en arrière dans la lutte contre l'hérésie : **Alphonse de Castro** assista au concile de Trente et écrivit *Adversus omnes haereses libri XIV*⁸.

4° L'étude de la Bible⁹ devint également plus prospère; elle suivit l'élan général donné à toutes les branches de la science, profita du progrès accompli dans l'étude des langues, mais reçut une impulsion spéciale par suite des provocations des protestants et des ordonnances du concile de Trente¹⁰. Les traductions de l'Écriture sainte faites en différents pays devinrent bientôt innombrables. A côté de la **Polyglotta complutensis** déjà parue précédemment, fut composée, grâce à Philippe II, dans les années 1569-1572, celle d'Anvers¹¹ à laquelle collabora l'Espagnol Arias Montan

1. *Opp. omnia*, Paris, 1620. — 2. *Opp. omnia*, Paris, 1620. — 3. R. COLLON, art. Coeffeteau (Nicolas), dans le *Dict. de Théol. cath.* — 4. Cologne, 1585 ss. — 5. Cologne, 1696. — 6. Posnie, 1587. — 7. Cologne, 1526. — 8. Paris, 1534. — Cf. ÉDOUARD D'ALENÇON, art. Castro (Alphonse de), dans le *Dict. de Théol. cath.* — 9. Cf. § 132. — 10. Session I, cap. 1, *De Reformatione*. — 11. *Polyglotta Antwerp.*, 1569-1572, 8 in-fol., appelée aussi

(† 1598). Les cinq premiers volumes contiennent la *Polyglotta complutensis*, enrichie de quelques développements; les trois derniers contiennent des traductions avec des notes grammaticales, lexicographiques et archéologiques pour faciliter l'étude de la Bible. A partir de 1628 parut en outre la polyglotte de Paris¹ plus remarquable par la beauté du papier et de l'impression que par sa valeur scientifique. Dans la polyglotte de Londres², éditée par Brian Walton, on avait en vue un livre d'un usage commode, elle possédait en outre une traduction persane et éthiopienne.

Les auteurs dont les commentaires sur la Bible ont gardé jusqu'à nos jours une grande valeur furent **Jean Maldonat** S. J. († 1583), connu surtout pour ses *Commentarii in quatuor Evangelia*, ouvrage très bien écrit, court, clair et pénétrant³; **Cornelius a Lapide** S. J. († 1637), qui enseigna à Louvain et à Rome, et qui est célèbre dans le monde entier et loué par tous à cause de son explication de toute la Bible⁴, Job et les Psaumes exceptés; **Guillaume Estius** († 1613) de Gorcum, professeur à Douai, dont le principal ouvrage : *In omnes Divi Pauli et septem catholicas Apostolorum epistolas commentarii*⁵ a été souvent réimprimé; le bénédictin **Augustin Calmet** († 1757), qui a laissé *La sainte Bible en latin et en français avec un commentaire littéral et critique*⁶. De très bons commentaires furent composés par le cardinal François Tolet († 1596), par Alphonse Salmeron († 1585), Jacques Tirinus († 1636), Étienne Ménochius († 1655), par le savant François Tittelmans O. Cap. († 1537) et, avec une orthodoxie suspecte, par Richard Simon († 1702). Ce dernier fut combattu par Bossuet et vit la plupart de ses ouvrages mis à l'Index. Il fut indéniablement téméraire, mais

Biblia regia. — Cf. VIGOUROUX, *Dictionnaire de la Bible*, art. *Polyglottes*. — 1. *Polyglotta Parisiensis*, 9 in-fol., Paris, 1628-1645. — 2. *Polyglotta Londiniensis*, 8 in-fol., 1637. — 3. Mayence, 1841 et 1862. — 4. Nouv. éd., Paris, 1837 et 1868. — 5. Douais, 1614; Mayence, 1858-1860. — 6. Paris, 1707-4746; Wurtzbourg, 1789-1793, 49 in-4°.

certaines de ses vues sont adoptées par les exégètes contemporains ¹. **Le Maistre de Sacy** († 1684) a donné une traduction des Saintes Écritures, souvent utilisée depuis. On doit regretter les commentaires jansénistes qui défigurent partiellement son œuvre.

5° Bien que le **droit canon** ² fût loin d'être étudié comme la théologie dogmatique, il eut néanmoins un bon nombre de remarquables représentants. Il suffit de signaler les principaux. **Martin Azpilcueta** († 1586), appelé ordinairement **Navarrus**, fut très en vogue; il avait été professeur à Toulouse, Salamanque et Coïmbre, ses ouvrages sont très nombreux. On le regardait comme un des meilleurs canonistes du xvi^e siècle. Son disciple **Diego de Covarrubias** († 1577) obtint aussi un grand renom pour son bon jugement, son excellente méthode, son style clair et pur ³. Vint ensuite le cardinal **Prosper de S.-Croce** († 1589) qui publia les décisions du tribunal de la Rote. Mais ces trois auteurs furent éclipsés par le savant **Augustin Barbosa** († 1658) dont les travaux forment presque une bibliothèque, surtout en ce qui concerne le droit pontifical ⁴. **Anaclet Reiffenstuel** O. S. Franc. († 1703) ne le cédait pas au précédent, il est sans rival pour la connaissance des lois ecclésiastiques ⁵. **Prosper Fagnani** († 1678) obtint une même célébrité, il publia l'ouvrage qui a pour titre : *Commentaria in quinque decretalium libros* ⁶. En Allemagne florissait au xviii^e siècle le bénédictin **François Schmier** († 1728) *Jurisprudentia canonico-civilis* ⁷. Plus célèbre toutefois est **François Schmalzgrueber** S. J. († 1735), encore aujourd'hui en grande considération auprès des congrégations romaines pour son ouvrage *Jus ecclesiasticum universum* ⁸. Mais celui qui restera un des plus grands

1. *Histoire critique du Vieux Testament*, Paris, 1678. — Cf. HENRI MARGINAL, *Richard Simon et la critique biblique au XVII^e siècle*, Paris, 1900. — 2. HURTER, *Nomenclator liter.*, t. I-III, Inspruck, 1892 ss. — PHILLIPS, *Kirchenrecht*, t. IV. — 3. Éd. Genève, 1762, 8 in-fol. — 4. *Opp. omnia Canonica*, 23 in-fol., Lyon, 1637 ss.; 20 in-fol., 1698 ss. — 5. Rome, 1831, 5 in-fol.; Anvers, 7 in-fol. — 6. Rome, 1661, 5 in-fol. — 7. Salzbourg, 1729. — 8. Ingols tadt, 1728, 7 in-fol.

canonistes de tous les temps fut l'illustre **Prosper Lambertini**, plus tard pape sous le nom de Benoît XIV († 1758) ; il est célèbre pour son esprit fin, clair et pénétrant, mais surtout à cause de ses principaux traités : *De servorum Dei beatificatione et beatorum canonizatione*, *De SS. Missae sacrificio*, *De festis D. N. J. Christi et B. M. Virginis*, *De synodo Dioecesana* ¹. Il faut encore signaler J. P. Lanzelotti († 1591), Cujas († 1590), P. Laymann S. J. († 1635), Cahassutius († 1684) et Pirrhing S. J. († 1679).

6° La **théologie morale** reçut des développements inconnus jusqu'alors. Un grand nombre des savants que nous venons de nommer ont écrit également des traités remarquables sur cette matière, par exemple de Lugo, Vasquez, Medina († 1572), Soto et Bañez. On se servait beaucoup de la *Summa casuum conscientiae absolutissima* de François Tolet S. J. Le livre *De matrimonii sacramento* ² de **Thomas Sanchez** S. J. († 1600) ouvrit de nouvelles perspectives. Dans la casuistique se firent un nom Jean Azor S. J. († 1608), Castro Paleo (1633), **Paul Laymann** S. J. (1635), Antoine de Escobar S. J. († 1669), Hermann **Busenbaum** S. J. († 1668), Martin Bonacina († 1631), Antoine Diana († 1663), Concina O. P. († 1756), Patuzzi, O. P. († 1769), les deux frères Ballerini, etc.

Il y eut de vives discussions sur les principes généraux de la probabilité. Alors, comme toujours, les rigoristes et les laxistes se faisaient la guerre. Le probabilisme, qui doit son origine au dominicain **Barthélemy Médina**, fut généralement embrassé par les Jésuites ; L'Église romaine manifesta d'abord une certaine défiance à l'égard du probabilisme, ainsi qu'en témoignent les décrets d'Alexandre VII (24 sept. 1665), d'Innocent XI (26 juin 1680), du Saint-Office contre les thèses de Trente (1761) ³. Ce système fut d'abord un système

1. *Opp. omnia*, 22 in-4°, Rome, 1783-92 ; 16 in-fol., Venise, 1767 ; 28 in-4°, Prati, 1882. — 2. Gênes, 1602, 3 in-fol. — 3. P. MANDONNET, *Le décret d'Innocent XI contre le Probabilisme*, *Revue Thomiste*, sept. 1901-janvier 1903. — F. TER HAAR, *Das decret des Papstes Innocenz XI über den Pro-*

de réaction exagérée contre le tutorisme et le probabilisme extrême qui produisaient de funestes résultats; dans cette période, il donna lieu à d'indéniables abus qui provoquèrent les censures ecclésiastiques, mais il s'épura peu à peu, et grâce à de prudentes corrections il se transforma en un système acceptable.

L'homme qui eut la plus grande influence dans le domaine de la théologie morale fut sans conteste **saint Alphonse de Liguori** († 1787). Ses principaux ouvrages en ce sens sont sa *Theologia moralis* et son *Homo apostolicus*. Enfin Eusèbe Amort († 1775) obtint une grande autorité : *Theologia eclectica moralis et scholastica*.

La théologie **pastorale** ne devint une branche séparée des études qu'au XVIII^e siècle, cependant bien auparavant elle avait été traitée d'une manière remarquable, en particulier par saint Charles Borromée : *Litterae pastorales, Constitutiones synodicae*, etc.¹, par François Tolet S. J. : *Instructio sacerdotum*, par saint François de Sales, l'archevêque de Braga, Barthélemy des Martyrs O. P. († 1590) : *Stimulus pastorum*², et saint Pierre Fourier qui publia une *Pratique des curés*³.

7^e Comme **orateurs** brillaient : en Pologne **Pierre Skarga** S. J. († 1612); en France **Bossuet** († 1704), **Bourdaloue**⁴ S. J. († 1704), **Fénelon** († 1715), Fléchier († 1710), **Massillon** († 1742), le **P. Lejeune** de l'Oratoire († 1672), le bienheureux **Grignon de Montfort** († 1716), Houdry S. J. († 1729), Bretonneau S. J. († 1741), **Bridaine** († 1767), Mac Carthy; en Allemagne Joseph Widdl († 1554), Justin Landsperg († 1539), le bienheureux **Pierre Canisius** († 1597), Michel Helling (1561); en Italie surtout **Paul Segneri** S. J. († 1694), Jérôme de Varni O. Cap. († 1622), Antoine de Verceil O. S. Fr.; en Espagne le bienheureux Jean

abilismus, Paderborn, 1904. — A. LEHMKEHL, S. J., *Probabilismus Vindicatus*, Frib.-en-Br., 1906. — 1. *Opp.*, 2 vol., Lyon, 1683 s. — 2. *Opp. lat.*, 2 vol., Rome, 1727; *Stimulus pastorum*, Rome, 1564; trad. fr. G. DE MELLO, Paris, 1672; — *Compendium doctrinae spiritualis*, Lisbonne, 1582; trad. fr. GODEAU, Paris, 1699. — 3. Reims, 1817. — 4. A. FEUGÈRE, *Bourdaloue, sa prédication et son temps*, Paris, 1874.

d'Avila († 1569), **saint Louis Bertrand** O. P. († 1581), **Louis de Grenade** O. P. († 1581), saint Thomas de Villeneuve († 1555); en Portugal, Antoine Vieira († 1697) ¹.

8° La renaissance religieuse donna par le fait même un grand essor à la **théologie ascétique**. Les principaux écrivains furent : **saint Ignace de Loyola** ², qui a laissé le fameux livre des *Exercices spirituels*, livre qui, au dire de saint François de Sales, a fait plus de conversions qu'il ne contient de lettres. Louis Blossius O. S. B. († 1566), auteur du *Guide spirituel* ³. **Sainte Tère**se († 1582) a laissé une série d'excellents ouvrages, en particulier le *Chemin de la perfection* et *Château de l'âme* ⁴. L'Espagne donna encore le carme **saint Jean de la Croix** ⁵ († 1591), François Arias S. J. († 1601) qui écrivit l'*Imitation de la sainte Vierge* ⁶, et Louis de Grenade O. P., déjà cité comme orateur, qui écrivit le *Guide des pécheurs* ⁷. Le *Combat spirituel* du théatin **Laurent Scupoli** († 1610) est connu du monde entier. L'ouvrage qui est resté comme un des plus solides en fait d'ascétisme est le *Traité de la perfection chrétienne* du jésuite **Alphonse Rodriguez** († 1616). Un autre maître de la vie ascétique fut **saint François de Sales** († 1622), dont les livres *Philothée* et le *Traité de l'amour de Dieu* ⁸ font toujours les délices des âmes pieuses. Le cardinal Bellarmin S. J. († 1621) laissa maint opuscule d'or : *De ascensione mentis in Deum*, *De aeterna felicitate*, *De gemitu columbae*, *De arte bene moriendi* ⁹. J. Alvarez de Paz, S. J. († 1620) a laissé plusieurs ouvrages ascétiques

1. A. DE COULANGES, *La chaire française au XVIII^e siècle*, Paris, 1901. — J. CAUDEL, *Les Prédicateurs français dans la première moitié du XVIII^e siècle*, Paris, 1904. — 2. Éd. Roehampton, 1881. — 3. *Opp. omnia*, Louvain, 1568; Anvers, 1632 etc. — 4. Ed. DE LA FUENTE, Madrid, 1881, 5 in-8°; trad. fr. par MARCEL BOUX, 3 in-12 et 3 in-8°. — *Œuvres complètes de Sainte Tère*se de Jésus. Trad. nouv. par les Carmélites du premier monastère de Paris, 2 vol. parus, Paris, 1907. — 5. *Vie et Œuvres*, éd. CHOCARNE, 4 vol., Paris, 1893. — 6. Valence, 1588 ss. — 7. *Œuvres complètes*, trad. BAREILLE, 14 vol., Paris, 1872. — 8. *Œuvres*, Lyon, 1868; 14 vol., Paris, 1892-1906. — A DE MARGERIE, *Saint François de Sales*, 7^e éd., Paris, 1906. — 9. *Opp. omnia*, Paris, 1870-1874.

très estimés; Louis du Pont S. J. († 1624) publia ses *Meditationes*¹ bien connues et toujours employées; le cardinal Bona († 1674), ses traités pleins d'onction: *Via compendii ad Deum, Manuductio ad caelum, De sacrificio missae, Horologium asceticum*, etc.². De Paul Segneri S. J. († 1638) nous avons *Manna dell' anima*. Il faut mentionner Condren († 1641), Drechsel S. J. († 1638), Guillaume Nakatenus S. J. († 1682) et surtout M. Olier († 1657), le fondateur de Saint-Sulpice, qui a eu une grande action sur les âmes par ses ouvrages de spiritualité.

Dans l'ordre dominicain il faut mentionner Louis Chardon³ († 1651), la vénérable Mère Julienne Morel⁴ († 1653) qui fut un prodige de précocité et d'érudition, l'espagnol Valgornera⁵ († 1662), Antonin Massoulié⁶ († 1706), Alexandre Piny⁷ († 1709), J.-B. Rousseau⁸ († 1720).

Les auteurs et les ouvrages ascétiques que nous venons de nommer ont conservé toute leur valeur, ils n'ont même jamais été dépassés jusqu'à ce jour; aussi ont-ils été traduits dans presque toutes les langues des pays civilisés. C'est à ces sources que viennent puiser les auteurs spirituels contemporains.

§ 159. — L'art chrétien⁹.

1° Au début de la période que nous étudions commença

1. *Obras spirituales*, Madrid, 1690. — 2. Ed. LEHMKEHL, Frib.-en-Br., 1906. — 3. *La Croix de Jésus*, Paris, 1647. — *Méditations sur la passion de J.-C.*, Paris, 1650. — 4. *Exercices spirituels sur l'éternité*, Avignon, 1637; nouv. éd. ROUSSET, Lyon, 1895. — *Traité de la vie spirituelle*, Lyon, 1617. — *Le chemin de la perfection*, éd. ROUSSET, Lyon, 1895. — 5. *Mystica theologia D. Thomae*, Barcelone, 1662. — 6. *Méditations de saint Thomas sur les trois vies*, Toulouse, 1678. — *Traité de la véritable oraison*, Paris, 1699; nouv. éd. ROUSSET, Paris, 1900. — *Traité de l'amour de Dieu*, Paris, 1703. — 7. *La clef du pur amour*, Lyon, 1682. — *L'oraison du cœur*, Paris, 1683. — *Retraite sur le pur amour*, Paris, 1684. — 8. *Avis importants sur les différents états de l'oraison*, Paris, 1740; nouv. éd. ROUSSET, Paris, 1901. — 9. Dr A. FÄH, *Geschichte der bildenden Künste*, Frib.-en-Br., 1897. — HERDERS, *Bilderatlas zur Kunstgeschichte*, 146 Tafeln mit 1262 Bildern, Frib.-en-Br., 1906. — JAKOB, *Die Kunst im Dienste der Kirche*, 5^e édit.,

l'apogée de la renaissance¹ (1500-1580). Pour l'architecture on poursuivit un développement strictement logique des formes existantes. On faisait beaucoup moins attention à l'exécution spéciale des parties qu'à l'impression de l'ensemble. C'est pourquoi une très grande importance était attachée à la proportion systématique des différentes parties et c'était plutôt la sobriété qui était recherchée que la prodigalité dans les ornements. Les églises avaient ordinairement une coupole, de lourds piliers et, au lieu de la voûte en forme de croix ou de coupole d'auparavant, une voûte en forme de berceau. La vaste nef centrale laissa peu de place aux nefs latérales, qui devinrent très étroites et se changèrent souvent en chapelles, entre les piliers massifs. La façade seule de l'église recevait une riche ornementation, aussi n'avait-elle souvent aucun rapport avec l'intérieur de l'édifice. Jusqu'à ce moment, Florence était restée le centre du mouvement artistique, mais cette gloire fut transportée à Rome avec Jules II et Léon X. De la ville éternelle le mouvement s'étendit aussi peu à peu vers le Nord.

L'homme qui exerça une grande influence sur l'architecture fut **Bramante**² (1444-1514), il est l'auteur de la magnifique coupole de *Santa Maria delle Grazie*, de l'église de Todi et du revêtement de la *Santa Casa* de Lorette. Son plan de *Saint-Pierre*³, de Rome, qu'il projeta comme une grandiose croix grecque surmontée d'une coupole, a été changé plus tard. **Raphaël**⁴ proposa en 1515 d'allonger un des bras de la croix grecque et par là de se rapprocher du plan des anciennes basiliques.

Landshut, 1903. — MÜNTZ, *Histoire de l'art pendant la Renaissance*, 3 vol., Paris, 1888 ss. — FR. X. KRAUS, *Gesch. der christl. Kunst*, t. II, 2 : *Renaissance und Neuzeit*, Frib.-en-Br., 1908. — E. FRANTZ, *Gesch. der christl. Malerei*, 2^e p., Frib.-en-Br., 1894. — 1. GRAF, *Attraverso il Cinquecento*, Turin, 1888. — 2. PUNGILEONI, *Memorie intorno alla vita di D. Bramante*, Rome, 1836. — 3. MORTIER, *Saint-Pierre de Rome*, Tours, 1900, p. 193 ss. — G. GOYAU, A. PÉRATÉ et P. FABRE, *Le Vatican, les papes et la Civilisation*, Paris, 1893. — 4. GEYMÜLLER, *Raffaello come Architetto*, Milan, 1884. — CROWE CAVALCASELLE, *Raphael*, 2 vol., Leipzig, 1883-1885. — FÖRSTER, *Raphael*, 2 vol., Leipzig, 1867-1868.

En 1546, **Michel-Ange**¹ prit la direction des travaux. Il simplifia le plan de Bramante et employa comme ornements d'énormes colonnes et pilastres corinthiens. A la mort de Michel-Ange (1564), la coupole était à peu près achevée. Fontana et Barozzi (Vignola) continuèrent les travaux. Maderna, chargé en 1605 d'achever la basilique, ajouta au plan de Michel-Ange la nef et le portail. La colonnade est l'œuvre de Bernini. Au premier abord les grandes dimensions de l'édifice ne font pas l'impression à laquelle on s'attendrait, la raison en est que l'énorme grandeur des parties diminue l'aspect de l'ensemble. La coupole, bien que la plus grande et la plus belle de la Renaissance, ne fait pas non plus, vue de face, tout l'effet désirable, la nef de Maderna lui enlève de sa valeur². Dans l'Italie du Nord, Venise tenait le premier rang; Sansovino³ († 1570) y créa la *logetta*, le campanile et la bibliothèque de *San Marco*; à Padoue, Riccio bâtit la célèbre église *Santa Giustina*; à Plaisance, s'illustrait Vignola († 1573), architecte de l'église du *Gesù* à Rome; Alessi dressa le plan de *Santa Maria di Carignano* de Gênes, Palladio celui de la basilique de Vicence et de *San Giorgio Maggiore* de Venise.

En France le style de la Renaissance ne se montra d'abord que dans les décorations des édifices : *Saint-Pierre* de Caen (1521) et *Saint-Eustache* de Paris (1532); il servit plus tard pour la construction de somptueux châteaux : Amboise sous Charles VIII, Blois sous Louis XII, Chambord sous François I^{er}, puis le Louvre et Versailles.

En Espagne régna jusqu'au milieu du xvi^e siècle pour la construction des églises et des couvents le style de la première période de la Renaissance; celui de l'époque principale triompha dans l'*Escorial* (1563) commencé par Juan Bautista, et dans les cathédrales de Grenade et de Valladolid.

1. GOTTI, *Vita di Michelangelo Buonarroti narata con l'aiuto di nuovi documenti*, 2 vol., Florence, 1875. — 2. H. v. GEYMÜLLER, *Die ursprünglichen Entwürfe für St. Peter in Rom*, 2 vol., Vienne-Paris, 1875-1880. — 3. SCHÖNFELD, *Andrea Sansovino und seine Schule*, Stuttgart, 1881.

En Angleterre et dans les Pays-Bas les temps n'étaient guère propices à la construction des églises. En Allemagne un seul édifice est à mentionner, à savoir à Munich la belle église de Saint-Michel dont la voûte est remarquable par sa hardiesse (1583).

La **sculpture**, durant cette période de prospérité artistique, se fait remarquer par la grandeur de la conception et la hardiesse dans l'exécution des formes. Le côté attrayant disparut peu à peu pour faire place à une exagération fantaisiste. Les principaux centres de cette branche de l'art étaient Rome, Florence et Venise. **Michel-Ange**¹ régnait en maître dans les deux premières de ces villes. Architecte, peintre et poète, il brillait surtout comme sculpteur. Ses œuvres se distinguent principalement par la profondeur de l'idée et par l'énergie de l'expression : la *Pietà* et le *Moïse* de Rome, le *David* de Florence, le *Christ ressuscité* et les tombeaux des Médicis, etc. A Venise travaillait André Sansovino. Il mit le meilleur de son génie à composer les deux tombeaux de *Santa Maria del Popolo* à Rome. Son élève Jacques Sansovino († 1570) sculpta les portes de *Saint-Marc* de Venise. Bandinelli († 1560) et Benvenuto Cellini² († 1572) s'illustrèrent encore à Florence. La sculpture du xvi^e siècle en France ne put pas s'affranchir entièrement du gothique : Michel Colombe († 1512) ; Pierre Bontemps († 1548), qui fit en 1548 le tombeau de François I^{er} à Saint-Denis ; Germain Pilon y faisait celui de Henri II ; ensuite **Jean Goujon** († 1548), auteur du Jubé de Saint-Germain-l'Auxerrois, et Jean Cousin († 1589).

Dans les pays du Nord la sculpture produisit peu de chose. Le mausolée de Maximilien I^{er} est connu de tous. Pierre Vischer s'engagea sur le terrain de la renaissance avec son *Roi Arthur*. Les bas-reliefs de A. Colins sont d'une grande beauté. La renaissance fit sentir d'assez bonne heure son influence dans les Pays-Bas. A si-

1. H. GRIMM, *Leben Michelangelos*, 5^e éd., 2 vol., Berlin, 1879. — 2. TAINÉ, *Philosophie de l'art*, Paris, 1884, t. I, p. 214 ss.

gnaler l'autel de *Notre-Dame* de Hal, œuvre de Jean Morre (1533), les tabernacles, et le portail de l'église *Saint-Pierre* à Louvain de Corneille de Vriendt († 1575).

La **peinture**¹ atteignit un très haut degré de perfection, surtout en Italie, où l'on rencontre trois écoles différentes. Le fondateur et le chef de l'*École lombarde* fut **Léonard de Vinci**² († 1519), un des génies les plus grands et les plus complets de son temps. Il est remarquable par la perfection du dessin, de la composition, du coloris, par le don de l'expression et de la grâce; sa *Cène* est connue de tous. Il fut suivi par Luini († 1533), fra Bartolommeo († 1517), Sodoma³ († 1549) et d'autres. Le principal maître de l'*École florentine* fut **Michel-Ange**, admirable d'ampleur, de vigueur et de hardiesse, maître de la perspective et très suggestif : fresques de la chapelle Sixtine⁴. A la même école appartenaient Del Piombo († 1547) et André del Sarto († 1531) : l'*Annonciation*. A la tête de l'*École romaine* se tenait l'incomparable **Raphaël**⁵ (1483-1520). En lui se réunissaient l'élévation de la pensée et un sentiment profond avec une puissance étonnante et une grande beauté dans la représentation : les *Stanze*, surtout la *Dispute du Saint-Sacrement* et l'*École d'Athènes*, la *Villa Farnésine*, le *Spasme*, la *Madone de Foligno*, *Sainte Cécile*, le *Spasme*, la *Madone Sixtine*, la *Madone du Grand-Duc*, le *Portrait de Jules II*, etc. Après de tels maîtres, l'art ne pouvait que décliner. Il faut nommer Jules Romain († 1546)⁶, Caravaggio († 1543). L'*École de Ferrare-Parme* avait aussi de très bons maîtres : **Le Corrège** († 1534), le peintre de la lumière : *Nuit de Noël*,

1. T. DE WYZEWA et X. PERREAU, *Les grands peintres des Flandres, de la Hollande, de l'Italie et de la France*, Paris, 1890; — *Les grands peintres de l'Allemagne, de la France (période contemporaine), de l'Espagne et de l'Angleterre*, suivi de l'Histoire sommaire de la peinture japonaise, Paris, 1891. — 2. MÜNTZ, *Léonard de Vinci*, Paris, 1899. — 3. A. JANSEN, *Leben des Soddoma*, Stuttgart, 1870. — 4. STEINMANN, *Die Sixtinische Kapelle*, 2 vol., Munich, 1891-1896. — 5. MINCHETTI, *Raffaello*, Bologne, 1885. — MÜNTZ, *Raphaël. Sa vie, son œuvre et son temps*, 2^e éd., Paris, 1885. — 6. SPRINGER, *Raffael und Michelangelo*, 2 vol., 2^e éd., Leipzig, 1883.

Mariage mystique de sainte Catherine. A Venise florissait Giorgione († 1510), Palma Vecchio († 1528) mais surtout le **Titien** (1477-1576) : la *Présentation*, l'*Assomption*, la *Madone de Pesaro*, etc. Tintoretto († 1594) tient l'art encore à un bon niveau, au moment pourtant où celui-ci déclinait ailleurs. **Paul Véronèse** († 1588) se signalait également par le sentiment du coloris : *Noces de Cana*, *Repas chez Simon*.

Dans les Pays-Bas, la peinture demeurait unie plus intimement à la vie du peuple. **Quentin Massys** († 1530) fit la transition au genre nouveau, il ne possédait pas encore la beauté du dessin des Italiens, ni leur chaude couleur, mais il a beaucoup d'originalité et de force : *Triptyque* du musée d'Anvers. Jean Mostert († 1549) est un peintre de grand mérite. Mais le maître le plus complet et le meilleur de ce temps est **Luc de Leyde** († 1533); bien qu'il ait laissé des tableaux de mérite, il est connu surtout pour sa centaine de gravures sur cuivre. En Allemagne, **Albert Dürer**¹ († 1528) de Nuremberg a laissé un nom impérissable pour ses éminentes qualités : sentiment profond et puissant, coloris éclatant, manière extraordinaire de saisir son sujet, beau dessin : le *Rosaire*, *Toussaint*, la *Passion*, la *Vie de la Vierge*, etc. Burgkmair († 1531) peignait à Augsbourg, il se distingua par ses paysages; **Hans Holbein** († 1543), qui est bien supérieur au précédent, a laissé la fameuse *Danse des morts*, la *Madone de Solothurn* et la *Madone du bourgmestre Meier*.

2° La Renaissance de la dernière période, en **style baroque**², régna de 1580 à 1700 environ. L'**architecture** manifeste en général une tendance à l'effet pittoresque, qui dégénère la plupart du temps en une ornementation capricieuse, exagérée et surchargée. D'un autre côté les tenants de la Renaissance aboutissaient à une sécheresse sans caractère aucun. Néanmoins, il y eut

1. KAUFMANN, *Albrecht Dürer*, Cologne, 1881. — 2. STRZYCOWSKI, *Das werden des Barok bei Raphael und Correggio. Nebst einem Anhang über Rembrandt*, Strasbourg, 1898.

encore quelques œuvres de vraie valeur, où une conception élevée de l'art ne manquait pas. Le point de départ fut Rome, où Maderne travaillait : *Santa Suzanna*, façade de *Saint-Pierre*. Le plus grand dans le genre est **Bernini** († 1680) : la *Colonnade de Saint-Pierre* et l'*Autel à baldaquin* de la même église. Borromini († 1667) construisait dans le même sens : *Santa Agneze della Piazza Navona*, *Sant' Ivo dans la Sapienza* et *San Carlo alle quattro Fontane*. A Venise, Longhena dressa le plan de la belle église à coupole, *Santa Maria della Salute* (1631); à Rome, A. Galilei fit celui de la façade de *Saint-Jean-de-Latran* (1734); Fuga, celui de la façade de *Sainte-Marie-Majeure* (1743); à Turin, Juvara bâtit le monument central sur la *Superga* (1717-1731). La France vit naître surtout de beaux édifices profanes. Pendant qu'on terminait le Louvre et le château de Versailles, Leveau donnait le plan de *Saint-Sulpice*, Mansart (1708) construisait l'*Hôtel des Invalides* et le *Val-de-Grâce*; Soufflot († 1780) devait construire l'église *Sainte-Genève*, aujourd'hui le Panthéon. En Allemagne, s'élevèrent de nombreuses églises. Les centres artistiques étaient principalement Munich, Vienne et Prague, où travaillaient aussi des Italiens : la cathédrale de Salzbourg, par Scamozzi et Santino Solari (1624); la cathédrale de Passau, par Luragho (1664); *Saint-Gaétan* à Munich, par Barella (1663); l'église de la cour à Dresde, par Chiaveri (1738). A Vienne, le célèbre Fischer d'Erlach bâtit l'église de *Saint-Charles*; Prandauer († 1729), l'abbaye de Melk; Dinzenhofer, la cathédrale de Fulda (1704-1712). Les églises des Jésuites dans l'Allemagne du sud et du nord et en Belgique diffèrent beaucoup entre elles. Le gothique, comme le style baroque, d'après lesquels elles ont été élevées pour la plupart, se réglait d'après le type architectural dominant dans le pays. Le langage populaire qui donne au style baroque le nom de style jésuite, repose sur une induction trop sommaire¹. Les principales

1. J. BRAUN, *Die belgischen Jesuitenkirche. Ein Beitrag zur Gesch. des Kampfes Zwischen Gotik und Renaissance*, Frib.-en-Br., 1907.

églises construites par les Jésuites sont celles de Cologne (1621-39), de Louvain (achevée en 1671), et d'Anvers (1614-21). En Espagne, aucune construction n'égale *Notre-Dame del Pilar* de Saragosse (1681) et en Angleterre *Saint-Paul* de Londres (xvii^e et xviii^e siècle).

La **sculpture** de la période que nous étudions se plaît dans des productions d'une expression passionnée et naturaliste. Bernin venait en tête en Italie, il fit même sentir son influence au dehors. Maderne (1636) eut un genre plus sérieux : *Sainte-Cécile*. En France, le plus grand maître était Pierre Puget († 1684); il eut comme émules Coysevox († 1720) et Girardon (1715) : *Mausolée de Richelieu*, dans l'église de la Sorbonne. En Espagne, ce fut Hernandez (1613) et Zanzillo († 1781); à Berlin, H. Schlüter († 1714).

La **peinture** prit en Italie deux directions différentes. A l'école *éclectique* appartenaient la famille des Carrache de Bologne; Guido Reni († 1642), qui brillait par le sentiment, le coloris et la beauté de la forme, mais fut parfois sentimental et réaliste : le *Christ souffrant*, la *Mater dolorosa*; le Dominiquin († 1641) : la *Communion de saint Jérôme* au Vatican; Carlo Dolci, avec beaucoup de douceur, parfois trop molle. L'école *naturaliste* fut principalement représentée par Caravaggio († 1609). La France subissait l'influence de l'art italien, elle produisit cependant plusieurs peintres qui ne manquent pas d'originalité : Philippe de Champaigne († 1674), Eustache Le Sueur († 1655) : *Vie de saint Bruno*; Nicolas Poussin († 1665), Claude Lorrain († 1682) et Charles Lebrun († 1690), le portraitiste Rigaud († 1743). Dans les Pays-Bas les grands maîtres suivirent une direction naturaliste, mais qui leur était propre. **Rubens**¹ (1577-1640) d'Anvers fut un peintre puissant, inépuisable, un maître en coloris, mais il prodigue les expressions violentes, les muscles et les chairs : *Mise en croix*, *Descente de croix* (1610-1612); *Communion*.

1. BODE, *Rembrandt und seine Zeitgenossen*, Leipzig, 1906. — M. ROOSES, *Gesch. der Malerschule*, Munich, 1881.

nion de saint François, *Glorification de saint Ignace et de saint François Xavier*. **Van Dyck**¹ († 1641), son meilleur élève, a plus de sentiment et de douceur : la *Vierge aux donateurs*, *Tableaux de la Passion*. **Jordaens** († 1678) a peint avec talent des sujets religieux, mais son réalisme se déploie plus à l'aise dans les sujets profanes. Les maîtres hollandais² s'adonnaient de préférence au portrait et au paysage. Il suffit de nommer parmi ceux qui s'appliquaient à l'art religieux l'incomparable **Rembrandt**³ (1606-1669). Ses effets de lumière et de couleur sont féeriques, sa pensée est profonde et son réalisme est tempéré par la manière poétique dont il le traite ; *Adoration des Mages*, *Disciples d'Emmaüs*, *Présentation au Temple*, *Samaritaine*. En Espagne, la peinture prit également un très grand essor : **Velasquez** († 1660) créa une quantité de chefs-d'œuvre ; son pinceau se distingue par un réalisme de bon aloi, par la beauté de la lumière et de la couleur : le *Christ en croix* de Madrid. Il eut comme émule **Murillo** († 1682), dont les travaux témoignent d'une vraie maîtrise des couleurs, mais souvent d'une expression fade, parfois sensuelle : *Assomption de la Vierge*, *Saint François* et *Jésus en croix*.

3° Le **rococo** ne produisit en fait d'**architecture** qu'un petit nombre d'églises de valeur : à Einsiedeln, Saint-Gall, *Saint-Paulin* de Trèves. La **sculpture** donna quelques belles chaires : Bruxelles, Louvain, Anvers, etc. L'art décoratif eut aussi quelques productions remarquables.

4° La **musique d'église**⁴ avait décliné beaucoup depuis l'époque des austères maîtres flamands, et non seulement par suite de la diminution considérable des

1. GUIFFREY, *Antoine van Dyck, sa vie, son œuvre*, Paris, 1884, avec 48 eaux-fortes hors texte et 91 figures. — 2. W. BODE, *Studien zur Geschichte der holländischen Malerei*, Brunswick, 1883. — 3. E. MICHEL, *Rembrandt, sa vie et son temps*, Paris, 1893, avec 343 reproductions. — 4. KATSCHTHALER, *Kurze Geschichte der Kirchenmusik*, Ratisbonne, 1893. — MOLITOR, *Die nachtridentinische Choralreform zu Rom*, 2 vol., Leipzig, 1901-1902.

paroles du texte, mais surtout à cause des mélodies profanes qu'on y avait introduites. Au concile de Trente on s'était fortement élevé contre cet abus, et une commission avait été nommée pour y remédier, celle-ci exigea qu'on prononçât clairement le texte et que la musique s'accordât avec les paroles. Les artistes jugèrent ceci impossible. Seul **Palestrina** († 1594) osa faire l'essai, et composa sa *Missa pro Papa Marcello*; le résultat en fut que Pie IV put se convaincre que ce « nouveau style » était capable de procurer l'édification des fidèles et de glorifier la religion. Après que le concile de Trente eut décidé : « *Ab ecclesiis vero musicas eas, ubi sive organo sive cantu lascivum aut impurum aliquid miscetur... arceant* », Palestrina devint le réformateur de musique d'église. Il eut comme successeurs Félix Anerio, Nanini († 1607) et Allegri († 1652). A l'encontre de ce mouvement une réaction surgit parmi les humanistes de Florence et de la Vénétie. Ils s'affranchirent pour de bon de la direction de la liturgie, méprisèrent les mélodies ecclésiastiques et le contrepont, et passèrent du mouvement diatonique au chromatique. La méthode religieuse se maintint pourtant. En Allemagne elle fut soutenue par **Orlando di Lasso** († 1595), maître de chapelle à Munich et auteur d'un grand nombre d'ouvrages. L'Espagne posséda de grands maîtres dans Morales et Vittoria. Au XVIII^e siècle le genre plus austère déclina de nouveau, de manière que la musique instrumentale devint dominante; ce changement s'accrut surtout quand on vit travailler dans ce sens les grands maîtres eux-mêmes, tels que **Mozart** († 1791), **Haydn** († 1808) et **Beethoven** († 1827).

§ 160. — La vie religieuse et la vie morale¹.

1^o Après le concile de Trente, le culte subit une com-

1: BAUMER, *Histoire du Bréviaire*, trad. BIRON, 2 vol., Paris, 1905. — BATIFFOL, *Histoire du bréviaire romain*, Paris, 1893. — PHILLIPS, *Kirchen-*

plète réforme; les livres liturgiques furent non seulement révisés, mais rendus obligatoires pour tous les diocèses qui n'avaient pas des Missels, des Bréviaires, etc., en date de deux cents ans. Cette ordonnance apporta une unité qui jusqu'alors n'existait pas; et même les anciennes églises de France, d'Italie et d'Allemagne, tout en conservant leurs propres livres liturgiques, les confrontèrent avec l'édition romaine et reçurent l'ordre de ne faire aucun changement sans la permission expresse de la *Congrégation des Rites*, instituée en 1587 par Sixte-Quint, pour décider les affaires liturgiques. Cette même année, le même pape approuva l'usage liturgique des *Litanies de Lorette* tandis que les *Litanies des Saints* avaient déjà ce privilège, par l'insertion dans le Bréviaire romain. Clément VIII décida en 1601 qu'aucune autre Litanie ne serait employée dans le culte public¹.

L'adoration des **Quarante-Heures**, sans exposition du saint Sacrement, était déjà en usage; en 1527, Antoine de Grenoble érigea à Milan une confrérie qui s'engageait à répéter cette adoration quatre fois par an. L'exposition du saint Sacrement ne fut ajoutée que plus tard (1536-1537) dans la même ville par l'initiative de Joseph Plantanida O. Cap., qui pressa le Sénat de Milan d'agir ainsi pour obtenir la préservation de la guerre et de la peste. Bientôt les villes italiennes suivirent cet exemple; par l'influence de saint Philippe de Néri et des Jésuites, les Quarante-Heures furent fixées aux trois jours qui précèdent le mercredi des Cendres; Clément VIII en introduisit la pratique à Rome et de là dans toute l'Église². L'inconvénient du grand nombre de **fêtes ecclésiastiques** se faisait déjà sentir; en

recht, § 41 et 88. — THEINER, *Geschichte der geistl. Bildungsanstalten*, Mayence, 1835. — POLLAIN, *De Seminario clericorum*, Louvain, 1874. — DIEFENDACH, *Der Hexenwahn vor und nach der Glaubensspaltung in Deutschland*, Mayence, 1886. — 1. Les litanies du saint nom de Jésus ne furent approuvées qu'en 1862; celles du Sacré-Cœur en 1899. — 2. P. NORBERT, O. Cap., *Der Katholik*, août 1898, p. 151 ss.

Allemagne, les *Gravamina nationis Germanicae* (art. 35) en avaient demandé la diminution. Le légat Campegio avait porté de 36 à 40 le nombre des fêtes à Ratisbonne en 1624; par suite des nombreuses fêtes locales, des doutes s'étaient élevés relativement à l'obligation générale de la loi ecclésiastique. Pour venir en aide aux pauvres et réprimer la paresse et le désir de bien-être des autres, Urbain VIII publia en 1642 la bulle *Universa per orbem* et détermina qu'en plus du dimanche, il y aurait 34 fêtes obligatoires; plus tard les papes réduisirent encore le nombre sous la pression hostile des Cours bourboniennes : en 1727, Benoît XIII limita le nombre pour une partie de l'Espagne, à 17 fêtes; et pour 17 autres, il réduisit l'obligation à entendre la messe (demi-fêtes), ce que Benoît XIV étendit à d'autres diocèses d'Espagne, à Naples et à la Sicile. Quelque chose d'analogue fut accordé à l'Autriche en 1754; cependant, comme on réclamait contre l'assistance obligatoire à la messe, Clément XIV abolit cette prescription et fixa le nombre total des fêtes à 18; réduction qui passa plus tard dans divers autres pays. La diminution la plus radicale fut provoqué par la révolution française : le décret du 5 octobre 1793 abolit le calendrier chrétien; l'an I commença le 22 septembre 1792, les mois compaient 30 jours, partagés en 3 décades; les fêtes qui tombaient en semaine furent abolies ou transférées au dimanche. Le 9 avril 1802, le cardinal Caprara par une ordonnance limita pour la France d'alors, et par suite pour une partie des Pays-Bas et pour la rive gauche du Rhin, le nombre des fêtes à 4 : Noël, l'Ascension, l'Assomption et la Toussaint. D'un autre côté la piété populaire introduisait l'obligation de fêtes nouvelles : Saint-Joseph, le 19 mars (1621), et l'Immaculée Conception, le 8 décembre (1708).

2° Après le concile de Trente, la **formation du clergé** fut grandement modifiée; le défaut d'éducation et de direction des aspirants au sacerdoce s'était fait depuis longtemps sentir : qu'on pense à la vie libre des

étudiants de Paris et d'autres universités, et il sera facile de comprendre comment au temps de la Renaissance, ils étaient peu initiés aux vertus et aux manières requises pour les ministres des autels. De plus, un grand nombre n'avaient pas les ressources nécessaires pour étudier dans les universités éloignées; d'autres institutions avait peu à peu diminué en nombre et languissaient; pour porter remède à cette pénurie le concile de Trente prescrivit d'organiser les séminaires tels qu'ils sont encore aujourd'hui. Il fut réglé qu'après de chaque cathédrale et de chaque église métropolitaine, un certain nombre de jeunes gens de la ville ou du diocèse ou de la même province ecclésiastique devraient être rassemblés dans un collège (séminaire) pour recevoir l'éducation et l'enseignement de la science ecclésiastique.

Le concile exigeait pour la réception les conditions suivantes : la naissance légitime, l'âge de douze ans, une instruction suffisante, un bon naturel et la vocation. On recevait de préférence les jeunes gens moins favorisés de la fortune, sans cependant exclure les autres, mais alors ceux-ci feraient leurs études à leurs frais et devraient montrer une ferme volonté de servir Dieu et l'Eglise. L'évêque répartirait ces jeunes gens en différentes classes, d'après leur âge et leurs progrès; une fois les études terminées, il devrait les faire entrer dans le saint ministère; par ailleurs, il accepterait chaque année d'autres élèves dans le collège, afin d'avoir ainsi un séminaire permanent pour les prêtres. Les séminaristes devaient porter la tonsure et l'habit ecclésiastique et apprendre la grammaire, le chant, le comput ecclésiastique et d'autres matières utiles; et de plus la sainte Ecriture, les auteurs ecclésiastiques, les Homélies des saints Pères tout ce qui concerne l'administration des sacrements, surtout la confession et les cérémonies liturgiques¹. Non seule-

1. • *Grammatices; cantus, computi ecclesiastici abitarumque bonarum*

ment les évêques, mais les chapitres et tous les bénéficiers des diocèses devaient contribuer à la fondation et à la dotation du séminaire. Enfin, le concile insista fortement sur cette ordonnance et voulut même que le métropolitain et le synode provincial eussent soin d'y amener les suffragants¹. Dans plusieurs diocèses, on pouvait se tirer d'affaire avec la seconde moitié du séminaire tridentin, parce que certains ordres religieux prenaient à leur compte la première moitié et continuaient même souvent l'éducation des candidats jusqu'à la prêtrise; ceci avait lieu surtout dans les universités et dans les facultés des Jésuites (Dillingen, Ingolstadt, Heidelberg, Rome, etc.) et dans les séminaires de Saint-Sulpice. L'expérience a montré combien ces prescriptions du concile de Trente étaient salutaires; malheureusement, l'attitude hostile des gouvernements a souvent empêché le cours régulier d'une si bonne éducation donnée dans les séminaires et entravé ainsi l'épanouissement de la vie ecclésiastique dans le clergé.

3° La **vie morale** était profondément déchue au moment de la Réforme protestante; elle déclina toujours davantage, par suite des troubles, des guerres et des révolutions, tant dans les pays protestants que dans les pays catholiques²; les témoignages contemporains ne sont pas flatteurs. Il ne pouvait en être autrement à cause du nombre trop restreint des prêtres et de leur formation défectueuse : beaucoup de membres du clergé des contrées du Nord tombèrent dans l'apostasie, tandis que le recrutement était très borné : en Hollande, on ne put remédier à cette pénurie que grâce aux réguliers. Dans le diocèse de Brixen, il n'y eut que deux prêtres ordonnés de 1525 à 1529; c'était encore moins considérable à

artium disciplinam discent : sacram scripturam, libros ecclesiasticos, homilias sanctorum atque sacramentorum tradendorum, maxime quae ad confessiones audiendas videbuntur opportuna, et rituum ac caerimoniae formas ediscent. — 1. Synod. Trid., Sess. XXIII, cap. XVIII, De reformatione. — 2. Pour l'Italie, cf. PASTOR, Histoire des Papes, trad. FURCY RAYNAUD, t. V, p. 1 ss.

Vienne où, en vingt ans, l'Université ne donna que deux prêtres; à Wurtzbourg, en dix-sept ans, les ordinations sacerdotales tombèrent de 115 à 6 (1521-1537).

Les orages de la réforme n'étaient pas favorables à la conduite des ecclésiastiques; des plaintes s'élevaient un peu partout contre le concubinage; en Bavière la visite canonique de 1559 trouva la plupart des prêtres coupables; dans le diocèse de Salzbourg, il y en avait un très grand nombre; dans celui de Worms, à peine deux ou trois étaient irréprochables. La situation n'était pas meilleure dans les Pays-Bas¹; on se plaignait plus encore des chapitres; dans les couvents, surtout dans ceux d'Autriche, la corruption avait également pénétré. Le peuple ne pouvait naturellement pas être meilleur que ses guides; l'ivrognerie, l'immoralité, le jeu, le blasphème, etc., dominaient partout. Dans le sud de l'Europe, en Italie, surtout, les mœurs laissèrent fort à désirer jusqu'au mouvement réformateur de Trente.

4° De plus, on rencontra dans le Nord, au temps de la réforme et jusqu'au XVIII^e siècle, la triste manie des **procès de sorcellerie**. Dès les premiers temps du christianisme, la sorcellerie fut regardée comme une relation criminelle avec les mauvais esprits; ce qui supposait la foi dans l'existence du démon, croyance appartenant aux vérités révélées. L'Église, voulant qu'on se prémunit contre l'influence diabolique, donnait comme moyens la foi, les sacrements, la prière, etc. Avoir des relations avec les mauvais esprits était regardé comme l'hérésie la plus dangereuse et comme une apostasie de la foi, ainsi qu'en témoigna le *canon Episcopi*² inséré dans le *Décret* qui met tous les fidèles en garde contre les artifices du démon; mais comme il se trouvait encore des personnes qui transgressaient cette stricte défense, l'évêque Burchard de Worms prescrivit une ligne de

1. Voir plus haut § 149, n° 2. Cf. *De administratione novi episcopatus Ruremund.*, etc., in HAVENSIIUS, *Commentarius de erectione*, etc., p. 108. —

2. *Causa XXVI*, IX, 5, can. 12-14, éd. FRIEDBERG, Leipzig, 1879, p. 1030 s. — Cf. HEFELE, I (2^e éd.), p. 244.

conduite à ce sujet. Cet abus augmenta encore par l'influence de sectes gnostico-manichéennes, Cathares, Albigeois, Vaudois, Lucifériens, et se prolongea pendant tout le moyen âge. Les Pénitentiels en parlent fréquemment¹; il arriva souvent aussi des procès et des condamnations pour cause de sorcellerie. Plus tard l'humanisme païen amena une diminution de la foi et augmenta la superstition; puis les réformateurs apportèrent leur négation du libre arbitre et leur doctrine de la puissance irrésistible du démon; tout cela exerça une grande influence; sans compter les aberrations religieuses et morales et la littérature diabolique; Luther lui-même parlait sans cesse de sorcellerie². Déjà le *Swaben-* et le *Sachsenspiegel* portaient la peine du feu contre les sorciers et les magiciens; tandis que les papes et les évêques se bornèrent jusqu'à la fin du moyen âge à des peines ecclésiastiques. Dans le xv^e siècle, les procès contre les sorciers, et la mise en jugement pour cause de magie furent très multipliés : Innocent VIII³, Léon X⁴, Adrien VI⁵ s'efforcèrent de remettre et de maintenir les procès de sorcellerie entre les mains des inquisiteurs, mais vainement. Cependant le *Malleus maleficarum*⁶ subsista; il avait été composé par les inquisiteurs Henricus Institoris et Jacques Sprenger et resta la ligne de conduite des tribunaux à l'égard des sorciers; ou plutôt on alla beaucoup plus loin en fait de tortures, d'audition de témoins et de crédulité, et on en vint ainsi à la sanglante cruauté des xvi^e, xvii^e et xviii^e siècles. Dans les pays du sud de l'Europe, comme l'Espagne et l'Italie, les procès de sorcellerie furent peu nombreux; à Rome, on ne brûla jamais de sorcier; la France était beaucoup plus modérée

1. GEFFKEN, *Der Bildercatechismus des fünfzehnten Jahrh. und die catechetischen Hauptstücke in dieser Zeit bis auf Luther*, Leipzig, 1853. — FEHR, *Der Aberglaube und die kath. Kirche des Mittelalters*, Stuttgart, 1857. — 2. *Hist. pol. Bl.*, 1907, 7^e fasc. — 3. Bulle *Summis desiderantes affectibus*, Bull. Rom., I, 429. — 4. Bull. Rom., I, 617. — 5. Bull. Rom., I, 623. — 6. *Malleus maleficarum in tres partes divisus, in quibus concurrentia ad maleficia, maleficiorum effectus, remedia adv. maleficia et modus denique procedendi et puniendi maleficos abunde continetur*, Francfort, 1588.

que l'Angleterre, l'Ecosse et les Pays-Bas ¹ où les procès abondaient. L'Allemagne eut la conscience encore plus chargée; jusqu'à la fin du xvi^e siècle on procéda contre les sorciers seulement dans les pays protestants; plus tard, l'Allemagne entière se ligua contre ces malheureux et bon nombre d'innocents périrent. La première voix qui protesta fut celle de Jean Weijer, médecin du duc de Clèves (1563); son livre *De praestigiis daemonum* fit une profonde impression. En 1592, le prêtre hollandais Corneille Loos (Callidius), exilé de son pays et professeur à Trèves, essaya de publier dans le même but son *De vera et falsa magia*; mais les autorités de Trèves l'en empêchèrent et il dut y renoncer. D'autres écrivirent pour les procès; Remigius Boquet, Binsfeld et surtout l'ancien juriste Delrio ², plus tard jésuite, pressé même par Juste Lipse d'écrire à ce sujet; à l'exception de Scherer, les Jésuites allemands se montrèrent opposés aux procès de sorcellerie, surtout Laymann ³, Tanner et Frédéric Spée. Ce dernier publia en 1631 son célèbre ouvrage anonyme *Cautio criminalis* qui pénétra plus avant que celui de Weijer et amena peu à peu un revirement dans l'opinion publique. Au commencement du xviii^e siècle, les protestants osèrent enfin lutter contre ces procès funestes. En 1783 encore, un soi-disant sorcier fut brûlé à Glaris en Suisse.

5° Guérir les plaies faites par la renaissance et la réforme n'était pas l'œuvre d'un jour; aussitôt après le concile de Trente, commença une **réforme des mœurs** qui dura jusqu'au xviii^e siècle. La vie religieuse fut en honneur, et les fondateurs ou réformateurs des divers ordres et congrégations religieuses furent des saints qui eurent une puissante influence pour le bien. Tels sont

1. J. WEIJER, *De praestigiis daemonum et incantationibus ac veneficiis*, Opp. omnia, Amsterdam, 1660, p. 1-372 : Lib. VI, cap. xi, § 10; p. 490-491.

— GACHARD, *Anal. Belg.*, 211, 335. — 2. *Disquisitiones magicæ*, Louvain, 1599. — 3. Le livre *Processus juridicus contra Sagas* n'est pas de LAYMANN. Cf. DUHR, *Zeitschrift f. kath. Theol.*, 1896-1901 et *Hist. Jahrb.*, 1903, p. 913-915.

par exemple : Ignace de Loyola, Philippe de Néri, Vincent de Paul, Gaétan de Thienne, Jérôme Emilien, Ant. Marie Zaccaria, François Carracciolo, François de Paule, Jean-Baptiste de la Salle, François de Sales, Joseph Calazans, Pierre d'Aloantara, Jean de Dieu, Camille de Lellis, Pierre Fourier, L. M. Grignon de Montfort, Paul de la Croix, Alphonse Marie de Liguori, etc. Térèse d'Avila, Angèle Mérici, Jeanne Française Frémiot de Chantal, etc.

Les uns et les autres comptèrent, dans tous les pays, des milliers de personnes de leurs familles religieuses qui attirèrent des millions d'âmes à la pratique d'une vie vertueuse et souvent même au sommet de la perfection. Un grand nombre d'autres saints et bienheureux illustrèrent l'Église ; tels sont (pour ne citer que ceux qui ont été placés sur les autels) : Pie V. et Louis Bertrand, dominicains ; François de Borgia, François Xavier de la Société de Jésus ; Félix de Cantalice, Pascal Baylon, franciscains ; Jean de la Croix, carme ; Michel des Saints, trinitaire ; André Avellin, clerc régulier ; François de Hiéronymo ; François Régis, Louis de Gonzague, Jean Berchmans, Stanislas Kostka, Canisius, jésuites ; Joseph de Cupertino, Léonard de Port-Maurice (O. M.), Laurent de Brindes (O. M.), Jean Liccio, Antoine de Chiesa ; Martin de Porrès, Jean Massias, François de Possadas, dominicains ; un peu plus tard Benoît-Joseph Labre, le Père Jean Eudes, etc.

Des légions de martyrs versèrent leur sang pour Jésus-Christ ; citons seulement ici les dix-neuf martyrs de Gorcum (Hollande), plusieurs centaines d'autres en Chine et surtout au Japon, Spinola (S. J.), Alphonse Navarrete et ses compagnons (O. P.) ; en Suisse, Fidèle de Sigmaringen (O. M.), etc.

Les saintes de cette même époque sont aussi très nombreuses : au Carmel appartiennent Marie-Madeleine de Pazzi, Marie de l'Incarnation (M^{me} Acarie), Marie des Anges (de Turin), M^{me} Louise de France, etc. A l'ordre de Saint-Dominique, une phalange : Catherine de Ricci,

Rose de Lima, Stéphanie de Quinziani, Lucie de Narni, Osanna de Mantoue, Catherine de Racconigi, Marie Barthélemie de Bagnesi, Agnès de Langeac, etc. Les Clarisses peuvent citer : Hyacinthe Mariscotti, Véronique Giuliani etc. ; la Visitation nomme la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque, etc. Ajoutons encore, en dehors du cloître : Marianne de Parédès (le lis de Quito), Germaine Cousin, la bergère française ; Catherine de Gênes et tant d'autres moins connues qui par leurs prières et leurs exemples gagnèrent à Dieu un grand nombre d'âmes.

Il ne faut pas oublier les illustres papes qui, malgré d'incroyables difficultés, ont réussi à tenir le concile de Trente et en ont fait exécuter les décrets et les prescriptions ; de saints évêques ont été l'appui des pontifes suprêmes, dans ces temps de troubles, tels furent : Charles Borromée, François de Sales, Thomas de Villeneuve, Barthélemy des Martyrs O. P., archevêque de Braga, etc., et des infatigables prélats, tels que Othon de Truchsess, le cardinal Hosius, le célèbre cardinal de Bérulle et beaucoup d'autres. La vitalité inépuisable de l'Eglise se montra par-dessus tout dans les missions étrangères : jamais peut-être depuis les temps apostoliques, on n'avait vu un zèle aussi merveilleux et aussi général ; la vraie foi fut portée aux tribus sauvages de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, qui reçurent ainsi le bienfait que la réforme protestante avait arraché à une partie de l'Europe. Ce persévérant et fructueux apostolat honore, presque autant que les missionnaires eux-mêmes, les catholiques qui soutenaient ceux-ci de leurs ressources.

Un autre signe de ce nouvel épanouissement religieux, ce fut l'amour des pauvres. Si les fidèles en ces temps difficiles durent plus d'une fois prendre sur leur nécessaire pour les besoins de la religion, ils trouvaient encore de quoi secourir leurs frères malheureux, ainsi que l'attestent de nombreuses fondations de bienfaisance, des confréries et des ordres religieux, établis pour le soulagement des misères humaines. Les admirables instituts de Saint-Jean

de Dieu, de Saint-Camille de Lellis et plus encore la merveilleuse fondation de Saint-Vincent de Paul sont des preuves suffisantes de l'inépuisable activité et de la charité bienfaisante de l'Église.

CHAPITRE V

CONTROVERSES THÉOLOGIQUES ET ERREURS.

§ 161. — Controverses théologiques ¹.

1° Le protestantisme qui considérait la Bible comme l'unique source de la croyance et qui rejetait de la sainte Écriture certains passages et même des livres entiers, eut comme heureuse conséquence d'attirer l'attention plus qu'aux siècles précédents sur la sainte Écriture, et spécialement sur la doctrine de l'inspiration. Vers la fin du xvi^e siècle il y eut à Louvain une controverse née principalement de l'opposition entre les Jésuites et l'Université. En 1585 le savant et pieux **Léonard Lessius** fut nommé professeur de théologie au collège des Jésuites à Louvain. Peu après, Lessius se trouva, dans son enseignement, directement opposé à la faculté de Théologie qui censura, le 9 septembre 1587, trente-quatre propositions tirées de son enseignement sur la grâce, la prédestination, la réprobation, l'inspiration, etc. L'université de Louvain et, sur

1. HYACINTHE SERRY, O. P., *Historia controversiarum de auxiliis*, Venise, 1700. — LIVINUS DE MEYER, S. J., *Hist. controuv. de auxiliis divine gratiae*, Venise, 1740. — SCHNEEMANN, S. J., *Controversiarum de div. grat. liberique arbitrii concordia initia et progressus*, Frib.-en-Br., 1881. — DUMMERMUTH, *Defensio doctrinae sancti Thomae*, etc., Louvain, 1893. — P. FRINS, *St. Thomae doctrina de cooperatione Dei*, etc., Paris, 1892. — TH. DE REGNON, *Bañez et Molina*, Paris, 1883. — GAYRAUD, *Thomisme et Molinisme*, Paris, 1888. — HURTER, *Nomenclator literarius*, t. II, Inspruck, 1892-1893. — DAUSCH, *Die Schriftinspiration*, Frib.-en-Br., 1891. — PESCU, *De inspiratione Sacrae Scripturae*, Frib.-en-Br., 1906.

ses instances, celle de Douai censurèrent les propositions de Lessius. Les académies de Mayence, d'Ingolstadt et de Trèves étaient favorables à Lessius, l'université de Paris se tint neutre. La proposition de Lessius la moins soutenable en Écriture Sainte était celle-ci : « *Liber aliquis (qualis forte est secundus Machabaeorum) humana industria sine assistentia Spiritus sancti scriptus, si Spiritus s. postea testetur, nihil ibi esse falsum, efficitur scriptura sacra.* » Il ajouta néanmoins que le sens de la phrase entre parenthèse prise chez un autre n'était pas enseigné par lui¹. Comme la lutte devenait très ardente et menaçait de durer, Sixte-Quint envoya dans cette ville le nonce de Cologne, Octave Frangipani, pour imposer silence aux deux partis jusqu'à ce que le Saint-Siège se fût prononcé. La réponse de Rome n'arriva jamais. Lessius publia, en 1610 seulement, ses doctrines théologiques². Le général de la compagnie, Aquaviva, lui ordonna de corriger sa doctrine. Lessius en appela au pape; mais vainement, semble-t-il, car, peu après, Bellarmin le confirmait dans sa résolution de ne plus écrire³. On assure⁴ toutefois que Sixte-Quint, après une longue discussion des cardinaux, aurait qualifié les trente-quatre propositions de Lessius de « saine doctrine ».

2° Après le concile de Trente fut de nouveau rallumée entre les Franciscains et certains docteurs dominicains la controverse au sujet de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge. En 1616 Paul V décida qu'on devait s'en tenir aux ordres donnés par Sixte IV et Pie V; ne pas s'accuser mutuellement d'hérésie, la discussion sur ce point restant permise aux seuls savants. Bientôt cependant le pape alla plus loin et défendit aux Frères Prê-

1. EHSES, *Nuntiaturberichte aus Deutschland*. Kölner Nuntiatur, t. II, p. xxviii. — 2. *Römische Quartalschrift*, XIII (1899), p. 373. — 3. Lettre du 11 mai 1614, dans *Ven. servi Dei R. Bellarmini epistolae familiares*, Prague, 1753, p. 160. — 4. HABERT, *De la défense de la foi sur la grâce*, c. xiv, § 3. — HURTER dit, au mot LESSIUS : « Illas omnes propositiones approbavit tq. articulos sanam doctrinam continentis. » — Cf. SCHNEEMANN, *Controversiarum de div. gratiae*, etc., p. 371-462.

cheurs de soutenir publiquement leur opinion' (1617). Sur le même point de doctrine l'université de Paris eut des difficultés avec le jésuite Maldonat; selon ce dernier, les fidèles n'étaient pas tenus d'admettre cette thèse, puisque le décret du concile de Bâle ne pouvait pas les y obliger². La cour espagnole insista sans cesse pour obtenir la définition de cette doctrine. Grégoire XV refusa, mais défendit (1622) à qui que ce soit de parler en public contre l'Immaculée Conception; pour en discuter en particulier il fallait une permission. Le sentiment général de l'Eglise se manifestant de jour en jour plus clairement, Alexandre VII interdit encore (1661) de combattre la doctrine et la fête de l'Immaculée Conception, tout en défendant de taxer de péché grave ou d'hérésie l'opinion contraire³.

3° Le xvi^e siècle vit naître et se développer les **controverses sur la grâce** et les questions qui s'y rattachent. « La dogmatique luthéro-calvinienne produisit, par réaction, une modification doctrinale chez un certain nombre de théologiens catholiques, qui crurent pouvoir aisément combattre les nouvelles erreurs en se rejetant eux-mêmes à l'opposite et en abandonnant les voies frayées par S. Augustin et S. Thomas sur les questions de la prédestination et de la grâce. Ce mouvement, qui eut pour premiers initiateurs Erasme (1525-27), Jacques Dadolet (1534), Albert Pighius et Ambroise Catharin (1541), trouva, malgré la résistance des meilleurs esprits, un certain nombre d'adhérents; et des chocs véhéments se produisirent, surtout dans la seconde moitié du xvi^e siècle, entre l'école de théologie traditionnelle et la nouvelle direction⁴. »

Le concile de Trente avait enseigné la doctrine du « *Liberum hominis arbitrium a Deo motum et exci-*

1. DU PLESSIS D'ARGENTRÉ, *Collectio judiciorum de nov. erroribus*, Paris, 1724 ss., t. I, App., p. 41. — 2. Sess. XXXVI; le concile était alors illégal. — 3. DU PLESSIS D'ARGENTRÉ, *l. c.*, II, 4, p. 443-445; III, 2, 300-303. — Cf. PLAZZA, *Causa immac. Concep.*, Palerme, 1747. — 4. F. MANDONNET, *Dict. de Théol. cath.*, II, 143

*tatum*¹ ». Cette doctrine a toujours été celle de la sainte Église, s'accorde pleinement avec « l'efficacité infailible de la grâce divine » et fut toujours enseignée par les saints Pères et les scolastiques. La question suivante fut posée : « *An moveat physice vel moraliter ?* » La réponse à cette question souleva de grandes difficultés.

En janvier 1582, à l'occasion de soutenances de thèses à l'université de Salamanque, le jésuite Prudence de Montemayor, appuyé par l'augustin Louis de Léon, défendit diverses propositions, affirmant que les déterminations de la liberté humaine étaient les causes de la science que Dieu possède de ces actions ; que la providence divine ne s'étendait pas à tous les actes bons en particulier, et qualifia la doctrine contraire d'erronée et de luthérienne. En face de la protestation universelle, le hiéronymite Jean de Santa Cruz dénonça cette doctrine sous forme de 16 propositions. Un procès fut intenté aux accusés, et, le 3 février 1584, l'inquisition de Castille défendit d'enseigner en public ou en secret les propositions visées, sous peine d'être poursuivi selon toute la rigueur du droit.

En 1588, le jésuite **Louis Molina** publia son célèbre ouvrage², muni de l'approbation du censeur ecclésiastique Barthélemy Ferreira O. P. et dédié au cardinal Albert d'Autriche, inquisiteur général du Portugal. L'ouvrage paraissant renouveler plusieurs des propositions condamnées à Salamanque en 1582, le confesseur du cardinal, Jean de la Cuevas O. P., attira son attention sur ce fait. Albert, s'étant informé auprès du grand inquisiteur de Castille et s'étant fait transmettre le dossier de la condamnation, confia l'examen de la *Concordia* au clerc séculier Cano, qui déclara retrouver dans cet ouvrage plusieurs des propositions condamnées. Le cardinal suspendit pendant trois mois la vente du livre ; puis, sur les instances de Molina, qui avait rédigé

1. Sess. VI, can. 4. — 2. *Liberi arbitrii cum gratiae donis, divina praescientia, providentia, praedestinatione et reprobatione concordia*, Lisbonne, 1588.

un appendice justificatif, il le laissa passer¹. La *Concordia* fut rééditée dans son état primitif à Lyon, en 1593. L'édition d'Anvers, 1595, a atténué ou supprimé de nombreux passages qui étaient contre la doctrine commune des théologiens.

L'idée centrale de la *Concordia* est la position de la liberté humaine à l'égard de la causalité divine. S. Augustin et S. Thomas, partant de la causalité absolue de Dieu à l'égard de tout être créé, étendaient son action productrice d'être et de mouvement jusqu'aux actes singuliers de la liberté, pour ne pas faire de ceux-ci un premier absolu, soustrait à la causalité divine. Pour eux, la liberté subsiste sous la motion divine, parce que le fait de la causalité divine, comme celui de la liberté humaine, sont des données certaines, et que le rapport entre l'action transcendante de Dieu et la volonté libre de l'homme demeure impénétrable à l'intelligence humaine.

Molina, de son côté, constitue les mouvements de la volonté libre de l'homme indépendamment de la causalité divine. L'homme se détermine, et par lui seul, dans ses actes. Dieu prévoit ce que l'homme fera ou ne fera pas dans ces circonstances déterminées, et ces prévisions constituent une partie spéciale de sa science, dite « science moyenne », parce qu'elle est placée entre la « science de simple intelligence » par laquelle Dieu connaît les actes libres seulement possibles et la « science de vision » par laquelle Dieu prévoit tout ce qu'il amène à l'existence par sa volonté, les actes libres des créatures exceptés.

Dieu connaît donc par sa « science de simple intelligence » chaque créature possible, chaque ordre et rapport possible; avec cela il connaît par sa « science moyenne » ce que ferait chaque créature libre dans chaque ordre et circonstance et sous toute action possible de la grâce. Il choisit, par un simple acte de sa libre volonté, un

1. Cf. la lettre de JEAN DE LAS CUEVAS, confesseur du cardinal Albert, au grand inquisiteur d'Espagne dans N. DEL PRADO, *De gratia et libero arbitrio*, Fribourg, 1907, t. III, p. 580.

ordre déterminé; il ordonne par là les créatures, les circonstances et les grâces, en un mot, toute l'histoire du monde, décide l'incarnation du Christ, la prédestination des bons anges et de tous les élus, la *préfinition* de toutes les bonnes œuvres, la collation de toute grâce et la permission de tout péché. Par conséquent la prédestination à la grâce et à la gloire est un acte de la libre miséricorde divine qui prédestine certains hommes après avoir prévu leurs mérites. Si on demande à Molina comment la volonté libre se meut sous l'influence de la grâce, il répond : par la volonté libre elle-même, pour qui une nouvelle motion divine n'est pas nécessaire, mais elle achève l'acte surnaturel avec le secours surnaturel qui lui est octroyé, grâce suffisante, que l'homme rend utile, c'est-à-dire efficace, par son seul consentement. On lui opposera que la liberté humaine se trouve ainsi être le principe de la science divine, quant aux futurs libres, de la prédestination et d'une partie de la Providence de Dieu¹.

A la fin de 1598, les universités de Salamanque et d'Alcala faisaient rédiger un catalogue de livres prohibés. **Dominique Bañez** O. P. et François Zumel, de l'ordre de la Merci, l'un et l'autre professeurs de l'université de Salamanque, demandèrent l'insertion de la *Concordia* dans le catalogue, comme reproduisant les propositions prohibées de 1582. En janvier 1594, Molina fit des instances auprès de l'inquisition de Castille, pour qu'elle soumit à la censure la doctrine de Bañez. Les disputes de Valladolid, dans lesquelles les jésuites soutinrent les doctrines de Molina (4 mai) et où les dominicains répliquèrent (17 mai), ne firent qu'irriter la situation. L'inquisition de Castille demanda des consultations à divers théologiens sur la doctrine de Molina. Le

1. ALVAREZ, *De auxiliis div. gratiae*, Romé, 1610. — BILLUART, *Summa S. Thomae hodiernis academiarum moribus accommodata*, 19 vol., Liège, 1746-1751. — DEL PRADO, *De Gratiae et libero arbitrio*, 3 vol., Fribourg, 1907. Tertia pars : *Concordia liberi arbitrii cum divina motione juxta doctrinam Molinae*; c'est l'exposé le plus complet et le plus profond qui existe. — BOSSUET, *Traité du libre arbitre*, c. VIII.

nonce pontifical chercha, sans grand succès, à rétablir la paix. Le 10 janvier 1596, Clément VIII évoqua l'affaire à son tribunal et constitua la *Congrégation De auxiliis divinae gratiae* avec 8 ou 10 consultants. Les conférences durèrent depuis le 2 janvier 1598 jusqu'au 28 août 1607. A Rome, les Dominicains eurent un grand avantage, car Clément VIII et nombre de cardinaux penchaient visiblement pour le thomisme. On examina d'abord la *Concordia*, les consultants en prononcèrent la condamnation, mais le jugement final ne fut point prononcé. Il y eut en tout 85 réunions, 68 sous Clément VIII, 17 sous Paul V. Les principaux défenseurs des Dominicains étaient Didace Alvarez, Thomas de Lemos et Michel a Ripa; ceux des Jésuites étaient Michel Vasquez, Grégoire de Valentia, Pierre Arrubal et De Bastida. Peu à peu Clément VIII commença à se montrer plus favorable à la doctrine de Molina et fit, lui-même, des annotations dans un exemplaire de la *Concordia*, pour défendre Molina contre l'accusation de pélagianisme¹. Sous Paul V, les Jésuites, qui jusque-là s'étaient contentés de défendre leur système, prirent l'offensive et attaquèrent la prédétermination physique. Ni Molina († 1600), ni Bañez († 1604) ne virent la fin de la lutte qu'ils avaient provoquée. Paul V, par son décret du 28 août 1607, suspendit la congrégation, déclarant qu'il donnerait une définition en temps opportun, et ordonna aux deux partis de ne pas se condamner ni de se censurer mutuellement². Il ne s'agit pas d'un dogme, mais de l'explication d'un dogme. Le pape ne veut condamner aucun des deux partis. Après cette déclaration de la plus haute autorité, les deux opinions rivales restent libres dans l'Église³.

1. DENZINGER, 9^e éd., p. 250 ss. — Voir le texte italien, SCHNEEMANN, *Ergänzungsheft*, 13-14, p. 90 ss. — 2. LIV. DE MEYER, *Editio secunda Historiae Controversiarum, etc. ab objectionibus Hyacinthi Serry vindicatae*, 2 vol., Bruxelles, 1715, puis Venise, 1742. — GERARDUS SCHNEEMANN, *Controversiarum de divinae gratiae liberique arbitrii concordia initia et progressus*, Frib.-en-Brisg., 1884.

§ 162. — Erreurs théologiques¹.

1° Dans les discussions qui viennent d'être racontées on n'avait pas franchi les frontières du dogme catholique. Cette même doctrine de la grâce suscita d'autres controverses plus graves ; une opinion fut émise, qui, après un examen approfondi, fut déclarée contraire à l'enseignement de l'Eglise et aboutit enfin au jansénisme, erreur funeste et opiniâtre qui n'a pas encore complètement disparu de nos jours. **Michel Baius**² († 1589) naquit à Melin dans le Hainaut (1513) ; il étudia à Louvain et devint professeur de philosophie, puis d'Écriture sainte (1552). Il se forma aussitôt une méthode nouvelle et, pour lutter contre les protestants, il s'efforça de remettre en honneur la sainte Ecriture et la tradition antique, plus que ne l'avaient fait, selon lui, les scolastiques. D'après lui, on avait trop négligé la tradition primitive, on avait oublié et déformé son contenu ; lui, Baius, allait montrer au grand jour ce qui était resté caché jusqu'à ce temps dans les écrits des Pères et en particulier dans ceux de saint Augustin, pour lequel il avait, à juste titre, une vénération spéciale. Son enseignement excita bientôt le blâme et le scandale surtout chez Ruard Tapper³ et

1. MICHAELIS BAI *Opera, cum bullis Pontificum et aliis ipsius causam spectantibus*, Cologne, 1696. — J.-B. DU CHESNE S. J., *Hist. du Baïanisme ou de l'hérésie de Michel Baius*, Douai-Paris, 1731. — LINSSENMANN, *Mich. Baius und die Grundlegung des Jansenismus*, Tubingue, 1867. — JANSENIUS, *Augustinus in quo haereses et mores Pelagii contra naturae humanae san- nitatem, aegritudinem et medicinam ex S. Augustino recensentur ac refutantur*, 3 vol., Louvain, 1640. — RAPIN, *Histoire du Jansénisme*, éd. DOMENECH, Paris, 1865. — VANDENPEEREBOOM, *Corn. Jansenius, sa mort, son testament, ses épitaphes*, Bruges, 1882. — SAINTE-BEUVE, *Port-Royal*, 6 vol., 6^e éd., Paris, 1901. — EDM. RICHER, *De ecclesiastica et politica potestate*, Paris, 1611. — PETAU, *De ecclesiastica hierarchia*, Paris, 1643. — HÉRICOURT, *Les lois ecclésiastiques de France*, Paris, 1774. — CHARLAS, *De libertatibus Ecclesiae Gallicanae*, 3^e éd., Rome, 1720. — BRÜCK, *Die rationalistischen Bestrebungen im kath. Deutschl. besonders in den drei rhein. Erzbisthümern*, Mayence, 1865. — 2. X. LE BACHELET, art. *Baius*, dans le *Dict. de Théol. cath.* — 3. DU PLESSIS, *Collectio judiciorum de novis erroribus*, Paris, 1724 ss., t. I, app. XXXVII.

Josseur de Ravestein (Tiletanus) tous deux professeurs à Louvain. Baius alla de l'avant et traita publiquement Ruard Tapper de pélagien. En 1560, 18 de ses propositions furent condamnées par la Sorbonne. Entre 1560 et 1566, Baius écrivit une série de petits ouvrages tous entachés d'erreurs. On en tira et on envoya à Rome 79 propositions qui témoignent une conception fausse du péché originel, de la liberté, de la justification première des hommes, de la grâce et de son action.

Nous devons mentionner quelques-unes des principales qui font connaître le caractère de la doctrine de Baius : — Sans le secours de la grâce divine, le libre arbitre ne peut que pécher (27). Toutes les œuvres des infidèles sont des péchés et les vertus des philosophes sont des vices (25). Même en ce qu'il fait nécessairement, l'homme pèche et mérite la damnation (67). La violence extérieure seule (non pas la nécessité intérieure) répugne à la liberté naturelle de l'homme (66). L'intégrité de la première création n'était pas une élévation gratuite de la nature humaine, mais bien sa condition naturelle (26). Dieu à l'origine n'aurait pas pu créer l'homme, tel qu'il naît maintenant (55). Dire que la volonté libre peut éviter un seul péché est une erreur pélagienne (28). L'immortalité du premier homme n'était nullement un bienfait de la grâce, mais sa condition naturelle (78) ¹.

Le 1^{er} octobre 1567 parut la bulle ² de saint Pie V qui, sans les qualifier chacune en particulier, condamna les 79 propositions en général par ces mots : « *Quas quidem sententias stricto coram nobis examine ponderatas, quamquam nonnullae aliquo pacto sustineri possent* ³, *in rigore et proprio verborum sensu ab asser-*

1. DENZINGER, 9^e éd., p. 241 ss. — 2. *Ex omnibus afflictionibus*. — 3. La bulle était écrite sans ponctuation, suivant l'usage de la chancellerie apostolique ; ce qui donna lieu à la célèbre controverse de la virgule ou *Comma pianum*. Les hérétiques reculaient la virgule jusqu'après *intento*, et dénaturaient ainsi le sens de la bulle. Cf. DU CHESNE, *Hist. du Baïanisme, Eclaircissements*, p. 3-24.

toribus intento haereticas, erroneas, suspectas, temerarias, scandalosas et in pias aures offensionem immittentes respective... damnamus. »

Le cardinal de Granvelle, chargé par le pape de faire exécuter la bulle, la communiqua en secret à Baïus et obtint sa soumission. Mais comme la condamnation s'était ébruitée, Baïus revint à d'autres sentiments et composa une apologie de sa doctrine qu'il envoya à Rome avec une lettre effrontée; il reçut en réponse un bref qui lui imposait le silence perpétuel. Baïus se soumit en secret, de vive voix, mais le scandale dura toujours jusqu'à ce qu'il se soumit publiquement en 1570. Cette conduite le grandit aux yeux de tous et le fit arriver au sommet des honneurs académiques.

En 1579 Grégoire XIII publia une nouvelle bulle¹ et la fit porter à Louvain par François Tolet, S. J. Par sa sagesse et sa douceur, ce dernier amena Baïus à une soumission écrite²; le pape témoigna sa satisfaction en adressant au repentant un bref très bienveillant³. Baïus mourut dans la paix de l'Église en 1589.

2° Le baïanisme ne disparut pas avec son auteur. Son disciple le plus influent fut **Cornelius Jansénius**⁴; il vit le jour en Hollande à Acquoy près de Leerdam. Il étudia le latin à Utrecht, puis à Louvain chez les Jésuites chez lesquels il voulut entrer, mais qui ne l'admirent pas à la profession. Jansénus mortifié resta, toute sa vie, leur ennemi juré. Il se pénétra des théories de Baïus en suivant les leçons des professeurs de Louvain Jacques Janson et Jacques Baïus (neveu de Michel); dès cette époque, il se lia d'amitié avec Jean **Du Vergier de Hauranne**, mieux connu sous le titre d'abbé de Saint-Cyran. Après avoir obtenu ses grades, il resta d'a-

1. *Provisionis nostrae*, Bull. Rom., éd. Turin, VIII, 344 s. — 2. X. LE BACHELET, art. BAIUS, dans le *Dict. de Théol. cath.*, II, 53. — DU CHESNE, App. X. — 3. DU CHESNE, App. XI et XII. — 4. Sa vie chez DU CHESNE, *Histoire du Baïanisme*, Douai-Paris, 1731, livres IV et V. — LEYDECKER, *De Hist. Jansenismi, libri 6 quibus de Corn. Jansenii vita et morte necnon de ipsius sequacibus disseritur*, Utrecht, 1693. — FUZET, *Les Jansénistes du XVII^e siècle*, Paris, 1876.

bord à Bayonne dont son ami était originaire, puis, à partir de 1617, à Louvain. Comme professeur, puis comme évêque d'Ypres (1636), Jansénius travailla à un grand ouvrage sur la grâce d'après la doctrine de saint Augustin. A sa mort (1638), il légua son manuscrit à son chapelain Reginald Lamoeus pour le montrer à Libert Fromondus, professeur à Louvain, et au chanoine de Bruxelles, Henri Calenus, avec charge de s'occuper de l'édition avec la plus grande fidélité.

On ne pouvait sans une permission expresse du Saint-Siège rien imprimer sur la doctrine de la grâce et certes rien en faveur de Baïus¹. En 1640 parut le livre *Augustinus* dont l'internonce tâcha d'empêcher la publication; il était approuvé par Pontanus et Calenus, censeurs pontificaux et royaux. Ce fut un triomphe pour le parti de Baïus². La première édition était déjà épuisée en 1641 et il en parut une nouvelle avec l'approbation de dix docteurs de la Sorbonne. Un grand nombre de théologiens et surtout les Jésuites, particulièrement visés dans la III^e partie de l'*Augustinus*, combattirent cet ouvrage qui fut interdit par l'Inquisition en août 1641 et par Urbain VIII en 1642³.

Jansénius renouvelait au sujet de la justice originelle les erreurs de Baïus; d'où sa fausse doctrine sur le premier péché. Par ce péché, selon lui, la nature

1. C'est pourquoi la bonne foi de Jansénius est difficile à défendre, puisqu'il travailla toute sa vie à renouveler la doctrine condamnée de Baïus. — 2. Dans son testament, Jansénius disait : « *Sentio enim aliquid difficulter mutari posse. Si tamen Romana sedes aliquid mutari velit, sum obediens filius et illius ecclesiae, in qua semper vixi usque ad hunc lectum mortis, obediens sum.* » — Cf. au verso du frontispice de l'édition princeps avec la signature de Calenus. D'autres pensent que le testament est falsifié, VANDENPEEREBOOM, *op. cit.*, p. 49 ss. — Non moins forte est cette déclaration qui termine l'*Augustinus* : « *Quidquid de rebus tam multiplicibus et arduis, non juxta meam sed juxta S. Doctoris mentem pronuntiavi, ex Apostolicae sedis Ecclesiaeque Romanae matris meae judicio sententiaque suspendo, et illud jam nunc teneam, si tenendum, revocem, si revocandum, damnem et anathematizem si damnandum et anathematizandum esse judicaverit.* » Cf. *Epilogus*, p. 1071. — 3. Constitut. *In eminenti*, DU PLESSIS, *Collectio judiciorum*, etc., III, II, p. 243-246; cf. I, 1, p. 49-52. — *Bull.*, éd. Turlin, XV, 92.

humaine fut corrompue tout entière, de sorte qu'elle n'est plus capable de rien de bon et tous ses efforts ne sont que péché. En même temps il niait la liberté de la volonté humaine qui est complètement passive et est déterminée par la *delectatio victrix* : si cette délectation est terrestre, elle engendre le péché ; si elle est céleste, elle produit la vertu.

Ce livre suscita néanmoins de nombreux partisans. En France leur chef était l'ami personnel de Jansénius, l'abbé de Saint-Cyran¹ († 1643) ; un peu plus tard **Antoine Arnauld**² qui était en relation avec les deux abbayes de Port-Royal, particulièrement avec Port-Royal des Champs, dont la Mère Angélique Arnauld³ était abbesse et où les célèbres solitaires menaient une vie partagée entre l'ascétisme et le travail littéraire. Ce furent eux surtout qui, soutenus par les docteurs de Sorbonne, entreprirent la défense de Jansénius et de son livre. Au contraire les évêques, au nombre de quatre-vingt-cinq, envoyèrent en 1651 à Rome cinq propositions tirées de l'*Augustinus* ; elles furent condamnées en 1653 par Innocent X⁴. Ces propositions sont les suivantes. — 1. Les justes, alors même qu'ils font tout leur possible, ne peuvent pas observer certains commandements de Dieu avec leurs forces actuelles ; la grâce, par laquelle cette observance devient possible, leur manque aussi. — 2. Dans l'état de nature déchue on ne peut pas résister à la grâce intérieure. — 3. Dans l'état de nature déchue, pour mériter récompense et châtiment, il n'est pas nécessaire d'être libre de la violence intérieure, mais il suffit d'être libre de toute violence extérieure. — 4. Les semi-pélagiens admettaient la nécessité d'une grâce prévenante intérieure pour chaque acte, même pour le commencement de la

1. *Œuvres de Saint-Cyran*, Lyon, 1679. — 2. *Œuvres d'Antoine Arnauld*, Paris-Lausanne, 1775-1780, 43 in-4°, surtout t. XV et XVII, qui contiennent la 1^{re} et la 2^e Apologie pour M. Jansénius évêque d'Ypres. — 3. MONLAUR, *Angélique Arnauld*, Paris, 1901. — 4. Const. *Cum occasione*, Bull., éd. Turin, XV, 720 s. — SAINTE-BEUVE, *Port-Royal*, 7 vol., Paris, 1840.

foi et leur erreur consistait en ce qu'ils admettaient une grâce à laquelle la volonté humaine peut résister et obéir. — 5. C'est une erreur semi-pélagienne de dire que le Christ est mort et a donné son sang pour tous les hommes¹.

Alors sous la direction d'Arnauld commença contre cette condamnation la longue lutte au sujet de la *question de fait*, tandis qu'on admettait la *question de droit*. Dans la détermination du dogme, disaient les opposants, l'Église peut exiger la soumission, mais quand il s'agit de décider quel est le sens d'un auteur et si telle doctrine se trouve dans son livre, l'Église peut seulement réclamer un silence respectueux (*silentium obsequiosum*). En même temps qu'ils défendaient Jansénius, ils entreprirent une lutte acharnée contre les Jésuites, qui enseignaient une doctrine diamétralement opposée à la leur. Arnauld les attaqua d'abord à cause de leur zèle pour la communion fréquente²; puis **Blaise Pascal** entra en lice avec ses *Provinciales*³. Ces lettres, pleines de perfidies et de calomnies, contribuèrent par l'agrément du style et l'habileté de l'attaque à la diffusion en France des tendances jansénistes. Alexandre VII confirma alors la condamnation des propositions de Jansénius⁴ (1656), et l'on soumit à la signature du clergé français un formulaire composé dans le sens du pape (1657). D'où suivit une opposition véhémente de la part des Jansénistes, des religieuses de Port-Royal, et même de quelques évêques sous prétexte que l'Assemblée du clergé n'avait pas le droit de demander cette signature. Alexandre VII ayant néanmoins demandé en 1664 la signature d'un semblable formulaire, Arnauld, les reli-

1. DENZINGER, 9^e éd., p. 252. — Cf. DECHAMPS, S. J., *De haeresi Janseniana ab Apostolica sede merito proscripta libri tres. Opus anno 1645 sub Antonii Ricardi nomine editum, exinde bis locupletatum, quinquies editum. nunc ex ipso auctoris autographo auctius et emendatius prodit cura et labore P. Stephani Souciet S. J.*, Paris, 1728. — 2. ANTOINE ARNAULD, *De la fréquente communion*, Paris, 1643. — 3. *Les Provinciales ou les Lettres écrites par Louis de Montalte à un Provincial de ses amis et aux RR. PP. Jésuites*, Paris, 1656. — 4. *Constitut. Ad Sancti Petri sedem*.

gieuses de Port-Royal et les évêques de Beauvais¹, Angers, Alet² et Pamiers refusèrent de signer. Ces derniers disaient même dans une lettre pastorale qu'on était tenu seulement au silence respectueux dans la question du fait, mais non pas à une soumission intérieure parce que l'infailibilité ne s'étend pas si loin. Cet écrit fut condamné par Alexandre VII³. Entre temps Clément IX monta sur le siège de saint Pierre. Dix-neuf prélats lui adressèrent une lettre en faveur des quatre évêques. Le pape exigea la signature du formulaire; ils signèrent, mais avec la restriction mentale de se tenir seulement au silence respectueux. Arnauld lui aussiet les religieuses de Port-Royal donnèrent leur signature dans le même sens. Le bref du 19 janvier 1669 amena une trêve qu'on appelle la *Paix clémentine*; pendant ce temps, les Jansénistes, favorisés par la lutte du gallicanisme et de la régale, répandirent sans obstacle leurs erreurs, tandis qu'on rappelait sans cesse la *Paix clémentine* aux adversaires de la secte. De cette façon le jansénisme fit de grands progrès en France et en dehors et entacha même des congrégations religieuses⁴, entre autres celle de l'Oratoire.

Au commencement du XVIII^e siècle, la lutte recommença. Elle fut occasionnée par l'apparition d'une brochure intitulée : *Un cas de conscience* et par la condamnation de l'oratorien Quesnel. Un confesseur janséniste demanda si l'on pouvait donner l'absolution à un pénitent qui, dans la question du fait, se tiendrait seulement au silence respectueux. Quarante docteurs de la Sorbonne, parmi lesquels Noël Alexandre et Dupin, répondirent affirmativement (1701); mais Clément XI, à la demande expresse de Louis XIV, condamna cette réponse⁵ (1705).

1. GAILLARD, *Un prélat janséniste, Choart de Buzenval, évêque de Beauvais*, Paris, 1902. — 2. TORREILLES, *Nicolas Pavillon, évêque d'Alet*, *Rev. du clergé français*, octobre 1902. — 3. BAUER, *Stimm. a. M.-L.*, 1873-1874. — *Revue des Sciences ecclésiastiques*, 1872-1873. — 4. Cf. HEIMBUCHER, *Die Orden und Kongregationen*, Paderborn, 1907, 2^e éd., I, 307. — 5. *Bulle Vineam Domini*.

Les religieuses de Port-Royal refusant de se soumettre à l'orthodoxie, leur congrégation fut dissoute et l'abbaye fut rasée.

Sur ces entrefaites parut en 1694 l'ouvrage de **Quesnel**¹ qui allait causer tant de trouble et de désarroi dans les esprits. Il portait l'approbation de Noailles², évêque de Châlons, plus tard archevêque de Paris. Clément XI en défendit la lecture en 1708. Il y eut naturellement dispute dans laquelle de Noailles se trouva du côté des Jansénistes. Louis XIV, las de ces querelles, invita le pape à trancher définitivement cette question. Alors le 8 septembre 1713 fut publiée la célèbre bulle **Unigenitus**³ condamnant 101 propositions du livre de Quesnel. Une tempête formidable s'éleva dans tout le royaume. Les jansénistes et les molinistes voulurent voir dans la bulle la condamnation des doctrines de saint Augustin et de saint Thomas. La bulle, rendue en matière dogmatique, aurait dû être acceptée par tous les catholiques sans réserve : il n'en fut rien. Soutenus par quinze évêques, le cardinal de Noailles se révolta à la tête du parti janséniste. Après la mort de Louis XIV, les universités de Paris, de Nantes et de Reims se déclarèrent contre la bulle (1716); le parlement protégeait les Jansénistes, et le régent Philippe d'Orléans inclinait de leur côté.

De Noailles avec quatre évêques (*appelants*) en appelèrent à un concile général; ils étaient suivis par un grand nombre de religieux et de docteurs séculiers. Excommuniés en 1718, ils interjetèrent un nouvel appel. La France se trouva divisée entre les deux partis des *acceptants* et des *appelants*. Les Jansénistes perdirent leur plus ferme

1. *Le Nouveau Testament en français avec des réflexions morales sur chaque verset, pour en rendre la lecture plus utile et la méditation plus aisée*, Paris, 1694. — 2. BARTHÉLEMY, *Le cardinal de Noailles, d'après sa correspondance inédite*, Paris, 1888. — 3. LAFITEAU, *Histoire de la constitution Unigenitus*, Besançon, 1820. — SCHILL, *Die Constitution Unigenitus, ihre Veranlassung und ihre Folgen*, Frib.-en-Br., 1876. — A. LE ROY, *La France et Rome de 1700 à 1715. Histoire diplomatique de la bulle Unigenitus jusqu'à la mort de Louis XIV*, Paris, 1892.

appui dans la personne du cardinal de Noailles († 1729) qui se soumit sincèrement en 1728. Son exemple entraîna l'adhésion à la bulle de la plupart des prélats appelants. D'ailleurs le fanatisme des convulsionnaires qui prétendaient obtenir des guérisons et avoir des extases sur le tombeau du diacre janséniste François Pâris († 1727) au cimetière de Saint-Médard fit tomber la secte en déconsidération. Le roi dut faire fermer le cimetière (1732). L'opposition cependant dura encore longtemps malgré les efforts du gouvernement pour la réduire; mais elle changea de caractère : elle dégénéra en secte superstitieuse, soutenue par les parlementaires, par le parti politique dévoué « aux libertés de l'Eglise gallicane » et hostile aux Jésuites. Les parlements, surtout celui de Paris, eurent plusieurs fois l'occasion d'intervenir en faveur de prêtres jansénistes qui refusaient d'adhérer à la bulle, décrétant d'*abus* les évêques qui voulaient les y contraindre. Le cardinal de Fleury, premier ministre, ayant voulu évoquer au conseil du roi toutes les affaires relatives au jansénisme, occasionna une grève des parlementaires et des avocats.

Il y eut un autre conflit à propos des refus de sacrements. Christophe de Beaumont¹, archevêque de Paris, imposait dans son diocèse pour l'administration des derniers sacrements une déclaration d'adhésion à la bulle *Unigenitus*. L'oratorien Lemère ayant refusé une pareille déclaration (1752), le curé de Saint-Étienne-du-Mont fut sommé par le Parlement d'administrer néanmoins les sacrements au malade. Ce dernier étant mort sans avoir été administré, le curé fut l'objet d'un nouvel arrêt du Parlement, confisquant ses biens. Les deux arrêts ayant été cassés par le roi, le Parlement fit des remontrances et défendit « à tout ecclésiastique de faire acte tendant au schisme ». Le roi finit par céder à l'opiniâtreté du Parlement, interdit le refus de sacrements et exila à Conflans l'archevêque de Paris (1754). Par amour pour la

1. E. REGNAULT., *Christophe de Beaumont, archevêque de Paris*, 2 vol., Paris, 1882.

paix, Benoît XIV. adoucit, tout en les maintenant, les ordonnances de l'archevêque et déclara qu'elles ne s'appliqueraient plus qu'à ceux qui seraient « publiquement » réfractaires à la bulle *Unigenitus*¹ (1756).

Ainsi le jansénisme français se perpétuait en rivalités souvent mesquines, derrière lesquelles disparaissaient les questions de doctrines. Il n'en fut pas de même en Italie et en Allemagne, où il garda longtemps une situation fortement doctrinale.

3° Le jansénisme pénétra aussi dans les **Pays-Bas**². Cette introduction fut favorisée par la sympathie de plusieurs vicaires apostoliques pour Jansénius et ses partisans et surtout par l'émigration des Jansénistes français en Hollande, terrain préparé par les idées nouvelles qui rayonnaient de Louvain. En 1622 Rovenius fit dans cette ville une visite à l'auteur de l'*Augustinus*. On décida dans cette rencontre de faire tout le possible, grâce à l'appui du puissant Saint-Cyran et du cardinal Lavalette, pour attirer dans la mission hollandaise les Oratoriens français. Ceux-ci, dont la congrégation venait d'être fondée, jugèrent Jansénius et Saint-Cyran bien propres à répandre leur doctrine en Hollande. Rovenius, malgré l'échec de leurs plans, resta lié avec eux et donna même son approbation à l'*Augustinus*³. Le vicaire apostolique Jean Neercassel, oratorien, resta toujours en très bons termes avec les Jansénistes de France et chercha souvent conseil auprès d'eux⁴. Lorsque Arnauld, le principal défenseur du jansénisme depuis longtemps condamné, s'enfuit d'abord en Belgique et puis en Hollande, il fut reçu par Neercassel comme un envoyé de Dieu et fut logé au héguinage de Delft (1682). Dans cette maison Arnauld reçut du vicaire les meilleurs étudiants en théo-

1. M. BOUTRY, *Choiseul à Rome, Lettres et mémoires inédits* (1754-1757), Paris, 1903. — 2. LUIGI MOZZI, *Storia delle rivoluzioni della chiesa d'Utrecht*, 3 vol., Venise, 1787. — M. G. DUPAC DE BELLEGARDE, *Histoire abrégée de l'Eglise métropol. d'Utrecht*, 3^e éd., 1852. — 3. DU CHESNE, *Histoire du Baianisme*, p. 308 ss., 312 ss. — *Causa Quesnelliana sive motivum juris*, etc., Bruxelles, 1704, p. 77. — 4. *Œuvres de Messire Ant. Arnauld*, Paris-Lausanne, 1776, t. IV, p. 155 ss. — *Causa Quesnelliana*, p. 77 ss.

logie pour travailler à leur formation, entre autres Pierre Codde, plus tard auteur du schisme; le célèbre Hugo van Heussen, van Erkel, plus tard secrétaire du chapitre métropolitain, et Roos, plus tard chanoine de Codde. On peut dire que le jansénisme hollandais a pris naissance au béguinage de Delft¹. Avec Arnould, d'autres encore s'étaient établis en Hollande (Vauzel, Gerberon, Quesnel, etc.); tous, mais surtout Quesnel², ils travaillèrent à répandre le jansénisme. La situation difficile de l'Église néerlandaise pendant la persécution leur était favorable, aussi la semence jetée en telle terre eut une merveilleuse fécondité.

Les choses en étaient là, quand, en 1688, l'oratorien **Pierre Codde** vint comme vicaire apostolique dans les Pays-Bas. L'influence du vicaire n'apporta point d'amélioration, aussi bientôt (1697) s'élevèrent des plaintes contre la diffusion rapide du jansénisme. La même année encore, Codde avec son parti fut démasqué dans un *Court mémorial, extrait d'un mémoire plus détaillé sur l'état et le progrès du jansénisme en Hollande*. La défense de Quesnel, les écrits de ses partisans, l'intervention même des Jansénistes de Rome en faveur de Codde ne réussirent pas mieux que sa propre justification³. Le 25 septembre 1699 il fut invité à venir se justifier à Rome et Théodore de Cock fut, en attendant, chargé comme provicaire du gouvernement de la mission. Près de trois cents ecclésiastiques envoyèrent une supplique à Rome en faveur de Codde (1701). Comme celui-ci refusait opiniâtrément de prêter serment au formulaire d'Alexandre VII, il fut suspendu de ses fonctions (13 mai 1702). Les Jansénistes cherchèrent appui auprès du gou-

1. MR. DU BOIS, Prestre, *La Foy et l'innocence du clergé de Hollande défendues contre un libelle diffamatoire intitulé Mémoire touchant le progrès du jansénisme en Hollande*, Delft, 1700. — Ce livre est de QUESNEL. — 2. ALLARD, *De brieven van Paschasius Quesnel*, Stud., 1902, LIX, p. 197-248. — 3. Cf. *Openbaar verweerschrift door den aartbisschop van Sebaste aangaande zijne zaken in het licht gegeven, ende met bondige bewijsstukken bekrachtigd*, Utrecht, 1706. — Sa lettre au Pape, p. 88; sa lettre des 300 clercs, p. 28.

vernement qui défendit, par décret du 17 août, à de Cock l'exercice de ses fonctions. Le retour de Codde redoubla le zèle des Jansénistes et des ecclésiastiques rebelles. De Cock dut quitter le pays ; les Jésuites furent persécutés, surtout lorsque Codde fut définitivement suspendu de sa charge¹ (3 avril (1704)). Cette décision fit réfléchir un certain nombre de prêtres. A la fin de 1705, les trois cents rebelles étaient réduits à cent trente et un seulement. Leur nombre diminua toujours ; aussi lorsque Quesnel, en 1719, s'obstina à faire *appel*, il ne put obtenir que soixante-douze signatures. Le pseudo-chapitre d'Utrecht, restant dans son obstination, choisit à la Haye, en 1723, Corneille Steenoven comme archevêque d'Utrecht et acheva ainsi le schisme janséniste. Malgré la protestation et l'excommunication des papes le nouvel élu se comporta comme s'il était l'archevêque légitime d'Utrecht. Dans l'espoir de se propager et pour éviter de se trouver dans l'embarras pour la consécration des successeurs éventuels de l'archevêque, on créa deux évêchés suffragants à Haarlem (1742) et Deventer (1757). Ces derniers ne furent pas plus reconnus par Rome que leur métropolitain et restèrent par conséquent schismatiques. La petite Église d'Utrecht eut toujours une existence très précaire. Elle possède encore aujourd'hui ses trois évêchés, mais compte 8.000 partisans seulement, répandus en 26 communautés.

4° Si le jansénisme fut favorisé par le **gallicanisme**² régnant en France, ce dernier trouva à son tour un nouvel aliment dans le premier. Les libertés gallicanes avaient rencontré de nombreux protecteurs au concile de Constance et trouvé une expression officielle dans la *Pragmatique sanction de Bourges* (1438). Heureusement cette mesure arbitraire fut abolie par Léon X et Fran-

1. *Avis sincères aux Catholiques des Provinces-Unies sur le décret de l'Inquisition de Rome contre M^{sr} l'archevêque de Sébaste, vicaire apostolique*, 2^e éd., 1705. — 2. CHARLAS, *Tractatus de libertatibus ecclesiae gallicanae*, Liège, 1684. — DE MAISTRE, *De l'Église gallicane dans son rapport avec le souverain Pontife*, Lyon, 1854.

çois I^{er} en 1517, mais cet esprit continua encore longtemps à fermenter en France. Les parlements, surtout quand les Calvinistes et les Jansénistes y pénétrèrent, agirent continuellement dans le sens de la *Sanction pragmatique*. Un avocat du parlement de Paris, protestant converti, Pithou, publia en 1596 un petit livre sur les libertés de l'Église de France ¹. Il y faisait valoir les propositions suivantes : le pape, dans l'exercice de sa juridiction en France, dépend des décisions des anciens conciles français ; au contraire le roi de France est pour les choses temporelles indépendant du pape.

Cette doctrine fournit une multitude de conclusions funestes ; le roi peut réunir des conciles, faire des lois, en matière ecclésiastique, empêcher les légats du pape d'exécuter leur mandat, défendre aux évêques de sortir du royaume, nommer à des dignités ecclésiastiques et punir les clercs pour toute espèce de faute. Le pape, de son côté, n'a pas le droit de prescrire des impôts dans l'Église sans l'approbation du roi, de délier les sujets du serment de fidélité et d'appliquer en France la bulle *In coena Domini*. Pour maintenir ces libertés, le roi pouvait recourir au *placet*, à l'*appel comme d'abus* et à l'appel au concile général. Tout cela était considéré comme des droits de l'ancienne Église gallicane, nullement comme des privilèges accordés à l'Église de France par le Saint-Siège. De tous ces prétendus droits, Edmond Richer ² tâcha de placer les fondements théoriques dans ses conférences à l'université et surtout dans son livre *De ecclesiastica et politica potestate liber unus* ³. Ce livre fut condamné, un an après son apparition (1612), et le gouvernement dut désavouer son auteur. Cependant le parlement tint ferme aux propositions de Pithou, auxquelles il attribuait une autorité quasi officielle. Sous la protection de Richelieu, Dupuy écrivit ses *Preuves des libertez de l'Église gallicane* ⁴ pour réduire l'oppo-

1. *Les libertez de l'Église gallicane*, Paris, 1596. — 2. PUYOL, Edmond Richer. *Étude historique sur la rénovation du Gallicanisme au commencement du XVII^e siècle*, Paris, 1876. — 3. Paris, 1611. — 4. Paris, 1639.

sition des évêques favorables au Saint-Siège. Ce livre, quoique condamné par les évêques réunis à Paris et prohibé par le conseil du roi, trouva entrée au Parlement, qui, sous l'influence des Jansénistes, arriva à émettre la conclusion que la primauté romaine est une institution purement humaine et par conséquent que le pape est soumis au concile général.

La Sorbonne, elle non plus, n'était pas exempte de jansénisme et comptait parmi ses docteurs des partisans de Dupuy. Malgré leur minorité, ceux-ci étaient très puissants, soutenus par la cour et par de nombreux évêques, surtout par De Harlay, archevêque de Paris, si bien que la Sorbonne pressée et entraînée arriva aux déclarations *négatives* courantes : La faculté n'enseigne pas que le pape est au-dessus des conciles. La faculté n'enseigne pas que le pape est infaillible sans l'adhésion de l'Église, etc.

Soixante-dix docteurs signèrent ces propositions ; la situation ne fit qu'empirer de jour en jour, et fut encore aggravée par la lutte du **droit de régale**¹. D'après ce droit, le roi pouvait, pendant la vacance d'un siège épiscopal, percevoir les revenus du diocèse et nommer aux bénéfices dont l'évêque était le collateur, à l'exception des paroisses. De la part de l'Église, la concession de ce droit était une compensation pour le fief royal, accordé à certains évêchés, mais ne devait pas être étendu à d'autres diocèses, et cela sous peine d'excommunication. Louis XIV, qui aimait la centralisation et les règles générales qu'elle suppose, étendit ce droit depuis 1673-1675 à tous les évêchés de France². La plupart des évêques gardèrent le silence : mais les évêques d'Alet et de Pamiers imbus de jansénisme s'opposèrent avec vigueur. Ne trouvant pas d'appui en France, ils s'adressèrent en 1677 au pape Innocent XI, qui

1. G. J. PHILLIPS, *Das Regalienrecht in Frankreich*, Halle, 1873. — DE MOUY, *Louis XIV et le Saint-Siège (1662-1668)*, 2 vol., Paris, 1893. — GÉRIN, *Louis XIV et le Saint-Siège*, Paris, 1894. — 2. Cf. *Collectio Lacensis*, I, 793.

exhorta le roi à mettre fin à ses prétentions injustifiées. Le roi répondit qu'il défendait les droits de sa couronne. Le pape combattit avec constance, et la lutte subsista même après la mort des deux évêques opposants. La régale resta appliquée à toute la France. Une assemblée du clergé (1680) écrivit encore au pape une lettre offensante. Au printemps de 1681, Harlay, avec les évêques de la cour, demanda pour en finir une **assemblée générale** du clergé de France qui se réunit en 1682. On vit s'assembler à Paris trente-quatre évêques avec trente-sept députés du clergé inférieur, tous choisis par les ministres de telle manière qu'aucune opposition au roi ne fût à craindre. Le 9 novembre, l'assemblée s'ouvrit par le fameux discours de Bossuet *Sur l'unité de l'Église*, plein de respect pour le pape, mais favorable aux libertés gallicanes. On examina d'abord la régale; elle fut bien un peu tempérée, mais maintenue pour tous les évêchés de la France. Une partie du clergé, sous la pression du souverain, insista pour avoir une déclaration doctrinale. Le 19 mars, le texte de Bossuet était prêt.

Cette célèbre *Déclaration du clergé gallican sur le pouvoir ecclésiastique*¹ contenait quatre articles, dont voici le résumé :

1. Le pape a seulement juridiction spirituelle. Dans le temporel, le roi est entièrement indépendant du pape. Celui-ci ne possède ni pouvoir direct sur les choses temporelles, ni même de pouvoir indirect. L'Église ne peut rien posséder sans le consentement du roi. Le pape n'a pas le droit de délier les sujets du roi de leur serment de fidélité.

2. En matière spirituelle, le pape a pleine puissance, mais sous la réserve que les décrets du concile de Constance rendus dans les sessions IV^e et V^e demeureront dans leur force et vertu. — Ce qui revenait à enseigner la supériorité du concile œcuménique sur le pape.

3. La puissance du pape est limitée par les décisions

1. *Collectio Lacensis*, t. I, p. 831 ss.

des conciles, par les règles, coutumes et institutions de l'Église gallicane.

4. Dans les questions de foi, le pape a bien la principale part et ses décrets s'adressent à toutes les Églises; cependant son jugement n'est irréfutable que si le consentement de l'Église s'y ajoute. Bossuet entend ici que les papes séparément ne sont ni infallibles, ni indéfectibles, mais que toute la série seulement est indéfectible.

Dès le 22 mars, le roi fit enregistrer la déclaration par le Parlement qui s'exécuta avec empressement, et il le rendit obligatoire dans tout le royaume. Les professeurs devaient la commenter chaque année dans les facultés de théologie et de droit; on devait refuser aux examens de doctorat et de licence les candidats qui ne la soutiendraient pas dans leurs thèses. Une telle pièce devait nécessairement exciter une opposition. La Sorbonne ne voulut pas donner un assentiment suffisant à cette déclaration. Les universités de Douai et de Louvain rejetèrent même les quatre articles. En général, les religieux de France s'y montrèrent opposés. Dans les autres pays, on lut ces articles avec horreur et indignation, et on intitula ces propositions *christianis auribus absurdae et plane detestabiles*. Bientôt parurent en France deux petits livres¹ contre la *Déclaration*; non seulement elle y était combattue, mais elle était accusée de favoriser les hérétiques, de dépouiller le pape de sa primauté et de renouveler l'hérésie de Wiclef condamné cependant à Constance. Bossuet, sur l'ordre du roi, composa sa *Défense de la Déclaration*², livre rempli d'inexactitudes et de faussetés

1. (NIC. DU BOIS), *Ad illustrissimos et RR. Galliae episcopos, Disquisitio theologico-juridica super Declaratione cleri gallicani facta, Parisiis 19 martii 1682*. — D'un autre anonyme : *Doctrina quam de primatu, auctoritate et infallibilitate Rom. Pontif. tradiderunt Lovanienses sacrae facultatis Magistri, ac professores tam veteres quam recentiores et Declarationi Cleri Gallicani nuper editae opposita*. — Les deux écrits venaient de l'université de Louvain. — 2. *Defensio declarationis celeberrimae quam de potestate ecclesiastica sanxit Clerus Gallicanus 19 martii 1682*, 2 in-4°, Luxembourg, 1730.

dans lequel il défend une cause désespérée à l'aide d'arguments indignes de son génie.

Naturellement à Rome, on protesta énergiquement. En premier lieu, le pape rejeta les décisions au sujet de la régale (11 avril 1682); puis il refusa l'institution canonique aux prêtres qui avaient pris part à la déclaration et que Louis XIV lui présentait pour être évêques; par représailles, le roi défendit aussi aux autres de solliciter la confirmation papale. Moins de six ans après, il y eut trente-cinq sièges vacants. La situation devint encore plus tendue, à la suite de la suppression des **franchises**. Pour couper court à certains abus, Innocent XI enleva le droit d'asile aux palais de tous les ambassadeurs. Seul, Louis XIV fit opposition. L'envoyé français, le marquis de Lavaradin, fut excommunié; il fit appel au concile général, et Louis XIV enleva au pape Avignon et le Comtat Venaissin. Innocent XI étant mort en 1689, Louis XIV chercha à se rapprocher de son successeur; il restitua ces possessions à Alexandre VIII et renonça en même temps au droit d'asile. Mais l'entente ne se fit que sous Innocent XII. Celui-ci convint avec le roi de France de la formule suivant laquelle les nouveaux évêques devraient rétracter la Déclaration du clergé gallican comme condition de leur confirmation¹. Cependant la Déclaration ne devait pas complètement disparaître; dans le cours du XVIII^e siècle, les parlements l'invoquèrent souvent; Louis XV la renouvela en 1766, et Napoléon la fit revivre pour un siècle dans ses articles organiques.

5° En Allemagne, régnaient aussi, à la fin du moyen âge, des dispositions anti-romaines. Il était sans cesse question des *Gravamina nationis germanicae*. La diète de Nuremberg (1522) fit entendre ses doléances. Les électeurs ecclésiastiques revinrent à la charge en 1676. Les principes du gallicanisme entretenaient en Allemagne un esprit d'opposition et exerçaient une influence très

1. *Collectio Lacensis*, I, 835, contient aussi la lettre de Louis XIV au pape.

nuisible. L'élection de Charles VII (1742) fournit l'occasion de faire revenir sur le tapis les *Gravamina*. Ce mécontentement aboutit au **fébronianisme**¹. Les idées anticléricales trouvèrent en Nicolas de Hontheim un chaud partisan et un puissant défenseur. Pendant ses études à Louvain, il suivit le cours de droit canon du professeur gallican, Van Espen. On le considérait déjà comme un des prélats les plus savants de son époque quand il fit paraître, étant coadjuteur de Trèves, son livre intitulé *Fébronius*² du nom de sa nièce, la chanoinesse Fébronia. La préférence marquée pour les doctrines gallicanes et, si on en croit le livre et la préface, le désir de « réunir les dissidents aux orthodoxes » lui donnèrent l'idée de ce livre fameux. Ce n'est d'ailleurs qu'une compilation incohérente et décousue d'auteurs protestants, gallicans et jansénistes. Les sources principales furent les ouvrages des maîtres du gallicanisme, Pithou, Richer, Dupuy et Dupin, avec lesquels le contenu de *Fébronius* s'accorde assez bien. Voici sa doctrine : Le Christ a confié le pouvoir des clefs à l'Église, c'est-à-dire à l'assemblée des fidèles, qui en confie l'exécution au pape et aux évêques. De là vient que ces derniers détiennent ce pouvoir seulement *usualiter et usufructualiter*, tandis que l'assemblée des fidèles le possède *principaliter et radicaliter*. Le gouvernement de l'Église n'est ni démocratique, ni monarchique, mais aristocratique. Le pape n'est, parmi les évêques, que le *primus inter pares*. Aussi les évêques reçoivent-ils leur pouvoir et leur juridiction directement de Dieu. Le pape possède bien une primauté d'honneur, mais nullement une primauté de juridiction. Il est soumis au concile général et

1. LEO MERGENTHEIM, *Die Wurzeln des Febronianismus*, Hist. Polit. Bl., 1907, fasc. 3. — *Briefwechsel zwischen dem Kurfürsten von Trier und Hontheim über Febronius*, Francfort, 1813. — MEIER, *Febronius*, 2^e ed., Tübingue, 1885. — 2. *Justini Febronii JC^u de statu Ecclesiae et legitima potestate Romani Pontificis liber singularis ad reuniendos dissidentes in religione christianos compositus*, ed. III, emendatior et auctior, Francfort, 1789, 4 tom. in-4°. — La 1^{re} édition parut en 1763.

ses définitions touchant la foi et la morale ne sont pas irréformables. L'Église entière seulement est infaillible et du pape on peut en appeler au concile général. Telle était la situation primitive de l'Église. Il faut revenir à ce premier état de choses, car le gouvernement des papes est devenu trop absolu et trop monarchique : *a*) par la sainteté personnelle de quelques-uns ; *b*) par la confusion du pouvoir primatial avec le pouvoir patriarcal ; *c*) par les décrétales du pseudo-Isidore. — Pour revenir promptement à cet état primitif, l'auteur indiquait les moyens suivants : *a*) l'instruction du peuple ; *b*) un concile vraiment général ; *c*) un concile national qui, au besoin, peut se soustraire à l'obédience du pape ; *d*) une action convergente des princes contre Rome sous la direction des évêques sans redouter les censures ou le schisme ; *e*) le *placet* royal ; *f*) l'appel comme d'*abus* ou l'appel au concile général.

Il va sans dire qu'un tel livre fut reçu avec des sentiments très divers. Comme expression de l'esprit anticlérical du temps, il fut accueilli avec joie chez certains, aussi trouva-t-il de nombreux lecteurs et traducteurs. Mais il rencontra aussi de nombreux adversaires ; on doit nommer, parmi les plus puissants de ceux-ci, le dominicain Mamacchi¹, Zaccaria² S. J. et Pierre Ballerini³. Naturellement Hontheim répliqua. Il fit paraître en 1770, 1772 et 1773 les *Vindiciae*, qui forment actuellement les tomes de II à IV, et en 1777 une édition résumée. Clément XIII avait déjà condamné l'ouvrage en 1764 ; il chargea les évêques allemands de mettre obstacle à sa diffusion ; alors l'archevêque de Trèves avec neuf autres évêques interdirent le *Febronius*. Hontheim, forcé par son archevêque, se rétracta seulement en 1778. Il n'est pas suffisamment prouvé qu'il changea de sentiments à la fin de sa vie († 1790).

1. *Epistolae ad Justinum Febronium de ratione regendae christianae reipublicae deque legitima romani Pontificis auctoritate*, Rome, 1776-1777. — 2. *Antifebronio*, 4 vol., Pise, 1767. — 3. *De potestate ecclesiastica sum. Pontif.*, Vérone, 1768.

En attendant, les principes du *Febronius* continuaient leur chemin et trouvaient surtout bon accueil auprès des électeurs ecclésiastiques de Trèves, Cologne et Mayence¹. Ils se réunirent en congrès à Coblenz (1769) et composèrent trente et un *desideria* contre le Saint-Siège qui avait rejeté leur demande « des droits primitifs des métropolitains ». Ils supplièrent l'empereur (Joseph II) de vouloir bien faire aboutir leur requête. Le pape resta ferme dans son refus et institua, à la demande de l'électeur de Bavière, une nonciature à Munich². Les électeurs ecclésiastiques en furent très irrités, parce que le nouveau noncé, le comte Soglio, reçut le gouvernement ecclésiastique de quelques contrées appartenant à leurs diocèses. Cette ingérence papale, et aussi l'action décidée du nonce Pacca³ à Cologne, aboutit à la fameuse **Punctuation d'Ems** (25 août 1786). Dans cette affaire, l'archevêque de Mayence joua le rôle principal. Chez lui furent composés les *Gravamina*, le fond des 23 articles d'Ems. Là se réunirent en août 1786 les députés des trois électeurs ecclésiastiques de Mayence, Trèves et Cologne avec ceux de l'archevêque de Salzbourg et composèrent les 23 articles susnommés. Voici les plus caractéristiques : 1° Les couvents ne seront plus soumis désormais à leur général, ne pourront plus en appeler à ce dernier et ne seront plus exempts de la juridiction des évêques. 2° De par leur propre juridiction, les évêques ont le pouvoir de dispenser de l'abstinence, des empêchements matrimoniaux, de la profession solennelle et ils peuvent aussi commuer les fondations. 3° Les pouvoirs quinquennaux ne seront pas renouvelés. Les bulles des papes seront soumises sur *placet* des évêques, et les congrégations romaines n'auront plus de pouvoir en Allemagne. 4° Les nonciatures dispa-

1. GOYAU, *L'Allemagne religieuse. Le Catholicisme*, t. I, Paris, 1905, p. 58 ss.
— 2. STIGLOHER, *Die Errichtung der päpstl. Nuntiatur in München und der Emser Congres*, Ratisbonne, 1867. — 3. PACCA, *Hist. Denkwürdigkeiten über seinen Aufenthalt in Deutschland von 1786-1794*, trad. de l'ital., Ratisbonne, 1832; trad. fr. QUEYRAS, 2 vol., Paris.

raîtront. 5° Les évêques peuvent donner dispense pour le cumul des bénéfices. 6° On composera une autre formule de serment pour les évêques. 7° On suivra comme règle les décrets de Bâle, tels qu'ils furent adoptés à Mayence en 1439, comme exception ceux du concordat de Vienne (1448). 8° Tous les différends seront résolus par les évêques et les métropolitains ; veut-on en appeler au pape, celui-ci indiquera des arbitres¹.

Les révoltés firent tout ce qu'ils purent pour faire souscrire leur manifeste par l'empereur et les autres évêques. Mais l'empereur hésitait et les évêques, abhorrant pour la plupart les conclusions prises à Ems, les combattirent de toutes leurs forces sous la direction du comte de Styrum, évêque de Spire. Comme les archevêques allaient mettre leurs résolutions en pratique, Pacca annula l'exercice de ces prétendus droits. Joseph II eut recours à Rome mais n'obtint rien. Frédéric II s'opposa par politique à la *punetation* d'Ems. La réponse de Pie VI parut en 1789². L'archevêque de Trèves se soumit de suite, ceux de Cologne et de Salzbourg un peu plus tard, celui de Mayence resta opiniâtre. La révolution française ne devait pas tarder à retirer aux électeurs ecclésiastiques un pouvoir dont ils avaient si longtemps abusé.

6° Plus encore que dans le reste de l'Allemagne, ce fut en Autriche que se firent sentir les principes du gallicanisme et du fébronianisme, et ce mouvement reçut de l'empereur Joseph II le nom de **joséphisme**³. Conseillée par des ministres imbus des idées gallicanes et rationalistes, Marie-Thérèse⁴, par ailleurs pieuse et dévouée à la religion, avait fini par prendre des décisions contraires aux

1. *Vollständige Sammlung aller Konkordate*, Leipzig, 1830, t. I, 406.
 — 2. *PII PAPAE VI Responsio ad metropolitanos Moguntinum, Trevirensem, Coloniensem, Salisburgensem super nuntiaturis Apostolicis*, Rome, 1789. —
 3. JÄGER, *Kaiser Joseph II und Kaiser Leopold II*, Vienne, 1867. — BRENNER, *Joseph II*, Frib.-en-Br., 1874. — RITTER, *Kaiser Joseph II und seine kirchlichen Reformen*, Ratisbonne, 1867. — R. RITTMANN, *Der Josephinische Klostersturm im Land ob der Ems*, Frib.-en-Br., 1907. — 4. ARNETH, *Maria Theresia*, 7 vol., Vienne, 1863-1879.

droits de l'Église. Une *commission des études* extrêmement libérale avait été formée à Vienne (1759), composée des chanoines S. Stock, Simen, du docteur van Swieten, de l'abbé Étienne Rautenstrauch et de Joseph Sonnenfels. On réussit d'autant mieux à opérer la réforme anticléricale de l'enseignement que la suppression de la société de Jésus avait fait fermer de nombreux collèges et académies. On fixa ensuite des limites au droit d'asile, au développement des familles religieuses, à l'accroissement des biens de l'Église, et on restreignit aussi l'appel au pape. Personne ne pouvait émettre de vœux de religion avant sa vingt-cinquième année; on diminua le nombre des fêtes; on érigea des évêchés; on défendit aux légats du pape de faire la visite des diocèses et on soumit les décrets ecclésiastiques au *placet* impérial.

La situation devint encore plus précaire quand Joseph II (1780-1790) gouverna seul l'Autriche. Sous l'influence du ministre Kaunitz et de quelques autres funestes conseillers, l'empereur accorda aux protestants et aux Grecs schismatiques avec certaines limites la liberté du culte (1781), abolit les relations avec le Saint-Siège en même temps que les facultés quinquennales, supprima l'exemption des réguliers et les privilèges des clercs, introduisit le *placet* pour toutes les bulles et les mandements épiscopaux et se réserva la nomination de tous les chanoines. L'empereur supprima encore certains empêchements matrimoniaux, en institua d'autres, et la justice séculière reçut le droit de se prononcer sur les affaires de mariage. Joseph II attaqua aussi les ordres religieux. Il abolit complètement les ordres contemplatifs et restreignit les autres. Les religieux consacrés à l'enseignement et aux soins des malades furent seuls épargnés; dans l'espace de six ans (1781-1787) disparurent en Moravie quarante-deux et en Autriche même sept cents couvents. Les biens de ces maisons constituèrent les *fonds religieux*, que l'empereur employa à de bonnes œuvres.

Quant aux ordres religieux survivants, il empiétait sur leurs droits pour y introduire de multiples changements.

Il n'y aurait plus de communication entre les différentes maisons, pas de relation avec le supérieur général, plus d'exemption; on ne pourrait plus recevoir de novices sans la permission du gouvernement; point de supérieur à vie¹. Il fondit en une seule toutes les congrégations et les confréries sous le nom de *Confrérie de la charité en action*; celle-ci devait être bientôt remplacée par l'*Institut des pauvres*. On érigea un grand nombre de paroisses; on ordonna aux curés de les gouverner selon des lois ecclésiastico-civiles. Ils devaient promulguer toutes les lois du haut de la chaire, donner l'exemple de la tolérance aux fidèles, enseigner la doctrine et la morale pure de l'Évangile et bénir les mariages mixtes. Pour former le clergé d'après ces nouvelles idées, Joseph II abolit les séminaires et les écoles monastiques et les remplaça par quatre **séminaires généraux** à Vienne, Pesth, Pavie et Louvain, avec des succursales à Gratz, Olmutz, Prague, Inspruck et Fribourg-en-Brisgau. Dans ces écoles indépendantes des évêques, on fournissait une éducation conforme aux principes de l'empereur. Le rationalisme dominait en théologie et en exégèse; dans le droit canon, on suivait l'enseignement du Fébronius, et dans l'histoire ecclésiastique les préjugés de Schrökh faisaient loi. Les ouvrages de ce dernier ainsi que ceux de Donnermayer, Pehem et Eybel servaient de base à la formation des clercs. C'est en vain que les évêques de Vienne², Gran, Goritz, Agram et Trèves publièrent leurs avertissements contre cet envahissement du césaropapisme. La visite de Pie VI à Vienne (1782) n'eut point de résultat sérieux³.

La **révolte des Pays-Bas autrichiens**⁴ ouvrit peu à peu les yeux de l'empereur. Ce ne fut pas

1. WOLF, *Aufhebung der Klöster in Inneroesterreich*, Vienne, 1871. — LINDERER, *Die Aufhebung der Klöster in Deutschtirol*, Inspruck, 1886. — LAENEN, *Étude sur la suppression des couvents par l'empereur Joseph II*, Anvers, 1903. — 2. WOLFGRUBER, *Magazzi, Fürsterzbischof von Wien*, Saugau, 1891. — 3. SCHLITZER, *Pius VI zu Wien*, Vienne, 1892. — 4. L. DELPLACE, *Joseph II et la révolution brabançonne*, Louvain, 1890. — SCHLITZER, *Die Regierung Joseph II in den belg. Niederlanden*, Vienne, 1900.

impunément qu'il viola les anciens droits et privilèges (*joyeuse entrée*). On reçut à coups de pierres les professeurs impériaux du séminaire général de Louvain. Un grand nombre d'étudiants quittèrent l'institut. Les États du Brabant menaçaient de ne plus payer les subsides, si les droits de la *joyeuse entrée* n'étaient pas rétablis. L'emprisonnement d'un citoyen de Bruxelles amena une révolte, apaisée cependant après de bonnes promesses du gouvernement. L'empereur céda et promit que la *joyeuse entrée* resterait intacte. Joseph II rappela en Autriche certains personnages mal vus. Les Belges envoyèrent une adresse de remerciement, mais demandèrent le rétablissement de tous les couvents, la suppression du séminaire général, la conservation des confréries, etc. Joseph II refusa. Le cardinal Frankenberg de Malines protesta avec les autres évêques ¹. Le mécontentement populaire augmenta de jour en jour. Les États du Brabant et du Hainaut refusèrent les impôts. Joseph II retira toutes les concessions faites auparavant (1789) et menaça de supprimer la *joyeuse entrée*. Le 18 juin 1789 il élaborâ une nouvelle constitution qui fut refusée. La suspension de la *joyeuse entrée* suivit. Le conseil du Brabant et même le cardinal Frankenberg furent déposés de leurs fonctions. Le 13 décembre de la même année eut lieu la proclamation de l'indépendance des Belges. Et le 7 janvier 1790 naquit la *République de la Belgique-Unie*. L'empereur demanda l'intervention de Pie VI, mais c'était trop tard. Le bref du 23 janvier 1790 trouva la Belgique détachée de l'Autriche et la République constituée. Joseph II mourut peu de temps après ² (1790).

7° En Italie le même esprit anticlérical de réforme conduisit au **synode de Pistoie** ³. Léopold II, grand-duc de Toscane, frère de Joseph II, essaya aussi d'intro-

1. THEINER, *Der Kard. von Frankenberg*, Frib.-en-Br., 1880. — 2. G. GOYAU, *L'Allemagne religieuse, Le Catholicisme*, t. I, Paris, 1903, p. 235. — 3. *Acta Syn. Pist.*, éd. SCHARZEL, Bamberg, 1790. — GELLI, *Memorie di Scipione de Ricci publ. con documenti*, 2 vol., Florence, 1865. — RINIERI, *Napoleon e Pie VII*, III, 2 (*La consecr. La conversione di Scip. Ricci*), Turin, 1906, 1^{re} partie, ch. VIII-X.

duire dans son pays à peu près les mêmes nouveautés, abolit l'inquisition, défendit la lecture de la bulle *In coena Domini* et exigea un examen sévère des candidats aux bénéfices. Léopold alla même plus loin que Joseph II. Il envoya, en 1785, aux évêques 57 articles, traitant du culte, de la discipline du clergé et du gouvernement ecclésiastique. On traiterait ces questions d'abord dans un synode diocésain et plus tard dans un concile national. Des dix-huit évêques, trois seulement étaient favorables à Léopold II. Le plus zélé des trois était l'évêque de Pistoie, Scipion Ricci, qui était en relation avec les principaux jansénistes et avec les évêques schismatiques d'Utrecht; il tint un synode diocésain, le fameux synode de Pistoie (1786). Avec ses 234 prêtres réunis, l'évêque accepta non seulement les 57 articles de Léopold, mais aussi d'autres décrets, contraires à la discipline ecclésiastique et même à la foi ¹.

En voici le résumé : L'autorité suprême réside dans l'Église, le pape n'est que le *caput ministeriale*. L'évêque a, de par sa consécration, tous les droits pour bien administrer son diocèse et peut reprendre ce que lui enlèvent l'exemption, l'expectative et la coutume. Dans le synode diocésain le curé a, comme l'évêque, une voix décisive. La réserve des cas ne doit plus exister. Les indulgences effacent seulement les peines canoniques; l'excommunication n'a qu'un effet extérieur. Les princes ont le pouvoir de créer des empêchements de mariage et d'en dispenser. Tous les ordres religieux seront régis par une seule règle. Chaque église n'aura qu'un autel, les offices liturgiques se feront en langue vulgaire. On adopta un grand nombre de propositions fausses et hérétiques concernant le corps de l'Église, l'état de justice originelle, l'immortalité, la grâce, la foi, les sacrements et surtout le saint sacrifice de la messe, la pénitence, la dévotion au sacré Cœur de Jésus, le culte des images, les ordres religieux et le concile national ².

1. *Atti e decreti del concilio diocesano di Pistoia*, Florence, 1788. —

2. DENZINGER, 9^e éd., p. 310 ss.

Le concile national de 1787 n'aboutit pas, car la plupart des prélats étaient hostiles aux desseins de Léopold II. Ce dernier continua néanmoins son œuvre et entra en lutte avec Rome. Il succéda en 1790 à son frère sur le trône d'Autriche et révoqua une partie de ses ordinations¹. Ricci s'était rendu si odieux auprès de ses diocésains qu'il dut donner sa démission (1791). Pie VI condamna en 1794 les 85 propositions du synode de Pistoie². Ricci fit sa soumission en 1805, mais sa sincérité paraît douteuse, car on le retrouve encore plus tard avec ses sentiments schismatiques. Il mourut en 1810³.

8° Les discussions dont nous venons de parler avaient pour origine des erreurs sur le dogme et le droit canon; le **Quiétisme**⁴ eut pour point de départ la pratique mal entendue de la mystique. Bien auparavant, on avait vu errer sur ce sujet les Euchites ou Messaliens, les Bogomiles, les Béguines et Béghards, les Fratricelles, quelques mystiques allemands, les Allumbrados et les Illuminés en Espagne. Le nouveau quiétisme reçut son nom et son développement de l'espagnol Michel **Molinos**⁵. Né en 1640, il étudia la théologie à Coïmbre et se rendit à Rome où il fut en aussi haute considération qu'en Espagne. Dans ses contemplations mystiques, Molinos arriva aux doctrines les plus immorales qu'il exposa dans son *Guide spirituel*⁶. Ce livre, répandu avec rapidité, traduit en plusieurs langues et souvent réédité, contient ce qui suit : la véritable vie intérieure consiste dans l'anéantissement de ses facultés naturelles; c'est pécher que d'agir, car Dieu seul veut être la volonté en action. En se tenant dans la passivité, l'âme revient à son origine, l'essence divine, avec laquelle elle ne constitue plus qu'un seul être. L'âme ne doit songer ni à la récom-

1. Constit. *Auctorem fidei*. — 2. RINIERI, *Op. cit.*, cap. x : *La riconciliazione non sincera dell' antico vescovo di Pistoia*. — 3. HEPPE, *Gesch. der quietistischen Mystik in der katholischen Kirche*, Berlin, 1875. — 4. SCHARLING, *Michael Molinos*, Gotha, 1855. — 5. *Dux spiritualis conducens animas per viam interiorem ad assequendam perfectam contemplationem et divitum thesaurum pacis interioris*, Rome, 1675.

pense ni au châtement, ne désirant pas la vertu, la perfection, la sainteté ou le salut éternel. Celui qui s'élève vraiment vers Dieu n'oppose plus de résistance à la tentation, mais demeure totalement passif. L'œuvre de Dieu est empêchée par l'action humaine. Les actes d'amour envers la sainte Vierge, les Saints et l'humanité du Christ respirent le sensualisme, car ces objets sont d'ordre sensible. La mortification extérieure ne sert de rien. Aux temps primitifs, Dieu opérait la sanctification des hommes par l'intermédiaire des persécuteurs; aujourd'hui c'est par le démon qui peut forcer aux actions les plus criminelles; ce sont des humiliations, non pas des péchés, car le consentement y fait défaut. En cet état, que l'homme se tienne passivement, mettant de côté toute crainte et tout scrupule. — On voit facilement les résultats désastreux qu'entraînait une pareille doctrine. Les évêques se plaignirent unanimement de la corruption des âmes. Le premier adversaire contre l'œuvre de Molinos fut le jésuite Paul Segneri¹ qui eut pour cela beaucoup à souffrir. Peu à peu on fut mieux instruit. En 1685 commença le procès contre Molinos, qui tourna entièrement contre lui. Deux ans après, Innocent XI condamna 68 propositions tirées de son ouvrage². Mais le poison avait déjà fait de grands ravages; plusieurs prêtres en étaient atteints et même de hauts dignitaires de l'Église. En 1688 fut condamné le livre *La contemplation mystique* du cardinal Petrucci. Le quietisme trouva aussi un ardent zéléteur dans Joseph Beccarelli de Milan, qui cependant se rétracta devant l'Inquisition. En France Fr. Maleval écrivit sa *Pratique facile pour élever l'âme à la contemplation*, et le barnabite Lacombe publia l'*Analyse de l'oraison mentale*. Ces deux ouvrages furent condamnés. Des écrits de la fameuse pénitente du Père La-

1. *Concordia tra la Fatica e la Quietè nell' Orazione espressa ad un Religioso in Risposta*, Florence, 1680; — *Il sette principii su cui si fonda la nuova Orazione di Quietè*, Venise, 1682. — 2. *Constit. Coelestis Pastor*, 20 nov. 1687.

combe M^{me} Jeanne-Marie de la Motte-Guyon ¹ (1717) furent condamnés aussi par l'Inquisition. Sous son influence, Fénelon s'engagea, lui aussi, dans une espèce de semi-quiétisme. M^{me} de la Motte-Guyon se mit sous sa direction et l'édifia par le *complet anéantissement de soi-même comme condition de l'amour parfait* qui constituait la base de ses œuvres mystiques. Dans les conférences d'Issy ² (1694-1695), Bossuet, de Noailles, Tronson et Fénelon s'entendirent pour rédiger 34 articles contre sa doctrine : M^{me} Guyon consentit à les signer. Mais Bossuet adressa bientôt à son clergé une *Ordonnance et instruction pastorale sur les états d'oraison* (1695), Fénelon composa aussitôt l'*Explication des maximes des saints sur la vie intérieure* (1696-1697) ; ce livre fit beaucoup de bruit. Une lutte commença entre Fénelon et Bossuet, qui combattit avec vigueur son adversaire et, dans la réfutation de l'erreur, déclara nécessaire (*secundario*) le motif de la récompense, même pour l'acte d'amour parfait. Fénelon déféra lui-même son ouvrage au jugement du Saint-Siège ; le 12 mars 1699, Innocent XII, pressé par Louis XIV, finit par condamner 23 propositions du livre ³. Les principales erreurs sont les suivantes : il y a dans l'amour parfait un état habituel dans lequel l'homme ne s'occupe plus ni de la crainte du châtimement ni du motif de la récompense. Quand on est arrivé à ce pur amour, alors l'âme n'a plus de désirs volontaires : elle ne veut rien pour elle-même mais seulement pour Dieu. Tant que l'âme a besoin de méditation elle vit dans un état d'amour intéressé. Dans l'état passif l'âme cherche la purification par la confession non pour elle-même, mais seulement pour la glorification de Dieu. Le pieux Fénelon lut lui-même humblement du haut de sa chaire

1. *Œuvres spirituelles*, 42 vol., Cologne, 1713-1722. — GERRIER, *M^{me} Guyon*, Paris, 1881. — M. NASSON, *Fénelon et M^{me} Guyon*, Paris, 1907. — 2. LEVESQUE, *Bossuet et Fénelon à Issy*, Limoges, 1899. — 3. DENZINGER, 9^e éd., p. 278 ss. — Bref *Cum alias*, 12 mars 1699.

métropolitaine, à l'édification de l'Église entière, la condamnation de sa doctrine¹ (25 mars 1699).

1. GOSSELIN, *Hist. littéraire de Fénelon*, Paris, 1843. — BROGLIE, *Fénelon à Cambrai d'après sa correspondance (1699-1715)*, Paris, 1884. — *Nouv. rev. théol.*, nov. 1904 et févr. 1905. — MASSOULIÉ, *Traité de la véritable oraison où les erreurs des quietistes sont réfutées et les maximes des saints sur la vie intérieure sont expliquées selon les principes de saint Thomas*, Paris, 1699.

CHAPITRE VI

LES PAPES ET L'ABSOLUTISME. L'INCRÉDULITÉ ET LES PRÉPARATIFS DE LA RÉVOLUTION.

§ 163. — Les papes en face de l'absolutisme¹.

1° Les erreurs et les controverses anti-cléricales décrites plus haut nous ont montré bien clairement que l'Église fut vivement combattue depuis la seconde moitié du xvii^e siècle ; la situation des papes se trouve, par suite, très critique. L'excellent pape **Clément IX** (1667-1669) eut un règne très court, mais rencontra néanmoins beaucoup de difficultés. Il donna de grandes sommes d'argent pour soutenir la lutte contre les Turcs, ce qui n'empêcha point la perte de l'île de Crète. Son nom se rattache à la *Paix clémentine* accordée aux Jansénistes. Clément opéra la paix d'Aix-la-Chapelle entre la France et l'Espagne. C'était un administrateur très habile, qui se montra absolument opposé au népotisme ; à une formation littéraire très développée, il joignait une grande piété ; il était plein de zèle et daignait entendre lui-même les confessions à Saint-Pierre. Après lui un vieil-

1. SANDINI, *Vitae Pontificum Romanorum*, Ferrare, 1734. — GUARNACCI, *Vitae et res gestae R. Pontificum et Cardinalium* (1670-1721), 2 vol., Rome, 1734 s. — NOVAES, *Elementi della storia de' Sommi Pontifici*, 3^e éd., Rome, 1822 ss., t. X ss. — RANKE, *Die Röm. Päpste in den vier letzten Jahrhunderten*, 9^e éd., Leipzig, 1889, t. III. — PIATTI, *Storia critico-chron. dei Rom. Pontefici*, Naples, 1763-1770, jusqu'à Clément XIII. — RQSKOVANY, *Monumenta catholica pro independentia potestatis ecclesiasticae ab imperio civili*, Quinque-Ecclesias, 1847, t. I et IX.

l'ard octogénaire, Emilien Altieri, monta sur le trône pontifical et prit le nom de **Clément X** (1670-1676). Le règne de ce pape fut marqué par l'opposition qu'il dut soutenir contre le gallicanisme, auquel vint se joindre le conflit de droit de régale. Clément X confia une grande partie du gouvernement aux mains du cardinal Paoluzzo.

Innocent XI (1676-1689), de la maison des Odescalchi¹, fut un pape énergique. Il défendit avec fermeté les droits de l'Église contre Louis XIV, dont le despotisme réclamait en même temps le droit de régale et le droit de franchises; il rejeta aussi les décisions de l'*assemblée du clergé*, les 65 thèses relatives au laxisme, les 68 propositions de Molinos et promulgua un décret sur la communion fréquente². En mémoire de la célèbre victoire remportée sur les Turcs aux portes de Vienne en 1683, Innocent institua la fête du saint Nom de Marie. Il mourut en odeur de sainteté, et eut comme successeur **Alexandre VIII** (1689-1691) qui condamna 2 propositions professées par des théologiens jésuites et 31 propositions jansénistes³; il réprouva sur son lit de mort la *Declaratio cleri gallicani*⁴, enrichit la bibliothèque Vaticane de la précieuse collection de Catherine de Suède et d'autres manuscrits (*codices Ottoboniani*), mais eut le tort d'élever aux dignités trop de membres de sa famille. Cette conduite provoqua une réaction chez son successeur **Innocent XII** (1691-1700), de la famille des Pignatelli, qui promulgua la célèbre bulle *Romanum decet Pontificem*⁵ pour défendre d'enrichir les parents avec les biens de l'Église et de les favoriser plus que les autres indigents. Il ne confia les offices qu'à des hommes de mérite, et fit rendre à ceux qui y avaient été nommés

1. E. MICHAUD, *Louis XIV et Innocent XI*, 4 vol., Paris, 1882-1883. — IMMICH, *Papst Innozenz XI (1676-1689). Beiträge zur Gesch. seiner Politik und zur Charakteristik seiner Persönlichkeit*, Berlin, 1900. — 2. DENZINGER, 9^e éd., p. 258 ss., p. 264 ss. et p. 266 ss. — 3. X. LE BACHELET, art. *Alexandre VIII, propositions condamnées par lui*, le 24 août et le 7 décembre 1690, dans le *Dict. de Théol. cath.* — 4. DENZINGER, 9^e éd., p. 277 ss. — 5. Du 22 juin 1692, *Bull. Rom.*, VII, 181.

auparavant ce qu'ils avaient payé en vue de leur charge. Le jubilé de 1700 attira à Rome une foule de pèlerins. Un siècle très funeste pour la papauté allait commencer.

2° **Clément XI**¹ (1700-1721) eut un pontificat très difficile. Dès 1701 il dut protester contre la conduite de Frédéric de Brandebourg, qui, voulant consolider la puissance acquise grâce aux biens sécularisés de l'ordre teutonique, s'arrogeait le titre de roi de Prusse. La guerre de la succession d'Espagne (1701-1714) amena d'autres difficultés plus grandes encore. Les deux partis s'efforçaient de gagner le pape à leur cause par violence et menaces. Le pape ayant envoyé un légat à Philippe V, reconnu pour leur roi par les Espagnols, Joseph I^{er} interdit toute relation avec Rome, envahit les États de l'Église et força le pape à signer un traité dans lequel il reconnaissait Charles d'Autriche comme roi d'Espagne (1709). Philippe V, furieux du succès de son compétiteur, se mit alors, malgré les remontrances de Louis XIV, à persécuter l'Église; il renvoya le nonce de Madrid et rompit toute communication avec Rome². En Italie, Victor-Amédée II de Savoie exerça contre l'Église une vraie tyrannie. Devenu roi de Sicile par le traité d'Utrecht (1713), il s'arrogea tous les privilèges de la *Monarchia Sicula*³. Le pape ayant supprimé le tribunal de la Monarchie⁴, le roi répondit à cette mesure par l'expulsion des ecclésiastiques, surtout quand le pape prononça l'interdit sur l'île. En 1718 la Sicile passa à l'Espagne, et bientôt la paix y fut rétablie. Les grandes peines endurées par ce pape furent quelque peu adoucies par les victoires remportées sur les Turcs par le prince Eugène⁵ près de Peterwardein (1716) et à Belgrade (1717) et par la conversion des princes protestants Charles de Wurtemberg et Frédéric-

1. GALLAND, *Hist. Jahrb. der Görresgesellschaft* (1882), *Die Papstwahl des Jahres 1700 im Zusammenhange mit den damaligen kirchlichen und politischen Verhältnissen* (3 articles). — Cf. J. DE LA SERVIÈRE, art. *Clément XI*, dans le *Dict. de Théol. cath.* — 2. BAUDRILLART, *Philippe V et la cour de France*, Paris, 1890 ss. — 3. SENTIS, *Die Monarchia Sicula*, Frib.-en-Br., 1869. — 4. Bulle *Romanus Pontifex*, du 20 février 1715. — 5. KARL RITTER v. LANDMANN, *Prinz Eugen v. Savoyen*, Munich, 1905.

Auguste, prince électeur de Saxe (1712). Clément XI était un savant¹; il consacra une grande attention à la propagation de la foi dans les pays infidèles, et à la pureté de la doctrine dans les pays de mission (condamnation des rites chinois); il rehaussa les fêtes de l'Église, procéda à un certain nombre de canonisations, entre autres celle de saint Pie V; il condamna Quesnel² dans la fameuse bulle *Unigenitus* et enrichit la bibliothèque Vaticane³. Les pontificats suivants ne devaient pas être moins troublés que le sien.

Innocent XIII (1721-1724) perdit son droit de suzeraineté sur les duchés de Parme et de Plaisance. **Benoît XIII** (1724-1730) des Frères Prêcheurs était un homme pieux et instruit; il se proposa de réformer les abus encore régnants de la cour romaine; mais il attacha une confiance imprudente à ses conseillers, Coscia et Lercari, qui dirigèrent mal sa politique extérieure. C'est ainsi qu'il accorda de nouveau au roi de Naples le droit d'instituer un juge suprême de troisième instance pour les affaires ecclésiastiques; de même Victor-Amédée fut reconnu roi de Sardaigne, reçut plein droit de présentation aux évêchés et bien d'autres faveurs encore. Le décret qui étendait à l'Église tout entière la fête de saint Grégoire VII, causa de grands troubles, ne fut pas reçu en France et parut être aux yeux des princes une atteinte à leur puissance royale. Il vit la soumission de certains Jansénistes, entre autres du cardinal de Noailles. Après la mort du pape, la fureur populaire se déchaîna contre ses protégés. Coscia perdit la pourpre, subit huit années de prison et dut encore restituer quarante mille ducats; Fini eut également à souffrir⁴. **Clément XII** (1730-1740), de la famille des Corsini, ne sut pas davantage se soustraire à l'arbitraire des princes de Bourbon. Il protesta contre l'installation de don Carlos des Bourbons d'Espagne comme prince de Parme-Plaisance.

1. CLEMENTIS XI Opera, 10 vol., Francfort, 1729. — 2. DENZINGER, 9^e éd., p. 281-289. — 3. LANDAU, *Rom, Wien, Neapel während des Span. Erbfolgekrieges*, Leipzig, 1885. — 4. BORGIA, *Benedicti XIII Vita*, Rome, 1752.

Mais ce dernier fit invasion dans les États de l'Église, s'empara aussi de Naples et de la Sicile, et la paix de Vienne confirma ces conquêtes. En même temps la Toscane passait à l'Autriche. Les princes de Bourbon accablèrent le pape d'opprobres ¹. Il béatifia Catherine de Ricci et canonisa François Régis et Vincent de Paul; l'arrêt du parlement de Paris refusant d'accepter la bulle de canonisation, où ce dernier était loué de son zèle contre le jansénisme, fut cassé au conseil d'État par le cardinal de Fleury. En 1738 parut la première condamnation de la franc-maçonnerie ².

Benoît XIV (1740-1758), le savant Prosper Lambertini continua la politique de Benoît XIII et montra vis-à-vis des cours une condescendance qu'on a pu taxer de faiblesse. La paix fut faite avec la Sardaigne (1741); avec l'Espagne fut conclu un concordat (1753), dans lequel le pape renonçait à la collation de beaucoup de bénéfices et consentait à la suppression de certaines fêtes ecclésiastiques; le Portugal reçut un droit de patronat plus étendu encore que celui qu'il avait jusqu'alors; par égard pour Venise et l'Autriche, le pape mit fin au patriarcat d'Aquilée. Benoît XIV résolut aussi avec une grande modération les difficultés pendantes avec la France, relativement au refus des sacrements, à l'occasion des bulles *Unigenitus* et *In Coena Domini*. Il condamna définitivement les rites chinois. Il reconnut le roi de Prusse et régla les affaires ecclésiastiques en Silésie ³. Ce pontife est célèbre surtout pour son érudition et son talent de canoniste. Il était pape quand il acheva l'ouvrage *De synodo dioecesana*. Ses bulles, ses brefs et ses ordonnances constituent pour la plupart de savants traités. Les principaux ont pour sujet la confession et le mariage et fixèrent la pratique actuelle. L'édition de ses œuvres ⁴ fut confiée par lui au Père Azevedo, S. J.; il fonda à

1. RANKE, *Röm. Päpste, Analecten*, 220*-223*. — 2. *Constitut. In emi. nenti*, 28 avril 1738. — 3. THEINER, *Zustände der Kirche in Schlesien 1740-1758*, 2 vol., Ratisbonne, 1832. — 4. *Opp.*, éd., Venise, 166, 175 in-fol.; Prato, 1839-1846, 47 in-4°. — *Bull. Ben. XIV*, Rome, 1754.

Rome quatre académies, d'antiquités païennes et chrétiennes, d'histoire des conciles et de liturgie. Malgré sa haute dignité, Benoît demeura simple, jovial et abordable pour tout le monde. Parmi les hommes de sa confiance se trouvait aussi le cardinal Passionei, qui subissait beaucoup trop l'influence des adversaires de l'Église. Pour maintenir la paix, il confia peu de temps avant sa mort la charge de réformer la Compagnie de Jésus à son mortel ennemi le cardinal Saldanha, patriarche de Lisbonne. Le pape ne prévint pas les funestes conséquences de cet acte.

3° Pendant le règne des deux papes suivants tout fut mis en œuvre pour obtenir **la suppression de la compagnie de Jésus**¹. Par suite de l'esprit très-pieux et vraiment religieux de ses membres, par suite de son action salubre sur tous les terrains religieux, la compagnie était devenue dans tous les pays très florissante, exerçait partout une grande influence. Mais elle ne manquait pas non plus d'ennemis. De ce nombre étaient d'abord les protestants de toute confession, les Jansénistes de France et leurs alliés parmi les membres du Parlement et les docteurs de Sorbonne, une foule d'hommes d'État, reconnaissant dans les Jésuites les défenseurs les plus puissants de la papauté, des savants devenus jaloux, des membres de quelques ordres religieux, des littérateurs et des philosophes, qui s'insurgeaient contre l'Église et l'État avec une fureur singulière et toujours croissante. A mesure que le nombre des

1. DUHR, *Pombal*, Frib.-en-Br., 1891 ; — *Jesuitenfabeln*, 3^e éd., Frib.-en-Br., 1891, p. 381 ss. — RIFFEL, *Die Aufhebung des Jesuitenordens*, 3^e éd., Mayence, 1835. — DE RAVIGNAN, *Clément XIII et Clément XIV*, Paris, 1854. — CORDARA, S. J., in DÖLLINGER, *Beiträge zur politischen und kirchl. Kulturgesch. der 6 letzten Jahrh.*, Ratisbonne-Vienne, 1862-1882, III, p. 3-74. — (LE BRET), *Sammlung der merkwürdigsten Schriften, die Aufhebung des Jesuitenordens betreffend*, 4 vol., Francfort, 1773. — REUMONT, *Clement XIV*, Berlin, 1847. — THEINER, *Clementis XIV P. M. epistolae et brevia selectiora*, Paris, 1852. — AL. BROU, *Les Jésuites et la légende*, Paris, 1907, t. II, p. 125 ss. — J. CLAVÉ, *Morts ou Vivants ? Suppression et survivance de la Compagnie de Jésus*, Paris, 1902.

philosophes augmentait et que les idées libérales et impies se répandaient au XVIII^e siècle, la persécution contre les Jésuites devint aussi plus violente. Les calomnies tendant à effacer les mérites indiscutables de la compagnie, demeurèrent sans effet aussi longtemps que les princes gouvernaient avec un coup d'œil sûr et une main vigoureuse. Mais la situation devint critique le jour où des ministres anti-cléricaux dominèrent les princes aveuglés et faibles. Les Jésuites étaient accusés d'ambitionner le pouvoir temporel, de s'immiscer dans la politique, d'avoir désobéi aux décrets du pape et d'avoir méprisé l'autorité des évêques; ils étaient accusés d'orgueil, d'avarice, et d'autres crimes. « Toutes ces accusations ne reposaient que sur des faits isolés, en partie imaginaires et dont un très petit nombre étaient avérés ¹. »

La tempête se déclina en premier lieu en **Portugal** et dans les possessions portugaises. Sébastien Jos. Carvalho, marquis de **Pombal** ², ministre tout-puissant depuis 1750, haïssait les Jésuites, quoiqu'il dût sa charge à l'intercession du Père Moreiro, confesseur du roi. Sous prétexte que les réductions du Paraguay ne versaient pas de sommes assez considérables dans le trésor royal, il voulut chasser les Indiens, parce qu'il espérait trouver là des mines de métal précieux. Malgré les efforts constants des Jésuites pour calmer les Indiens, ceux-ci prirent les armes. Mais Pombal mit cette insurrection à la charge des Jésuites, répandit l'écrit parlant d'un « royaume jésuite »! « d'un roi jésuite appelé Nicolas » et de la « tyrannie de ce dernier dans l'Uruguay et le Paraguay ». Les Jésuites durent abandonner la mission. Pour Pombal, comme aux yeux de tous les philosophes d'alors, le catholicisme constituait l'obstacle à la prospérité et à la civilisation; en conséquence il s'efforça de briser la force du clergé

1. Ainsi en juge HERGENRÖTHER, *Hist. de l'Église* (trad. BELET), t. VI, p. 280. — 2. GOMES, *Le marquis de Pombal*, Paris, 1869.

en Portugal. Mais il y rencontra de nouveau les Jésuites, forts par leur enseignement et leur influence à la cour. Pombal mit à l'œuvre le fameux Platel, dont les pamphlets gagnèrent à sa cause l'opinion publique. En 1557 le ministre obtint de Benoît XIV que la situation de la compagnie fût examinée par un visiteur; la compagnie fut déclarée par Rome exempte de tout crime. Peu après, un attentat ayant eu lieu contre la personne du roi fut mis à la charge des Jésuites. Sans que **Clément XIII** (1758-1769), qui dans l'intervalle était devenu pape, en fût averti, les Pères furent expulsés du Portugal; contre le gré du même pape, ils furent transportés dans les États de l'Eglise. D'autres, 221 au moins, durent rester en Portugal pour y dépérir dans les fameuses prisons de la forteresse de Saint-Julien. Malagrida fut exécuté, 81 moururent, les autres passèrent dix-huit années de souffrances et ne sortirent de prison qu'après la mort de Pombal.

En **France** aussi, la compagnie comptait de nombreux ennemis. Le plus puissant d'entre eux était le ministre **Choiseul**¹. M^{me} de Pompadour jura la perte des Jésuites, quand le Père de Sacy lui eut refusé l'absolution. Un attentat contre Louis XV déclencha également la tempête. Alors vint s'adjoindre la malheureuse affaire du Père Lavalette², procureur de la mission de l'île Martinique, qui faisait le commerce au profit de la mission, mais contre la volonté de la compagnie³, et fit faillite par suite des prises des corsaires anglais (1755-1761). Le 6 août 1761 le parlement janséniste de Paris déclarait que la compagnie et les décrets de ses congrégations générales empiétaient sur les droits de l'Eglise et de l'État ». Le roi cassa la décision du parlement et convoqua, le 30 décembre

1. MAUGRAS, *Le duc et la duchesse de Choiseul*, Paris, 1902. — 2. A. ARTAUD, *Un armateur marseillais*, Georges Roux, Paris, 1890. — SOULLIER, *Les Jésuites à Marseille*, Avignon, 1899. — 3. ALEX. BROU, *Les Jésuites et la Légende*, Paris, 1907, t. II, p. 136 ss. — DUHR, *Jesuitenfabeln, Ein Beitrag zur Kulturgeschichte*, 3^e éd., Frib.-en-Br., 1890, p. 598 ss.

1764, les évêques du royaume, dans le but d'entendre leur opinion sur la compagnie; 45 évêques se prononcèrent absolument en sa faveur; 5 demandèrent quelque modification; un seul, influencé par des idées jansénistes, se déclara contre l'ordre, bien que lui aussi eût à louer la conduite de ses membres¹. A la cour on espérait pouvoir calmer les ennemis de la compagnie en apportant une transformation à l'institut et en nommant un vicaire général pour la France. Un certain nombre de Jésuites français s'engagèrent même par écrit à enseigner les quatre articles de 1682. Mais comme Clément XIII aussi bien que le supérieur général Laurent Ricci refusaient toute transaction, le roi signa la suppression des Jésuites en France (1^{er} avril 1762). Quatre-vingts collèges tombèrent du coup. L'opposition du pape et des évêques fut inutile. L'archevêque de Paris Christophe de Beaumont² écrivit une lettre pastorale courageuse en faveur des victimes : il fut expulsé lui-même, et la lettre fut mise au feu. On exigea des Jésuites d'abjurer leurs vœux. Sur 4.000, 5 seulement s'y prêtèrent. Le 8 janvier 1765 Clément XIII éleva de nouvelles protestations dans la bulle *Apostolicum munus*, dans laquelle il rendait des hommages élogieux à la compagnie et la confirmait de nouveau.

En 1766 la persécution commença vigoureusement son œuvre en **Espagne**. Il y eut une émeute populaire à Madrid. Le ministre **d'Aranda** inspira au roi que les Jésuites en étaient la cause et se fit fort de le prouver. Chez deux Pères de la compagnie faisant route pour l'Amérique on aurait trouvé une lettre pour le cardinal Torreggiani³. Vers la même heure un inconnu vint apporter une lettre au recteur du collège de Madrid. Cinq minutes plus tard la police fit une perquisition à domicile et trouva cette lettre, qui, en fait, avait été rédigée par le duc d'Albe, partisan d'Aranda. On y par-

1. D'ALEMBERT, *Œuvres*, t. V, p. 407. — 2. E. REGNAULT, *Christophe de Beaumont, archevêque de Paris*, 2 vol., Paris, 1882. — 3. Celui-ci défendait la Société. RANKE, *Gesch. der Päpste*, III, 184.

lait très peu favorablement du roi, et l'on y faisait mention d'une alliance perfide des Jésuites avec le Portugal. Leur sort était décidé. Tous les Jésuites furent embarqués le 2 avril 1767 et emmenés dans les États de l'Église. Dans la pragmatique sanction publiée le jour suivant, le roi déclarait « que les raisons de cette expulsion demeureront éternellement cachées dans son cœur ». Mais par suite des remords de conscience qu'éprouvait le duc d'Albe, on commut bientôt la raison véritable, notamment la falsification des lettres.

A **Naples** le ministre **Tanucci** gouvernait plus que Ferdinand IV ; le ministre était fort opposé à la compagnie ; il prohiba la bulle *Apostolicum munus* (8 janvier 1765) qui était favorable aux Jésuites, et fit transporter, après une persécution de deux ans, tous les Jésuites dans les États de l'Église, pendant la nuit du 3 au 4 novembre 1767.

Le dernier des pays bourbons qui chassa les Jésuites, fut **Parme** où le marquis **du Tillot** exerçait son gouvernement despotique. La persécution commença en 1768, sur quoi Clément XIII envoya son *Monitorium* à Parme. Pris d'une vive colère, du Tillot donna ordre de transporter, du 7 au 8 février, tous les Jésuites dans les États de l'Église. La même année, le grand-maître des chevaliers de Malte, Emmanuel Pinto de Fonseca, expulsa tous les Jésuites de **Malte**.

Les cours cependant n'étaient pas encore contentes, après cette expulsion générale des Jésuites. La France enleva au pape le Comtat Venaissin, Naples, Bénévent, et Monte-Corvo. Le marquis d'Aubeterre, ambassadeur de France à Rome, proposa d'assiéger la ville éternelle, de l'affamer et de soulever la population. Clément XIII demeura ferme. Dès l'automne de 1767 les cours avaient sérieusement traité la question de la suppression de la compagnie ; le 10 décembre 1768, d'Aubeterre l'exigea impérieusement au nom des rois de France, d'Espagne et de Portugal. « Cela mène le Saint-Père au tombeau »,

écrivit le cardinal Negroni. Quelques jours plus tard Clément XIII mourut subitement. Son successeur, **Clément XIV**¹ (1769-1774), était le cardinal Laurent Ganganelli. De Bernis² et d'Aubeterre avaient fait le choix d'un pape en vue de la réalisation de leurs desseins. Pendant le conclave les cardinaux espagnols Solis et Lacerda travaillèrent à faire élire ce pape et aboutirent. Peut-on accuser Ganganelli de simonie? Personne n'a prouvé qu'il ait obtenu la tiare au prix d'une promesse formelle. Il est vrai qu'il désirait le pontificat et qu'il fit la déclaration suivante : « Il reconnaissait au souverain pontife le droit de pouvoir éteindre en conscience la compagnie de Jésus, en observant les règles canoniques; il était même à souhaiter que le futur pape fasse tous ses efforts pour accomplir le vœu des couronnes³. » Les Espagnols ne demandaient pas d'autre témoignage du cardinal Ganganelli. Le gouvernement de Clément XIV ne fut donc plus qu'une suite ininterrompue de faible résistance et de funestes condescendances. Là, où une action vigoureuse peut seule sauver la situation, la faiblesse est cause de ruine. Aussitôt après le couronnement, l'ambassadeur espagnol exigea du pape de donner satisfaction aux princes. Le Portugal avait rompu les relations avec le Saint-Siège et ne les renouerait qu'après la suppression de la compagnie. Naples et Parme posèrent les mêmes conditions. Le pape, entraîné par de Bernis, en fit à l'Espagne la promesse par écrit, mais se réserva de fixer lui-même le temps convenable (30 nov. 1769). « Maintenant le pape est pris, écrivit le cardinal à Choiseul; si le roi d'Espagne publiait la lettre, le pape serait déshonoré ». Clément XIV fit tous ses efforts pour calmer les cours. C'est surtout dans ce but que les Jésuites furent tourmentés et humiliés. « Ils doivent être accablés de souffrances, s'ils ont à cœur leurs salut », disait le pape. La peine la plus grande était la menace continuelle d'une

1. J. DE LA SERVIÈRE, art. *Clément XIV*, dans le *Dict. de Théol. cath.* —

2. MASSON, *Le cardinal de Bernis*, Paris, 1884. — 3. CLAVÉ, *Morts ou vivants? etc.*, Paris, 1902, p. 30.

réforme. Le supérieur général étant tombé malade, on espérait sa mort; l'ambassadeur espagnol, Moñino, prendrait des mesures pour que le P. Ricci n'eût pas de successeur. Mais on fut trompé; le général des Jésuites revint à la vie. L'effronté Moñino n'y tint plus; il s'attaqua sans cesse au pape pour lui arracher la suppression; souvent le pape le suppliait d'attendre; enfin, il s'enfuit à Castel Gandolfo. Dès son arrivée l'ambassadeur lui avait présenté le plan de suppression (30 août 1772), le même qu'il développa plus tard, de concert avec Zelada, dans le bref de suppression. Pendant plus d'une demi-année on s'en prit au pape par la violence. Celui-ci voulut encore gagner du temps, parla de modifications à apporter à l'introduction et à quelques articles, jusqu'à ce qu'enfin il signa, à ce qu'il paraît entre le 8 et le 17 juin 1773, le bref *Dominus ac Redemptor*¹. Cette pièce, de même que le bref *Gravissimis ex causis*, ne fut publié dans l'église des Jésuites à Rome que le 16 août. Le bref de suppression énumère les chefs d'accusations dont on chargeait la compagnie, mais ne dit pas un mot sur la vérité ou la fausseté des griefs. Comme motifs de suppression, le pape invoquait le maintien de la paix, l'impossibilité pour la compagnie de faire dans l'avenir autant de bien que dans le passé, d'autres motifs enfin, que le pape croyait devoir conserver dans son cœur. Que cette dernière réserve ne vise aucunement la culpabilité des Jésuites, un examen très sévère l'a montré plus tard avec évidence. Le général fut mis en prison; le procès ne mit rien au jour. Clément XIV mourut le 22 septembre 1774. La fable d'après laquelle il aurait été empoisonné par les Jésuites ne mérite pas d'être réfutée². Dieu cependant n'abandonne pas complètement la Société dans son épreuve. Clément XIV lui-même a sauvé la compagnie par le mode singu-

1. La date communément admise est le 21 juillet. Mais d'après les dépêches de Moñino celui-ci s'attendait à ce que le pape apposât sa signature le 8 juin. Le 17 juin il écrit : « Le pape a signé. » Le bref se trouve dans le *Bull. Rom.*, IV, 607 ss. — 2. Durr, *Jesuitenfabeln*, Frib.-en-Br. 1899, 3^e éd., p. 62 ss.

lier et exceptionnel suivant lequel il publia le bref de suppression. Tandis que les bulles et brefs ecclésiastiques ont force de loi par la seule promulgation faite à Rome, il fut fait alors une exception, afin de sauvegarder les biens de la compagnie contre la rapacité des gouvernements. Dans son bref *Gravissimis ex causis*, Clément XIV chargea les évêques de mettre à exécution et de publier le bref *Dominus ac Redemptor* dans chaque maison séparément. Après lecture du bref, l'évêque prendrait possession au nom du pape de tous les biens meubles et immeubles, et ferait sortir de la maison les membres de l'institut ainsi supprimé. En Prusse et en Russie, où la promulgation du bref fut défendue par Frédéric II et Catherine, la Compagnie continua d'exister légalement et de droit, et cela au su et vu de Clément XIV¹.

4° Après la mort de Clément XIV, Pie VI² (1785-1799), issu de la famille des Braschi, monta sur le trône pontifical. Le conclave dura plus de quatre mois³, parce qu'il n'y avait pas accord au sujet du bref *Dominus ac Redemptor*, si l'on continuerait dans la voie de Clément XIV ou si l'on en adopterait une autre. Pie VI avait d'éminentes qualités de corps et d'âme, était doux de caractère, très actif et savant. Il donna la liberté aux Jésuites emprisonnés, assura au Père Général Laurent Ricci († 20 nov. 1775) de magnifiques funérailles et approuva verbalement la compagnie de Jésus dans la Russie-Blanche⁴. Pie VI fit beaucoup pour les États de l'Église : il entreprit le dessèchement des marais pontins, et érigea le *Museum Pio-Clementinum*. Il eut terriblement à souffrir dans les derniers temps de son pontificat : *Fébronius* et son œuvre, réformes insensées de Joseph II, voyage fatigant et inutile du pape à Vienne, tracasseries de Léopold de Toscane, synode de Pistoie et congrès

1. J. CLAVÉ, *Morts ou vivants? Suppression et survivance de la Comp. de Jésus*, Paris, 1902, p. 121 ss. — 2. BERTRAND, *Histoire de Pie VI*, 2 vol., Paris, 1875. — 3. *Rev. des Quest. hist.*, nouv. série, VII (1892), p. 424 ss. — 4. Ses paroles furent : « *Approbo societatem Jesu in Alba Russia degen-tem, approbo, approbo* ». Cf. CLAVÉ, p. 145 s.

d'Ems. Mais la plus grande peine lui vint de la Révolution française; le pape, dépouillé de tout, fut emmené à Valence et y mourut en exil, octogénaire¹ (20 août 1799). Les papes et les ordres religieux avaient subi de la part des princes et des gouvernements catholiques toutes sortes d'injures et de persécutions cruelles; le bras vengeur de Dieu n'allait pas tarder à s'appesantir.

§ 164. — Incrédulité et préparatifs de la Révolution².

1^o On admet communément aujourd'hui que les vraies causes de la révolution française avaient un caractère politique et social. Mais si ces causes étaient suffisantes pour amener une révolution, il est également certain que la rapidité terrifiante avec laquelle elle éclata et les profonds ravages qu'elle suscita furent puissamment favorisés par l'universalité de l'indifférence religieuse et de la corruption morale. Cette corruption des mœurs avait principalement son origine dans l'incrédulité rationaliste et matérialiste, répandue surtout au XVIII^e siècle par une foule de libelles. Il est également certain que le protestantisme et, dans une certaine mesure, le jansénisme et le gallicanisme y contribuèrent aussi, en faisant naître le goût de nouveautés doctrinales et en amentant les esprits contre les décisions de la hiérarchie ecclésiastique. Tandis que le luthéranisme niait toute autorité en matière de foi et minait ainsi par contre-coup le fondement même de la société civile, le calvinisme

1. BALDASSARI, *Histoire de l'enlèvement et de la captivité de Pie VI*, Paris, 1839. — GENDRY, *Pie VI, sa vie, son pontificat (1717-1799), d'après les archives vaticanes et de nombreux documents inédits*, 2 vol., Paris, 1907. — 2. KUNO FISCHER, *Gesch. der neueren Philosophie*, 6 vol., Heidelberg, 1889-1890. — STÜCKEL, *Gesch. der neuern Philosophie*, 2 vol., Mayence, 1883. — LANGE, *Gesch. des Materialismus*, 4^e éd., Iserlohn, 1882. — J. A. V. STARK, *Triumph der Philosophie im 18 Jarhundert*, nouv. éd. par BUCHFELNER, 2 vol., Landshut, 1834. — FINDEL, *Gesch. der Freimauerei*, 7^e éd., Leipzig, 1900. — DECHAMPS-JANNET, *Les sociétés secrètes et la société*, 4^e éd., 3 vol., Paris, 1884. — GERÖRER, *Gesch. des 18 Jahrhunderts*, publié par WEISS, 3 vol., Spziz, 1892.

prit dès le début une allure démocratique et révolutionnaire, comme le prouvent les révolutions en Hollande, en Écosse, en Angleterre et non moins les guerres de religion en France. Le libre examen, érigé en préoccupation dominante, menait forcément les esprits à rejeter beaucoup de vérités de foi. Et celui qui nie un dogme, s'attaque à l'autorité divine, sur laquelle finalement est basée toute autorité humaine.

La nouvelle philosophie fut la voie qui devait entraîner les esprits à abandonner la foi ancienne pour les jeter dans l'indifférence et l'incrédulité. La Renaissance profane s'était tout d'abord élevée contre la scolastique du moyen âge. Aux débuts elle se contenta de la philosophie gréco-romaine; mais au xvi^e et xvii^e siècle, elle construisit, sous les auspices du protestantisme, un système particulier. La révélation fut rejetée. La raison humaine devint la seule source de toute vraie connaissance. C'est ainsi qu'on en vint au rationalisme, au déisme et au naturalisme, à une religion naturelle, directement opposée à la religion surnaturelle et plus spécialement à l'Église catholique romaine.

2^o La protestante Angleterre¹ devint la patrie du déisme. Déjà **Édouard Herbert de Cherbury**² († 1648) avait nié toute révélation et n'avait reconnu d'autres vérités incontestables que celles dont convenait toute l'humanité ou le *sens commun*. Le système de sa religion naturelle était fait surtout de cinq dogmes : L'existence d'un Dieu suprême. Le devoir de rendre honneur à ce Dieu suprême. Les éléments essentiels de ce culte divin sont piété et vertu. Il y a de plus pour chacun l'obligation de détester ses péchés et de ne plus les commettre. Enfin, récompense ou punition en cette vie ou en l'autre. — Ces dogmes-là seuls, à l'avis de Cherbury, tiraient leur origine de la nature. Tout le reste, dans n'importe quelle religion, est chose secondaire et

1. TABARAUD, *Hist. critique du philosophisme anglais*, 2 vol., Paris, 1806.

— TAINÉ, *Hist. de la littérature anglaise*, 5 vol., 3^e éd., Paris, 1891. —

2. GÜTTLER, *Eduard Lord Herbert von Cherbury*, Munich, 1897.

invention humaine. — Au moyen de la méthode empirique de Bacon de Verulam¹ († 1626), **Thomas Hobbes** († 1679) s'avança plus loin encore que Cherbury et unit au déisme son empirisme. L'homme, d'après lui, n'est pas spécifiquement distinct des êtres inférieurs et n'a qu'une existence matérielle. L'intérêt propre lui sert de mobile dans ses œuvres. L'expérience amère de la défaite éprouvée dans la lutte pour une existence meilleure contribua à l'amélioration de la race, mais décida l'homme à se lier par un contrat vis-à-vis de ses semblables. De cette manière, Hobbes en vint à accorder au prince un pouvoir absolu, non seulement en politique mais aussi en religion, de sorte que la religion, dont le prince est le seul chef, peut être employée comme moyen, pour discipliner les passions du peuple². Ces doctrines de Cherbury et de Hobbes rencontrèrent de vives oppositions chez ceux qui étaient demeurés plus près de la vérité. L'ouvrage principal dirigé contre ces impies novateurs fut composé par Lardner³. — **John Locke**⁴ († 1704) est moins radical que Hobbes. A notre faculté intellectuelle, il attribue seulement la force de constater les choses par les sens et de mettre quelque unité dans ce que nous connaissons de cette manière. Pour lui, il n'y a pas d'argument certain pour prouver la spiritualité de l'âme. Il doute aussi de la portée des arguments qui prouvent l'existence de Dieu. Dieu ne s'occupe pas du monde. La révélation n'a qu'un seul dogme, à savoir que *le Christ est le Messie*. Mais libre au fidèle d'interpréter ce dogme comme il lui plaît⁵. Est-il étonnant que ses disciples soient tombés dans le scepticisme et le matérialisme? — L'ami de Locke, **Schaftesbury** († 1713), s'aventura sur-

1. *Œuvres phil., morales et politiques de François Bacon, baron de Verulam, vicomte de Saint-Alban*, trad. fr., Paris, 1840. — 2. TH. HOBBS, *Leviathan*, Amsterdam, 1667. — THOM. HOBBS, *Angli Malmbsburiensis Philosophi Vita*, Carolop, 1882. — 3. N. LARDNER, *The Credibility of the Gospel History*, 12 vol., 1727 ss. — 4. HERTLING, *John Locke und die Schule von Cambridge*, Frib.-en-Br., 1892. — 5. Son œuvre principale, réfutée par Leibnitz, est intitulée : *An essay concerning human understanding*, Londres, 1690, et fut traduite en français, Amsterdam, 1700, 1735, 1774.

tout sur le terrain de la morale, et affirma que l'on pouvait vivre vertueusement et moralement sans foi en Dieu et sans religion, et que les appétits de la sensualité n'étaient nullement en opposition avec la raison. **Collins** († 1729) suivit la même voie, mais poussa plus loin les conséquences. Il nia tous les mystères de la foi et tous les miracles, même ceux de la sainte Écriture et, le premier, appela ses coreligionnaires « libres penseurs¹ ». Les mêmes idées furent vulgarisées par **Chubb** († 1747), qui les répandit dans le peuple; de son côté **John Bolingbroke** faisait entrer le déisme dans les classes élevées.

3° L'Angleterre est aussi le berceau de l'ordre des **francs-maçons** qui a tant travaillé à miner la religion et l'ordre social². Des opinions différentes se sont fait jour, même chez les membres de l'ordre, sur la question de son origine; et cela, de bonne foi ou dans une intention déterminée. On le fit descendre de Salomon, des maçons phéniciens, des anciens Égyptiens, ou, à tout le moins, des Templiers. Pour prouver cette dernière assertion, on mit en circulation en France, vers 1740, de faux documents, et l'on inventa une série de grands maîtres qui seraient demeurés secrets et qui remontaient jusqu'à Jacques de Molay. La vraie fondation de l'ordre est plus récente. Après la Réforme, l'architecture se prit à languir et, par suite, les collèges de maçons perdirent de leur importance. Ce fut surtout le cas à Londres, lorsque la ville eut été restaurée après l'incendie de 1666 et que Saint-Paul eut été achevé. Dès le commencement du xvii^e siècle, on se mit à accepter dans les collèges des membres qui n'étaient pas maçons; ils s'appelaient *accepted-masons*. Trois de ces membres devinrent, en 1717, à Londres, les fondateurs de la franc-maçonnerie. En cette année, Georges Payne (archéologue), Théophile Desaguliers et James Anderson (tous les deux pasteurs

1. A. COLLINS, *The scheme of literal prophecy considered in a view of the controversy*, 2 vol., Londres, 1726. — 2. FINDEL, *Geschichte der Freimaurer*, 7^e éd., Leipzig, 1900. — DESCHAMPS, *Les sociétés secrètes et la société*, 3 vol., Paris, 1882.

protestants) unirent les quatre collèges qui existaient encore en une grande loge et élurent un grand maître (24 juin). Ils avaient pour but la construction symbolique du temple ou la perfection de l'humanité. Des anciens collèges, les cérémonies et le symbolisme passèrent à la loge. L'idée directrice de l'ordre ressortait avec évidence de la constitution à caractère nettement déiste que lui avait donnée James Anderson. Cette institution voulut s'élever au-dessus des diverses confessions et former une « religion dans laquelle tous les hommes supérieurs puissent se mettre d'accord, à savoir une *religion naturelle* ». Les francs-maçons considéraient le déisme comme la religion essentielle et parfaite et se proposaient dès lors la destruction de toute religion surnaturelle, du christianisme et en particulier du catholicisme. La loge honorait le « grand Architecte de l'univers », le Créateur de l'ordre naturel et non pas l'Auteur et le Gouverneur de l'ordre surnaturel. Elle tendait en apparence à un but moral et philanthropique, mais elle avait en réalité pour but de renverser entièrement l'ordre religieux et social. Dès les commencements on distingua dans la loge trois degrés : maîtres, compagnons et disciples. L'ordre maçonnique s'est répandu très rapidement. La première loge fondée en dehors de l'Angleterre est celle de Mons, 1721. Une autre surgit à Paris, en 1725; il y en eut une à Hambourg en 1733; il y en avait en Irlande et en Écosse, dès 1729; en Amérique, en 1733; et de même dans les autres pays. Les prohibitions opposées par les gouvernements de Vienne, de Madrid et de Naples n'arrêtèrent pas la diffusion de l'ordre; les condamnations de Rome n'eurent pas plus de succès : Clément XII les condamna en 1738 : *In eminenti*; Benoît XIV en 1751 : *Providas*; Pie VII en 1821 : *Ecclesiam*; Léon XII en 1825 : *Quo graviora*; Grégoire XVI en 1835 : *Mirari*; Pie IX en 1865 : *Multiplices inter*; Léon XIII en 1884 : *Humanum genus*.

Comme un grand nombre de membres ne trouvèrent pas dans l'ordre ce qu'ils y avaient cherché, on inventa pour lui une origine très ancienne, on introduisit en consé-

quence des cérémonies et des solennités brillantes, et on lui donna des tendances pseudo-mystiques. Cela se fit en France dès 1740, en Allemagne un peu plus tard. En 1776 Adam Weisshaupt et Adolphe Knigge fondèrent l'association des **Illuminés** qui a comme but la suppression de toute religion et de tout gouvernement pour les remplacer par les lumières de la raison individuelle et le gouvernement patriarcal, où le père de famille serait en même temps roi et prêtre. Ce but n'était révélé qu'aux degrés les plus élevés. Il fut cependant découvert en Bavière en 1784. Weisshaupt dut s'enfuir. Un peu plus tard (1786), les *Illuminés* se rattachèrent aux loges ¹. Le même but, destruction de l'Église et de l'État, était poursuivi par les loges des **Carbonari**, qui s'étaient formées en Italie sur la fin du XVIII^e siècle et contribuèrent puissamment aux lamentables révolutions du siècle suivant.

4^e D'Angleterre, les idées des libres penseurs passèrent sur le continent, d'abord en **France** ². Le terrain y était préparé depuis longtemps pour recevoir l'incrédulité. La cour, depuis Louis XIV, s'effondrait de plus en plus dans l'immoralité. Cet exemple funeste venu de haut gagnait la noblesse qui transportait de Paris dans les provinces les habitudes de luxe et l'immoralité qu'elles engendrent. Le haut clergé lui-même se laissa peu à peu envahir par les vices de la cour. La vie de famille, surtout dans les hautes classes, était presque entièrement détruite. Les ouvrages anglais devaient être reçus avec faveur dans une telle société. Pour les dérober à la censure, on les faisait traduire et imprimer en Hollande ou en Angleterre, et l'on inondait ensuite la France d'une littérature immorale et déiste. Bientôt l'athéisme lui-même y fit son entrée, surtout avec les écrits de Saint-Evremond († 1704) et de **Pierre Bayle** ³ († 1706) qui

1. L. ENGEL, *Geschichte des Illuminatenordens. Ein Beitrag zur Gesch. Bayerns*, Berlin, 1906. — 2. BERSOT, *Étude sur les philosophes du XVIII^e siècle*, Paris, 1878. — LANFREY, *L'Église et les philosophes au XVIII^e siècle*, Paris, 1879. — 3. BAYLE, *Dictionnaire hist. et critique*, 3^e éd., 4 vol., Rotterdam, 1720; 2 vol., Amsterdam, 1734; supplément, de CHAUFÉPIÉ, Ams-

vivait la plupart du temps en Hollande. L'esprit irréligieux trouva des aliments nouveaux dans des réunions littéraires et se répandit toujours de plus en plus.

Montesquieu¹ s'est rendu célèbre par les *Lettres persanes* et son ouvrage principal : *Esprit des lois*. La première œuvre est une critique des défauts de la France d'alors et déploie beaucoup d'esprit contre l'Église et l'État; la seconde célébrait l'esprit républicain. Vers la moitié du XVIII^e siècle l'**Encyclopédie**² commença sa pernicieuse influence et vulgarisa dans les classes moyennes le préjugé de l'antagonisme entre la science et la foi. Parmi les principaux collaborateurs il y avait le mathématicien **d'Alembert**³ (+ 1769) et l'athée **Diderot**⁴. Cette œuvre beaucoup lue en France eut un si grand retentissement à l'étranger qu'elle compta bientôt quatre traductions. L'influence des encyclopédistes croisait de jour en jour, marée montante d'incrédulité et d'immoralité, que n'arrivaient pas à refouler les bons ouvrages apologétiques. Leur chef et protecteur était François-Marie Arouet, connu sous le nom de **Voltaire**⁵ (1778). Immoral et incrédule depuis sa jeunesse, il joignit plus tard à ces vices la vanité, la fourberie, la bassesse et la passion de la vengeance. Son attitude envers l'Église se caractérise par ces mots : **Écrasez l'infâme**. Ce railleur impie, tout en affectant un grand respect pour le christianisme, le combattit dans ses ouvrages : *Philosophie de l'histoire*, *l'Histoire de l'établissement du christianisme*, *Dictionnaire philosophique*, la *Bible commentée*, *l'Examen important de*

terdam, 1750. — MONNOYE, *Hist. de Bayle et de ses ouvrages*, Paris, 1752.

— Cf. V. OBLET, art. (Bayle Pierre), dans le *Dict. de Théol. cath.* — 1. CHA-
RAUX, *Critique idéale et catholique : l'Esprit de Montesquieu, sa vie et ses
principaux ouvrages*, Paris, 1885. — 2. *Encyclopédie ou Dictionnaire
raisonné des sciences, des arts et des métiers*, 28 in-fol. avec 7 supplé-
ments, Paris, 1751-1780. — 3. J. BERTRAND, *D'Alembert*, Paris, 1889. — C.
CONSTANTIN, art. *Alembert* (Le Rond d') Jean, dans le *Dict. de Théol. cath.*
— 4. DUCROS, *Diderot*, Paris, 1894. — 5. BRUNETIÈRE, *Histoire de la littéra-
ture française et Etudes critiques sur l'hist. de la litt. fr.*, 1^{re} série, p. 487;
3^e série, p. 259, et 4^e série, p. 267 et 325. — LANSON, *Voltaire*, Paris, 1906.

— NOURRISSON, *Voltaire et le Voltairianisme*, Paris, 1896.

Milord Bolingbroke, Lettres à Uranie, Lettres d'Angleterre, etc. C'est avec raison qu'il a été appelé le patriarche de l'incrédulité; il recourut, pour obtenir la gloire et répandre ses idées, à tous les moyens, surtout les plus vils : le mensonge, la calomnie, qui agirent sur son siècle plus encore que la finesse de son esprit, la clarté de son style et son érudition affectée. S'il fut entouré pendant ses derniers jours d'honneurs insensés, au point d'en mourir d'orgueil, la postérité a été justement sévère pour sa mémoire.

Jean-Jacques Rousseau¹ (+ 1778) était le contemporain et le frère d'armes de Voltaire; mais il était plus populaire par son origine, par ses tendances, par ses écrits. Il fut le plus influent des philosophes; après avoir exposé ses principes d'éducation dans l'*Émile*, il corrompit la jeunesse par une puissance irrésistible de sentimentalisme dans sa *Nouvelle Héloïse* et ses *Confessions* où il étale des turpitudes vraies ou supposées. Il fut le premier à réduire en système les futurs principes de la Révolution française dans le *Contrat social*. Les principes de 1789 ressemblent tellement aux principes de Rousseau, qu'ils en semblent le développement logique : égalité de droits, souveraineté du peuple inaliénable et impérissable. Quoique Dieu soit encore nommé dans les écrits de Rousseau, qui resta toujours sincèrement déiste (*Profession du vicaire Savoyard*), cependant sa place est peu à peu remplacée par celle de la Nature. Les légistes de la Révolution n'auront qu'à suivre la voie qui leur est tracée pour inaugurer solennellement la déesse raison. En France, les esprits, par suite de l'action de Rousseau, étaient mûrs pour la révolution.²

5° Après avoir été ravagée par la Réforme, l'Allemagne subissait maintenant la domination intellectuelle de la

1. JULES LEMAITRE, *Jean-Jacques Rousseau*, Paris, 1907. — BRUNETIÈRE, *Hist. de la litt. française*, et *Études critiques sur l'hist. de la litt. fr.*, 3^e série, Paris, 1894, p. 239; 4^e série, Paris, 1898, p. 267 et 325. — 2. TAINÉ, *Les origines de la France contemporaine*, Paris, 1878 ss.

France. La politique française aussi bien que la civilisation française étaient depuis longtemps en honneur chez les Allemands. Le principe luthérien du libre examen avait conduit l'Allemagne du XVIII^e siècle sur le chemin de l'incrédulité; la philosophie française acheva d'introduire le **rationalisme chez les protestants**¹. D'abord les progrès furent très lents, l'orthodoxie étant encore trop fortement enracinée. Les philosophes et les incrédules anglais et français étaient bien lus avec avidité, mais on avait encore peur de la lumière (Spener, Arnold et Knutzen). En 1735 parut la première partie de la *Traduction Wertheimaise de la Bible* par L. Schmidt; elle fut mise directement à l'*index* par l'empereur. Le rationalisme leva audacieusement la tête, après que le philosophe incrédule **Frédéric II**, l'ami de Voltaire, fut monté sur le trône de Prusse. Aussitôt **Christian Edelmann** († 1767) commença sa lutte fameuse contre la sainte Écriture, la sainte Trinité, le péché originel et surtout contre la divinité du Christ. Plus calme, mais non pas meilleur, était Semler († 1791); il jouissait d'une grande influence, rejetait le Nouveau Testament en tant que source d'autorité et de foi, et niait l'inspiration².

Vers la même date, **Lessing** († 1781) édita les *Wolfenbüttler fragmente* du professeur Reimar († 1767). Le rationalisme était poussé à ses dernières limites. Le miracle était impossible, la révélation et la fondation d'une Église n'étaient que mensonge. *Nathan le Sage* plaça le christianisme sur une même ligne que la religion d'Israël et l'islam : aucun des trois anneaux « n'était d'un métal pur³ ». **Herder** († 1803) rejeta tous les dogmes; l'évolution était selon lui l'unique religion. **Wieland** († 1803) eut l'âme assez vile pour mettre toute religion dans la jouissance. Peu à peu les rationalistes occupèrent

1. KAHNIS, *Der innere Gang des deutschen Protestantismus*, 3^e éd., Leipzig, 1874. — THOLUCK, *Vorgeschichte des Rationalismus*, 2 vol., Halle, 1853.

— 2. W. BINDER, *Gesch. des philosoph. Jahrhunderts, mit besonderer Rücksicht auf die kirchl. Zustände*, 2 vol., Schaffhouse, 1843. — 3. A. BAUMGARTNER, *Lessings religiöser Entwicklungsgang*, Frib.-en-Br., 1877.

ainsi les principales chaires, dans les églises aussi bien que dans les écoles, à Berlin, Leipzig, Halle, Iéna, Gotha, Erlangen, Giessen, Heidelberg, etc. Les sermons devinrent chose inconnue; à leur place il y avait des conférences sur toutes sortes de sujets profanes. **Emmanuel Kant** († 1804) corrompit la philosophie dans ses fondements¹, réduisit au subjectivisme les principes de l'ontologie aussi bien que ceux de la morale et n'admit par suite qu'une religion rationaliste. L'Encyclopédie de France eut pour pendant à Berlin la **Bibliothèque allemande générale**, qui parut à partir de 1764 et comptait déjà en 1792, cent six volumes. Le rationalisme se répandit dans toutes les classes. Les poètes firent retour au vieux paganisme, regrettant que les idées chrétiennes eussent corrompu la poésie². Des brochures innombrables travaillèrent l'esprit du peuple, au point de mettre en danger le protestantisme allemand. En conséquence les pasteurs s'élevèrent avec force contre cette campagne délétère et tâchèrent d'arrêter les progrès du rationalisme. Mais l'opposition de l'orthodoxie aussi bien que les décrets des gouvernements demeurèrent sans résultat stable. On ne conserva même pas les points fondamentaux du protestantisme qui cependant demeuraient obligatoires.

6° Le rationalisme exerça aussi une influence très funeste sur les **catholiques allemands**³. Le fébronianisme et le joséphisme, dont il a été question plus haut, étaient en partie produits par l'esprit rationaliste; réciproquement, cet esprit trouva un aliment dans le mouvement d'opposition à l'Église en Autriche et dans les pays rhénans. Déjà nous avons nommé le programme des études de Rautenstrauch et les autres réformes opérées en Autriche. A Salzbourg, les Bénédictins enseignaient Kant. En Prusse, Bonn était le centre de la culture ra-

1. OTTO WILLMANN, *Geschichte des Idealismus*, Brunswick, 1897, t. II p. 373-528. — 2. BAUMGARTNER, *Goethes Leben und Werke*, 3 vol., Frib.-en-Br., 1885-1886. — 3. BRÜCK, *Die rationalistischen Bestrebungen im katholischen Deutschland*, Mayence, 1865.

tionaliste. Là, enseignaient **Philippe Hedderich**, professeur de dogme, condamné quatre fois; l'exégète **Dereser**, dont les écrits étaient à moitié protestants. **Euloge Schneider** y corrompait par sa doctrine la jeunesse studieuse. A Trèves, **Antoine Oehmbs** répandait sa théologie rationaliste. Les professeurs de l'université de Mayence étaient non moins rationalistes : le philosophe **Dorsch** enseignait Kant; **Antoine Blau**, un incrédule, occupait la chaire de dogme; **Laurent Isenbiehl** y professait une exégèse rationaliste. Ailleurs, la situation n'était pas meilleure; à l'université de Würtzbourg, il y avait comme professeurs **Oberthür**, **Rosshirt**, **Feder**, **Berg** et le philosophe kantien **Materne Reuss**; celle d'Ingoldstadt était le centre du rationalisme en Bavière. Le catholicisme languissait en Allemagne et s'y affaiblit à tel point qu'il ne put se rétablir que dans la seconde moitié du xix^e siècle.

7° Le rationalisme pénétra en **Hollande** d'autant plus rapidement, que les écrits incrédules y étaient plus répandus, traductions d'ouvrages anglais et français. En ce pays, les *Collegiants* et les *Sociniens* s'étaient soustraits de bonne heure à la domination des Calvinistes et s'étaient permis une grande liberté de pensée et d'action. Aux premiers se rallia vers 1654 le jeune **Baruch Spinoza** ¹ († 1677). Repoussé par les Juifs à cause de son incrédulité, il travailla toute sa vie à élaborer sa philosophie et aboutit à un panthéisme absolu, qui gagna de nombreux adhérents à cause de l'allure mathématique de ses déductions. C'est en Hollande aussi que le rationaliste Pierre Bayle écrivit son *Dictionnaire historique et critique* et gagna beaucoup d'esprits à la liberté absolue d'opinion. Il régnait un vrai enthousiasme pour les écrits du déiste anglais J. Locke. Le savant professeur remontrant **Jean Leclerc** et le fameux physicien **sGravesande** s'occupaient principalement de vulga-

1. J. v. VLOTEN et N. LAND, *Benedicti de Spinoza Opera*, nouv. éd., 3 vol., La Haye, 1895. — Dr J. H. LEOPOLD, *Ad Spinosae opera postuma*, La Haye, 1902.

riser les écrits français et anglais, et ceux-ci trouvaient accueil dans les cercles élégants des régents et chez les savants. Voltaire lui-même fit plusieurs visites à la république et y compta beaucoup d'amis et beaucoup de disciples. Son *Traité sur la tolérance* fut traduit et fit une profonde impression. Le *Contrat social* et l'*Émile* de Rousseau trouvèrent foule d'admirateurs. Lui-même était vanté comme « le grand, le bon, l'excellent Rousseau ». Des hommes comme **Corneille Loosjes** et **Martin Houttuyn**, des femmes telles que **Elisabeth Wolff**, **M^{me} de Neuville** et **Lucrèce van Merken** parlaient des philosophes avec la plus profonde vénération. D'autres, il est vrai, élevaient la voix contre les progrès de l'incrédulité; dans quelques provinces, certains ouvrages furent interdits; mais ce fut sans résultat. En 1762, le *Bélisaire* de Marmontel eut une traduction nouvelle et souleva une telle polémique, que les États de Hollande songèrent à établir la censure des livres. Il n'en fut rien cependant. Le cercle rationaliste des *Santhorstiens* continua de répandre ses idées dans les *Vaderlandsche letteroefeningen*. À la tête de ces exercices littéraires se trouvait le professeur d'Amsterdam **Burman**, appelé par les orthodoxes un « second Voltaire ». Les adhérents des idées nouvelles s'accrurent constamment, non seulement sur le terrain de la philosophie et de la théologie, mais aussi dans le domaine du droit et des lettres. Une foule d'associations furent créées pour défendre la libre pensée. Les écrits anglais et français dominaient le pays et conduisirent une grande partie de la population à l'indifférence et au rationalisme.

Des cataclysmes allaient se produire sur le terrain rongé par ces infiltrations persistantes; elles ouvriront les yeux des penseurs en leur montrant d'une façon saisissante combien les institutions même les plus anciennes sont incapables de retenir les peuples que n'animent plus des convictions profondes. La période qui nous reste à étudier est remplie par la lutte entre l'esprit nouveau et l'ancien régime; on verra s'effondrer peu à peu les puissances

humaines qu'on pouvait croire les plus résistantes ; seule l'Église subsistera, d'autant plus forte qu'elle est plus pure, d'autant plus pure qu'elle est plus dégagée de toute compromission avec les pouvoirs temporels.

DEUXIÈME PÉRIODE

DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE A NOS JOURS

(1789-1908)

CHAPITRE PREMIER

L'ÉGLISE EN FACE DE LA RÉVOLUTION
ET DES ÉTATS MODERNES.

§ 165. — L'Église en face de la Révolution et de Napoléon I^{er} 1.

1° Depuis longtemps déjà la France était mûre pour la Révolution : l'absolutisme, contraire aux traditions nationales, et les privilèges féodaux acquis par d'anciens services maintenant oubliés, avaient excité la haine du peuple, qui, pouvant à peine porter les impôts écrasants, voulut enfin secouer le joug ; la prodigalité des princes, jointe

1. TAINÉ, *Les origines de la France contemporaine*, 4 vol., 12^e éd., Paris, 1882. — DELARC, *L'Eglise de Paris pendant la révolution française*, 3 vol., Paris, 1897. — SICARD, *Les évêques pendant la Révolution*, Paris, 1903. — RINIERI, *Napoleone e Pio VII. Relazioni storiche su doc. inediti dell' archiv. Vaticano*, 2 vol., Turin, 1906; — *La Diplomazia Pontificia nel sec. XIX: Il Concordato*, Rome, 1902; — *Riconciliazione del Talleyrand*, etc., Rome, 1902; — *La secolarizzazione degli stati ecclesiastici della Germania*, Rome, 1906; — *Il congresso di Vienna e la S. Sede*, Rome, 1904; — *Corrispondenza inedita dei cardinali Consalvi et Pacca*, Turin, 1903. — G. GOYAU, *L'Allemagne religieuse. Le catholicisme*, t. I, Paris, 1905, p. 82 ss. — GIOBBIO, *La chiesa e lo stato in Francia durante la rivoluzione*, Rome, 1905.

aux dépenses de la guerre d'Amérique, avait mis les finances en complet désarroi : une banqueroute nationale était imminente, lorsque **Louis XVI** (1774-1792) monta sur le trône. Le salut ne pouvait s'opérer que par des moyens extraordinaires; l'assemblée des notables de 1787 refusa des secours; pour comble de malheur, les récoltes manquèrent l'année suivante; alors le roi, suivant le conseil du ministre Necker, se tourna vers les États généraux qu'il convoqua le 27 avril 1789, et dans la réunion desquels le tiers état avait obtenu une double représentation et le vote par tête, ce qui lui assurait la majorité. Le tiers état, jaloux des privilèges de la noblesse et du clergé, reçut son programme de Sieyès¹, vicaire général de Chartres; il croyait représenter seul vraiment la nation; il se réunit donc en **Assemblée nationale**. Le 14 juillet 1789, la Bastille fut prise; le gouvernement étant faible, les délibérations eurent lieu sous l'influence du désordre, au mois d'août 1789; l'Assemblée nationale s'érigea bientôt en **Assemblée constituante** (1789-91) et rédigea en dix-sept articles la *Déclaration des droits de l'homme*², abolit (nuit du 4 août) les *privilèges féodaux*, les *dîmes ecclésiastiques*³ et proclama la *liberté du culte*. Le 20 août un *Comité ecclésiastique*, composé de deux tiers de laïques, devait élaborer un nouveau règlement ecclésiastique. Sur la demande du peuple, le roi vint, le 6 octobre, à Paris avec la *Constituante* et tomba dès lors au pouvoir de la canaille. Bientôt, sur la motion de Talleyrand⁴, appuyée par Mirabeau et combattue par Maury⁵, le **décret de sécularisation**

1. Dans la célèbre brochure : *Qu'est-ce que le tiers état?* — 2. WALCH, *La déclaration des droits de l'homme et du citoyen et l'Assemblée constituante*, Paris, 1903. — 3. Les dîmes ecclésiastiques étaient évaluées à 70 millions de livres, sans compter 10 millions qui avaient été inféodés aux seigneurs laïques. — M^{sr} de Juigné, archevêque de Paris, vint dire à la tribune : « Au nom de mes confrères et de tous les membres du clergé, qui appartiennent à cette auguste assemblée, nous remettons toutes les dîmes ecclésiastiques entre les mains d'une nation juste et généreuse. » — 4. B. DE LACOMBE, *Talleyrand évêque d'Autun*, Paris, 1903. — 5. *Correspondance diplomatique et mémoires inédits du cardinal Maury*, 2^e vol., Paris, 1881.

fut adopté (2-4 novembre 1789) : tous les biens de l'Église sont à la disposition de la nation qui se chargera d'entretenir les ministres et le culte. Telle fut l'origine du budget des cultes, qui prit le caractère d'une indemnité. Sieyès combattit la confiscation : « Vous êtes libres, disait-il aux constituants, et vous ne savez pas être justes. »

L'État prenait donc possession des prébendes, des biens des fabriques, des séminaires, des écoles, des hospices et des couvents. Les biens des protestants restaient libres. Pour les religieux, on abolit la « mort civile » ; la loi ne reconnut plus les vœux solennels. On supprima tous les couvents qui ne se consacraient pas au soin des malades ou à l'enseignement. Les religieux qui voudraient rentrer dans le monde recevraient une pension convenable ; les autres se retireraient dans les maisons qui seront indiquées. Les religieuses pouvaient rester dans leurs couvents¹. Les pensions promises pour les ecclésiastiques et les religieux furent très mal payées et bientôt supprimées (1795).

Le *Comité ecclésiastique* ayant, en mai 1790, terminé la rédaction du *règlement ecclésiastique*, le fit admettre comme loi le 12 juillet suivant, sous le nom de **Constitution civile du clergé**² ; le nombre des paroisses diminuait considérablement, les cent trente-quatre diocèses étaient réduits à quatre-vingt-trois, groupés en dix métropoles ; les chapitres supprimés. Aucun évêque étranger ne pouvait avoir de juridiction en France ; l'évêque, de concert avec l'autorité civile, réglerait de nouveau les paroisses ; les curés seraient nommés par la commune et l'évêque choisi par les électeurs du département ; il recevrait l'institution canonique de son métropolitain, ou sur le refus de ce dernier, devant un évêque de la province ; si tous refusaient, l'affaire serait portée au

1. *Les religieuses et la révolution, Études*, 5 sept. et 5 oct. 1907. —
2. SCIOUT, *Histoire de la Constitution civile du clergé (1790-1801)*, 4 vol.,
Paris, 1872-1882. — PIERRE DE LA GORCE, *Pie VI, les affaires religieuses et la
Constitution civile du Clergé, Le Correspondant*, 25 août et 10 sept. 1908.

tribunal civil du district. Les nouveaux évêques ne devraient demander au pape aucune bulle de confirmation; ils lui adresseraient seulement des « lettres de communion » pour l'avertir de leur élection. Louis XVI fut contraint de sanctionner cette loi sacrilège (24 août 1790) qui souleva dans toute la France une violente opposition; tous les évêques, sauf quatre, protestèrent en adhérant à l'*Exposition des principes sur la Constitution civile du clergé* publiée par leurs trente collègues, membres de la Constituante; leurs mandements furent remplis des protestations d'amour et de fidélité au Saint-Siège. La Constituante crut vaincre l'opposition en exigeant de tous les prêtres en fonction le *serment* à la Constitution civile; mais sur soixante-seize mille prêtres, quarante-six mille refusèrent de le prêter (réfractaires, inscramentés); les autres (assermentés, constitutionnels) suivirent l'exemple de quelques évêques : Brienne, Mirondot, Talleyrand et Gobel¹; ceux-ci se hâtèrent de combler les vides de l'épiscopat en consacrant quelques assermentés, parmi lesquels le fameux abbé Grégoire. Pie VI, qui s'était déjà prononcé par des brefs adressés en secret au roi et à ses ministres, sentit la nécessité d'agir avec plus d'éclat. Il condamna la Constitution civile et interdit la prestation du serment². Pour se venger, on brûla l'effigie du pape et on s'empara de ses domaines en France : Avignon et le Comtat Venaissin. Le roi, dont la fuite avait été déjouée en juin 1791, fut forcé, le 14 septembre, de venir jurer fidélité à la nouvelle Constitution de 1791 et devint prisonnier de l'*Assemblée constituante* qui fut remplacée, le 1^{er} octobre 1791, par l'**Assemblée législative** (1791-92). Pas un seul des députés de la Constituante ne faisait partie de cette assemblée, dans laquelle les républicains eurent le dessus. On renouvela l'obligation de prêter serment sous peine d'être *suspects* (novembre 1791), puis sous peine d'être déportés (27 mai 1792). A la

1. PISANI, *Répertoire biographique de l'épiscopat constitutionnel*, Paris, 1907. — 2. Constit. *Caritas*, du 13 avril 1791.

suite de l'émeute du 10 août, l'assemblée fit un grand pas dans la voie de la persécution. Pour assurer aux religieux la *liberté* accordée par les lois antérieures, elle ordonna d'évacuer tous les couvents d'hommes ou de femmes, même ceux voués aux œuvres hospitalières, et fit vendre tous les bâtiments et terrains monastiques; elle interdit toutes les corporations religieuses et prohiba le port du costume ecclésiastique. Le 26 août, on enjoignit à tous les prêtres insermentés de sortir du royaume dans les quinze jours; passé ce délai, ils seraient envoyés en Guyane, et s'ils rentraient en France, ils subiraient dix ans de détention. Avant même que le délai fût expiré, et sous prétexte de se débarrasser de l'ennemi intérieur, avant d'aller défendre la frontière contre les envahisseurs, des prêtres et des religieux furent arrêtés et incarcérés. Quelques jours après, eurent lieu les affreux massacres de septembre; trois cents prêtres et un plus grand nombre de laïques furent mis à mort. A Meaux, Châlons, Rennes, Lyon, il y eut des massacres analogues. Le 13 août, le roi, qui refusait de s'associer à ces atrocités, était enfermé dans la prison du Temple avec sa famille.

2° Le 20 septembre 1792, l'Assemblée législative fut remplacée par la **Convention** (1792-95) dirigée par les Girondins et les Montagnards, et la **République** fut immédiatement proclamée. En novembre, commença le procès du roi qui fut condamné à mort par 387 voix sur 721 votants et conduit à l'échafaud le 21 janvier 1793. La reine le suivit le 16 octobre. On s'attaqua bientôt à l'Église constitutionnelle, en même temps qu'on renforçait les peines contre les réfractaires. Il y eut 30.000 prêtres déportés, 10.000 émigrèrent, 20.000 restèrent cachés, 2.000 se marièrent. Le 6 octobre, on vota le calendrier républicain, mesure anti-chrétienne, puisqu'on remplaçait le dimanche par le décadi et qu'on interdisait de célébrer la messe un autre jour que le décadi. Le 6 novembre, Marie-Joseph Chénier demandait une religion laïque. Deux jours plus tard Gobel, évêque constitutionnel de Paris, vint dé-

poser ses insignes et déclarer qu'il se « déprêtrisait ». Le président Laloi lui répondit que l'Être suprême ne voulait d'autre culte que celui de la Raison. Le culte de la Raison¹ devint dès lors religion nationale. Le 11 novembre, une actrice trôna solennellement à Notre-Dame « au lieu et place de la ci-devant sainte Vierge ». Le mouvement se répandit vite dans les provinces.

Sous l'influence de Robespierre, Marat et Danton, les Montagnards avaient pris le dessus. La **Terreur** (1793-94) commençait; elle atteignit son apogée, lorsque Robespierre resta seul sur la scène; du 10 juin au 27 juillet, 2.425 personnes moururent sur l'échafaud; un grand nombre de prêtres furent victimes de sa cruauté.

Le 7 mai 1794, le dictateur fit voter par la Convention le culte de l'Être suprême, avec un seul article de foi: l'existence de l'Être suprême et l'immortalité de l'âme; un seul article de morale: détester la mauvaise foi et la tyrannie, punir les tyrans et les traîtres, secourir les malheureux, respecter les faibles, défendre les opprimés, faire aux autres tout le bien qu'on peut, n'être injuste envers personne. Des fêtes étaient instituées à l'Être suprême, à la nature, au genre humain, au peuple français, à l'amour conjugal, etc. Le tyran indisposa par son despotisme; les membres de la Convention, craignant de devenir les victimes de sa cruauté, finirent par l'envoyer à l'échafaud, avec Couthon, Saint-Just, Lebas et autres farouches révolutionnaires (28 juillet 1794). Le 29 septembre, on exigea du clergé le serment à la République; 75 évêques exilés protestèrent. Enfin les républicains modérés l'emportèrent et remirent le pouvoir exécutif entre les mains du **Directoire** (1795-99) qui gouverna avec le conseil des *Anciens* et le conseil des *Cinq-Cents*, conformément à la constitution de 1795, élaborée par la Convention nationale. Cette nouvelle constitution proclamait la li-

1. A. MATHIEZ, *La théophilanthropie et le culte décadaire (1796-1801). Essai sur l'histoire religieuse de la Révolution*, Paris, 1904; — *Les origines des cultes révolutionnaires (1789-1792)*, Paris, 1904.

berté du culte privé, avec plusieurs restrictions¹. Cette loi fut accueillie avec joie par les prêtres insermentés; c'était au contraire l'agonie de l'Église constitutionnelle privée désormais de tout appui officiel. Les assermentés protestèrent et obtinrent la cession de certaines églises, moyennant le serment préalable « de soumission aux lois de la République ». Ils ne furent d'ailleurs pas les seuls à prêter serment; sur le conseil de M. Émery¹, prêtre de Saint-Sulpice, beaucoup de prêtres le considérèrent comme purement politique et se décidèrent à le prêter.

Le gouvernement se couvrit de ridicule lorsqu'il interdit les sonneries du dimanche, la vente du poisson le vendredi, le chômage au jour du dimanche, etc.; en échange, il fallait fêter le décadi. Un des cinq directeurs, Larevellière-Lépeaux, imagina une religion nouvelle, celle des *Théophilanthropes*; il aimait la célébration des fêtes, celles des âges surtout et de l'agriculture. Il pontifia lui-même dans l'église Saint-Sulpice, dénommée Temple de la Victoire, entouré de Jacobins revêtus de robes blanches, affublés de ceintures tricolores et tenant à la main des bouquets de fleurs et de fruits.

A la suite du coup d'Etat du 4 septembre 1797 (18 fructidor), on exigea un nouveau serment « de haine à la royauté » qui fut le signal d'une recrudescence de persécution. Beaucoup de prêtres qui étaient rentrés aux premières lueurs d'accalmie furent fusillés ou déportés (1500). En juin 1799, Sieyès devint le véritable chef du Directoire et apaisa la persécution, sans rapporter aucune loi. Cependant le Directoire était entièrement discrédité à cause de sa mauvaise administration, l'opposition crois-

1. « L'exercice d'aucun culte ne peut être troublé. La République n'en salarie aucun. Elle ne fournit aucun local ni pour l'exercice des cultes, ni pour le logement des ministres. Les cérémonies de tous cultes sont interdites hors de l'enceinte choisie pour leur exercice. La loi ne reconnaît aucun ministre du culte. Nul ne peut paraître en public avec les habits, ornements ou costumes affectés à des cérémonies religieuses. Aucun signe particulier à un culte ne peut être placé dans un lieu public. Aucune inscription ne peut désigner le lieu qui y est affecté. » — 2. MÉRIC, *Hist. de M. Émery et de l'Église de France pendant l'Empire (1800-1801)*, 2 vol., Paris, 1885.

sante se prononça en faveur d'un jeune général, toujours victorieux, qui revint précipitamment d'Égypte, s'entendit avec quelques complices et renversa le Directoire par le coup d'État du 9 novembre 1799 (18 brumaire). Le lendemain le général **Bonaparte** ¹, nommé Consul avec Sieyès et Roger-Ducos, était salué par l'enthousiasme populaire.

3° La Révolution française était finie ; restait à réparer les ruines accumulées sur tout le territoire. Le premier consul se met résolument à l'œuvre ; il s'applique sans retard à la pacification religieuse. Sans abroger encore les lois haineuses de fructidor, il en adoucit l'exécution. Il abolit le serment de haine à la royauté, et le remplace par une promesse de fidélité à la Constitution, et comme cette promesse semblait encore trop dure à la majorité des prêtres, rendus défiants par trop de malheurs, il en tempère l'exécution. Il s'efforce de « décentraliser la difficulté religieuse », imposant à chaque partie du pays ce qui répondait à son état actuel ; il se montre plein de modération pour l'Ouest, qu'il veut pacifier à tout prix. Il a vite fait de reconnaître que si les chefs sont royalistes, la masse est avant tout catholique. C'est cette masse qu'il s'agit d'apaiser. Pour la rallier à lui, il s'en fait connaître comme le défenseur de la religion ; il laisse les prêtres rentrer, leur donne des églises, les force presque à y célébrer ; il promet de faire davantage pour eux s'ils secondent l'œuvre pacificatrice. Il décrète d'élever un monument à **Pie VI**, qui vient de mourir à Valence (août 1799), et lance à profusion les exemplaires du discours dans lequel il célèbre « ce vieillard, respectable par ses malheurs, qui occupa un des premiers rangs sur la terre ».

1. *Mémoires*, éd. LACROIX, Paris, 1904. — VANDAL, *L'avènement de Bonaparte*, 14^e éd., 2 vol., Paris, 1907. — WELSCHINGER, *Le Pape et l'Empereur (1804-1815)*, Paris, 1905. — THIERS, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, 13 vol., Paris, 1845. — D'HAUSSONVILLE, *L'Église Romaine et le premier Empire*, 3 vol., Paris, 1870. — CORRÉARD, *La France sous le Consulat*, Paris, 1900. — VON LANDMANN, *Napoléon I*, Munich, 1903.

Le pape avait dû signer le **traité de Tolentino** (19 février 1797), dans lequel il céda à la France les légations de Ferrare, Bologne et la Romagne, Avignon et le Comtat Venaissin, outre une somme de trente millions¹. Puis, lorsque, la même année 1797, le présomptueux général Duphot eut été tué dans une émeute à Rome, le Directoire avait envoyé le général Berthier, à la tête d'une armée, constituer la république romaine; le pape avait été emmené en captivité (Sienne, Florence, Parme, Turin, Briançon et Valence en Dauphiné)². La protestation de Pie VI contre ces violences fut sinon la cause directe, du moins l'occasion prochaine de la *seconde coalition* qui réunit contre la France l'Angleterre, l'Autriche, une partie de l'Allemagne, la Russie, Naples, le Piémont, le Portugal et la Turquie. Les débuts de la lutte furent défavorables aux Français qui perdirent toute l'Italie, sauf Gênes et Nice. La république romaine fut anéantie et l'élection du pape rendue possible. En mars 1800, le conclave réuni à Venise élut pape le digne évêque d'Imola, le cardinal Chiaramonti, qui prit le nom de **Pie VII**³ (1800-1823). Une lourde tâche et beaucoup de tristesses l'attendaient; l'Autriche, qui convoitait alors les légations, l'empêcha de se rendre à Rome; entre temps, Napoléon ayant franchi le Saint-Bernard et gagné sur les Autrichiens la sanglante bataille de Marengo (14 juin 1800), le ministre impérial Thugut devint plus traitable. Le pape partit d'Ancône et fit son entrée à Rome, le 3 juillet 1800. Il commença de suite à rétablir les États de l'Église et réclama à Napoléon, maître des légations, les biens ecclésiastiques conquis⁴ (traité de Lunéville, 9 février 1801).

4° Le jeune vainqueur qui venait d'imposer la paix à

1. DUFOURCO, *Le régime jacobin en Italie. Étude sur la république romaine* (1798-1799), Paris, 1900. — 2. BALDASSARI, *Histoire de l'enlèvement et de la captivité de Pie VI*, Bruxelles, 1840. — VAN DUERM, *Le Conclave de Venise*, Paris, 1896. — 3. ARTAUD, *Histoire de Pie VII*, 2 vol., Louvain, 1836. — 4. VAN DUERM, *Vicissitudes politiques du pouvoir temporel des Papes de 1790 à nos jours*, Lille, 1890.

l'Europe coalisée, poursuivait l'œuvre plus difficile de la pacification intérieure. Pour cela, il fallait résoudre la question religieuse. Dans son entourage, plusieurs penchaient pour le protestantisme. Bonaparte ne semble pas avoir eu d'hésitation dans ce sens. Au lendemain de sa victoire de Marengo, il assistait au *Te Deum* dans la cathédrale de Milan; il harangua les curés de la ville, opposant l'amitié de la France catholique aux secours intéressés des protestants, des grecs, des musulmans, avec ce même sérieux qu'il gardera pour exciter les Bretons contre « ces méchants hérétiques d'Anglais ». Il ne s'en tint pas aux paroles; à son passage à Verceil, il s'adressa au cardinal-évêque Martiniana pour s'aboucher avec le pape. Pour apaiser les troubles religieux, fruits d'une longue persécution, pour concilier les prêtres jureurs, totalement ou partiellement réfractaires, promissaires, quasi-promissaires, non promissaires, entre lesquels se partageait la confiance indécise des catholiques, pour rallier au régime nouveau la confiance de tous, un accord avec Rome lui paraissait le seul moyen « canonique et légal »¹.

Avec sa sûreté de coup d'œil et sa rapidité d'exécution, il accepta et réalisa en peu de temps « l'acte le plus politique et en même temps le plus brave de sa vie¹ » : le **Concordat de 1801**². Spina, archevêque titulaire de Corinthe, fut envoyé à Paris. Cacault fut envoyé à Rome comme ministre plénipotentiaire. Mais seules, la sincère loyauté d'un Pie VII et la force de volonté d'un Napoléon pouvaient surmonter des difficultés presque insurmontables; en France on désirait : 1° un remaniement complet des diocèses français avec réduction de

1. VANDAL, *L'avènement de Bonaparte*, Paris, 1906, t. II, p. 436. — 2. BOULAY DE LA MEURTHE, *Documents sur la négociation du Concordat entre la France et le Saint-Siège*, 6 vol., Paris, 1891-1905. — *Mémoire du cardinal Gonsalvi*, éd. CRÉTINEAU-JOLY, Paris, 1864. — CRÉTINEAU-JOLY, *Bonaparte et le concordat de 1801 et le Cardinal Gonsalvi*, Paris, 1869. — THEINER, *Hist. des deux Concordats conclus en 1801 et 1813*, 2 vol., Paris, 1869. — MATTHIEU, *Le Concordat de 1801*, Paris, 1904. — SÈVESTRE, *L'histoire du Concordat de 1801*, 2^e éd., Paris, 1906.

leur nombre et changement de leurs limites ; 2° le droit de nommer les nouveaux évêques ; 3° le maintien dans leurs dignités d'un certain nombre d'évêques constitutionnels ; 4° la reconnaissance de l'aliénation des biens d'Église ; 5° enfin un droit de police *illimité* à l'égard du culte. Pie VII, de son côté, demandait que le culte catholique fût déclaré religion d'État, ce qui rencontra beaucoup d'opposition ; de plus, les cours étrangères hostiles à la France s'efforcèrent d'empêcher le Concordat. Les évêques constitutionnels et le clergé prévaricateur travaillèrent à la même œuvre. Les Bourbons surtout s'élevèrent vigoureusement contre l'accord, dans lequel ils croyaient voir l'approbation pontificale de la situation politique présente. Un plan rédigé par Napoléon ayant été rejeté par le pape, le premier consul rappela son ambassadeur de Rome ; mais le cardinal Consalvi, diplomate perspicace, vint à Paris et réussit à conclure le Concordat, auquel Pie VII apposa sa signature le 15 août 1801¹. Les **principaux articles** étaient les suivants :

La religion catholique est celle de la grande majorité des Français ; l'exercice public du culte est libre, moyennant les mesures nécessaires pour assurer la tranquillité publique. Il sera fait une nouvelle circonscription des diocèses : dix archevêchés et cinquante évêchés ; le premier consul désigne et le pape confirme les nouveaux évêques ; les évêques doivent prêter serment devant le premier consul, les autres ecclésiastiques devant l'autorité civile. La délimitation des paroisses sera faite d'accord avec le gouvernement ; les chapitres et les séminaires seront autorisés, un par diocèse, sans que le gouvernement s'engage à les doter ; les cathédrales et les églises paroissiales seront mises à la disposition des évêques. Le pape déclare que les biens ecclésiastiques sécularisés resteront aux possesseurs actuels, mais le gouvernement devra pourvoir à l'entretien des évêques.

1. Constit. *Ecclesia Christi*, 15 août 1801.

et des prêtres. Enfin le pape reconnaissait au premier consul les mêmes droits et prérogatives dont jouissait auprès de lui l'ancien gouvernement.

5° Les longs pourparlers avaient déjà montré l'ambition démesurée et les ruses de Napoléon ; l'exécution du Concordat mit en pleine lumière sa déloyauté et son absolutisme : en effet, violant ses promesses, il força le cardinal-légat Caprara à accepter *dix* évêques constitutionnels¹, mais surtout il fit préparer par le conseil d'État, annexer au Concordat et promulguer avec lui une loi connue sous le nom des **77 Articles organiques**², qui restreignaient la liberté de l'Église, et contredisaient sur plusieurs points le Concordat tout en prétendant le régler. Ils reproduisaient les anciennes règles gallicanes relatives à la vérification des actes du Saint-Siège et des décrets des synodes étrangers, même ceux des conciles généraux, avant leur introduction en France ; l'interdiction aux évêques de se réunir en concile, sans l'autorisation du gouvernement, ou de sortir de leur diocèse, même pour se rendre à Rome, sans une permission expresse ; l'ancien appel comme d'abus, sous la forme d'un recours au conseil d'État. Ils abolissaient tout privilège portant exemption de la juridiction épiscopale ; ils subordonnaient à l'autorisation du gouvernement l'établissement des chapitres et séminaires, prévus par le Concordat ; ils imposaient aux professeurs de séminaire de souscrire la déclaration de 1682. Ils prohibaient, partout où se trouvaient des dissidents, toute manifestation du culte en dehors des bâtiments des églises. Le mariage civil devait précéder le mariage religieux. Les traitements et pensions des ecclésiastiques furent réglés au point d'atteindre à peine la quinzième partie du revenu des biens ecclésiastiques sécularisés.

Naturellement Pie VII protesta contre cet acte déloyal

1. SCIOUT, *L'Épiscopat constitutionnel 1781-1801*, Rev. des quest. hist., 1895, I, p. 159 ss. — 2. PORTALIS, *Les articles organiques*, Paris, 1843. — CHAMARD, *La Révolution, le Concordat et la liberté religieuse*, Paris, 1891.

et contre les *articles organiques* : il le fit d'abord dans le Consistoire du 24 mars 1802, puis dans une *Note* du cardinal Consalvi à l'ambassadeur de France à Rome, enfin de nouveau dans un écrit adressé au cardinal Caprara pour Talleyrand devenu ministre (18 août 1803). Tout fut inutile. De plus, les trois légations restèrent à la France, ainsi qu'Avignon et le Comtat Venaissin. Le Concordat avec la république cisalpine était plus favorable ¹. Cependant le pape, de son côté, exécutait ses promesses conformément à l'article 3. Il exigea la démission de tous les évêques; sur 81 catholiques survivants, 45 consentirent à abdiquer; les autres furent déposés et se soumirent, sauf 13 qui organisèrent dans l'ouest le schisme de la *petite Eglise* ou schisme concordataire. Les évêques constitutionnels remirent tous, sauf 2, leur démission entre les mains du Premier Consul; 28 évêques démissionnaires figurèrent parmi les nouveaux élus, dont 10 constitutionnels. Tous les évêques durent prendre des vicaires généraux parmi les constitutionnels ou les insermentés, de façon à donner confiance aux partis en présence. Les fêtes d'obligation furent réduites à quatre. — Caprara chanta solennellement le *Te Deum* à Notre-Dame (8 avril 1802).

6° Après la conclusion du Concordat, il y eut une période d'accalmie. On se plaisait à lire le *Génie du Christianisme*; on gagnait les indulgences du jubilé accordé par le pape. Cependant Bonaparte continuait la série de ses victoires; et avec ses succès, s'accroissait son ambition: le sénatus-consulte du 18 mai 1804 le proclama empereur des Français. **Napoléon I^{er}** pensa aussitôt à se faire couronner, comme Charlemagne, par le souverain pontife, non cependant à Rome, mais à Paris. Pie VII fit attendre sa réponse un certain temps: il craignait en accordant trop au nouvel empereur de mécontenter les autres souverains, surtout l'empereur d'Autriche; il

1. RINIERI, *La diplomazia Pontificia nel secolo XIX: Concordato tra la S. Sede et la Repubblica Italiana*, t. II, Rome. 1902.

consentit enfin pour « donner autant que possible au couronnement un caractère religieux »; et déclarant que son voyage était entrepris « pour le grand amour de la religion plutôt que par le couronnement ». Napoléon reçut le pape à Fontainebleau, mais affecta de le traiter « comme son grand aumônier »; il prit la place d'honneur dans la voiture, fit attendre pendant une heure et demie le vénérable vieillard avant la cérémonie du sacre et enfin, pour infliger au pontife un suprême affront, il se couronna lui-même de ses propres mains. Tandis que Pie VII avait fait un long et pénible voyage pour contenter l'empereur, celui-ci en échange ne fit rien pour lui : il garda les légations, maintint les *articles organiques* et ne changea pas un mot dans le code civil (Code Napoléon)¹.

Pie VII était à peine rentré à Rome que Napoléon lui demandait la dissolution du mariage de Jérôme Bonaparte avec Miss Patterson, ce que le pape refusa énergiquement. En 1805, l'empereur traversa le Mont-Cenis, ceignit sa tête de la couronne d'Italie dans la cathédrale de Milan, fit occuper Ancône, donna Pontecorvo, Bénévent et quelques territoires de la Basse-Italie à Bernadotte et à Talleyrand. Pie VII protesta dignement (13 novembre 1805); Napoléon ajourna sa réponse jusqu'après la victoire d'Austerlitz, suivie du traité de Presbourg, et écrivit de Munich une lettre hautaine² qui fit craindre quelque nouvel éclat (7 janvier 1806). Le même jour écrivant à son oncle, le cardinal Fesch, il déclarait la lettre pontificale « la plus ridicule, la plus insensée »; traitait « d'imbéciles » l'entourage du pape en disant qu'il voulait réduire le pape à n'être qu'évêque de Rome, se nommant lui-même « un Charlemagne » et ne trouvant rien de plus « déraisonnable » que

1. RINIERI, *Napoleone e Pio VII*, 2 vol., Turin, 1906. — 2. « Je me suis considéré, ainsi que nos prédécesseurs de la deuxième et de la troisième race, comme fils aîné de l'Eglise, comme le protecteur du Saint-Siège, et, à ce titre, j'ai occupé Ancône... Votre Sainteté est souveraine de Rome, mais j'en suis l'empereur ».

« la cour de Rome ». Pie VII ayant refusé de reconnaître comme roi de Naples Joseph Bonaparte, frère de l'empereur, Napoléon menaça d'anéantir les États pontificaux. Le 2 février 1808, les troupes françaises, conduites par le général Miollis, entrèrent à Rome par la porte del Popolo; Pie VII fit immédiatement afficher une proclamation dont pourtant Napoléon ne tint aucun compte. L'empereur donna brusquement les raisons de cette invasion : le pape refusait d'adhérer au blocus continental déclaré contre l'Angleterre et de s'allier au roi d'Italie et de Naples ; l'intérêt du royaume et de l'armée exigeait que la Basse et la Haute-Italie ne fussent pas séparées par l'État pontifical, territoire ennemi ; enfin, disait-il, la donation de Charlemagne (son illustre prédécesseur) a été faite pour le bien de la chrétienté et non pour les ennemis de la religion. Un peu plus d'un an après, 17 mai 1809, l'empereur signait à Schœnbrunn l'acte par lequel **l'État pontifical était réuni à l'Empire**¹, Rome fut « la deuxième capitale ». Le 10 juin 1809, une bulle d'excommunication était lancée contre « tous ceux qui avaient violé les droits du Saint-Siège », donc contre Napoléon et ses agents². Moins d'un mois après, le jour même de la bataille de Wagram, le pape fut enlevé par Radet, chef de la police française à Rome, et conduit à **Savone** ; le cardinal Pacca fut enfermé dans la forteresse de Fenestrelles en Piémont. Puis commencèrent les flatteries, les tracasseries et les menaces pour forcer Pie VII à quitter les États de l'Église et à fixer sa résidence à Paris ; le pontife resta inébranlable.³

7^e Entre temps, Napoléon méditait son divorce⁴ avec Joséphine Tascher de la Pagerie, veuve du marquis de Beauharnais, dont il n'avait pas d'enfant. L'impératrice ayant donné son consentement à la séparation, le Sénat

1. L. MÂDELIN, *La Rome de Napoléon (1809-1814)*, Paris, 1903. — 2. Const. *Quum memoranda illa die*, 10 juin 1809. — 3. CHOTARD, *Le pape Pie VII à Savone*, Paris, 1887. — 4. MASSON, *Joséphine répudiée*, Paris, 1901. — WEL-SCHINGER, *Le divorce de Napoléon*, Paris, 1889.

annula le mariage civil, et l'officialité de Paris déclara invalide le mariage religieux, célébré en secret la veille même du sacre (1804). En effet, le mariage civil contracté le 9 février 1796 entre Bonaparte et Joséphine était nul, parce que les instructions et les dispositions relatives aux mariages en France, adressées par Pie VI à l'évêque de Luçon, le 28 mai 1793, ne pouvaient trouver à leur application. Au mariage religieux (1^{er} décembre 1804), Napoléon prétendait n'avoir donné aucun consentement, trompant ainsi sa femme, le cardinal Fesch et le pape ; ce chef d'invalidité, invraisemblable et inventé pour les besoins de la cause, ne fut pas examiné par l'officialité diocésaine, qui invoqua l'absence de témoins pour prononcer la nullité du mariage. En 1810, l'empereur jeta d'abord les yeux sur Anna Paulowna de Russie, plus tard mariée à Guillaume II des Pays-Bas ; les pourparlers ayant échoué, son choix tomba sur Marie-Louise¹ fille de l'empereur d'Autriche, François I^{er} ; elle épousa Napoléon, le 2 avril 1810, à Paris ; mais, *in foro externo*, la validité de ce mariage n'apparaît pas clairement, parce que la question des mariages étant réservée au pape, l'officialité de Paris n'avait par conséquent aucune juridiction pour prononcer le divorce du premier mariage ; la décision était donc nulle, et par suite le second mariage de l'empereur n'était pas valide au for externe². Aussi treize cardinaux sur vingt-sept présents à Paris refusèrent d'assister au mariage religieux et s'exposèrent, plutôt que de déshonorer leur dignité en faisant acte de présence, à la colère de Napoléon furieux qu'on pût mettre un jour en doute la légitimité de sa descendance. Bientôt, ils reçurent ordre de quitter la pourpre et de se retirer deux à deux dans des villes de provinces (cardinaux noirs, cardinaux rouges).

8° Depuis longtemps déjà les cardinaux étaient séparés du pape qui ne pouvait dès lors tenir aucun Consis-

1. HELFERT, *Maria Louise*, Vienne, 1873. — 2. RINIERI, *Napoleone I e Pio VII*, t. II, cap. 26, p. 25-43. — *Études religieuses* (DUDON), 20 mai 1902, p. 188. — *Civiltà Cattolica*, 18 avril 1903, p. 168.

toire et ne voulait pas sans leur conseil confirmer les évêques nommés par Napoléon ; les choix de celui-ci ne furent pas approuvés. Pour tourner la difficulté, l'empereur fit élire par les chapitres comme *vicaires capitulaires* les sujets qu'il avait nommés, ce qui était contraire au second concile général de Lyon (1274) ; le pape déclara ces élections invalides et rejeta de même la confirmation donnée par l'archevêque ou l'évêque le plus ancien de la province. De plus en plus le pontife se vit entravé dans le gouvernement de l'Église, privé de tout et menacé de déposition. En mai 1807, Napoléon envoya à Savone les trois évêques de Tours, Nantes et Trèves, chargés de faire au pape d'indignes propositions : Pie VII devrait confirmer les évêques nommés, approuver un appendice au Concordat de 1802 et s'obliger à donner désormais, avant trois mois, la confirmation des évêques nommés par l'empereur, à s'éloigner des États pontificaux, à ne pas s'opposer aux articles gallicans, à céder aux princes catholiques la nomination des deux tiers des cardinaux. Pie VII demeura inébranlable et, seulement pour la confirmation des évêques, il donna un consentement verbal qui même ne fut pas accepté par l'empereur.

Alors Napoléon convoqua le **concile national de 1811**¹ pour « se défendre, lui et son peuple, contre les prétentions du prêtre romain ». A l'apogée de sa puissance, puisque l'Europe entière, sauf la Russie et l'Angleterre, était à ses pieds, et qu'un fils lui était né promettant de continuer sa dynastie, il croyait que rien ne saurait lui résister ; cependant le concile refusa de se plier à la volonté impériale et demanda qu'avant tout le pape fût remis en liberté. Napoléon répondit en limitant les discussions du concile à la seule question qu'il lui posait, celle de savoir comment on pourrait suppléer aux bulles pontificales pour l'institution des évêques.

1. RICARD, *Le concile national de 1811*, Paris, 1894. — H. WELSCHINGER, *Le pape et l'empereur, 1804-1815*, Paris, 1903.

Les prélats déclarèrent qu'il n'y avait aucun moyen de suppléer aux bulles pontificales, et que le concile était incompétent à cet égard, même provisoirement et en cas d'urgence. Le despote suspendit le concile et fit même jeter en prison les trois évêques de Troyes, Tournai et Gand. Enfin on réussit à formuler ce décret : si le pape, dans le délai de six mois, n'a pas confirmé l'évêque nommé, le droit de confirmation reviendra au métropolitain. Une nouvelle députation reçut l'approbation de Pie VII mais avec la condition que l'archevêque confirmerait seulement au nom du pape¹. L'empereur n'étant pas content fit savoir au pontife qu'il annulerait le concordat et instituerait lui-même les évêques.

Pendant la campagne de Russie, Napoléon fit transférer le pape de Savone à Fontainebleau, pour l'avoir sous la main, et le fit entourer de gens à sa dévotion. L'empereur, revenu vaincu de sa campagne, voulut en finir à tout prix. Pendant cinq jours, il tourmenta le pape pour l'amener à ses volontés. Accablé de tristesse par l'état de l'Église, épuisé au moral et au physique, Pie VII, privé de ses conseillers, élaborait avec l'empereur un **nouveau Concordat** qui ne serait valide qu'après ratification en consistoire secret. Les principaux points étaient : le pape, pourvu d'une rente de deux millions, fixerait son siège en Italie ou en France. Le plein droit de nomination des évêques dans tout l'empire appartiendrait à l'empereur, excepté pour les évêchés suburbicaires et pour dix autres à déterminer; de plus le décret du concile national resterait en vigueur.

C'était renoncer implicitement à l'État pontifical. Dès qu'il put conférer avec les cardinaux noirs, Pacca, Di Pietro, Consalvi, Pie VII comprit les conséquences désastreuses que ces concessions ne manqueraient pas d'avoir; il fut inconsolable de cette signature extorquée²; il

1. Bref *Ex quo*, 20 septembre 1814. — 2. Il disait : « Ci siamo in fine porcificati. Quei cardinali me strascinarono al tavolino e mi fecero sottoscrivere ».

écrivit à Napoléon une lettre de rétractation¹ dans laquelle il révoquait les articles préliminaires (24 mars 1813).

Cependant l'empereur s'était hâté de promulguer comme loi de l'État ce nouveau concordat non encore signé. Au reçu de la lettre du pape, il s'empressa de rendre un nouveau décret déclarant le concordat obligatoire pour tout l'empire. Pie VII envoya, de son côté, un bref déclarant nulles les institutions qui seraient données par les métropolitains, intrus les évêques ainsi institués, schismatiques les évêques consécrateurs (9 mai). Les événements se chargèrent de solutionner le conflit. Les armes de Napoléon ne furent pas heureuses en Allemagne. Sur l'annonce qu'un congrès allait se réunir à Prague, le pape, sur le conseil de Consalvi et de Pacca, envoya une énergique réclamation en faveur de ses États². Le congrès n'eut pas lieu. Devant l'invasion étrangère, Napoléon voulut se défaire de son prisonnier ; le 23 janvier 1814, il le fit reconduire à Savone ; le 10 mars, il le fit remettre en liberté. Le pape arriva à Rome le 24 mai après un voyage triomphal ; Napoléon venait de signer à Fontainebleau son abdication. Pie VII n'eut plus de rapport direct avec l'empereur. Après les Cent-Jours, il offrit à sa famille un asile à Rome, et il intercédâ auprès de l'Angleterre pour lui adoucir la captivité de Sainte-Hélène.

9° En dehors de la France et de l'Italie, les effets de la **Révolution** se firent sentir pour l'Église, surtout en **Allemagne**³ et dans les Pays-Bas. En 1794, la rive gauche du Rhin et une partie du Palatinat, conquises par les Français, suivirent les innovations et les réformes de la république. Le onzième article organique abolissait tous les établissements ecclésiastiques, excepté les chapitres et les séminaires. Les biens ecclésiastiques étant sécularisés en France, il devait en être de même pour les

1. Chez PACCA, *Mémoires sur le pontificat de Pie VII*, Paris, 1860, p. 14 ss.
— 2. PACCA, II, Appendice, n. 5. — 3. SCHMIDT, *Die säkularisirten Bistümer Deutschlands*, 2 vol., Gotha, 1858. — RODOLPHI, *Zur Kirchenpolitik Preussens* Paderborn, 1897.

pays conquis : ce décret de sécularisation fut publié le 2 juin 1802. Pour les quatre départements du Rhin on décida que, sauf les évêchés, les paroisses, les chapitres et les séminaires, tout établissement religieux serait supprimé. Tous les biens des établissements ecclésiastiques et même ceux des évêchés, paroisses, chapitres et séminaires, seraient au pouvoir de la nation. Par cet article, on sécularisait tous les biens ecclésiastiques, excepté les églises nécessaires au culte, les maisons des évêques, des chanoines et des curés. Les membres des couvents supprimés reçurent une pension de 300 à 600 francs; tous les ordres et congrégations qui se vouaient à l'enseignement et au soin des malades subsistèrent. Le septième article du traité de Lunéville avait promis que les princes allemands, qui avaient perdu quelque chose sur la rive gauche du Rhin, recevraient une compensation sur la rive droite. Cet article était naturellement l'œuvre de Napoléon qui annulait ainsi, avec les principautés ecclésiastiques, l'unité de l'Allemagne et était à l'empereur son plus ferme appui; il faisait de la Prusse la rivale de l'Autriche. On traita des compensations à la diète de Ratisbonne, sans pouvoir s'entendre (1801); une commission fut instituée; mais avant que la première séance pût avoir lieu, Napoléon prit en main l'affaire. Alors suivirent les courbettes et les flatteries des princes allemands qui, mettant à profit la cupidité des fonctionnaires français, promettaient de l'argent pour obtenir une compensation plus considérable; ce fut en Allemagne un vrai commerce d'évêchés et d'abbayes. Le 2 août 1802, une députation de l'empire fut constituée pour régler les compensations sous le contrôle de la France et de la Russie; bientôt néanmoins, la députation reçut de Napoléon une note par laquelle il réglait les indemnités « avec une grande impartialité »? Le 25 février 1803, aboutirent enfin « les Protocoles de la députation de l'Empire¹ ». L'approbation de l'empereur

1. *Protokoll der ausserordentlichen Reichsdeputation zu Regensburg*, 6 vol., Ratisbonne, 1802.

d'Allemagne était une simple formalité, parce que chacun avait déjà pris son butin. Par cette sécularisation, l'Église perdit sur la rive gauche du Rhin un territoire de 1.719 lieues carrées avec 3.162.576 habitants et 21 millions de revenus. On régla les pensions des évêques, des chanoines et des religieux dépouillés, mais, comme en France, elles furent incomplètement sinon pas du tout payées; on agit en cela d'une manière grossière et sacrilège¹.

Deux principautés ecclésiastiques subsistèrent : le territoire de l'ordre teutonique, parce que le grand maître était prince autrichien; et celui de Ratisbonne érigé en archevêché pour Théodore de Dalberg, qui, sous Napoléon, était au comble de la faveur. Pie VII vit avec une profonde douleur la sécularisation s'opérer en Allemagne; non seulement à cause du dommage temporel fait à l'Église, mais surtout en raison des maux spirituels qui accompagnaient et suivaient cette sécularisation. Plusieurs évêques s'éloignèrent, et d'autres moururent; les chapitres disparurent; dans ces pénibles conjonctures, le nonce Della Genga, le futur Léon XII, ne trouva aucun appui; une nouvelle organisation fut entravée par la cour de France et la captivité continuelle du pape. Entre temps, les princes protestants s'ingéraient sans cesse dans les affaires ecclésiastiques de sorte que non seulement la principauté sécularisée, mais encore le diocèse ecclésiastique se trouvaient soumis à la puissance séculière et l'autorité épiscopale, presque anulée par suite de la sécularisation.

En 1803, des pourparlers commencèrent au sujet d'un concordat général allemand, mais on ne pouvait espérer réussir, à cause de l'esprit josphiste des princes. Un peu plus tard, se forma la confédération du Rhin, par laquelle seize princes allemands se séparèrent de l'em-

1. D^r HEINRICH BRÜCK, *Gesch. der katholischen Kirche in Deutschland im neunzehnten Jahrhundert*, t. I, Mayence, 1887. — Sur les sentiments du cardinal Pacca, cf. *Mémoires sur le Pontificat de Pie VII*, II, 335 s. : *Discours sur l'état actuel et les destinées futures de l'Eglise catholique*.

pereur et choisirent pour capitale Francfort, où le primat Dalberg transféra son siège. Le 6 août 1806, l'empereur François II déposa la couronne impériale : l'empire d'Allemagne n'existait plus. Par là même, les difficultés d'un concordat général allemand disparaissaient ; Napoléon, après le traité de Tilsitt (7 et 9 juillet 1807), conçut le plan d'un concordat pour la confédération du Rhin ; des pourparlers entamés à Paris n'eurent aucun résultat ; les exigences de Napoléon et surtout la conquête des États pontificaux (1809) rendirent l'entente impossible et tous les autres efforts ne purent aboutir.

10° Dans les **Pays-Bas** ¹ les catholiques s'efforcèrent, dès 1795, de mettre à profit les idées libérales et demandèrent aux représentants provisionnels du peuple de Hollande la permission de choisir un évêque, ce qui leur fut accordé ; mais le temps n'était pas favorable pour l'exécution. Dans le royaume de Hollande (1806), le sixième article de la constitution confia l'organisation de l'Église au roi Louis Bonaparte. Celui-ci nomma, le 2 août 1808, une commission organisatrice qui néanmoins n'aboutit à rien, parce qu'elle ne pouvait rien organiser sans l'autorité du pape, qui précisément était alors enfermé à Savone. En 1810, Napoléon prit lui-même en main l'organisation ecclésiastique des Pays-Bas : le 26 avril de cette même année, il décida que le département des Bouches-du-Rhin formerait un évêché dont le siège serait à Bois-le-Duc ; là pourtant domineraient « les inviolables principes de l'Église gallicane contre les prétentions de la cour de Rome ». Par le décret du 22 juillet 1811, Napoléon rendit obligatoire non seulement le Concordat de France mais encore les articles organiques ; il institua des évêques de son choix sans se soucier de l'opposition du pape dont l'assentiment ne fut pas même demandé. Le 24 octobre 1811, il prescrivit que les différents cultes en Hollande seraient

1. P. ALBERS, S. J., *Geschiedenis van het herstel der Hiërarchie in de Nederlanden*, Nimègue, 1903, t. I, p. 6 ss.

organisés suivant les lois en vigueur dans l'empire français. Une commission mixte fut instituée le 24 janvier 1812 : pour les catholiques-romains siégeait l'archiprêtre Cramer, et pour les Jansénistes leur vicaire général W. van Os. La volonté expresse de l'empereur était que les catholiques-romains se réunissent à l'ancien clergé. Il va de soi qu'une telle commission avait peine à s'entendre : Cramer désirait deux évêchés ; Van Os, l'organisation de 1559. Le commissaire d'Alphonse ne voulait d'abord aucun nouvel évêché ; plus tard, il fut d'avis qu'on érigeât pour les sept départements un évêché qui siégerait à Utrecht. Tout ceci, et bien d'autres choses encore, fut désapprouvé à Paris. Après la chute de Napoléon, un autre gouvernement continua les ingérences césaropapistes.

§ 166. — La Papauté en Italie ¹.

1° Après l'abdication de Napoléon, les alliés réunirent le **Congrès de Vienne** ² (1814-1815) où furent représentés quatre-vingt-dix princes souverains et cinquante-trois princes médiatisés ; le cardinal Consalvi siégea comme représentant du pape. Mais ce furent les grandes puissances qui réglèrent seules l'organisation de l'Europe et imposèrent leurs décisions aux autres États. Pie VII put, hélas ! reconnaître que là aussi la force et la violence avaient plus d'influence que la justice et le droit ; en effet, quoique le gouvernement pontifical demandât la restitution de ses États, il n'obtint ni Avignon, ni la

1. WISEMAN, *Souvenirs des quatre derniers Papes*, trad. de l'anglais par GÖMAERE, Bruxelles, 1858. — HERGENRÖTHER, *Der Kirchenstaat seit der französischen Revolution*, Frib.-en-Br., 1860. — CH. VAN DUERM, *Vicissitudes politiques du pouvoir temporel des Papes de 1790 à nos jours*, Lille, 1890. — *L'Eglise Catholique à la fin du XIX^e siècle*, Paris, 1899. — Dr J. A. NÜRNBERGER, *Papsttum und Kirchenstaat (1800-1870)*, Mayence, 1897-1900. — 2. I. RINIERI, *Il Congresso di Vienna e la S. Sede. La diplomazia pontificia nel sec. XIX*, t. IV, Rome, 1904 ; — *Corrispondenza inedita dei Cardinali Consalvi e Pacca nel tempo de congresso di Vienna (1814-1815)*, ricavata dall'archivio segreto Vaticano, Turin, 1903.

propriété de Ferrare. Pendant les Cent-Jours, Pie VII dut encore une fois prendre la fuite, lorsque Murat, roi de Naples, profitant de l'offensive de Napoléon, s'empara des États de l'Église; néanmoins l'exil dura peu, Napoléon partit pour Sainte-Hélène et Murat fut jugé et fusillé. Après la nouvelle organisation de l'État ecclésiastique, le *Code civil* de Napoléon cessa d'être appliqué, mais l'organisation financière introduite par l'empereur subsista. Comme on cherchait à amortir la dette publique, les sécularisations des Français furent maintenues. Pie VII destitua les fonctionnaires qui s'étaient montrés le plus hostiles au pouvoir pontifical et accorda l'amnistie aux autres. Depuis longtemps le pape projetait d'annuler l'œuvre des cours bourbonniennes et de Clément XIV : le 7 août 1814, il publia la bulle *Sollicitudo omnium Ecclesiarum*¹ qui rétablissait la Société de Jésus dans le monde entier. Les cardinaux Consalvi et Pacca assistèrent le pontife avec un très grand dévouement; bientôt fleurirent les célèbres collèges germanique, anglais et écossais; la Propagande reçut une nouvelle organisation. Les ambassadeurs près le Saint-Siège reprirent le chemin de Rome, d'abord ceux de Russie, Prusse, Hanovre et Wurtemberg; les Pays-Bas eurent aussi leur représentant dans la Ville éternelle. Les souverains se tournèrent vers le pape dans leurs différends : l'empereur d'Autriche (1819), le roi de Prusse (1822), celui de Naples (1821); le roi d'Espagne avait déjà séjourné à Rome. Charles-Emmanuel IV de Savoie finit ses jours à Rome dans la Compagnie de Jésus; la famille de Napoléon trouva aussi un asile dans la Ville éternelle. Pie VII condamna en 1821 les *Carbonari* et d'autres sociétés secrètes. Un grand nombre de concordats furent signés par le pape. Un terrible incendie détruisit la basilique de *Saint-Paul-hors-les-murs* (1823). On n'osa pas en

1. *Bullar. Rom.*, t. XVIII, p. 323 ss. — Sur la résistance du cardinal Pacca et la joie du peuple, cf. PACCA, *Mémoires*, t. II, éd. Paris, 1860, p. 146-148. — 2. NUSSI, *Conventiones de rebus ecclesiasticis*, etc., Mayence, 1870.

annoncer le désastre au vénérable pontife déjà près de mourir; il quitta ce monde le 19 juillet 1823. Son règne, l'un des plus célèbres et des plus mouvementés de l'histoire de l'Eglise, montre bien que la puissance des conquérants de ce monde ne peut rien contre la merveilleuse vitalité de l'Eglise.

2° **Léon XII** (1823-1829) de la maison Della Genga fut élu après un conclave de 25 jours¹. Dès que ses électeurs eurent procédé à la cérémonie traditionnelle de « l'adoration », il nomma secrétaire d'Etat le cardinal della Somaglia; ce fut encore par un noble sentiment qu'il institua préfet de la Propagande le cardinal Consalvi avec qui il avait eu des rapports assez tendus. Avant même son couronnement, le pape célébra la campagne victorieuse des armes françaises en Espagne et le rétablissement de Ferdinand VII (1823). En 1824, il vit à Rome quatre princes royaux : ceux de Prusse, de Bavière, de Hollande et de Suède. Léon XII célébra en 1825 avec grande solennité un jubilé qui fut très fructueux; il conclut des alliances avec les États allemands, la Suisse et les Pays-Bas. Le pape fit beaucoup pour la science, rendit aux Jésuites le Collège romain où il fonda des chaires de sciences naturelles, de chimie et d'éloquence; il fit des préparatifs pour la restauration de la basilique de Saint-Paul et reçut des secours de l'empereur d'Autriche, des rois de France et des Pays-Bas (1825). Cette même année, le pontife condamna la franc-maçonnerie par la bulle *Quo graviora*, dans laquelle il rappelait les bulles de Clément VIII, de Benoît XIV et de Pie VII. Le règne de Léon XII fut une bénédiction pour les États de l'Eglise : les impôts surtout et l'enseignement supérieur reçurent une organisation meilleure. Le pape mourut à soixante-neuf ans, le 10 février 1829.

Pie VIII ² (1829-1830) de la famille Castiglioni régna fort peu de temps. Il combattit les sociétés bibliques qui

1. ARTAUD DE MONTOR, *Histoire du pape Léon XII*, Bruxelles, 1843. —

2. ARTAUD DE MONTOR, *Histoire du pape Pie VIII*, Paris, 1841.

répandaient partout des traductions de la Bible ainsi que les francs-maçons, et publia un bref¹ relatif aux mariages mixtes en Allemagne. Il put voir avant sa mort l'émancipation des catholiques anglais.

3^e L'avenir était menaçant, lorsque, après un conclave de cinquante jours, Maur Cappollari monta sur le trône pontifical sous le nom de **Grégoire XVI**² (1831-1846). Précédemment général des Camaldules, il eut, dès le commencement, besoin de toute son énergie et de sa fidélité inviolable aux principes ecclésiastiques. Aussitôt après son élévation, la révolution de Juillet s'étendit de France en Italie par les menées secrètes des *Carbonari*; la France suivait à cette époque la politique de non-intervention, le gouvernement autrichien rétablit la paix en 1830 et 1832 dans les Etats pontificaux où il maintint ses troupes pendant six ans. La jalousie entre les deux gouvernements causa beaucoup de troubles dans les Etats de l'Eglise; une injuste ingérence dans le règlement de l'administration attira encore davantage au pape la haine des révolutionnaires. L'Autriche occupa Bologne; la France, Ancône (1832-1838). Les envoyés des puissances européennes présentèrent au pape un *memorandum* pour lui recommander des réformes, afin d'éviter une nouvelle révolution. Grégoire XVI tenta une amélioration des sentences judiciaires et des finances, et se vit contraint d'emprunter au juif Rothschild trois millions d'écus.

Sa conduite sévère à l'égard de la révolution lui procura quelques années de repos; mais en 1843, les émeutes recommencèrent. Deux écrits furent alors publiés qui produisirent une très profonde impression: le premier était *Del primato morale e civile degli Italiani* du prêtre **Vincent Gioberetti** (1801-1852) qui entretenait l'orgueil national des Italiens et proposait une ligue italienne, avec

1. *Litteris allero ab hinc anno* du 23 mars 1830. — 2. WAGNER, *Leben und Pontificat des Papstes Gregor XVI*, Salzburg, 1816. — SYLVAIN, *Grégoire XVI et son pontificat*, Lille, 1890. — J. A. V. HELFERT, *Gregor XVI und Pius IX. Ausgang und Anfang, ihrer Regierung*, oct. 1845-nov. 1846, Prague, 1896.

le pape pour chef. Le second, *Speranze d'Italia* du comte **Balbo**, se tenait plus près des réalités et indiquait aux Italiens les vices dont ils devaient se corriger, pour arriver à l'indépendance. En même temps, **Mazzini** († 1872), **Ricciardi**, **Fabrizi** et **Pepe** fomentaient la révolution; **Farini** écrivit le *Manifeste de Rimini*; les congrès scientifiques de **Pise** (1839), de **Turin** (1840) et de **Florence** (1841) étaient des préliminaires de la révolution. Le pape se montra fort sévère contre tous ces mouvements révolutionnaires. Il travailla beaucoup lui-même au point de vue scientifique et ecclésiastique, fonda les *Musées grégoriens* et le *Musée étrusque* et promut au cardinalat les célèbres **Mezzofanti** et **Angelo Mai**. Grégoire XVI fut, à plusieurs reprises, l'énergique défenseur de l'Église; il reprocha deux fois à l'empereur de Russie sa cruauté et son injustice à l'égard des catholiques, et prescrivit lui-même des prières contre l'oppression de l'Église en Espagne. Il condamna **Lamennais** (*Paroles d'un croyant*), et la doctrine d'**Hermès** et de **Bautain**. L'Église prospéra sous Grégoire XVI et reçut un grand nombre de nouveaux diocèses; mais les idées révolutionnaires se répandirent de plus en plus. Lorsque le pape mourut le 1^{er} juin 1846, la révolution allait éclater; ni sa sévérité, ni la grande indulgence de son successeur ne pouvaient l'arrêter dans sa marche.

4^e **Pie IX** (1846-1878), de la famille des comtes **Mastai-Ferretti**, monta sur le siège pontifical à l'âge de cinquante-quatre ans et, malgré des circonstances très difficiles, régna plus longtemps que ses prédécesseurs¹. L'évêque d'Imola avait été élu par le parti romain contre **Lambruschini**, candidat du parti absolutiste et autrichien. Aussi son élection fut-elle accueillie avec grand enthousiasme. **Pie IX** passa aussitôt pour le pape libéral qui

1. J. M. VILLEFRANCHE, *Pie IX, sa vie, son histoire, son siècle*, 8^e éd., Paris, 1878. — **POUGEIS**, *Histoire de Pie IX, son pontificat et son siècle*, 6 vol., Paris, 1877-1886. — **GILLET**, *Pie IX, sa vie et les actes de son pontificat*, Paris, 1877. — **HÜLSKAMP**, *Pius IX in seinem Leben und Wirken*, 4^e éd., de **MOLITOR**, Münster, 1873.

allait réaliser le rêve national de Gioberti. Salué par les libéraux, l'hymne « Vive Pie IX ! » devint un chant patriotique dans toute l'Italie. Le nouveau pape, naturellement porté à l'indulgence, accorda tout de suite une amnistie presque générale à tous les condamnés politiques, déposa le secrétaire d'État Lambruschini généralement détesté et accorda même une *Consulta di Stato*, formée de laïques, un par province, choisis par le gouvernement pour deux ans, qui eurent voix décisive pour la publication des lois et le règlement des impôts. Ces concessions aux idées du jour ne satisfirent pas les révolutionnaires, qui, enhardis au contraire par ce premier succès, soulevèrent partout le peuple. La révolution de 1848 éclata, d'abord dans le royaume lombardo-vénitien, contre la tyrannie de l'Autriche, puis en Sicile et à Naples.

Pie IX, cédant aux prières de ses sujets, promulgua le *Statut fondamental pour le gouvernement temporel* de l'État de l'Église (14 mars). Il y aurait deux conseils, l'un de cent députés élus par des censitaires, l'autre de pairs nommés par le pape, un conseil d'État laïque et un ministère; mais le collège des cardinaux restait le pouvoir suprême, chargé d'approuver ou de rejeter les lois. Cependant le pape refusa le rôle de président d'une confédération de princes italiens et de chef du parti démocratique. Dans l'allocution du 29 avril 1848, il protestait contre l'accusation d'avoir été la cause des révolutions d'Italie; il déclarait avoir toujours exhorté les sujets à l'obéissance et n'avoir aucune intention de déclarer la guerre à l'Autriche. Il fut aussitôt déclaré traître à la patrie et dut même accepter le ministère révolutionnaire Mamiani. Sur ces entrefaites, les Autrichiens avaient mis en désordre l'armée sarde (Custoza, 24 juillet) et reconquis toute la Lombardie; dans le royaume de Naples, le pouvoir royal s'était également ressaisi aux dépens des libéraux; Pie IX profita de cette réaction qui soufflait du nord au sud de la péninsule pour refuser aux Chambres de séparer les pouvoirs de chef de l'Église et de

souverain de l'État, et de déclarer les ministres responsables devant les Chambres. Il congédia son ministère. Les modérés arrivèrent encore une fois au pouvoir avec le comte **Pellegrino Rossi**, ancien ambassadeur de France; le jour de la réouverture des Chambres (15 novembre 1848), il était tué d'un coup de poignard comme il y gravissait l'escalier de la Chancellerie. Le parti républicain en profita pour demander une constituante, la foule se porta sur le Quirinal. Le pape fit constater aux ambassadeurs européens qu'il céda à la violence, puis il s'enfuit à Gaëte, dans le royaume de Naples (24 novembre). Un gouvernement provisoire se forma aussitôt pour procéder à des élections. Le pape menaça d'excommunication quiconque prendrait part aux élections. La Constituante, élue malgré cette défense, déclara le pape déchu de son pouvoir temporel et proclama la République romaine (9 février 1849). Le gouvernement fut donné à un triumvirat, composé de Mazzini, Saffi et Armellini, qui s'occupa de réaliser l'unité italienne. Les églises furent pillées, les biens de main-morte confisqués. Pie IX appela promptement à son aide l'Autriche, la France, l'Espagne et Naples; ce furent les Français qui vinrent. Dès le mois de novembre 1848, le général Cavaignac avait envoyé une escadre à Civita-Vecchia pour protéger le souverain pontife; son successeur à la présidence, le prince Louis-Napoléon, approuvé par la droite de la Constituante, envoya des renforts avec l'ordre d'entrer à Rome de gré ou de force. Le 30 juin, les troupes françaises entraient dans Rome; le pape accorda une amnistie sauf pour les plus coupables. Le cardinal Antonelli, devenu secrétaire d'État, rejeta les réformes proposées par la France; on se borna à créer une *Consulta* de laïques nommés par le pape. Ce dernier revint, le 12 avril 1850, dans la ville éternelle, après dix-sept mois d'absence; l'occupation française y assurait la paix.

Ce n'était pas sans besoin; car Victor-Emmanuel, roi de Sardaigne, s'était mis, depuis 1848, à la tête de ceux qui désiraient l'**Italie une**; cette unité, il espérait la

réaliser à son profit. Il fut admirablement secondé dans cette œuvre par le ministre **Cavour**¹, qui s'était formé en France et en Allemagne aux idées révolutionnaires. L'habile homme d'État, comprenant que l'Italie n'était pas encore assez forte pour agir seule contre l'Autriche, chercha secours du côté de Napoléon III. Pendant la guerre de Crimée, il fit alliance avec la France et l'Angleterre contre la Russie, bravant les résistances des Génois qui souffraient dans leur commerce avec Odessa ; ce fut pour lui une occasion de prendre part au congrès de 1856. Il en profita pour présenter, à la fin du congrès, une note sur l'agitation entretenue dans les États de l'Église par l'occupation autrichienne. Le succès de la politique piémontaise dépendait de la volonté personnelle de Napoléon III. Il avait dans sa jeunesse, comme *carbonaro*, juré de travailler à l'unité italienne. Il semble avoir été décidé à remplir sa promesse par l'attentat d'Orsini. Il manda Cavour à Plombières : un marché fut conclu. Napoléon promettait de délivrer tout le royaume lombard-vénitien jusqu'à l'Adriatique, Cavour en échange promettait la Savoie et Nice.

Napoléon tint sa promesse. L'Autriche, ayant refusé le congrès proposé par la Russie et envoyé un ultimatum à la Sardaigne, la guerre fut déclarée (1859). Après les batailles de Magenta et Solferino, les Autrichiens demandèrent la paix, heureux de ne céder que la Lombardie, tandis que les Italiens convoitaient aussi la Vénétie. L'armée autrichienne ayant, sur la demande du pape, évacué la Romagne, les agents de Cavour en profitèrent pour travailler les populations et les gagner à l'idée de l'unité. Une Assemblée constituante fut élue sous la pression piémontaise et déclara ne plus vouloir du gouvernement temporel du pape, puis vouloir l'annexion au royaume de Sardaigne (septembre 1859). Plusieurs autres provinces, Toscane, Parme, Modène, suivirent cet exemple.

1. F. X. KRAUS, *Cavour, Die Erhebung Italiens im XIX Jahrhundert*, Mayence, 1902.

Cependant la politique française demandait que l'Italie restât divisée en petits États. A cette époque parut la célèbre brochure *Le Pape et le Congrès* qui exprimait les pensées de Napoléon III et déclarait Rome et le patrimoine de Saint-Pierre suffisants pour le pape ; l'empereur écrivit lui-même en ce sens au pape, à la fin de décembre, lui conseillant de sacrifier une partie de ses États pour conserver le reste. Les révolutionnaires devenaient toujours plus audacieux, ils décidèrent de mettre Napoléon en présence d'un fait accompli. Sous la conduite de Garibaldi qui venait de s'emparer de la Sicile et du royaume de Naples, et secrètement soutenus par le gouvernement sarde, ils envahirent les États de l'Église ; les vaillantes troupes pontificales, commandées par Lamoricière, furent écrasées par le nombre des Piémontais à Ancône et à Castelfidardo (18 sept. 1860). Les commissaires de Victor-Emmanuel firent aussitôt voter au suffrage universel l'annexion de l'Ombrie et des Marches. Le Parlement proclama Victor-Emmanuel roi d'Italie « par la grâce de Dieu et par le peuple » (février 1861). Son royaume avait passé de 5 à 22 millions de sujets. Le prétexte de ces conquêtes était le rétablissement de l'ordre dans le territoire pontifical ; Napoléon, qui avait à ménager le parti catholique français, s'opposa ouvertement à des usurpations que cependant il approuvait en secret. Le pape n'avait plus que le tiers de ses États. Cavour déclara à la Chambre (27 mars 1861) que Rome était nécessaire pour constituer définitivement l'Italie, mais avec deux conditions, l'accord avec la France et le maintien de la souveraineté spirituelle du pape. Le pape demeurerait inébranlable et, jugeant toute transaction indigne de son caractère, ne cédait pas un pouce de terrain. Les zouaves pontificaux, appuyés par les troupes d'occupation française, se défendirent bravement contre les francs-tireurs de Garibaldi qui furent vaincus à Aspromonte (1862). A l'insu du Pape, fut conclue entre Victor-Emmanuel et Napoléon la perfide *Convention de septembre 1864* ; le

premier des deux alliés devait transporter sa résidence de Turin à Florence, et s'engageait à ne pas attaquer le territoire du pape, à le défendre contre toute attaque du dehors et à laisser le pape enrôler une armée de volontaires. La France, dans un intervalle de deux ans, retirerait ses troupes de Rome. En effet, les armées françaises quittèrent en 1866 la ville éternelle. Bientôt Garibaldi se précipita sur le territoire papal; pressé par l'opinion publique, Napoléon III envoya de nouveau à Pie IX un secours de troupes qui, avec les zouaves, vainquirent, le 3 novembre, les Garibaldiens à Mentana. Le pape put résister encore trois ans avec l'aide des Français (5.000 hommes) qui furent rappelés définitivement à la suite des premiers désastres de 1870. Après la défaite de Napoléon III, prisonnier à Sedan (2 sept. 1870), Victor-Emmanuel, appelé par le comte d'Arnim, ambassadeur de Prusse, vint donner l'assaut à Rome. Après un bombardement de cinq heures, Pie IX, voulant éviter une effusion inutile de sang, fit hisser le drapeau blanc; les Piémontais entrèrent dans Rome par la brèche de la **Porta Pia**, le 20 septembre 1870; la populace accourue de toutes parts s'adjoignit au peuple romain et eut la plus grande influence dans le **plébiscite** du 2 octobre 1870, comédie toute de ridicule et de trahison¹.

Le 1^{er} novembre, Pie IX publia une encyclique pour faire connaître au monde entier toutes les injustices accomplies depuis 1859. Beaucoup de catholiques unirent leurs protestations à celles du chef de la chrétienté², mais en fait de puissances, il n'y eut à protester que les Cœurs d'Alène, peuplade des Montagnes rocheuses, et l'Équateur sous Garcia Moreno.

Victor-Emmanuel s'attribua le Quirinal; on laissait au pape les palais du Vatican et de Saint-Jean de Latran, avec Castel Gandolfo. La *loi des garanties* du 15 mai 1871, par laquelle l'Italie assurait au pontife une liste civile

1. L'annexion des États du pape fut votée par 430.000 voix contre 1.500.
— 2. Cf. *Sovranità temporale dei Rom. Pontifici*, Rome, 1868 ss., t. I-VII.

de trois millions un quart, les droits de souverain, l'inviolabilité personnelle, un bureau particulier pour la poste et le télégraphe et la liberté de correspondre avec les puissances, fut refusée par Pie IX. Le premier article de cette loi déclarant « la personne du pape sacrée et inviolable » lui parut l'équivalent de l'hypocrite *Ave Rabbi* par lequel le Christ fut salué par Judas.

Après l'usurpation de Rome, Victor-Emmanuel continua ses mesures anticléricales; presque immédiatement, il étendit à toute l'Italie les lois persécutrices du royaume de Sardaigne, s'empara de nombreux couvents, confisqua les biens ecclésiastiques (500 millions) et obligea le clergé au service militaire; les dîmes furent abolies en 1887. Le nouveau Code pénal adopté sous Crispi (1889) contient une série d'articles préjudiciables à l'Église; une loi de 1890 sécularisa un grand nombre de pieux établissements et attribua la fortune de l'Église à l'État; les biens mêmes de la Propagande n'étaient pas en sécurité devant les prétentions du gouvernement italien¹.

5° Pie IX, dont les grandes douleurs ont rendu le nom illustre, n'est pas moins célèbre par son incomparable **activité dans les affaires ecclésiastiques**. Il conclut un grand nombre de concordats, rétablit la hiérarchie en Angleterre (1850) et en Hollande² (1853); érigea 29 archevêchés, 132 évêchés, 33 vicariats apostoliques et 15 préfectures apostoliques. Il fit un grand nombre de béatifications et de canonisations. Peut-être aucun pape ne gagna plus entièrement que Pie IX tous les cœurs catholiques; on put le constater lors de la déclaration du dogme de l'Immaculée Conception (1854), de la canonisation des martyrs japonais (Pentecôte 1862), du centenaire des Apôtres saints Pierre et Paul (1867) quand le pontife vit à plusieurs reprises 2 ou 300

1. *Archiv für Kirchenrecht*, années 59, 62, 63, 64, 72. — GEIGEL, *Das Italienische Staatskirchenrecht*, Mayence, 1886. — 2. P. ALBERS, S. J., *Geschiedenis van het herstel der Hiërarchie in de Nederlanden*, 2 vol., Nîmègue, 1903-1904.

évêques se grouper autour de lui, et même jusqu'à 500 en 1867. L'enthousiasme et l'amour des fidèles éclatèrent surtout, lorsque le Père bien-aimé célébra ses vingt-cinq ans de pontificat (1871) et son jubilé épiscopal de cinquante ans (1877). Les principaux faits du règne de Pie IX sont assurément la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception de Marie (8 décembre 1854), la publication du Syllabus¹ (8 décembre 1864), l'ouverture du concile du Vatican (8 décembre 1869), dans lequel il déclara dogme l'infailibilité pontificale. Les dates mêmes de ces événements sont un témoignage de grande dévotion de Pie IX pour la très sainte Vierge. Il mourut le 7 février 1878, après un règne de trente-deux ans.

6° Le cardinal Joachim Pecci, évêque de Pérouse, lui succéda sous le nom de **Léon XIII**² (1878-1903). Doué d'une vaste intelligence en même temps que d'une grande habileté diplomatique, le nouveau pape s'efforça d'améliorer la situation du siège apostolique par rapport aux autres cours. Il avait l'expérience politique, ayant été délégué dans les États de l'Église, et nonce du pape en Belgique (1843-46) au moment où le parti catholique achevait de s'organiser. Tout en protestant, dès le 21 avril 1878, par l'encyclique *Inscrutabili*, contre la confiscation des États de l'Église, il s'efforça de conserver ou de rétablir la paix avec les autres princes. Partout où les questions de principes n'étaient pas évidemment engagées, il s'efforça d'apaiser les conflits. Ce fut particulièrement du côté de l'Allemagne qu'il dirigea ses vues et entama bientôt avec Bismarck des pourparlers qui hâtèrent la fin du Kulturkampf. Léon XIII montra une affection particulière envers les peuples orientaux,

1. *Constitut. Quanta Cuna*, DENZINGER, 9^e éd., p. 371 ss. — 2. BOYER D'AGEN, *Jeunesse de Léon XIII*, Paris, 1896; — *Un prélat italien sous l'ancien État pontifical, Léon XIII, d'après sa correspondance inédite*, Paris, 1907. — MARTIN SPAHN, *Leo XIII*, Munich, 1908. — RICARD, *Léon XIII*, Paris, 1896. — DE T'SEROLAES, *Léon XIII, son action religieuse, politique et sociale*, 3 vol., Lille, 1894-1907. — LOUIS TESTE, *Léon XIII et le Vatican*, 2^e éd., Paris, 1880. — *Acta Leonis XIII*, Frib-en-Br., 1880 ss.; Lille et Bruges, 1887 ss.

pour lesquels il écrivit une lettre à l'empereur de Russie, et publia une encyclique sur saint Cyrille et saint Méthode (1880). Après avoir rétabli la hiérarchie en Bosnie et en Herzégovine, il mit fin au schisme arménien, et donna la pourpre à M^{sr} Hassoun, le premier des Orientaux, depuis Bessarion. Léon XIII espérait pouvoir dans la suite ramener au véritable bercail le reste des peuples de l'Orient. Son encyclique *Praeclara* (20 juin 1894) provoqua cependant une réponse très amère du patriarche Anthime¹. Le 15 juin 1891, il rétablit la hiérarchie au Japon, et un mois plus tard celle du Mexique fut réglée. Les études historiques doivent beaucoup à Léon XIII qui les favorisa par l'ouverture des archives Vaticanes (1883). On peut, sans contredit, l'appeler le pape des grandes encycliques qui ne brillent pas moins par leur contenu que par le style et la forme. Il s'éleva contre le communisme et le socialisme (1878), rétablit la saine philosophie selon la doctrine de saint Thomas d'Aquin (1879), enseigna aux princes la véritable politique (1881), condamna les francs-maçons (1884), détermina la constitution chrétienne des États (1885), dénonça l'erreur de l'américanisme (1902) et prononça l'invalidité des ordinations anglicanes. Parmi les encycliques les plus remarquables, il faut citer celles sur la liberté humaine (1888), sur la condition des ouvriers (*Rerum Novarum*, 1891), sur les études bibliques (*Providentissimus*, 1893), etc. La piété et la dévotion intime de Léon XIII envers Marie se révèlent dans ses encycliques sur le Rosaire; il consacra le mois d'octobre à la « Reine du très saint Rosaire » (1883) et ajouta aux Litanies de Lorette cette invocation (1883) et celle de « Mère du Bon Conseil » (1903).

Rien d'étonnant si, en raison de sa science et de sa prudence, Léon XIII fut de la part des princes et des peuples, l'objet d'une profonde vénération. En 1885,

1. DUCHESNE, *Autonomies ecclésiastiques, Églises séparées*, 2^e éd., Paris, 1903, ch. III, p. 89-112.

l'Allemagne et l'Espagne le choisirent pour arbitre dans leur différend au sujet des Carolines. A l'occasion surtout de ses trois jubilés : noces d'or de sacerdoce (3 décembre 1887), noces d'or d'épiscopat (19 février 1893) et de ses vingt-cinq ans de pontificat suprême (20 février 1903), Léon XIII reçut des témoignages éclatants d'amour et de vénération de tous les catholiques, d'honneur et d'estime même des dissidents. Le pape, enfermé au Vatican, apparaissait choisi par la Providence divine pour servir de guide et d'inspirateur aux peuples chrétiens.

7° Son successeur est **Pie X**¹ (1903) qui se concilia de suite tous les cœurs chrétiens par son amour des âmes et sa paternelle bonté, en même temps qu'il excitait l'admiration pour son indomptable énergie. Sa devise est : « Tout restaurer dans le Christ » *Omnia instaurare in Christo*. Pour la politique italienne, il suit la politique de ses deux prédécesseurs ; cependant, comme l'intérêt de la religion et de la société demande parfois la coopération des éléments conservateurs, il a décidé de dispenser, en certains cas, du *Non expedit* imposé sous les pontificats précédents et de permettre aux catholiques de participer aux élections politiques². Pie X a protesté avec vigueur contre les tentatives du gouvernement français qui, appliquant la funeste loi de 1901, a chassé les religieux. Il a vu le Président de la République française visiter à Rome le roi d'Italie et sanctionner par le fait même le nouvel état de choses. Une lettre de protestation envoyée par le secrétaire d'État à toutes les cours d'Europe a servi de prétexte pour le rappel de l'ambassadeur français accrédité auprès du Vatican. Le nonce lui-même a dû quitter Paris, et son remplaçant intérimaire a été renvoyé à la frontière, pendant que ses papiers les plus intimes étaient saisis et publiés. Pie X a

1. Dr A. HOCH, *Papst Pius X. Ein Bild Kirchlicher Reformtätigkeit*, Leipzig, 1907. — A. MARCHESAN, *Papst Pius X*, 2 vol., 1905-1906. — 2. En 1901, le royaume d'Italie contenait 32.475.298 habitants, dont 31.539.863 catholiques.

assisté à la dénonciation du Concordat, sans avoir rien fait pour la provoquer. Il a refusé d'organiser les associations cultuelles et, pour sauver la liberté de l'Église de France, il a préféré renoncer aux avantages pécuniaires qui y étaient attachés.

Il veille soigneusement à la pureté de la doctrine de l'Église, surtout contre les novateurs, dits modernistes, tout en encourageant les vrais travailleurs qui s'efforcent de concilier avec la doctrine révélée les résultats certains de la science moderne. Il a fait condamner récemment soixante-cinq propositions¹ par le Saint-Office, et a publié peu après une bulle très importante sur les doctrines des modernistes². Le pape se révèle surtout comme organisateur, et opère, dans la curie romaine³ aussi bien que dans l'Église entière, les réformes qui lui paraissent nécessitées par les circonstances présentes.

§ 167. — L'Église en Espagne et en Portugal⁴.

1° Déjà sous d'Aranda, ministre de Charles III, l'incrédulité pénétrait en **Espagne** ; la situation ne s'améliora pas sous Joseph Bonaparte qui abolit l'inquisition, chassa les religieux et mit leurs biens sous séquestre. Avec le roi légitime, Ferdinand VII, les religieux, même les Jésuites, rentrèrent ; il y eut partout des missions. Cela exaspéra tellement les sociétés secrètes qu'elles décidèrent des officiers mécontents à faire un *pronunciamiento* militaire (1820), à imposer au roi l'ancienne Constitution de 1812 et à commencer contre les privilèges

1. Décret *Lamentabili* du 4 juillet 1907. — 2. Litterae encyclicae SS. D. N. Pii PP. X de modernistarum doctrinis : *Pascendi dominici gregis*, 8 sept. 1907. — LEBRETON, *L'encyclique Pascendi et le Modernisme*, Paris, 1907. — 3. Constitution *Sapienti consilio* du 29 juin 1908. — 4. PIUS GAMS, *Die Kirchengeschichte von Spanien*, t. III, Ratisbonne, 1879. — LA FUENTE, *Hist. eccles. de España*, 6 vol., Madrid, 1873-1875. — H. BRÜCK, *Die geheimen Gesellschaften in Spanien und ihre Stellung zu Kirche und Staat von ihrem Eindringen in das Königreich bis zum Tode Ferdinands VII*, Mayence, 1881. — PFELSCHIFFER, *Die kirchlichen Zustände in Spanien*, Wurtzbourg, 1842.

de l'Église une lutte violente qui dura jusqu'en 1823, époque où les armées françaises vinrent délivrer Ferdinand VII du joug des révolutionnaires et rétablirent le régime absolutiste. De 1823 à 1829 eut lieu la restauration; cette dernière année le roi épousa en quatrièmes noces une princesse de Naples, Christine, qui ne lui donna qu'une fille, **Isabelle**. Par faiblesse pour sa femme, il décida d'écarter du trône son frère et héritier naturel, don Carlos, et, dans ce but, publia une *Pragmatic sanction* (24 mars 1830) pour supprimer la loi salique qui avait toujours régi les princes de la maison de Bourbon et qui excluait du trône les filles; il mourut trois ans plus tard (1833).

Alors s'éleva une malheureuse guerre civile : une partie de l'Espagne se déclara pour Isabelle II qui régna sous la régence de sa mère; l'autre partie (Castille et Pyrénées), pour **don Carlos**, frère de Ferdinand. L'Espagne se divisa en deux partis : *carlistes* et *christinos*. En Europe, les gouvernements constitutionnels, Angleterre et France, étaient pour Marie-Christine, les monarchies absolues pour Carlos. Comme le clergé s'attachait à ce prince, la régente Marie-Christine, qui s'était d'abord déclarée « ennemie irréconciliable de toute innovation religieuse ou politique », fut poussée peu à peu à s'appuyer sur les anticléricaux. Le bruit ayant couru que les moines avaient empoisonné les puits, une cruelle persécution commença. A Saragosse, à Barcelone, à Madrid, les couvents furent brûlés, les religieux massacrés par le peuple; plus tard, comme le budget était en déficit, une série de décrets (1836) supprima tous les couvents d'hommes et certains couvents de femmes et déclara leurs biens meubles et immeubles affectés à la caisse d'amortissement de la dette.

Bientôt la révolution religieuse se transforma en révolution politique (1840). Les généraux qui s'étaient illustrés dans la guerre carliste devinrent les chefs du pays; Marie-Christine dut se réfugier en France et le gouvernement fut donné à **Espartero**, duc de la Victoire, qui

rompit complètement avec le pape et renvoya le nonce ; en 1841, le nombre des évêques en Espagne se réduisait à six. Le pape protesta vainement ; son magnifique bref du 22 février 1842 fut méprisé. Grégoire XVI prescrivit alors dans tout l'univers des prières pour l'Espagne. L'année suivante, Espartero dut reculer devant le général **Narvaez**, chef des modérés ; la paix se rétablit. Des hommes célèbres tels que Balmès († 1848) et Donoso Cortès († 1851) défendirent la liberté de l'Église ; un concordat fut signé (1851) qui garantissait les bons rapports avec le Saint-Siège. La religion catholique était déclarée la religion de l'État ; toute autre, interdite. L'enseignement devait être donné dans les écoles d'accord avec la religion. Le gouvernement promettait son appui aux évêques, sur leur demande, pour s'opposer à toute entreprise de nature à pervertir l'esprit des fidèles et à corrompre les bonnes mœurs, ou pour empêcher les publications, l'introduction ou la circulation des mauvais livres. En échange, le pape consentait à l'abolition des juridictions d'Église et reconnaissait la vente des biens du clergé ; mais le gouvernement s'engageait à respecter les biens non vendus et autorisait l'Église à en acquérir de nouveaux¹.

Une fois encore, Espartero revint au pouvoir (1854). Il fit voter la loi de *désamortissement* qui confisquait tous les biens de main-morte ; la reine refusa de sanctionner la loi, menaçant d'abdiquer ; elle montrerait « qu'une reine sait faire des sacrifices pour sa foi ». Espartero fut remplacé par le général O'Donnell (1856). Un nouvel accord fut conclu avec le Saint-Siège (1859). Le pape envoya à la reine Isabelle la rose d'or (1867). L'Église jouit alors des bienfaits de la paix jusqu'en 1868, date du *pronunciamiento* des généraux Prim et Serrano. La reine Isabelle dut aller chercher un refuge en France. Le maréchal Serrano fut chargé de la régence. La nouvelle constitution mécontenta le clergé et amena un soulève-

1. NUSSI, *Conventiones de rebus-ecclesiasticis*, Mayence, 1870, p. 281.

ment des carlistes. Serrano exigea le serment à la Constitution (refusé par tous les évêques sauf un), supprima les traitements ecclésiastiques et fit voter par les Cortès le mariage civil. On cherchait vainement un roi; on proposa la couronne au duc de Montpensier, au prince de Hollenzollern-Sigmaringen (occasion de la guerre entre la France et la Prusse), au duc d'Aoste, Amédée, qui accepta, mais fut contraint d'abdiquer au bout de trois ans, n'ayant trouvé d'appui chez aucune fraction notable de la population.

Après deux ans de république, pendant laquelle on fit un essai malheureux de séparation entre l'Église et l'État, eut lieu le *pronunciamiento* de Martinez Campo, qui restaura la monarchie constitutionnelle avec **Alphonse XII** († 1886), fils d'Isabelle. Le jeune prince promettait d'être « un bon catholique comme tous ses prédécesseurs, et comme homme du siècle un vrai libéral ». Il eut à combattre les légitimistes, qui se révoltèrent en faveur de **don Carlos**, petit-fils du prétendant de 1833. Le nouveau gouvernement tenta de se concilier le clergé en élevant le budget ecclésiastique, en fermant les églises et les écoles protestantes et en réglant avec le Saint-Siège les difficultés pendantes. Article I^{er} de la constitution de 1876 : La religion catholique est la religion de l'État; la nation s'oblige à entretenir le culte et ses ministres; nul ne pourra être inquiété pour ses opinions religieuses ni pour l'exercice de son culte, sous réserve du respect dû à la morale chrétienne. Sont interdites les manifestations et cérémonies publiques d'une religion autre que celle de l'État.

Le roi et, après lui, la régente **Marie-Christine**, princesse d'Autriche, ont alternativement gouverné avec des ministères conservateurs (Canovas del Castillo, Maura) et avec des ministères radicaux (Sagasta, Salmeron), ces derniers créant à l'Église toutes les difficultés possibles. En 1889, le mariage civil fut déclaré facultatif. **Alphonse XIII**, majeur depuis 1900,

a résolu à l'amiable avec le Saint-Siège la question jusque-là pendante des congrégations religieuses (1903) ; son pouvoir, combattu par les révolutionnaires, ne peut être consolidé que par la confiance qu'il inspirera aux catholiques. Déjà, grâce à l'influence des papes, un certain nombre de carlistes se sont ralliés à sa dynastie ¹.

2° Le **Portugal** fut conquis en 1808 par les Français, et la famille royale s'enfuit au Brésil. L'armée anglaise envoyée pour repousser les Français occupa le pays et imposa la régence du général Beresford. L'armée portugaise mécontente de la domination anglaise rappela Jean VI (1820), qui établit la monarchie constitutionnelle. Après sa mort (1826), éclata un conflit de succession : le fils aîné, **don Pedro**, qui venait de se faire proclamer empereur du Brésil, refusa de revenir en Europe et, pour exclure son frère don Miguel, expulsé jadis sous son père, céda ses droits à sa propre fille Maria da Gloria, âgée de sept ans. Don Miguel était tuteur de la jeune reine : il se fit proclamer roi par le parti absolutiste (1829). Pedro, ayant abdiqué l'empire du Brésil, revint faire la conquête du Portugal ; il y parvint avec l'aide des Anglais et rétablit la charte constitutionnelle de 1826. Il se déshonora comme persécuteur de l'Eglise ; il mit les évêques en prison, supprima les couvents, abolit les dîmes et même la nonciature. Le patriarche de Lisbonne, Patrice de Silva, se conduisit lâchement. La persécution devint plus cruelle encore, après la mort de don Pedro, lorsque, sous l'influence du prince de Cobourg, époux de Maria da Gloria, le pays subit la pression de l'Angleterre et le gouvernement celle de la franc-maçonnerie. Il en fut à peu près de même sous les fils de Maria da Gloria († 1853), don Pedro V (1853-1861) et Louis I^{er} (1861-1889). En 1862, Pie IX adressa aux évêques une lettre sévère et blâma leur faiblesse à l'égard du pouvoir civil. Après le concile du Vatican, leur attitude

1. L'Espagne avait, en 1904, 48.250.000 habitants, tous catholiques, sauf 50.000.

vis-à-vis de Rome devint meilleure; le patriarche de Lisbonne se rendit, en 1877, dans la ville éternelle; en 1881. eut lieu une nouvelle délimitation des diocèses: trois archevêchés, Lisbonne, Evora et Braga, avec neuf évêchés, furent constitués. Le 2 février 1908, le roi Carlos, ainsi que son fils aîné, sont morts victimes d'un complot révolutionnaire. Le second fils, **don Manuel**, est monté sur le trône en des circonstances difficiles. Le parti républicain, encouragé par la chute du régime monarchique au Brésil (1889), n'a guère cessé depuis quelque temps d'entretenir de l'agitation dans le pays¹.

§ 168. — L'Église en France².

1° La **Restauration** commença avec **Louis XVIII** (1814-1824) qui octroya la Charte constitutionnelle. « Il n'y avait rien de changé en France, il n'y avait qu'un Français de plus ». Après les Cent-Jours, il y eut une réaction contre les individus suspects de peu de sympathie envers le nouveau régime; on l'appela la Terreur blanche³. La *Chambre introuvable* supprima le divorce du *Code civil*. Le roi n'était pas pieux, ni même croyant; mais il appréciait la force sociale de l'Église. Son nouveau Concordat de 1817 qui abolissait celui de Napoléon et même celui de François I^{er}, et rejetait positivement les articles organiques, ne put avoir force de loi, parce que

1. Le Portugal comptait, en 1900, 5.428.659 habitants, tous catholiques, sauf 500 protestants et 200 juifs. — 2. NETTEMENT, *Histoire de la Restauration*, 8 vol., Paris, 1860-1863. — THUREAU-DANGIN, *Histoire de la monarchie de Juillet*, 7 vol., Paris, 1884-1892. — L'Église et l'État sous la monarchie de Juillet, Paris, 1880. — PIERRE DE LA GORCE, *Histoire de la seconde république*, 2 vol., Paris, 1896; — *Histoire du second empire*, 7 vol., Paris, 1902 ss. — HANOTAUX, *Histoire de la France contemporaine*, t. I: *Le gouvernement de M. Thiers*, Paris, 1898. — ZÉVORT, *Histoire de la troisième république*. 4 vol., Paris, 1896-1901. — A. DEBIDOUR, *L'Église catholique et l'État sous la troisième république*, t. I, Paris, 1901. — BOURGAIN, *L'Église de France et l'État au XIX^e siècle*, 2 vol., Paris, 1901. — BAUNARD, *Un siècle de l'Église de France (1800-1900)*, Paris, 1901. — LECANUET, *L'Église de France sous la troisième république (1870-1878)*, Paris, 1907. — 3. E. DAUDET, *La Terreur blanche*, Paris, 1878.

les Chambres le rejetèrent¹. Mais Louis XVIII ne cessa pas ses efforts, et, en 1821, il rendit à l'Église la possession des immeubles qu'elle avait perdus; cette même année, les diocèses furent augmentés, et peu à peu leur nombre atteignit 15 archevêchés et 66 évêchés; la liberté fut aussi rendue aux religieux. L'Église eut de nombreux défenseurs, les principaux furent : Joseph de Maistre² († 1821), Chateaubriand³ († 1848), de Bonald († 1840), Frayssinous († 1841), Lamennais⁴, etc. Contre les libéraux qui répandaient les écrits philosophiques du XVIII^e siècle, le parti catholique constitua « l'union catholique pour la diffusion des bons livres ».

Le parti de la *révolution* et celui de la réaction étaient constamment en lutte, mais le conflit devint bien plus violent sous **Charles X** (1824-1830). Celui-ci se fit couronner à Reims et chercha un appui du côté de la réaction. Ne pouvant faire restituer les biens nationaux, garantis par la charte aux acquéreurs, on accorda aux émigrés dépossédés une indemnité d'un milliard. On vota la *loi du sacrilège* (1826) qui punissait de mort le vol dans les églises et la profanation des objets sacrés et des hosties. On augmenta le nombre des diocèses. Un évêque fut nommé grand maître de l'Université. Les écoles communales furent mises sous la surveillance du clergé. Toutes ces mesures mécontentèrent les *libéraux* et les *gallicans*, qui accusèrent les *ultramontains* de se laisser gouverner par la *Congrégation*⁵. Sur le modèle des *carbonari* italiens, il se forma une *charbonnerie* française pour renverser les Bourbons. Pour satisfaire les gallicans, le ministère Martignac interdit, par ordonnance⁶, aux congrégations non autorisées de diriger des établissements d'enseignement. Pour

1. FERET, *Le Concordat de 1817*. *Revue des Quest. hist.*, janv. 1902. — 2. LATREILLE, *Joseph de Maistre et la papauté*, Paris, 1906. — 3. BLENNERHASSETT, *Chateaubriand*, Mayence, 1903. — 4. MERCIER, *Lamennais*, Paris, 1898. — CH. BOUTARD, *Lamennais, sa vie et ses doctrines*, t. II, Paris, 1908. — 5. GEOFFROY DE GRANDMAISON, *La Congrégation (1801-1830)*, Paris, 1889. — 6. FERET, *Les Ordonnances de 1828*, *Rev. des Quest. hist.*, avril 1904.

maintenir le monopole de l'Université, il défendit aux petits séminaires de recevoir des externes et limita à 20.000 le nombre de leurs élèves. Les évêques ayant résisté, le gouvernement obtint du pape un blâme contre les évêques. Un nouveau ministère, composé d'*ultras* et présidé par le duc de Polignac, essaya de gouverner contre la Chambre; pour vaincre sa résistance il publia *quatre ordonnances*, suspendant la liberté de la presse et modifiant les collèges électoraux; ce qui amena la **révolution de Juillet**.

2° Cette révolution était défavorable à l'Église et plaça sur le trône Louis-Philippe ¹ (1830-1848), le roi bourgeois, fils de Philippe-Égalité. Sous la monarchie de Juillet, la religion catholique ne fut plus reconnue comme religion de l'État, mais seulement comme « religion de la majorité du peuple français »; les insurgés avaient profané plusieurs églises de Paris; Sainte-Geneviève fut laïcisée (26 août 1830) et redevint le Panthéon. Le clergé avait peu de confiance dans le nouveau gouvernement. Plusieurs erreurs surgirent : l'abbé Châtel voulut instituer une *Église catholique française*, mais il ne réussit pas; de même, les réunions des Templiers et des saint-simoniens ne purent aboutir. En 1830, Lamennais, Lacordaire, Montalembert ² et Gerbet se réunirent pour fonder le journal catholique l'**Avenir**, dont la devise était : *Dieu et la liberté*. Avec beaucoup d'éloquence, cette feuille réclamait la liberté de l'Église, mais aussi la séparation de l'Église et de l'État, et, pour conserver une plus grande indépendance, refusait en même temps l'augmentation du traitement des ecclésiastiques; à des idées géniales s'ajoutaient malheureusement les tendances traditionalistes et autres erreurs de Lamennais. Le talent de ces écrivains très religieux faisait dans le sens du bien une profonde impression, mais plus d'une proposition de l'*Avenir* sou-

1. CRÉTINEAU-JOLY, *Histoire de Louis-Philippe d'Orléans et de l'Orléanisme*, 2 vol., Paris, 1862-1863. — 2. FOISSET, *Vie du R. P. Lacordaire*, 2 vol., Paris, 1870. — LECANUET, *Montalembert*, 2^e éd., 3 vol., Paris, 1902.

leva l'opposition des catholiques; les journalistes eurent la maladresse d'en appeler bruyamment au pape, qui ne put garder le silence et se résolut, le 15 août 1832, à condamner les propositions fondamentales de la feuille; tous les rédacteurs se soumirent, excepté Lamennais qui, une fois hors du vrai chemin, s'écarta toujours davantage de la vérité. L'erreur et la défaite de ceux qui s'étaient mis, avec un si grand talent, à la tête du parti catholique et s'en montraient ouvertement les représentants, portèrent un rude coup à ce parti; l'ir-réligion triompha et gagna toujours du terrain. Cependant les catholiques ne perdirent pas courage; Lacordaire donnait dans la chapelle du collège Stanislas des conférences très courues; il fut sollicité et il obtint de M^{sr} de Quelen de les continuer à Notre-Dame (1835). Ses *Conférences apologétiques* eurent un succès prodigieux. A son départ, il fut remplacé par le Père de Ravignan¹. Frédéric Ozanam², aidé de quelques autres jeunes gens, fonda les *Conférences de Saint-Vincent de Paul*; Montalembert fut le porte-étendard des catholiques à la Chambre des pairs. Entre temps, les chefs du parti catholique s'éloignaient des légitimistes; et, sur la demande de Rome, les évêques et le clergé se rapprochaient de la monarchie de Juillet. Sous la direction éclairée des chefs et la pression des circonstances, la tactique changea : les catholiques, conscients de leur force, réclamèrent non des privilèges, mais la liberté.

En 1830, la liberté d'enseignement avait été promise, mais non accordée; Lacordaire et Montalembert s'efforcèrent de gagner l'opinion publique à leur cause en ouvrant illégalement une école; leur procès retentissant obligea le gouvernement à tenir sa promesse; l'enseignement primaire obtint un régime de liberté (1833); mais pour les autres, le monopole de l'Université sub-

1. PONTEVOY, *Vie du Père de Ravignan*, 2 vol., Paris, 1880. — 2. M^{sr} OZANAM, *Vie de Frédéric Ozanam*, Paris, 1882.

sista; Montalembert, Louis Veillot surtout, le combattirent vigoureusement. Au commencement, l'attitude des évêques était un peu défiante à l'endroit de ces efforts de simples laïques, mais ils revinrent peu à peu de leurs préventions. L'abbé Dupanloup combattit dans l'*Ami de la religion*, Veillot dans l'*Univers*; Montalembert fonda le *Correspondant*. L'Université prit la défense du monopole; Michelet et Edgar Quinet enseignaient au collège de France; Eugène Sue publiait son roman scandaleux du *Juif errant*; les partis anticléricaux recouraient à toutes les armes contre l'Église, particulièrement contre les Jésuites, que le Père de Ravignan essaya de justifier dans son célèbre opuscule *De l'existence et de l'institut des Jésuites*; cependant leurs collèges furent fermés. Cette activité réveilla bientôt l'esprit catholique en France.

3° La révolution de 1848 renversa Louis-Philippe, mais respecta la religion : aucune église ne fut profanée; le crucifix fut porté en triomphe à travers les rues de Paris; les prêtres furent réquisitionnés pour bénir les arbres de la liberté. Pie IX se réjouit de cette modération et félicita Montalembert et le vaillant parti catholique ¹. M^{sr} Affre, archevêque de Paris, tomba sur les barricades, victime de son zèle; le général Cavaignac réprima l'émeute. Une seconde république fut instituée; l'assemblée législative élue en mai 1849 comptait un grand nombre de catholiques. La présidence fut donnée par le suffrage universel au prince Louis-Napoléon, qui s'unit au clergé et inspira tout d'abord quelque confiance. Des conciles provinciaux eurent lieu en 1849-1850; cette même année le ministre de Falloux fit voter la loi sur la liberté de l'enseignement qui abolissait le monopole de l'Université et donnait aux particuliers le droit d'ouvrir des écoles libres, secondaires ou primaires. Les municipalités recevaient le droit de choisir pour les écoles

1. P. THUREAU-DANGIN, *L'Église et l'État sous la monarchie de Juillet*, Paris, 1880, p. 479.

primaires entre les laïques et les congréganistes; presque toutes les écoles de filles furent données à des religieuses.

Après le coup d'État du 2 décembre 1852, Napoléon, devenu empereur, se montra dans le principe favorable à l'Église; le gallicanisme acheva de disparaître; un grand nombre d'ordres et de congrégations religieuses se fixèrent en France, les évêques jouirent d'une plus grande liberté. Néanmoins une bonne partie des meilleurs chefs catholiques (Montalembert, Lacordaire, le futur cardinal Pie¹, etc.) n'avaient pas confiance dans l'empereur. D'autres lui retirèrent peu à peu leur concours. Napoléon froissa les catholiques par sa politique extérieure, surtout après l'attentat d'Orsini (4 janvier 1858), et se laissa entraîner par le rusé Cavour à une guerre contre l'Autriche (1859) et à des intrigues hostiles à l'État pontifical². De plus, il déféra devant le conseil d'État certains évêques, coupables d'indépendance, particulièrement le cardinal Pie; il prit des mesures sévères et totalement injustifiées contre les sociétés de Saint-Vincent de Paul, qu'il affecta de confondre avec des associations politiques; il interdit la publication du Syllabus, comme « contenant des propositions contraires aux principes sur lesquels repose la constitution de la France ». De mauvais écrits corrompirent le peuple : la *Vie de Jésus* (1862) par Renan, les œuvres d'Eugène Sue, de George Sand, d'Alexandre Dumas, etc., et plus encore peut-être l'immoralité du théâtre. La cour des Tuileries donnait l'exemple.

4° Par sa politique extérieure équivoque, Napoléon III ne contentait ni les catholiques ni les ennemis de l'Église romaine. Il voulut rétablir son prestige compromis, en procurant au pays et à son nom l'auréole de la victoire. La guerre contre la Prusse n'amena que des revers. Après la défaite de Sedan (2 septembre 1870), le second empire s'écroula; Napoléon ne put même pas céder sa

1. BAUNARD, *Vie du cardinal Pie*, 2 vol., Paris, 1888. — 2. Cf. ci-dessus, § 166, n. 4.

couronne à son fils et mourut exilé en Angleterre (1873). Du mois de mars au mois de juin 1871, la Commune ensanglanta Paris et mit à mort l'archevêque M^{gr} Darboy et plus de quarante prêtres et religieux (M^{gr} Surat, curé Deguerry, jésuites, dominicains d'Arcueil). La **troisième République** ¹ (4 sept. 1870) commença par une Assemblée nationale composée en grande majorité de catholiques. Thiers déclarait : « La République sera conservatrice ou elle ne sera pas » (nov. 1872). Sous son successeur, le maréchal Mac-Mahon, les catholiques obtinrent la loi de 1875 qui accordait la liberté de l'enseignement supérieur et permettait de fonder des universités libres ayant droit de conférer les grades. L'Assemblée vota une loi d'expropriation pour permettre de bâtir à Montmartre une église au Sacré-Cœur. Puis après avoir donné une constitution à la France, et avoir voté la République à *une voix de majorité*, elle fut remplacée par une Chambre en grande majorité républicaine. Le maréchal Mac-Mahon voulut dissoudre la Chambre qui avait blâmé « les manifestations des ultramontains » (17 mai 1877), mais ses adversaires étant revenus plus nombreux qu'avant l'obligèrent à se démettre. C'est alors que Gambetta prononça la parole fameuse « le cléricalisme, voilà l'ennemi ». La réaction anticléricale produisit aussitôt ses fruits. On retira aux universités catholiques le titre d'université et la collation des grades (18 mars 1880). L'article 7, ajouté par Ferry et interdisant l'enseignement secondaire aux congrégations non autorisées, ayant été rejeté par le Sénat, le gouvernement passa outre et rendit des **décrets** (29 mars 1880) qui ordonnaient la dispersion de tous les ordres religieux, sauf les Chartreux et les Trappistes. Ces décrets, d'une légalité contestée, furent appliqués avec le concours de la force armée. En 1882, fut suspendue l'inamovibilité de la magistrature qui fut épurée, l'instruction primaire fut

1. V^o DE MEAUX, *Souvenirs politiques (1871-1877)*, Paris, 1905. — LÉCANUET, *L'Église de France sous la troisième république (1870-1878)*, pontifical de Pie IX, Paris, 1907.

déclarée laïque et obligatoire ¹. La loi de 1889 rendit le service militaire obligatoire pour les clercs. La loi dite « d'accroissement » augmenta d'une façon démesurée les impôts atteignant les immeubles occupés par les congrégations. Les traitements des ministres du culte furent fréquemment supprimés par mesure administrative; les hôpitaux, laïcisés méthodiquement. La loi Naquet réintroduisit dans le code civil le divorce (31 mai 1884) dont l'obtention fut plus tard facilitée.

Une paix relative de quelques années fut obtenue par les directions politiques de Léon XIII (accepter la constitution pour modifier la législation). Les catholiques, sans arriver au pouvoir, firent partie de la majorité ministérielle. Une recrudescence de persécution fut préparée par l'affaire Dreyfus, qui bouleversa le pays pendant des années. Le ministère Waldeck-Rousseau ouvrit les hostilités contre l'Église par la loi du 1^{er} juillet 1901, qui amena la suppression quasi automatique de presque tous les couvents; car on subordonnait leur existence à une autorisation du pouvoir législatif, autorisation qui fut refusée en bloc; le ministère Combes se chargea de cette sacrilège et grossière exécution. En 1903, on ferma les écoles des congrégations non autorisées. En 1904, on enleva le droit d'enseignement à celles mêmes qui avaient obtenu l'autorisation sous les gouvernements précédents, et on décida leur suppression dans l'espace de dix ans. Les congrégations charitables furent, autant que le permettait leur remplacement, chassées des hôpitaux, remplacées par des laïques; les crucifix furent enlevés des prétoires. La séparation de l'Église et de l'État ², déjà préparée sous le ministère Combes (visite du président Loubet à Rome, conflit au sujet de deux évêques français appelés à Rome par le pape), fut exécutée sous le ministère Rouvier. La loi du 9 décembre 1905 abrogea le Concordat de 1801, supprima le budget du culte et inter-

1. GEORGES GYAU, *L'Ecole d'aujourd'hui*, Paris, 1899. — 2. *Livre blanc du Saint-Siège sur la séparation de l'Église et de l'État en France*, Rome, 1903.

dit aux municipalités d'accorder des subsides aux ministres de Dieu. Les fabriques et les menses épiscopales furent supprimées, tous leurs biens meubles et immeubles devaient passer à des *associations cultuelles* minutieusement réglées par la loi, à former dans le délai d'un an; faute de quoi, ils seraient confisqués; ce qui eut lieu. Une réunion générale des évêques examina la situation nouvelle faite à l'Église de France et les moyens d'y remédier. Le 11 février 1906 parut l'encyclique *Vehementer nos* condamnant la Séparation; le 10 août suivant, Pie X interdisait la formation d'associations cultuelles, « tant qu'il ne constaterait pas, d'une façon certaine et légale, que la divine constitution de l'Église, les droits immuables du pontife romain et des évêques, comme leur autorité sur les biens nécessaires à l'Église, particulièrement sur les édifices sacrés, seront irrévocablement en pleine sécurité ». On a tenté, depuis, plusieurs modifications de la loi condamnée; toutes ont été déclarées inacceptables. Il n'existe actuellement aucune garantie pour l'Église catholique, obligée de vivre en dehors de la loi. Tous les esprits sérieux et impartiaux se rendent compte que la pacification religieuse ne peut être obtenue que par une entente avec le Saint-Siège. En attendant l'on constate une remarquable convergence de tous les catholiques français sur les questions religieuses. L'ancien gallicanisme a disparu du pays qui lui avait donné son nom. Tous ceux qui ont à cœur les intérêts de la religion, n'attendent le salut que de leur union et de leur attachement aux directions de Rome ¹.

§ 169. — L'Église catholique en Suisse ².

Les armées françaises modifièrent, en 1798, la forme

1. La France comptait, en 1901, 36.400.000 catholiques sur 38.900.000 habitants. — *L'Épiscopat français depuis le Concordat jusqu'à la séparation (1802-1905)*. Ouvrage publié sous la direction de la société bibliographique, avec le concours de 90 collaborateurs. Préface de M^r Baunard, Paris, 1907. — 2. SIEGWART-MÜLLER, *Der Kampf zwischen Recht und Gewalt*, 3 vol., Altdorf-Zürich, 1864-1868. — FRIEDRICH HURTER, *Die Befriedung der*

aristocratique du gouvernement des **cantons suisses**, annexèrent Genève et formèrent ainsi la « République Helvétique Indivisible », sous le protectorat de la France. Le culte catholique fut rétabli à Genève, mais cependant il y eut encore çà et là quelques églises pillées et des religieux chassés; le nonce même fut obligé de s'enfuir (1798). Cependant l'*acte de médiation* du 19 février 1803 répara ces injustices et constitua la Confédération. Les droits égaux des catholiques et des dissidents furent consolidés par les alliés en 1815. Une grande autonomie fut laissée à chaque canton en matière religieuse. A partir de ce moment, commença la nouvelle organisation. Jusqu'alors la Suisse allemande était soumise à l'évêque de Constance; six évêchés furent institués : Coire, Bâle, Sion, Saint-Gall¹, Lausanne-Genève; le Tessin fut d'abord sous l'évêché de Côme; le nonce du pape avait à Lucerne l'administration épiscopale. Avec les articles de Baden (1834) qui plaçaient l'Église sous la puissance de l'État et qui furent condamnés par le pape comme contraires à la constitution de l'Église, commença une persécution nouvelle : différents cantons chassèrent les réguliers jusqu'à ce qu'une intervention de l'Autriche apportât la paix. Le parti catholique arriva au pouvoir à Fribourg (1837), à Lucerne (1841), au Valais (1844). Lorsqu'en 1844 Lucerne admit les Jésuites, les radicaux envahirent le pays et mirent à mort le conseiller Joseph Leu; les sept cantons catholiques Uri, Schwytz, Unterwalden, Zug, Lucerne, Fribourg, Valais formèrent le **Sonderbund**²; le parti radical qui dominait à la diète fédérale exigea l'expulsion des Jésuites et la dissolution du *Sonderbund*; il s'ensuivit une guerre civile, qui se termina par l'écrasement

Kirche in der Schweiz seit 1831, Schaffhouse, 1842. — ROLVER-SICKINGLES, *Kirchengeschichtliches in chronologischer Reihenfolge*, 3 vol., Neuchâtel, 1878-1882. — WOESTE, *Histoire du Culturkampf en Suisse*, Bruxelles, 1887. — A. BÜCHI, *Die katholische Kirche in der Schweiz*, Munich, 1902. — *Katholische Schweizerblätter*, année 1885, p. 2788. — 1. DIENHART, *Der Kanton St-Gallen in der Regenerationszeit (1831-1840)*, Saint-Gall, 1892. — 2. GYR-TINEAU-JOLY, *Histoire du Sonderbund*, 2 vol., Paris, 1890.

des cantons catholiques (1847), avant que l'Autriche et la France aient eu le temps d'intervenir pour défendre le *Pacte* de 1815. Le parti vainqueur organisa la constitution de 1848. l'*Assemblée fédérale* exerce le pouvoir législatif, et nomme pour trois ans les sept membres du *Conseil fédéral* chargé du pouvoir exécutif. En 1848, l'évêque de Lausanne-Genève, M^{sr} Marilley, eut à lutter contre le gouvernement des cinq cantons formant son diocèse ; les choses allèrent si loin que le choix de l'évêque fut mis entre les mains des députés cantonaux ; l'évêque, ayant fait connaître cette décision à son peuple par un mandement, fut exilé (1848-1856).

Après le concile du Vatican, le gouvernement de Genève chassa les congrégations enseignantes et ferma leurs écoles. M^{sr} Mermillod, vicaire apostolique du nouveau vicariat de Genève, dut quitter le pays, et ses églises tombèrent au pouvoir des *vieux catholiques*. Plusieurs gouvernements (Berne, Soleure, Argovie, Genève) établirent une sorte de constitution civile du clergé qui remaniait les circonscriptions sans consulter le pape et établissait l'élection des prêtres par les fidèles. Le pape blâma publiquement cette ingérence ; le gouvernement renvoya le nonce, mais les catholiques refusèrent de voter pour l'élection du clergé (1873). Les vieux catholiques en profitèrent pour devenir une Église officielle et s'emparer des églises (Église catholique-chrétienne, P. Hyacinthe Loyson). A Bâle en 1870, le séminaire fut supprimé et il fut défendu au clergé d'enseigner l'infaillibilité du pape ; M^{sr} Lachat, évêque du diocèse, frappa de censure les prêtres qui obéiraient à cette défense et fut, à cause de cela, déposé et chassé lui-même (1873). L'année suivante, le chapitre fut aboli et les biens de l'Église confisqués. Berne chassa les curés et les remplaça par des apostats ou des vieux catholiques (1874). En 1876, les décrets de bannissement furent retirés ; mais dans le diocèse de Bâle, la paix se fit attendre beaucoup plus longtemps. Lorsqu'en 1884 le Tessin fut séparé des évêchés de Milan et de Côme, il reçut un *administra-*

teur apostolique; Rome nomma à ce poste l'évêque exilé de Bâle, M^{sr} Lachat, qui fut alors accepté par le gouvernement. A Genève, le gouvernement ne voulut reconnaître que le successeur de M^{sr} Mermillod (1891). Les catholiques s'efforcent de maintenir leurs positions et, comme leur nombre s'accroît, il peuvent espérer en conquérir de nouvelles, dans un pays aux institutions démocratiques, où le nombre joue un grand rôle¹.

§ 170. — L'Église catholique en Allemagne².

1° Au sujet du rétablissement de l'ancienne Allemagne, le congrès de Vienne ne voulut rien entendre. Les efforts de Consalvi avaient échoué, il en fut de même pour ceux de Dalberg³ et de son plénipotentiaire Wessenberg qui avaient en vue un seul concordat pour toute l'Allemagne et une église nationale sous un patriarche (Dalberg). Un seul article (XVI) de ce congrès concernait la question ecclésiastique et donnait à toutes les confessions les mêmes droits civils. Cependant le défaut d'une organisation ecclésiastique régulière se faisait péniblement sentir : l'Église l'Allemagne était à cette époque dans un **état lamentable**; en effet, elle ne s'était pas remise des désastres de la guerre de Trente ans, et de la funeste influence exercée par le triste dix-huitième siècle. Guidée par la fausse philosophie et par les efforts antiromains des principaux évêques, l'Église d'Allemagne continua sa marche rétrograde. De plus, par suite des sécularisations opérées sous Napoléon, les princes protestants avaient la main sur bon nombre d'é-

1. En 1900, la Suisse comptait 3.327.336 habitants, dont 1.383.135 catholiques. — 2. BRÜCK, *Geschichte der kath. Kirche in Deutschland im 19 Jahrhundert*, 4 vol., Mayence, 1887-1903. — LONGNER, *Beiträge zur Geschichte der oberrheinischen Kirchenprovinz*, Tübingue, 1863. — L. KÖNIG, *Pius VII. Die Säkularisation und das Reichskonkordat*, Innsbruck, 1904. — G. GOYAU, *L'Allemagne religieuse. Le Catholicisme (1800-1848)*, 2 vol., Paris, 1905. — J. RINIERI, *Il congresso di Vienna e la S. Sede (1813-1815)*, Rome, 1904. — 3. BEAULIEU-MARCONNAY, *Karl von Dalberg und seine Zeit*, 2 vol., Weimar, 1879.

vêchés et d'un autre côté les catholiques étaient généralement imbus de l'esprit josphiste. Sous ces influences le césaropapisme s'était vigoureusement développé¹. L'État décidait si l'Église serait tolérée et dans quelles conditions (*jus reformandi*). Il avait non seulement la suprême inspection sur tous les intérêts de l'Église, mais encore la haute tutelle (*jus advocatiae*); par-dessus tout l'État cherchait à se prémunir contre les dangers qui, prétendait-il, le menaçaient de la part de l'Église (*jus cavendi*). De là résultait un système complet d'oppression : le droit d'inspection sur tout ce qu'on nommait abus ecclésiastiques et surtout ce qui pouvait se produire dans les synodes, chez les réguliers, dans les couvents, les processions, les missions, etc. A cela s'ajoutait naturellement le *placet* pour les actes des papes et des évêques; le droit d'en appeler des juges ecclésiastiques aux juges civils (*appellatio ab abusu*); enfin la surveillance quant aux biens ecclésiastiques².

En Prusse régnait le *Landrecht* de 1794, qui donnait au roi le pouvoir de supprimer les jours de fêtes, de nommer les évêques, de permettre les conciles, d'approuver leurs décisions, d'ériger les paroisses, etc. De même en Bavière, le prince électeur exerçait presque toute l'autorité ecclésiastique et favorisait les protestants dans la répartition des charges. Dans le duché de Bade, aucun catholique n'occupait d'emploi important. Le roi de Prusse établit même dans les parties catholiques du pays beaucoup de fonctionnaires protestants et força les soldats catholiques à assister aux offices protestants. *Les lois relatives au mariage* étaient dans de tristes conditions : en Bavière et dans le duché de Bade, les mariages étaient déclarés valides entre catholiques et protestants qui avaient été séparés civilement; Rome s'y opposa à juste titre. Toutes les demandes de dispense

1. P. GAMS, *Geschichte der Kirche Christi in XIX Jahrhundert*, 3 vol., Innsbruck, 1853-1856. — 2. ROSKOVANY, *Monumenta catholica pro independentia potestatis eccl. ab imperio civili*, t. XIII, *Quinque-Eccles.-Nitriae*, 1847-1879.

passaient par le gouvernement. Les *mariages mixtes*¹, même sans dispense, et sans l'entremise de l'Église, étaient regardés comme valides dans tous les États; l'État réglait aussi dans quelle religion seraient élevés les enfants; en plusieurs contrées, les enfants, selon leur sexe, suivaient le culte professé par le père ou par la mère; dans le duché de Nassau et en Prusse, c'était toujours la religion du père²; l'éducation des enfants catholiques était très-négligée. Les écoles populaires avaient souvent, même dans les pays catholiques, des maîtres protestants; dans les collèges l'éducation était uniquement civile, de sorte que la religion n'était qu'à l'arrière-plan et sous la surveillance de l'État. Des dix-huit universités catholiques, il n'en restait aucune; dans les facultés, pour la théologie catholique, les évêques n'avaient pas d'influence. A Würtzbourg, Paulus, qui niait la divinité du Christ, faisait des conférences théologiques, et Schelling enseignait la philosophie; aucun étudiant ne se présentant, l'État transforma le grand séminaire³.

2^o Au milieu de ces difficultés, un vif désir de **concordats**⁴ dut se faire sentir dans les diverses contrées de l'Allemagne. Il y eut d'abord un accord entre Rome et la **Bavière**; il fut signé le 5 juillet 1817 à Rome par Consalvi et le chargé d'affaires bavarois, l'évêque Häfelin; et, après quelques modifications, ratifié à Munich. Sous l'archevêque de Munich-Frisingue étaient placés les évêchés d'Augsbourg, Passau et Ratisbonne; sous l'archevêque de Bamberg, les évêchés d'Eichstatt, Würtzbourg et Spire. Le droit de nomination par le gouvernement était encore trop grand et d'autre part les dotations des évêchés, des séminaires et de quelques couvents très restreintes. L'Église catholique devait

1. ROSKOVANY, *De matrimoniis mixtis*, Quinque-Eccl., 1842. — 2. BRÜCK, *Geschichte der Katholischen Kirche in Deutschland*, t. I, p. 212-224. — 3. KREMER-AUENRODE, *Aktenstücke zur Geschichte des Verhältnisses zwischen Staat und Kirche im 19 Jahrhundert*, Leipzig, 1873. — 4. NUSSI, *Conventiones de rebus ecclesiasticis*, Mayence, 1870. — MÜNCH, *Volständige Sammlung aller ältern und neuern Konkordate*, 2 vol., Leipzig, 1830.

être protégée « avec tous les droits et privilèges qui lui appartiennent, d'après le plan divin et les lois ecclésiastiques ». Cela ne dura pas longtemps ; le gouvernement revint sur cet accord et publia en 1818 un *édit de religion* qui modifiait le concordat au préjudice de l'Église¹.

En 1821-27, l'Église conclut un concordat avec les États (Wurtemberg, Bade, Hesse et Nassau) qui formaient **la province ecclésiastique du Haut-Rhin** ; des pourparlers longs et pénibles précédèrent. Sur les représentations de Wessenberg une *déclaration* et un *Statut organique* furent préparés. La première fut présentée au pape ; le second devait rester secret et, après l'érection des évêchés, être publié comme loi d'État. Le pape rejeta la *déclaration* qui, remaniée, devint le *Fondationsinstrument*, et le *Statut organique* forma le *Kirchenpragmatik*. Ce dernier, si le plan eût réussi, devait produire un schisme. En 1821, on s'entendit quant aux évêchés² : l'archevêché de Fribourg-en-Brisgau dans le duché de Bade, les évêchés de Rottenbourg dans le Wurtemberg, de Fulda, de Mayence et Limbourg. Les dotations promises en immeubles n'eurent pas lieu ; une nouvelle difficulté s'éleva au sujet du serment de la *Kirchenpragmatik*. Enfin en 1827, les évêques furent confirmés³, et l'État obtint le droit de *veto*, qui lui permettait de rayer les candidats, excepté trois ; de son côté, le gouvernement donna, conformément au concile de Trente, libre communication avec Rome ; plus tard cependant, on y mit obstacle.

Le Hanovre reçut en 1824 deux évêchés : Hildesheim et Osnabrück ; là aussi, Rome autorisa le *veto*. La Saxe avait un vicariat dès 1816. Le vicariat du nord comprenait Hambourg, Brême, Lubeck, le Mecklembourg, le Danemark et le Holstein ; le premier vicaire M^{sr} Laurent ne fut pas accepté⁴.

1. LERCHENFELD, *Zur Geschichte des Bayerischen Konkordates*, Nördlingen, 1883. — 2. Constit. *Provida solersque* du 16 août 1821. — 3. Constit. *Ad Dominici gregis custodiam* du 11 avril 1827. — 4. MÖLLER, *Leben und*

La **Prusse** conclut avec Rome en 1821 un concordat ¹ qui érigea l'archevêché de Cologne, avec les évêchés de Trèves, Munster et Paderborn ; l'archevêché de Posen-Gnesen avec l'évêché de Culm, Ermeland et Breslau demeurèrent exempts. L'exécution du concordat resta longtemps fort incomplète : d'abord la dotation promise se fit attendre, on ne donna jamais aucun immeuble, mais la caisse de l'État paya seulement une somme qui diminuait selon la valeur de l'argent ; ce qui rendait l'Église entièrement dépendante de l'État.

3^e Vers 1830, commença au sujet des **mariages mixtes** ² une lutte violente qui bientôt, en Prusse et ailleurs, porta le trouble dans tous les esprits. En 1825, le gouvernement étendit son ordonnance de 1803, relative aux mariages mixtes, à la **Westphalie** et aux **provinces rhénanes** et déclara que l'engagement des futurs époux, touchant l'éducation de leurs enfants (en usage depuis 1803), n'obligerait plus. Naturellement, après cette ordonnance, les curés exigèrent l'éducation catholique de tous les enfants ; le gouvernement admonesta les évêques qui demandèrent au roi que le pape décidât la question ; le pontife envoya aux évêques des provinces du Rhin un bref en date du 25 mars 1830 ³, où il exposait les règles canoniques relatives aux mariages mixtes sans rien céder des prescriptions ecclésiastiques. L'archevêque de Cologne, comte von Spiegel, se montra lâche ; il conclut avec le gouvernement un *accord secret* pour expliquer le bref dans le sens gouvernemental et gagna à son parti les évêques de Trèves, Munster et Paderborn ; néanmoins le résultat de cet accord fut médiocre, parce que la plupart des curés s'opposèrent à leur évêque et s'attachèrent au vrai sens du bref ; une grande effervescence s'en-

Briefe von J. Th. Laurent Titularbischof v. Chersonnes, Apost. Vikar von Hamburg-und Luxemburg, 3 vol., Trèves, 1887. — 1. Constit. *De salute animarum* du 14 juillet 1821. — 2. MAURENBRECHER, *Die preussische Kirchenpolitik und der Kölner Kirchenstreit*, Stuttgart, 1881. — 3. Constit. *Litteris altero abhinc anno* du 25 mars 1830.

suivit. En 1836, Clément-Auguste de Droste-Vischering devint archevêque de Cologne; il était aussi énergique que son prédécesseur le comte von Spiegel était lâche. Ce dernier avait réglé avec Hommer, évêque de Trèves, que l'assistance passive des curés aux mariages mixtes, étant odieuse, serait limitée au cas dans lequel un catholique, par mépris formel de l'Église, contracterait un mariage de ce genre. Le curé ne devait pas, avant le mariage, demander dans quelle religion seraient élevés les enfants; nul prêtre ne pourrait, au confessionnal, réclamer l'éducation des enfants dans le catholicisme ni refuser l'absolution pour ce motif. Au contraire, M^{gr} Droste-Vischering imposa de suite aux curés, en cas de mariages mixtes, la demande de l'éducation catholique des enfants, comme condition *sine qua non*. Les curés obéirent, mais le gouvernement s'y opposa (17 sept. 1837) et voulut exiger que l'archevêque s'en tint à l'accord secret de 1834. L'archevêque ne cédant pas à cette exigence, et n'abdiquant pas sa dignité, comme le voulait le gouvernement, fut saisi à Cologne et amené de force à la forteresse de Minden (20 novembre 1837). Dès le 10 décembre, Grégoire XVI, dans une Allocution¹ envoyée à tous les gouvernements, même à celui de la Prusse, protesta contre cette violation du droit. Le gouvernement prussien embarrassé essaya de se justifier auprès des souverains², mais le Saint-Siège rendit publics tous les actes de cette affaire et convainquit de son bon droit toutes les cours catholiques³. On écrivit beaucoup pour et contre, mais ce qui fit le plus d'impression fut l'*Athanasius*⁴ de Joseph de Görres qui, avec un incomparable talent, prouva le bon droit de l'archevêque; les évêques de Munster et de Paderborn se joignirent à leur métropolitain, tandis que le chapitre de Cologne se mettait

1. Tüb. Quartalschrift, année XIX, p. 193 ss. — 2. Darlegung des Verfahrens der preussischen Regierung gegen den Erzb. von Köln, Berlin, 1837. — 3. Esposizione dei fatti documentata su quanto ha preceduto e seguito la deportazione di monsignor Droste, Arcivescovo di Colonia. — 4. Ratisbonne, 1838.

lâchement du côté du gouvernement; ce dernier subit néanmoins une éclatante défaite.

Par le bref de Grégoire XVI et les démêlés de Cologne, les **provinces de l'Est**¹ avaient été mises en éveil et abandonnèrent la pratique exigée en 1803 par le gouvernement, et qui leur parut illicite. L'archevêque de Posen-Gnesen, Martin de Dunin, et les évêques de Culm et d'Ermeland refusèrent d'obéir au gouvernement; tous trois écrivirent à leur clergé un mandement qui défendait sous peine d'excommunication tout mariage mixte, sans engagement préalable pour l'éducation catholique des enfants; l'archevêque fut déposé et enfermé six mois dans une forteresse; alors survinrent une protestation et une interdiction de la part de Rome². Le roi reconnut peu à peu qu'il avait eu tort. Son fils, Frédéric-Guillaume IV, rendit la liberté à l'archevêque de Posen-Gnesen, et donna à celui de Cologne un coadjuteur Jean de Geissel³ avec future succession; ce dernier fut institué par une lettre pastorale de M^{sr} Droste-Vischering qui se rendit ensuite à Rome où il fut reçu avec la plus grande distinction. Après avoir noblement refusé le chapeau de cardinal qui lui était offert avec beaucoup d'insistance, M^{sr} de Droste-Vischering revint finir ses jours à Munster⁴ († 19 octobre 1845).

En **Bavière** il y eut aussi des difficultés, lorsque le prince électeur Max Joseph demanda que, pour les mariages mixtes prohibés, on admît cependant les publications de bans et les dimissoires. Les évêques eurent la faiblesse d'en laisser la décision aux curés, de sorte que la manière d'agir fut bientôt différente (1819-1825). Enfin une scission se forma dans l'épiscopat bavarois : tandis qu'une partie (Munich, Ratisbonne, Passau) dé-

1. FRANZ, *Die gemischten Ehen in Schlessien*, Breslau, 1878. — 2. *Tüb. Quartalschrift*, t. XX, p. 720 ss. — 3. PFÜLF, *Cardinal von Geissel*, 2 vol., Frib.-en-Br., 1893-1896. — 4. CLEMENT AUGUST DE DROSTE-VISCHERING, *De la paix entre l'Église et les États suivie de quelques remarques sur l'exposé de Berlin*, Louvain, 1843.

fendait les droits de l'Église, l'autre (Wurtzbourg, Spire, Bamberg, Augsbourg et Eichstätt) faisait des concessions exagérées. Le bref pontifical du 27 mai 1832 apporta l'unité en précisant le devoir. Quant aux concessions faites en 1834, le gouvernement bavarois finit par s'en contenter (1838).

4° Le contre-coup de ces querelles se fit plus ou moins sentir dans les autres parties de l'Allemagne et même en Autriche, mais l'Église en sortit avec une plus grande liberté; non sans beaucoup de peines cependant, car après l'affaire des mariages mixtes, surgirent nombre d'**autres difficultés**. L'année 1848 ouvrit une ère de liberté; c'est pourquoi les évêques allemands se réunirent à Wurtzbourg sous l'archevêque de Cologne M^{gr} von Geissel¹; puis ils réclamèrent des gouvernements la pleine liberté de l'Église²; ce qui, dans le principe, fut en général refusé. Toutefois, comme les prélats exerçaient pratiquement leurs droits, et que par suite il y avait lutte en divers lieux, les États se ravisèrent : peu à peu l'accord se fit en Hesse-Darmstadt (1854), Wurtemberg (1857), Bade (1859) et Nassau (1861). Mais le gouvernement fit encore de l'opposition (M^{gr} von Ketteler et Herman von Vircari). En Bavière³ les princes étaient généralement bien disposés à l'égard de l'Église; il y eut seulement, en 1842, une lutte à l'occasion des funérailles de la reine protestante Caroline et de là résultèrent de longues querelles : le ministère Abel tomba par l'influence de Lola Montès, et Louis I^{er}, dominé par les libéraux, signa quelques décisions antireligieuses. En Autriche, il y eut, à partir de 1848, plus de liberté; François-Joseph abolit le *placet* (1850) et conclut avec Rome, en 1855, un concordat en vigueur pendant treize ans seulement

1. DUMONT, *Schriften und Reden von Joh. von Geissel*, 3 vol., Cologne, 1869-1870. — 2. SAUZE, *Pour la réorganisation catholique; l'assemblée épiscopale de Wurtzbourg. Préface de M. G. Goyau*, Paris, 1907. — 3. STRODL, *Kirche und Staat in Bayern, unter dem Minister Abel und seinen Nachfolgern*, Schaffhouse, 1849.

(1868) et qui fut aboli en 1870 sous prétexte que les relations du gouvernement ne pouvaient être les mêmes avec le pape *infaillible* ¹.

5° L'Église catholique n'a besoin que de la liberté; elle ne l'avait pas complète jusqu'au **Kulturkampf** ², mais néanmoins il lui en restait assez pour arriver à une vie florissante. De 1848 date l'existence des associations religieuses; cette même année fut fondé le *Piusverein* par le chanoine Lennig qui cherchait ainsi à favoriser la liberté de l'Église. Nombre d'associations analogues se formèrent et s'accrurent; à partir de 1858, elles tinrent annuellement leurs réunions générales ³ dans les principales villes d'Allemagne et d'Autriche. Après 1870 surtout, les réunions furent célèbres comme *Journées catholiques* allemandes. Cette même année, par suite du concile du Vatican et de la déclaration du dogme de l'infailibilité, l'opposition contre les catholiques fut portée au comble. Ceux-ci avaient pensé à leur défense : après quelques réunions préparatoires, les membres catholiques du « Landtag » formèrent, le 13 décembre 1870, « la Fraction » qui sur l'avis de Savigny et d'Auguste Reichensperger fut nommée le « **Centre** » ⁴.

Les principaux chefs étaient Windhorst ⁵, von Mallinckrodt, Auguste Reichensperger et son frère Pierre Reichensperger : les catholiques étaient donc armés pour la lutte qui éclata bientôt. A la tête du nouvel empire

1. En 1900, l'Autriche comptait 26.500.000 habitants, dont 20.661.000 catholiques. La Hongrie comptait 19.500.000 habitants, dont 10.179.033 catholiques. — 2. H. BRÜCK, *Geschichte der kath. Kirche in Deutschland*, t. IV, Mayence, 1901. — MAJUNKE, *Geschichte des Kulturkampfes in Preussen-Deutschland*, Paderborn, 1886. — SCHULTE, *Geschichte des Kulturkampfes in Preussen*, Essen, 1882. — PFÜLF, *Hermann von Mallinckrodt*, 2^e éd., Frib.-en-Br., 1901. — LUDWIG PASTOR, *August Reichensperger, 1808-1895. Sein Leben und sein Wirken auf dem Gebiet der Politik, der Kunst und der Wissenschaft*, 3 vol., Frib.-en-Br., 1899. — G. GOYAU, *Les origines du Kulturkampf allemand*, *Revue des Deux Mondes*, 1907. — 3. MARX, *Generalstatistik der katholischen Vereine Deutschlands*, Trèves, 1871. — KANNENGIESER, *Le Correspondant*, années 1898 et suivantes. — 4. MARTIN SPAHN, *Das Deutsche Centrum*, Mayence et Munich, s. d. — 5. HÜSGEN, *Ludwig Windhorst*, Cologne, 1907.

allemand, fondé le 18 janvier 1871, était le grand chancelier Othon de Bismarck; élevé dans l'ancienne idée de l'État omnipotent, il espéra, aidé des libéraux, des protestants et des vieux catholiques, pouvoir assujettir entièrement l'Église d'Allemagne à l'État. Le prétexte fut le dogme de l'infailibilité, déclaré par lui et les siens *dangereux pour l'État*. Tout d'abord le système de non-intervention par rapport à la question romaine fut présenté d'une manière agressive dans l'adresse du Reichstag à l'empereur; puis les articles 15 et 18 de la Constitution prussienne, qui sauvegardaient la liberté et l'indépendance des catholiques, cessèrent de figurer dans la Constitution impériale. Le 8 juillet 1871, on abolit pour la Prusse, en représailles surtout du *Syllabus* et de l'infailibilité, la partie catholique du ministère des cultes (instituée en 1841). Le 11 mars 1872 parut la loi qui plaçait toutes les écoles, même les séminaires, sous la surveillance de l'État. Par ailleurs, l'année précédente avaient été publiées deux lois d'empire : l'une appelée *Kanzelparagraph* (Loi muselière) menaçait de peines sévères tous les ecclésiastiques qui traiteraient en chaire une question relative à l'État; et l'autre contre les Jésuites, par laquelle étaient chassés de l'empire les Jésuites et toutes les congrégations jugées du même genre (Rédemptoristes, Lazaristes, Pères du Saint-Esprit, Dames du Sacré-Cœur). Pour se justifier auprès des autres gouvernements, Bismarck adressa, le 14 mai 1872, une circulaire à tous les ambassadeurs; il déclarait dangereux de reconnaître le pape, après la proclamation de l'infailibilité, parce que désormais les évêques ne seraient plus que ses instruments. C'est alors qu'il terminait un discours au Reichstag par ce mot fameux : « Nous n'irons pas à Canossa. » Pie IX protesta, le 24 juin 1872, dans son allocution au *Leseverein* allemand; l'assemblée des évêques éleva aussi sa voix pour protester le 20 septembre; tout fut inutile.

En 1873, commença réellement la persécution, annoncée par le docteur Virchow (17 janvier 1873) sous le nom de

« Kulturkampf » ; comme raison de cette lutte, Bismarck donna « la formation du puissant parti du centre » ; le comte von Roon, « l'infailibilité » ; le docteur Falck, ministre des cultes et bras droit de Bismarck, « la difficulté de la situation ecclésiastique depuis 1848 » ; la véritable raison était la haine de tous les partis contre l'Église. Le 4 avril 1873, on décida la révision des lois religieuses de l'État ; alors parurent les fameuses **Lois de mai**¹ de 1873-74 et surtout du 11 et du 14 mai 1873. Pour transformer les évêques et les prêtres en fonctionnaires de l'État, on exigea de tout candidat au sacerdoce un séjour de trois ans à l'université et un examen de « culture générale » (philosophie, histoire, littérature allemande) ; on obligea les évêques à déclarer à l'administration toute nomination d'ecclésiastique. Seule, l'autorité ecclésiastique allemande, à l'exclusion du pape, pouvait sévir contre les membres du clergé ; toutefois les ecclésiastiques avaient droit d'en appeler au tribunal royal érigé dans ce but et juge en dernier ressort (12 mai).

L'autorité ecclésiastique peut imposer seulement des peines spirituelles telles que l'excommunication et la suppression des droits et privilèges ecclésiastiques. La loi défend l'excommunication publique et la mise en interdit pour avoir exercé ses droits politiques ou avoir obéi aux lois de l'État (13 mai).

L'ecclésiastique qui déclare devant le juge vouloir abandonner son église, sera délivré de toutes les obligations ecclésiastiques (14 mai).

Une supplique des évêques, présentée avant la publication de la loi, resta sans effet. A une lettre autographe de Pie IX, Guillaume I^{er} répondit qu'il tenait les évêques pour des révoltés et les catholiques pour des ennemis. Sur ce, les évêques représentèrent au ministère impérial qu'ils ne *pouvaient* coopérer à l'exécution de ces lois. Les

1. SIEGFRIED, *Aktenstücke den preussischen Kulturkampf betreffend*, Frib.-en-Br., 1882. — RINTELEN, *Die Kirchenpolitischen Gesetze Deutschlands*, Paderborn-Münster, 1897.

chefs du centre combattirent aussi courageusement : « Jamais nous ne nous soumettrons à de telles lois » (H. von Mallinckrodt et Schorlemer-Alst) : « Nous devons, nous voulons et nous ferons une résistance passive » (Windhorst). Les évêques agissaient comme s'il n'y avait pas de loi ; les condamnations portées contre les prêtres et les évêques augmentaient chaque jour, mais par contre aussi, le Centre s'accrut aux élections du 12 novembre 1873.

Le 4 mai 1874, parut une nouvelle loi très perfide : les évêchés vacants ne devaient être administrés que par quelqu'un ayant prêté serment aux lois de mai ; si le chapitre refusait de se conformer à cette loi, l'évêché serait géré par une commission de l'État. La loi dite « *Loi barrière* » du 22 avril 1875 retira le traitement des ecclésiastiques qui refusaient le serment aux lois nouvelles. La loi du 13 mai 1875, contre les couvents, envoya en exil tous les religieux qui n'étaient pas voués au service des malades et mit leurs biens sous le séquestre de l'État ; le 20 juin 1875, on décréta que la décision dernière, au sujet des biens ecclésiastiques, reviendrait à l'État. La loi du 4 juillet concernant les vieux catholiques les mit en possession de plusieurs églises enlevées aux catholiques.

Peu à peu neuf sièges épiscopaux furent vacants ; trois évêques étaient morts, six déposés et cinq en prison ; près de mille paroisses étaient sans pasteurs, plus de deux mille prêtres subissaient l'amende ou la prison. Quoique le gouvernement ne vît pas d'issue à cette longue résistance passive, qu'il dût naturellement fermer les yeux sur bien des choses, et que dans les cercles protestants le mécontentement commençât à paraître, une révision des lois de mai restait encore « indiscutable ». Le 7 février 1878, Pie IX mourut, et Léon XIII annonça à l'empereur son élévation et en même temps exprima sa douleur de la persécution. Le prince héritier était disposé à la pacification ; d'autre part une nouvelle majorité s'était constituée au Reichstag, formée du centre et des conservateurs. A l'étonnement général, Bismarck entama des pourparlers

avec Masella, nonce à Munich. Le Dr Falck fut remplacé au ministère des cultes, le 14 octobre 1879, par Puttkammer : dans l'automne de cette même année, Bismarck eut à Gastein une entrevue avec Jacobini, nonce à Vienne, et commença dès lors avec lenteur son voyage vers Canossa. Les trois lois de 1880, 1882 et 1883 pourvurent à l'administration des évêchés ; ceux de Cologne (1885) et de Posen (1886) furent rétablis les derniers. Déjà en 1882, la légation auprès du Saint-Siège avait été restaurée. Deux lois de 1886 et 1887 annulèrent presque entièrement les lois de mai ; il n'en est resté que l'état civil et l'abolition des articles de la Constitution de 1850 ; lorsque en 1890 Guillaume II dispensa les élèves en théologie du service militaire actif en temps de paix, on était enfin parvenu à Canossa. En 1891, l'argent retenu fut payé ; en 1894, les Rédemptoristes furent de nouveau acceptés ; la loi contre les Jésuites ne devait être abolie partiellement qu'au siècle présent. Bismarck, le principal auteur des lois de mai, avait déjà reçu sa récompense ; à la suite d'un désaccord avec l'empereur en 1890, il dut se retirer et resta jusqu'à sa mort (1898) dans son domaine de Friedrichsruh¹. Son successeur le comte de Bülow a gouverné avec le centre jusqu'en 1906, époque où il est arrivé à obtenir une coalition instable entre libéraux et conservateurs².

§ 171. — L'Église catholique dans les Pays-Bas³.

1° A une heure critique, le congrès de Vienne réunit la Hollande et la Belgique. Guillaume I^{er}, de la

1. *Denkwürdigkeiten des Fürsten Chlodwig zu Hohenlohe-Schillingfürst, im Auftrage des Prinzen Alexander zu Hohenlohe-Schillingfürst*, FRIEDRICH CURTIUS, 2 vol., Stuttgart et Leipzig, 1907. — 2. En 1900, l'empire allemand comptait 56.367.178 habitants, dont 20.321.411 catholiques. — 3. P. ALBERS S. J., *Geschiedenis van het herstel der Hiërarchie in de Nederlanden*, 2 vol., Utrecht, 1903-1904. — DE GERLACHE, *Histoire du Royaume des Pays-Bas (1814-1830)*, 3 vol., Bruxelles, 1859. — CH. TERLINDEN, *Guillaume I, roi des Pays-Bas, et l'Église catholique en Belgique (1814-1840)*, 2 vol., Paris, 1906.

maison d'Orange, fut constitué roi de ces deux peuples différents de caractère, de religion et de tendances. Malheureusement il subissait l'influence de quelques incrédules belges, catholiques de nom, et des calvinistes hollandais fanatiques, tous d'accord pour opprimer la foi romaine ; la constitution de 1815 respirait déjà un esprit anticatholique. Elle était unanimement approuvée en Hollande, tandis que le clergé de Belgique portait plainte au roi et déclarait cette loi hostile à l'esprit de l'Eglise et aux décrets du concile de Trente ; malgré l'opposition des évêques, la constitution fut introduite dans le pays : c'était vouloir perdre la Belgique. Tandis que l'ambassadeur néerlandais cherchait à faire accepter à Rome une organisation impossible de l'Eglise des Pays-Bas, dans ce royaume, le peuple était tracassé par des décrets tyranniques : les écoles moyennes et les écoles supérieures reçurent pour professeurs des créatures du gouvernement ; aucun ordre religieux ne put admettre de novices ; les associations catholiques furent supprimées ; les évêques et les prêtres dévoués au Saint-Siège eurent à traverser toutes sortes de difficultés. A la demande de Guillaume I^{er}, le plénipotentiaire pontifical Nasalli vint à la Haye en 1823, pour conclure un Concordat ; les ministres craignirent que cet acte ne fût « principalement dans l'intérêt du pape et du clergé », et trouvèrent plus opportun de régner par la terreur, plutôt que par la clémence. Ils préférèrent édicter une loi qui forçait les ecclésiastiques à obéir sous peine d'emprisonnement. De 1815 à 1830 la règle adoptée fut de mettre les catholiques à l'arrière-plan, quant aux fonctions et aux grades civils et militaires. Les années de 1823 à 1826 furent marquées par la suppression des séminaires, ce qui blessa profondément les catholiques ; par l'érection du funeste *collège philosophique*, sorte de *séminaire général*, entièrement administré par le gouvernement, dont la doctrine n'était pas pure et qui n'était pas capable de former le clergé. En 1826, Guillaume I^{er}, secondé par le ministre Van Maanen, tenta de donner à ses sujets

une organisation schismatique, ce fut d'ailleurs sans succès. Le besoin pressant d'un concordat eut pour conséquence l'envoi à Rome du comte de Celles qui, malgré tous les obstacles, réussit à conclure en six mois le concordat de 1827 ; là surtout furent visibles les bonnes intentions du roi : le concordat de 1801, qui avait déjà force de loi dans les provinces du sud, serait accepté aussi pour les provinces du nord. Chaque évêché aurait un chapitre et un séminaire ; l'église métropolitaine serait Malines, les évêchés suffragants : Liège, Namur, Tournai, Gand, Bruges, Amsterdam et Bois-le-Duc. Mais il était trop tard ; l'activité du perspicace internonce M^{sr} Capacini fut impuissante, et l'organisation des provinces du nord fut empêchée par la Révolution de 1830.

2° La **Belgique**¹, séparée de la Hollande, reçut un roi de la maison de Saxe-Cobourg, Léopold I^{er} (1831-1865), et une nouvelle constitution (1831) qui assurait la liberté du culte, celle de l'enseignement et des associations, et permettait ainsi à la vitalité catholique de s'épanouir pleinement dans ce pays. Les évêques instituèrent différents collèges et surtout l'université de Louvain (1835) qui réunit près de cent professeurs et 2.000 étudiants de divers pays, et a fait tant de bien pour la foi et la science. Les écoles normales pour instituteurs furent fondées en vue d'améliorer les écoles primaires confiées pour la plupart à des congrégations religieuses : les Jésuites se sont voués à l'enseignement moyen, les frères de l'instruction chrétienne à l'enseignement primaire. Presque tous les pensionnats de jeunes filles sont aux mains des religieuses. La liberté d'association a permis aux différents ordres religieux de se livrer librement à leur ministère ; elle a offert un asile assuré, en 1902, aux congrégations françaises persécutées dans leur pays.

En 1830 tous les Belges s'étaient unis contre la domination étrangère ; mais les partis, coalisés pour lutter, se

1. Cf. T.-J. LAMY, art. *Belgique*, dans le *Dict. de Théol. cath.*

séparèrent bientôt. Dès 1831, un groupe de libéraux avait fondé le journal l'*Indépendance*, qui, sous prétexte de garantir l'indépendance du pouvoir civil, ne cherchait qu'à rogner les libertés de la société religieuse. Le parti catholique ayant fondé l'université de Louvain, le parti libéral fonda celle de Bruxelles.

Pendant une dizaine d'années, le roi évita systématiquement de former un ministère de parti, appelant de préférence au pouvoir des hommes d'opinions intermédiaires. En 1842 fut votée la loi sur l'instruction qui déclarait l'enseignement religieux obligatoire dans l'école publique et le confiait à l'Église. Depuis ce temps le pouvoir fut disputé entre deux partis nettement délimités et fortement constitués. Les catholiques eurent pour chefs van Bommel, le cardinal Sterkx, Malou, de Ram, premier recteur de l'université de Louvain. Les libéraux arrivèrent plusieurs fois au pouvoir; en 1879, le ministère Frère-Orban voulut établir l'enseignement primaire laïque. Dès que la loi eut été votée, les évêques se réunirent à Malines, condamnèrent officiellement la nouvelle législation, portèrent des peines sévères contre ceux qui fréquenteraient volontairement les écoles publiques et résolurent d'organiser un enseignement privé. Ce fut alors, de la part du clergé comme des fidèles, une énergie, un entrain et une générosité admirables. Les écoles improvisées par les catholiques réunirent bientôt 63 pour 100 de la population scolaire totale¹.

Le ministère, n'ayant pu obtenir du Saint-Siège le désaveu public de l'agitation catholique, retira l'ambassadeur de Belgique à Rome et renvoya le nonce (1880). Il préparait d'autres mesures de représailles, lorsqu'il fut renversé aux élections de 1884. Depuis cette époque, le parti catholique est toujours resté au pouvoir. Sa première œuvre fut de rétablir l'ancienne loi scolaire, sauf

1. MATTHIEU, *Enseignement primaire en Belgique*, *Compte rendu du III^e Congrès scientifique des catholiques*. Sc. hist., Bruxelles, 1893, p. 457 ss. — PIERRE VERHAEGEN, *La lutte scolaire en Belgique*, Gand, 1906.

quelques modifications, dont l'idée caractéristique est de laisser une grande autonomie aux communes.

Le parti catholique n'a jamais hésité à procurer les réformes demandées par la population. C'est ainsi qu'il a modifié la Constitution en 1893 pour accorder le suffrage universel, puis qu'il a procuré la stabilité des partis en lutte en établissant la représentation proportionnelle. Il a conduit le pays à une ère de prospérité indéniable¹. Il s'oriente actuellement dans un sens démocratique (jeune droite).

3° En **Hollande**, la séparation des provinces méridionales enleva aux provinces du Nord tout espoir de réorganisation religieuse; les catholiques restèrent sujets à l'arbitraire du gouvernement protestant; cela paraissait tout naturel, parce qu'il en était ainsi depuis près de trois cents ans. En 1840, lors du couronnement de Guillaume II, l'espérance revint : M^{sr} Capaccini, qui avait déjà négocié (1828-1830), entreprit de nouveau le voyage de la Haye en 1841; mais l'internonce n'avait pas encore mis le pied sur le sol néerlandais que l'effroi s'emparait du monarque devant la bruyante agitation des protestants. La mission hollandaise resta confiée à des archiprêtres; le Brabant septentrional reçut deux vicariats apostoliques : Bois-le-Duc et Bréda; le Limbourg était, depuis l'année précédente, organisé de la même manière. L'esprit de liberté qui souffla sur l'Europe en 1848 eut l'avantage de rendre les protestants un peu plus tolérants. En 1847, le droit de *placet* fut rayé du Code; la même année, un grand nombre de notabilités laïques envoyèrent une adresse au pape pour demander le rétablissement de la hiérarchie; d'autres adresses vinrent aussi des vicaires apostoliques et, bientôt après, des membres catholiques des deux Chambres (1849-1851). Enfin, le 4 mars 1853, Pie IX signa le bref : *Ex quo die arcano* rétablissant la

1. SYLVAIN BALAU, *Soixante-dix ans d'histoire contemporaine de Belgique* (1815-1884), 4^e éd., Louvain, 1890. — WOESTE, *Vingt ans de polémique*, Bruxelles, 1885. — La Belgique possède 7.000.000 d'habitants tous catholiques, sauf 25.000 protestants ou juifs.

hiérarchie en Hollande : un archevêché à Utrecht, ayant pour suffragants Haarlem, Bois-le-Duc, Bréda et Ruremonde. Aussitôt le ministère Thorbecke tomba, et les violentes agitations d'Avril commencèrent. Les catholiques laissèrent passer l'orage et rétablirent petit à petit leur organisation ; comme vengeance des protestants, parut la loi contre les associations ecclésiastiques dont le principal article empêchait les évêques de s'installer officiellement à Utrecht et à Haarlem, mais qui fut annulé un peu plus tard (1868-72). Entre temps eut lieu la délimitation des paroisses et l'établissement des chapitres. En 1865, un concile provincial se réunit à Bois-le-Duc, et, en 1867, dans tous les diocèses eurent lieu des synodes diocésains. Dans la suite cependant, à la place du concile provincial, il devait y avoir une réunion annuelle des évêques ; pour l'assemblée diocésaine, une réunion présynodale. En 1857, la Hollande dut subir l'école neutre, et de là date la lutte pour l'enseignement catholique ; le 22 juillet parut le mandement des évêques au sujet de cet enseignement : la Hollande entra dans une voie de prospérité ; il y avait grand zèle pour la maison de Dieu ; bon nombre d'écoles catholiques et d'églises s'élevèrent bientôt. Les écoles primaires furent subventionnées par l'État en 1889, les supérieures, en 1905. La vie religieuse s'épanouit aussi et a produit des merveilles pour l'enseignement et le soin des malades. Le niveau de la science ecclésiastique s'élève peu à peu chez les séculiers et les réguliers¹.

4° Le grand-duché du **Luxembourg** avait été donné à la famille d'Orange-Nassau comme compensation des domaines allemands annexés à la Prusse. La révolution de 1830 coupa en deux ce pays, dont une partie est restée belge et fut rattachée au diocèse de Namur. L'autre partie fit partie de la Confédération germanique, tout en restant soumise à Guillaume III. A la mort de ce dernier (1890), sa fille hérita des Pays-Bas, mais le grand-duché,

1. En 1902, la Hollande comptait 1.790.000 catholiques sur 5.347.172 habitants.

héréditaire seulement dans la ligne masculine, passa à son agnat le plus proche, le duc de Nassau. Il avait reçu en 1841 un vicaire apostolique qui dut s'enfuir en 1848. Luxembourg fut érigé en évêché (1870).

§ 172. — L'Église catholique en Angleterre, Irlande et Écosse¹.

1° En **Angleterre**, sous le roi Georges III (1760-1820), le nombre des catholiques était fort restreint; ils vivaient dans un état de dure oppression. A la fin du XVIII^e siècle, ils n'étaient pas même 70.000; c'est alors que leur vint le salut. A la suite de la guerre de l'Indépendance américaine et de la Révolution française, la persécution cessa; néanmoins l'égalité avec les protestants se fit encore longtemps attendre. Par ailleurs, le peuple irlandais se réveilla sous la direction d'**O'Connell** qui finit par conquérir, après une lutte prolongée, l'égalité civile pour tous les catholiques de la Grande-Bretagne (1829). Cette victoire eut une grande influence sur l'épanouissement du catholicisme en Angleterre; peu à peu les lois d'ost-racisme, existant depuis des siècles, furent retirées. Le **mouvement d'Oxford** y contribua beaucoup (puseyisme, tractarianisme). Depuis longtemps déjà un grand mécontentement existait dans la *Haute Eglise* anglicane; tandis qu'une partie se tournait vers le christianisme libéral, l'autre passait au catholicisme; le centre de ce parti était surtout Oxford où **Pusey** et **Newman**²

1. P. THUREAU-DANGIN, *La Renaissance catholique en Angleterre au XIX^e siècle*, 3 vol., Paris, 1902-1905. — J. BLÖTZER, *Die Katholikenemancipation in Grossbritannien und Irland*, Frib.-en-Br., 1905. — W. CHURCH, *The Oxford movement, Twelve years (1833-1845)*, Londres, 1899. — A. B. DONALDSEN, *Five great Oxford leaders, Keble, Newman, Pusey, Liddon and Church*, Londres, 1900. — AMHERST, *History of catholic emancipation and the progress of the catholic church in the British isles*, 2 vol., Londres, 1886. — BELLESHEIM, *Geschichte der Katholischen Kirche in Irland*, 3 vol., Mayence, 1890-1891. — *Geschichte der Katholischen Kirche in Schottland*, 2 vol., Mayence, 1883. — 2. HUTTON, *Cardinal Newman*, Londres, 1891. — LUCIE FÉLIX-FAURE, *Newman, sa vie, ses œuvres*, Paris, 1904. — BRÉMOND, *Newman, Essai de biographie psychologique*, Paris, 1907.

fondèrent en 1833 les *Tracts for the times*, rétablirent les cérémonies catholiques et célébrèrent le culte divin sur des autels ornés et dans de riches églises (ritualisme). Des hommes illustres (Newman, Faber, Henri et Robert Wilberforce, Allies, Manning¹, etc.) passèrent au catholicisme, ainsi que beaucoup d'autres, attirés par leur exemple ; Gladstone, longtemps indécis, perdit enfin courage². Par le bref *Universalis Ecclesiae* du 29 septembre 1850, Pie IX rétablit la hiérarchie en Angleterre et institua l'archevêché de Westminster avec douze suffragants, ce qui provoqua une grande surexcitation chez les protestants (*no popery*).

En 1851, le Parlement défendit aux évêques de prendre le titre épiscopal d'une ville épiscopale anglicane, de porter l'habit ecclésiastique, etc. Le premier archevêque, cardinal Wiseman³, écrivit au peuple anglais un manifeste qui fit une profonde impression et amena de nombreuses conversions. Dès 1852, un concile provincial se tint à Oscott. Wiseman montra une très fructueuse activité, continuée après sa mort (1865) par son successeur Manning. La vie religieuse, malgré beaucoup d'oppositions, fleurit en Angleterre : les religieux, dont l'activité est très grande pour la science, l'enseignement et le ministère des âmes, sont dépassés en nombre par les religieuses qui s'occupent presque exclusivement de soigner les malades et de diriger les écoles primaires et les pensionnats. Les conversions continuent toujours en Angleterre ; le nombre des évêchés s'élève actuellement à quinze. Pour une conversion en masse, ou pour l'union avec Rome, le peuple anglais n'est pas encore mûr. Cependant les idées de tolérance ont fait des progrès et bien des préjugés contre le papisme sont tombés.

S'il est faux que la reine Victoria fût secrètement convertie au catholicisme, comme on l'a prétendu, elle a du

1. PURCELL, *Life of cardinal Manning*, Londres, 1869. — HEMMER, *Vie du cardinal Manning*, Paris, 1898. — 2. JOHN MORLEY, *The life of William Ewart Gladstone*, 2 vol., Londres, 1903. — 3. WARD, *Life and times of cardinal Wiseman*, 1 vol., Londres, 1897, trad. par CARDON, 2 vol., Paris, 1900.

moins montré pendant son long règne une grande impartialité en matière religieuse. Son fils, Édouard VII, a supprimé lors de son couronnement les cérémonies particulièrement offensantes pour les convictions de ses sujets catholiques, dont le loyalisme est hors de conteste. En 1908, se tint à Londres un Congrès Eucharistique qui réunit plusieurs cardinaux, des centaines d'évêques et des prêtres sans nombre venus de tous les points de la catholicité. Le premier depuis Pole, le cardinal légat Vannutelli a mis le pied sur le territoire britannique, au milieu du respect et de l'estime de la grande majorité du peuple anglais.

2° Sous le roi Georges III, le premier qui ne persécuta pas l'Irlande, cette contrée progressa et reçut le droit d'élection *active* (1792-1793). L'émancipation, favorisée par le vice-roi Fitzwilliam, fut entravée par Pitt. Au début du xix^e siècle commença l'activité d'O'Connell¹ (1847) qui fonda l'*Association catholique* et lutta contre la ligue des Orangistes. Élu au Parlement en 1828, il obtint enfin cette même année pour son peuple : l'émancipation, le droit de siéger au Parlement et d'exercer des fonctions de l'État; le serment civique ne fut plus exigé par l'hostilité anticatholique. En 1838, l'Irlande fut délivrée du pesant fardeau des dîmes; alors commença la lutte pour le gouvernement autonome (*repeal-association*); O'Connell, condamné à la prison en 1844, fut mis en liberté après son appel à la Chambre des Pairs. Il mourut à Gênes en 1847; O'Brien continua la lutte. Le capucin Mathew fit beaucoup de bien en instituant des sociétés de tempérance. Le bill de Gladstone (1868) abolit l'église d'État anglo-irlandaise. Malgré la diminution que produisait l'émigration irlandaise, l'Église enfin rendue à la liberté connut une ère de prospérité. L'université catholique de Dublin, la presse bien dirigée et l'enseignement meilleur donné au clergé élevèrent peu à peu le niveau du peuple catho-

1. BAUMSTARK, O'Connel, Frib.-en-Br., 1873.

lique, déprimé jusque-là par la misère, la souffrance et l'injustice.

3° La persécution s'arrêta en Écosse, lorsque Napoléon tourna ses regards conquérants vers la Grande-Bretagne. Vers 1800, le nombre des catholiques était peu considérable; ils avaient pour seuls pasteurs 3 évêques missionnaires et 40 prêtres. Grâce au zèle des missionnaires et à l'immigration irlandaise, l'Église d'Écosse crût toujours, si bien que, vers 1827, on évaluait les catholiques à 70.000; là encore, bien qu'à grand'peine, on fit pénétrer le bill d'émancipation (Wellington, Peel). Cependant les couvents étaient encore interdits, les écoles ne recevaient aucun subside et les catholiques devaient payer une redevance annuelle aux presbytériens. En 1832, on put fonder un premier couvent de religieuses, qui édifia tout Édimbourg par son dévouement. Le cardinal Wiseman, dès 1864, commença à traiter du rétablissement de la hiérarchie en Écosse, et le cardinal Manning fit de même en 1868; Pie IX consentit seulement en 1877, mais sa mort arriva au moment où tout était préparé. Dans la première année de son pontificat, Léon XIII publia la Bulle *Ex supremo Apostolatus apice*, instituant en Écosse deux archevêchés : Édimbourg et Glasgow : le premier a quatre évêchés suffragants; le second n'en a aucun et ne comporte qu'un titre honorifique. Alors disparut aussi la prescription haineuse en vertu de laquelle tous les mariages des dissidents, même ceux des catholiques, devaient être publiés par le clergé de l'Église d'État ¹.

1. THEINER, *Sammlung einiger wichtigen Aktenstücke zur Geschichte der Katholiken in England*, Mayence, 1838. — LILLY-WALLIS, *Manual of the law affecting catholics*, Londres, 1893. — La Grande-Bretagne comptait, en 1903, 42.522.926 habitants, dont 5.250.000 catholiques : 1.500.000 en Angleterre, 433.000 en Écosse, les autres en Irlande.

§ 173. — L'Église catholique en Russie et en Scandinavie¹.

1° La **Russie** ne possède guère de catholiques que dans les provinces de l'Ouest appartenant autrefois à la Pologne; les catholiques y ont beaucoup souffert depuis plus de trois cents ans. La persécution commença lorsque les schismatiques *Ruthènes*, sous l'influence des Jésuites², se réunirent définitivement à l'Église romaine, en 1595, par l'*Union de Brest*³; la Pologne avait maintenant des catholiques de rit latin et de rit grec (*Ruthènes*). Cette union était difficilement supportée par les schismatiques. En 1623, le pays des Ruthènes fut dévasté et leur archevêque, saint Josaphat, massacré par les Cosaques; leur Église n'eut plus qu'une vie languissante jusqu'à ce que Jean Sobieski (1674-1696) eût ranimé l'esprit catholique. Le schisme perdit en considération, et, en 1710, tout le clergé ruthène s'unit à Rome; cette union fut confirmée au synode de Samost (1720) où assistèrent 8 évêques et 200 ecclésiastiques, présidés par le nonce apostolique.

Une nouvelle ère de persécution s'ouvrit à la suite du partage de la Pologne (1772-1795); quoique la Russie eût promis de protéger les catholiques des deux rites, le contraire eut lieu. Catherine II (1762-1796) supprima 10.000 paroisses et 150 couvents et força 8 millions d'unionistes à embrasser le schisme. Paul I^{er} (1796-1801) et Alexandre I^{er} (1801-1825) se montrèrent plus tolérants à

1. PIERLING, *La Russie et le S.-Siège*, 4 vol. parus, Paris, 1896-1907. — THEINER, *Neueste Geschichte der kath. Kirche in Polen und Russland*, Augsburg, 1841. — WILBOIS, *L'avenir de l'Église russe*, Paris, 1907. — A. PALMIERI, *La chiesa russa*, Florence, 1908. — GONDAL, *L'Église Russe*, Paris, 1901. — P. LESCOEUR, *L'Église catholique en Pologne sous le gouvernement russe (1772-1875)*, 2 vol., Paris, 1876; — *L'Église catholique et le gouvernement Russe*, Paris, 1903. — PELECZ, *Geschichte der Union der ruthenischen Kirche mit Rom*, 2 vol., Vienne, 1870-1880. — LIBOWSKI, *Geschichte des allmählichen Verfalles der unierten ruthenischen Kirche im 18 und 19 Jahrhundert*, 2 vol., Posen, 1885-1889. — 2. STANISLAUS ZALENSKI, *Hist. Societatis Jesu in Polonia 1555-1905, polonico idioma annis 1896-1906 conscripta*, t. I, cap. IX. — 3. E. LIKOWSKI, *Die ruthenisch-römische Kirchenvereinigung genaunt Union zu Brest*, Frib.-en-Br., 1904.

l'égard des catholiques; le premier surtout était favorablement disposé, il rétablit les évêchés, protégea les ordres religieux; mais ceci ne put durer longtemps, car le clergé schismatique et surtout l'indigne Siestrencewics, métropolite de Mohilew, se montrèrent fanatiques à l'excès. Le *collège catholique romain* d'Alexandre I^{er} ne put être approuvé par le pape, parce que l'administration des catholiques était en grande partie confiée aux fonctionnaires civils et schismatiques. En 1820, les Jésuites furent chassés de Russie. Nicolas I^{er} (1825-1855) tyrannisa les catholiques, abolit les couvents, ferma les écoles catholiques et contraignit les Ruthènes à passer au schisme; les Latins aussi furent durement traités. L'entrevue de l'empereur (1845) avec Grégoire XVI eut pour résultat un concordat (1847) qui ne fut pourtant pas exécuté. Alexandre II (1855-1881) voulut même ramener de force les latins à l'Eglise russe et employa, pour y parvenir, l'exil, la prison et la mort; il supprima deux évêchés¹. Alexandre III, (1881-1894) conclut un nouveau concordat qui fut bientôt en grande partie lettre morte. Sous Nicolas II (1894) la tyrannie gouvernementale resta d'abord en vigueur, mais la funeste guerre avec le Japon (1903) et les agitations à l'intérieur de l'empire apportèrent quelques modifications. Depuis 1905, il n'y a plus de peines édictées contre ceux qui abandonnent le culte national, ni contre ceux qui administrent les sacrements aux convertis. Il y eut aussi un commencement d'égalité civile, bientôt suivi d'un nouveau rapprochement avec l'Eglise catholique romaine².

2° Le **Danemark** abolit en 1847 les lois de persécution et donna aux catholiques la liberté du culte et l'égalité civile. Il y a dans le royaume au moins 5.000 catholiques qui jouissent d'une grande liberté religieuse; les missions peuvent se faire partout sans entraves. La ville de Copenhague possède un évêché,

1. *Archiv für Kirchenrecht*, t. XXXIX, p. 428 ss.; t. XLII, p. 447 ss. —

2. La Russie comptait, en 1897, environ 102 millions d'habitants, dont 11.326.804 catholiques et 80 millions de schismatiques.

plusieurs paroisses, un important collège de Jésuites. Les sœurs de Saint-Joseph (de Chambéry) sont nombreuses et s'occupent de toutes les œuvres charitables (orphelinats, ouvroirs, pensionnats, hôpitaux, etc.).

3° La **Suède** obtint pour la première fois en 1873 la liberté du culte, mais non d'une façon complète. Il y a environ 1.500 catholiques. Les proclamations pour les mariages catholiques doivent se faire au temple protestant. Quelques grandes familles sont catholiques; mais il n'y a aucune institution, aucun ordre religieux reconnu par le gouvernement. L'évêque réside à Stockholm ¹.

4° La **Norvège** compte aussi 1.500 catholiques environ; il y a un vicaire apostolique à Christiania et de nombreuses stations catholiques, parmi lesquelles celle d'Hammerfest (Notre-Dame du Saint-Rosaire), la ville la plus septentrionale, où l'on va admirer le soleil de minuit. Partout la plus grande liberté est accordée aux catholiques, qui voient même leurs églises et autres immeubles confessionnels exempts de presque tous les impôts; tous les ordres et congrégations religieuses sont acceptés, sauf les Jésuites. Les sœurs de Saint-Joseph (de Chambéry) et les autres qui se dévouent aux œuvres charitables font beaucoup de bien et jouissent de l'estime et de l'affection générale; elles desservent un magnifique hôpital à Christiania.

§ 174. — L'Église catholique en Amérique ².

1° Le nord de l'Amérique avait été peuplé par des hommes qui avaient dû subir l'exil pour leurs convictions religieuses, catholiques et épiscopaliens d'Angle-

1. L. CROUZIL, *Le Catholicisme dans les pays scandinaves*, 2 vol., Paris, 1902 — 2. O'GORMAN, *A history of the Roman Catholic Church in the United States*, New-York, 1895 (9^e vol. de la collection *American Church history series*, 12 vol.). — VICOMTE DE MEAUX, *L'Église catholique et la liberté aux États-Unis*, Paris, 1893. — ZIMMERMAN, *Die Universitäten in den Vereinigten Staten. Ein Beitrag zur Culturgeschichte*, Frib.-en-Br., 1896. — MARKHAM, *History of Peru*, Chicago, 1892. — G. ANDRÉ, art. *Amérique (États-Unis d')*, dans le *Dict. de Théol. cath.*

terre, puritains d'Écosse, réformés des Pays-Bas, huguenots de France. Chose curieuse! Ils apportèrent avec eux l'intolérance religieuse qu'ils auraient dû détester. La guerre pour l'indépendance (1776) força les différents groupes à s'unir contre l'oppresseur commun et leur procura la liberté. La constitution des **États-Unis** dit : « Le Congrès ne doit publier aucune loi qui rende un culte religion d'État, ou qui en entrave le libre exercice. » L'Union accorda aux ecclésiastiques de toutes les confessions l'exemption du service militaire, et à toutes les possessions ecclésiastiques la décharge des impôts, mais chaque confession doit pourvoir aux besoins de son culte. Cette liberté suffisait à l'Église catholique pour s'étendre et prospérer; le premier évêché fut érigé à Baltimore, en 1789, et le premier titulaire fut John Carroll, membre de la société de Jésus, alors supprimée. Le nombre des catholiques augmenta beaucoup par la conversion des protestants et des nègres et surtout par l'immigration; les ouvriers de cette vigne du Seigneur vinrent aussi, dans le principe, en grande partie d'Europe : tous les ordres et les congrégations religieuses y ont travaillé avec zèle. En 1808, Pie VII divisa la province de Baltimore devenue trop considérable et lui adjoignit 4 évêchés suffragants : New-York, Philadelphie, Boston et Bardstown. En 1829, l'Amérique comptait déjà huit évêques qui se réunirent en synode cette même année; les conciles provinciaux organisèrent l'Église américaine, toujours en progrès. En 1866, le dixième concile provincial se réunit à Baltimore. Il y eut aussi des conciles nationaux qui conservèrent l'unité dans les efforts et la pratique, et prirent beaucoup de décisions salutaires; le premier eut lieu en 1852, le second en 1866 et le troisième en 1884¹. Dans ces réunions, on régla l'érection des nouveaux évêchés, la question des mariages mixtes et celle des écoles neutres. L'Église

1. *Acta et decreta concilii plenarii Baltimorensis tertii*, Baltimore,

s'accrût rapidement : dès le milieu du ^{xix}^e siècle, il y avait 6 provinces ecclésiastiques et à la fin du même siècle, 14 avec 73 évêchés¹. L'évêque de Baltimore reçut en 1868 la dignité de Primat; il y a de nombreux séminaires pour la formation du clergé et il existe, depuis 1889, une université catholique à Washington. La vie religieuse est florissante en Amérique : presque tous les ordres religieux d'hommes y sont représentés et travaillent activement au ministère des âmes et à l'enseignement; les religieuses sont en nombre considérable; en 1895, New-York comptait 29 maisons de sœurs, et Chicago 57. Les écoles catholiques ne pouvaient suffire pour tous les enfants catholiques, c'est pourquoi le légat Satolli permit, en 1892, la fréquentation des écoles publiques moyennant certaines conditions déterminées. Les catholiques eurent à souffrir quelque temps du fanatisme populaire; plus dangereuses encore étaient l'initiative excessive des laïques et l'indépendance des conseillers ecclésiastiques à l'égard des évêques; ceux-ci sont parvenus à garder pourtant la haute main et l'autorité suprême sur les biens ecclésiastiques².

2° Le **Canada**³ reçut de la France la foi catholique, par Jacques Cartier (1535), Samuel de Champlain (1603), les Récollets (1615), les Jésuites (1625), les Sulpiciens (1657). Le traité d'Utrecht (1713) avait cédé à l'Angleterre l'Acadie, Terre-Neuve et la baie d'Hudson; le traité de Paris (1763) lui livrait le Canada; une période de luttes allait s'ouvrir qui dura jusqu'en 1774. L'*Acte de Québec* assura la fidélité des Canadiens au moment où les colonies anglaises d'Amérique commençaient à se révolter. En 1793, trente-quatre prêtres français vinrent augmenter les rangs trop peu nombreux du clergé canadien. Les tentatives du gouvernement anglais pour réduire en sujétion l'Église catholique furent déjouées par la calme fermeté

1. L. W. BACON, *A history of American Christianity*, New-York, 1897. —

2. En 1904, les États-Unis comptaient 86.900.000 d'habitants, dont 10.000.000 de catholiques. — 3. Cf. A. FOURNET, art. *Canada (catholicisme)*, dans le *Dict. de Théol. cath.*

de Plessis, évêque de Québec (1806-1825). Le loyalisme des Canadiens dans la guerre de l'Angleterre contre les États-Unis (1812) augmenta encore le prestige du catholicisme et lui attira les faveurs de la métropole. L'acte d'union du Haut-Canada et du Bas-Canada, voulu par les protestants pour nuire aux catholiques canadiens français, ne servit qu'au progrès du catholicisme en lui accordant la liberté désirée. L'université Laval fut inaugurée le 21 septembre 1854 et fut érigée canoniquement en 1876. Plus tard, elle fut dédoublée dans les deux grands centres intellectuels de Québec et Montréal (1889). Les progrès incroyables accomplis en un siècle seront indiqués par quelques chiffres : en 1784, 130.000 catholiques en un seul diocèse; en 1844, l'archevêque de Québec a 3 suffragants pour 600.000 fidèles; aujourd'hui, il y a 9 provinces ecclésiastiques, comprenant 23 évêchés, 4 vicariats et une préfecture apostolique, et plus de 2 millions 240.000 catholiques : progression qui ne peut pas s'expliquer uniquement par l'accroissement normal de la population.

3° Dans l'**Amérique centrale**¹ vient en première ligne le **Mexique** qui suivit, en 1820-21, l'exemple de l'Amérique du Nord, et se sépara violemment de l'Espagne. Depuis ce temps, le pays fut en proie aux agitations politiques et devint hostile à l'Église : en 1833, on abolit les couvents et on sécularisa les biens de missions. Le dictateur Juarès se montra persécuteur de l'Église; il exila les évêques et les religieux, défendit le port de l'habit ecclésiastique, et pilla les églises. L'empereur Maximilien (archiduc d'Autriche) (1863-1867) accepta la modification de la hiérarchie, par laquelle le Mexique compta trois archevêchés et vingt-deux évêchés (1863); mais il était trop faible pour apporter un changement dans les lois de persécution de Juarès et, dès 1867, il fut fait prisonnier et fusillé à Queretaro². L'état du Mexique ne fit

1. Cf. P. TERMOZ, art. *Amérique latine*, dans le *Dict. de Théol. cath.* —

2. PIERRE DE LA GORCE, *Histoire du second empire*, t. IV, Paris, 1904, p. 1415, p. 307-390; t. V, p. 81-148.

qu'empirer : tout ce qui touchait à l'Église devint l'objet de la haine des républicains ; on alla même jusqu'à bannir les sœurs de charité ; on défendit l'enseignement religieux, et la séparation de l'Église et de l'État fut prononcée.

Sous la présidence de Porfirio Diaz, la situation est devenue meilleure. Les communautés religieuses chassées par la révolution ont pu revenir et jouir du droit commun. Le clergé vit du casuel et des aumônes des fidèles qui se montrent généreux. De belles églises ont été construites : Notre-Dame de Guadeloupe, la cathédrale de Saint-Louis de Potosi, celle de Puebla, celle de Mexico, etc. Le Mexique possède quatre facultés de théologie et de droit canon à Mexico, à Guadalajara, à Puebla et à Merida ; il se divise en vingt-huit évêchés dont six métropoles¹.

Le **Brésil** se sépara du Portugal en 1822 et choisit comme empereur un prince portugais don Pedro I^{er} (1822-31). Sous le règne de celui-ci et de son fils, don Pedro II (1831-1889), ce pays fut en réalité gouverné par les libéraux et les loges maçonniques auxquelles, pendant la dernière moitié du xix^e siècle, appartenaient des catholiques et même des ecclésiastiques. Le pays possède un archevêché à Bahia avec sept suffragants, et un autre à Rio-Janeiro qui en a huit ; mais les évêques restaient impuissants en face du gouvernement incrédule. De 1871 à 1875, l'Église fut persécutée. En 1891, le Brésil reçut une Constitution qui accordait la liberté du culte, mais elle ne reconnaissait que le mariage civil, privait le clergé du droit d'élection active et passive, excluait les réguliers de toutes les écoles primaires qui devaient être exclusivement tenues par des laïques : cependant la séparation de l'Église et de l'État n'entraîne pas ici les fatales conséquences qu'on peut déplorer ailleurs. Le niveau des études ecclésiastiques se relève grâce aux con-

1. Le dernier recensement donne 11.092.246 habitants, dont 9.238.867 catholiques.

grégations (Jésuites, Dominicains, Franciscains, Lazaristes, Salésiens) qui se dévouent avec zèle à réaliser le beau programme tracé par Léon XIII dans sa lettre du 18 septembre 1899¹.

4° Les **républiques de l'Amérique du Sud** se séparèrent de l'Espagne de 1817 à 1824. On vit alors une alternative de guerres civiles, de révolutions et de persécution religieuse. Presque partout il y eut séparation de l'Église et de l'État. La république du **Chili**, restant assez paisible, parvint à une situation religieuse florissante. Il y a un archevêque à Santiago, avec trois suffragants. En 1898, les relations diplomatiques ont été reprises avec Rome. Le pays compte 3.500.000 habitants, dont 3.189.070 catholiques.

L'**Équateur** vit une glorieuse période, sous son admirable président Don Garcia Moreno (1861-1875) qui fit un concordat avec Rome ; malheureusement ce grand homme tomba en 1875 sous le fer d'un assassin ; avec lui disparut la paix de l'Église. En 1877, le concordat fut aboli et l'archevêque I. J. Checa fut traîtreusement mis à mort. Cependant en ces derniers temps, le Saint-Siège a nommé un délégué apostolique qui réside à Lima ; la république compte 1.400.000 habitants, dont 1.137.250 catholiques ; elle possède un archevêché et six évêchés.

Le **Pérou** se détacha de l'Espagne à la suite du Chili. Il a connu, depuis, de nombreuses révolutions. Le gouvernement péruvien entretient un ambassadeur auprès du Saint-Siège ; le délégué apostolique qui réside à Lima est chargé du Pérou, de la Bolivie et de l'Équateur. Cette république possède un archevêque à Lima, patrie de sainte Rose († 1620), et sept suffragants. Sur 3 millions 50.000 habitants, les dernières statistiques comptent 2.754.010 catholiques.

Le **Vénézuéla** conclut un concordat en 1862, quand il se sépara de la Colombie ; ce qui n'empêcha pas le prési-

1. D'après les récentes statistiques, le Brésil compterait 14.476.615 catholiques sur 14 millions 333.915 habitants.

dent G. Blanco d'entreprendre en 1870 une violente persécution contre l'Église : les séminaires et les couvents furent abolis, les évêques exilés, les ecclésiastiques privés de leurs droits de citoyens ; cependant le peuple montra une forte opposition, de sorte qu'en 1875 la paix fut conclue et la législation anticléricale disparut. Le pays forme une province ecclésiastique de Caracas, avec cinq sièges suffragants. Sur 2.238.900 habitants, plus de 2.000.000 sont catholiques.

La république de **Colombie** ou Nouvelle-Grenade fut longtemps le théâtre de persécutions violentes (1845-1852, 1859, 1861, 1863). A diverses reprises, Pie IX s'éleva contre les indignes traitements que subissaient le clergé séculier et le clergé régulier ; il y eut après 1863 une paix relative, et un synode provincial se réunit en 1868.

En 1887, Léon XIII signa une convention avec la Colombie qui promet de payer à l'Église une somme annuelle de 500.000 francs et de payer la rente des biens ecclésiastiques confisqués. La convention reçut en 1893 certaines additions. Il y a une seule métropole, Bogotà avec onze suffragants. Le délégué apostolique réside dans la capitale. La république, avant la scission du territoire de Panama, comptait 3.321.000 habitants, dont 3.218.725 catholiques.

La **République Argentine** possède un archevêché à Buenos-Ayres, dont dépendent sept évêchés. Après de longues hostilités, l'Église et l'État ont fini par trouver un *modus vivendi*. Il n'y a pas de concordat, mais un accord verbal, promettant la rétribution des évêques, accord mentionné dans la lettre apostolique du 15 février 1897. Presque tous les habitants sont catholiques.

Les évêques de l'Amérique latine se sont réunis en concile plénier à Rome (1899) et y ont décidé de nombreux points de discipline ecclésiastique. Ces pays sont soumis à une législation spéciale formée de la Lettre apostolique du 18 avril 1897, du décret de la Congrégation des affaires ecclésiastiques du 6 juillet 1899, du décret du 1^{er} janvier 1900 et du décret du 4 mai 1900.

CHAPITRE II

ERREURS THÉOLOGIQUES. DÉVELOPPEMENT DE L'ENSEIGNEMENT ECCLÉSIASTIQUE.

§ 175. — Erreurs théologiques¹.

1° Le XVIII^e siècle fut un siècle d'incrédulité, de rationalisme, de matérialisme et de panthéisme². Ces erreurs favorisèrent la Révolution; la Révolution à son tour les fortifia. Aussi dans presque tous les pays régnaient, au commencement du XIX^e siècle, l'indifférence et l'incrédulité. Une réaction salutaire ne se fit pas attendre. Bientôt de nombreux catholiques mirent leur science à contribution pour la défense de l'Église et de la foi; l'Église elle-même profita de toute occasion pour déterminer sa doctrine contre les attaques des incrédules, ce qui fit faire de grands progrès à la science théologique.

Dans cette œuvre d'apologétique, qui reste la gloire du XIX^e siècle, il y eut aussi bien des tentatives malheureuses. Ainsi prirent naissance plusieurs erreurs : l'hermésianisme et le gunthéranisme en Allemagne, l'ontologisme en Italie et en Belgique, le traditionalisme en France; à la fin du siècle l'américanisme en Amérique et le modernisme dans presque toute l'Europe. Cependant l'Église veillait sur le dépôt de la foi qui lui est

1. SCHWANE, *Dogmengeschichte der neuern Zeit*, Frib.-en-Br., 1890. — K. WERNER, *Gesch. der Katholischen Theologie in Deutschland*, 2^e éd., Munich, 1889. — J. BELLAMY, *La Théologie au XIX^e siècle*, Paris, 1904. — H. BRÜCK, *Gesch. der Katholischen Kirche in Deutschland*, t. II-III. — 2. Voir plus haut, § 164.

confié et n'hésitait jamais à reprendre ceux de ses défenseurs qui risquaient de le compromettre.

2° L'**Hermésianisme** eut pour père Georges Hermès, né dans la Westphalie en 1775. Hermès fit ses études à Munster, lut surtout Kant et Fichte et arriva de la sorte à un certain système rationaliste. Successivement professeur à Munster et à Bonn, il exerça une grande influence¹, surtout au temps de l'archevêque von Spiegel de Cologne, auprès de qui il était en très grande faveur. Bientôt dans la plupart des chaires de philosophie et de théologie on trouva des défenseurs d'Hermès, non seulement à Bonn, mais aussi dans les séminaires de Cologne, de Breslau, de Braunsbourg et de Trèves. Hermès prenait le doute positif comme base de toute recherche théologique et indiquait la raison comme le seul moyen de toute connaissance surnaturelle. Selon lui la foi n'est pas une croyance appuyée sur l'autorité d'autrui; c'est le fruit de la raison humaine qui arrive par son travail à la certitude de la vérité chrétienne. Tout son système impliquait une valeur excessive accordée à la raison humaine. Hermès battit fortement en brèche toute la doctrine chrétienne. Comme une trentaine de professeurs et certains personnages haut placés défendaient ses opinions, il n'y avait point de contrepoids. Bientôt cependant commença une lutte, qui devint de plus en plus ardente et donna naissance, après la mort de Hermès, à une revue hermésienne². L'archevêque von Spiegel envoya à Rome des renseignements très favorables sur l'hermésianisme, tandis que d'autres prélats se plaignaient de sa désastreuse influence. On examina la question à Rome (card. Reisach, Perrone) pendant deux ans. Le 26 septembre 1835, Grégoire XVI envoya le bref *Dum acerbissimus* pour condamner la doctrine d'Hermès et mettre ses livres à l'index³. Comme les jansé-

1. *Philosophische Einleitung in die Theologie*, Munster, 1819; — *Einleitung in die christ.-katholische Theologie*, Munster, 1829. — 2. *Zeitschrift für Philosophie und katholische Theologie*, Bonn, 1832 ss. — 3. DENZINGER, 9^e éd., n° 123, p. 380 ss.

nistes, les hermésiens gardèrent un « silence respectueux » renouvelant la « distinction du droit et du fait ». A Bonn il y eut bientôt grande discorde. La plupart des étudiants en théologie quittèrent l'Université et reçurent un très bon accueil chez Droste-Vischering, archevêque de Cologne. Deux professeurs entreprirent le voyage de Rome; ils n'eurent point de succès. Après l'enlèvement de l'archevêque de Cologne, on s'enhardit de nouveau à Bonn. L'archevêque von Geissel finit par triompher de cette résistance opiniâtre¹. Pie IX confirma, le 26 juillet 1847, la condamnation d'Hermès. Celui-ci fut combattu sur le terrain scientifique par Perrone et Kleutgen.

3^e **Gunther** voulant réfuter le panthéisme fit lui aussi fausse route. La lecture de Kant l'avait déjà fait vaciller de bonne heure dans la foi, mais il avait été ramené aux convictions chrétiennes par saint Clément-M. Hoffbauer. Devenu prêtre en 1820, il combattit surtout les erreurs panthéistes. Jugeant à tort la scolastique insuffisante pour cette œuvre, il imagina un système, s'appuyant sur la philosophie moderne, surtout sur celle de Hegel. Gunther voulut, lui aussi, faire de la foi une science; il enseigna la nécessité de la création, le trithéisme, nia l'unité hypostatique du Verbe incarné, etc. Pour ne pas se mettre en opposition contre la foi, il donnait aux définitions du pape une valeur seulement temporaire, c'est-à-dire jusqu'à ce que les progrès de la science rendent nécessaires de nouvelles formules². Gunther trouva un grand nombre de partisans en Autriche et en Allemagne, en particulier Knoodt à Bonn, Merten à Trèves et Baltzer à Breslau. Tous, à l'exemple de Gunther, firent leur soumission, quand Pie IX (1857) condamna leur doctrine. Ses principaux adversaires furent Kleutgen qui fut un des premiers à défendre

1. O. PFÜLF, *Cardinal von Geissel*, Frib.-en-Br., 1896, t. I, p. 199 ss. —

2. Ces erreurs sont contenues dans les ouvrages : *Vorschule zur speculativen Theologie des positiven Christenthums*, Vienne, 1828; — *Süd- und Nordlichter am Horizont speculativer Theologie*, Vienne, 1832; — *Der letzte Symboliker*, Vienne, 1834.

la scolastique en Allemagne et F. J. Clemens († 1862) professeur à Bonn et à Munster.

4° **L'ontologisme**¹ ramenait la connaissance de la vérité à la contemplation immédiate de Dieu. Selon ce système, l'intelligence humaine verrait d'abord l'être divin. La première idée de l'homme serait l'existence de Dieu dans laquelle, comme dans une lumière, il verrait toute vérité intellectuelle. Le célèbre Vincent Gioberti fut le premier à enseigner ce système², et lui donna son nom. Cette erreur pernicieuse, issue d'un réalisme exagéré, s'introduisit dans beaucoup d'écoles, même les meilleures. Elle trouva des défenseurs dans Rosmini³ († 1855), Fabre, professeur à la Sorbonne, Hugonin, futur évêque de Bayeux, et le Père Gratry de l'Oratoire (*Connaissance de Dieu*). En Belgique, les principaux ontologistes furent les professeurs de Louvain : Laforêt († 1871) et G. C. Ubaghs († 1875). En 1861, le Saint-Office déclara que les sept propositions qu'on lui avait soumises ne pouvaient pas être enseignées sans péril (*tuto tradi non posse*⁴). Comme Ubaghs prétendait que ces propositions se rapportaient au panthéisme allemand, le cardinal Patrizi écrivit une lettre à l'archevêque de Malines pour confirmer la sentence du Saint-Office. Les principaux adversaires de l'ontologisme furent les dominicains Zigliara et Lepidi, les jésuites J. Kleutgen, J. M. Cornoldi, et M. Liberatore, ainsi que J. Bouix.

5° Le **traditionalisme** cherchait le critérium de la certitude non pas dans la raison individuelle, mais dans l'assentiment général du genre humain, dans le sens commun. Le premier homme aurait eu connaissance des premières notions, notamment de l'idée de l'infini, et aurait appris à parler et à écrire non pas par ses forces naturelles mais par la révélation de Dieu et aurait communiqué ensuite

— 1. THOMAS ZIGLIARA, *Della luce intellettuale et dell' Ontologismo*, Rome, 1874. — P. LEPIDI, *Examen philosophico-theologicum de Ontologismo*, Louvain, 1874. — 2. *Introduzione allo studio della filosofia*, Turin, 1839. — 3. Condamné par Léon XIII, DENZINGER, 9^e éd., p. 423 ss. — 4. DENZINGER, 9^e éd., p. 462.

au genre humain ce qu'il avait appris de Dieu lui-même. La raison humaine n'avait qu'une part insignifiante dans l'acte de foi et ne pourrait pas connaître avec certitude l'existence de Dieu, ni prouver la révélation par les miracles et les prophéties. Cette doctrine, imaginée par le vicomte de Bonald ¹ et puissamment soutenue par Lamennais ², fut condamnée en septembre 1832 et en juillet 1834. L'abbé Bautain ³ († 1867) de Strasbourg tomba lui aussi dans le fidéisme, cherchant dans la sainte Ecriture les idées mères de la philosophie, parce que la première révélation faite au genre humain avait subi la corruption. Il dut souscrire six propositions ⁴ contenant la saine doctrine, en 1835 d'abord, puis en 1840. Le théatin Joachim Ventura († 1861), d'abord ami de Pie IX, puis chassé de Rome pour ses tendances révolutionnaires, enseigna un traditionalisme mitigé; de même Louis Bonnetty ⁵ († 1879), le fondateur des *Annales de philosophie chrétienne*, dut signer sur mandat de la Congrégation de l'index, quatre propositions ⁶ exprimant la claire et vraie doctrine en ces matières. Il se soumit sans réserves.

6° Avec plus de hardiesse que les précédents se conduisaient les fondateurs de la soi-disant **Église catholique allemande** ⁷. L'exposition publique de la sainte Tunique de Trèves en 1844 alarma l'Allemagne protestante et incrédule. Une lettre ouverte adressée à l'évêque de Trèves Arnoldi par Jean Ronge fit beaucoup de bruit. Le prêtre apostat y insultait l'évêque et faisait appel à tous ses concitoyens allemands pour se débarrasser de la tyrannie romaine. Des prêtres mal famés, Czersky et Kerbler, s'u-

1. *Recherches philosophiques*, Paris, 1818. — *Œuvres complètes*, 7 vol., Paris, 1839. — 2. *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, 4 vol., Paris, 1822 ss. — *Paroles d'un croyant*, Paris, 1834. — 3. DE RÉGNY, *L'abbé Bautain, sa vie et ses œuvres*, Paris, 1884. — J. BELLAMY, art. *Bautain*, dans le *Dict. de Théol. cath.* — 4. DENZINGER, 9^e éd., p. 352 s. — 5. Cf. E. DUBLANCHY, art. *Bonnetty*, dans le *Dict. de Théol. cath.* — 6. DENZINGER, 9^e éd., p. 360. — 7. BRÜCK, *Gesch. der kath. Kirche in Deutschland*, II, 512 ss. — KAMPE, *Geschichte der religiösen Bewegung der neuern Zeit*, 3 vol., Leipzig, 1852 ss. — GERVINUS, *Die Mission der Deutsch-Katholiken*, Heidelberg, 1845. — G. GOYAU, *L'Allemagne religieuse, Le Catholicisme, 1800-1848*, 2 vol., Paris, 1905.

nirent à Ronge et, grisés par le succès, fondèrent des communautés catholiques allemandes à Berlin, Breslau, Leipzig, etc. En 1845 se tint un premier synode dans lequel on rejeta la confession, le célibat, le culte des saints, etc.; on gardait cependant le baptême et la cène. Pendant son voyage à travers l'Allemagne Ronge fut célébré comme un saint. Le prince impérial le reçut dans son palais; les savants protestants lui rendaient de bruyants hommages, si bien que le « catholicisme allemand » fit de rapides progrès et put bientôt compter près de 200 communautés, comprenant 70.000 membres. Ce succès ne dura pas longtemps. Lorsqu'en 1848 ils s'unirent à la révolution, le gouvernement interdit leurs réunions. L'indifférence et l'incrédulité favorisées par les synodes de 1847 et 1850 firent le reste. De nos jours on ne trouve plus de traces de cette tentative schismatique.

7° En 1870, à l'occasion du concile du Vatican il y eut un semblable mouvement dont les partisans prirent le nom de **Vieux-Catholiques**¹. L'invitation adressée aux gouvernements par de Hohenlohe, premier ministre de Bavière, en vue de faire opposition collective à la déclaration de l'infailibilité, n'avait pas eu de suite. Cependant les ennemis du concile étaient très nombreux. En Allemagne, Döllinger se mit à la tête des professeurs de Munich et refusa de se soumettre (1870). A ce dernier se joignirent quelques professeurs de Freiburg, de Breslau, de Prague et de Munster. A la tête de tout le mouvement furent bientôt les professeurs de Bonn. On organisa une assemblée de protestation à Nuremberg, le 27 août 1870. Les évêques de leur côté se réunirent à Fulda et adressèrent un avertissement aux catholiques allemands. On exigea la soumission des professeurs. Döllinger et Friedrich refusèrent et furent excommuniés. A Bonn, Dieringer se soumit,

1. J. F. SCHULTE, *Der Altkatholicismus, Gesch. seiner Entwicklung, inneren Gestaltung und rechtlichen Stellung in Deutschland*, Giessen, 1887. — E. MICHAEL, *Ignaz von Doellinger; Ein Characterbild*, 2^e éd., Innsbruck, 1892. — H. BRÜCK, *Gesch. der Kathol. in Deutschland*, t. IV, Mayence, 1901. — FRIEDRICH, *Ignaz v. Döllinger*, 3 vol., Munich, 1899-1901. — KANNENGIESER, *Les origines du vieux-catholicisme et les universités allemandes*, Paris, 1901.

tandis que Hilgers, Reusch, Langen et Knoodt restèrent dans leur obstination; ils furent d'abord suspendus, puis excommuniés (1871). A Breslau les professeurs Reinkens, Baltzer, Weber et von Schulte persévérèrent dans leur révolte. A l'époque du Culturkampf les Vieux-Catholiques se rangèrent naturellement du côté du gouvernement; Bismarck leur donna des églises catholiques. En Bavière, ils appelèrent l'évêque janséniste d'Utrecht, Loost, pour administrer le sacrement de Confirmation (1872). A Munich pendant le premier congrès des Vieux-Catholiques (22-24 sept. 1871), on déclara les Jansénistes orthodoxes et on décida l'union avec l'Eglise russe et l'Eglise grecque. Döllinger, ne voulant pas élever autel contre autel, protesta et se retira. Le second congrès tenu à Cologne en septembre 1872 régla les détails du ministère pastoral et l'élection de l'évêque. Le 4 juin 1873 Joseph Hubert Reinkens fut élu évêque et consacré le 11 août à Rotterdam par l'évêque janséniste de Deventer. Le nouvel évêque fut reconnu par le gouvernement de Prusse, de Bade et de Hesse et il reçut des deux premiers pays un traitement de 18.000 thalers. On confirma à la réunion de Constance (12-14 sept.) la nouvelle hiérarchie. Le premier concile de Bonn en mai 1874 abolit la confession et le jeûne. Au second concile en mars 1875 on diminua le nombre des fêtes et des empêchements de mariage.

En 1874 et 1875 on sacrifia pour obtenir l'union avec les Grecs plusieurs dogmes et traditions : l'Immaculée Conception, les indulgences, les livres deutérocanoniques, le *Filioque*, etc. Le troisième synode introduisit le Rituel allemand; le quatrième (1877) admit la langue vulgaire dans la liturgie. On conserva le célibat sur la proposition de Reusch, qui bientôt ne pouvant plus en empêcher l'abolition, se retira en 1878. Par cette mesure le vieux-catholicisme acheva de perdre toute considération. D'après les statistiques officielles, la secte ne compta jamais, même au moment de son apogée (1878), plus de 50.000 adhérents en Allemagne.

En Autriche, le concordat de 1855 fut abrogé à la suite

de la déclaration de l'infaillibilité. Les Vieux-Catholiques ne purent pas faire l'union avec l'évêque Reinkens. Seulement en 1878, après des efforts infructueux, ils furent reconnus par une simple ordonnance dans l'officiel. Ils n'eurent jamais de succès notable.

En Suisse on trouva en 1872 seulement trois prêtres ennemis de l'infaillibilité. Peu à peu leur nombre s'accrut de quelques prêtres apostats. Le Père Hyacinthe Loyson, ancien carme qui avait prêché avec succès à Notre-Dame de Paris, espéra donner de la vie au vieux-catholicisme, mais ne réussit pas. De même le choix de Herzog à l'épiscopat, et la réunion de Reinkens, de Loyson, de l'évêque Henri Cotterie d'Écosse et de Herzog n'eurent pas de succès. En Italie, Loyson érigea à Rome même un comité de Vieux-Catholiques (1872). Il y eut un mouvement assez notable à Naples produit par la révolte de Prota-Giurleo, Domenico Panelli et Trabucco. Ils eurent peu de partisans.

En Espagne, le prêtre Antonio Aguayo rassembla en faveur de son « anti-infaillibilisme » une cinquantaine de confrères mécontents.

En France, Loyson tâcha de fonder une Église et finit par se marier avec la veuve Meriman, amenée d'Angleterre. Il demeura à Paris comme *recteur de l'église catholique gallicane* qui n'eut pas de vogue. Le même insuccès découragea quelques années plus tard les partisans des associations cultuelles, après que Pie X eut défendu d'en former. Le sens religieux est de nos jours trop nettement catholique pour que de telles tentatives puissent réussir.

§ 176. — Développement de la doctrine de l'Église¹.

1° Un des faits les plus célèbres et les plus agréables

1. PERRONE, *De immaculato B. M. V. Conceptu, an dogmatico decreto definiri possit*, Rome, 1853. — PASSAGLIA, *De immaculato B. M. V. Conceptu* Rome, 1854. — TOSI, *Vorlesungen über den Syllabus*, Vienne, 1854. — GRANDERATH, *Geschichte des Vatikanischen Konzils*, éd. KONRAD KIRCH, 3 vol., Frib.-en-Br., 1903 1906; trad. fr., t. I, Bruxelles, 1908.

au cœur des fidèles, durant le règne de Pie IX, fut la définition dogmatique de l'**Immaculée Conception** de la Mère de Dieu. Un grand nombre d'évêques, surtout de France et d'Amérique, adressaient depuis longtemps d'ardentes requêtes au Saint-Siège pour obtenir la définition de ce point de doctrine, que les papes avaient favorisé pendant les quatre siècles précédents, depuis Sixte IV († 1484). Pie IX, grandement dévot à Marie, adressa, le 2 février 1849, aux évêques de l'Univers une encyclique dans laquelle il leur demandait de déclarer leur opinion et la vénération des fidèles au sujet de l'Immaculée Conception. A part quelques rares exceptions, tous furent d'accord pour demander avec instance au pape de ne pas différer plus longtemps la définition de ce privilège admirable de Marie. Le 1^{er} août 1854, Pie IX demanda des prières au monde entier pour cette affaire si importante et convoqua les évêques à Rome pour le 8 décembre de cette même année. Entouré de 200 évêques et cardinaux, Pie IX prononça « en l'honneur de la très sainte Trinité, pour l'ornement et la glorification de la Sainte Vierge, mère de Dieu, pour l'exaltation de la foi catholique et pour l'amplification de la religion chrétienne » la définition solennelle de l'Immaculée Conception¹.

2° Le 8 décembre 1864, Pie IX envoya l'encyclique *Quanta cura* et, avec elle, le fameux **Syllabus**² contenant les principales erreurs du temps, qui avaient été déjà signalées dans les allocutions, bulles et autres lettres pontificales. Dans ces quatre-vingts propositions, Pie IX condamnait principalement l'esprit moderne, et mettait les fidèles en garde contre le poison de théories d'un monde plus ou moins incrédule. Le docteur des na-

1. *Doctrinam, quae tenet, beatissimam Virginem Mariam in primo instanti suae Conceptionis fuisse singulari omnipotentis Dei gratia et privilegio, intuitu meritorum Christi Jesu Salvatoris humani generis, ab omni originalis culpae labe praeservatam immunem, esse a Deo revelatam, atque idcirco ab omnibus fidelibus firmiter constanterque credendam.* DENZINGER, 9^e éd., p. 357. — 2. DENZINGER, 9^e éd., p. 371-386.

tions combattait d'abord le naturalisme et le rationalisme, dont l'un nie l'origine surnaturelle du christianisme et l'autre élève démesurément la raison humaine et la rend indépendante du joug de la foi. Toutes les productions du rationalisme, telles que indifférentisme, latitudinarisme, communisme, socialisme, sociétés secrètes et associations libérales, étaient rejetées; sans compter une série d'erreurs au sujet de l'Église et de l'État, du mariage chrétien et du pouvoir temporel des papes. Pie IX condamnait aussi la proposition que le pape doit se réconcilier avec le progrès, le libéralisme et la civilisation moderne. Le Syllabus attaquait directement les préjugés du temps, il fut discuté avec beaucoup de feu comme on devait s'y attendre, et les passions ne sont pas encore calmées à son endroit. Les croyants au contraire doivent considérer le Syllabus, bien interprété, comme le phare qui indique les récifs à éviter dans la mer orageuse de nos temps troublés.

3° La même année, Pie IX demanda, le 6 décembre, l'avis des cardinaux au sujet de la tenue d'un concile œcuménique pour prendre les mesures capables de préserver l'Église contre les maux présents. L'année suivante, on institua une commission de cardinaux qui, dès avril et mai 1866, demanda à trente-six évêques occidentaux ce que l'on pourrait bien traiter dans le concile relativement à la doctrine et à la discipline. Un an après, de semblables lettres furent adressées à des évêques d'Orient. En 1867, on forma des commissions spéciales pour les différentes matières. Pie IX, après avoir communiqué ses desseins à plus de cinq cents évêques réunis à Rome pour fêter le centenaire des apôtres Pierre et Paul, promulgua la bulle *Aeterni Patris* (29 juin 1869) et convoqua les évêques de l'univers entier au **concile du Vatican**¹, qui devait s'ouvrir le 8 décembre 1869. Par le bref *Arcana divinae Providentiae* (8 sept. 1869), il

1. *Collectio Lacensis, Acta et decreta s. conciliorum recentiorum*, t. VII, Frib.-en-Br., 1886. — DENZINGER, 9^e éd., p. 386 ss. — E. OLLIVIER, *L'Église et l'État au concile du Vatican*, 2 vol., Paris, s. d.

invita les schismatiques ; par celui du 13 septembre, *Jam vos omnes*, les protestants. Parmi ces derniers, quelques-uns seulement (Guizot, Pusey, Reinhold et Baumstark) rendirent hommage aux bonnes intentions du pape.

Les discussions entre catholiques prirent une aigreur particulière à la suite d'une lettre adressée de France à la *Civiltà cattolica* de février 1869¹, dans laquelle on prétendait que les bons catholiques souhaitaient la définition de l'infaillibilité et la confirmation officielle du Syllabus. Une lutte ardente s'engagea². Sur ces entrefaites le concile s'était réuni. La première session eut lieu le 8 décembre 1869 et servit seulement à ouvrir le concile. Dans la seconde session (6 janvier 1870), les Pères émisrent la profession de foi du concile de Trente. Les travaux proprement dits commenceraient dans les sessions suivantes. On décida que, outre les cardinaux et les évêques, auraient encore droit de vote les évêques titulaires, les généraux et abbés généraux des ordres religieux et les prélats *nullius* ; les procureurs d'évêques et les vicaires capitulaires auraient seulement le droit de signer. Le nombre des votants atteignit 747. Les quatre députations apportèrent leurs *schemata* sur les affaires de la foi, de la discipline, des ordres religieux et des missions dans les congrégations générales (88), où ces projets étaient admis ou rejetés pour les sessions solennelles. Le premier schema « sur la foi catholique » fut admis à l'unanimité dans la troisième session (24 avril 1870). Il traite de la création, de la révélation, des rapports de la foi et de la raison. Un autre schema « sur la doctrine au sujet de l'Église » était prêt depuis longtemps, mais ne renfermait pas la déclaration de l'infaillibilité. Le 31 janvier 1870, quatre cents Pères

1. *Civiltà*, Sér. VII, t. V, p. 345 ss. — 2. (DÖLLINGER), *Janus, der Papst und das Concil*, Leipzig, 1869. — (HERGENRÖTHER), *Anti-Janus*, Frib.-en-Br., 1870. — Le Concile, dans *Le Correspondant*, octobre 1869. — DUPANLOUP, *Lettre au clergé de son diocèse*, 11 novembre 1869. — M^{re} MARET, *Du Concile général et de la paix religieuse*, Paris, 1869. — P. GRATRY, *Lettre à M^{re} Dechamps*, Paris, 1870, etc.

présentèrent une requête pour demander que l'infaillibilité du pape fût définie surtout contre le gallicanisme et le fébronianisme. Cette demande produisit une agitation considérable, tant au dedans qu'au dehors du concile. Une minorité des Pères s'opposa à la majorité, et se déclara absolument opposée à la déclaration de l'infaillibilité; d'autres s'opposaient sous prétexte d'inopportunité de la définition. Déjà auparavant le prince de Hohenlohe, premier ministre de Bavière, avait adressé aux différentes cours un écrit composé par Döllinger, pour les amener à s'opposer à la définition de l'infaillibilité. Les cours n'en tinrent pas compte. Le 13 juillet 1870, se réunit la 85^e congrégation générale dans laquelle on prépara la définition de l'infaillibilité. Sur les 601 Pères, 451 votèrent *Placet*; 88, *Non placet*; et 62, *Placet juxta modum*. Les opposants s'adressèrent de nouveau à Pie IX pour obtenir de surseoir au décret; ce qui ne pouvait pas être accordé. Alors 55 évêques de France, d'Allemagne, d'Autriche et d'Amérique firent parvenir au pape un écrit dans lequel ils renouvelaient leur opposition, s'excusaient de leur absence à la quatrième session solennelle, tout en exprimant leur soumission au Saint-Siège¹.

Après leur départ, eut lieu la quatrième session (18 juillet). A l'exception de deux voix, les 535 Pères présents donnèrent leur *Placet*. Ainsi fut acceptée la bulle *Pastor aeternus*, qui définissait solennellement l'infaillibilité du pontife romain, quand il parle *ex cathedra*, c'est-à-dire quand, remplissant sa fonction de pasteur et de docteur de tous les chrétiens, en vertu de sa suprême autorité apostolique il définit une doctrine touchant la foi et les mœurs comme devant être admise par toute l'Église. Les définitions du pontife romain sont irréformables par elle-mêmes, et non par suite du consentement de l'Église².

A cause de la chaleur de la saison et de la guerre

1. *Collectio Lacensis*, t. VII, p. 993-994. — 2. DENZINGER, 9^e éd., p. 394 ss.

franco-allemande, beaucoup de Pères retournèrent chez eux (19 juillet). Après la prise de Rome (20 septembre) on ne pouvait plus penser à continuer le concile, qui fut suspendu par Pie IX¹ (20 octobre) jusqu'à des temps meilleurs. Léon XIII déclara plus tard le concile du Vatican définitivement clos. L'agitation dura encore longtemps, mais tous les évêques de la catholicité se soumirent. Ceux qui refusèrent d'adhérer aux décisions prises allèrent s'adjoindre aux Vieux-Catholiques².

4° Le pape Léon XIII s'efforça de préciser la doctrine catholique, en consacrant ses magnifiques encycliques³ à traiter les principales questions qui attirent les préoccupations du monde intellectuel contemporain. Il fit œuvre positive, en exposant la vraie doctrine, au lieu de se contenter de proscrire des erreurs. Il lui arriva cependant de condamner l'**américanisme**⁴, système mal défini plus pragmatique que théorique, dont voici les principaux points condamnés : nouvel art de convertir fondé sur des concessions ou des prétermissions dangereuses ; extension de la liberté individuelle dans le domaine de l'action comme de la pensée, conséquence prétendue de l'infailibilité pontificale ; substitution des inspirations du Saint-Esprit aux directions du magistère ecclésiastique externe ; apothéose des vertus naturelles au détriment des vertus surnaturelles ; et opposition des vertus actives aux vertus dites passives, avec dédain de ces dernières ; enfin discrédit jeté sur les vœux religieux. — Tout le monde se soumit à l'enseignement du vénérable pontife, qui n'eut à déplorer aucune rébellion. Il y avait d'ailleurs là une tendance, plus qu'une doctrine définie.

5° Dans ces dernières années surgit au sein même

1. Const. *Postquam Dei munere*, 20 octobre 1870. — 2. *Actes et histoire du Concile de Rome, premier du Vatican*, publiés sous la direction de VICTOR FROND, 8 in-fol., Paris. — 3. Collection de la *Bonne presse*. — 4. Lettre *Testem benevolentiae* du 22 janvier 1899, adressée au cardinal Gibbons et communiquée à tous les évêques des États-Unis. — Cf. F. DES-MAYES, art. *Américanisme*, dans le *Dict. de Théol. cath.*

de l'Église la funeste erreur à laquelle on donna le nom de **modernisme**. Sous prétexte de respecter les exigences de l'esprit moderne, on en était arrivé à saper par la base les dogmes fondamentaux : la sainte Trinité, l'Incarnation, la Résurrection et jusqu'à s'en prendre au concept même du dogme; l'Église se réduisait à de pieuses rêveries, privée de tout dogme; de toute autorité, de toute vie future et du Christ lui-même. En France, Loisy ¹ s'est trouvé à la tête de ce mouvement. Le mal est très répandu en Italie où Foggazaro propagea les idées les plus audacieuses au moyen d'un roman beaucoup lu, et où les *Studi religiosi* de Florence défendaient l'évolutionnisme absolu du dogme; le *Rinnovamento* se déclara en opposition ouverte contre l'autorité ecclésiastique. En Allemagne, les erreurs de Schell découlaient du panthéisme pour aboutir à l'évolutionnisme religieux. Le *Deus causa sui* de Schell fait penser au panthéisme de Hegel. En Angleterre, Tyrrel ne recula pas devant une évolution radicale de tous les dogmes, comme cela ressort clairement de sa lettre fameuse et de ses articles dans le *Rinnovamento* et le *Quarterly Review*. En Amérique, des traces subsistent de l'américanisme, déjà condamné par Léon XIII (22 janvier 1898). Certains exégètes sans compétence technique menacèrent de sacrifier à la critique moderne non seulement le dogme de l'inspiration, mais encore des livres entiers de la sainte Écriture.

Mais le mal vint surtout d'apologues improvisés, qui voulurent défendre les dogmes qu'ils connaissaient insuffisamment, au moyen d'armes nouvelles. S'appuyant sur les principes d'une fausse philosophie agnostique ces derniers recoururent à un système funeste pour éviter un choc entre la science moderne et la foi, et ne parurent pas s'apercevoir que ce moyen de conciliation est déjà une erreur.

1. Voir P. LAGRANGE, *Revue Biblique*, 1903, p. 292-313; et *Bulletin de littérature ecclésiastique*, Toulouse, 1904, articles de LAGRANGE, BATIFFOL et PORTALIÉ.

Une série d'erreurs modernes qui, sous prétexte d'une connaissance supérieure et au nom de la critique historique, détruisaient le dogme tout en prétendant expliquer son progrès, fut dénoncée et condamnée par le décret du Saint-Office **Lamentabili** (3 juillet 1907). Avec l'approbation de Pie X, la Congrégation condamna 65 propositions des partisans de la nouvelle école. La simple lecture des propositions condamnées montre l'ignorance ou la mauvaise foi de ceux qui ont osé les soutenir tout en prétendant rester catholiques.

Le 8 septembre 1907 parut l'importante encyclique **Pascendi dominici gregis mandatum** qui dévoile les principes philosophiques des modernistes, explique comment ils appliquent leurs principes à la foi, à la théologie, à l'histoire ecclésiastique, à la critique, à l'apologétique, et aux réformes si nécessaires d'après eux. Le pape donnait, à la fin, les moyens pratiques pour enrayer les progrès de l'hérésie. Certaines révoltes occasionnées par cette condamnation sensationnelle prouvèrent le bien-fondé de l'accusation et la clairvoyance de celui qui venait de stigmatiser ce « rendez-vous de toutes les hérésies ».

CHAPITRE III

ORDRES RELIGIEUX ET CONGRÉGATIONS. MISSIONS A L'ÉTRANGER.

§ 177. — Ordres religieux et congrégations ¹.

1° A peine peut-on trouver un siècle aussi riche en vocations ou en fondations religieuses que le dix-neuvième. Malgré la destruction des **ordres religieux** commencée par le XVIII^e siècle et achevée par la Révolution française, les anciens ordres se rétablirent peu à peu, et un nombre considérable de nouvelles congrégations furent fondées. Ces dernières prirent leur part à la tâche commune ou même créèrent selon les besoins du temps un nouveau champ d'action. Aussi voyons-nous les religieux plus nombreux à la fin du XIX^e siècle qu'ils n'étaient à la fin du XVIII^e, quoique la plupart des **anciens ordres** soient encore loin d'atteindre leur expansion primitive.

2° Une trentaine d'abbayes seulement de l'**ordre bénédictin** ² avaient survécu à la Révolution française, presque toutes de la congrégation du Mont-Cassin. Dom Guéranger rétablit la congrégation de France à Soles-

1. OTTO BRAUNSBERGER, *Rückblick auf das katholische Ordenswesen im XIX Jahrhundert*, Frib.-en-Br., 1901. — MAX HEMBUECHER, *Die Orden und Kongregationen der katholischen Kirche*, t. II, Paderborn, 1907. — E. KELLER, *Les Congrégations religieuses en France*, Paris, 1880. — 2. *Revue de la Suisse catholique*, Fribourg, 1897. — *Statistique monastique*. — SS. *Patriarchae Benedicti familiae confederatae*, Rome, 1905, éd. H. WALTER, O.S.B. — BATTANDIER, *Le Cardinal J. E. Pitra*, Paris, 1896.

mes dont il fut le premier abbé (1837). L'abbé du monastère de Maredsous (Belgique) de la Congrégation de Beuron a été nommé par Léon XIII, à titre personnel, primat général des Bénédictins. De nos jours cet ordre compte plus de 130 monastères avec environ 5.500 bénédictins. Ceux-ci travaillent avec zèle et avec succès aux recherches historiques et ont beaucoup mérité pour la reconstitution du chant Grégorien. L'ordre de S. Benoît se compose de plusieurs congrégations, qui sont réunies, depuis 1893, sous la direction d'un primat général. Il a été chargé de certaines éditions officielles (Graduel, Vulgate).

L'ordre des **Cisterciens** fut réuni, à peu d'exceptions près, dans la réforme sévère des Trappistes (1893), et soumis à l'abbé de Cîteaux. Ces derniers comptaient à la fin du XVIII^e siècle 4 couvents seulement; aujourd'hui ils en possèdent environ 60 avec 3.500 religieux¹.

Avant la révolution française les **Chartreux** avaient 135 maisons, qui furent à peu près toutes détruites. Au XIX^e siècle ils se développèrent très lentement et aujourd'hui ils comptent en tout 26 maisons².

Les **Prémontrés** se relèvent peu à peu de leur destruction complète et possèdent encore aujourd'hui 25 couvents dans les Pays-Bas, en France et en Autriche-Hongrie. Léon XIII a réuni la congrégation de France au reste de l'ordre (1899).

Les **Ermîtes de Saint-Augustin** autrefois si nombreux fondèrent en 1895 trois provinces : en Hollande, en Allemagne et en Espagne; ils ont maintenant environ 200 maisons avec à peu près 2.500 membres.

L'ordre des **Carmes** lui aussi fit des progrès et compta à la fin du XIX^e siècle environ 2.500 religieux; dont 1.800 carmes déchaussés et plus de 600 autres.

Les **Franciscains** subirent de grandes pertes dans le sud de l'Europe. Léon XIII voulut être en personne le protecteur de l'ordre et réunit les quatre familles.

1. CH. EGREMONT, *L'année de l'Église*, Paris, 1899, p. 26. — 2. *Der Kart häuserorden von einem Karthäuser der Karthause Hain, Dülmen*, 1892.

des **Observantins** (1897) qui comptent environ 17.000 membres. Les **Capucins**, eux aussi, firent de grands progrès et peuvent se glorifier de nos jours d'avoir plus de 9.200 membres tandis que les **Conventuels** dépassent le nombre de 1.500. L'ordre des **Clarisses** existe surtout en France, en Belgique et en Italie et possède 144 maisons. En 1883 le pape Léon XIII s'occupa du **tiers ordre**, en mitigea la règle et le rendit accessible à un grand nombre.

Le père Lacordaire¹ ramena en France l'ordre des **Frères Prêcheurs**. Son prestige attira de nombreuses vocations au rameau qui venait de pousser sur le vieil arbre dominicain, et tout l'ordre en profita. Bientôt un de ses compagnons, le Père Jandel² († 1874), fut mis à la tête de l'ordre. Son impulsion vigoureuse se fit heureusement sentir dans les différentes branches de la science sacrée et du ministère des âmes. Le nombre des Dominicains est aujourd'hui de 4.400 membres environ.

La **Société de Jésus**, supprimée par Clément XIV, continua légalement en Russie et transmit ainsi l'esprit de l'ordre au XIX^e siècle. Après son rétablissement depuis le 7 août 1814 commença de nouveau une période de persécution et de prospérité. Pendant que s'éroulaient les trônes des Bourbons, la Société s'accrut toujours, même plus vite qu'avant la suppression de 1773. Léon XIII confirma, le 13 juillet 1886, les privilèges accordés depuis le temps de saint Ignace³. En 1906, la société comptait 15.661 membres dont 4.237 travaillent dans les missions.

3^o Parmi les **nouveaux instituts d'hommes** du XIX^e siècle, on doit mentionner :

La **congrégation de Picpus** fondée à Paris pour les missions étrangères, en 1801, par le Père H. Coudrin et approuvée par Pie VII en 1817 sous le nom de : Société des Saints-Cœurs de Jésus et de Marie. Outre leurs

1. CHOCARNE, *Vie du Père Lacordaire*, 2 vol., Paris, 1866. — 2. CORMIER, *Vie du R^{mo} Père Jandel*, Paris, 1890. — 3. Le Bref, chez PACTLER, *Ratio studiorum*, etc., Berlin, 1894.^o

collèges de France, ils évangélisent certaines contrées de l'Amérique du Sud et les îles de l'Océanie.

Le Père E. de Mazenod, depuis évêque de Marseille, fonda en 1816 les **Oblats de Marie-Immaculée**. Ils comptent environ 1.800 membres : ils ont des missions dans les régions tropicales et dans les terres glaciales du nord de l'Amérique.

Les **Maristes** fondés en 1816 aussi par l'abbé Colin et confirmés par Rome en 1836 possèdent environ 60 maisons avec plus de 800 membres. Ils tiennent des collèges et des séminaires et ont des missions florissantes en Océanie.

Les **Assomptionnistes** ou Augustins de l'Assomption furent fondés en 1840 par le père d'Alzon, vicaire général de Nîmes. Ils se sont signalés par leurs œuvres de presse et par l'organisation des pèlerinages en Palestine. Ils ont reçu de Léon XIII le mandat de travailler à la réunion des églises de l'Orient¹.

La société des **Missions africaines**, fondée par M^{re} Marion de Brésillac, vicaire apostolique de Coimbatour, a pour but l'évangélisation des noirs. Deux cent cinquante missionnaires travaillent avec intrépidité sous le climat meurtrier du golfe de Guinée.

La **congrégation du Saint-Esprit**, fondée par Cl.-Fr. Poullard-Desplaces († 1709), a fusionné en 1848 avec la **congrégation du Saint et Immaculé-Cœur de Marie** fondée par le vénérable Libermann († 1852) ; près de 1.500 missionnaires évangélisent les diverses contrées du monde païen.

L'association des missionnaires de **Mill-Hill** fut érigée par le futur cardinal Vaughan en 1866 pour se consacrer à l'évangélisation du monde païen le moins favorisé. Un grand nombre de Hollandais trouvèrent dans l'*association de Saint-Joseph* leur vocation et travaillèrent dans les missions d'Australie, d'Amérique et d'Afrique.

1. B. FLEURY, *Statistique monastique, Revue de la Suisse catholique*, 38^e année, 1897.

L'association des missions du Verbe divin à Steyl (Hollande), fondée par A. Janssen en 1875, se développa rapidement. La congrégation compte maintenant plus de 600 membres, travaille dans diverses missions et se rend surtout méritante par les retraites qu'elle donne.

Les **Salésiens** furent institués en 1855 à Turin par Don Bosco († 1888), le charitable apôtre de la jeunesse abandonnée. Leur but principal est de fournir une éducation convenable aux orphelins. Dieu bénit cette entreprise. En 1900 la congrégation avait 243 maisons dans différents pays avec 3.655 membres et 400.000 enfants.

Les principales congrégations de **Frères** sont : les **Frères de l'Instruction chrétienne** fondés en 1816-1820 par Jean de Lamennais ¹; ils comptaient, en 1900, 2.517 membres et 446 maisons. Les **Petits Frères de Marie** institués par Marcellin Champagnat (1817) qui ont près de 8.200 membres dans plus de 750 maisons. A la même époque, le chanoine Chaminade fondait à Bordeaux les **Frères de la Société de Marie** (Marianistes) qui se livrent à l'enseignement primaire, et ont aussi quelques grands collèges, dont un au Japon. En Hollande, la congrégation des **Frères de l'Immaculée-Conception** fut fondée à Maëstricht en 1840; ils possèdent 12 maisons avec 409 frères.

4° Les **instituts de femmes créés au xix^e siècle** sont en grand nombre. Les principaux sont :

Les **Dames du Sacré-Cœur** fondées en 1800 par la bienheureuse M. S. Barat ² († 1865). Leur but est l'éducation des jeunes filles des hautes classes de la société. En 1900 cette florissante congrégation possédait 142 maisons avec 6.756 membres.

Les **Sœurs de Saint-Joseph** fondées à Cluny en 1819 se sont répandues dans le monde entier et comptent 4.000 sœurs. Leur maison-mère est à Paris.

Les **Sœurs du Bon-Pasteur** virent le jour à Angers

1. LAVEILLE, *Jean Marie de La Mennais*, 2 vol., Paris, 1903. — 2. BAUNARD, *Histoire de M^{me} Barat*, 2 vol., Paris, 1876.

en 1829; elles s'occupent des filles perdues. Elles ont aujourd'hui environ 210 maisons répandues dans les cinq parties du monde avec plus de 5.500 membres.

En 1840 furent fondées par l'abbé Le Pailleur à Saint-Servan les **Petites Sœurs des Pauvres**. Leur développement est dû à la générosité et au zèle infatigable de l'abbé Lelièvre¹. Elles mendent pour nourrir les pauvres vieillards. Comme nombre elles dépassent 5.000.

En Allemagne nous trouvons en 1842 la naissance des **Sœurs grises de Sainte-Elisabeth**. Leur but charitable est de soigner les malades; elles possèdent 150 maisons et environ 1.500 sœurs qui suivent la règle du tiers-ordre de Saint-François.

Les **Sœurs de la Croix** suivent elles aussi cette même règle en se consacrant à toutes sortes d'œuvres de charité. Leur fondateur est le capucin Theodosius Florentini (1844). En 1901 elles comptaient déjà 3.389 sœurs.

Les **Sœurs du Pauvre Enfant-Jésus**, fondées à Aix-la-Chapelle en 1843, se consacrent à l'éducation des enfants pauvres. Aux jours du « Culturkampf » elles durent s'exiler en Hollande d'où elles se répandirent dans différents pays. Elles disposent aujourd'hui de 1.500 membres dans une trentaine de maisons.

La **congrégation de la Pénitence et de la Charité chrétienne** à Heythuizen (Hollande), fondée en 1836 pour l'enseignement et le soin des malades, suit la règle du tiers-ordre de Saint-François : elle a des maisons dans les colonies hollandaises (Indes orient.), au Brésil, aux États-Unis, en Belgique et en Allemagne. En 1901 elles avaient 62 maisons avec 1.850 sœurs.

Les **Sœurs de Charité** fondées à Tilbourg (Hollande) par M^{re} Jean Zwijzen en 1835. Cette congrégation s'occupe de différentes œuvres de charité. Elle se développa rapidement; elle possède environ 100 maisons avec

1. BAUNARD, *Ernest Lelièvre et les fondations des Petites Sœurs des Pauvres*, Paris, 1905. — LEROY, *Histoire des Petites Sœurs des Pauvres*, Paris, 1902.

plus de 2.500 sœurs en Amérique, en Belgique, en Hollande et dans ses colonies (Indes orient.).

Dans la ville d'Amersfoort (Hollande) le Père Matthieu Wolff S. J. fonda en 1822 la **congrégation des Sœurs de la Vierge-Marie**, qui se divisa en deux fractions en 1840. La fraction du Brabant septentrional transporta sa maison-mère en 1871 à Bois-le-Duc et fut nommée **société de Jésus, Marie, Joseph**. Elle possède aujourd'hui 60 maisons et écoles où plus de 1.500 sœurs enseignent ou s'occupent à d'autres œuvres de charité.

§ 178. — Les missions catholiques à l'étranger¹.

1° Dans la dernière moitié du XVIII^e siècle, les **missions catholiques** avaient beaucoup souffert par suite de la suppression de la Société de Jésus et surtout par les persécutions de la Révolution française. Le XIX^e siècle répara abondamment; les anciens ordres y prirent part avec un nouveau zèle, et de plus de nouvelles congrégations furent fondées dans ce même but. Plusieurs ont déjà été signalées au paragraphe précédent. Il faut nommer encore les Oblats de Saint-François de Sales d'Annecy (1838); les missionnaires du Saint-Esprit (1848); de Milan (1859); de Lyon (1856); du Sacré-Cœur d'Issoudun (1855); de Scheut (1863) et les Pères Blancs du cardinal Lavigerie (1868).

Tandis que la Propagande recevait de Pie IX en 1862 une direction plus conforme à son but et arrivait à un certain degré de prospérité, elle fut en grande partie dépouillée de ses revenus (1884) par le gouvernement

1. L. E. LOUVET, *Les missions catholiques au XIX^e siècle*, Lyon, 1895. — PIOLET, *Les missions catholiques françaises au XIX^e siècle*, 6 vol., Paris, 1901-1903. — P. M. BAUMGARTEN, *Die katholische Kirche*, t. III : *Das Wirken der katholischen Kirche auf dem Erdenrund*, Vienne, 1902. — *Les missions catholiques*, Lyon, 1868 ss. — *Annales de la Propagation de la foi*, Lyon, 1832 ss. — O. WERNER, *Katholischer Missions-Atlas*, 2^e éd., Frib.-en-B., 1885; — *Orbis terrarum catholicus*, Frib.-en-Br., 1890.

italien. Pour intéresser aussi les catholiques laïques à l'œuvre des missions on érigea en grand nombre les « associations pour les missions » : l'association pour la Propagation de la foi fondée à Lyon en 1822; l'association de Saint-François-Xavier à Aix-la-Chapelle (1832); l'association de S.-Léopold en Autriche (1839); l'association de Saint-Louis en Bavière (1843); l'œuvre de la Sainte-Enfance fut fondée en 1843 par M^{sr} de Forbin-Janson, ancien évêque de Nancy. L'œuvre des Écoles d'Orient fut fondée en 1856 par le baron Cauchy. Plus tard surgirent encore l'association des Missions africaines, et l'union de Saint-Claver pour les Indes orientales (hollandaises). Un grand nombre de feuilles périodiques répandues dans le peuple des croyants leur font connaître et aimer les missions.

2° Malgré la liberté du culte accordée à la mission de **Turquie** par les lois de 1839 et 1856, les catholiques voient assez souvent de tristes jours. Non seulement ils subissent des vexations répétées de la part de l'autorité turque mais aussi ils souffrent beaucoup du fanatisme mahométan et de la perfidie des schismatiques. La vie des missionnaires est en général très dure.

De nombreux ordres (Dominicains, Carmes, Lazaristes, Assomptionnistes, etc.) travaillent au salut des âmes. L'école des Jésuites autrefois à Gazir, maintenant université de Beyrouth, fait beaucoup de bien. La Turquie d'Europe comptait en 1900 environ 300.000 catholiques; la Turquie d'Asie en compte plus de 600.000.

3° Le pape Grégoire XVI essaya de donner une nouvelle vie aux missions des **Indes** par l'érection de plusieurs vicariats, à Calcutta, Madras, Ceylan et Madouré (1834-1837). Le schisme fatal de Goa en fut la suite; schisme qui fut surtout favorisé par l'archevêque Joseph de Sylva y Torres et dura jusqu'en 1886¹, époque où Léon XIII rétablit la hiérarchie ecclésiastique dans l'Inde et l'île de Ceylan. Les évêchés de Cochin, Me-

1. BUSSIÈRE, *Histoire du schisme portugais dans les Indes*, Paris, 1854.

liapour et Cranganore dépendent de l'archevêché de Goa.

En **Indo-Chine** a régné longtemps une cruelle persécution, principalement dans l'empire d'Annam. Les Dominicains et les Pères des Missions étrangères ont compté de nombreux martyrs. Au commencement du **xix^e** siècle, on y comptait environ 1/2 million de chrétiens. La persécution sanglante a cessé depuis l'occupation française; mais la liberté du ministère apostolique ne s'est pas développée. Dans la seconde moitié du siècle, les choses allaient mieux au Siam où vivent près d'un million de chrétiens.

Dans les **Indes néerlandaises orientales**, les Jésuites, les Capucins et les Pères du Sacré-Cœur travaillent avec grand succès.

Au **Thibet**, à cause des oppositions continuelles des Lamas, le résultat n'est pas encore sensible.

La foi catholique fut persécutée sans cesse en **Corée** : elle compte environ 50.000 fidèles.

4^e En **Chine** la persécution dura sans interruption jusqu'à l'année 1820. Le bienheureux Perboyre et nombre d'autres y subirent encore le martyre en 1840. Peu à peu cependant l'horizon s'éclaircit quand les Français et les Anglais s'établirent à Shang-Haï et à Hong-Kong et obtinrent pour les chrétiens la liberté de pratiquer leur religion (1845). Sous l'empereur Hiengfong (1850-1861) on résolut de chasser tous les Européens; les Français et les Anglais firent échouer cette mesure et obtinrent la signature du traité de Tientsin (1857-1860). La situation des chrétiens resta toujours critique. Léon XIII, en 1885, demanda protection auprès de l'empereur de Chine. Celui-ci promit non seulement d'être favorable aux chrétiens, mais voulut même lier des rapports réguliers avec le Saint-Siège; la désignation d'un nonce apostolique aurait été faite, si le pape n'avait craint de blesser les droits de la France, protectrice du catholicisme en Extrême-Orient (1886). Une nouvelle persécution (Boxeurs) éclata en 1900; elle fut secrètement favorisée

par la cour impériale. Il y eut de nombreux martyrs parmi les indigènes qui préféreraient mourir plutôt que d'apostasier la foi de Jésus-Christ; il y en eut aussi parmi les Européens, entre autres M. Hamer; ce qui occasionna l'intervention des puissances européennes. De nos jours de nombreux missionnaires travaillent dans les 40 vicariats et ont la direction de 1.115.000 catholiques.

Depuis les persécutions du xvii^e siècle, le **Japon** était ouvert pour les seuls protestants hollandais. A la suite du traité avec la France, l'Angleterre et l'Amérique du Nord, en 1858, les missionnaires purent aller librement jusqu'à Nangasaki, ce qu'ils ne manquèrent pas de faire. Ils trouvèrent même dans l'intérieur du pays des communautés chrétiennes qui pendant deux siècles avaient conservé la foi, administré le baptême et récité leur rosaire, suivant pieusement les instructions de leurs anciens missionnaires dominicains. La prédication fit cependant peu de progrès. La première église fut fondée à Yokohama (1862) par le vicaire apostolique Gérard; elle souffrit encore de nombreuses et terribles persécutions.

La liberté religieuse fut seulement accordée en 1884. Léon XIII en 1890 érigea l'archevêché de Tokio avec les sièges suffragants : Nangasaki, Hakodate et Osaka. L'irréligion et l'indifférence des grands rend l'extension de l'Évangile bien difficile. De plus leurs récentes victoires les rendent trop fiers pour étudier avec sympathie une religion importée d'Occident. Aujourd'hui, le Japon compte seulement 60.000 catholiques.

5° En **Afrique**¹ aussi il y eut durant le xix^e siècle une évolution vers le bien. Les mahométans ne se convertissent guère, mais depuis la conquête française (1830) la population catholique s'accrut au nord par l'immigration. En 1838 Alger fut érigée en évêché, devenu archevêché depuis 1867 avec Oran et Constantine comme suffragants. Aujourd'hui cette province ecclésiastique compte environ 400.000 catholiques.

1. L. DE BÉTHUNE, *Les Missions catholiques d'Afrique*, Lille, 1889.

Lè Maroc a un évêque à Ceuta.

L'Afrique occidentale (Sénégal, Sierra-Leone, Guinée) est surtout évangélisée par les Pères des Missions africaines, les Pères Blancs et les Pères du Saint-Esprit et du Cœur-Immaculé de Marie; dans le Congo travaillent des religieux de différents ordres.

La foi a fait de grands progrès dans l'**Afrique orientale**. Depuis 1851 Le Cap est divisé en trois vicariats. On a érigé aussi des vicariats dans le Natal, au Transvaal, dans l'Orange, dans le Cimbébazie, le Zambèse et le Zanzibar. Les îles Maurice (1847) et de la Réunion ont chacune leur évêque. **Madagascar** fut déjà évangélisée depuis 1841 et reçut son vicaire apostolique en 1861. La persécution et l'opposition des protestants (1869) créent de très grandes difficultés aux missionnaires. Malgré tout cela la foi y fait des progrès, et la capitale renferme 10.000 catholiques. Malheureusement l'occupation française apporte au zèle des missionnaires mille entraves qui nuisent aux progrès de la civilisation chrétienne. On trouve aussi des vicariats apostoliques en Égypte, dans l'Éthiopie et chez les Gallas.

Dans la **Tunisie** les catholiques ont obtenu la liberté du culte depuis 1857 et sont sous la juridiction de l'archevêché de Carthage érigé par Léon XIII et confié à M^{gr} Lavigerie¹ († 1892), qui a travaillé avec une rare persévérance et un certain succès à l'œuvre difficile de la conversion de l'**Afrique centrale**; ses fils les Pères Blancs continuent avec fruit son œuvre. En tout, l'Afrique possède sur une population d'environ 170 millions plus de 3 millions de catholiques.

6° L'**Australie**, conquise par les Anglais en 1787, fut placée par Pie VII sous le vicariat apostolique de l'île Maurice et reçut ses premiers missionnaires en 1820. Le bénédictin Ullathorne (1832) y travailla beaucoup et rendit possible en 1835 l'érection du vicariat apostolique de

1. BAUNARD, *Le cardinal Lavigerie*, 2 vol., Paris, 1896. — KLEIN-MATH, *Card. Lavigerie und sein Werk*, Strasbourg, 1893.

Sydney. Dès cette époque, grâce surtout au zèle ardent du vicaire apostolique Jean Spolding († 1877), le nombre de chrétiens s'accrut rapidement. En 1874 existaient deux archevêchés : Sydney avec six sièges suffragants (1842) et Melbourne (1874) qui en comptait cinq. En 1844 et 1869, des synodes provinciaux purent se réunir. Parmi les missionnaires jésuites autrichiens se fit remarquer surtout le Père Jean Hinterröcker¹. Aujourd'hui l'Australie possède cinq archevêchés avec quatorze évêchés. La Nouvelle-Zélande reçut un archevêque à Wellington avec trois évêchés ; l'Océanie a plusieurs vicariats apostoliques. Des synodes nationaux furent tenus en 1885 et 1895 ; le premier sous la présidence de M^{gr} Moran, devenu cardinal.

7° L'Amérique aussi a plusieurs missions. Les Dominicains ont des missions au Brésil, dans les Antilles (Cuba, Curaçao, Porto-Rico, Trinidad), dans la République Argentine, sans compter les États-Unis et le Canada. Les Rédemptoristes évangélisent le Surinam. Les missions du Nord sont confiées aux Pères Oblats de Marie-Immaculée.

1. MORAN, *History of the Catholic Church in Austral Asia*, 2 vol., Sydney, 1896.

CHAPITRE IX

SCIENCE ET ART RELIGIEUX. VIE LITURGIQUE.

§ 179. — Science ecclésiastique ¹.

1° Le commencement de cette période était peu favorable à la **science ecclésiastique** : outre que le rationalisme avait pénétré dans bon nombre de facultés catholiques, en Allemagne surtout, le jansénisme, le gallicanisme et surtout le joséphisme se faisaient également sentir. Peu de savants ecclésiastiques conservaient la pure doctrine, les études scolastiques étaient peu appréciées, et les systèmes nouveaux s'éloignaient tous plus ou moins de la doctrine traditionnelle de l'Église. La situation empira pendant la Révolution française : la France et l'Allemagne perdirent entièrement leurs écoles ecclésiastiques, tandis que les autres pays en étaient privés plus ou moins complètement. La tourmente passée, au lieu d'institutions autonomes, agissant sous le large contrôle et la féconde tutelle de l'Église, il ne resta plus qu'un enseignement officiel, soumis au joug étroit de l'État, à tendances plus ou moins rationalistes et universitaires. Cet enseignement eut-peut-être plus d'inconvénients qu'il ne rendit de services ; il jeta beaucoup de prêtres hors de la voie droite de la vérité, et, pendant une grande partie

1. HURTER, *Nomenclator literarius* (1764-1894), 2^e éd., Innsbruck, 1895. — *Un siècle. Mouvement du monde de 1800 à 1900*, Paris, 1900. — BELLAMY, *La théologie au XIX^e siècle*, Paris, 1904. — KERN, *Methodologie und Encyclopædie der Theologie*, Frib.-eu.-Br., 1892. — BATIFFOL, *Questions d'enseignement supérieur ecclésiastique*, Paris, 1907.

du ^{xix}^e siècle, exerça une très nuisible influence. Peu à peu cependant le véritable esprit catholique reprit le dessus; la vitalité chrétienne profita des moindres parcelles de liberté qui lui étaient accordées et parvint à élever les études ecclésiastiques à un très haut niveau, surtout à la suite du concile du Vatican.

Un certain nombre de congrès internationaux des savants catholiques ont pu se réunir périodiquement et prouver à tous que parmi les catholiques pratiquants et militants se trouvent des maîtres en toutes les branches du savoir humain.

2° Les **études bibliques** ¹ ont fait de grands progrès dans le ^{xix}^e siècle; cet avancement est dû peut-être à ce que les sciences auxiliaires ont été cultivées plus que jamais; malheureusement sur bien des points l'accord n'est pas fait entre exégètes, l'esprit critique a porté quelques-uns à trop de hardiesse, non pas tant dans la critique textuelle que dans la discussion de l'authenticité et des limites de l'inspiration ². Pour l'introduction, les principaux travailleurs sont Hug, Haneberg, évêque de Spire, Patrizi qui a donné aussi de savants commentaires; Kaulen, Cornely, Belser, Vigouroux, Jacquier, Pelt, Lesêtre et Chauvin. Jean Bernard de Rossi a de grands mérites dans la détermination des textes bibliques; comme bons traducteurs français, il faut citer surtout Le Hir, Glaire, Crampon, Rose, Lemonnyer. Les Dominicains ont fondé à Jérusalem une école d'études bibliques ouverte aux ecclésiastiques de tous les diocèses, qui veulent s'initier aux langues orientales et connaître la topographie biblique. Le P. Lagrange a fondé la *Revue biblique*, qui sert d'organe à la Commission des Études bibliques, et dirige une importante collection d'études bibliques ³. Parmi les exégètes nombreux et distingués du ^{xix}^e siècle

1. PESCH, *De inspiratione*, Rome, 1907. Cf. L. VENARD, *Les études bibliques en France depuis quinze ans*, *Revue cath. des églises*, janv. et févr. 1908, réponse au pamphlet de HOUTIN, *La question biblique chez les catholiques de France, au XIX^e siècle*, Paris, 1902. — 2. Cf. le décret *Lamentabili* du 3 juillet 1907. — 3. 9 vol. in-8 parus, 1900-1908.

(Schegg, Schanz, Bisping, Fouard, Zapletal, Lecamus, Condamin, Van Hoonacker), il faut nommer les écrivains du *Cursus Scripturae sacrae*¹ qui viennent de compléter leur œuvre de solide érudition par un *Lexicon biblicum*. Pour l'archéologie biblique, le *Dictionnaire de la Bible* de Vigouroux et de ses nombreux collaborateurs est d'un grand prix. Voulant faire progresser les études bibliques, tout en communiquant de bonnes indications aux travailleurs, Léon XIII institua à Rome, peu avant sa mort, une *Commission Biblique* qui a des consultants dans les divers pays; tout récemment encore Pie X a confié aux Bénédictins les travaux préparatoires à une nouvelle édition critique de la Vulgate.

3^e La lutte violente menée de toute part contre l'Église suscita une brillante **Apologétique**², qui se multiplia d'une façon prodigieuse. En Italie, on connaît surtout le cardinal Gerdil (1802), Franco et Pelicani; l'Espagne cite avec fierté Balmès, Donoso Cortès et le cardinal Gonzalès; la France possède une série d'apologistes : Joseph de Maistre († 1826), de Bonald († 1840), Frayssinous († 1842), Chateaubriand († 1848), Lamennais († 1854); les grands orateurs de N.-D. de Paris : Lacordaire († 1861), de Ravignan († 1858) et Félix († 1891), d'Hulst († 1896), Monsabré († 1907) dont le P. Janvier continue les glorieuses traditions en exposant la morale catholique, M^{sr} Freppel, M^{sr} Dupanloup († 1892), le cardinal Pie († 1880); abbé de Broglie († 1895), Moigno († 1884), Auguste Nicolas († 1888), Brunetière († 1906), Duilhé de Saint-Projet († 1897), M^{sr} Bougaud († 1888), M^{sr} de Ségur († 1881), Jaugey († 1894) : *Dictionnaire apologétique de la foi catholique*, en cours de réédition (d'Alès).

L'Église d'Angleterre se défendit aussi et peut citer avec honneur: Challoner, Milner, Howard, Wiseman, Manning, Newman et le Père Faber, etc. En Allemagne parurent de très loyales apologies de Hettinger, Weiss,

1. Paris, 1885 ss — 2. Cf. L. MAISONNEUVE, art. *Apologétique*, dans le *Dict. de Théol. cath.*

Gutberlet, Schanz; Schell a essayé un genre d'apologétique qui a été condamné par l'Eglise. En France, des tentatives récentes pour le renouvellement de l'apologétique en faisant appel aux critères surtout psychologiques, ont provoqué de légitimes appréhensions. Les discussions ont abouti à montrer que l'apologiste, tout en recourant de préférence aux arguments préférés par nos contemporains, ne doit jamais négliger ni mépriser le patrimoine traditionnel.

4° La **dogmatique** subissait une éclipse au commencement du XIX^e siècle et ressentait l'influence de la philosophie rationaliste. De la méthode positive pratiquée par Liebermann, Heinrich, P. Hilaire O. C., Perrone et Passaglia, on en revint enfin à la scolastique médiévale; parmi ceux qui se sont illustrés dans l'exposition de cette néo-scholastique il faut citer : De San, Scheeben, K. Werner, Kleutgen, Stöckl, Franzelin, Zigliara, Bruyère, Tanquerey, Janssens, Billot, Buonpensiere, Lepidi, Gardeil, Hugon. D'autres travaillèrent aussi : le cardinal Gousset, l'archevêque Kenrick, Denzinger, Palmieri, Didiot, Mangenot. De bons manuels furent composés par Perrone, Hurter, Pesch, Berlage, Dieringer, Mannens, Van Noort, Lottini. Dans l'histoire du dogme et la patrologie, les principaux sont Möhler, Schwane, Bach, M^{sr} Ginouilhac, Kihn, Fessler-Jungmann, Bardenhewer, Tixeront, Batiffol et Funk. Il paraît actuellement en France une *Bibliothèque de Théologie historique* qui contient plusieurs études excellentes, mais dont fait partie l'*Histoire de la Théologie positive* de Turmel qui a excité de vives et légitimes appréhensions.

5° Dans la **morale**, les théologiens du XIX^e siècle donnèrent aussi des ouvrages très renommés : citons les manuels de Gury, de M^{sr} Gousset, Scavini, Ballerini, Frassinetti, Berardi, Lehmkuhl, Marc et Aertnys, Génicot, Konings, Bouquillon, Antoine, etc.

De plus il paraît un grand nombre de revues qui traitent périodiquement des questions théologiques : *Revue Thomiste*, *Revue des sciences philosophiques et théolo-*

giques, Revue néo-scholastique, Revue Augustinienne, Ami du clergé, Nouvelle Revue théologique, Revue pratique d'apologétique, Revue du clergé français, etc.

6° Le **Droit canon** trouva aussi d'illustres représentants : en France, André Bouix, Craisson, Icard, Boudinhon, Deshayes, Bargilliat, Many.

En Allemagne : Walter, Phillips, Aichner, Heiner, Sägmüller, Schulte, Vering, Gerlach, Hollweck, Prummer.

En Italie : Devoti, Soglia, Tarquini, Santi, De Angelis et surtout F.-X. Wernz, Gasparri et De Lai.

Tandis qu'en France et en Allemagne on suivait presque toujours une méthode systématique, en Italie on maintenait encore généralement la division en cinq livres.

7° Par suite de la Réforme protestante et de la Révolution française, la plupart des universités avaient été accaparées par l'État et soustraites à l'influence de l'Église ; l'incrédulité et le rationalisme purent s'y épanouir librement, ou tout au moins sous le couvert de quelques formules hypocrites. Lorsque l'Église fut remise des blessures qu'elle avait reçues, elle entreprit l'érection d'universités libres ; la première en date est celle de Louvain (1834), puis Laval au Canada (1852) ; Dublin (1852) ; Poitiers (1875) ; Lille (1876) ; Angers, Paris, Toulouse et Lyon (1876), Washington (1889) et Fribourg en Suisse (1889). En Allemagne, tous les efforts furent annulés par le gouvernement ; en Hollande, le même besoin s'est longtemps fait sentir, l'institution Radboud (1905) est un premier pas vers le but désiré.

§ 180. — Art religieux¹.

1° Le rococo avait pendant le XVIII^e siècle atteint le

1. Atlas HERDER, *Histoire de l'art, illustrée*, 146 planches contenant 1262 gravures avec un précis de l'histoire de l'art, table des gravures détaillée et table des matières, Frib.-en-Br. — SPRINGER, *Geschichte der bildenden Künste in XIX Jahrhundert*, Leipzig, 1859. — J. STRYGOWSKI, *Die bildende Kunst der Gegenwart*, Leipzig, 1907. — ALPHONSE GERMAIN, *L'art religieux au XIX^e siècle en France*, *Le Correspondant*, 25 octobre 1907.

comble du ridicule, il n'était donc susceptible d'aucun développement; c'est pourquoi au ^{xix}^e siècle, à défaut d'un nouveau style, on revint à l'ancien. Les artistes éclectiques ont employé presque toutes les anciennes formes : Schinkel († 1841) essaya de transformer l'**architecture grecque** en style religieux du ^{xix}^e siècle; Ziebland construisit, en style de basilique, la magnifique église de Saint-Boniface à Munich; pour l'église Notre-Dame à Zurich, A. Hardegger suivit même le style de Ravenne; bientôt cependant le roman et le gothique eurent le dessus, le dernier surtout provoqua une vive admiration, favorisée par un grand nombre de savants et d'artistes : en France, Montalembert¹, Rio et Ozanam écrivirent pour l'emploi du gothique; ils le firent comprendre et admirer par l'école romantique. En Allemagne, Aug. Reichensperger, soutenu par Görres et Boisserée. Comme architectes du style gothique, il faut citer surtout Viollet-Le-Duc qui fit plus encore peut-être par ses livres, dictionnaires², que par ses constructions; H. Ferstel pour l'église votive de Vienne, Zwirner pour l'achèvement de la cathédrale de Cologne³ et encore les architectes Gärtner à Munich et Schmidt à Vienne. En France, la piété populaire a rapidement trouvé les fonds nécessaires pour construire l'énorme basilique de Montmartre, de style roman qui saisit par la simplicité des lignes, l'immensité de la masse et la richesse des décors. Dans le même style a été élevée la Basilique de Saint-Martin à Tours. Marseille a vu s'élever près du port une cathédrale byzantine, qui rappelle à tous que l'antique cité phocéenne est la porte de l'Orient. Lyon possède un bijou d'architecture sur la colline de Fourvière, sanctifiée par les premiers martyrs de France. Bossan y a fait preuve de puissante originalité dans ce type, qu'il a reproduit ailleurs (église des Dominicains de Marseille, etc.). A Angers, on a tenté une intéressante reconstruction d'église de

1. MONTALEMBERT, *Du vandalisme et du catholicisme dans l'art*, Paris, 1839. — 2. VIOLLET-LE-DUC, *Dict. de l'archit. fr.*, 10 vol., Paris, 1854-1869. — 3. ENNEN, *Der Dom zu Köln*, Cologne, 1880.

Toussaint, style Plantagenet. La basilique de Lourdes ne présente rien de remarquable, sans mériter d'ailleurs les vives critiques de Huysmans.

En Belgique, le baron Jean Béthune a beaucoup fait pour le style gothique. Parmi les nombreuses églises construites d'après ses plans, il faut citer celle des Bénédictins de Maredsous. En Angleterre, Pugin tenait la tête du mouvement. La renaissance du gothique ne s'épanouit peut-être nulle part autant que dans les Pays-Bas. Tandis qu'Alberdingk Thijm et les écrivains du *Gildeboek* y louaient et décrivaient cet art, la corporation de S.-Bernulf la protégeait vigoureusement, le génial Dr P. J. H. Cuypers veillait à l'exécution pratique et donnait à la renaissance catholique néerlandaise un grand nombre de splendides églises gothiques.

Malgré les tentatives de ces dernières années pour instaurer une architecture religieuse nouvelle, rien n'a été produit jusqu'ici qui se distingue parfaitement des styles anciens et qui satisfasse en même temps les exigences de la pratique et de l'esthétique; néanmoins plus d'un artiste de talent s'y exerce et il n'est pas permis de désespérer de l'avenir.

2° La **sculpture** trouva peu de célèbres représentants : le premier fut l'illustre Vénitien Antonio Canova († 1822) qui revint aux anciens classiques et fit peu pour l'art chrétien, à cause de son défaut de convictions religieuses profondes. On peut en dire autant de Dannecker († 1841) à Stuttgart; ces deux furent surpassés par le Danois Bertel Thorwaldsen († 1844) qui revint à l'art grec et se montra souvent froid dans les sujets religieux. A Munich, L. v. Schwanthaler († 1848) travailla fort bien; à Sienne, Jean Dupré († 1882); à Rome Guillaume Achtermann de Munster (1884) firent paraître beaucoup d'inspiration et de sentiment (*Pietà*, *Descente de Croix* à Munster, autel à Prague). En France, les sculpteurs sacrifiaient généralement trop au réalisme et ne se sentaient plus sur leur terrain, quand il s'agissait d'aborder l'art religieux. Il faut citer cependant

Eugène Oudiné, Cabuchet, Paul Dubois, Chapu, etc. En Hollande, Royer et Bart van Hoven ont une bonne renommée.

3^e La **peinture religieuse** atteint une haute efflorescence; Frédéric Overbeck († 1869) et ses amis donnèrent, à Rome, l'impulsion à ce mouvement de renaissance; ses tableaux religieux étaient pleins de charme et de délicatesse (*Victoire de la religion dans l'art, Assomption de la Vierge*). P. von Cornelius († 1867) créa des œuvres qui révèlent de vigoureuses et profondes pensées (*Jugement dernier*); Joseph von Führig († 1876) se montra poétique et rempli de sentiment; Édouard von Steinle († 1886) excella dans le coloris. Julius Schnorr von Carolsfeld († 1872) brilla par un dessin ingénieux et fort (*Bible*); Wilhelm Schadow (1802) fonda l'**École de Dusseldorf** dont les principaux maîtres furent Ernst Deger († 1885), Ittenbach († 1879), André Müller († 1890, et Charles Müller († 1893) qui peignirent ensemble les fresques renommées de l'église Saint-Apollinaire à Remagen. L'**École de Munich**, instituée par le maître déjà nommé P. von Cornelius, eut pour principaux élèves Henri Hesse († 1863) et Schraudolph († 1879) peintre des fresques de la cathédrale de Spire, puis Carolsfeld déjà nommé et L. Seitz. Le Juif converti Philippe Veit († 1877) fit d'excellents travaux à Francfort. En Suisse, P. von Deschwanden est le représentant de la peinture religieuse. En France, cet art fut illustré par **Hippolyte Flandrin** († 1864), qui a peint, aidé de son frère Paul, les fresques de Saint-Germain des Prés et de Saint-Vincent-de-Paul; **Puvis de Chavannes** († 1899) qui a orné le Panthéon de l'histoire de Jeanne d'Arc; **J. Tissot**, dont la Bible illustrée ne fera pas oublier les belles gravures de **Gustave Doré** (*Bible et Divine Comédie*).

En Belgique Antony, Rosier et quelques autres donnèrent quelques bons ouvrages. Les Bénédictins créèrent l'**École de Beuron** qui s'occupa exclusivement de sujets religieux et suivit des principes très sévères, pour lutter contre le naturalisme contemporain. Il faut citer en Angleterre les préraphaélites Brown, Hunt et Burne Jones. Dans les Pays-Bas, Cuypers avec son école et Mengelberg décorèrent un grand nombre d'églises.

4° On s'occupa avec grand zèle au XIX^e siècle de réformer la **musique religieuse**, surtout dans les écoles de **Solesmes, Munich, Ratisbonne et Aix-la-Chapelle**. Les vues se portèrent principalement sur le plain-chant presque oublié et pitoyablement réduit, sur la restriction de la musique instrumentale et l'ennoblissement du jeu de l'orgue dans les offices de l'Eglise. Le plus grand mérite en ce genre revient, en France, aux ordres religieux, particulièrement aux Bénédictins de Solesmes. L'illustre abbé Dom Guéranger s'acquitt dans cet ordre une gloire immortelle. Déjà dépassé par plusieurs de ses fils qui ont bien travaillé pour la restauration du chant liturgique, Dom Pothier a été chargé de l'édition officielle vaticane du *Graduale* et du *Kyriale romanum*. Gounod reste le maître incomparable du chant religieux; il a eu d'illustres émules; de nos jours, des *Oratorios* religieux nous ont été donnés par Hartmann et Perosi; à Paris, la *Scola cantorum* de Charles Bordes et V. d'Indy; en Allemagne, il faut mentionner Ett, Aiblinger, Proske, Mettenleiter, Fr. X. Haberl et surtout Franz Witt qui instituèrent et protégèrent beaucoup la *Société de Sainte-Cécile*. Dans les Pays-Bas s'est formée la *Société de Saint-Grégoire* pour le même but.

§ 181. — Vie Liturgique ¹.

1° La révolution française et le xix^e siècle ont apporté de profondes modifications dans les relations de l'Église avec l'État; en beaucoup de pays, il y a même entre les deux pouvoirs une complète séparation. Tous les **privilegés du clergé** ont disparu, tels sont par exemple : le droit d'asile, le privilège du for, le droit des dîmes ecclésiastiques, et l'exemption des impôts pour les biens ecclésiastiques. La sécularisation a enlevé au clergé toute administration civile. Bien qu'en principe l'Église maintienne quelques-uns de ces privilèges, elle a cependant reconnu, dans plusieurs concordats, les nécessités de la situation actuelle (*Temporum habita ratione*). En échange de ces sacrifices, un grand nombre d'abus deviennent impossibles : en premier lieu ceci s'applique aux commendes, par lesquelles, même après le concile de Trente, des prieurés et des abbayes étaient donnés à des laïques; peut-être aussi la noblesse ayant perdu ses privilèges, le choix des évêques et des chanoines est fait plus librement. Un évêque n'est plus actuellement ni prince, ni guerrier, mais exclusivement administrateur et pasteur de son Église.

2° Les fêtes religieuses d'obligation n'ont pas été augmentées durant le xix^e siècle, mais les fêtes de dévotion se sont accrues considérablement. Divers offices furent introduits en l'honneur de la Passion de Notre-Seigneur, un grand nombre de saints eurent un nouvel office ou un degré supérieur dans le calendrier, par exemple : SS. Timothée, Ignace (martyr), Polycarpe,

1. *Acta et Decreta sacrorum conciliorum recentiorum, Collectio Lacensis*, 8 vol., Frib.-en-Brig., 1870 ss. — HEINRICH KELLNER, *Heortologie oder das Kirchenjahr und die Heiligenfeste in ihrer geschichtlichen Entwicklung*, 2^e éd., Frib.-en-Br., 1906, p. 25-28. — BAUNARD, *Un siècle de l'Église de France (1800-1900)*, Paris, 1901. — BRÜCK, *Gesch. der kath. Kirche im XIX Jahrhundert*, 4 vol., Mayence, 1887-1903.

Justin, Jean Damascène, Boniface, Cyrille et Méthode, Cyrille d'Alexandrie, Cyrille de Jérusalem, Augustin de Cantorbéry, Josaphat, Joachim ; la Visitation de la sainte Vierge, l'Immaculée Conception ; saint Joseph qui fut déclaré Patron de l'Église universelle (1870). De même encore pour les saints déclarés **Docteurs de l'Église** : SS. Pierre Damien (1828), Bernard (1830), Hilaire de Poitiers (1851), Alphonse de Liguori (1871), François de Sales (1877), le vénérable Bède (1899) ; saint Thomas d'Aquin, déjà déclaré Docteur de l'Église, reçut solennellement de Léon XIII, en 1880, le titre de « *Patron des Écoles catholiques* ».

3° Le nombre des **dévotions** augmenta beaucoup ; celle des Quarante-Heures en particulier devint presque générale, si bien que, dans la plupart des diocèses, il y a, chaque jour de l'année, au moins une église ou chapelle dans laquelle le saint Sacrement est exposé ; de même la pieuse pratique du Chemin de la Croix a pris de grands accroissements ; mais par-dessus tout la dévotion au *Sacré-Cœur de Jésus* s'est développée et répandue plus que jamais ; Pie IX a étendu sa fête à toute l'Église, Léon XIII l'a élevée au rang de fête de 1^{re} classe et a même solennellement consacré l'univers au Sacré-Cœur de Jésus (1900). La dévotion au Cœur Immaculé de Marie a été favorisée par Pie IX ; le curé Desgenettes († 1860) a établi, à Notre-Dame des Victoires, l'archiconfrérie du Très Saint et Immaculé-Cœur de Marie. La célébration du mois de Marie (mai) est devenue générale ; celle du mois d'octobre ou mois du Rosaire a été prescrite et souvent renouvelée par Léon XIII dans ses encycliques qui recommandent instamment la pratique du Rosaire de Marie. Les communions sont devenues plus nombreuses dans le peuple chrétien. La communion fréquente a été récemment encouragée par un décret de la congrégation du Concile, qui a déterminé avec précision les seules dispositions requises de ceux qui s'approchent souvent de la sainte Table.

4° En général le **jeûne** et l'**abstinence** ont été pres-

que partout adoucis, soit à cause de la faiblesse des santés, soit, surtout dans les contrées du Nord, à cause des contacts fréquents avec les hétérodoxes. Dans la plupart des diocèses on donne des dispenses pour le jeûne des Rogations et l'abstinence du samedi. On se montre indulgent relativement aux aliments maigres, dans les hôtels. Il n'y a cependant aucune règle générale restreignant l'abstinence ou le jeûne; mais des pouvoirs très étendus sont accordés par indults quinquennaux aux évêques, qui restent juges de l'application de la loi selon les lieux et les circonstances. Il leur est arrivé souvent de dispenser de l'abstinence à raison d'une fête ou d'un grand concours de peuple.

5^e Lexviii^e siècle et le commencement du xix^e furent des temps d'indifférence et d'incrédulité, mais depuis ce temps la piété du peuple catholique a toujours augmenté : la réception des sacrements et la participation aux diverses congrégations, aux missions ou jubilés, aux retraites, aux confréries pieuses, etc., sont devenues beaucoup plus fréquentes. Il serait très difficile de citer dans l'histoire de l'Église une époque plus féconde en nombreuses vocations religieuses, un temps où l'état monastique ait compté tant de membres et se soit livré avec un zèle plus héroïque à toutes sortes d'œuvres charitables. Quelles largesses spontanées pour élever et entretenir, en tout pays, des écoles privées; quel généreux dévouement pour la construction et l'ornementation des églises, surtout en France! On peut dire que jamais les missions étrangères n'ont été aussi florissantes, ce qui prouve bien la grande générosité des populations catholiques toujours prêtes à soutenir ces œuvres par des sacrifices pécuniaires, et aussi par le sacrifice, plus méritoire encore, de leurs enfants donnés comme missionnaires. L'amour de l'Église et la fermeté dans la foi ont brillé dans le peuple catholique surtout au moment des persécutions; qu'on se rappelle la tyrannie exercée en Russie et Pologne, le Kulturkampf et l'oppression actuelle en France.

L'attachement au Saint-Siège est très profond et ne s'est jamais affirmé si ouvertement que sous les trois derniers papes.

6° A côté de ce grand bien, on constate chez beaucoup une lente et **graduelle apostasie** de la foi; les intelligences développées surtout semblent trop souvent avoir une orientation équivoque; c'est pourquoi les tièdes en arrivent bientôt à abandonner complètement l'Église ou à rester dans l'indifférence religieuse. Dans les classes inférieures, les principes socialistes causent d'incalculables dommages en opposant aux principes révélés les revendications même légitimes des travailleurs. En certains pays, la religion risque de devenir le privilège des hautes classes de la société et la sauvegarde de leurs intérêts contre les convoitises d'en bas. Dans les pays protestants, beaucoup d'apostasies sont causées par les funestes mariages mixtes.

7° Le xix^e siècle est très riche en **saints personnages**; la pensée se reporte tout d'abord aux papes Pie VII et Pie IX, puis à la convertie Elisabeth Seton († 1821), première Sœur de Charité dans l'Amérique du Nord; Élisabeth Canori Mora († 1825) du tiers ordre des Trinitaires et Anna Maria Taïgi († 1837) du tiers ordre de saint François; la princesse Wendeline Borghese (née Talbot), à Rome († 1840); Marie-Clotilde de France, reine de Sardaigne; Marie-Christine de Savoie, reine de Naples († 1830); le Père Muard, fondateur d'une congrégation de Bénédictins spécialement voués à la prédication; le Père Eymard si dévot au saint Sacrement, les Pères Pignatelli et de Clorivière (S. J.); le Père Jean, abbé de Fontfroide; M^{er} de Ségur, le Père Jandel O. P.; Julie Billard, Marie-Madeleine Postel, Anne Catherine Emmerich, M^{lle} Pauline-Marie Jaricot.

Et de plus, outre les nombreux martyrs de la Chine et du Japon qui ont versé leur sang pendant ce dernier siècle, on peut nommer les martyrs de la Terreur, parmi lesquels les seize carmélites de Compiègne récemment béatifiées, les martyrs de la Commune: jésuites (Père Oli-

vaint et ses compagnons), dominicains d'Arcueil (Père Captier, Bourard et leurs compagnons), prêtres séculiers, etc. Les célèbres Don Bosco et Don Cottolengo qui ont tant fait pour les enfants abandonnés et pour toutes les œuvres charitables; l'admirable curé d'Ars, le bienheureux J.-B. Vianney († 1859). Sans compter tant d'âmes qui se sanctifient dans le cloître ou même dans le monde et dont nous sommes trop rapprochés pour pouvoir justement apprécier leur vie.

CHAPITRE V

LE PROTESTANTISME ET L'ÉGLISE SCHISMATIQUE DE L'ORIENT.

§ 182. — Le protestantisme ¹.

1° Depuis le xvi^e siècle, des efforts réitérés furent faits, mais en vain, pour unir l'église luthérienne et l'église réformée. Dans l'année jubilaire de 1817 en **Allemagne** on arriva, grâce à l'intervention de Frédéric-Guillaume, à l'**Union** ². Le luthéranisme et le calvinisme seraient réunis en une seule Église où seraient abandonnés les dogmes secondaires, pour tenir ferme à l'essentiel du christianisme, sur lequel les deux confessions tombaient d'accord. Au début tout sembla réussir. On accepta l'union non seulement en Prusse, mais aussi dans le duché de Nassau (1817), dans le Palatinat (1818), dans le Wurtemberg (1820), dans le grand-duché de Bade (1821) et dans la Hesse (1822). Les *agenda* de Berlin, auxquels le roi lui-même avait travaillé, devaient achever l'union et lui donner la stabilité désirée. Bientôt cepen-

1. HERING, *Geschichte der kirchlichen Unionsversuche*, Leipzig, 1836. — STAHL, *Die lutherische Kirche und die Union*, Berlin, 1859. — ZENKER, *Der Gustav-Adolf-Verein in Haupt und Gliedern*, Leipzig, 1882. — JÖRG, *Gesch. des Protestantismus in seiner neuesten Entwicklung*, 2 vol., Arnheim, 1862. — FR. HETTINGER, *Die Crisis des Christenthums*, Frib.-en-B., 1881. — ZAHN, *Abriss einer Gesch. der evang. Kirche auf dem europäischen Festlande im 19 Jahrh.*, 3^e éd., Stuttgart, 1893. — G. GOYAU, *L'Allemagne religieuse*, Paris, 1898. — 2. SCHEIBEL, *Aktenmässige Gesch. der neuesten Unternehmung einer Union*, 2 vol., Leipzig, 1834. — G. GOYAU, art. *Allemagne (empire d')*, état religieux, dans le *Dict. de Théol. cath.*

dant une lutte terrible mit l'Union en péril. On dut modifier les *agenda* et même les introduire par force (1829). La formation d'associations libres séparées fit des progrès. Le synode général de Berlin (1846) ne réussit pas davantage. On crut pouvoir compter sur l'*Alliance évangélique* née en Angleterre (1846) pour unir tous les protestants croyants de la terre. Les Allemands eurent leur propre organe le *Neue Evangelische Kirchenzeitung* qui favorisa plutôt l'incrédulité. En 1848 les protestants croyants fondèrent l'**Alliance ecclésiastico-évangélique** qui ne put s'accorder sur la Confession d'Augsbourg. Beaucoup plus libre et plus incrédule fut l'**Association protestante** de Bluntschli; elle nia même l'origine surnaturelle du christianisme (1865). Enfin, en 1887, l'**Alliance évangélique** fut fondée pour s'opposer à l'Église catholique, contre laquelle toutes les forces furent réunies pour la lutte. Dans cette lutte et la haine contre Rome on tomba d'accord. Chez les protestants allemands la foi est très faible, tellement que d'après leur propre estimation un homme seulement sur cent fréquente le temple.

2° Dans les **pays scandinaves**, le système de l'Église d'État est encore en pleine vigueur, si bien que le gouvernement tient dans ses mains toutes les affaires ecclésiastiques. Cependant le rationalisme et l'indifférentisme sont très fortement représentés surtout en Danemark et en Norvège. Dans tout le Nord il ne peut être question d'une vie ecclésiastique florissante.

3° L'Église d'État de **Hollande** fut renversée en 1795. Par un arrêté du 6 janvier 1816, Guillaume I^{er} régla les rapports de l'Église réformée avec le nouveau royaume. Alors s'ouvrit largement la porte pour la liberté de doctrine. Bientôt se forma l'école de Groningue ayant pour chef Hofstede de Groot et un journal nommé *Vérité dans la charité* (1830-1840). En rejetant plusieurs dogmes elle devint bientôt une Église sans confession de foi. Les orthodoxes songèrent à se séparer et formèrent une nouvelle église, « **Église**

des séparés ». Le gouvernement s'opposa à une telle fraction, mais malgré tout les « séparés » tinrent bon, et en 1870 ils furent mis sur la même ligne que les autres. Nous trouvons encore le parti chrétien historique qui a pour chef Groen van Prinsterer.

En face de cette Église se plaça la **direction moderne** qui puisa principalement dans les doctrines de l'école de Tübingue; elle rejeta la théologie orthodoxe et se contenta d'une morale philosophique et comme dévotion d'un humanisme moral.

De nos jours le Dr A. Kuyper voulant réagir contre cette incrédulité se mit à la tête des « **Doléants** » qui formèrent avec quelques autres fractions ce qu'on appelle les **Églises réformées néerlandaises**.

4° En **Angleterre**¹ la liberté de religion fut accordée pendant le XIX^e siècle à tous les dissidents. Le serment du test et l'obligation de faire baptiser les enfants par le clergé de l'Église d'État furent supprimés en 1828. Par l'égalisation de toutes les confessions la **Haute Église** (*High Church*) fut mise en péril, surtout dans les basses classes où elle disparut complètement. De plus l'esprit ecclésiastique est languissant. La simonie est presque universelle; ajoutez-y encore l'abus commis par les bénéficiers qui chargent des mercenaires de remplir les obligations de leur office. Outre la Haute Église, nous trouvons encore deux églises rationalistes et deux églises orthodoxes; la *Broad-Church* se contente d'un christianisme élevé sur les fondements de la philosophie allemande, tandis que les partisans des **Essays d'Oxford** depuis 1860 poussèrent jusqu'au bout le libre examen, et voulurent s'affranchir de tout joug encombrant. Parmi les protestants croyants on doit d'abord nommer les **évangéliques** qui se contentent du calvinisme et gardent les 39 articles; puis les **tractariens** à la suite de Pusey († 1882). Les **ritualistes** rejettent les 39 arti-

1. ZAHN, *Abriss einer Geschichte der evangelischen Kirche im britischen Weltreiche*, Stuttgart, 1871. — A. GATARD, art. *Anglicanisme*, dans le *Dict. de Théol. cath.*

cles, admettent sept sacrements, la sainte messe, la transsubstantiation, le célibat et tâchent d'introduire toutes les cérémonies catholiques. Plusieurs d'entre les tractariens sont rentrés dans le sein de la véritable Église.

En **Écosse**, le docteur Chalmers († 1847) donna une nouvelle vie à la religion, par la fondation de l'**Église libre presbytérienne** à laquelle appartient aujourd'hui le tiers de la population.

La **Suisse**, voulant aussi réagir contre le rationalisme, reçut son **Église libre** qui eut du succès dans la Suisse française et le canton de Berne.

La France accorda au commencement du xix^e siècle la liberté du culte aux protestants. En 1848, surgit l'**Église évangélique libre**. Même après, il y eut continuellement des dissensions entre ces 650.000 protestants. La plupart de ceux qui appartiennent à la fraction libérale ne croient pas en la divinité de Jésus-Christ. La séparation des Églises et de l'État (1901) a été plus funeste aux protestants qu'aux catholiques, quoiqu'ils aient conservé leurs biens, parce que le manque d'unité doctrinale et hiérarchique s'est révélé immédiatement chez eux, dès qu'ils ont été privés de l'appui de l'État¹.

Aux États-Unis de l'**Amérique du Nord** on compte plus de 70 sectes différentes dont celles des Méthodistes et des Baptistes sont les plus nombreuses. Plus de la moitié de la population ne s'occupe pas de religion. La classe aristocratique appartient à l'Église épiscopaliennne; les classes moyennes se partagent entre les différentes sectes; et la classe pauvre est ordinairement laissée à elle-même. En face des églises croyantes se rencontrent la *Ligue libérale* (1873) et l'*Union ecclésiastique libre* (1867) qui font la guerre au christianisme et à toutes les sectes².

5° Plusieurs **sectes**, nées au xix^e siècle, méritent une mention spéciale : les **Irvingiens** ainsi nommés

1. J. RÉVILLE, *Le protestantisme libéral*, Paris, 1903. — 2. ZAHN, *Abriß der evangelischen Kirche in America*, Stuttgart, 1889.

d'après leur fondateur E. Irving de Londres († 1834). Ils prêchaient les dons spirituels (charismes) des temps primitifs du christianisme et le règne de mille ans. Cette secte existe déjà dans plusieurs pays¹.

Les **Mormons** furent établis par Joseph Smith en 1830. Leur doctrine se puise dans les écrits de Mormon, prophète de Juifs émigrés en Amérique selon Smith, sous le roi Sédécias. Les Mormons confèrent le baptême des adultes, nient le péché originel, permettent la polygamie; leur fanatisme a suscité, dans les débuts, beaucoup d'adversaires.

Du méthodisme anglais sortit l'**Armée du salut** organisée en 1865 par W. Booth à Londres, dans le but de gagner les classes populaires et de les ramener à Jésus-Christ. Leurs prédicateurs exhortent la foule surtout au repentir et à la fuite des péchés graves. Des « expéditions conquérantes » furent organisées presque dans tous les pays d'Europe et même en Amérique³.

6° Les **missions protestantes**⁴ ne présentent d'activité que depuis le xix^e siècle. Alors, se fondèrent un grand nombre de sociétés pour les missions; les plus importantes sont : les Baptistes anglais (1792); la société indépendante de Londres (1795), une autre société de Londres dépendant de l'Église d'État (1799), la société de Boston (1810), les Wesleyens anglais (1814), celles de Bâle (1816), de Berlin (1823), de Barmen (1829), la société des Pays-Bas établie dès 1797, qui se consacre depuis 1827 exclusivement à l'évangélisation des Indes néerlandaises. Toutes ces sociétés ensemble entretiennent plus de 3.000 « envoyés », et le total des revenus dont elles disposent annuellement est d'environ trente à quarante millions de francs. Les résultats n'ont pas complètement répondu à tant de moyens mis en œuvre, car le nombre des convertis païens ne dépasse pas beaucoup deux millions.

1. E. MILLER, *History and doctrine of Irving*, 2 vol., Londres, 1878. — 2. GUNNISON, *The Mormons*, New-York, 1884. — 3. SCHRAMM, *Das Heer der Seligmacher oder die Heilsarmee*, Berlin, 1883. — 4. WARNECK, *Abriss einer Geschichte der protest. Missionen*, 6^e éd., Berlin, 1900.

Dans cette œuvre de missions la « **Société biblique** » joue un grand rôle; érigée à Londres en 1804, elle s'est répandue dans tous les pays; elle fit faire environ 130 traductions de la bible, et distribua 180 millions d'exemplaires. L'association Gustave-Adolphe (1842), qui prit un grand développement, et la société évangélique servirent aussi la cause de **propagande protestante**.

Pour la propagation du protestantisme en France, se forma en 1833 l'**alliance évangélique**. Une semblable fut fondée en Allemagne en 1887.

7° La **théologie protestante**¹ atteignit au xix^e siècle un haut degré d'épanouissement. La cause principale en fut l'antagonisme des partis en lutte; chacun défendit avec force ses opinions et ses systèmes. Tandis que les uns s'intitulaient les **modernes** et rejetaient tout le surnaturel, les **orthodoxes** en prirent la défense; d'autres enfin cherchent à prendre une position moyenne entre ces deux extrêmes et sont appelés les **théologiens du compromis**.

Les **orthodoxes** eurent beaucoup à souffrir au xix^e siècle. Dans l'Allemagne, qui donna le ton aux autres pays, nous trouvons en premier lieu le vieux-luthérien Klaas Harms; il défendit la doctrine luthérienne en 95 propositions, mais n'écrivit que pour insulter et ridiculiser. Parmi les nouveaux-luthériens nous pouvons citer: Vilmar († 1868) à Marbourg, Thomasius († 1875) à Erlangen, Stahl à Berlin, Kahnis à Leipzig, etc. Les réformés peuvent compter parmi les leurs Krafft, Merle d'Aubigné, Menken; Mallet; comme apologistes, on peut faire mention de Ebrard à Erlangen, Heppe et surtout Alexandre Schweitzer, Suisse de nation; à Elberfeld-Barmen les deux Krummacher. Kohlbrugge à Elberfeld fit sentir son influence en plusieurs pays, notamment en Amérique et en Hollande. Dans ce dernier pays, on peut

1. PFLEIDERER, *Die Entwicklung der protest. Theologie in Deutschland, seit Kant und in Grossbritannien seit 1825*, Frib.-en-Br., 1891. — SCHWAB, *Zur Geschichte der neuesten Theologie*, 2^e éd., Leipzig, 1869.

mentionner comme théologiens, Doedes, van Oosterzee, et surtout les docteurs A. Kuyper et H. Bavink qui luttent avec vigueur contre le modernisme.

Sur les **modernes** Hegel a exercé une grande influence. D'abord apparaît **David Strauss** († 1874) avec sa *Vie de Jésus* d'après laquelle l'histoire du Sauveur ne serait qu'un *mythe* élaboré dans les communautés chrétiennes primitives.

L'école de Tubingue¹, tout en blâmant Strauss d'avoir négligé la critique, se laissa séduire par une fausse critique et s'engagea dans la même voie d'incrédulité. Son chef était **Ferd. Chr. Baur** († 1860); il eut de nombreux disciples : Schwegler († 1857), Kostlin (1894), Planck († 1880), Ad. Hilgenfeld (né en 1823), Volkmar († 1893), Holsten († 1897) et Zeller. Baur n'admettait comme authentiques que les quatre épîtres principales de saint Paul et fit naître les évangiles des disputes entre Pierre et Paul (Pétriniens et Pauliniens). En France, en Suisse, en Hollande, de même qu'en Allemagne, l'école de Tubingue eut beaucoup de partisans parmi les protestants modernes. Quelques-uns allèrent encore plus loin. Cette direction fut abandonnée, quand Zahn d'Erlangen ainsi que Harnack de Berlin eurent prouvé que les assertions de l'école de Tubingue sont insoutenables.

Si Hegel peut être reconnu comme le Père de l'école de Tubingue, l'influence de Schleiermacher est sans contredit très grande sur la théologie protestante appelée **théologie intermédiaire**. Cette théologie place le siège de la religion dans le sentiment et son essence consiste dans la sensation intime immédiate de l'infini, au point que la connaissance et l'idée d'un Dieu personnel reste en dehors de toute considération. Ses partisans postérieurs cherchaient à unir le christianisme et l'incrédulité moderne. Les principaux sont : Ullman († 1865), Hundeshagen († 1872), Dorner († 1884) et Ritschl († 1889); ce dernier fonda lui-même une école et appela le Christ

¹. WEIZSÄCKER, *Ferdinand Christian Baur*, Stuttgart, 1892.

« Fils de Dieu » au sens métaphorique. Son plus célèbre disciple est **Ad. Harnack**¹. Parmi les « théologiens intermédiaires », on peut citer : en France Edmond de Pressensé, A. Sabatier, Ménégoz, les Réville ; en Hollande J. J. van Oosterzee, en Suisse K. R. Hagenbach († 1874), en Amérique Ph. Schaff († 1893) ; à un certain niveau en Angleterre F. D. Maurice, F. W. Robertson († 1853), en Écosse Thom. Erskine et son ami J. M. Campbell.

§ 183. — Les églises schismatiques d'Orient².

1° Depuis sa conversion à la foi chrétienne, l'Église de **Russie** était sous la juridiction du patriarche de Constantinople et passa avec lui au schisme d'Orient. Sous Pierre le Grand († 1725), son pays secoua l'autorité de Stamboul et lui-même s'arrogea plus tard le protectorat de tous les schismatiques. Pierre le Grand remplaça le patriarcat de Moscou par le saint synode ; celui-ci, composé de clercs et de laïques, gouverne pratiquement toute l'Église russe, mais il lui faut pour valider ses décisions le consentement du tzar de toutes les Russies. Les sectes abondent dans l'Église russe. La principale surgit au xvii^e siècle quand le patriarche Nikon corrigea les livres liturgiques ; il trouva de l'opposition dans une grande partie du peuple. La dispute vint à ce point, qu'un grand nombre se séparèrent de l'Église d'État. Leur nombre peut s'évaluer à 13 millions et ils se nomment vieux-croyants (*Staroverses*), tandis que l'Église russe les nomme apostats (*Raskolniques*). A côté de plusieurs autres sectes fanatiques, on en rencontre quelques-unes qui sont nées du

1. Voir sa doctrine religieuse exposée dans son recueil de conférences : *Wesen des Christenthums*, Berlin, 1900. — 2 LIKOWSKI. *Geschichte des allmählichen Verfalls der unirten katholischen Kirche im 18 und 19 Jahrhundert*, 2 vol., Cracovie, 1903. — PHILARET, *Gesch. der Kirche Russlands*, 2 vol., Francfort, 1872. — A. DIOMEDES KYRIAKOS, *Gesch. der orientalischen Kirchen von 1453-1898* ; trad. all. par ERWIN RAUSCH, Leipzig, 1902. — KNie, *Die Russisch-Schismatische Kirche, ihre Lehre und ihr Cultus*, Graz, 1894.

contact avec les protestants ¹. L'Église russe ne prospère pas. En général les popes russes sont peu instruits. Le joug de l'État se fait pesamment sentir et entrave toute initiative. Le métropolitain n'a pas plus de juridiction que l'évêque. Il faut la permission du tzar pour entrer au couvent : Il entretient les religieux et choisit les évêques parmi eux.

2° Les **Serbes** ² embrassèrent le schisme en 1200 et se déroberent au xiv^e siècle à la juridiction de Constantinople, qui fut cependant rétablie par le sultan en 1765. Ils reçurent seulement en 1830 un propre métropolitain à Belgrade.

L'ancien patriarcat schismatique d'Ocrida fut supprimé en 1767 par le sultan, et la **Bulgarie** ³ fut placée sous la juridiction des évêques grecs. Pour empêcher l'union des Bulgares avec Rome, ils reçurent le droit de se choisir eux-mêmes un exarque qui s'appelle le patriarche de l'Église bulgare orthodoxe.

La **Roumanie**, formée en 1859 des principautés de Moldavie et de Valachie et constituée plus tard en royaume, se déclara en 1865 indépendante du patriarche de Constantinople. Aujourd'hui, elle est administrée par deux métropolitains schismatiques avec six suffragants.

La **Grèce** ⁴ obtint son indépendance politique en 1830 sous le roi Othon de la maison de Bavière. Celui-ci parvint aussi en 1833 à l'indépendance ecclésiastique, soustrayant la Grèce au patriarche de Constantinople, et institua à l'exemple de la Russie un saint synode auquel doivent obéir même le métropolitain avec ses 10 archevêques et les 13 évêques.

L'évêque de **Monténégro** est plus ou moins dépendant de l'Église russe.

3° En **Turquie** les chrétiens schismatiques s'affaiblis-

1. GEHRING, *Die Secten der russischen Kirche*, 1003-1897, Leipzig, 1898. —

2. KALLEY, *Geschichte der Serben*, trad. du hongrois par SCHWICKER, Pest, 1877. — 3. JIREČEK, *Geschichte der Bulgaren*, Prague, 1876. — S. VAILLÉ, art. *Bulgarie*, dans le *Dict. de Théol. cath.* — 4. Κορηνιοτος, ἡ ἐκκλησία ἐν Ἑλλάδι, 1897.

sent de plus en plus¹. Surtout depuis la chute de Constantinople (1453) beaucoup embrassèrent l'islamisme, ce que le sultan regardait de bon œil et même favorisait le plus possible. Pour empêcher le rapprochement des schismatiques avec Rome, on plaça toujours sur le siège de Constantinople des patriarches connus pour leur fanatisme et leur haine à l'égard du pape.

Au xix^e siècle, les chrétiens reçurent progressivement plus de liberté grâce au protectorat de la France et de l'Autriche, surtout au jour où la Russie, qui désirait le protectorat des schismatiques, fut vaincue dans la guerre de Crimée (1854-1856). On arriva à accorder les mêmes droits civils et politiques aux chrétiens et aux mahométans; en Syrie, les chrétiens furent traqués par les Druses et une centaine de leurs villages furent dévastés².

Tous les patriarches schismatiques, même les Arméniens, résident à Stamboul. Pratiquement les patriarches d'Alexandrie, de Jérusalem et d'Antioche ont peu d'autorité. Le patriarche de Constantinople est le régent de tous les schismatiques : lui-même est un instrument entre les mains du sultan. Dans le haut clergé règnent à l'état endémique la simonie et l'oppression du peuple.

Ainsi d'une part la décadence et la division continuelles des églises protestantes, d'autre part l'état tristement languissant des Églises schismatiques montrent avec évidence qu'en matière religieuse surtout « l'œuvre de l'homme périra³ » et que la véritable et incorruptible Église se trouve avec celui à qui le Seigneur a dit : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle⁴. »

1. BRESNITZ v. SYDACOFF, *Die Christenverfolgungen in der Türkei unter dem Sultan Abdul Hamid*, 2^e éd., Leipzig, 1897. — S. VAJNÉ, art. *Constantinople (Église de)*, dans le *Dict. de Théol. cath.* — 2. P. DE LA GORCE, *Histoire du second empire*, t. I-II, Paris, 1903. — 3. Actes, v, 38. — 4. S. MATTH., xvi, 18.

LISTE DE PAPES

1. Saint Pierre.....	67 (?)	30. Saint Marcel I.....	308-309
2. Saint Lin.....	67-79 (?)	31. Saint Eusèbe.....	309-310 (?)
3. Saint Anaclet.....	79-91 (?)	32. Saint Melchiade.....	311-314
4. Saint Clément I.....	91-100 (?)	33. Saint Silvestre I.....	314-335
5. Saint Evariste.....	100-109 (?)	34. Saint Marc.....	336
6. Saint Alexandre I....	109-119 (?)	35. Saint Jules I.....	337-352
7. Saint Sixte I.....	119-128 (?)	36. Saint Libère.....	352-366
8. Saint Télesphore....	128-139 (?)	Félix.....	355-365
9. Saint Hygin.....	139-142 (?)	37. Saint Damase I.....	366-384
10. Saint Pie I.....	142-157 (?)	Ursin.....	366-367
11. Saint Anicet.....	157-168	38. Saint Sirice.....	384-399
12. Saint Soter.....	168-176	39. Saint Anastase I....	399-401
13. Saint Eleuthère.....	176-190	40. Saint Innocent I.....	401-417
14. Saint Victor I.....	190-198	41. Saint Zosime.....	417-418
15. Saint Zéphyrin.....	198-217	42. Saint Boniface I....	418-422
16. Saint Calliste I.....	217-222	Eulalius.....	418-419
Hippolyte.....	217-235	43. Saint Célestin I.....	422-432
17. Saint Urbain I.....	222-230	44. Saint Sixte II.....	432-440
18. Saint Pontien.....	230-235	45. Saint Léon I.....	440-461
19. Saint Anthère.....	235-236	46. Saint Hilaire.....	461-468
20. Saint Fabien.....	236-250	47. Saint Simplicius.....	468-483
21. Saint Corneille.....	251-253	48. Saint Félix II (III)...	483-492
Novatien.....	251-258 (?)	49. Saint Gélase I.....	492-496
22. Saint Lucien I.....	253-254	50. Saint Anastase II....	496-498
23. Saint Étienne I.....	254-257	51. Saint Symmaque....	498-514
24. Saint Sixte II.....	257-258	Laurent.....	498-503
25. Saint Denys.....	258-268	52. Saint Hormisdas.....	514-523
26. Saint Félix I.....	269-274	53. Saint Jean I.....	523-526
27. Saint Eutychien.....	275-283	54. Saint Félix III (IV)..	526-530
28. Saint Caius.....	283-296	55. Saint Boniface II.....	530-532
29. Saint Marcellin.....	296-304	Dioscore.....	530

56. Jean II.....	533-535	99. Eugène II.....	824-827
57. Saint Agapet I.....	535-536	100. Valentin.....	827
58. Saint Silvére.....	536-537	101. Grégoire IV.....	827-844
59. Vigile.....	537-555	Jean.....	844
60. Pélagé I.....	556-561	102. Sergius II.....	844-847
61. Jean III.....	561-574	103. Saint Léon IV.....	847-855
62. Benoît I.....	575-579	104. Benoît III.....	855-858
63. Pélagé II.....	9-590	Anastase.....	855
64. Saint Grégoire I.....	590-604	105. Saint Nicolas I.....	858-867
65. Sabinien.....	604-606	106. Adrien II.....	867-872
66. Boniface III.....	607	107. Jean VIII.....	872-882
67. Saint Boniface IV.....	608-615	108. Marin I.....	882-884
68. Saint Deusdedit.....	615-618	109. Adrien III.....	884-885
69. Boniface V.....	619-625	110. Étienne V.....	885-891
70. Honorius I.....	625-638	111. Formose.....	891-896
71. Séverin.....	640	112. Boniface VI.....	896
72. Jean IV.....	640-642	113. Étienne VI.....	896-897
73. Théodore I.....	642-649	114. Romain.....	897
74. Saint Martin I.....	649-653	115. Théodore II.....	897
75. Saint Eugène I.....	654-657	116. Jean IX.....	898-900
76. Saint Vitélien.....	657-672	117. Benoît IV.....	900-903
77. Adéodat.....	672-676	118. Léon V.....	903
78. Donus.....	676-678	119. Christophe.....	903-904
79. Saint Agathon.....	678-681	120. Sergius III.....	904-911
80. Saint Léon II.....	682-683	121. Anastase III.....	911-913
81. Saint Benoît II.....	684-685	122. Landon.....	913-914
82. Jean V.....	685-686	123. Jean X.....	914-928
83. Conon.....	686-687	124. Léon VI.....	928-929
Théodose.....	687	125. Étienne VII.....	929-931
Pascal.....	677-692	126. Jean XI.....	931-935
84. Saint Sergius I.....	687-701	127. Léon VII.....	936-939
85. Jean VI.....	701-705	128. Étienne VIII.....	939-942
86. Jean VII.....	705-707	129. Marin II.....	942-946
87. Sisinnius.....	708	130. Agapet II.....	946-955
88. Constantin I.....	708-715	131. Jean XII.....	955-964
89. Saint Grégoire II.....	715-731	132. Léon VIII.....	963-965
90. Saint Grégoire III.....	731-741	133. Benoît V.....	964
91. Saint Zacharias.....	741-752	134. Jean XIII.....	965-972
92. Étienne II.....	752-757	135. Benoît VI.....	973-974
93. Saint Paul I.....	757-767	Boniface VII.....	974
Constantin II.....	767-768	136. Benoît VII.....	974-983
Philippe.....	768	137. Jean XIV.....	983-984
94. Étienne III.....	768-772	138. Boniface VII (bis).....	984-985
95. Adrien I.....	772-795	139. Jean XV.....	985-996
96. Saint Léon III.....	795-816	140. Grégoire V.....	986-999
97. Étienne IV.....	816-817	Jean XVI.....	997-998
98. Saint Pascal I.....	817-824	141. Silvestre II.....	999-1003

LISTE DE PAPES

III

142. Jean XVII.....	1003	173. Grégoire VIII.....	1187
143. Jean XVIII.....	1003-1009	174. Clément III.....	1187-1191
144. Sergius IV.....	1009-1012	175. Célestin III.....	1191-1198
145. Benoît VIII.....	1012-1024	176. Innocent III.....	1198-1216
Grégoire.....	1012	177. Honorius III.....	1217-1227
146. Jean XIX.....	1024-1032	178. Grégoire IX.....	1227-1241
147. Benoît IX.....	1032-1044	179. Célestin IV.....	1241
148. Sylvestre III.....	1045	Vacance de vingt mois.	
149. Grégoire VI.....	1045-1046	180. Innocent IV.....	1243-1254
150. Clément II.....	1046-1047	181. Alexandre IV.....	1254-1261
151. Damase II.....	1048	182. Urbain IV.....	1261-1264
152. Saint Léon IX.....	1049-1054	183. Clément IV.....	1265-1268
153. Victor II.....	1055-1057	Vacance de deux ans et neuf mois.	
154. Étienne IX.....	1057-1058	184. Grégoire X.....	1271-1276
Benoît X.....	1058-1059	185. Innocent V.....	1276-1277
155. Nicolas II.....	1059-1061	186. Adrien V.....	
156. Alexandre II.....	1061-1073	187. Jean XXI.....	1277-1280
Honorius II.....	1061-1069	188. Nicolas III.....	
157. Grégoire VII.....	1073-1085	189. Martin IV.....	1281-1285
Clément III.....	1084-1100	190. Honorius IV.....	1285-1287
Vacance d'une année.		Vacance de treize mois.	
158. Victor III.....	1086-1087	191. Nicolas IV.....	1288-1292
159. Urbain II.....	1088-1099	Vacance de deux ans et trois mois.	
160. Pascal II.....	1099-1118	192. Célestin V.....	1294
Theodoric.....	1100-1102	193. Boniface VIII.....	1294-1303
Albert.....	1102	194. Benoît XL.....	1303-1304
Sylvestre IV.....	1105-1111	195. Clément V.....	1305-1314
161. Gélase II.....	1118-1119	Vacance de deux ans.	
Grégoire VIII.....	1118-1121	196. Jean XXII.....	1316-1334
162. Calixte II.....	1119-1124	Nicolas V.....	1328-1330
163. Honorius II.....	1124-1130	197. Benoît XII.....	1334-1342
Célestin II.....	1124	198. Clément VI.....	1342-1352
164. Innocent II.....	1130-1143	199. Innocent VI.....	1352-1362
Anaclet H.....	1130-1138	200. Urbain V.....	1362-1370
Victor IV.....	1138	201. Grégoire XI.....	1370-1378
165. Célestin II.....	1143-1144	202. Urbain VI.....	1378-1389
166. Lucius II.....	1144-1145	Clément VII.....	1378-1394
167. Eugène III.....	1145-1153	203. Boniface IX.....	1389-1404
168. Anastase V.....	1153-1154	Benoît XIII.....	1394-1417
169. Adrien IV.....	1154-1159	204. Innocent VII.....	1404-1406
170. Alexandre III.....	1159-1181	205. Grégoire XII.....	1406-1417
Victor IV.....	1159-1164	Alexandre V.....	1409-1410
Pascal III.....	1164-1168	Jean XXIII.....	1410-1415
Calixte III.....	1168-1179	206. Martin V.....	1417-1431
Innocent III.....	1179-1180	Clément VIII.....	1424-1429
171. Lucius III.....	1181-1185	Benoît XIV.....	1424
172. Urbain III.....	1185-1187	207. Eugène IV.....	1431-1447

Félix V.....	1539-1549	233. Paul V.....	1607-1621
208. Nicolas V.....	1447-1455	234. Grégoire XV.....	1621-1623
209. Calixte, 13.....	1455-1458	235. Urbain VIII.....	1623-1644
210. Pie II.....	1458-1462	236. Innocent X.....	1644-1655
211. Paul II.....	1464-1471	237. Alexandre VII.....	1655-1667
212. Sixte IV.....	1471-1484	238. Clément IX.....	1667-1669
213. Innocent VIII.....	1484-1492	239. Clément X.....	1670-1676
214. Alexandre VI.....	1492-1503	240. Innocent XI.....	1676-1689
215. Pie III.....	1503	241. Alexandre VIII.....	1689-1691
216. Jules III.....	1503-1513	242. Innocent XII.....	1691-1700
217. Léon X.....	1513-1521	243. Clément XI.....	1700-1721
218. Adrien VI.....	1522-1523	244. Innocent XIII.....	1721-1724
219. Clément VII.....	1523-1534	245. Benoît XIII.....	1724-1730
220. Paul III.....	1534-1549	246. Clément XII.....	1730-1740
221. Jules III.....	1550-1555	247. Benoît XIV.....	1740-1758
222. Marcel II.....	1555	248. Clément XIII.....	1758-1769
223. Paul IV.....	1555-1559	247. Clément XIV.....	1769-1774
224. Pie IV.....	1559-1565	250. Pie VI.....	1775-1799
225. S. Pie V.....	1566-1572	251. Pie VII.....	1800-1823
226. Grégoire XIII.....	1572-1585	252. Léon XII.....	1823-1829
227. Sixte V.....	1585-1590	253. Pie VIII.....	1829-1830
228. Urbain VII.....	1590	254. Grégoire XVI.....	1831-1846
229. Grégoire XIV.....	1590-1591	255. Pie IX.....	1846-1878
230. Innocent IX.....	1591	256. Léon XIII.....	1878-1903
231. Clément VIII.....	1592-1605	257. Pie X.....	1903
232. Léon IX.....	1605		

LISTE CHRONOLOGIQUE

DES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS

QUATORZIÈME SIÈCLE.

- 1300..... Premier jubilé.
- 1302..... La bulle *Unam sanctam*.
- 1303..... Attentat d'Anagni et mort de Boniface VIII.
- 1304..... Pontificat de Benoît XI.
- 1308..... Mort de Duns Scot.
- 1309-1377... Séjour des papes à Avignon.
- 1311-1312... XV^e concile œcuménique à Vienne. — Suppression de l'ordre des Templiers.
- 1314..... Supplice de Jacques de Molay. — Mort de Philippe le Bel.
- 1321..... Mort de Dante.
- 1322-1347... Règne de Louis de Bavière.
- 1332..... Mort de Durand de Saint-Pourçain.
- 1340..... Mort de Nicolas de Lyre.
- 1346..... Bataille de Crécy.
- 1347..... Mort de Guillaume d'Occam.
- 1348-1350... Peste noire. — Flagellants.
- 1354..... Mort de Nicolas de Rienzi.
- 1356..... Bataille de Poitiers.
- 1360..... Fondation des Jésuites.
- 1361..... Mort de Taule.
- 1365..... Mort de Henri Suso.
- 1373..... Mort de sainte Brigitte.
- 1374..... Mort de Pétrarque.
- 1377..... Catherine de Sienne ramène le pape Grégoire XI à Rome.
- 1378..... Commencement du schisme d'Occident.
- 1380..... Mort de sainte Catherine de Sienne.

- 1381..... Mort de Jean Ruysbroeck.
 1384..... Mort de Wiclef. — Mort de Gérard de Groote.
 1386..... Baptême de Jagellon de Pologne.
 1387..... Fondation de la congrégation de Windesheim.
 1395..... Gerson, chancelier de l'Université de Paris.
 1398..... Jean Huss à Prague.

QUINZIÈME SIÈCLE.

- 1400..... Mort de Florent Radewijns.
 1409..... Le concile de Pise élit Alexandre V. — Schisme tricephale.
 1412..... Naissance de Jeanne d'Arc.
 1414-1418... XVI^e concile général à Constance.
 1415..... Jean Huss est brûlé vif.
 1417..... Élection de Martin V. — Fin du schisme.
 1419..... Mort de saint Vincent Ferrier.
 1425..... Mort de Pierre d'Ailly.
 1429..... Mort de Gerson. — Délivrance d'Orléans par Jeanne d'Arc.
 1431..... Jeanne d'Arc est brûlée vive à Rouen.
 1431-1445... XVII^e concile général de Bâle-Ferrare-Florence.
 1438..... Pragmatique sanction de Bourges.
 1450..... Découverte de l'imprimerie par Guttenberg.
 1453..... Prise de Constantinople par les Turcs.
 1455..... Mort de Fra Angelico.
 1458..... Aénéas Sylvius Piccolomini, élu pape, prend le nom de Pie II.
 1459..... Congrès de Mantoue.
 1464..... Mort de Pie II. — Mort de Nicolas de Cusa.
 1471..... Mort de Thomas à Kempis. — Mort de Denys le Chartreux.
 1472..... Mort du Cardinal Bessarion.
 1478..... Fondation de l'inquisition espagnole.
 1483..... Décret de Sixte IV sur l'Immaculée Conception.
 1483..... Naissance de Martin Luther.
 1491..... Naissance d'Ignace de Loyola.
 1492..... Découverte de l'Amérique. — Élection d'Alexandre VI.
 1498..... Exécution de Savonarole.

SEIZIÈME SIÈCLE.

- 1500..... Barthélemi de Las Casas arrive en Amérique.
 1502..... Fondation de l'université de Wittenberg.

- 1503..... Élection du pape Jules II.
 1507..... Raphaël peint les *Stances* du Vatican.
 1508..... Michel-Ange peint les fresques de la chapelle-Sixtine.
 1511..... Luther à Rome.
 1512-1517... XVIII^e concile œcuménique, V^e de Latran.
 1513..... Léon X.
 1517..... Mort du Cardinal Ximènes. — Révolte de Luther. —
 Bible polyglotte d'Alcala.
 1518..... Luther comparait devant Cajétan.
 1519-1556... Charles-Quint.
 1519..... Dispute de Leipzig.
 1520..... Luther est excommunié. — Mort de Raphaël.
 1521..... Luther à Worms.
 1525..... Guerre des paysans.
 1529..... Les *Protestants* à Spire.
 1530..... Confession d'Augsbourg.
 1531..... Ligue de Smalkalde.
 1534..... Bible de Luther.
 1534-1535... Les Anabaptistes à Munster.
 1535..... *L'Institution chrétienne* de Calvin.
 1536..... Mort d'Érasme.
 1540..... Le pape Paul III approuve la Société de Jésus.
 1541..... Intérim de Ratisbonne.
 1552..... François Xavier pénètre dans les Indes.
 1545-1563... Concile de Trente (XIX^e concile général).
 1546..... Mort de Luther.
 1547..... Mort de Henri VIII. — Cranmer en Angleterre.
 1542..... Mort de François Xavier.
 1555..... La paix d'Augsbourg.
 1556..... Mort de saint Ignace.
 1557..... Knox en Écosse.
 1558..... Mort de Charles-Quint.
 1561..... Colloque de Poissy.
 1563..... Fin du concile de Trente.
 1564..... Philippe de Néri fonde l'Oratoire. — Mort de Michel-
 Ange. — Mort de Calvin.
 1566..... Iconoclasme en Hollande.
 1567..... Condamnation de Baius.
 1571..... Victoire de Lépante.
 1579..... Union d'Utrecht.
 1582..... Réforme grégorienne du calendrier. — Mort de sainte
 Térèse.
 1587..... Mort de Marie Stuart. — Persécution au Japon.
 1592..... Révision de la Vulgate sous Clément VIII.
 1595..... Union de Brest.
 1598..... Mort de Philippe II.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

- 1603..... Mort d'Élisabeth, reine d'Angleterre.
 1607..... Mort de Baronius.
 1608..... Les Réductions du Paraguay.
 1609..... Colloque de la Haye.
 1610..... Henri IV, assassiné par Ravallac.
 1611..... Le cardinal Pierre de Bérulle fonde l'Oratoire français.
 1618-1648... La guerre de Trente ans.
 1621..... Mort de Bellarmin.
 1622..... Mort de saint François de Sales.
 1630..... Gustave-Adolphe en Allemagne.
 1633..... Condamnation de Galilée.
 1637..... Mort de Cornelius à Lapede.
 1638..... Mort de Jansénius.
 1644..... Pelau publie sa Théologie dogmatique.
 1650..... Mort de Descartes.
 1658..... Mort de Cromwell.
 1662..... Mort de Pascal.
 1664..... Fondation de la Trappe.
 1677..... Mort de Spinoza.
 1687..... Condamnation de Molinos.
 1689..... Mort de Christine de Suède à Rome.
 1697..... Traité de Ryswick.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

- 1700..... Mort de l'Abbé de Rancé.
 1704..... Mort de Bossuet.
 1713..... Bulle *Unigenitus*.
 1715..... Mort de Louis XIV. — Mort de Fénelon.
 1717..... La Franc-Maçonnerie.
 1719..... Mort de Quesnel.
 1725..... Mort de Pierre le Grand.
 1732..... Alphonse de Liguori fonde la congrégation du Très Saint Rédempteur.
 1740..... Frédéric le Grand.
 1759..... Les Jésuites sont chassés du Paraguay.
 1762..... Catherine de Russie.
 1765..... Joseph II.
 1773..... Suppression de la société de Jésus par Clément XIV.
 1778..... Mort de Voltaire. — Mort de Rousseau.

- 1782..... Pie VI à Vienne.
 1789..... La Révolution française.
 1790..... Constitution civile du clergé.
 1793..... Mort de Louis XVI. — La déesse Raison.
 1794..... Mort de Robespierre.
 1798..... Captivité de Pie VI.
 1799..... Bonaparte, premier consul.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

- 1801..... Concordat français.
 1802-1803... Sécularisation en Allemagne.
 1804..... Fondation de la Société biblique. — Mort de Kant.
 1806..... Fin de l'empire d'Allemagne.
 1809..... Excommunication contre Napoléon.
 1813..... Concordat de Fontainebleau.
 1814..... Rétablissement de la Compagnie de Jésus.
 1814-1815... Congrès de Vienne.
 1821..... Concordat avec la Prusse.
 1825..... *Collegium philosophicum* à Louvain.
 1827..... Concordat avec les Pays-Bas.
 1830..... Révolution de Juillet. — Indépendance de la Belgique. —
 Conférences de Saint-Vincent de Paul.
 1831..... Mort de Hegel. — Mort de Hermès.
 1832..... Lamennais. — Condamnation de l'*Avenir*.
 1833..... Lacordaire fonde les Conférences de Notre-Dame.
 1837..... L'archevêque de Cologne est jeté en prison.
 1842..... Achèvement de la cathédrale de Cologne.
 1846..... Avènement de Pie IX.
 1848..... Le pape à Gaète. — La seconde république en France.
 1852-1870... Napoléon III, empereur des Français.
 1853..... Rétablissement de la hiérarchie en Hollande.
 1854..... Définition du dogme de l'Immaculée Conception.
 1859..... Victoire de Solferino.
 1860..... Bataille de Castelfidardo.
 1861..... Constitution du royaume d'Italie.
 1863..... Renan publie sa *Vie de Jésus*.
 1864..... Le Syllabus.
 1867..... Fêtes jubilaires à Rome.
 1869-1870... Concile du Vatican, XX^e concile général.
 1870..... Définition du dogme de l'Infaillibilité pontificale. — Des-
 truction de l'État pontifical.
 1871..... Le nouvel empire allemand. — Premier congrès de
 vieux-catholiques à Munich.
 1872..... Loi d'Allemagne contre les Jésuites.

588 LISTE CHRONOLOGIQUE DES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS.

- 1873..... Les quatre lois de Mai en Prusse. — Organisation des vieux-catholiques; Reinkens, évêque vieux-catholique.
- 1874..... Crise aiguë du Kulturkampf.
- 1875..... Mort de Garcia Moreno.
- 1876..... Mort du cardinal Antonelli.
- 1877..... Mort de Ketteler, évêque de Trèves.
- 1878..... Léon XIII succède à Pie IX. — Rétablissement de la hiérarchie en Écosse.
- 1880..... Décrets du 29 mars contre les ordres religieux.
- 1883..... Ouverture des archives du Vatican.
- 1884..... Le ministère catholique en Belgique. — Bulle *Humanum genus*.
- 1885..... Léon XIII est choisi comme arbitre à propos du différend des Iles Carolines.
- 1891..... Encyclique *Rerum novarum*.
- 1893..... Jubilé cinquantenaire de l'épiscopat.
- 1898..... Mort de Bismarck.

VINGTIÈME SIÈCLE.

- 1901..... Loi sur les associations en France.
- 1903..... Léon XIII célèbre sa 25^e année de Pontificat et meurt le 20 juillet. — Élection de Pie X (4 août).
- 1906..... Rupture du Concordat de 1801.
- 1907..... Décret *Lamentabili* (3 juillet) et Encyclique *Pascendi* (8 septembre).
- 1908..... Constitution *Sapienti consilio*. — Congrès eucharistique de Londres. — Jubilé sacerdotal de Pie X.
-

TABLE ANALYTIQUE

A

Abdérame, I, 311-312.
Abélard, I, 443, 510, 582, 585-586.
Abercius, I, 74, 94.
Abgar d'Edesse, I, 5, 30.
Abou' Bekr, I, 225-226.
Acace, I, 181, 210-211.
Achillas, I, 181.
Acilius Glabrio, I, 42.
Acta Petri cum Simone, I, 28.
Acta Pilati, I, 5.
Adalbert (S.), I, 309.
Adam de Brème, I, xxii, 411.
Adélaïde, I, 333.
Adèle de Blois, I, 440.
Adhémar du Montell, I, 475.
Adrien I, I, 262, 321, 341, 350, 358, 363.
 — II, I, 296, 308, 316, 330, 374, 528.
 — IV, I, 445-447, 499, 523.
 — VI, II, 140, 175-177, 290-291, 300, 377.
Aèce, I, 183, 188.
Aërius, I, 203.
Aëtius, I, 170.
Affre, II, 490.
Agapet, I, 233.
Agathon, I, 216, 217, 235.
Agnès de Méranie, I, 454.
Agobard de Lyon, I, 360, 397, 406.
Alain de la Roche, II, 145.
Alain de Lille, I, 560, 586-587.
Alario, I, 169, 230.
Albe (duc d'), II, 261-263.

Albergati (card.), II, 33.
Albert Castellani, II, 120.
 — de Brandebourg, I, 558;
 II, 172, 185, 189.
 — Dürer, II, 367.
Alberti, II, 146.
Albert le Grand, I, 589-591.
Albornoz, II, 14.
Albounin, I, 358, 363, 405.
Alexandre I, I, 69.
 — II, I, 339, 349, 379, 423, 425, 498.
 — III, I, 391, 447-450, 468, 497, 504, 531, 536, 556, 566.
 — IV, I, 459-460, 513, 550, 552.
 — V, II, 23, 103.
 — VI, I, 551; II, 44, 45, 78, 97, 141.
 — VII, II, 217, 299-300, 322, 345, 347, 359, 384, 394, 395.
 — VIII, II, 405, 419.
 — d'Alexandrie, I, 182, 183.
 — de Halès, I, 587-588.
 — Hegius, II, 130.
 — Sévère, I, 47.
Alexis Comnène, I, 370, 475, 499.
Alfred d'Angleterre, I, 295, 396, 403.
Alphée, I, 29.
Alphonse XII, II, 484.
 — XIII, II, 484-485.
 — de Castille, I, 489, 492-493.

- Alphonse de Léon**, I, 454.
 — de Liguori, II, 318, 360.
 — de Portugal, I, 454, 479.
 — Navarrete, II, 343, 379.
 — Tostat, II, 119.
Altfried, I, 407.
Alvaro Pelayo, II, 11.
Alzog, I, xxv.
Alzon (P. d'), II, 546.
Amalaire de Metz, I, 367, 406.
Amaury de Bène, I, 511.
Ambroise de Milan, I, 161, 192, 194, 202, 228, 249, 261, 264, 282, 289, 546.
 — de Sienne, I, 568.
Américanisme, II, 540-541.
Amis de Dieu, II, 97.
Ammien, I, 165.
Ammonius Sakkas, I, 61.
Anaclet I, I, 69, 104.
 — II, I, 442, 492.
Ananie, I, 24.
Anastase I, I, 190, 199, 230.
 — II, I, 232.
 — le Bibl., I, 295, 409.
 — le Sinaïte, I, 293.
 — martyr, I, 41.
André, apôtre, I, 30.
 — de Rhodes, II, 33.
 — Pisano, II, 147.
Ange Carletti, II, 116.
Angèle de Foligno, II, 115.
 — Mérici, II, 323, 377.
Angelico, II, 101, 149.
Anicet, I, 69.
Anne Boleyn, II, 239-240.
Annamus, I, 31.
Annon de Cologne, I, 339, 395, 425.
Anschaire, I, 305-306, 404.
Anselme de Cantorbéry, I, 439-441, 527, 582-584.
 — de Laon, I, 585, 596.
Anthère, I, 70.
Anthime, I, 233.
Antidicomarianites, I, 202.
Antiphonetes, I, 354.
Antinomistes, I, 124.
Antitactes, I, 126.
Antoine (S^t), I, 110, 247, 273.
 — Beccadelli, II, 125.
 — de Montesinos, II, 330.
 — de Padoue, I, 542, 568.
 — M^{re} Zaccaria, II, 344.
Antonin de Florence, I, xxii, 329; II, 87, 101, 116.
Aphraate, I, 296.
Apocalypse, I, 29.
Apocryphes, I, 6.
Apollinaire, I, 142, 178, 194.
Appollonius, I, 28.
 — de Tyane, I, 61.
Ἀποκατάστασις, I, 123.
Appel de Sachsenhausen, II, 9.
Aquaviva, II, 309, 311, 341.
Aquila et Priscille, I, 16, 112.
Arbogaste, I, 162.
Arcadius, I, 162, 179, 200, 515.
Aristarque, I, 18.
Aristide, I, 44, 140.
Ariston, I, 140, 141.
Aristote, I, xxx, 579-581.
Armand de Beauvoir, II, 107.
Arminius, II, 265, 281.
Arnauld, II, 393-394.
 — de Brescia, I, 443.
Arnebe, I, 152.
Arnoul de Carinthie, I, 331.
Artémon, I, 128.
Articles organiques, II, 456.
Asterius, I, 113.
Astesanus, II, 116.
Astolf, I, 319.
Ataulf, I, 169.
Atellana, I, xxx.
Athanase, I, 167, 179-180, 184-192, 194, 227, 230, 249, 252, 280, 284.
Athénagore, I, 142.
Attila, I, 232.
Atton de Verceil, I, 499.
Auguste, I, 3, 35.
Augustin de Cantorbéry, I, 174.
 — d'Hippone, I, 5, 166, 197, 219, 220-223, 241, 249, 275, 282, 290-291, 351, 364, 345, 537, 580.
 — Triomphe, II, 11.
Aurélien, I, 51, 74, 129.
Aureolus, II, 106, 119.
Ausone, I, 165.
Auxence de Milan, I, 189.
Averroès, I, 580-581.
Avit de Vienne, I, 170.

B

Baanistes et Sergiotes, I, 369.
Baïus, II, 389-391.

Balbo, II, 471.
 Ballerini, II, 407.
 Bañez, II, 357, 387.
 Barat (M. S.), II, 547.
 Barbosa, II, 358.
 Bardesane, I, 124.
 Bareille, I, XXIV.
 Barnabé, I, 11, 12, 14, 15, 19.
 Baronius, I, XXIII; II, 295, 315.
 Barthélemy de Las Casas, II, 330.
 Barthélemy, ap., I, 30.
 — de Lucques, I, XXVIII.
 — des Martyrs, II, 307, 360, 380.
 Basile I, I, 373-375.
 — de Césarée, I, 192, 194, 237, 247, 262-264, 267, 280, 281, 284.
 Basilide, I, 124.
 Basilisque, I, 179, 209.
 Basilisse, I, 41.
 Basnage, I, XXVI.
 Baudouin d'Edesse, I, 477.
 Bautain, II, 471, 532.
 Baur Ch., I, XXVI, 24; II, 575.
 Bayle, II, 436.
 Beatus Rhenanus, I, XXII.
 Becchetti, I, XXV.
 Bède, I, XXII, 384, 385, 391, 405.
 Bélisaire, I, 171, 213, 233.
 Bellarmin, II, 295, 354, 361.
 Bellini, II, 150.
 Benoit, fondateur, I, 250.
 — d'Aniane, I, 398, 537.
 — I, pape I, 234.
 — III, I, 329.
 — IV, I, 332.
 — V, I, 334.
 — VI, I, 334, 335.
 — VII, I, 335, 362.
 — VIII, I, 336.
 — IX, I, 337.
 — XI, II, 3, 4, 102.
 — XII, II, 12, 13, 81, 98.
 — XIII (Pierre de Luna), II, 20-27, 76.
 — XIII, II, 321, 373, 421.
 — XIV, II, 79, 318, 320, 341, 345, 359, 373, 398, 422, 435.
 Bernard de Clairvaux, I, 420, 442, 443, 478, 516, 520, 522, 534-535, 556, 565-566, 568, 585-586, 594, 596; II, 67, 140.

Bernard de Menthon, I, 572.
 — Saisset, I, 470.
 — Tolomeo, II, 98.
 Bernardin de Sienne, II, 100, 143.
 — Ochino, II, 315.
 Bernini, II, 364, 368.
 Bernon de Cluny, I, 399.
 Béranger de Frioul, I, 331.
 — de Tours, I, 367-369, 560.
 Bérulle, II, 316, 327.
 Bérylle de Bostra, I, 130.
 Billuart, II, 354.
 Bismarck, II, 506, 509.
 Bessarion, II, 33, 41.
 Blanche de Castille, I, 488, 506, 570, 587.
 Blossius, II, 112, 361.
 Boccace, I, 124.
 Boèce, I, 171, 294, 579.
 Bogumil, I, 370.
 Bohémond, I, 476.
 Bona, II, 362.
 Donald, II, 487, 532.
 Bonaventure (S^e), I, 465, 549, 562, 565, 589-590, 594-595.
 Boniface I, I, 231.
 — II, I, 228, 229, 233, 295.
 — VII, I, 335.
 — VIII, I, 468-473, 513, 523, 525, 544, 563, 597; II, 4, 5, 50, 81, 102.
 — IX, I, 565; II, 20, 83, 101, 139.
 — (S^e), I, XX, 302-304, 318, 343, 381, 383, 393, 405.
 Bonnetty, II, 532.
 Bora (Catherine), II, 172.
 Bosco (dom), II, 547, 567.
 Bosio, I, 117.
 Bossuet, I, XXIII; II, 357, 360, 403, 416.
 Botticelli, II, 150.
 Bourdaloue, II, 360.
 Bramante, II, 146, 363.
 Bridaine, II, 360.
 Brigitte (S^e), II, 15, 96, 115, 140.
 Brück, I, XXV.
 Brunellesco, II, 146.
 Bruni, II, 127.
 Bruno (S^e), I, 335-336.
 Bryennios I, 135, 137.
 Bucer, II, 170, 203, 228, 242.
 Buck (V. de), I, 57, 117.

Βυθός ἀγνώστος, I, 122.

Buridan, II, 107.

Busenbaum, II, 359.

Bzovius, I, xxiii.

C

Caïnites, I, 125.

Caïus, pape, I, 70.

— prêtre, I, 25, 83, 131.

Cajétan, II, 49, 163, 352.

Calixte I, I, 47, 69, 73, 101, 130, 132, 149.

— II, I, 437-438, 535.

— III, II, 38-41, 103.

Calmet, II, 357.

Calvin, II, 222-228, 285.

Camille de Lellis, II, 325.

Canisius, II, 354, 360.

Canones Hippolyti, I, 287.

Canons Apostoliques, I, 148, 287, 345.

Capaccini, II, 511, 513.

Caprara, II, 373, 456-457.

Capreolus, II, 108.

Carbonari, II, 436, 468, 470, 487.

Carloman, I, 320, 350.

Carlostadt, II, 161, 171, 172, 179.

Carpocrate, I, 125.

Carvajal, II, 40.

Carta Caritatis, I, 534-535.

Cassiodore, I, 171, 250, 294.

Catherine de Bologne, II, 115.

— de Gènes, II, 115.

— de Médicis, II, 229-233, 306.

— de Ricci, II, 79, 422.

— de Sienne, II, 16, 18, 19, 101, 115.

— de Suède, II, 19, 96.

Cavour, II, 474-475, 491.

Cécile, Valérien et Tiburce, I, 47, 112.

Cécilien, I, 197.

Célestin I, I, 174, 205, 223, 228, 232.

— III, I, 450-451, 454, 557.

— V, I, 467, 536, 544.

Celestius, I, 218-220.

Celse, I, 59.

Centuriateurs de Magdebourg, I, xxii, 329.

Gerdon, I, 125.

Cérinthe, I, 119-131.

César Borgia, II, 45-46, 48.

Césarin, Card., II, 30-33.

Césaire d'Arles, I, 223-243, 293.

Chalcidius, I, 580.

Charlemagne, I, 256, 304-305, 312, 315, 320-325, 345, 350, 358, 360-361, 379, 382-383, 403, 448, 474, 492.

Charles Borromée, I, 536; II, 292, 307, 317, 323, 326, 360.

— d'Anjou, I, 459-460, 465-467, 489.

— V de France, II, 18, 21, 121.

— VII de France, II, 35, 39.

— VIII de France, II, 78, 97, 121.

— IX de France, II, 230-231.

— X de France, II, 487-488.

— IV, empereur, II, 13-15, 62.

— le Chauve, I, 316, 324, 327, 330, 349, 382.

— le Gros, I, 324, 330-331.

— Malatesta, II, 24, 27.

— Martel, I, 302, 312, 318, 350.

— Quint, I, 555; II, 95, 165, 178, 186, 204, 209, 258, 291.

Chateaubriand, II, 487.

Chrétiens, I, 11.

Christian de Honeff, II, 144.

— d'Oliva, I, 495.

Christine de Suède, II, 300.

Christophe Colomb, I, 553; II, 47, 329.

— de Beaumont, II, 397.

Cherbury, II, 432-433.

Choiseul, II, 425.

Chrodegang de Metz, I, 547, 537.

Circoncillions, I, 197.

Claire d'Assise, I, 542-543.

— Gambacorta, II, 401.

Claude, empereur, I, 9, 22, 35.

— de Turin, I, 359, 406.

Clément I, I, 20, 41, 44, 71, 73, 75, 134, 136, 137, 345.

— II, I, 337, 425.

— III, I, 450, 480, 533, 557.

— IV, I, 459-460, 489, 530; II, 6-9, 81.

— V, I, 497, 512, 513, 523, 565; II, 4, 5, 77, 81, 85, 102, 106, 146, 313.

Clement VI, II, 13, 16, 63, 67, 81,
94, 103.
— VII, II, 18-20, 177, 178
192, 239, 291, 300, 313, 315
— VIII, II, 295, 327, 322,
388.
— IX, II, 95, 322, 395, 418.
— X, II, 419.
— XI, II, 293, 329, 341, 345,
395, 396, 420.
— XII, II, 421, 422, 435.
— XIII, II, 407, 425-428.
— XIV, II, 320, 373, 428-430,
545.
— d'Alexandrie, I, 22, 25,
109, 144, 145.
Clotilde (S^{te}), I, 172-173.
Clovis, I, 170-173, 232.
Cochlée, II, 167.
Coëffeteau, II, 356.
Coercition (droit de), I, 38.
Colette (S^{te}), II, 19, 33.
Collectio hispanica, I, 345-346.
Collins, II, 434.
Collirydiens, I, 202.
Colluccio Salutati, II, 128.
Colomban, I, 175, 249.
Commode, I, 46.
Commodien, I, 153.
Compactata de Prague, II, 60-61.
Concile de Jérusalem, I, 11.
— de Nicée, I, 64, 80-85, 103,
105, 184-185, 236, 243, 251,
254, 259, 268, 352.
— de Constantinople, I, 180,
194, 195, 360.
— d'Éphèse, I, 134, 202, 205,
221.
— de Chalcedoine, I, 180,
208-209, 236, 248, 253.
— de Constantinople, I, 201,
211, 213.
— — — — — I, 217.
— de Nicée, I, 356-359.
— de Constantinople, I, 374.
— de Latran, I, 531.
— — — — — I, 442-443, 524,
531.
— — — — — I, 449, 504, 507,
556.
— — — — — I, 455, 484, 501,
505, 516, 531,
550-551, 561;
327.

Concile de Lyon, I, 458, 487.
— — — — — I, 458, 387.
— — — — — I, 465-466, 490,
500, 501, 551,
589.
— de Vienne, I, 553, 565, 592;
II, 7, 73, 118.
— de Constance, II, 24-29, 31,
57, 58, 67, 73, 85, 103, 403.
— de Florence, I, 134, 378; II,
33-35, 74, 136.
— de Latran, II, 48, 74, 80, 103.
— de Trente, I, 529; II, 81,
138, 300-307, 350, 356, 371,
374, 384.
— du Vatican, II, 537-540,
556.
— d'Ancyre, I, 56, 267.
— d'Aries, I, 56, 67, 90, 105,
188, 196, 223.
— de Bâle, II, 60, 103, 384.
— de Clovesho, I, 351, 380,
396.
— d'Elvire, I, 56, 64, 83, 85, 88,
113.
— de Pise, II, 22, 73.
— de Pistoie, II, 412-413.
— de Sirmium, I, 187-188.
— d'Orange, I, 223, 294.
— Quinisexte, I, 218, 242, 249,
259, 287.
Concina, II, 359.
Concordat de 1516, II, 49-50, 83-
84, 486.
— de 1801, II, 454-457,
486.
— de 1817, II, 486.
— des Princes, II, 37.
— de Vienne, II, 83-84.
Condryn, II, 545.
Conrad III, I, 443, 478-479.
— de Gelnhausen, II, 19.
— de Prusse, II, 101.
— Mutianus Rufus, II, 132.
Consalvi, II, 455, 457, 462, 468, 469,
497, 499.
Constance, I, 158, 159, 179, 181, 186,
187, 192, 227, 229.
— Chlore, I, 52, 53.
Constant, I, 158, 186, 187, 197.
Constantin, pape, I, 317.
— — — — — I, 53-55, 117, 156-158,
183-186, 196, 236, 243-
245, 273, 275, 515.

- Constantin Copronyme, I, 355-356, 383.
 — Pogonat, I, 216.
 — Porphyrogénète, I, 375.
Constitution civile du Clergé, II, 447-448.
Constitutions Apostoliques, I, 148, 286-287.
Constitutum I, 213.
 Contenson, II, 354.
 Cornelius a Lapide, II, 357.
 Corneille, pape, I, 50, 70, 79, 99, 100.
 — le centurion, I, 11, 23.
 Coscia, II, 421.
 Cosmas Indicopleustes, I, 293.
 Crescencius, I, 335-336.
 Crescens, I, 33.
 Cunégonde (S^{te}), I, 336.
 Cyrille d'Alexandrie, I, 205-206, 210-211, 281, 287.
 — de Jérusalem, I, 259.
 Cyprien de Carthage, I, 25, 50, 55, 73, 82, 83, 87, 89, 90, 93, 98-100, 151, 275.

D

- Dalberg, II, 497.
 Damascène, I, 355, 412.
 Damase, pape, I, 192-194, 227-230, 237, 290.
 Dandolo, I, 482-483.
 Dante, II, 126.
 Danti, II, 294, 295.
 Darboy, II, 492.
 David d'Augsbourg, I, 595.
 — de Dinant, I, 514.
 Dèce, I, 39, 48.
Déclaration de 1682, II, 403-404.
Décrets de 1880, II, 492.
 Demas, I, 18.
 Denis de Paris, I, 40.
 Denys, pape, I, 70, 73, 130.
 — d'Alexandrie, I, 73, 89, 100, 130, 132, 133, 144, 147.
 — de Corinthe, I, 26-27, 144.
 — de Tellmahré, I, XXI.
 — l'Aréopagite, I, 16, 292.
 — le Chartreux, II, 75, 112, 113, 119, 143.
Didachè, I, 93, 102, 134, 136, 148, 286.

- Didascalie apostolique*, I, 148, 286.
 Didier, roi des Lombards, I, 320-321.
 Didyme, l'aveugle, I, 144, 285.
 Diégo d'Osma, I, 565, 545.
 Diether d'Issembourg, II, 41.
 Dioclétien, I, 39, 51.
 Dioclète de Tarse, I, 282, 286.
 Dioscore, I, 207-209.
 Djem, II, 43, 45.
 Docètes, I, 119, 123, 370.
 Dolcino, I, 524.
 Döllinger, I, xxv; II, 533.
 Domenico de Domenichi, II, 41.
 Dominique de Bétanzas, II, 331.
 — de Gusman, I, 505, 540, 544-549; II, 141.
 Domitien, I, 31, 34, 42.
 Donat, I, 196.
 Donatello, II, 147.
Donation de Constantin, I, 256-257, 545.
 Droste-Vischering, II, 502-503, 530.
 Duchesne, I, xxiv, 66, 190, 232.
 Duns Scot, II, 106.
 Dupanloup, II, 490.
 Duperron, II, 295, 356.
 Durand de St-Pourçain, II, 106, 109.
 Du Vergier de Hauranne, II, 391.

E

- Ebionites*, I, 120.
 Eck, II, 162, 163.
 Eekardt, II, 111.
 Ecclèse, I, 216.
Edit de Nantes, II, 236, 295.
 Edouard d'Angleterre, I, 490.
 — III d'Angleterre, II, 59.
 Eginhard, I, 407.
 Eleuthère, I, 69.
 Elipand de Tolède, I, 363.
 Elisabeth d'Angleterre, II, 244-247, 259.
 — de Hongrie, I, 571, 573.
 Elisabeth de Schöna, I, 595.
 Elkasaites, I, 120.
 Eloi (S^t), I, 383.
 Emery, II, 451.
Encratites, I, 124.
 Enée de Paris, I, 408.
 Ennodius de Pavie, I, 294.

- Eon de Stella**, I, 509-510.
Epaphras, I, 18.
Ephrem (S^e), I, 30, 264, 296.
Epiphane, I, XXI, 33, 100, 120, 182, 183, 195, 199, 200, 203, 273, 285.
Épître à Diognète, I, 107, 135, 139.
Épître de Barnabé, I, 131, 134-136.
Erasme, II, 133-134, 170, 220, 384.
Estius, II, 357.
Estouteville (card. d'), II, 38, 39.
Etheria, I, 289.
Etienne I, I, 70, 73, 89, 132.
 — II, I, 319, 320, 382.
 — III, I, 320, 341.
 — IV, I, 324, 327.
 — V, I, 296, 331.
 — VI, I, 331.
 — IX, I, 338.
 — de Hongrie, I, 310.
 — de Bourbon, I, 329, 568.
 — de Muret, I, 532-533.
 — diacre, I, 9, 14, 103.
 — Langton, I, 463-464.
 — Lockner, II, 148.
Eucher de Lyon, I, 291.
Eudes comte de Paris, I, 331.
Eudoxie, I, 200, 209, 286.
Eugène II, I, 327, 359.
 — III, I, 443, 478, 499, 556.
 — IV, I, 468, 548; II, 29-31, 85, 99, 103, 122.
 — emp., I, 162.
Eunomius, I, 188.
Eusèbe de Césarée, I, xx, 20, 22, 27, 30, 54, 55, 113, 150, 185, 199, 263, 283.
 — de Nicomédie, I, 158, 183-187.
 — de Vercell, I, 241, 289.
Eustathe d'Antioche, I, 192.
Euthyme de C^{pte}, I, 376.
Euthyme Zygabenus, I, 414.
Eutychès, I, 178, 207-208.
Eutychien, pape, I, 70.
Évangile des douze apôtres, I, 29.
Evariste, I, 69.
Eznik, I, 296.
Facundus d'Hermiane, I, 295.
Fagnani, II, 358.
Falloux (c^{te} de), II, 490.
Fauste de Riez, I, 223, 293.
 — Socin, II, 273.
Félix I, I, 70, 133.
 — II, I, 230.
 — III, I, 210, 232.
 — IV, I, 223, 229, 293, 295.
 — V, II, 33, 37.
 — d'Aptonge, I, 196.
 — de Nole, I, 275, 290.
 — de Valois, I, 552.
 — d'Urgel, I, 362-363.
 — procureur, I, 17.
Fénelon, II, 360, 416-417.
Ferdinand II, II, 214-215, 296.
Filioque, I, 360-362, 465.
Filippo Lippi, II, 150.
Firmilien de Césarée, I, 89.
Fischer, II, 241.
Flacius d'Illyrie, I, xxii.
Flagellants, II, 62-63.
Flavia Domitilla, I, 42.
Flavien de C^{pte}, I, 207.
Flavien Nicomague, I, 162.
Flavius Clemens, I, 42.
Flavius Josèphe, I, 4, 6, 29.
Fleury, card., I, xxiii; II, 397, 422.
Flodoard, I, xxii.
Florent Radewyns, II, 74, 91.
Florus de Lyon, I, 391, 406.
Formose, I, 331-332.
Foulque de Neuilly, I, 482.
Fox, II, 285.
Franc-maçonnerie, origines, II, 430-436.
François d'Assise, I, 540-545.
 — de Capillas, II, 345.
 — I de France, II, 49, 178, 192, 223, 229, 291, 400.
 — II de France, II, 229, 250.
 — de Mayronis, II, 108.
 — de Paule, II, 96.
 — de Sales, II, 307, 324, 361, 363.
 — Filèfle, II, 125.
 — Xavier, II, 308, 340, 342, 344.
Frantz de Sickingen, II, 168, 169, 184.
Fratricelles, I, 468, 544, 554; II, 9-10.
Frayssinous, II, 487.
Frédéric d'Autriche, II, 9.

Frédéric Barberousse, I, 326, 443,
445-450, 480, 516, 526.
— II, II, 452-458, 487, 517,
526, 549, 570, 580.
— III, II, 36-38.
Fronton de Cirta, I, 59.
Frument et Edèse, I, 167.
Fulgence de Ruspe, I, 223, 283,
294, 364.

G

Gabriel Biel, II, 107.
Galère, I, 52.
Galilée, II, 297-289.
Galland, II, 315.
Gallien, I, 50.
Gallion, I, 16.
Gallus, I, 49.
Gamaliel, I, 9, 14.
Gams, I, XXV.
Garibaldi, II, 475-476.
Garrucci, I, 62.
Gaudeau, I, XXIII.
Geller de Kaisersberg, II, 38, 76,
143.
Gélase I, I, 232, 242, 253, 260.
— II, I, 437.
Gennade, I, 293.
Genséric, I, 232, 294.
Gérard de Groote, I, 512; II, 19,
62, 74, 90, 143.
Gerbet, II, 488.
Germain de C^{pie}, I, 354.
Gerson, II, 20, 23, 26, 77, 92, 115,
120, 143.
Gertrude, I, 595; II, 140.
Gervais et Protas, I, 41.
Ghiberti, II, 147.
Ghirlandajo, II, 150.
Gilbert de la Porrée, I, 382.
Gilles de Lessines, I, 594.
Gilles de Rome, II, 109.
Gioberti, II, 470, 472, 531.
Giordano Bruno, II, 278.
Giotto, II, 149.
Godefroy de Bouillon, I, 476-477,
555.
Gomar, II, 265, 281.
Gondebaud, I, 170, 172.
Gonet, II, 354.
Gotteschalk, I, 363-364.

Goujon (Jean), II, 365.
Granvelle, II, 244, 258, 391.
Gratien, emp., I, 161, 192, 197, 236,
256.
— jurisc., I, 575, 595.
Gratry, II, 366, 531.
Gravamina nationis germanicæ, II,
177, 405.
Grégoire I, I, 174, 229, 249, 256, 260,
263, 271, 274, 280, 283,
295, 351, 382.
— II, I, 303, 317, 345, 354, 498.
— III, I, 317, 355, 389, 393.
— IV, I, 306, 327, 328, 389.
— V, I, 335.
— VI, I, 337, 396.
— VII, I, 337, 338, 368, 380,
388, 423, 433, 439, 475,
500, 520, 526, 531, 560;
II, 421.
— IX, I, 456, 486, 487, 499,
501, 514, 517, 543, 562,
579, 580, 597.
— X, I, 465, 466, 490, 588.
— XI, II, 15, 16, 53, 62, 95.
— XII, II, 21-25.
— XIII, I, 342, 525; II, 234,
293, 294, 315, 391.
— XIV, II, 311, 325.
— XV, II, 296, 334, 341, 384.
— XVI, II, 319, 435, 470,
471, 483, 502, 503, 520,
529, 550.
— Asbestos, I, 372.
— de Heimbouurg, II, 41,
130.
— de Nazianze, I, 192, 199,
263, 264, 280, 281, 285.
— de Nysse, I, 192, 199,
263, 281, 285.
— de Tours, I, XXII, 295, 386.
— l'Illuminateur, I, 167.
— le Thaumaturge, I, 97,
147.
Grignon de Montfort, II, 326, 360.
Grisar, I, 190.
Guelfes et Gibelins, I, 444.
Guéranger, II, 543.
Guido d'Arezzo, I, 383.
Guillaume Bouillé, II, 39.
— de Champeaux, I, 582.
— de Courtenay, II, 53.
— de Hollande, I, 458,
459, 590; II, 509, 514.

Guillaume de Maillesec, II, 22.
 — de Moerbecke, I, 580.
 — de Nassau, II, 257, 560.
 — de Nogaret, I, 472; II, 4, 5.
 — de Prusse, II, 507, 509.
 — de S.-Amour, I, 587.
 — de Sicile, I, 445, 449, 480.
 — d'Utrecht, I, 427.
 — Durand, II, 77.
 — Farel, II, 220, 225.
 — Fillastre, II, 29.
 — le Conquérant, I, 439.
 — Occam, II, 11, 13, 20, 106.
 Guitmond, I, 367, 368.
 Gunther de Cologne, I, 348.
 Gunther, II, 530.
 Gustave-Adolphe, II, 297.
 Gustave Wasa, II, 291.
 Guy de Lusignan, I, 479.
 — de Spolète, I, 331.
 Guyon de la Motte, II, 416.

H

Hadrien, I, 44, 140.
 Hadrumetum, I, 221.
 Hakem, I, 475.
 Hans Holbein, II, 367.
 Harley, II, 402, 403.
 Harnaack, I, XXVI, 24, 26, 37; II, 576.
 Haroun ar-Rashid, I, 474.
 Hauck, I, XXVI.
 Haymond d'Halberstadt, I, 407.
 Hefeie, I, XXV.
 Hégésippe, I, xx, 23, 29, 120, 144.
 Hégius, II, 130.
 Hélène de Tyr, I, 120.
 — impératrice, I, 157.
 Héland, I, 408.
 Henri II de France, II, 227, 229.
 — III — II, 233, 235, 306.
 — IV — II, 236, 237, 295, 296, 306.
 — II d'Allemagne, I, 336, 368, 396.
 — III — , 337, 430, 516.

Henri IV d'Allemagne, I, 340, 395, 396, 424, 434, 526, 570.
 — V — I, 434, 439.
 — VI — I, 450, 451, 481.
 — I d'Angleterre, I, 435, 440, 441, 464.
 — II — I, 460, 463, 480.
 — VIII — II, 239, 242, 253.
 — de Gand, I, 593; II, 108, 109.
 — de Langenstein, II, 49.
 — Suso, II, 112, 143.
 Héraclius, I, 180, 214, 216, 271, 308, 474.
 Herder, II, 439.
 Hergenröther, I, XXV.
 Hermann Contract, I, XXII, 391, 404, 410.
 — de Luxembourg, I, 431, 434.
 — de Ryswijck, II, 66.
 Hermas, I, 134, 139.
 Herménégilde, I, 170.
 Hermès, II, 471, 529, 530.
 Hervé de Nédellec, II, 103, 108.
 Hiérakas, I, 110.
 Hiéroclès, I, 61.
 Hilaire, pape, I, 232.
 — de Poitiers, I, 188, 192, 264, 282, 288.
 — d'Arles, I, 223, 291.
 Hilarion, I, 247, 273.
 Hildegarde de Bingen, I, 444, 595.
 Hincmar de Reims, I, 329, 330, 343, 346, 360, 364, 365, 373, 387, 409.
 Hinschius, I, 344, 346.
 Hippolyte, I, 48, 83, 101, 113, 130, 149.
 Hobbes, II, 433.
 Holbein, II, 148.
 Homélie Clémentines, I, 121.
 Honorat d'Arles, I, 249.
 Honorius I, I, 215, 217, 235.
 — II, I, 339, 538, 441.
 — III, I, 455, 456, 485, 486, 493, 498, 543, 546, 547, 549, 557.
 — IV, I, 467, 513.
 Honorius, emp., I, 163.
 Hosius, II, 360.
 — de Cordoue, I, 184, 187, 189, 289.

Hubert (S^u), I, 176.
 Hugues de S.-Cher, I, 564, 596.
 — de S.-Victor, I, 559, 584,
 594, 596.
 Humbert (cardinal), I, 368, 377, 403,
 411.
 — de Romans, I, 489, 593.
 Hunnéric, I, 171, 294.
 Huss, I, 56, 508; II, 28, 56, 59, 161,
 180.
 Hyacinthe de Pologne, I, 496; II,
 296.
 — Loyson, II, 496, 535.
 Hyménée et Phylète, I, 119.

I

Ibas d'Edesse, I, 211.
 Ignace d'Antioche, I, 26, 44, 72,
 75, 103, 134, 137, 138.
 — de Const^{le}, I, 371, 374.
 — de Loyola, II, 296, 307, 308,
 361.
Indictions, I, ix.
Indiculus superstitionum, I, 304, 393.
 Ingelburge, I, 453, 454, 468.
 Innocent I, I, 220, 231, 237, 242, 344.
 — II, I, 441, 443, 468, 555.
 — III, I, 394, 451, 455, 463,
 482, 485, 493, 500, 503,
 505, 508, 521, 524, 534,
 541, 556, 561, 563, 568,
 578; II, 6.
 — IV, I, 342, 457, 497, 498,
 517, 525, 530, 543, 563.
 — V, I, 466, 527, 593.
 — VI, II, 14.
 — VII, I, 548; III, 21.
 — VIII, II, 44, 45, 377.
 — X, II, 217, 299, 345.
 — XI, II, 329, 359, 402, 405,
 415, 419.
 — XII, II, 405, 446, 449.
 — XIII, II, 421

Institution des diacres, I, 8.

Irène, I, 356.
 Irénée de Lyon, I, 26, 29, 33, 47,
 66, 71, 72, 83, 87, 93, 103, 131, 132,
 138, 148.
 Isaac d'Antioche, I, 296.
 Isaac l'Ange, I, 480, 483.
 Isabelle reine d'Espagne, II, 482,
 484.

Isdegerd, I, 116.
 Isidore de Péluze, I, 288.
 — de Séville, I, xxii, 282, 296,
 345, 351.
 — Isolani, II, 140.
 — pseudo, I, 256, 344, 346.
Itala, I, 150.

J

Jacopone de Todi, I, 468.
 Jacques de Jüterbogk, II, 38, 75
 — de Molay, II, 6, 8, 434.
 — de Vitry, I, 485.
 — de Voragine, I, 595.
 — le Majeur, I, 10, 30.
 — le Mineur, I, 40, 41, 47, 29,
 31, 262.
 — van Hoogstraten, II, 67,
 68.
 Jager, I, xxiv.
 Jaime Borrelle, II, 124.
 Jandel, II, 545, 567.
 Jansénius, II, 391.
 Jean apôtre, I, 9, 11, 27, 30, 32, 427,
 75, 95, 103, 119.
 Jean-Baptiste, I, 3, 6, 103.
 — de la Salle, II, 321.
 Jean Bréhal, II, 39, 40.
 — Brugnau, II, 74, 100.
 — Burch, II, 76, 78.
 — Capistran, II, 38, 40, 100.
 — Cassien, I, 222, 223, 249, 250,
 282, 291.
 — Climaque, I, 298.
 — Chrysostome, I, 179, 192, 199,
 200, 231, 262, 263, 282, 286.
 — Colombini, II, 94.
 — d'Arkel, II, 6, 3, 87.
 — d'Antioche, I, 205, 206.
 — de Basseles, II, 108.
 — de Gharna, I, 501.
 — de Falkenberg, II, 28.
 — de Jamdun, II, 10.
 — de la Croix, II, 327, 361.
 — de Leyde, II, 200.
 — de Matha, I, 552.
 — de Monson, II, 19.
 — de Monte Corvino, I, 497.
 — de Montenero, II, 33.
 — d'Éphèse, I, xxi.
 — de Pouilly, II, 103.
 — de Salisbury, I, 582, 586.

Jean de St-Thomas, II, 353.
 — de Torquemada, II, 38, 108, 117, 346.
 — de Wales, I, 592.
 — de Wesel, II, 64.
 — Dominici, II, 19, 25, 59, 87, 101, 128, 143.
 — Fischer, II, 135.
 — Gualbert, I, 400.
 — Hunyade, II, 35, 40.
 — Miliez, II, 35.
 — Nider, II, 176.
 — Paléologue, II, 33.
 — II, pape, I, 210, 233.
 — III, I, 234.
 — VI, I, 317.
 — VIII, I, 309, 313, 324, 330, 340, 374-375, 383.
 — IX, I, 309, 332.
 — X, I, 333, 349.
 — XII, I, 233, 325, 333-334.
 — XIII, I, 334.
 — XV, I, 335.
 — XIX, I, 337, 376.
 — XXI, I, 446, 500.
 — XXII, I, 24, 389, 543, 533, 544, 553; II, 9, 12, 81, 83, 85, 88, 103, 111, 117, 139, 340.
 — XXIII, I, 24-26, 57-58.
 — Petit, II, 28.
 — Puppe van Goch, II, 66.
 — Rellach, II, 120.
 — Sans-Terre, I, 453, 455, 463, 468, 481, 484, 570.
 — Wessel Gansfort, II, 64.
 — Ziska, II, 59-60.
 Jeanne d'Arc, II, 39-40, 71, 73.
 — de Chantal, II, 328.
 — de Naples, II, 14, 15, 29.
 — de Valois, II, 97.
 — papesse, I, 328, 329.
 Jérôme Aleandro, II, 165, 291.
 — de Prague, II, 56-59.
 — (Sⁱ), I, XIII, 27, 152, 191, 193, 199, 203, 230, 282, 290, 516.
 Jérusalem (destruction de), I, 13.
 Joachim da Celico, I, 512-513.
 Jonas d'Orléans, I, 407.
 Jordaens, II, 370.
 Joseph Barsabas, I, 8.
 — Calazans, II, 322.
 — II, empereur, II, 408-411.
 Jourdain Orsini, II, 29.
 Jovlen, I, 160-161, 192.

Jovinien, I, 203.
 Jude, apôtre, I, 31.
 Judicatum, I, 212.
 Jules I, I, 187, 227, 230, 344.
 — II, II, 47-49, 74, 100, 159, 239, 363.
 — III, II, 79, 291.
 Julien d'Eclanum, I, 218-220.
 — de Cos, I, 241.
 — l'Apostat, I, 158-161, 191, 192, 197, 287.
 Julienne de Falconieri, I, 552.
 Jungmann, I, xxv.
 Justin (Sⁱ), I, 36, 45, 79, 93, 108, 131, 161, 141, 263.
 Justinien I, I, 162, 171, 179, 181, 201, 211-213, 234, 239, 240, 243, 244, 271, 280, 292, 515.
 — II, I, 317.
 Juvénal, I, xxix, xxv.
 Juvenius, I, 289.

K

Kant, II, 440, 530.
 Kerygma Petri, I, 28.
 Kirsch, I, xxv.
 Knöpfier, I, xxv.
 Knox, II, 250-251.
 Kraus, I, xxv.
 Kulturkampf, II, 505.

L

Laocardaire, II, 488, 489, 491, 545.
 Lactance, I, 5, 54, 132, 152, 153.
 Laderchi, I, xxiii.
 Ladislav, roi de Naples, II, 24, 56.
 Lambert (Sⁱ), I, 176.
 — de Hersfeld, I, xxii, 411.
 — de Spolète, I, 313.
 Lambruschini, II, 472.
 Lamennais Fél., II, 471, 487, 488.
 — Jean, II, 547.
 Lamoricière, II, 475.
 Lampridius, I, 6.
 Lanfranc du Bec, I, 367, 368, 396, 411.
 Lapsi, I, 55.
 Laurent de Médicis, II, 43.
 — de Ripatracta, II, 101.
 — Justiniani, II, 87.
 — martyr, I, 50, 70.

- Laurent Valla, I, xxii, 256; II, 42, 125, 129.
 Lavalette, II, 425.
 Lavigerie, II, 549, 553.
 Laymann, II, 359.
 Laynez, II, 230, 304, 309, 352.
 Le Corrège, II, 366.
 Ledesma, II, 353.
Légion fulminante, I, 45.
 Leibnitz, I, 118.
 Lejeune, II, 360.
 Lelièvre, II, 548.
Le Maître de Saoy, II, 358.
 Le Pailleur, II, 548.
 Lepidi, II, 531.
 Léon I, I, 207-209, 233, 236, 241, 242, 268, 269, 282, 292, 516.
 — II, I, 217.
 — III, I, 322, 325, 326, 361, 388.
 — IV, I, 324, 328, 329.
 — VIII, I, 334.
 — IX, I, 257, 337, 349, 368, 377, 425.
 — X, I, 539; II, 49-51, 74, 80, 97, 103, 122, 134, 138, 159, 163, 218, 239, 363, 377.
 — XII, II, 435, 465, 469.
 — XIII, I, 539; II, 352, 435, 478-480, 493, 518, 526, 527, 540-541, 544, 545, 550, 551, 565.
 — III l'Isaurien, I, 313, 317, 354-355.
 — V l'Arménien, I, 357, 370.
 — VI le Sage, I, 375-376, 413.
 Léonard de Vinci, II, 366.
 Léonce, I, xxi, 292.
 Léopold d'Autriche, I, 481, 485, 570.
 Lessing, II, 439.
 Lessius, II, 113, 352, 382.
 Libanius, I, 162.
 Liberatore, II, 531.
 Libère, I, 179, 188, 191, 193, 227, 229, 230, 295.
 Licinius, I, 54, 156, 157, 183.
 Lin, I, 19.
Liures Carolins, I, 358-359.
 Locke, II, 433.
Lois de Mai, II, 507.
 Lollards, II, 53-55.
 Louis Aleman, II, 32.
 Louis Bertrand, II, 333, 334, 361, 379.
 — II d'Anjou, II, 23.
 — de Bavière, I, 24; II, 9-13, 26, 106.
 — de Grenade, II, 307, 361.
 Louis I le Débonnaire, I, 306, 316, 321, 324, 327, 347, 359, 382, 397, 418, 430.
 — II I, 316, 324, 328, 330.
 — VIII de France, I, 469, 478, 479.
 — IX — I, 430, 458, 470, 487-489, 497, 506, 570, 573, 579; 593, 605; II, 36.
 — XI — II, 43, 96, 142.
 — XII — II, 48, 49, 97, 225.
 — XIV — II, 237, 238, 299, 395, 402-405, 416, 419.
 — XV — II, 425.
 — XVI — II, 446-447.
 — XVIII — II, 486-487.
 — Philippe, II, 488.
 Louise de Marillac, II, 325.
 Loup de Ferrière, I, 364.
 Luc (Sⁱ), I, 18, 31.
 — de Leyde, II, 367.
 Lucari, II, 274.
 Lucien d'Antioche, I, 181-182.
 — de Samosate, I, 59.
 Lucifer de Cagliari, I, 188, 193-289.
 Lucius, pape, I, 70.
 — roi, I, 67.
 Lucrèce Borgia, II, 45-46.
 Ludger, I, 406.
 Ludolphe de Saxe, II, 119.
 Lugo (J. de), II, 352.
 Luitprand de Crémone, I, 332, 410.
 — roi des Lombards, I, 317.
 Luther, II, 121, 156-208, 278, 297.
 Lydie, I, 16.
 Lydwine de Schiedam, II, 114.
 Lysias, I, 17.
- M**
- Mabillon, II, 328.
 Macaire, I, 247.
 Macedonius, I, 194.
 Mac-Mahon, II, 492.
 Maderna, II, 363.

Maffeo Vegio, II, 127.
Magnence, I, 188.
Mahomet, I, 224-226.
Maistre (Jos. de), II, 487.
Malachie, I, 380.
Maldonat, II, 357.
Mamacchi, II, 407.
Manetti, II, 127.
Mangenot, I, xxiv.
Mâni, I, 126.
Manning, II, 516, 518.
Mansi, I, xvii, xviii.
Manuel, empereur, I, 473.
Mara, I, 5.
Marathon de Nicomédie, I, 194.
Marc, S. I, 15, 48, 25, 31, 33, 262.
Marc-Aurèle, I, 45.
 — d'Aréthuse, I, 158, 160, 190.
 — d'Éphèse, II, 33.
Marcel I, I, 70, 101.
 — II, II, 292.
 — d'Ancyre, I, 193, 199, 227.
Marcellin, pape, I, 70.
Marcen, empereur, I, 241.
Marcion, I, 95, 125.
Marco-Polo, I, 497.
Marie, I, 2-4, 8, 28, 103, 114, 124, 195, 202-205, 271, 273, 353, 370, 390, 561, 565.
 — Mancini, II, 101.
 — Stuart, II, 244-247, 251-222.
 — Tudor, II, 243-244, 254.
 — Thérèse, II, 409.
Marilly, II, 496.
Marion de Brésillac, II, 546.
Marius Mercator, I, 288, 291.
 — Victorin, II, 289.
Marguerite d'Ecosse, I, 386, 387.
Marguerite M^{le} Alacoque, II, 324.
Marosie, I, 332-335.
Marranos, II, 68-69.
Marsigli, II, 127.
Marsile de Padoue, I, 24, II, 10, 11, 52.
 — d'Inghem, II, 107.
 — Ficin, II, 127.
Martin (S^t), I, 202, 275, 516.
 — I, I, 176, 216, 335.
 — IV, I, 466-467, 500; II, 102.
 — V, II, 27-30, 59, 18, 74, 85, 100, 117, 122.
 — le Polonais, I, 329.
Martinien, I, 41.
Marx, I, xiv.

Masaccio, II, 249.
Massa Candida, I, 50.
Massaliens, I, 202.
Massillon, II, 360.
Mathilde, comtesse, I, 429, 434.
Mathys, II, 200.
Matthias, I, 8, 30.
 — de Jannow, II, 55.
Matthieu, év., I, 29-30.
 — Paris, I, xvi.
 — Grabow, II, 93.
 — Ricot, II, 344.
Maury, II, 446.
Maur (S^t), I, 250.
Maurice de Spiegelberg, II, 130.
 — de Sully, I, 586.
Maxence, I, 54, 70, 230.
Maxime, empereur, I, 202, 516.
 — le Confesseur, I, 216, 283, 293.
 — de Turin, I, 292.
Maximien Hercule, I, 51.
Maximin le Thrace, I, 48.
Maximilien, empereur, II, 48, 132.
Mazenod, II, 546.
Mazzini, II, 471.
Méchitar, II, 328.
Mechtilde de Madgebourg, I, 595.
Medina, II, 353, 359.
Melanchton, II, 162, 169, 203, 228, 278, 297.
Melchior Cano, II, 349, 353.
 — Volmar, II, 222.
Melchisédech, I, 128.
Mélèce, I, 100, 101, 181, 185, 192.
Méliton de Sardes, I, 39, 43, 45, 144.
Memling, II, 148.
Mennas, I, 206, 212, 233.
Mermillod, II, 496.
Mesrop, I, 296.
Méthode (S^t), I, 308, 380.
 — de C^{pte}, I, 371.
 — d'Olympe, I, 140, 149.
Michel-Ange, II, 49, 49, 364-365.
 — Cérulaire, I, 338, 371, 377-378.
 — Paléologue, I, 465, 483, 489, 499.
 — Psellos, I, 414.
 — Servet, II, 283.
Millénaristes, I, 131.
Miltiade, I, 70, 142, 196, 230, 345.
Minucius Félix, I, 152.
 — Fundanus, I, 44.

Missi dominici, I, 315, 325, 397.
Modernisme, II, 481, 541-542.
Möhler, I, xxv.
Molina, II, 352, 385-388.
Molinos, II, 414-415, 419.
Mommsen, I, 37.
Montalembert, II, 488-491.
Montan, I, 97-98, 131.
Montemayor, II, 385.
Montesquieu, II, 437.
Montfaucon, II, 328.
Mouvement d'Oxford, II, 515-516, 571.
Moyse de Choren, I, xxxi, 597.
Muratori, I, xxiv, 20, 143.
Murillo, II, 350.
Murmellius, II, 130-131.

N

Napoléon I, II, 328, 405, 452-464.
 — III, II, 474, 476, 490, 491.
Narcisse de Jérusalem, I, 110.
Nazaire et Celse, I, 41.
Nazaréens, I, 120.
Navarrus, II, 358.
Nepos, I, 131.
Néron, I, 34, 35, 39-46.
Nerses, I, 167.
Nestorius, I, 178, 181, 203-206, 273, 282.
Nerva, I, 43.
Newman, II, 515-516.
Nicéphore Calliste, I, xxi, 30, 409.
 — I, 412.
Nicétas, I, 377, 414.
Nicolaites, I, 119, 395.
Nicolas I, I, 308, 316, 329-330, 372-373.
 — II, I, 316, 338-339, 344, 368, 379, 424, 425, 462.
 — III, I, 466, 500, 567.
 — IV, I, 490, 501; II, 6.
 — V, II, 37-39, 64, 122, 168.
 — de Casa, I, xxi, 256, 346; II, 31, 32, 384, 175, 110, 130.
 — de Clemangis, II, 28, 77.
 — de Gorrham, II, 120.
 — de Hontheim, II, 406.
 — de Lyre, II, 118, 120.
 — Eymeric, II, 117.
 — Parotti, II, 122.
 — Rienzi, II, 14.
 — Ruas, II, 65, 66.

Nicolas Tedeschi, II, 117.
Nil (S^v), I, 113, 288.
Noailles (card. de), II, 396, 416, 421.
Nobili (Père de), II, 341.
Noël Alexandre, I, xxiii; II, 395.
Noët, I, 129.
Norbert (S^v), I, 509, 526, 526, 540.
Notker Balbulus, I, 391, 404, 409.
 — Labeo, I, 404, 410.
Novat, I, 99.
Novatien, I, 99.
Nunia, I, 168.

O

O'Connell, II, 515, 517.
Odendorp, II, 117.
Odilon de Cluny, I, 339, 461.
Odon de Paris, I, 560.
Oecolampade, II, 220.
Olaf II, le Saint, I, 306-307.
Olier, II, 317, 362.
Olivier, I, 513, 592.
Ophites, I, 125.
Optat de Milève, I, 197, 278.
Orcagna, II, 147, 149.
Orderic Vital, I, xxii.
Orlando di Lasso, II, 371.
Orose, I, 220, 291.
Origène, I, 22, 49, 59, 87, 102, 109, 110, 130, 144, 146, 149, 198, 201, 252, 280.
Orsi, I, xxv.
Ortruin Gratius, II, 131.
Osiander, II, 279.
Otfried de Weissembourg, I, 408.
Otton I, le Grand, I, 325, 333-334, 396, 430.
 — II, I, 334.
 — III, I, 335.
 — de Bamberg, I, 294, 526, 559.
 — de Frisingue, I, xxii.
 — de Brunszwick, I, 451-453.
Ovide, I, xxx.
Ozanam, II, 489.

P

Pacca, II, 409.
Pacien (S^v), I, 289.
Pacôme (S^v), I, 247.
Pagi, I, xxiii.

Palestrina, II, 371.
 Palladius, I, 174, 268.
 Pallavicini, I, xxiv; II, 300.
 Pamphile de Césarée, I, 150.
 Pantène, I, 30, 144, 145.
 Paphnuce, I, 84, 45, 273.
 Papias, I, xx, 22, 131, 135, 139.
 Pascal I, I, 117, 326, 327.
 — II, I, 434, 437, 440, 499, 533, 555.
 — III, I, 326, 448, 462.
 — Blaise, II, 394.
 Paschase Radbert, I, 366, 367, 407.
 Pastophoria, I, 112.
 Pataria, I, 310, 395.
 Patrice (S^t), I, 174-175, 249, 265, 294.
 Patripassant, I, 128.
 Paul, apôtre, I, 11-21, 26, 31, 33, 41, 72, 80, 84, 91, 95, 102, 114, 115.
 — I, pape, I, 171, 320.
 — II, I, 525; II, 42, 61, 68.
 — III, II, 79, 291, 301, 303, 308, 314, 315, 321.
 — IV, II, 79, 244, 292, 303, 311, 313.
 — V, II, 95, 247, 296, 315, 316, 322, 325, 383, 386.
 — de Burgos, II, 119.
 — de la Croix, II, 320.
 — de Samosate, I, 51, 129, 282.
 — de Thèbes, I, 110.
 Paulin d'Antioche, I, 192.
 — de Nole, I, 264, 280, 290.
 Pauliniens, I, 129.
 Paulus, II, 499.
 Pectorius, I, 94.
 Pélage I, pape, I, 234.
 — II, I, 234.
 — cardinal, I, 485.
 — hérétique, I, 178, 179, 218, 219.
 Pella, I, 13.
 Pellegrino Rossi, II, 473.
 Pépin d'Héristal, I, 202.
 — le Bref, I, 302, 312, 316, 319, 379, 382.
 Pérates, I, 125.
 Petau, II, 354.
 Pétrarque, II, 15, 122, 126, 130.
 Pétrinisme et Paulinisme, I, 23.
 Pharisiens, I, xxxii, 2, 17.
 Philarète, I, xxvii.
 Philippe, apôtre, I, 30.
 — I de France, I, 426.

Philippe II Auguste, 453, 454, 463, 468, 480, 481.
 — III le Hardi, I, 490.
 — IV le Bel, I, 468, 473, 557; II, 4-8.
 — II d'Espagne, II, 95, 232, 258, 259, 306, 337, 235, 420.
 — V — — — — — II, 420.
 — Bénizi, I, 552.
 — de Hesse, II, 187, 194, 204.
 — de Néri, II, 79, 307, 315.
 — de Souabe, I, 451-453.
 — l'Arabe, I, 48.
 Philorate, I, 30.
 Philon, I, xxxiii, 183.
 Philostorge, I, xxi, 288.
 Philostrate, I, 61.
 Phœbé, I, 17.
 Photin, I, 187.
 — I, 146, 371-375, 412, 413.
 Pie I, pape, I, 69, 139.
 — II, I, 329; II, 36, 41, 42, 61, 126.
 — III, II, 47.
 — IV, II, 292, 304, 305, 317, 371.
 — V, I, 336; II, 245, 262, 292, 297, 311, 321, 326, 377, 390, 421.
 — VI, II, 320, 409, 412, 414, 430, 468, 452, 453.
 — VII, II, 435, 453-468, 522, 545, 553.
 — VIII, II, 461, 470.
 — IX, II, 319, 435, 471-478, 485, 506, 513, 516, 518, 530, 532, 536-540, 549, 565.
 — X, II, 480-481, 494, 535.
 — cardinal, II, 491.
 Pierre, apôtre, I, 7-12, 14, 21-27, 31, 41, 68, 72, 81, 114.
 — Arbues, II, 70.
 — Chrysologue, I, 207, 292.
 — Claver, II, 338.
 — Codde, II, 399.
 — Damien, I, 338, 325, 397, 403, 410.
 — d'Ailly, II, 19-23, 26, 77, 92, 107.
 — d'Alexandrie, I, 100.
 — d'Aquila, II, 108.
 — d'Aragon, II, 19.
 — d'Auvergne, I, 594.
 — de Blois, I, 586.
 — de Bruys, I, 510.
 — de Castelnau, I, 505.
 — de Cordoue, II, 330.
 — de la Palud, II, 12, 103, 108.

Pierre de Luxembourg, II, 19.
 — de Pise, II, 95.
 — de Poitiers, I, 585.
 — de Vaux, I, 506.
 — Flotte, I, 471.
 — Fourier, II, 324, 360.
 — le Chantre, I, 586.
 — le Foulon, I, 209.
 — l'Ermite, I, 475, 476.
 — le Vénérable, I, 510, 586.
 — Lombard, I, 560, 584.
 — Monge, I, 210.
 — Niger, II, 119.
 — Nolesque, I, 553.
 — Rainalducci de Corbario, II, 10.
 — .Sanz, II, 355.
Pierius, I, 144, 150.
Placide (S^t), I, 250.
Platina, II, 42, 125.
Platon, I, 580.
Πλάτων, I, 122.
Pline, I, 5, 27, 33, 34, 39, 43, 102, 263.
Plotius, I, 61.
Podiebrad, II, 61.
Poggio Bracciolani, II, 124.
Polycarpe, I, 45, 103, 104, 134, 137, 138.
Polycrate d'Ephèse, I, 103.
Polyglotta Complutensis, II, 356.
Pombal, II, 424.
Pomponia Graecina, I, 40.
Pomponius Letus, II, 42, 125.
Pontien, I, 48, 70, 101, 149.
Porphyre, I, 60, 61, 581.
Portius Festus, I, 18.
Pothin (S^t), I, 45.
Pragmaticue sanction de Bourges, II, 35, 36, 49.
Praxeas, I, 129.
Prêtre Jean, I, 497.
Priscillien, I, 201, 202.
Privilegium Othonis, I, 334.
Processus, I, 41.
Prosper d'Aquitaine, I, 223, 291.
Prudence, I, 264, 290.
 — de Troyes, I, 364.
Pulchérie, I, 206, 208.
Punctuation d'Ems, II, 408.
Pusey, II, 515.

Q

Quadratus, I, 44.

Quadrivium, I, 351.
Quentin Massys, II, 367.
Quesnel, II, 395, 399.
Quintilius Varus, I, 4.
Quirinus, I, 4.

R

Raban Maur, I, 363-366, 384, 391, 403-407.
Rabulas d'Edesse, I, 296.
Radboud d'Utrecht, I, 301, 409.
Rainald de Dassel, I, 446, 448.
Rancé, II, 329.
Raphaël, II, 49, 563.
Rathier de Vérone, I, 395, 410.
Ratramne de Corbie, I, 364, 366, 373, 408.
Raymond de Capoue, II, 100.
 — de Pennafort, I, 553, 597; II, 85, 296.
 — de Toulouse, I, 476-477, 505-506.
 — Lulle, II, 109.
 — Martin, I, 489.
Raynald, I, xxiii, 315.
Reccarède, I, 170.
Recognitiones Clementinae, I, 121.
Reginon de Prüm, I, xxviii, 409.
Reichensperger, II, 505.
Reiffenstuel, II, 358.
Rembrandt, II, 370.
Remi (S^t), I, 173.
 — d'Auxerre, I, 582.
Reüchlin, II, 118, 153.
Richard Cœur-de-Lion, I, 450-451, 481.
 — II d'Angleterre, II, 21, 55.
 — de Middletown, I, 592.
 — de St-Victor, I, 594.
 — Simon, II, 357.
Richelieu, II, 215, 248, 401.
Rites chinois, II, 345, 422.
Robert d'Arbrissel, I, 533-534, 540.
 — de Courçon, I, 581.
 — de Molesmes, I, 534.
 — de Sorbon, I, 579.
 — Guiscard, I, 316, 339, 482, 492, 575.
 — Holcoth, II, 107.
 — Pulleyn, I, 384.
Roch (S^t), II, 71.

Rodolphe Agricola, II, 130.
 — Lange, II, 130.
 — de Souabe, I, 428-431.
 Rodriguez, II, 361.
 Roger Bacon, I, 593.
 — de Sicile, I, 442, 492.
 Rohrbacher, I, xxx.
 Rokycana, II, 61.
 Roland Bandinelli, I, 585.
 — cardinal, I, 446.
 — de Parme, I, 428.
 Romanos le Mélode, I, 293.
 Romuald (Sⁱ), I, 399.
 Romulus Augustule, I, 163, 171.
 Roscelin, I, 582.
 Rossi (J. B. de), I, 117, 110.
 Roswithe, I, 410.
 Rousseau, II, 438.
 Ruard Tapper, II, 390.
 Rubens, II, 369.
 Rufin, I, xxvii, 189, 199, 273, 282, 290.
 Ruinart, I, 57.
 Rupert de Deutz, I, 595.
 Ruysbroeck, I, 512; II, 113

S

Sabellius, I, 130, 152, 362.
 Sadducéens, I, xxxii, 2, 17.
 Saint-Barthélemy, II, 233.
 Saladin, I, 479-481.
 Balluste, I, xxxi.
 Salvien, I, 293.
 Sanchez, II, 359.
 Saphire et Ananie, I, 8.
 Sapor II, I, 166.
 Saturnin, gnostique, I, 124.
 — martyr, I, 49.
 Savonarole, II, 77-79, 128.
 Scanderbeg, II, 35-40, 42.
 Schaftesbury, II, 433-434.
 Schlecht, I, 135.
 Schmalzgrueber, II, 358.
 Scillitains, martyrs, I, 46.
 Scipion Ricci, II, 413.
 Scolastique (S^{te}), I, 250.
 Scot Erigène, I, 364-367, 408, 581.
 Scupoli, II, 361.
 Segneri, II, 360, 362, 415.
 Segur (M^{re} de), II, 557-567.
 Sénèque, I, xxix, xxxi, 16.
 Septime Sévère, I, 39, 46.
 Sérapion, I, 5.

Sergius I, pape, I, 235, 261, 272.
 — II, I, 328.
 — III, I, 332, 376.
 — de Const^{te}, I, 181, 214, 216.
 — Paulin, I, 15.
 Servat Loup, I, 407.
 Servais (Sⁱ), I, 176, 191.
 Séthéens, I, 125.
 Sibylle, I, xxxiii, 150, 163.
 Sigebert de Gembloux, I, xxii, 559.
 Siger de Brabant, I, 580.
 Sigismond, II, 24-31, 59-60.
 Silas, I, 12-16.
 Silvère, I, 211, 233.
 Silvestre I, pape, I, 185, 227, 230, 263, 345.
 — II, I, 311, 335, 336, 367, 410.
 — III, I, 337.
 — de Ferrare, II, 353.
 — Prierias, II, 163, 173.
 Silvie, I, 261, 273, 289.
 Siméon de Jérusalem, I, 44, 120.
 — Métaphraste, I, 413.
 — Studite, I, 413.
 — Stylite, I, 248.
 Simon de Montfort, I, 482, 505.
 — le Magicien, I, 9, 25, 118.
 — le Zélote, I, 30.
 — Stock, I, 550.
 Simplicie, I, 229, 232, 340.
 Sisinnius, I, 317.
 Sixte I, pape, I, 69.
 — II, I, 70, 90.
 — III, I, 206, 233.
 — IV, II, 42-44, 68, 69, 85, 97, 100, 103, 122, 139, 140.
 — V, I, 525; II, 140, 294, 295, 325, 328, 372, 383.
 Sobieski, II, 519.
 Socrate, I, xxi, 189, 288.
 Sonderbund, II, 495-496.
 Sophronius, I, 215, 216, 293.
 Soter, I, 26, 69.
 Soto Dominique, II, 353.
 — (Pierre de), II, 353.
 Sozomène, I, xxi, 166, 189, 288.
 Spinoza, II, 441.
 Spirituels, II, 55.
 Sponde (H. de), I, xxxiii.
 Stanislas Hosius, II, 355.
 Stapleton, II, 355.
 Stilicon, I, 163.

Subordinatiuni, I, 128.
 Suarez, II, 351, 352.
 Suétone, I, XXXIV, 6.
 Suger, I, 479.
 Sulpice Sévère, I, XXI, 89, 189, 290.
 Syllabus, II, 478, 506, 576-337.
 Sylvius, II, 353.
Symbole d'Athanase, I, 195, 352.
 — *des Apôtres*, I, 133.
 Symmaque, pape, I, 233.
 — préfet, I, 161, 165.
 Synesius, I, 266, 287.

T

Tacite, I, XIX, XXXII, 5, 34, 40, 41.
 Taddeo Gaddi, II, 149.
 Talleyrand, II, 446, 448, 457, 458.
 Tamerlan, I, 206.
 Tanchelm, I, 508-509.
 Tancrède, I, 476.
 Tatien, I, 83, 169, 125, 142.
 Tauler, II, 412, 443.
 Telesphore, I, 69.
 Térèse (S^{te}), II, 296, 367, 326-327, 361.
 Tertullien, I, 5, 25, 29, 33, 36, 39, 43, 46, 72, 83, 89, 98, 102, 106, 108, 109, 113, 124, 129, 132, 150-152.
Testamentum Domini, I, 109, 287.
 Tetzel, II, 160-161.
 Thebutis, I, 120.
 Théodelinde, I, 172, 235.
 Théodora, I, 332-335.
 Théodore I, I, 235.
 — II, I, 331.
 — *de Bère*, II, 228, 230, 258.
 — *de Cantorbéry*, I, 403.
 — *de Celles*, I, 539.
 — *d'Edesse*, I, 413.
 — *de Mopsueste*, I, 66, 203, 211, 218, 282, 286.
 — *Studite*, I, 357, 412.
 Théodoret, I, XXI, 189, 190, 205, 211, 282, 287.
 Théodoric, I, 171, 229, 233, 294.
 Théodoric de Vrie, II, 23.
 Théodose I, I, 161, 194, 197, 245, 248, 430, 515.
 — II, I, 59, 162, 163, 179, 205, 207, 228, 236, 245, 246.
 Théodote l'ancien, I, 128.
 Théodulfe d'Orléans, I, 351.

Théognis, I, 185.
 Théognoste, I, 147.
 Théologie allemande, II, 112.
 Théophilacte, I, 316, 330.
 Théophile d'Alexandrie, I, 200, 286.
 — *d'Antioche*, I, 142, 281.
 — *év. des Goths*, I, 169.
 Theutberge, I, 316, 330.
 Thierry de Niem, II, 19, 75.
 Thomas a Kempis, II, 74, 113, 143.
 — apôtre, I, 38.
 — Becket, I, 460-463, 527, 586.
 — Cranmer, II, 240.
 — d'Aquin, I, 412, 465, 530, 549, 560, 568, 579, 582, 587-591; II, 106-109.
 — *de Bradwardin*, II, 107.
 — *de Cantimpré*, I, 594.
 — *de Lemos*, II, 353, 388.
 — *de Strasbourg*, II, 109.
 — *de Torquemada*, II, 69.
 — *Moras*, II, 134-135, 241.
 — *Munzer*, II, 474.
 Tibère, I, 3.
 Tillemont, I, XXIII.
 Timothée, I, 15-18, 20, 31.
 — Aélurus, I, 209-210.
 Tite, I, 18, 20, 31, 33, 34.
 Titien, II, 367.
 Titus, I, 41.
 Tolet, II, 295, 357, 360, 391.
 Tortelli, II, 127.
 Trajan, I, 34, 38, 39, 43, 137.
 Traversari, II, 33, 127.
Treuga Dei, I, 394, 571.
 Trithème, I, XXII; II, 130-131.
Trivium, I, 351.
 Tronson, II, 416.
 Tychique, I, 18.
 Type, I, 246.

U

Ubahgs, II, 531.
 Ughelli, I, XXIV.
 Ulphilas, I, 169.
 Ulric d'Augsbourg, I, 391.
 — *de Hutten*, II, 132, 168.
 Urbain II, pape, I, 397, 395, 433, 440, 475-476, 581, 561.
 — III, I, 450, 533.
 — IV, 459, 489, 564-565.

Urbain V, II, 15, 53, 96.
 — VI, II, 17-19, 96.
 — VII, II, 139.
 — VIII, I, 342, 525; II, 297-
 299, 313, 316, 326, 334, 373, 392.
 Ursule (S^{te}), I, 58.
 Usuard, I, 391.
 Utraquistes, II, 59-60.

V

Vacant, I, xxiv.
 Valens, I, 161, 169, 179, 192, 237,
 248.
 Valentia, II, 355, 388.
 Valentin, I, 124.
 Valentinien I, I, 161, 197.
 — II, I, 161.
 — III, 163, 243.
 Valérien, I, 39, 50.
 Van Dyck, II, 370.
 — Eyck, II, 248.
 Vasquez, II, 352, 388.
 Velasquez, II, 370.
 Venance Fortunat, I, 295.
 Venceslas, II, 21, 56-59.
 Ventura, II, 532.
 Veronèse, II, 367.
 Verrochio, II, 147.
 Vespasien, I, 41.
 Veuillot, II, 490.
 Vianney, II, 568.
 Victor I, pape, I, 69, 73, 103, 104,
 128, 132.
 — II, I, 338.
 — III, I, 433.
 — de Vite, I, 294.
 Victor-Emmanuel, II, 473-476.
 Victorin de Feltre, II, 128.
 — de Pettau, I, 153.
 Vigilantius, I, 203.
 Vigle, I, 180, 211-214, 233-234.
 Villehardouin, I, 482.
 Vincent de Beauvais, I, xxii, 593.
 — de Lérins, I, 283, 293.

Vincent de Paul, II, 307, 316, 325,
 422.
 Ferrier, II, 19, 38, 76, 137,
 140, 143.
 Virgile, I, xxxiv.
 Virgines subintroductæ, I, 111, 137.
 Vitalien, I, 235.
 Vitus, I, 496.
 Voltaire, II, 437-438.

W

Walafried Strabon, I, 360, 404,
 407, 596.
 Wandelbert de Prüm, I, 391.
 Wesley, II, 287, 288.
 Wiclef, II, 24, 28, 52-55, 161, 180.
 Wieland, II, 439.
 Wigbert, I, 301.
 Wilberforce, II, 516.
 Wilfried, I, 301.
 Willibrord, I, xx, 235, 302, 343,
 405.
 Wilpert, I, 113, 115.
 Windhorst, II, 505.
 Wiseman, II, 516, 518.
 Wladislas de Hongrie, II, 35.

X

Ximénès, II, 76, 118, 330.

Z

Zaccaria, I, xxiv; II, 407.
 Zacharie, I, 304, 316.
 Zahn, I, xxvi, 26.
 Zarabella, II, 26, 117.
 Zénon, I, 179, 209-260.
 — de Vérone, I, 289.
 Zéphirin, I, 25, 69, 128, 130.
 Zigliara, II, 531.
 Zozime, I, 220, 228, 221, 341.
 Zwedenborg, II, 288, 289.
 Zwingli, II, 194, 218-221, 278.

SUPPLÉMENT BIBLIOGRAPHIQUE

- P. 3. MOLLAT, *Les Papes d'Avignon (1305-1378)*, Paris, 1912.
- P. 4. LIZERAND, *Clément V et Philippe le Bel*, Paris, 1910.
- P. 8. A. COULON, *Lettres secrètes et curiales du pape Jean XXII (1316-1334) relatives à la France*, Paris, 1900-1906. — A. FAYEN, *Lettres de Jean XXII (1316-1334). Textes et analyses*, Rome, 1908.
- P. 12. H. FINKE, *Acta Aragonensia. Quellen zur deutschen, italienischen, französischen, spanischen, zur Kirchen- und Kulturgeschichte aus der diplomatischen Korrespondenz Jaymes II (1291-1327)*, Berlin, 1908. — A. FIERENS, *Lettres de Benoît XII, (1334-1342)*, Rome, 1910.
- P. 14. E. DÉPREZ, *Innocent VI (1352-1362). Lettres closes, patentes et curiales se rapportant à la France*, Paris, 1909.
- P. 15. CHAILLAN, *Le Bienheureux Urbain V (1310-1370)*, Paris, 1911.
- P. 16. BLIEMETZRIEDER, *Literarische Polemik zu Beginn des grossen abendländischen Schismas. Ungedruckte Texte und Untersuchungen*, Vienne, 1909.
- P. 22. NOËL VALOIS, *Le Pape et le Concile (1418-1450)*, 2 vol., Paris, 1909.
- P. 37. VAUCELLE, *Catalogue des lettres de Nicolas V concernant la province ecclésiastique de Tours, d'après les registres des archives vaticanes*, Paris, 1908.
- P. 41. W. BOULTING, *Aeneas Silvius (Pius II) orator, man of letters, statesman and pope*, Londres, 1908.
- P. 49. J. THOMAS, *Le concordat de 1516, ses origines, son histoire, au XVI^e siècle*, 4 vol., Paris, 1910.
- P. 80. TH. SCHRADER, *Die Rechnungsbücher des hamburgischen Gesandten in Avignon 1338 bis 1355*, Hambourg, 1907. — CH. SAMARAN et G. MOLLAT, *La Fiscalité pontificale en France au XVI^e siècle*, Paris, 1909.
- P. 82. L. CELIER, *Les dataires du XV^e siècle et les origines de la daterie apostolique*, Paris, 1910. — P. DELANNOY, *La juridiction ecclésiastique en matière bénéficiale sous l'ancien régime en France*, Paris, 1910.
- P. 112. NOËL, *Œuvres complètes de Jean Tauler*, t. I-VI, Paris, 1911-12.

- P. 121. IMBART DE LA TOUR, *Les origines de la Réforme*, t. II : *L'Église catholique, la crise de la Renaissance*, Paris, 1909.
- P. 133. A. MEYER, *Étude critique sur les relations d'Érasme et Luther*, Paris, 1909. — H. HUMBERTCLAUDE, *Érasme et Luther. Leur polémique sur le Libre Arbitre*, Paris, 1909. — DE JONCH, *L'ancienne faculté de théologie de Louvain au premier siècle de son existence (1432-1540). Ses débuts, son organisation, son enseignement, sa lutte contre Érasme et Luther*, Paris, 1911.
- P. 143. FAGES, *Œuvres de Saint Vincent Ferrier*, 2 vol., Paris, 1909.
- P. 155. H. GRISAR, *Luther*, t. I : *Luthers Werke. Grunlegung der Spaltung, bis 1530*, Frib.-en-Br., 1911.
- P. 165. P. KALKOFF, *Aleander gegen Luther*, Leipzig, 1908.
- P. 238. POLLEN, *Unpublished documents relatings to the english martyrs*, t. I (1584-1603), Londres, 1908.
- P. 256. L. GOSSART, *Espagnols et Flamands au XVI^e siècle*, Bruxelles, 1905-1906. — EUG. HUBERT, *Les Pays-Bas espagnols et la République des Provinces-Unies depuis la paix de Munster jusqu'au traité d'Utrecht (1648-1763). La Question religieuse et les relations diplomatiques*, Bruxelles, 1907.
- P. 291. PASTOR, *Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters*, t. V : *Geschichte Papst Pauls III (1534-1549)*, Frib.-en-Br., 1909.
- P. 229. HERRE, *Papsttum und Papstwahl in Zeitalter Philipps II*, Leipzig, 1907. — J. SUSTA, *Die Römische Kurie und das Konzil von Trient unter Pius IV*, Vienne, 1909. — R. ANCEL, *La disgrâce et le procès des Caraffa d'après des documents inédits (1559-1567)*, Maredsous, 1909.
- P. 297. A. FAVARO, *Galileo e l'inquisizione. Documenti...*, Florence, 1907.
- P. 307. FORTUNAT STROWSKI, *Saint François de Sales*, Paris, 1908. — FOUQUERAY, *Histoire de la Compagnie de Jésus en France, des origines à la suppression (1528-1762)*, t. I : *Les origines et les premières luttes (1525-1575)*, Paris, 1910. — TACCHI VENTURI, *Storia della Compagnia di Gesu in Italia*, Rome, 1910.
- P. 309. P. SUAU, *Histoire de Saint François de Borgia, 3^e général de la C^{ie} de Jésus (1510-1572)*, Paris, 1910.
- P. 315. G. CALENZIO, *La vita e gli scritti del cardinale Cesare Baronio delle Congregazione dell' Oratorio, bibliotecario di Santa Romana Chiesa*, Rome, 1907.
- P. 329. H. LECLERCQ, *Les Martyrs*, t. IX, *Le XVII^e siècle*, Paris, 1909.
- P. 354. J. DE LA SERVIÈRE, *La Théologie de Bellarmin*, Paris, 1908.
- P. 373. A. CANS, *L'organisation financière du clergé de France à l'époque de Louis XIV*, Paris, 1910.
- P. 379. J. MANTENAY, *Saint Benoît Labre (1748-1783)*, Paris, 1908.
- P. 380. LÉON LALLEMAND, *Histoire de la charité*, t. IV : *Les temps modernes du XVI^e au XIX^e siècle*, Paris, 1910.

- P. 382. FERET, *La Faculté de Théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres*, t. VI et VII, Paris, 1910.
- P. 389. J. PAQUIER, *Le Jansénisme*, Paris, 1909.
- P. 394. PETITOT, Pascal, *Sa vie religieuse et son Apologie du christianisme*, Paris, 1911.
- P. 414. M. MASSON, *Fénelon et M^{me} Guyon, Documents nouveaux inédits*, Paris, 1907. — A. DEPLANQUE, *Fénelon et la doctrine de l'amour pur, d'après sa correspondance avec ses principaux amis*, 2 vol., Lille, 1907.
- P. 419. E. DE BOJANI, *Innocent XI. Sa Correspondance avec ses nances* (21 sept. 1676-31 déc. 1679), Rome, 1910.
- P. 445. P. PISANI, *L'Église de Paris et la Révolution*, t. I (1789-1792), Paris, 1908. — L. MADELIN, *La Rome de Napoléon. La domination française à Rome de 1809 à 1814*, Paris, 1906. — SICARD, *Le clergé de France pendant la Révolution*, t. I : *L'effondrement*, Paris, 1912.
- P. 456. LATREILLE, *La petite Église de Lyon*, Lyon, 1911.
- P. 476. E. OLIVIER, *L'Empire libéral. Études, récits et souvenirs*, t. XII et XIII, Paris, 1908.
- P. 484. EUG. et TH. GOSSIN, *Vie de M. J. Gossin*, Paris, 1907.
- P. 486. DOM DU BOURG, *La vie religieuse en France sous la Révolution, l'Empire et la Restauration. M^{sr} du Bourg, évêque de Limoges (1731-1822)*, Paris, 1907.
- P. 488. HENRI CABANE, *Histoire du Clergé de France pendant la Révolution de 1848*, Paris, 1908.
- P. 497. G. GOYAU, *L'Allemagne religieuse. Le Catholicisme (1800-1870)*, t. III-IV (1848-1870), Paris, 1909.
- P. 505. G. GOYAU, *Bismarck et l'Église. Le kulturkampf*, 2 vol., Paris, 1911.
- P. 509. CH. TERLINDEN, *Guillaume I^{er} roi des Pays-Bas et l'Église catholique de Belgique (1814-1830)*, 2 vol., Bruxelles, 1906.
- P. 515. P. THUREAU-DANGIN, *Le Catholicisme en Angleterre*, Paris, 1909. — GUIBERT, *Le réveil du catholicisme en Angleterre au XIX^e siècle*, Paris, 1907.
- P. 521. C. DE ROCHEMONTÉX, *Les Jésuites et la Nouvelle France au XVIII^e siècle*, 2 vol., Paris, 1906. — J. HUGUES, *History of Society of Jesus in North-America*, 2 vol., Londres, 1907-1908.
- P. 537. E. CECCONI, *Storia del Concilio ecumenico Vaticano scritta sui documenti originali*, 4 vol., Rome, 1872-79. La première partie seule a paru traitant les *Antécédents du Concile*. — TH. GRANDERATH, *Histoire du concile du Vatican depuis sa première annonce jusqu'à sa prorogation d'après les documents authentiques*, trad. fr., Bruxelles, 1909.
- P. 549. J. JOLY, *Le Christianisme en Extrême-Orient*, 2 vol., Paris, 1907.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME SECOND

DEUXIÈME ÉPOQUE

LE MOYEN AGE (692-1517).

TROISIÈME PÉRIODE

DE LA MORT DE BONIFACE VIII A LA RÉFORME (1303-1517)

CHAPITRE PREMIER

LES PAPES.

	Pages.
117. Les premiers papes d'Avignon. XV ^e concile général (1311). Suppression des Templiers.....	3
1. Benoît XI cherche à se réconcilier avec la France. — 2. Clément V se fixe à Avignon. « Captivité de Babylone. » — 3. Suppression des Templiers. — 4. XV ^e concile général de Vienne.	
118. Les papes français : Lutte contre Louis de Bavière....	8
1. Jean XXII reste à Avignon. — 2. Louis de Bavière. — 3. Il cherche un appui contre le pape chez les <i>Spirituels</i> et Marcile de Padoue. — 4. Opinion personnelle de Jean XXII au sujet de la vision béatifique. — 5. Benoît XII, son zèle contre les abus ecclésiastiques et pour la réforme monastique. — 6. Clément VI, les princes allemands rejettent Louis et élisent Charles IV. — 7. Le Cardinal Albornoze prépare le retour d'Innocent VI à Rome. — 8. Urbain V retourne à Rome, mais revient à Avignon. — 9. Grégoire XI retourne à Rome, sur les instances de Catherine de Sienne : fin de la captivité de Babylone.	
119. Le grand schisme d'Occident.....	16
1. Élection de Barthélemy de Prignano. — 2. Caractère d'Urbain VI, cause du schisme. — 3. Le schisme. Urbain VI a pour successeur Boniface IX. — 4. Théorie conciliaire. — 5. Benoît XIII : soustraction	
MANUEL D'HISTOIRE. — II.	35

d'obéissance de la France, Castille et Navarre. Innocent VII et Grégoire XII.

120. Conciles de Pise et de Constance..... 22

1. Trois moyens de rétablir l'unité. — 2. Le concile illégitime s'ouvre à Pise : Alexandre V. — Trois papes simultanés. — 4. Jean XXIII. — 5. XVI^e concile général de Constance. — 6. Jean XXIII. trompé dans son espoir de réduire le schisme. — 7. Grégoire XII abdique. L'unité est rétablie. Martin V. — 8. Réforme de la tête et des membres. Condamnation des hérésies de Wiclef et de Huss. — 9. Appréciation du concile de Constance.

121. XVII^e concile général de Bâle, Ferrare, Florence. Schisme de Félix V..... 29

1. Martin V, réformateur de Rome, convoque un concile général à Padoue et le transfère à Bâle. — 2. Eugène IV confirme le cardinal Césarius comme son légat à Bâle; il publie une bulle pour dissoudre le concile, puis la retire par crainte d'un nouveau schisme. — 3. Décret de réforme. Eugène IV chassé de Rome dissout le concile et en convoque un nouveau à Ferrare. — 4. Schisme. — 5. Concile général à Ferrare-Florence. Union avec les Grecs. — 6. Eugène IV retourne à Rome; sa lutte contre les Turcs. La France et l'Allemagne restent neutres. Pragmatique sanction de Bourges. — 7. Concordat des Princes. Mort d'Eugène IV. Concordat de Vienne.

122. Papes de la Renaissance jusqu'à Léon X. XVIII^e concile général..... 37

1. Nicolas V, lumière de l'Eglise et du siècle. — 2. Réhabilitation de Jeanne d'Arc. Calixte III en lutte avec les Turcs. — 3. Pie II continue la lutte. La bulle de retractation. — 4. Paul II éprouve la haine des humanistes. Il continue la lutte contre les Turcs. — 5. Sixte IV la continue aussi. Suite des difficultés avec Laurent de Médicis. Sixte favorise la science et l'art. — 6. Élection et gouvernement d'Innocent VIII. — 7. Gouvernement d'Alexandre VI. — 8. Pie III. — 9. Jules II aux prises avec les plus grandes difficultés. XVIII^e concile de Latran. — 10. Léon X, appréciation sur son Pontificat.

CHAPITRE II.

OPPOSITIONS HÉRÉTIQUES ET MOUVEMENTS RÉFORMATEURS.

123. Jean Wiclef, Jean Huss et Jérôme de Prague..... 52

1. Causes des différentes hérésies. — 2. Wiclef. — 3. Ses hérésies. — 4. Diffusion de sa doctrine. — 5. Cause du mouvement hussite en Bohême. — 6. Jean Huss. — 7. Huss et son ami Jérôme de Prague. — 8. Condamnation de sa doctrine au Concile de Constance. Exécution de Huss et de son ami. — 9. Utraquistes; *Compaciata* de Prague.

124. Autres erreurs..... 61

1. Sectes du libre esprit. — 2. Flagellants. — 3. Fureur de la danse.

TABLE DES MATIÈRES.

615

Pages.

— 4. Jean de Wesel. — 5. Jean Pupper van Goch. — 6. Jean Wessel Gansfort. — 7. Nicolas Russ. — 8. Herman de Ryswijck.

125. L'Église et les Juifs. L'inquisition en Espagne..... 67

1. Persécution des Juifs. Marranos. — 2. L'inquisition espagnole. Thomas de Torquemada.

126. Lumière et ombre. Tendances réformatrices..... 70

1. Partie lumineuse de la fin du Moyen-âge. — 2. Fortes ombres. — 3. Tentatives de réforme. Conciles réformateurs. — 4. Gérard de Groote. Thomas à Kempis, Denys le Chartreux. — 5. Allemagne : Nicolas de Cusa. Conrad de Gelnhäusen. Jean Busch. — 6. Espagne : Ximènes ; S^t Vincent Ferrier. — 7. France : Guillaume Durand. Pierre d'Ailly ; Jean Gerson, Nicolas de Clemangis. — 7. Italie : Jérôme Savonarole.

CHAPITRE III

L'ORGANISATION ECCLÉSIASTIQUE. SÉCULIERS ET RÉGULIERS

127. Sièges apostoliques..... 80

1. Progrès de la juridiction des Papes. — 2. Métropolitains. — 3. Multiplication des cas réservés au Pape. — 4. Augmentation des revenus du S^t-Siège. — 5. Plaintes contre les réserves et les impôts pontificaux. Concordats. — 6. Développement de la Curie romaine. La Pénitencerie. Raymond de Pennafort.

128. Évêques et autres ecclésiastiques..... 86

1. Diminution de l'autorité et de l'influence des évêques. — 2. Abus dans les chapitres. — 3. Droit de patronat. Formation des vicaires.

129. Les Réguliers..... 90

1. Fondations de Gérard de Groote. Sœurs de la vie commune. — 2. Frères de la vie commune. — 3. Congrégation de Windesheim. — 4. Ecrits mystiques. — 5. Frères et sœurs cellites. — 6. Jésuites. — 7. Hieronymites. — 8. S^{te} Brigitte fonde l'Ordre du Saint-Sauveur. — 9. Minimes. — 10. Ordre de l'Annonciade. — 11. Amis de Dieu. — 12. Fléchissement de la discipline dans les anciens Ordres ; tentatives de réforme. — 13. Bénédictins : Congrégations des Olivétains, de S^{te} Justine, de Valladolid. — 14. Chanoines de S. Augustin. — 15. Carmes. — 16. Ermites de S. Augustin. Congrégations diverses. — 17. Franciscains : Observantins et Conventuels. — 18. Dominicains : Raymond de Capoue, Conrad de Prusse, Jean Dominici. — 19. Difficultés entre le clergé séculier et les Ordres mendiants.

CHAPITRE IV

LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

130. La scolastique..... 105

1. Thomisme et scotisme. Aureolus. Durand de S^t Pourcain. Gu-

laume d'Occam. — 2. Occamistes : Armand de Beauvoir, Robert Holcoth, Jean Buridan. Thomas Bradwardin. Pierre d'Ailly. Marsile d'Inghem. Gabriel Biel. — 3. Scolistes : François de Mayronis. Jean Bassolis. Pierre d'Aquila. — 4. Thomistes : Pierre de la Palud. Jean Capreolus. Jean de Torquemada. Hervé de Nédillec. — 5. Quatre autres écoles : Gilles de Rome. Thomas de Strasbourg. Jean Bacon. François Bacon. Jean Ballester. Raymond Lulle. — 6. Nouvelle méthode de Nicolas de Cusa.

131. La mystique..... 110

1. La mystique devient une science propre. — 2. Mystique allemande : Eckhardt, Jean Tauler, Henri Suso, l'auteur de la *Théologie allemande*. — 3. Mystiques des Pays-Bas : Jean Ruysbroeck, Denys le Chartreux, Thomas à Kempis, S. Lydwine. — Mystiques des autres pays : Jean Gerson, S^{te} Angèle de Foligno, S^{te} Catherine de Sienne, S^{te} Catherine de Bologne, S^{te} Catherine de Gênes, S^{te} Brigitte.

* 132. Théologie morale, Droit Canon et Études bibliques.... 115

1. La Morale comme science propre : Astesanus, Barthelémy de Pise, Ange Carletti, Jean Nider, André d'Escobar, S. Antonin de Florence. — 2. Droit Canon : Jean André, Nicolas Eymeric, Nicolas Tedeschi, Zarabella, Torquemada, Henri Odendorp. — 3. Étude de la Bible : Reuchlin, Pierre Niger, Bible polyglotte de Complut. Nicolas de Lyre, Paul de Burgos, Alphonse Tostat, Denys le Chartreux. Pierre Aureolus, Ludolphe de Saxe, Jean Gerson, Albert Castellani. Traductions en langues vulgaires.

133. L'Église et la renaissance littéraire..... 121

1. Déclin des études classiques. — 2. Renaissance chrétienne et Renaissance païenne. — 3. Italie; représentants de Renaissance païenne : Jean Boccace, Poggio Bracciolini, Laurent Valla, Antoine Beccadelli, Pomponius Letus, Platina, François Filelfe. — 4. Représentants de la Renaissance chrétienne : Le Dante, Pétrarque, Louis Marsigli, Manetti, Ambroise Traversari, Léonard Bruni, Marcile Ficini, Tortelli, Perrotti, Maffea Vegio, Thomas Parentucelli, Anéas Silvius Piccolomini, Loschi, Victorin De Feltre, Guarino, Jean Dominici, Savonarole. — 5. Influence de la Renaissance sur la curie. — 6. L'humanisme en Allemagne : Nicolas de Cusa. — 7. École des vieux humanistes. Ulric de Hutten, Reuchlin, Erasme, Thomas Morus.

CHAPITRE V

VIE ECCLÉSIASTIQUE ET ART RELIGIEUX.

134. La vie ecclésiastique..... 136

1. Le Baptême. — 2. La sainte Communion et la Messe. — 3. Pénitences publiques. Indulgences plénières. Indulgences pour les défunts. 4. Multiplication des jours de fêtes. — 5. L'*Ave Maria*. Le Rosaire. L'*Angelus*. Le Chemin de croix. La *Missa aurea*. — 6. Prédication. — 7. Instruction populaire. — 8. Chants pieux et mystères.

135. L'art chrétien.....	Pages. 145
--------------------------	---------------

1. L'Architecture. — 2. La Renaissance : Brunellesco, Alberti, Bramante. — 3. La Sculpture : en Allemagne : Veit Stoss, Adam Kraft, Pierre Vischer, Jörg Syrlin, Michel Pacher; en Italie : André Pisano, Orcagna, Ghiberti, Luc et André della Robia, Verrochio, André Sansovino. — 4. La Peinture : L'École flamande : Hubert et Jean van Eyck, Thierry Bouts, Memling; en Allemagne : Jean et Guillaume Pleydenmurff, Michel Wolgemut, Martin Schöngauer, Zeitblom, Hans Holbein, Étienne Lochner; en Italie : Giotto, Taddeo Gaddi, Orcagna, Fra Angelico, Masaccio, Filippo Lippi, Filippino Lippi, Botticelli, Ghirlandajo, Lucca Signorelli, Le Pérugin, Pinturicchio, Mantegna, Francia, Gentile et Giovanni Bellini. — 5. La musique sacrée : G. Dufay, Gilles Binchois, Jacques Obrecht, Josquin des Prés, Pierre de la Rue, Antoine Brumel, Loiset Compère.

TROISIÈME ÉPOQUE

LES TEMPS MODERNES (DE 1517 A NOS JOURS).

PREMIÈRE PÉRIODE

DE L'APPARITION DE LUTHER A LA RÉVOLUTION FRANÇAISE (1517-1789).

CHAPITRE I

LA RÉFORME EN ALLEMAGNE.

136. Luther et la dispute sur les Indulgences.....	155
--	-----

1. Jeunesse, études et professorat de Luther. — 2. Sur la voie de l'erreur. — 3 et 4. Querelle des Indulgences : Jean Tetzel; 25 propositions de Luther. — 5. La dispute de Leipzig.

137. Luther contre le Pape et l'Empereur.....	163
---	-----

1. A Rome, on commence à instruire le procès de Luther. Léon X publie une constitution pour expliquer les Indulgences. — 2. La bulle *Exsurge Domine*. — 3. Promulgation et exécution de la bulle. — 4. Luther à Worms.

138. Auxiliaires de Luther. Ses écrits. La diète de Nuremberg.....	167
--	-----

1. Ulric de Hutten. — 2. Frantz de Sickingen. — 3. Mélanchton et Erasme. — 4. Prêtres et moines apostats. — 5. Thomas Munzer, fondateur d'un nouveau Royaume de Dieu. — 6. Mariage de Luther

- avec Catherine de Bora. — 7, 8 et 9. Ecrits de Luther. — 10. Adrien VI. Diète de Nuremberg : *Gravamina nationis germanicæ*. — 17. Clément VII travaille à résoudre les affaires d'Allemagne.
139. La guerre des paysans..... 179
1. La révolution religieuse augmente. — 2. Révolution sur le terrain social. — 3. Le programme des révoltés. Les douze articles. — 4. Commencement et suite de la révolte. — 5. Les paysans sont battus partout. Luther contre les paysans; ses souhaits de nouvel an contre le pape, les évêques, les prêtres et les moines.
140. L'organisation des églises nationales. Les diètes..... 184
1. Conséquences de la révolution politico-religieuse. — 2. Fondation des églises nationales. — 3. Diète de Spire. — 4. Introduction des nouveaux règlements ecclésiastiques dans la Hesse, la Saxe, le Brunswick, la Frise orientale, la Prusse, et les villes libres de l'empire. — 5. Décadence de la discipline et des mœurs. — 6. Diète de Spire : *Protestants*. — 7. Conférence religieuse de Marbourg. — 8. Diète d'Augsbourg; Confession d'Augsbourg.
141. Le protestantisme sous les auspices de la ligne de Smalkalde jusqu'en 1546. Mort de Luther..... 195
1. Les princes protestants rejettent les décisions de la diète : ligue de Smalkalde. — 2. Diète de Ratisbonne; paix religieuse de Nuremberg. — 3. Le duc Ulric introduit de force le protestantisme dans le Wurtemberg. — 4 et 5. Fondation du royaume des Anabaptistes à Munster; expansion de la secte. — 6. La ligne de Smalkalde continue à travailler en faveur du protestantisme : en Saxe, dans l'électorat de Brandebourg, à Riga. — 7. Conférences religieuses : Interim de Ratisbonne. Second mariage de Philippe de Hesse. — 8. La réforme dans les évêchés de Naumbourg-Zeitz et Meissen et dans le duché de Brunswick-Wolfenbüttel. La ligne de Smalkalde devient plus puissante à la diète de Nuremberg. — 9. Excitation de Luther à la guerre religieuse; ses derniers jours et sa mort. — 10. Doctrine de Luther.
142. La paix religieuse d'Augsbourg en 1555. Luites religieuses jusqu'au traité de Westphalie (1648)..... 208
1. Guerre entre l'empereur et la ligue de Smalkalde : bataille de Muhlberg. Période des *interims*. — 2. Conspiration des princes, appuyée par Henri II de France, contre l'empereur. — 3. Diète d'Augsbourg : la soi-disant paix religieuse. — 4. Conséquences de la paix religieuse. — 5. Guerre de trente ans. Ferdinand publie l'édit de restitution. Gustave Adolphe. Richelieu. Condé. Turenne. Principales décisions du traité de Westphalie.

CHAPITRE II

LA RÉFORME DANS LES AUTRES PAYS DE L'EUROPE. SON DÉVELOPPEMENT INTÉRIEUR.

143. Zwingle et le Zwinglianisme en Suisse..... 218
1. Jeunesse, études et entrée en scène de Zwingle. — 2. Sa doc-

TABLE DES MATIÈRES.

619

Pages.

trine. Extension de l'hérésie. — 4. Celle-ci mène à une guerre : combat près de Kappel. <i>Confessio Helvetica I</i> et <i>Confessio Helvetica II</i> .	
144. Calvin et le Calvinisme en Suisse.....	222
1. Jeunesse, études et écrits de Calvin. — 2. Sa doctrine. — 3. Ses procédés tyranniques. — 4. Il fonde son académie à Genève.	
145. Le calvinisme en France.....	228
1. Des livres hérétiques pénètrent en France. Les Huguenots. — 2. Colloque de Poissy ; édit de S. Germain ; massacre de Vassy : Origine de la guerre civile. — 3. Première guerre de religion. Le triumvirat. — 4. Deuxième guerre. Paix malassise. — 5. Troisième guerre : nuit de la S. Barthélemy. — 6. Quatrième guerre. — 7. La sainte Ligue. Cinquième guerre. — 8. Sixième guerre. — 9. Edit de Nantes par Henri IV ; sa révocation sous Louis XIV.	
146. L'apostasie de l'Angleterre.....	238
1. Henri VIII. — 2. Son mariage avec Anne Boleyn. — 3. Il s'attribue la juridiction suprême dans les affaires religieuses : acte de suprématie ; ses six articles. — 4. Règne d'Edouard VI. — 5. Lutte de succession entre Jeanne Gray et Marie ; règne de Marie. — 6 et 7. Règne d'Elisabeth. — 8. Jacques I. Conspiration des poudres. — 9. Charles I. — 10. La République : Cromwell. Charles II : Bill du Test. Jacques II et Guillaume III.	
147. Le calvinisme en Écosse.....	249
1. Jean Knox. — 2. Il prêche la révolution en Écosse. Marie Stuart. — 3. Le protestantisme est proclamé religion d'Etat par le parlement.	
148. Le martyre de l'Irlande.....	253
1. Oppression sous Henri VIII, Edouard VI — accalmie sous Marie Tudor — Elisabeth, Jacques I, Charles I, Cromwell, Charles II et Guillaume d'Orange. — 2. Vexations de toutes sortes durant le XVIII ^e siècle.	
149. La réforme dans les Pays-Bas.....	256
1. Grande prospérité sous Charles V. — 2. Conséquences de la richesse : luxe et corruption des mœurs. — 3. Les premières et plus anciennes traces du protestantisme dans le pays. Guillaume d'Orange. — 4. Intervention faible et irrésolue de Philippe II. — 5. Le célèbre compromis : supplique des nobles. — 6. Les iconoclastes. — 7. Le duc d'Albe. — 8. Don Louis de Requesens, Don Juan d'Autriche, Farnèse. — 9. Le calvinisme devenu dominant ; lutte entre les rigoristes et le parti modéré ; Arminius et Gomar ; Remontrants et Contre-Remontrants. Synode de Dordrecht. — 10. Situation du catholicisme ; une des causes capitales de la décadence : l'oppression continuelle ; renouveau de vie dans les provinces.	
150. Le protestantisme dans les contrées du nord, de l'est et du sud de l'Europe.	270
1. Le Danemark : Jean Tausen et Bugenhagen. La Norvège et l'Islande. — 2. La Suède : Gustave Vasa. — 3. La Pologne. Stanislas Ho-	

sus. — 4. La Hongrie : Matthieu Devay. Pierre Pazmany. Transylvanie. — 5. L'Italie : Giordano Bruno, Faustus Socinus : la secte des Sociniens. — 6. Essais infructueux de propagation du protestantisme parmi les grecs schismatiques.

151. Causes de la prompt diffusion du protestantisme..... 275

L'état de la société chrétienne; la doctrine hérétique; la manière dont elle fut introduite.

152. Luites intestines du protestantisme..... 277

1. Les causes des querelles ultérieures. — 2. Controverse sacramentaire; controverse adiaphoriste; controverse antinomiste; controverse osiandriste; controverse majoriste; controverse synergistique; controverse crypto-calviniste. — 3. Dans les Pays-Bas : controverse arminienne; controverse entre Voetiens et Coccejens. En Angleterre : vive controverse, à laquelle se mêlent les Latitudinaristes, les Episcopaliens et les Presbytériens. Les Indépendants. — 4. De toutes ces controverses résultent une foule de sectes : Les Antitrinitaires, les Sociniens, les Mennonites, les Baptistes, les Sabataires. Le mysticisme rejette toute organisation ecclésiastique : Les Quakers. — 5. Le Piétisme. — 6. Les Hernhutters. — 7. Les Méthodistes. — 8. Les Swedenborgiens.

CHAPITRE III

L'ÉGLISE CATHOLIQUE ET LA VÉRITABLE RÉFORME.

153. L'activité réformatrice des papes..... 290

1. Début de la réforme dans la tête et dans les membres. — 2. Paul III et ses successeurs. — 3. S. Pie V, Grégoire XIII et Sixte-Quint. — 4. Les successeurs de Sixte-Quint. — 5. Le procès de Galilée. — 6. Innocent X et Alexandre VII.

154. Le concile de Trente..... 300

1. Désir d'un concile œcuménique; les causes qui le font ajourner; la réalisation. — 2. Décisions relatives à la tenue du concile. — 3. Première, deuxième et troisième période. — 4. Décisions concernant l'exécution des décrets de réforme. Acceptation du concile en France.

155. La Société de Jésus..... 307

1. S. Ignace et ses premiers compagnons. — 2. Approbation de la *Formula Instituti*. Propagation de l'ordre. Constitutions de S. Ignace. — 3. But de la Société. — 4. Son organisation. — 5. Luites qu'elle subit.

156. Les autres ordres et congrégations..... 312

1. Comme éducateurs du clergé et apôtres populaires se rendent utiles : les Théatins, les Capucins, les Barnabites, les Oratoriens (Bérulle), les Lazaristes, les Sulpiciens, les Oblats de S. Charles Borromée, les Rédemptoristes (Rédemptoristines), les Passionistes. — 2. Pour

- l'instruction de la jeunesse : les Somasques, les Pères doctrinaires, les Frères des Ecoles chrétiennes, les Piaristes, les Ursulines, l'Ordre de la Visitation, les chanoinesses de Notre-Dame. — 3. Pour le soin des malades : les Camilliens, les Filles de la charité, les Frères de S. Jean de Dieu, les Filles de la Sagesse, les Sœurs de Charité de S. Charles Borromée. — 4. Réformes des ordres anciens : les Carmes, les Bénédictins, (Congrégation de S. Thomas et S. Hidulphe, la Congrégation de S. Maur, Méchitaristes); les Cisterciens : la congrégation des Feuillants, les Trappistes.
157. Les missions étrangères..... 329
1. L'Amérique : B. de Las Casas; Louis Bertrand, Pierre Claver.
— 2. L'Asie : S. François Xavier. Rites Malabares. — Le Japon, la Chine, Rites Chinois, Ceylan, les Philippines. L'Afrique.

CHAPITRE IV

LA SCIENCE ET L'ART DANS L'ÉGLISE. — VIE RELIGIEUSE ET MORALE.

158. Vie scientifique dans l'Eglise..... 350
1. Développement de la science ecclésiastique. — 2. Théologie spéculative : Suarez, Jean de Lugo, Louis Molina, Léonard Lessius, Cajétan, Melchior Cano, Bañez, Soto, Jean de S. Thomas, Lemos, Gonet, Billuart. — 3. L'apologétique : Robert Bellarmin, Denis Petau, Duperron, Coeffeteau. — 4. Écriture sainte : Jean Maldonat, Cornelius à Lapide, Guillaume Estius, Dom Calmet, Richard Simon, Le Maître de Sacy. — 5. Droit canon : Navarrus, Barbosa, Reiffenstuel, Prosper Fagnani, François Schmier, François Schmalzgrueber, Prosper Lambertini. — 6. Théologie morale : de Lugo. S. Alphonse de Liguori, Medina, Le Probabilisme. Théologie pastorale. — 7. Orateurs : Pierre Skarga, Bossuet, Bourdaloue. — 8. Théologie ascétique : S. Ignace de Loyola, S. Térèse, Laurent Scupoli, Alphonse Rodriguez, S. François de Sales. Bona.
159. L'art chrétien..... 362
- Apogée de la renaissance. Architecture : Bramante, Raphaël, Michel-Ange; sculpture : Michel-Ange, Jean Goujon; peinture : Leonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël, le Titien, Véronèse, Albert Dürer. — 2. Renaissance de la dernière période ou Style baroque : architecture; sculpture; peinture : Rubens, Van Dyck, Rembrandt, Velasquez, Murillo. — 3. Style rococo : architecture; sculpture. — 4. Musique sacrée : Palestrina, Orlando di Lasso, Mozart, Haydn, Beethoven.
160. La vie religieuse et la vie morale..... 371
1. Le culte : prières des quarante heures. — 2. La formation du clergé. — 3. La situation au point de vue moral. — 4. Procès de sorcellerie. — 5. Réforme des mœurs. Nombreux saints.

CHAPITRE V

CONTROVERSES THÉOLOGIQUES ET ERREURS.

	Pages.
161. Controverses théologiques.....	382
1. Léonard Lessius condamné par les universités de Louvain et de Douai. — 2. Discussions au sujet de l'Immaculée Conception. — 3. Disputes concernant la grâce : Bañez et Molina. Congrégation de Auxiliis. Décret de Paul V.	
162. Erreurs théologiques.....	389
1. Michel Baius et sa doctrine. — 2. Jansenius et sa doctrine, Duvergier de Hauranne, Antoine Arnauld, Blaise Pascal. Quesnel. La Bulle <i>Unigenitus</i> . Le Parlement de Paris soutient les jansénistes. — 3. Le jansénisme en Hollande : Pierre Codde. — 4. Le gallicanisme en France : La Pragmatique sanction de Bourges. Droit de Régale. La <i>Déclaratio cleri gallicani</i> . Affaire des franchises de l'ambassade à Rome. — 5. Attitude anti-papale en Allemagne : Le Fébronianisme. Punctuation d'Ems. — 6. Les principes gallicans et fébronien en Autriche : Joséphisme ; les séminaires généraux. Opposition des Pays-Bas autrichiens. — 7. Réforme anti-ecclésiastique en Italie : synode de Pistoie. — 8. Le Quiétisme : Michel Molinos. Madame Guyon et Fénelon.	

CHAPITRE VI

LES PAPES ET L'ABSOLUTISME. — L'INCRÉDULITÉ ET LES PRÉPARATIFS DE LA RÉVOLUTION.

163. Les papes en face de l'absolutisme.....	418
1. Clément IX et ses successeurs. — 2. Clément XI et ses successeurs. — 3. Persécution et suppression de la Société de Jésus ; en Portugal : Pombal. — Clément XIII ; en France : Choiseul ; en Espagne : d'Aranda ; à Naples : Tanucci ; à Parme : du Tillot ; à Malte. Election et règne de Clément XIV : les brefs <i>Dominus ac Redemptor</i> et <i>Gravissimis ex causis</i> . — 4. Pontificat de Pie VI.	
164. Incrédulité et préparatifs de la Révolution.....	431
1. Causes de la révolution française, favorisée par une indifférence religieuse générale et par la corruption des mœurs. — 2. Le déisme : Cherbury ; déisme et empirisme : Thomas Hobbes, John Locke ; scepticisme et matérialisme : Shaftesbury, Collins. Chubb et John Bolingbroke. — 3. La secte des francs-maçons. Les Illuminés et les Carbonari. — 4. Les libres-penseurs en France : Montesquieu, l'Encyclopédie, d'Alembert, Diderot, Voltaire, Jean-Jacques Rousseau. — 5. Le rationalisme chez les protestants allemands : Frédéric II, Christian Edelmann, Lessing, Herder, Wieland, Emmanuel Kant, la <i>Bibliothèque générale allemande</i> . — 6. Funeste influence de la pensée ratio-	

naliste sur les catholiques allemands. — 7. Le rationalisme en Hollande : Baruch Spinoza, Jean Leclerc, 's Gravesande. Loosjes, Martin Houttuyn, Elisabeth Wolff, de Neuville, Lucrece van Merken. Santhorstiens : Burman.

SECONDE PÉRIODE

DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE A NOS JOURS 1789-1908

CHAPITRE I

L'ÉGLISE EN FACE DE LA RÉVOLUTION ET DES ÉTATS MODERNES

165. L'Église en face de la Révolution et de Napoléon I. 445

1. Règne de Louis XVI : assemblée nationale ; assemblée constituante ; décret de sécularisation ; constitution civile du clergé ; assemblée législative. — La convention nationale ; la république ; la Terreur ; le Directoire. Bonaparte et le 18 brumaire. — 3. Napoléon premier consul et Pie VII. — 4. Le concordat de 1801. — 5. Les articles organiques ; protestation de Pie VII. — 6. Napoléon en lutte avec Pie VII. Napoléon couronné ; il incorpore à son empire les États Pontificaux. Pie VII prisonnier et transféré à Savone. — 7. Le divorce de Napoléon. — Suite de la lutte entre le pape et l'empereur ; concile national de 1811 ; le nouveau Concordat. Chute de Napoléon, retour à Rome de Pie VII. — 9. La Révolution en Allemagne. — 10. La Révolution dans les Pays-Bas.

166. La papauté en Italie. 467

1. Congrès de Vienne. Pie VII rétablit la Compagnie de Jésus. Les couronnes se font représenter auprès du pape. — 2. Pontificat de Léon XII et de Pie VIII. — 3. Grégoire XVI. Gioberti, César Balbo et Mazzini. — 4. Pie IX, P. Rossi. Cavour et Napoléon III. Victor-Emmanuel n'a pas de repos qu'il n'ait réuni toute l'Italie sous son sceptre : les Piémontais entrent à Rome par la porte Pia. Plébiscite du 2 oct. 1870. — 5. Pie IX, célèbre par ses souffrances, plus célèbre encore par sa grande activité. — 6. Gouvernement de Léon XIII. Son activité doctrinale et politique. Ses célèbres encycliques. Ses trois jubilés. — 7. Pie X. Son action religieuse.

167. L'Église en Espagne et en Portugal. 484

1. L'Espagne : révolution sous Ferdinand VII ; la restauration. Isabelle et Don Carlos, Espartero brise entièrement avec le Pape. Marie-Christine et Alphonse XIII. — 2. Le Portugal : Don Pedro. Don Cs,loar Don Manuel, triste situation religieuse.

	Pages
168. L'Église en France.....	486
1. La restauration. Charles X. Vers la révolution de juillet. — 2. La monarchie de juillet. L' <i>Avenir</i> . Renaissance religieuse. — 3. La seconde république. — 4. La troisième république. Les décrets. Directions politiques de Léon XIII. Dénonciation du Concordat. Situation présente extra-légale.	
169. L'Église catholique en Suisse.....	494
1. Les armées françaises en Suisse. Acte de médiation. Sonderbund. Persécution; retrait des décrets de bannissement.	
170. L'Église catholique en Allemagne.....	497
1. Triste état de l'Église allemande. — 2. Concordats avec la Bavière, organisation de la province ecclésiastique du Haut-Rhin. Le Hanovre, la Prusse. — 3. Lutte au sujet des mariages mixtes en Prusse, Westphalie, Provinces Rhénanes, Provinces orientales et Bavière. — 4. Contre-coup de ces querelles dans les autres contrées de l'Allemagne, même en Autriche. Autres difficultés. Accommodements avec la Hesse-Darmstadt, le Wurtemberg, Bade et Nassau. Lutte en Bavière. Une liberté plus grande en Autriche. — 5. Le Kulturkampf. Lois de Mai. On commence à s'associer en Allemagne : le Centre. Le nouvel empire allemand : Bismarck. Deux lois d'empire. Abrogation des lois de Mai. Chute de Bismarck. Bulow.	
171. L'Église catholique dans les Pays-Bas.....	509
1. La Hollande et la Belgique unies : loi fondamentale de 1815. <i>Collegium philosophicum</i> . Concordat de 1801. — 2. La Belgique sous le roi Léopold I. Le parti catholique au pouvoir depuis 25 ans. — 3. La Hollande; l'Église catholique sous la pression d'un gouvernement protestant; rétablissement de la hiérarchie.	
172. L'Église catholique en Angleterre, Irlande et Écosse.....	515
1. Angleterre : les catholiques sont toujours opprimés. Le peuple irlandais sous O'Connell. Mouvement d'Oxford. Pusey et Newman. Rétablissement de la hiérarchie. Prospérité de la vie religieuse. — 2. L'Irlande : O'Connell et O'Brien. — 3. L'Écosse : l'Église se développe de jour en jour; rétablissement de la hiérarchie.	
173. L'Église catholique en Russie et en Scandinavie.....	519
1. La Russie : Union de Brest. Nouvelle période de persécution après le partage de la Pologne. — 2. Le Danemark : liberté de conscience. — 3. La Suède. — 4. La Norvège.	
173 L'Église catholique en Amérique.....	521
1. Liberté religieuse proclamée à la suite de l'indépendance : prospérité et développement de l'Église catholique. — 2. Le Canada : progrès du catholicisme. — 3. L'Amérique centrale Mexique : lois de persécution de Juarez, séparation de l'Église et de l'État; Brésil : gouvernement irrégulier, constitution anti-chrétienne. — 4. Républiques de l'Amérique du Sud Chili, Équateur, Pérou, Vénézuéla, Colombie, République Argentine	

CHAPITRE II

ERREURS THÉOLOGIQUES, DÉVELOPPEMENT DE L'ENSEIGNEMENT
ECCLÉSIASTIQUE.

	Pages.
175. Erreurs théologiques.....	528

1. Indifférence et incrédulité au début du XIX^e siècle : développement de différentes erreurs. — 2. L'Hermésianisme. — 3. Egarement de Gunther. — 4. Ontologisme. — 5. Traditionalisme. — 6. Eglise catholique allemande. — 7. Vieux catholiques.

176. Développement de la doctrine de l'Eglise.....	535
--	-----

1. Définition solennelle de l'Immaculée-Conception. — 2. *Syllabus*. — 3. Concile du Vatican. — 4. Américanisme. — 5. Le modernisme, décret *Lamentabili*; encyclique *Pascendi dominici gregis mandatum*.

CHAPITRE III

ORDRES RELIGIEUX ET CONGRÉGATIONS. MISSIONS A L'ÉTRANGER.

177. Ordres religieux et congrégations.....	543
---	-----

1. Fondations religieuses au XIX^e siècle. — 2. L'ordre bénédictin; Cisterciens; Trappistes; Chartreux; Prémontrés; Ermites de S. Augustin; Carmes; Franciscains; Observantins; Capucins; Conventuels; Clarisses; le Tiers Ordre; Frères Prêcheurs; Jésuites. — 3. Nouvelles fondations d'hommes au XIX^e siècle : Congrégation de Picpus, Oblats de Marie-Immaculée, Maristes, Assomptionnistes, Congrégation du S. Esprit et du Cœur immaculé de Marie, Mill-Hill, Steyl, Salésiens. Congrégations de Frères : Frères de l'instruction chrétienne, Frères de Marie, Marianistes. — 4. Fondations féminines du XIX^e siècle : Dames du Sacré-Cœur, Sœurs de S. Joseph, Sœurs du Bon Pasteur, Petites Sœurs des pauvres, Sœurs grises de Ste Elisabeth.

178. Missions catholiques à l'étranger.....	549
---	-----

1. Fondation de différents établissements pour la formation de missionnaires. Compagnies de missions. — 2. Turquie. — 3. L'Inde : Annam et Siam. Indes néerlandaises. Thibet. Corée. — 4. La Chine. Le Japon. — 5. L'Afrique; le Nord; l'Afrique occidentale; l'Afrique orientale; Madagascar; Tunisie; l'Afrique centrale. — 6. L'Australie; la Nouvelle-Zélande; l'Océanie. — 7. L'Amérique.

CHAPITRE IV

SCIENCE ET ART RELIGIEUX, VIE LITURGIQUE.

179. La science ecclésiastique.....	555
-------------------------------------	-----

1. Etat de la science ecclésiastique. — 2. Etudes bibliques. — 3. Apo-

logétique. Controverses sur l'Apologétique. — 4. Théologie dogmatique : néoscholastique. — 5. Théologie morale. — 6. Droit canon. — 7. Universités catholiques libres.

180. L'Art religieux..... 559

1. Architecture. — 2. Sculpture; principaux maîtres. — 3. Peinture. — 4. Musique religieuse; travaux des bénédictins de France.

181. Vie liturgique et morale..... 564

1. Privilèges du clergé. Commandes. — 2. Fêtes chrétiennes; nouveaux offices; docteurs de l'Eglise. — 3. Dévotions. — 4. Jeûne et abstinence; leur mitigation. — 5. Progrès de la vie surnaturelle. — 6. Apostasie graduelle. — 7. Personnages éminents par leur sainteté

CHAPITRE V

LE PROTESTANTISME ET L'ÉGLISE SCHISMATIQUE D'ORIENT.

182. Le protestantisme..... 563

1. L'Allemagne : l'Union; l'Alliance ecclésiastico-évangélique; l'association des protestants; l'alliance évangélique. — 2. Les Etats scandinaves. — 3. La Hollande : Ecole de Groningue; Eglise des séparés. — 4. L'Angleterre : *High Church*; *Broad Church*; Essayistes; Evangéliques; Tractariens; Ritualistes. — L'Ecosse : L'église presbytérienne libre. — La Suisse : L'église libre. — La France : L'église évangélique libre. — Les Etats-Unis. — 5. Sectes du XIX^e siècle : Irvingiens, Mormons, Armée du salut. — 6. Activité des missions protestantes. Sociétés bibliques. Propagande protestante. Société évangélique, Alliance évangélique. — 7. Théologie protestante : les orthodoxes; les modernes; David Strauss, école de Tubingue; Bauer. Théologie intermédiaire : Schleiermacher, Ad. Harnack.

183. Les églises schismatiques d'Orient..... 576

1. La Russie : Pierre le Grand fonde le Saint-Synode. — 2. La Serbie. La Bulgarie. La Roumanie. La Grèce. Le Monténégro. — 3. L'empire turc. — Etat languissant des églises séparées.

LISTE DES PAPES..... 578

LISTE CHRONOLOGIQUE DES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS..... 583

TABLE ANALYTIQUE..... 589

TABLE DES MATIÈRES..... 613





ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

9638

270 ~~M~~41

Albers, Pierre

1920

AUTHOR

Manuel d'Histoire Ecclesiasti-

